This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

KG 140

Harvard College
Library

FROM THE FUND IN MEMORY OF
Henry Wadsworth Longfellow
BEQUEATHED BY HIS DAUGHTER
Alice M. Longfellow
MDCCCCXXIX

LA
JEUNE BELGIQUE

TOME QUATRIÈME

BRUXELLES
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

1884-1885

LA

JEUNE BELGIQUE

LA JEUNE BELGIQUE
Jean Beaudouin

LA

JEUNE BELGIQUE

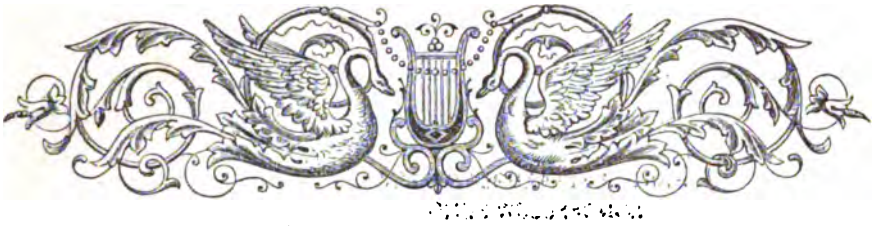
TOME QUATRIÈME

BRUXELLES
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

1884-1885

~~R Fr. 244.10~~

HARVARD COLLEGE LIBRARY
LONGFELLOW FUND
July 6, 1932



FLEMM-OSO

Flemm-Oso me disait..... Mais, vous n'avez peut-être pas connu Flemm-Oso : un grand noir, avec des cheveux en laine? Un nègre agité de mouvements bizarres, allant voûté, la tête en avant comme pour avancer ses deux grands yeux gris et ronds, — et vêtu drôlement, avec un cachet exotique, une recherche ratée, portant, comme un mannequin à la porte d'un tailleur, des vêtements mal ajustés; il semblait passé dans un costume emprunté à plusieurs personnes, le pantalon à un pompier de belle taille, et la redingote à un maître de danse corpulent..... Histoire singulière. Né tout là-bas, en Océanie, dans l'île de Rotouma, au Nord des Fidji, il était d'une race qui tient du Malais et du Papou : un peu anthropophage — quoiqu'il en dît, — la peau noire énergiquement, les yeux très vivants, les oreilles percées, le nez écrasé, une bouche largement ouverte sous une moustache lisse, tombante, un collier de barbe légère. Il devait avoir environ onze ans, lui semblait-il, quand un Allemand, un M. Scheib, ex-maître de pension devenu négrier, vint faire une rafle d'hommes et vola une bonne partie de la tribu avec le chef, le ***hinhau-gatcha***. Je ne sais par quelle aventure, mais ce gamin noir sauva la vie à un enfant de l'honnête Allemand; Mme Scheib le prit alors en affection et le fit mettre en pension en Angleterre. L'instruction tombant tard dans

le cerveau si peu préparé de cet enfant qui, après avoir vagabondé à travers la nature fantasque et exubérante de l'Équateur, s'était senti tout à coup étreint par la brutalité des hasards, fit de Flemm-Oso un être à part.

Voici comment je le connus. Un soir, on causait; et à la suite de je ne sais plus quels propos, Flemm-Oso se leva et cria avec une surprenante énergie et un sérieux farouche : — Les fleurs en papier! Je ne les trouve pas même dignes de servir de fond de crachoir.

Cette malédiction fut jetée avec un accent de cour d'assises. On pouffa. Le toqué fut hué, et, toute la soirée, les quolibets, les railleries filaient droit sur Flemm-Oso qui demeurait impassible, muet, le regard dans la fumée de sa cigarette. Moi, je n'avais pas trouvé l'idée si sotte – pour un sauvage, comme je l'appelais alors, — et je n'avais pas ri. En nous en revenant, il se mit à côté de moi. Je lui pris le bras – nous marchions mieux de la sorte; il crut à une marque de sympathie, il me parla et, fort étonné, je sentis dans ce taciturne, un cœur, un grand cœur bien chaud, mais un cœur qui se boutonnait du haut en bas comme un vieux militaire. Je forçai un peu — et un bouton sauta. Je m'entêtai, et je fis la découverte d'un homme doux et profond, comme un psaume. Ce garçon peu aimé, redouté même, avec ses brusqueries involontaires, ses mouvements félins, ses franchises égratignantes, ce farouche : c'était un tigre en chocolat. Nous nous vîmes souvent, et nous causâmes. Avec une joie mélancolique, il me confiait son enfance ignorante et heureuse, sa famille, son père — on lui avait dit que c'était un chef, un *chaou*, mais il ne savait plus, car à six ans les enfants quittent leurs parents. Son pays! Il le revoyait dans le très loin de ses souvenirs comme une vision sacrée, exaltante, enveloppée d'enchantements. C'était pour lui un cher resplendissement : cette végétation turbulente qui crève le sol avec un élan fougueux, et qui semble faire explosion; ces grasses floraisons impétueuses, épanouies violemment; ces féeries vertes sous les fureurs enfiévrées du ciel en flammes. Solitude immense, sonore. Ni paysagistes tartinants, ni cantonniers, ni mendiants : la Nature. La Nature vide d'humanité — et libre en ses colères comme en ses fantaisies; la tempête toute-puissante, les volcans crachant du feu, le fleuve-géant qui déchire les forêts et mange les montagnes, et, dans l'ombre des chemins, sous les branches enlacées, des chuchotements confus, le souffle chaud d'un buffle, la grimace d'un singe, les vols d'insectes, les bruits du sol, une caresse embaumée de la brise et le chœur des voix mystérieuses..... Ah! les bains aux fraîcheurs câlines, quand l'aube s'éveille et frissonne dans l'azur tiède, quand les nuages blancs aux découpures voletantes brodent des dentelles aux voiles bleus du ciel! Ah! les belles matinées, les courses rêvassantes dans les tendres douceurs d'aurore qui

trempent de clartés roses les pics de granit et les basaltes engourdis par-dessus la plaine verte, par dessus les entassements de roches, des oiseaux aux longues plumes, aux couleurs joyeuses, sifflent de petits appels comme un flûtis..... Éternel été de la terre merveilleuse! Puis le soleil immense, dieu d'or, flambe; sous ses brûlures, dans les extases plombeuses, idiotifiantes, des rêves de feu allument l'imagination stupéfaite au milieu de cette infinie virtuosité de la végétation : des préciosités exquises, des chatoiements de tons, des détails guillochés, des ébouriffements d'aigrettes, des arbres de plumes, les palmiers dignes, les cocotiers avec leurs perruques de filasse, des lataniers qui semblent éventer des déesses reposant assoupies dans les senteurs des arbustes à épices. Une efflorescence tumultuante, enragée, des globes écarlates et de longues fleurs jaunes brillant sur leurs tiges comme des cierges allumés. Un souffle passe, et c'est un balancement d'écharpes; des grappes roses frémissent dans une susurration douce..... Le jour s'use. Après le déroulement des harmonies lumineuses — irradiant poème, — jaillit dans le ciel l'embrasement du crépuscule qui rougeoie, comme un apothéose, dans la profondeur des espaces. Devant la magie de cette nature émerveillante, quelques peuplades rares, qui vont nues sous le ciel, s'amourachent follement de la triomphante couleur. Les hommes s'enduisent d'une poussière jaune mélangée d'huile de coco, et leurs cheveux, relevés en grosse touffe, sont teints en rouge et saupoudrés de blanc. Lentement, avec des précautions extrêmes, ils procèdent aux délicates opérations du tatouage : d'abord un dessin en noir, puis le passage du ciselet ouvrant la peau à une mixture de *phormium tenax* et brodant des festons dont les caprices enlacent la poitrine et les bras et font, avec des fleurs et des symboles sacrés, un roman qui dit les goûts, la vie, les vertus du héros. Les femmes, dans leur magnifique effronterie, promènent, avec une impudeur souveraine, leur nudité sombre, bombée, luisante. Elles ont les lèvres relevées et les joues rubéfiées; elles portent des colliers de boules d'ivoire ou de dents de cachalot, des fleurs dans la chevelure et, dans une ouverture du lobe de l'oreille, des herbes odoriférantes. Comme de jolies bêtes noires, elles s'étendent alanguies sur le sable chaud mêlé de corail, elles caressent leurs cheveux lâchés, s'éventent avec une feuille de latanier ou jouent avec des grains de verre et de grands coquillages. Quelques-unes portent une ceinture de feuilles de curcuma ou une natte fine d'étroites bandelettes de paille, mais la plupart, la chair libre, offrent tout leur corps aux ardeurs du soleil, car les filles ne peuvent pas se cacher; la femme mariée seule a le droit de dissimuler son corps. Les filles se donnent avec une entière liberté, puis elles se marient — et l'adultère est puni sévèrement : pour la femme, rien — la femme ne vaut pas le châtiment, —

l'homme, c'est le vrai coupable, on le mange. Ils ont de ces naïvetés stupéfiantes : on ne prend la peine de soigner les malades que s'ils ont encore la force voulue pour vivre; pour s'assurer de ce point décisif, le médecin met le pouce et l'index dans les narines du patient et lui ferme la bouche; si le malheureux peut par son souffle repousser les doigts du guérisseur, il est reconnu encore bon, et on le soigne; sans cela, on le tue. Les médecins sont les sorciers; ils ont des signes, des mots respectés, des secrets *tabou*. Quand ils ont tué un malade, ils frictionnent énergiquement le cadavre pour ne pas l'enterrer avec la maladie qu'il porte sur lui. Ces sorciers commandent aussi les danses nocturnes. Ils apparaissent revêtus de peintures symboliques; ils grimacent à la lune sous leurs bonnets à plumes et agitent leurs colliers de dents de singe en sautant suivant la mélancolie des chants. Ils entourent l'amulette en coco taillé, et des *pagures* secouent d'une guitare en carapace de tatou des sonorités touffues qui s'éparpillent sous les bois recueillis et qui, rebondissant sur l'écho, semblent redites et emportées par les Esprits dans le repos des solitudes sans fin. Autour des prêtres musiquants, les hommes, en rond, agitent leurs massues, leurs frondes, leurs dards, et, avec conviction, s'abîment devant les grandes ombres fantômales, manteaux des Esprits noirs. Pour ces réunions, il faut des nuits claires, car ils sont persuadés que la nature est morte et que le monde n'existe plus quand il fait tout sombre; alors le devoir de l'homme est de se taire respectueusement et de faire le mort, sans cela les Esprits se courrouceraient!...

Flemm-Oso racontait, décrivait tout cela avec des mots sauvages, avec des gestes dessinants, avec une vie chaude. De cette prime existence il avait gardé une passion insatiable pour la Nature qu'il observait béatement à travers le grandissement de son imagination; il y avait un contemplatif dans cet homme solidement taillé, et ce fond rêveur avait été enduit, par l'éducation anglaise, d'un sens pratique, froid, extérieur seulement; puis, le contact des étrangers, peu affectueux pour ce noir, avait endolori son caractère, alors il se contraignait à dissimuler, comme des hontes, des délicatesses surprenantes, des cultes incompris, des respects, des manies sous une enveloppe flegmatique d'une impassibilité équanime, hermétique. Sa nature trempée d'émotion, blessée par les aspérités affilées de l'existence et cachant sa douceur dans cette forme noire de sauvage — c'était singulier comme des pierres précieuses empaquetées dans un vieux morceau de journal. C'était un homme qu'il fallait ouvrir, fouiller; son affection, il fallait l'enfoncer. Il mettait une fierté à ne se pas laisser pénétrer; ses sentiments étaient à lui, il les voulait pour lui, pour lui tout seul — et il

jetait des drôleries aux indiscrets; il s'amusait à bâtir d'extravagantes théories, à imaginer des opinions choquantes... Les naïfs écoutaient avec une épouvante scandalisée, d'autres prenaient cela pour de la pose et disaient : « Pas sérieux, ce garçon-là ».

En réalité, il voyait à travers une atmosphère personnelle ce monde européen dans lequel il était tombé comme on tombe dans la rivière. Brusquement arraché de sa sauvagerie, bourré vite et vite d'une dose convenable de savoir, et lâché seul dans notre civilisation, il éprouvait encore comme un étourdissement de tout ce qu'il rencontrait; il avait besoin de se secouer, de se retrouver. Rapportant tout à sa primitive simplicité, il voyait sous un autre jour que nous; enfin, son mépris de l'homme et quelques instincts de cannibale persistants faisaient de Flemm-Oso un observateur cocasse, déréglé, hargneux et pleurnichant à la fois. Ses paradoxes s'abattaient comme des coups de casse-tête; il avait de ces mots qui boxent, et ses scrupules atteignaient parfois une ténuité ridicule pour nous. Mélanges irréfléchis : des apitoiements bebêtes de première communiante sous des sourcils de fouetteur d'esclaves; des haines qui sortent leurs crocs saignants, et des pensées si douces qu'elles semblent parfumées; puis de ces réflexions inattendues, sursautantes, qui prennent l'attention violemment au collet, de ces considérations arrivées on ne sait par où, et qui sont superbes si elles ne sont pas grotesques. En l'écoutant on se demandait souvent s'il fallait rire, hausser les épaules ou approuver; était-ce folie ou jeu d'un esprit dévié? Était-ce clair bon sens ou plaisanterie colossale? Son flegme rigide laissait douter, et on raillait : Il est fêlé, décidément, le moricaud... En voilà un ramoneur qui ne se débarbouillera jamais...

Tout cela lui était indifférent absolument. Quand un de ses compagnons s'en allait furieux de ces énormités débitées si solennellement : « un ami de moins sur la conscience », disait Flemm-Oso qui ne tutoya personne.

Une douleur, un chagrin lui dessinait autour des yeux quelques contractions nerveuses, puis il se raidissait, se dominait, et tout se passait en dedans.

Flemm-Oso ne savait pas rire. Sa joie était gauche.

Ce scepticisme affiché et cette froideur voulue le rendaient indéchiffrable et l'isolaient. Chacun le définissait d'une façon différente. C'était un énigmatique — il fut un délaissé.

Je le compris peu à peu, par parties. J'entrai en lui comme dans ces monastères sombres, un peu abandonnés, et qui ont beaucoup de portes devant chacune desquelles il faut s'arrêter, tirer des verrous lourds, travailler longtemps avec des clefs rouillées et ouvrir avec des coups d'épaule. Il semblait rentrer encore en lui-même; j'avançais, et il battait en retraite,

se contractant toujours, heureux et fâché à la fois. Un jour, enfin, il me fit l'honneur de ne pas cacher une larme et il me broya les doigts dans une poignée de main nerveuse. Il me parlait de ses années de pension et, avec d'infinis attendrissements, il me lisait cette page de Théodore de Banville :

« Je me rappelle avec une triste horreur les années que j'ai passées enfant dans la pension où j'ai été élevé, car j'y faisais la douloureuse et brutale expérience de ce que sont partout les agglomérations d'êtres humains. Tous les élans d'âme comprimés, toutes les délicatesses blessées, la platitude et la médiocrité triomphantes... »

Il avait eu en classe un petit compagnon, être chétif, transparent, le fils d'un marquis ; et on taquinait ce noble gamin si faiblet. Flemm-Oso s'était fait son protecteur, et il avait des poings pour deux. L'enfant ne le quittait plus, c'était de longues causeries affectueuses, un bonheur cher à Flemm-Oso qui se donnait tout entier avec une loyale simplicité ! Mais les études finies et la protection du grand devenue inutile, le petit marquis s'était bien moqué du négrillon et l'avait envoyé promener, et, cœur simple, lui, il demeura naïvement stupéfait... D'autres aventures le firent encore saigner, et il devint cet avare d'affection.

Ses années d'enfance libre au grand air l'avaient pénétré d'un culte pour la forme et la couleur. Il allait au diable passer de longues soirées dans un cabaret dont le papier était d'une nuance qui l'avait séduit. Il se fâcha avec un de nos amis qui avait pris une maîtresse laide. Pour lui, la femme c'était la couleur et la forme réunies, un être qui tient un peu de l'objet d'art, utile et chère comme tout ce qui est artistique, et il comprenait qu'on fît une folie pour avoir une belle femme comme pour avoir un tableau ou une précieuse statuette. Il voyait en elle une chose animée qu'on peut parer, draper, coiffer, admirer. Comme être pensant, il avait peu de considération pour la femme ; il restait sous l'influence des théories de son pays et l'Europe avait peu adouci cette rigueur. Le mariage l'épouvantait. Il reculait devant les devoirs et la responsabilité de la paternité. Il était ennuyé d'abord de donner au hasard le soin de décider s'il aurait un garçon ou une fille ; tel peut par ses réflexions et ses études être apte à l'éducation d'un homme, qui ne saurait comment s'y prendre pour élever une fille, l'éducation devant être si différemment menée suivant le sexe, et il refusait d'accepter d'avance, au petit bonheur, cette charge, non pas devant la Société — une indifférente ! — mais devant l'enfant lui-même. Et puis la femme, comme épouse, lui faisait peur — et c'était peut-être une tendresse excessive : « Je lui ferais mal », disait-il avec une crainte indicible. *(A suivre).*

JALOUSIE

A Miss A. G.

O volupté des yeux, charme de ma jeunesse,
Tu veux te dissiper dans le nuage épais
Des souvenirs lointains qui s'envolent en paix,
Sans que leur grâce antique un seul instant renaisse!

Ta lèvre pourpre-rose arquée avec finesse
Me raillait des douleurs dont tu m'enveloppais,
Tandis qu'à tes genoux, suppliant, je rampais,
O seul pouvoir divin que mon cœur reconnaisse!

Et ton rire éclatait froidement; et mon corps
Se sentait défaillir et mes sens étaient morts
Sous le poids du chagrin qui pleurait en mon âme,

Et, cependant, mes yeux, fixés sur ton corset,
Suivaient avidement, pris d'une envie infâme,
Le rayon de soleil furtif qui s'y glissait.

ANDRÉ FONTAINAS.

LETTRES A JEANNE (*)

SOLEIL COUCHANT

Peut-être t'en souvient-il, adorable mignonne toujours adorée?... Ce jour-là, tu avais réussi à te soustraire à la surveillance paternelle, car les parents défendent d'aimer, chérie, à vingt ans! comme si l'on pouvait, sans cesser de vivre, résister à l'incompressible et souverain amour! — et tous deux nous avions fui, savourant délicieusement ce bonheur impermis. Nous avions fui loin de la ville, loin de la foule pressée dans les rues, affairée, sur laquelle sem-

(*) Extrait d'un volume de nouvelles qui paraîtra prochainement sous ce titre.

blent planer les dévorants soucis. Nous nous en étions allés, ravis de nous trouver presque seuls, à travers les rues désertes où, entre les pavés, l'herbe pousse, où des maisons qui paraissent mortes ne vous troublent pas de regards indiscrets ; puis plus loin encore, à travers une grande plaine, jonchée de débris, au milieu de laquelle s'élevaient des restes d'arcades colossales, dernières ruines d'une exposition défunte.

Et follement avec de grands rires sans motif, nous bavardions, et dans ces babillages, les mots perdaient leurs significations pour n'être plus que des sons, les sons caressants et charmeurs de la voix aimée, dont les inflexions avaient des douceurs de baisers. Une seule phrase toujours revenait, résumant ces causeries, dévoilant le sens caché sous les paroles vaines et répétant ce que sans cesse se contaient les regards :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Oui, oui. Tu le sais bien. Et toi?

Éternelle et ineffable monotonie des cœurs enamourés, verbes augustes et ravissants que tous ont murmuré et dont le souvenir radieusement illumine les jours sombres, tristes, plats, les jours bêtes de la vie!

Puis il y avait de longs silences où les esprits se pénétraient pour penser les mêmes pensées et rêver les mêmes rêves, et toute autre mémoire perdue que celle de ce mutuel amour, nous vivions ces instants sans en avoir conscience, le monde oublié, imbibés de je ne sais quelle atmosphère d'impossible et suprême bonheur...

Sous les rais d'or pourpré du soleil qui déclinait à l'horizon, Bruxelles étendait devant nous sa mer grise et rouge de toits, noyés dans une brume, et çà et là des monuments se dressaient : l'inachevé Palais de justice, énorme, écrasant; la flèche délicate de l'Hôtel de ville, ciselée comme un bijou florentin; les deux tours sombres et trapues de la cathédrale, puis tout autour, là-bas, là-bas, la verdure des campagnes, les lointains villages, baignant dans la lueur rose du couchant... Quelque temps nous admirâmes cette nature splendide, recueillis, profondément impressionnés, car la passion ouvre l'âme plus largement au beau, — avec, pourtant, un sourire égoïste de pitié pour cette énorme fourmilière humaine qu'on sentait vivre là, et qui pouvait, l'insensée! s'occuper d'autre chose que d'aimer!

Nous avions pris un petit chemin creux descendant vers des maisons dont les murailles blanches s'apercevaient au loin, dans les buées du crépuscule. De vagues échos de kermesse emplissaient l'air; on entendait, adoucis par la distance, des bruits d'orchestre et des cris. Sur la route, quelques passants, rares : un prêtre méditant son livre d'heures; un rapin, la boîte aux couleurs à la main, revenant d'une étude; des rustres endi-

manchés qui allaient vers la ville et nous regardaient avec des sourires égrillards, les simples! Puis, au bout de la promenade qui, hélas! ne pouvait toujours durer, te rappelles-tu, mignonne, la tasse de lait, bue à deux, dans un cabaret flamand, où nous bredouillâmes au mieux les harmonieux vocables de ce ravissant idiome, avec des rires fous?

Au retour, la nuit tombait. Seul, le haut de la colline qui nous cachait Bruxelles était encore illuminé de clartés orangées; le ciel était là tout en feu, avec des tons chauds d'incendie. Vers l'horizon, un centre plus jaune, plus éclatant, rayonnait et lançait vers les nuages floconneux, violets et rosés, de grandes fusées rougeâtres. Sur ce flamboiement ensanglanté se détachaient crument, toutes noires, les décharnées silhouettes des arbres auxquels le printemps n'avait pas encore remis leur robe verte. La vallée s'emplissait d'ombre et de silence. A mesure que le soleil disparaissait, une sorte de mystère enveloppait la nature. L'obscurité se faisait lentement, grise. De fortes et saines senteurs des champs, de troublants effluves printaniers nous arrivaient par bouffées tièdes, dans les vapeurs du soir. La campagne entière semblait s'assoupir en un repos profond; nul bruit, sauf, par instants, un meuglement lointain, un aboiement de chien abandonné qui s'élevaient au milieu de ce grand calme mélancolique. Les routes étaient désertes; un groupe de paysans qui nous précédaient n'était plus qu'un point d'ombre plus noire qui allait s'effaçant. Une douceur infinie, pénétrante, venait des choses....

Alors, émus, troublés d'une angoisse commune, très délicieuse, les larmes aux yeux, le cœur gonflé et tressaillant dans la poitrine, nous nous étions arrêtés et, dans un embrassement grave, nous échangeâmes un paternel et pur baiser, un baiser d'amour immense, unifiant, absolu, qui semblait ne point devoir finir et dont tout désir charnel était banni par la suprême et dominatrice sensation de cette absorption mutuelle...

JULES DESTRÉE.

Bruxelles, avril 1883.

VERS D'AUTOMNE

I

SOIR D'OCTOBRE

A Georges Khnopff.

O soirs agonisants d'automne ! O bois rouillés
Où dorment des parfums perfides et mouillés !
O charme qui fais mal ! O poignante amertume
Du soleil trépassé dont la clarté posthume
Rêve dans les marais comme un long souvenir !
O troublante beauté de ce qui va finir !
Mystérieux aimant des saisons douloureuses !
Vous m'avez suggéré d'étranges amoureuses
Qui, lentes, deux à deux, et se donnant les mains,
D'une mystique odeur d'invisibles jasmins
Embaumant à jamais le songe de mes songes,
Dans la forêt stellaire et pleine de mensonges,
Voluptueusement passent près de mon cœur.
Voici venir à moi l'inoubliable chœur.
On croirait voir, au fond d'un nocturne prestige,
Des nymphéas en fleur qui glissent sur leur tige,
Dans un ruissellement de lune et d'infini ;
Et leurs grands yeux plaintifs, comme un miroir terni,
Retiennent une aveugle et lointaine lumière.
Voici, voici venir à moi, dans la clairière,
Les princesses d'antan que célébra Villon
Par sa tendre ballade, à travers un sillon
Adorablement bleu de gloire et de légende.
Reines des Iles d'or et de Brocéliande,
Voici venir Yseult, Viviane, et leur voix
Douce et farouche emplit l'âme éparse des bois,
Semblable en sa langueur aux chansons étouffées
Que dans un puits magique exhaleraient des fées
Leurs simarres de moire, où, pareils à des yeux,
Regardent fixement des bijoux précieux,
Luisent sur le gazon comme un pâle incendie.
Voici, dans un éclair blafard de tragédie,

Spectrales, et gardant, sous les dais triomphaux,
La sinistre rougeur des soudains échafauds
Sur la lividité de leur nuque coupée,
Où l'ironie atroce et froide de l'épée,
Parodiant ainsi leur luxe éblouissant,
Simule un long collier de rubis et de sang,
Les voici, deux à deux, Cenci, Boleyn, Marie
Stuart, à qui la mort a donné pour patrie
Les cœurs silencieux où rêve le passé,
Et Marie-Antoinette, et ce cygne blessé
Qui chante pour toujours dans mon âme, Lamballe,
Lys altier brusquement pourpré, rose fatale
Dont le supplice est beau comme un effeuillement,
Qui marche la dernière, et ferme étrangement,
Douce comme un reflet de neige dans les vagues,
A travers la lueur d'opale de ses bagues,
Sous le geste pensif de ses frêles doigts blancs,
Ses yeux surnaturels aux longs regards tremblants,
Qui, dans la nuit première et l'azur plein de voiles,
Avant d'être des yeux ont été des étoiles !

II

LES YEUX

Tes regards mouillés et bleus,
Où dort un gouffre mystique,
Ont les lointains fabuleux
D'une pensive Baltique.

Leur ciel languide est si pur,
Leurs flots tendres sont si vagues,
Que je crois voir dans l'azur,
Des bleuets fleurir les vagues.

Je sens que leur charme amer
Est plein de soleils féeriques
Et de climats chimériques.

Et sur leur profonde mer
Mon âme, où l'orgueil expire,
Cingle comme un beau navire.

III

L'AVEUGLE

Par la lucarne ouverte, à l'heure coutumière,
Où les hommes du port regagnent leur maison,
Immobile et muet, les yeux à l'horizon,
Il regarde sans voir la mort de la lumière

Un rayon poussiéreux dans le logis obscur,
Comme un ruban de feu traversant les ténèbres,
Éclaire vaguement les grands gestes funèbres
Et le profil d'un Christ éployé sur le mur.

Dans l'infini du soir, exhalant des reproches
Vers le soleil défunt disparu sous les flots,
L'âme des cloches pleure; en de lointains sanglots,
Lentement, doucement pleure l'âme des cloches.

Et toujours il est là, tragique, hypnotisé
Par l'horreur du silence et de la solitude,
Figé dans la farouche et superbe attitude
Qu'imprime aux êtres fiers un beau rêve brisé.

C'est un vieux matelot qui vit des jours épiques,
Sur qui chanta la joie immense de la mer,
Et qui, trente ans, vogua dans l'ivresse de l'air,
Des docks de la Tamise aux îles des Tropiques.

Adieu ! l'odeur du sel et les souffles marins !
Adieu ! l'essor géant des voiles palpitantes !
Adieu les grands tillacs aux couleurs éclatantes
Semblables dans l'azur à d'énormes cyprins !

A travers la stupeur de ses mornes prunelles,
Où s'enfonce aujourd'hui la vaste cécité,
Il regarde couler le vide illimité,
Comme un océan noir aux vagues éternelles.

Il songe, et la lueur incertaine qui luit,
Vespérale et sinistre, au fond de ses yeux ternes,
Évoque le miroir aveugle des citernes
Où vient sous les cieux morts se contempler la nuit.

Son oreille s'affine, et les rumeurs sans nombre
De la vie inquiète et du soir frémissant
Dans ses cheveux dressés passent en croassant
Comme un vol d'oiseaux fous sur les houles de l'ombre.

Oh ! si quelqu'un pouvait déchiffrer le secret
De ces globes rongés par une lèpre immonde,
Et dardés pour toujours sur le néant du monde,
Chimère de Rembrandt ! Dis-moi ce qu'il verrait ?

Il y verrait la cale, où de lourdes amarres,
Qu'anime affreusement la masse de leur poids,
S'enroulent dans des lacs de bitume et de poix,
Pareils à des serpents dans la vase des mares ;

Des caveaux empestés et des abîmes gras ;
De visqueux escaliers où la flamme des lampes
Jette un pâle reflet de poisson sur les rampes
Et frôle d'un éclair le sommeil mou des rats ;

Et puis, dans cet enfer plein d'ordure et de boue,
La fauve éclosion d'un fantôme vermeil ;
Des zébrures de moire et des fleurs de soleil
Imitant les tons roux des vieux cuirs de Cordoue ;

Un bouquet lumineux de chaudes floraisons
Qui, dans l'obscurité des cachots léthargiques,
Éparsèment le jour de leurs feuilles magiques,
Et comme un lierre en feu grimpent sur les cloisons ;

Les obliques lueurs allumant par flambées,
Sur l'étincellement des cuivres embrasés,
Des langues d'incendie et des éclats bronzés
Pareils, dans la pénombre, à l'or des scarabées;

L'espace magnétique illuminé d'oiseaux,
Les trois-mâts solennels ouvrant leurs écoutilles
Aux moussons paresseux de la mer des Antilles,
Et buvant les parfums qui traînent sur les eaux;

Et les soirs suggestifs où les grands soleils roses,
Noyés dans la rougeur du gouffre éblouissant,
Semblent avec leurs jets de lumière et de sang
Des volcans sous-marins qui lanceraient des roses!

IV

LE DAUPHIN

Dans la chambre des lys, voluptueuse et sourde,
Où s'amasse à longs flots la malsaine ombre lourde
Des grands rideaux vineux qu'ensanglante le soir,
Grisé par des parfums d'église et d'encensoir,
Doucement le dauphin malade s'efféminé,
Regardant à ses pieds, pensif, neiger l'hermine
Du tapis vespéral, silencieux et blanc,
Où la verrière en fleur jette un reflet tremblant
De lilas mensongers et de roses féeriques,
Et rêve, l'enfant pâle, aux femmes chimériques
Qui chevauchent là-bas, sur l'horizon vermeil,
Et l'appellent des seins, debout dans le soleil.

V

SOIR DE PROVINCE

Comme un pâle bouquet de jasmins et de roses,
Le grand ciel s'est fané dans les langueurs du soir,
Et la nuit souveraine, ainsi qu'un fleuve noir,

Submerge lentement le sommet des toits roses.
Le grand ciel s'est fané dans les langueurs du soir
Comme un pâle bouquet de jasmins et de roses.

Les douces lèvres d'or du soleil aboli
Rêvent sur le sourire éteint de la rivière.
Baiser ! Tremblant baiser d'azur et de lumière !
Dans une immensité de silence et d'oubli,
Rêvent sur le sourire éteint de la rivière
Les douces lèvres d'or du soleil aboli.

Les fenêtres d'antan regardent ma misère,
Avec le long regard des yeux que j'ai fermés.
Cristal des jours heureux ! Parfum des cœurs aimés !
Ames des parents morts tendres comme un rosaire !
Avec le long regard des yeux que j'ai fermés
Les fenêtres d'antan regardent ma misère.

VI

LE CHARME DE LA MER

A Léon Cladel.

Bien mieux qu'une maîtresse, ô mer, tu me possèdes :
Ta présence mystique occupe mes yeux clos ;
Tu roules l'infini dans chacun de tes flots,
Et par tes horizons inquiets tu m'obsèdes.

Je me souviens toujours de la première fois,
Du jour déjà lointain où je t'ai regardée :
Une vague emporta mon âme, et l'a gardée ;
Je pense me revoir, lorsque je te revois.

Quand je puis m'isoler un instant de la foule,
J'aspire tes embrums qui dégagent du sel,
Et mon esprit se charme au rythme universel
Largement cadencé par les voix de la houle.

Vers toi, toujours vers toi tournent fatalement
Mes longs regards chargés d'un rêve involontaire :
Ton image m'attire et m'arrache à la terre,
Et je devine en toi comme un liquide aimant.

Je t'aime au point du jour, sous les brouillards moroses
Que déchire soudain le quadrige vermeil
Auquel sont attachés par des nœuds de soleil
Les chevaux du matin, frappés d'écumes roses.

A midi, sous un ciel d'argent vertigineux,
J'aime le chant superbe exhalé par tes lames,
Et j'imagine ouïr, dans l'or vert de tes flammes,
Le ronflement puissant d'un orgue lumineux.

Et quand le soleil meurt sous un éclair d'épée,
Je t'aime avec souffrance, et je tremble de voir,
Ensanglantant les eaux pacifiques du soir,
Rouler en bas du ciel cette tête coupée !

Et plus sinistrement de toi je suis épris,
Lorsqu'à travers l'horreur des nuits phosphorescentes,
Comme un hideux cadavre aux chairs déliquescentes,
Tu lances des reflets splendides et pourris.

Mais surtout je t'adore en ces heures profondes,
Où, sur le riche azur des lointains alléchants,
Et parmi les adieux, les vivats et les chants,
Appareille un vaisseau qui gagne d'autres mondes.

Je me figure alors des pays fabuleux,
Des îles de parfums vibrant dans la lumière ;
Et mon âme voudrait tenter une croisière,
Et plonger longuement vers les horizons bleus.

Ainsi toujours je t'aime, ô symbole tragique,
O murmurant miroir des humaines douleurs,
Qui par un vague appel de sons et de couleurs
Invites doucement mon esprit nostalgique !

Une immense paresse envahit mon cerveau :
Ma chair inconsciente est à toi fiancée ;
Sur l'aile des pétrels s'envole ma pensée,
Et j'ai perdu mon rêve et ma soif du nouveau.

Toujours je te contemple, et ma tête se vide :
Je n'aime plus, je n'agis plus, je ne vis plus.
La vague emporterait tous mes êtres élus,
Je ne la suivrais pas d'un regard plus avide !

Quand tu pleures, je pleure, et quand tu ris, je ris ;
Ma joie est un soleil nageant sur tes eaux claires ;
Les tempêtes du ciel sont mes seules colères,
Tes naufrages, les seuls que mon cœur ait compris.

La nature et la mort sont les seules mamelles
Où tendent les assauts de tes vastes baisers :
Bientôt, dans ses plaisirs toujours inépuisés,
Nous confondrons enfin nos deux âmes jumelles.

J'écoute les esprits invisibles de l'air
Déferler jusqu'à moi sur ta houle géante,
Et je sens à travers ma cervelle béante
Lentement s'engouffrer, ô mer, toute la mer !

Spectacle intérieur dont mon amour s'enivre,
Je vois voguer en moi de mystiques vaisseaux
Montrant et dérobant sur l'infini des eaux
Leurs tillacs rayés d'or, de cinabre et de cuivre.

J'absorbe tous les soirs, en un rouge sommeil,
L'horizon triomphal incendié de moires,
Et, comme un chant aimé qui hante les mémoires,
Je berce, après sa mort, l'image du soleil.

Le matelot rêvant qui veille sur la hune,
Livrant sa chevelure au souffle des moussons,
Me regarde élargir en lumineux frissons
Le verdâtre reflet des fièvres de la lune.

L'impassibilité de mes flots éployés
Roule éternellement sur les glauques féeries,
Et l'humide terreur des pâles pierreries
Qui ressemblent aux yeux grands ouverts des noyés.

Et souvent le plongeur entrevoit sous mes vagues,
Dans un calme, un silence, un néant souverains,
Des vaisseaux échoués que les astres marins
Pénètrent de lueurs hypocrites et vagues;

Des végétations dont les rampants effrois,
Pareils aux nœuds gluants de reptiles épiques,
Enlacent goulument les ventres hydropiques
Des nageurs engloutis dans les abîmes froids;

Et les débris pensifs de villes qu'on ignore,
Où chantaient autrefois les buccins belliqueux,
Et qui sont habités par des poulpes visqueux
Au regard immobile étoilé de phosphore!

VII

CUIRS DE CORDOUE

A Francis Nautet.

O cuirs couleur de feu, d'automne et de victoire!
Qui flambez dans la nuit d'un antique oratoire
Où la lourde splendeur des jours passés s'endort,
Mystérieux et roux comme de grands lacs d'or;
O cuirs couleur de soir, de faste et d'épopée!
Vous rêvez longuement de ces traîneurs d'épée
Qui sur la braise en fleur de vos coussins gauffrés
Inclinaient autrefois leurs masques balafrés,
Autour desquels nageait une odeur d'aventures!
O cuirs qui flamboyez dans la paix des tentures,
Pareils à des couchants tragiques et houleux,
Vous avez vu surgir des hommes fabuleux,

Que les yeux de leur temps s'hallucinaient à suivre,
Et qui, sur une mer d'incendie et de cuivre,
— O cuirs couleur d'orgueil, de guerre, et d'horizon ! —
S'embarquèrent un soir de la chaude saison;
Et c'est pourquoi, puissants, fauves et chimériques,
Vous conservez encor des reflets d'Amériques,
Et vous songez dans l'ombre, éblouis et vermeils,
O cuirs en qui survit l'âme des vieux soleils !

ALBERT GIRAUD.

LA FIN DE BATS

(NEUVIÈME KERMESSE)

A FRANCIS NAUTET.

Aujourd'hui encore, à marée basse, on voit émerger de l'Escaut le sommet du clocher de Bats. En jetant ses filets dans ces parages le pêcheur retire des ossements et des têtes de morts; il s'empresse de les restituer aux abîmes et récite un *pater* pour conjurer le mauvais présage.

Il y a quelque cinq cents ans les paysans de Bats étaient les plus riches du Polder entre Santvliet et Ossendrecht; ils possédaient les meilleures terres, des chevaux énormes, du bétail gras et les riverains vantaient la beauté de leurs filles et la force de leurs garçons. Dans ce coin béni de Dieu, coulant de blés et de fruits, le moins pourvu cultivait son propre fonds et on ne se rappelait pas à Bats qu'un habitant eût dû s'exiler pour se subvenir ou fût allé tendre la main sur les routes.

Industrieux autant qu'allègres, ils arrondissaient leurs possessions en asséchant les couches d'alluvion de l'Escaut converties d'abord en *schorres* et ensuite en *polders*. Des moissons drues comme un pelage, jaunes comme du soleil et plus hautes que leurs fiers moissonneurs levaient à l'endroit où depuis les premiers âges stagnaient les baissières et où les plantes palustres expiraient les fièvres; ou bien c'étaient des pommiers croulant sous leur charge de fruits, entre lesquels des vaches, les pis gonflés, semblaient brouter des rayons d'émeraude.

Longtemps les vertus de ces laboureurs privilégiés reconnurent les complaisances du ciel mais par la suite, le diable aidant, ils paressèrent, devinrent durs, orgueilleux, sensuels et cupides.

Ils ferrèrent d'or leurs chevaux, incrustèrent de pierreries les cornes de leurs bêtes aumailles, armèrent leurs charrues de socs et de coutres d'argent, vêtirent des sarreaux en soie et en satin bleu, ceignirent leurs hautes casquettes de cercles de métal fin, parèrent leurs femmes de chaînes, de pendeloques, de cuirasses, de fronteaux plus massifs et mieux orfévris que les châsses des saints. Et de jeunes farauds allèrent jusqu'à clouter de diamants leurs sabots de fatigue.

Lorsque *baes* Quaihackx, leur bourgmestre, se rendait aux marchés de la région, il déployait plus de pompe que les patriciens hanséates de Bruges. Une cavalcade de chars, les ridelles craquant sous la blonde récolte, précédait la carriole bâchée de soie écrue où se prélassait le notable compère, escorté de ses fils poupins et fessus et de sa coterie de valets farouches, tous équipés comme des gens de guerre, chevauchant des étalons de forte taille, chargés de protéger le convoi contre les embuscades des malandrins.

En vain le curé de Bats qu'affligeait cette ostentation, tâchait de rappeler ses ouailles aux mœurs patriarcales, aux fières et honnêtes traditions de jadis. Les voluptueux désertaient l'église ou s'y rendaient par dérision, haussant les épaules et ricanant aux objurgations du vieillard, ne songeant guère à s'amender.

Un jour le saint homme apprit que non contents de gagner à la culture les prairies jadis inondées ils prétendaient imposer un autre cours au fleuve, combler son ancien lit pour le transformer en guérets.

— Malheur ! prédit le prêtre du haut de la chaire, malheur à l'insensé qui barre le passage à l'éternel voyageur, ancêtre de tous les hommes et contemporain de la création. Dieu lui-même fraie sa route à ce passant mystérieux, tour à tour paisible et houleux, ne racontant son rêve qu'aux étoiles et se plaignant sous le ciel par les nuits de tempête ! Malheur au sacrilège ingrat qui étrangera des Polders le fleuve origine de leur fécondité, le majestueux Escaut bienvoulu de Dieu !... »

Cette menace renforça l'hilarité des paroissiens ; les *bourines* mêmes chuchotaient incrédules et moqueuses, et devant le portail, mains en poches, les joyeux pitauds pouffaient en se tenant les lombes pour ne pas éclater. En despotes têtus ils contraignirent les infimes défricheurs des landes à ériger la digue par laquelle ils espéraient allonger leurs emblavures d'une centaine d'arbaletées. Et terrassiers faméliques, hâves, pour-

chassés dans leurs sablons, trimèrent rude pour ceux de Bats. Beaucoup de Campinois outrés et strapassés périrent des fièvres paludéennes à force de séjourner les jambes nues dans l'eau, la tête exposée au soleil; et trois fois la jetée à moitié achevée s'abîma avec ses ouvriers. L'entêtement des villageois de Bats n'en devenait que plus féroce; et leurs serfs de recommencer le funeste travail.

Outre le curé, un seul homme à Bats déplorait cette annexion impie, c'était un simple chaloupier, vivant du produit de sa pêche et du péage qu'acquittaient les ruraux traversant l'Escaut dans sa barque. Alors qu'autour de lui tous s'enrichissaient et se corrompaient, Tyle demeurait candide, pauvre et croyant. Il avait crâne encolure; la peau gercée n'enlevait aucun charme à sa virile et pourtant bénigne physionomie dans laquelle s'ouvraient deux grands yeux bleus, un peu glauques comme les flots, mais s'allumant comme ceux-ci à de fréquentes phosphorescences. Le ferme garçon s'était attaché à une orpheline indigente comme lui. Sa Liévine cueillait les osiers de l'Escaut; elle en tressait des paniers et des nattes. Lorsqu'elle leur présentait cette piètre marchandise les maroufles de Bats la repoussaient avec force injures et mépris, et des paillards prétendaient lui acheter mieux que ces babioles. Alors elle s'enfuyait plus peureuse des invites sensuellement tendres que des rebuffades brutales. Elle était blonde et potelée, la toute jeune vannière, avec des yeux vaguement verts pailletés d'or, un teint plus rose que les coquillages rejetés par la barre et des cheveux fauves se rapprochant du sol comme les branches de l'yeuse. Un mauvais *jan* aurait fini par la prendre de force si elle n'avait rencontré dans Tyle le pêcheur un protecteur déterminé. Les patauds moufflards se défiaient des muscles agiles de ce compagnon.

Tyle, qui ne vendait pas son poisson à Bats, offrit timidement à la jeune fille de l'emmener dans sa barque lorsqu'il desservirait les autres campagnes de l'Escaut; elle accepta avec gratitude, et depuis ce jour elle pourvut de sa mignonne marchandise les paysans étrangers, meilleurs chrétiens que ceux de son bourg.

Maintes fois en voyant virer au dessus de l'Escaut, avec des cris d'adieu, un couple de blanches mouettes, ils songeaient à émigrer ensemble, mais ils l'aimaient malgré tout le rivage ingrat et la nostalgie les ramenait toujours au pied du clocher natal. C'étaient presque deux enfants : lui, dix-huit ans; elle, seize. Tyle, tout à son rôle de protecteur, n'apprécia que plus tard la beauté de sa protégée, et la pauvrette, reconnaissante et respectueuse, se prit à aimer cet être fort et bon ne croyant d'abord que l'admirer. La fraîcheur et la grâce de leurs rapports étaient telles que le curé,

leur seul ami, se faisait un scrupule de parler déjà du banal et vulgaire mariage. Ainsi leurs idylliques fiançailles se prolongèrent malgré le dévergondage de ceux qui les entouraient. Lorsqu'ils cheminaient par les rues, elle à son bras, lui charriant sur l'épaule l'aviron et la drague et aussi une partie des corbeilles confectionnées par sa compagne, les gars alléchés criaient de loin à la jeune fille :

— Viens avec nous, Liévine, la rousseaude appétissante; abandonne ce Zébédé à la vertu gênante, à la huche et au gousset creux; viens, belle, tu seras la *bazine* de mon cœur, ou mieux, la reine de ma chair, ou mieux encore, la seule Madone, la vraie Gente-Dame à qui je ferai un manteau de mes étreintes, un voile de mes baisers, un encens de mes sèves et une Assomption de ma volupté!... Viens, nous sommes jeunes et copieux, tu es capiteuse, le sang nous démange et les escalins carillonnent dans les *tass* profondes de nos grègues....

Ainsi blasphémaient les tentateurs rauques, allumés par le désir. Tyle les défiait de son clair regard et la bande lascive s'enfuyait.

Et de belles filles, non moins franches, accourant sur le pas des portes, poursuivaient Tyle de leurs avances, et avec des gestes d'abandon soupiraient :

— Tyle, Tyle! Beau garçon, fort et sain, doux et cruel. Secoue loin de toi cette fragile et maigre fillette, impassible, rebutante de froideur; un jour tu le casseras dans un spasme, ce sècheron friable; prends-nous plutôt, nous sommes autrement taillées et résistantes. De riches épouseurs halètent devant nos portes, mais jamais nous ne nous vendrons, car celui que nous voulons, c'est toi Tyle, savoureux pêcheur, toi dont nous, les *bazines*, accepterions si volontiers le servage; frappe-nous, massacre-nous, tes poings nous feront de délicieuses blessures, mais d'abord aime-nous un peu, très peu, veux-tu?

Liévine se rapprochait frileusement de Tyle et baissait la tête en rougissant; lui, vaguement troublé, se signait et, l'étreignant plus fort, pressait le pas. Et d'autres fois c'étaient des débauchés hâves, les yeux plombés, les hanches balancées, qui voulaient entraîner le garçon ignorant dans leurs louches ribotes, — et c'étaient encore les filles pâles et mates comme l'ivoire, aux yeux emplis de flamme diabolique, qui donnaient à la naïve Liévine des noms passionnés.

Ces tentateurs-là, ils ne les comprenaient même pas.

Depuis longtemps le prêtre découragé ne menaçait plus ses folles ouailles qui abrogeaient le sixième commandement et contrariaient les desseins du Créateur. Ils semblaient avoir exhumé les rites des premiers Anversois, le

culte de Semen, l'idole normanique, le Priape scandinave, emblême de l'abondance, père des races prolifiques.

Enfin, la digue s'éleva. L'Escaut refoulé ne balaya plus cet obstacle et sembla se résigner à élargir son cours vers la Flandre. Reconquérant de ce côté le terrain qu'on leur arrachait à Bats, les eaux ravagèrent les villages des Flamands, noyèrent les troupeaux et les récoltes et le cri de détresse poussé par ces malheureux paysans arriva jusqu'à ceux de Bats, mais loin de bourreler de remords et de pitié ces mauvais chrétiens il les amusa, comme la réussite d'un tour plaisant joué à des rivaux. Et les inondés se lamentèrent plus fort encore pour que leur cri atteignît les cieux et accusât les gens de Bats au tribunal divin.

Ceux-ci résolurent de célébrer le couronnement du môle encaissant l'Escaut par une kermesse extraordinaire à laquelle, passés maîtres en inventions de cruauté, ils convièrent les bourgs mêmes que ce barrage avait ruinés et décimés. Ces malheureux refusèrent avec indignation car ils préféraient leur pain noir trempé de larmes à leur part d'une cocagne offerte par des méchants. Les palots de Bats grincèrent des dents à cet affront et jurèrent d'en tirer vengeance en mettant à sac les paroisses prospères du Polder, leurs voisines, qui s'abstenaient d'envoyer des députations à la fête.

L'inauguration tomba un dimanche et sauf Tyle et Liévine, pas une âme à Bats ne se rendit le matin à l'église. Le bénin pasteur, dit la messe avec les fiancés pour acolytes, il voulut même prêcher comme à l'ordinaire, mais sa parole toujours réconfortante remplit cette fois les enfants d'une indicible inquiétude.

— Malheur à Bats, ne cessait-il de s'écrier, malheur au village infâme et idolâtre, malheur à la chair triomphante, ils en ont fait leur seule préoccupation ; aussi, c'est dans la chair que je les frapperai d'abord. Voici venir la colère de Dieu et aucune prière, aucune intercession de son serviteur ne pourrait la détourner. Ils croient, les superbes, endiguer le grand fleuve, mais qui élèvera un *dam* contre l'Océan de tes colères, ô Seigneur ! Maudit soit Bats ! Il disparaîtra avec son peuple et ses richesses pour toujours — la tour de l'église seule demeurant debout, attestera aux polderiens de l'avenir la fureur de Dieu et l'opprobre de ses ennemis !...

L'exaltation prophétique du saint homme vainquit ses dernières forces. Après ces effrayantes paroles, il chancela, et s'affaissa dans les bras de Tyle et Liévine. Il recouvra encore assez de souffle pour communier et exhorter ses jeunes amis à fuir le jour même, loin du village anathème ; puis il les bénit, poussa un soupir et... passa.

A cette heure, environ midi, la kermesse tapageait et turbulait dans chaque maison du village. Un fracas lointain de tanquards et de vaisselle enveloppait le silence désolé de l'église. Tyle secoua le premier ses pensées douloureuses pour dire à Liévine :

— Cours avertir le bourgmestre de la mort du *pastoor*; moi je sonnerai la cloche des âmes!

La fillette se rendit à la ferme du bourgmestre Quaihackx. Le vacarme des bâfreurs empêcha qu'on entendît les coups frappés à la porte. Elle se meurtrissait les poings à force de heurter les battants de chêne. Enfin un licheur titubant entr'ouvrit l'huis, mais à peine eût-elle prononcé un mot qu'avec une malédiction il lui battit le vantail au visage en ajoutant que lorsque le bourgmestre florissait peu importait que le *pastoor* crevât.

La jeune fille ainsi repoussée courut frapper à un logis voisin; elle rencontra le même accueil. Cependant elle s'opiniâtra à colporter la triste nouvelle de ferme en ferme. Partout on se moqua de son chagrin ou des lurons émêchés essayèrent de la retenir en leur compagnie.

Il avait été décidé que le matin chaque fermier ferait bombance sous son propre chaume, avec ses commensaux. Le soir après la sieste obligée, la population entière se réunirait dans la grange du bourgmestre, une grange immense comme les halles des cités de Flandre, où serait servie une ventrée digne des géants. Les piffres n'en étaient qu'à la ripaille intime et pourtant ils se carrelaient le ventre comme s'ils ne devaient pas recommencer cette partie avant la fin du jour. Ils ouvraient la brèche dans des montagnes d'œufs, de poissons, de jambon et de viandes fraîches; jetaient en sable tonne sur tonne de cervoise et d'hypocras. Des disputes et des rivalités éclataient, et on se promettait bien le soir entre deux bourrées de se crever la paillasse à coups de couteau.

Tyle avait allumé les cierges jaunes et tendu l'autel de noir; puis étant monté sur la tour, il s'attela à la cloche et sonna le glas.

La période de pleine lune s'ouvrait; le soir l'Escaut soulèverait sa haute marée. Il faisait une tiède et calme température de septembre; les nuages immobiles semblaient figés dans l'horizon pommelé et aucune haleine n'agitait les feuillages roussis. Or, à peine Tyle eut-il mis en branle la cloche des morts qu'un vent se leva, d'abord faible et caressant comme une bouffée, puis soufflant comme une brise, puis comme un vent d'étale, puis augmentant encore, se déchaînant avec l'impétuosité de l'ouragan, tellement que la cloche, bientôt secouée par une impulsion surhumaine, sonna le tocsin au lieu du glas. Lorsque Liévine rejoignit Tyle sur la tour elle le

trouva s'efforçant, avec une rage jalouse, de refréner les battements de sa cloche affolée. Elle lui conta l'impiété des villageois et les scènes de débauche entrevues; il l'écoutait à peine, acharné dans son duel avec la rafale. Comme les regards de la jeune fille interrogeaient l'Escaut, elle sursauta et harpant le bras du sonneur : « Regarde! » fit-elle, angoissée. Saisi, il lâcha brusquement la corde et regarda à son tour dans la direction du fleuve.

Le soir tombait plus tôt que de coutume; la maline devançait également l'heure prévue. Le fleuve, repoussé par le barrage à près d'une lieue de son ancienne rive, préparait une revanche, ses flots chassaient vers le môle; montaient, montaient. C'était là ce qui avait arraché son exclamation à Liévine. Non moins alarmé que sa compagne, Tyle voyait la barre courir à l'assaut de l'orgueilleuse œuvre; parfois ainsi que les béliers servant à enfoncer les portes des forteresses, elle ne reculait que pour prendre une plus formidable escousse.

Au dessus de leurs têtes la cloche livrée désormais à la seule volonté de la tourmente, continuait de battre son tocsin fatidique.

Les gens de Bats ne s'inquiétaient ni de la mort du *pastoor*, ni des pleurs de Liévine, ni du glas sonné par Tyle, ni du tocsin sonné par la tempête, ni de cette marée anormale que les fiancés découvraient de la tour. A peine dessoûlés après un somme dérisoire, ils s'acheminaient vers la grange du bourgmestre. Ils s'attablèrent devant des troupeaux entiers de bêtes grasses sommairement dépecées ou s'écroulèrent, vautrés à pan des tonneaux, la trogne levée vers les robinets pissant sans trève. Gavés ils se guêdaient encore; ivres ils grenouillaient à nouveau; veules et énervés ils s'acharnaient quand même après leurs pataudes dépoitraillées; et dans les coins sombres de la halle où ne dansaient pas les reflets des torches fumeuses, des lifrelofres allaient choir, accouplés au hasard, pour s'aimer ou se saigner à blanc. Les plus résistants formaient une sarabande et gigotaient comme des crapauds aux sons aigres des flûtes et des crécelles en invoquant l'infâme dieu Semen.

Dans l'église morne, devant le corps du prêtre le pêcheur et la vannière récitaient le *De profundis*; ils soulevèrent ensuite la dalle du caveau sous le chœur et, avec des précautions filiales, ils descendirent au fond de la crypte la dépouille du dernier pasteur de Bats; ce devoir accompli ils regagnèrent le faîte du clocher. La cloche clamait toujours comme une éperdue secouée par le vent devenu si fort, à présent, que les enfants s'accrochaient aux abat-son pour ne pas être lancés dans le vide. L'ombre épaisse masquait tous les objets du dehors et ils ne distinguaient du village

et du pays alentour que les fenêtres illuminées de la grange du bourgmestre devant lesquelles passaient des saltations de possédés. La houle se rapprochait de Bats; Tyle et Liévine ne la voyaient plus, mais ne l'entendaient que trop. Et subitement cette rumeur intermittente des flots fit place à un vacarme énorme, à un unisson prolongé de toutes les clameurs du fleuve : l'Escaut venait de s'élancer dans la plaine. A la fois les adolescents eurent la même poignante certitude : l'Escaut venait de s'élancer dans la plaine. Ils se signèrent et se blottirent instinctivement l'un contre l'autre. Et voilà que des hurlements éclatèrent dans la grange du bourgmestre, des hurlements de gens pris à la gorge et qui se débattent, et qui râlent et dont la plainte va s'affaiblissant jusqu'à suffocation totale. Et la même force qui étouffait les danseurs avait dû souffler en même temps les torches car les fenêtres de la grange devinrent noires comme le reste de l'espace.

Depuis cette minute, Tyle et Liévine ne virent, n'entendirent plus rien d'humain. Comme s'il n'attendait que ce signal, le vent venait de tomber; du même coup la cloche se tut, seul le tonnerre sourd de l'inéluctable cataracte se prolongea. A mesure que la marée montait et que la hauteur de la chute diminuait, ce fracas, aussi, s'apaisait. Les deux derniers vivants de Bats pressentaient l'immersion définitive; les eaux gagnèrent les contreforts, le toit de l'église, l'échauguette du veilleur, la cage des cloches et léchèrent enfin les pieds de Tyle et de Liévine. Alors le gars, se recommandant à Dieu, plongea dans le fleuve; il nageait d'une main et de l'autre soutenait la bien-aimée évanouie.

La pleine lune, rougeâtre, ensanglanta l'opaque nuit. A perte de vue, il n'y avait plus que du ciel et de l'eau. Tyle nagea longtemps avant d'atteindre la rive de Waes. A l'aube les Flamands les recueillirent comme des miraculés...

Aujourd'hui encore, à l'étiage, on voit émerger de l'Escaut la flèche de l'église de Bats, et les mariniers prétendent en reconnaître le tocsin par les nuits de tempête.

GEORGES EEKHOUD.

LE VAISSEAU

En rêve, dans un rêve étrange, au temps des rêves,
J'ai vogué sur les flots d'un océan sans grèves.

Le jour était sans aube et l'hiver sans frimas :
J'ai rencontré, loin, loin, un grand vaisseau sans mâts,

Énorme et bas, fleuri de fleurs d'or et de palmes,
Il croisait lentement au milieu des mers calmes.

Sous l'ennui bleu du ciel, au hasard des destins,
Il cinglait vers des buts lointains, jamais atteints.

Filant, puis revenant sur son propre sillage,
Il refaisait sans fin son tranquille voyage.

Le grand vaisseau sans mâts n'allait vers aucun port,
Et nul être vivant ne chantait à son bord.

Il avait oublié les labeurs, les orgies,
L'espoir, la guerre et la douleur des nostalgies.

Pilote, passagers, mousses et matelots,
Tous dormaient, confiants dans la douceur des flots.

Et la mer les berçait, berçait sur sa clémence.
J'ai souhaité dormir dans cette paix immense

Et j'ai voulu monter sur le vaisseau perdu ;
Et j'ai crié vers lui, mais rien n'a répondu.

J'ai vu six lettres d'or sur sa plaque d'ivoire,
Puis il s'en est allé... « Croire ! » Il s'appelait Croire.

EDMOND HARAUCOURT.

FÊTE-DIEU

Une rue boutiquière, en plein faubourg. Elle descend, tortueuse, entre les maisons plates aux enseignes tapageuses. Le jour est clair. Le ciel mouvementé alterne les échappées de soleil et de larges ombres grises de nuages. Le vent agite les rameaux suspendus aux balcons, de maigres oriflammes claquent dans une rumeur de fête. Une foule endimanchée s'aligne sur les trottoirs, on attend....

Là haut, comme une tache blanche, la tête de la procession paraît, s'allongeant peu à peu, à la descente, dans un raccourci où les faces s'étagent. Rythmé de clochettes et de clairons, lentement le cortège oscille : d'abord les enfants, pâles théories soutenant des bannières dans un frissonnement de mousselines. La bise aigre décoiffe les fillettes frisées et pommadées, les petits bras nus rougissent, les jupes battent les pieds et se fripent. Sur l'inégal pavé les souliers de satin s'éculent.

Les saintes, soulevées à bras d'hommes, impassibles dans leurs raides toilettes, regardent de leurs yeux d'émail cet envolement de choses blanches. Un murmure de cantiques plâne, dominant l'interminable piétinement des enfants qui vont, graves, avec des mines importantes.

Toute une mise en scène de carton peint et de papier doré se balance par dessus les têtes; les gamins des écoles s'avancent en files agitées sous la surveillance des vicaires auxquels le vent, ballonnant les surplis, dessine de longues ailes de gaze!

Tous les saints guérisseurs, toutes les saintes martyres défilent. Cour des miracles de plâtre et de cire, mutilés souriants dans leurs dentelles et leurs velours, des outils de torture aux mains. Des emblêmes bizarres, des drapeaux éclatants, des oriflammes s'agitent.

Et plus loin vient le dais. Les gens aux fenêtres s'agenouillent derrière les flambeaux et les fleurs. Des femmes se prosternent le long des trottoirs, les hommes, mi-goguenards, mi-respectueux, se découvrent... Des fillettes sèment à pleines mains les roses effeuillées sur des nappes d'herbes parfumées. Il monte une senteur pénétrante de menthes et de verdures foulées. Devant la lourde machine, un bedeau porte un Christ livide, et les rouges pétales s'envolent, comme des gouttes de sang, autour de ce long corps émacié.

Sous la litière empanachée, c'est une cohue de prêtres balançant leurs

encensoirs. Les chasubles étincellent, les dentelles font de vagues nuages mêlés aux fumées bleuâtres de l'encens, et le mesquin calice se perd, cahoté aux mains d'un vieillard trébuchant, parmi toutes ces choses éclatantes.

Et derrière c'est le troupeau claudicant des confréries, vieilles marmottantes, vieux cassés, voûtés, toussant. Les cierges mettent leur petit papillon jaune qui vacille dans cette débandade de figures parcheminées. Le soleil fait miroiter les cranes chauves, les difformes silhouettes se découpent. Et toutes ces ruines vont, yeux éteints, lèvres pendantes, accompagnant ces dieux suppliciés, ces élus martyrisés, tout ce défilé lamentable d'estropiés sublimes. Clochettes, encensoirs, balancement de statues s'éloignent. La vieille religion, appuyée sur sa chancelante escorte de vieillards et d'enfants, traîne lentement au soleil de juin ses traditions moribondes.

Tout au loin, au bas de la pente, l'église ouvre son portail, et dans cette pénombre où la procession entre et se perd, les cierges s'éteignent. C'est une débandade de moutards fatigués qui s'éparpillent. Tout le quartier est égayé de robes blanches. Les curieux s'en vont.

PAUL LAMBER.

LES RÊVEURS

POUR WILLIAM PICARD.

Ils ont l'extase des oiseaux
Pensifs dans le calme des branches,
La candeur des agnelles blanches
Et des vieilles à leurs fuseaux ;

Cœurs martyrisés de nuance,
Salons épeurés de clarté,
Ils ont la subtile bonté
Des regards parfumés d'enfance ;

Ils chantent en mode mineur
La Résignation bénie,
Épris d'indulgence infinie
Pour les mensonges du Bonheur.

Les Rêveurs tombent dans la vie
Comme la neige lentement
Glisse blanche du firmament
Avec une plainte assoupie ;

Berceuse et lointaine, leur voix,
Crépuscule qu'un ange effleure,
Était larme pure autrefois
Aux yeux de la lune qui pleure ;

Et leur mort exquisement tinte
Dans le vague songe du soir,
Grêle et grelottante d'espoir
Comme une âme de cloche éteinte.

GEORGES KHNOPFF.

LE THÉ DE MA TANTE MICHEL

I

Ma tante Michel habitait, dans une petite rue noire dont je ne sais plus le nom, un appartement au premier étage d'une maison badigeonnée en jaune, le long de laquelle coulait toujours, quand il pleuvait, l'eau des gouttières, avec un petit flic-flac qui donnait froid dans le dos.

C'était une bien vieille maison déjà à cette époque et la muraille laissait voir à nu, près de la corniche, sous le plâtre écaillé, la brique brune, avec de la mousse dans les coins.

Je la vois encore, oui, je vois sa porte verte garnie dans le haut et dans le bas de gros clous à tête ronde, et il y en avait aussi près du bouton en cuivre de la serrure, ce fameux bouton où les petits garçons venaient se regarder en faisant des grimaces, le soir, à quatre heures, après les classes. Au bout du corridor, une porte, vitrée de carreaux bleus, oranges et rouge vif, dans des meneaux en losanges, avec un losange tout à fait pourpre dans le milieu et plus grand que les autres, ouvrait sur une petite cour dallée que suivait immédiatement un jardin entre quatre murs, un chemin, pommelé

en été de sable jaune, tournait en rond autour d'une pelouse, bordant de l'autre côté des parcs de résédas, de pensées, de petunias, de reines marguerites et de giroflées.

Tous les mercredis la pelouse était couverte de jupons, de bas, de mouchoirs de poche et de chemises étendues à plat, les bras ouverts, car c'était le jour où les deux vieilles demoiselles Hoftje faisaient leur lessive. Les demoiselles Hoftje habitaient le bas de la maison et elles y avaient toujours vécu, sans se marier, allant du jardin à la cuisine et de la cuisine à la porte de la rue.

Le mercredi, on les voyait, en cornettes bien tirées à la nuque, leurs cheveux passant devant et derrière, établir dès le matin les trépieds sous le toit vitré qui abritait la petite cour; puis elles posaient les cuvettes sur les trépieds et se mettaient à frotter le linge de toutes leurs forces, le long de leurs petits bras secs, sans dire un mot, en faisant écumer la lessive et gonflant leurs maigres joues jaunes pour souffler la buée qui leur montait à la figure.

Elles causaient très peu, ne disaient ni bonjour ni bonsoir, regardaient seulement le bout du soulier ou le bas de la robe des gens qui leur parlaient et tout le jour trottinaient sur leurs vieilles pantoufles qui faisaient klis-klis-klis en glissant.

Le dimanche, elles mettaient toutes les deux de grands chapeaux à bavolets qui étaient de paille à nœuds jaunes en été et de peluche à rubans de soie noire en hiver, des mantilles de faille ou de vieux manteaux à capuchons en drap doublé d'orléans lustré, des mitaines en fil noir soigneusement tirées sur leurs mains ratatinées ou des moufles en tricot, selon qu'on était en mai ou en novembre : ainsi ficelées, elles s'en allaient à la messe après avoir fermé à clef la porte de la cuisine, l'armoire du palier et même la buanderie, un gros livre d'heures dans leurs bras rejoints à la ceinture et à chaque pas cliquetaient dans leurs poches les clefs et les petits sous pour payer leurs chaises.

Ma tante, entendant la porte s'ouvrir et se fermer, mettait de suite le nez à la fenêtre et ne manquait pas de me dire :

— A-t-on une idée de frapper les portes comme ça! Ces affreux paquets! Voyez-moi comme c'est fagotté! Ma parole d'honneur, je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête, le jour où je suis venu m'installer dans cette baraque! »

Voilà ce que disait ma tante, le dimanche, quand les demoiselles Hoftje partaient pour la messe en grande toilette, car c'était vraiment là leur toilette des dimanches et des jours de fête, et elles y ajoutaient seulement,

dans les cas extraordinaires, un vieux boa pelé et un manchon chauve qui sentaient le camphre, à cause des mites. Mais ce n'était pas tout ce que ma tante Michel disait des demoiselles Hoftje et il ne se passait de jour qu'elle ne leur décochât quelque mot piquant.

Chaque matin l'une ou l'autre des demoiselles Hoftje sortait en petit chapeau de tulle fané, en châle à ramages déteints et en robe noire roussie par les lavages, et si Mlle Barnabé Hoftje était sortie le lundi, c'était Mlle Gertrude Hoftje qui sortait le mardi.

Il en était ainsi de tous les jours de la semaine, et ma tante Michel qui regardait derrière son rideau chaque fois que quelqu'un ouvrait ou fermait la porte de la rue, disait :

— Peut-on s'imaginer des coureuses pareilles! Pour Dieu, qu'est-ce qu'elles vont faire à la messe comme ça tous les matins? Ma mère, Stéphane, et la vôtre, qui étaient de saintes femmes, allaient une fois par semaine à la messe et ne croyaient pas plus mal faire. Mais ces vieux paquets! Avez-vous senti l'odeur du café dans l'escalier, Stéphane? Je crois, ma parole d'honneur, qu'elles n'ont pas fait leur café ce matin pour courir plus vite à l'église.

Ma tante Michel, qui avait alors soixante ans bien sonnés, était une femme de tête et elle avait lu Voltaire, avec un peu de peur d'entrer en enfer pour l'avoir lu. Elle avait, du reste, de la religion, quand cela ne la gênait pas, et il arrivait qu'elle allât à la messe, mais à la condition qu'il ne plût pas, qu'il ne gelât pas, qu'il ne neigeât pas et qu'il fît à peu près le temps qu'elle aurait choisi pour faire une promenade au boulevard.

Certainement elle y allait, habillée à sa manière, car elle avait une toilette comme elle avait une religion, de sa façon, et qu'elle portait fort bien, avec beaucoup de plumes, de bouffettes, de dentelles et même un petit cabas sous le bras, comme au temps où les petits cabas s'appelaient des ridicules.

Lorsqu'elle revenait de la messe, il y avait toujours dans ce petit cabas, qui était de velours guilloché d'argent et perlé de jais, un mouchoir de batiste, un flacon d'eau de Cologne, un sac de papier blanc taché par les pâtés qui étaient dedans et parfois un livre de messe; et je dis parfois, car elle l'oubliait souvent dans le coin de la cheminée. S'en apercevait-elle à l'église, elle disait à sa voisine ou à son voisin : « Suis-je bête? J'ai laissé sur la cheminée mon livre de messe », et elle s'en allait chez le pâtissier acheter des bonbons secs, des fruits confits ou des pâtés à la frangipane qu'elle aimait beaucoup, et moi aussi.

J'ai passé de bien bonnes heures chez ma tante Michel et je l'ai toujours beaucoup aimée, à cause de sa joyeuse humeur et de ses bonbons. Maintenant qu'il y a dans ma pensée une petite croix de fer sous laquelle elle dort à côté de ceux que j'ai perdus, je me la rappelle souvent, elle, son petit poêle où bouillait la marmite, l'étagère remplie de coquillages, de bonbonnières à pastilles, de statuettes en porcelaine, de cornets de baptême, de cassolettes et de flacons, le vieux serin dans sa cage, devant la fenêtre, chantant à tue-tête lorsque chantait la bouilloire, les grands rideaux de perse à fleurs qui jetaient un jour doux dans la chambre, le panier d'osier plein de linge où elle fourrait ses broderies, ses tricots, ses ravaudages, pêle-mêle avec son carreau, ses étuis, ses bobines, ses jeux d'aiguilles, et Minette, la grosse chatte grasse aux yeux verts, qui lui faisait des petits tous les ans ; je me rappelle tout cela comme au temps où ma bonne tante Michel allait et venait dans la chambre, toujours courant, à la recherche de quelque chose, avec sa cornette, ses boucles grisonnantes, sa petite jaquette blanche, son jupon de boucran moiré :

— « Où ai-je donc mis mon tricot ? Stéphane, n'avez-vous pas vu mon tricot ? Et la pelote ! Vous verrez que Minette se sera assise sur la pelote. A-t-on jamais vu ? Voilà que je ne sais pas où j'ai fourré mes lunettes. »

Et elle les avait sur le nez.

Elle trottait comme une souris, sans cesse, dans tous les coins ; sa plus grande peine était de rester en place, sauf à midi quand elle faisait son somme, ou le soir, devant son quinquet, lorsqu'elle lisait un roman en faisant glisser de son petit doigt tendu, le long de ses aiguilles, la laine dont elle tricotait ses bas. Ma tante Michel aimait les romans, comme une jeune fille, mais elle préférait ceux de Dumas à ceux de Sue, à cause des héros et des grandes aventures.

Je la regardais alors, son nez à pointe couché contre le livre, avec des besicles posées sur le bout, ses petits yeux gris qui couraient de ligne en ligne et qu'elle relevait de temps à autre par dessus ses lunettes pour nous examiner, moi, la bouilloire, Minette ou le quinquet ; puis ses mains qui allaient, allaient, allaient, ajoutant les points aux points, si vite qu'on voyait seulement briller quelque chose qui était l'acier poli de l'aiguille ou la nacre claire de ses ongles ; puis encore la grande broche de jais qui nouait son fichu à son cou et dans laquelle se reflétaient à l'envers le roman, le quinquet et le bel abat-jour à fleurs de soie ponceau, cousues sur fond de papier ; oui, je regardais cela, pendant que la bouilloire sifflait, miaulait, ronronnait et se mettait en colère sur le feu, près de la petite théière en argent estampé. Ah ! la théière ! Ma tante Michel ne soupait

jamais que de thé avec des beurrettes grillées, de la confiture, un fruit et des bonbons, et je ne sache pas que personne ait jamais mal parlé de son thé.

Ai-je dit que ma tante Michel était une bonne vieille demoiselle, car elle l'était incontestablement, demoiselle et vieille, bien qu'elle ne se fît pas également honneur des deux. Elle avait soixante ans, mais elle en paraissait seulement cinquante, ayant les joues roses, les yeux vifs et les cheveux presque noirs, et elle ne souffrait pas qu'on fît allusion à son âge. Elle ne voulait pas non plus qu'on la prît autrement que pour une demoiselle, et quand on lui disait « Madame » dans les magasins, elle répondait bien vite, avec une expression de voix singulière où il y avait un peu de colère et de dignité blessée, qu'elle était demoiselle.

— « Nous autres, vieilles filles, me disait-elle souvent, on nous met dans le coin et nous ne sommes plus bonnes à rien ». Et elle affectait de se moquer des vieilles filles et d'elle-même, avec beaucoup de bonne humeur.

Elle était vraiment d'une gaîté tout à fait entraînante, ma tante Michel, quand elle n'avait ni ses nerfs, ni sa migraine, ni ses engelures, ni quoi que ce soit qui la dérangeât.

Elle riait haut, frappait ses genoux du plat de ses mains, tapait celles-ci l'une dans l'autre ou lançait ses pieds à terre de toutes ses forces, brusque, hardie, bruyante comme une fille de soldat qu'elle était. Avec cela on l'aimait, parce qu'elle était franche, ne cachait ni ses humeurs ni ses sentiments et faisait toujours plaisir aux gens quand elle le pouvait, bien qu'elle parût un peu égoïste par moments et qu'elle mît ses aises au dessus de bien des choses.

L'été, elle allait à la campagne, chez des parents dont elle révolutionnait le ménage de fond en comble à cause de sa brusquerie et de ses grands airs, et elle y emportait avec elle Castor, son vieux petit chien râpé, et Minette, sa chatte, dans des cabas et des caisses à chapeaux. Elle s'ennuyait à la campagne pendant deux mois, jusqu'aux neiges, puis revenait à son petit appartement, jurant bien qu'elle ne reverrait plus ses parents de la vie. Et elle y retournait l'an suivant.

Alors, vers la fin d'octobre, commençaient les petites soirées au thé qui duraient depuis près de dix ans déjà et où venaient ses vieilles amies, Mme Spring, la grasse Mme Peulleke et Mme veuve Dubois.

II

Tous les mercredis, à six heures, la lampe brûlait sur son pied de bronze, au milieu de la table, avec une mèche bien coupée, et le poêle était rouge. On entendait la sonnette de la rue tinter deux petites fois, et ma tante allait ouvrir, après m'avoir dit :

— C'est cette pimbèche de Léocadie !

Et, en effet, c'était Mme Léocadie Spring, une petite vieille dame maigre, jaune, ridée, à cheveux gris, communément vêtue, et dont les yeux étaient rouges. Elle arrivait la première et s'en allait la dernière, à cause de ses chagrins, qu'elle confiait à ma tante, en particulier, car c'était la femme du monde qui était le plus à plaindre.

- Frottez bien vos pieds, Cadie, criait ma tante dans l'escalier. Vous allez tout salir.

— Mais, Thérèse, vous voyez bien que je les ai frottés en entrant.

— Tenez, sur ce paillasson. Où avez-vous marché que vos pieds sont si crottés, bon Dieu ?

— Mais, ma chère, il a neigé toute la journée. Comment voulez-vous que mes pieds ne soint pas crottés ?

— Bon. Maintenant, montez. Il n'y a rien d'ennuyeux comme de nettoyer une chambre pour des gens qui n'ont pas des pieds propres.

Mme Spring frottait ses bottines sur le paillasson avec une vraie fureur et certainement elle l'eût mis en pièces si ma tante ne lui eût dit :

— Faites donc attention, Cadie ! Vous allez tout déchirer. A-t-on une idée d'arranger ainsi les paillassons !

— Mais, Thérèse, disait Mme Spring en s'arrêtant toute confuse, j'ai cru bien faire, probablement.

Et elle ajoutait aussitôt après, avec un grand soupir :

— Je suis bien malheureuse. Tout le monde m'accable.

Elle mettait son châle et son chapeau sur une chaise, dans la chambre à coucher, et se laissait tomber dans un fauteuil, près du feu.

— Saperlipopette ! criait ma tante. Vous avez donc juré de tout casser, Cadie ?

— Moi, Thérèse, mais pas du tout. Je ne sais vraiment pas ce que vous avez ce soir contre moi.

Un silence. Puis ma tante reprenait :

— Vous êtes venue bien tôt, ce soir, ma chère. Il est tout au plus six heures.

— Six heures, Thérèse! Est-ce qu'il n'est pas plus de six heures? J'ai pensé qu'il était au moins six heures et demie. Ah! si vous saviez!

Ma tante allait, dans la chambre à côté, chercher une éponge et se mettait à laver le parquet là où Mme Spring avait passé.

Tout en frottant, elle disait :

— Je ne sais vraiment pas, Cadie, comment vous êtes faite. Mais vous dégouttez comme un parapluie.

— Est-ce Dieu possible que je dégoutte? disait Mme Spring.

Et elle ajoutait :

— Ah! si vous saviez, Thérèse!

— Allons, c'est bon. Ne venez pas me chanter vos histoires. Est-ce qu'il vous est encore une fois arrivé quelque chose?

— Thérèse, je suis bien malheureuse et je n'ai que vous. Je me dis toujours quand je souffre, qu'il me reste ma bonne Thérèse. Oui, voilà ce que je me dis et cela me fait du bien. Qu'est-ce que je deviendrais, mon Dieu, si je ne pouvais pas vous raconter mes chagrins?

— Cadie, pour l'amour du Ciel, levez-vous. Voilà que vous vous êtes assise sur mon tricot.

— Est-ce que je me suis vraiment assise sur votre tricot, Thérèse? Eh bien, ma chère, c'est comme je vous le dis. M. Spring veut les mettre à gauche du petit salon, et moi je veux les mettre à droite. Peut-on concevoir une vie pareille?

— Mais, Cadie, si M. Spring veut les mettre à gauche, c'est qu'il a des raisons, je pense. Vous êtes toujours la même.

— Ah! il a raison! Vous trouvez, vous, qu'il a raison! Eh bien, il ne manquait plus que cela. Mon Dieu! est-ce possible? Y a-t-il une femme plus malheureuse que moi sur la terre? Tout le monde se tourne contre moi. Je vous dis, Thérèse qu'ils resteront à droite.

— Sac à papier! Qu'est-ce que ça me fait à moi, qu'ils soient à droite ou à gauche? A-t-on jamais vu! Mettez-les à droite si cela vous plaît. Je ne sais pas même de quoi vous parlez.

— De quoi? Mais des trois fauteuils en velours rouge qu'il a achetés à la vente de M. Schoofs. Concevez-vous cela, Thérèse? Acheter des objets à une mortuaire! Toutes les mauvaises choses m'arrivent..

— Ecoutez, Cadie, vous vous chagrinez pour des riens.

— Pour des riens, Thérèse! Vous nommez cela des riens! Ah! je ne suis pas comprise. Non, personne ne m'a comprise. Et ma servante, vous savez bien, Toinette, celle que j'ai depuis deux jours, ne m'a-t-elle pas lavé à l'eau de javelle un jupon blanc ce matin! Ah! des riens! C'est un jupon au diable, Thérèse!

— Une belle affaire, vraiment! un jupon! Pourquoi avez-vous changé de servante? Voilà la sixième en deux mois.

— Oui, Thérèse, c'est la sixième. Ah! si j'avais gardé Catherine celle avant Toinette. Mais je n'ai pas de chance. Je l'ai mise à la porte.

On sonnait de nouveau à la porte de la rue et je reconnaissais Mme Peulleke, car il n'y avait que Mme Peulleke pour sonner les deux coups aussi vite l'un après l'autre. Je descendais aussitôt l'escalier pour lui ouvrir, pendant que ma bonne tante, qui me suivait avec la lampe, disait à Mme Spring :

— C'est cette grosse sotte de Sisy.

Une petite boule de femme, grasse et rose, avec des anglaises blondes dans les cheveux, roulait alors jusqu'au pied de l'escalier, dans ses galoches qui faisaient pfou-pfou, et disait, en riant de tout son cœur, d'un voix grasse :

— Bonjour, Stéphane. Ma chère Thérèse, bonjour. Hi! Hi! Ha! Ha!

Elle était très potelée, Mme Peulleke, et blanche, avec des joues roses et le bout du nez rouge. Elle était même tellement potelée qu'on ne voyait plus bien ni le nez, ni la bouche, ni le menton, ni les joues, mais on se doutait que chaque chose était à sa place, à cause d'une foule de petits creux ; et, en effet, partout où il y en avait un, il y avait aussi soit le nez, soit la bouche, soit le menton, soit les joues. Mme Peulleke était toujours emmitouflée de fourrures comme une grosse petite femme frileuse, et elle mettait sous sa mante doublée de petit-gris une pelisse en singe, avec un boa blanc pardessus. Ses mains disparaissaient jusqu'aux coudes dans un énorme manchon roux qu'elle tenait sous son nez, dans la rue, en courant à petits pas, et elle portait sur la tête une capeline de laine bleue ouatée, avec un serre-tête en tricot dessous.

Quand elle entrait dans la chambre, on voyait perler à chaque poil de ses fourrures une goutte de neige ou de pluie, et ses anglaises pendaient d'un air piteux, avec de petits scintillements d'eau. Des lueurs roses et vertes tremblotaient aussi au fond des grosses gouttes rondes qui coulaient le long de ses fossettes.

Mme Betsy Peulleke, qui était la femme la plus gauche du monde, enlevait sa capeline, son boa et sa pelisse, s'égratignant aux agrafes, s'accrochant aux épingles, faisant des nœuds dans les cordons et disant avec des soupirs d'impatience :

— Où est mon minou? Stéphane, est-ce que vous ne voyez pas mon minou sur mon dos? Ah! je l'ai. Non, c'est le cordon de ma capeline. Je suis bien sûre qu'il y a une de mes épingles à cheveux dans la capeline.

Aie! J'en étais sûre. Et ma pelisse? Où s'est fourrée ma pelisse? Je n'en sortirai jamais. Stéphane, voulez-vous me passer les ciseaux pour couper les cordons?

— ,Est-il permis de se fagoter comme vous le faites, Sisy, s'écriait ma tante en cherchant à défaire les nœuds. Vous avez embrouillé tous les cordons; il n'y a plus moyen de se reconnaître. — Sac à papier! laissez donc vos mains en paix. Ah! voilà un premier nœud qui est défait. — Mais ne tirez donc pas, Sisy: comment voulez-vous que je défasse vos nœuds si vous tirez?

Cela durait cinq grosses minutes, après lesquelles Mme Peulleke, débarrassée enfin de ses fourrures, se jetait toute attendrie dans les bras de ma tante en disant:

— Merci, ma chère, ma bonne, ma toute bonne Thérèse. Jamais de la vie je n'en serais sortie sans vous. Non, je le sens, je n'en serais jamais venue à bout.

La sensibilité de Mme Betsy Peulleke était aussi extraordinaire que sa distraction, et elle avait presque constamment les yeux mouillés. Il suffisait qu'on lui parlât de n'importe quoi pour qu'elle se sentît attendrie, mais elle comprenait souvent mal, à cause de ses absences, comme Mme Spring appelait ses distractions, et cela la rendait tout à fait intéressante. Elle parlait peu, et quand elle parlait, répétait souvent la même chose, car elle était par moments à court d'idées, la bonne Mme Peulleke; mais elle se tournait toujours du côté de la personne qui parlait, faisant aller sa tête de haut en bas, poussant des soupirs, joignant les mains en criant: — « Ah! mon Dieu! Jesus Dei! Och! Och! Vierge Marie! » et pensant à tout autre chose.

Quelquefois on la voyait se tourner sur sa chaise avec une agitation considérable, comme si le feu eût été dessous, et demander d'une voix vraiment émue si l'on était le 15 ou le 16 du mois. Elle était très poltronne et ne manquait jamais de regarder sous le lit avant de se coucher; du reste, la meilleure petite femme qui ait jamais été, aimant son mari et ses enfants, dévouée à ses amies, charitable pour les pauvres, si charitable qu'elle leur eût donné jusqu'à sa chemise, et faisant dire à M. le juge d'instruction Peulleke, son mari, qu'il n'avait jamais regretté de l'avoir connue, ce qui est un assez bel éloge de la part d'un mari.

Il était à peu près sept heures quand arrivait Mme Dubois, car elle arrivait régulièrement la dernière.

A mesure que l'heure avançait, ma tante devenait très agitée, regardait

coup sur coup la pendule, frappait du pied, rudoyait Mme Spring, bousculait Mme Peulleke, fourgonnait à grand bruit le feu, et murmurait :

— Ah ! ça ! elle ne viendra donc jamais, cette grande pince-sans-rire?

Oui, elle avait toutes les apparences d'une personne très agitée, ma tante, en faisant ces choses, et je n'ai jamais remarqué qu'elle fût autrement quand elle attendait Mme veuve Dubois. Elle perdait un peu la tête, se montrait inquiète, trottait à droite et à gauche, ôtait ses lunettes et les remettait, ou courait après, alors qu'elle les avait sur le nez ; et quand Mme Dubois sonnait ses deux grands coups, ses pommettes devenaient tout à coup très rouges.

Elle allait lui ouvrir, en pinçant les lèvres, pour mieux paraître fâchée, et disait d'une voix aigre :

— Ne vous gênez plus, Lisbeth. Il sera bientôt huit heures quand vous viendrez. Est-ce permis de faire attendre les gens ainsi?

Et la grande Mme Dubois répondait gravement :

— Oui, Thérèse, il est un peu tard, mais il ne faut pas m'en vouloir. J'ai été retenue.

Bon ! voilà ma bonne tante qui sautait au cou de Mme Dubois et disait, à demi bourrue, à demi tendre :

— Ce sont encore une fois vos pauvres qui vous ont retenue, Lisbeth. — Vous verrez que ses pauvres la feront mourir sur la paille. Ta ta ! ne me dites pas non. Je sais bien ce que je sais, je pense.

Il n'y avait pas une amie que ma tante aimât autant que Mme Dubois et pas une qui la mît hors d'elle-même, comme cette bonne dame. Non, il n'y en avait pas une : elle la chérissait et la détestait dans la même minute, et bien qu'elle se fût jetée au feu pour elle, elle ne pouvait souffrir qu'elle dît un mot et fît un geste sans la rudoyer, tant cette pauvre Mme Dubois lui donnait sur les nerfs. Et certainement on n'a jamais vu entre deux personnes d'un âge à peu près semblable une plus grande différence de caractère.

Mme Elisabeth Dubois, qui avait vu mourir en trois ans son mari et ses deux enfants, était grave, parlait peu, pratiquait la religion et semblait avoir renoncé aux agréments de l'existence, vivant seule, loin du monde et du bruit, avec une vieille servante infirme qu'elle soignait. On lui connaissait 20,000 francs de rente qui étaient à tout le monde, excepté à elle.

Je me souviendrai toute ma vie de cette bonne dame et de la peur que me causaient sa mine triste et ses vêtements sombres. Longue, mince, très droite, elle avait la figure de la couleur des cierges, luisante et jaune, sans rides, mais creusée aux joues, l'œil clair et froid, la bouche pâle, le nez pointu et des cheveux gris proprement lissés sur le front. Je ne me rappelle

pas avoir vu ses dents, parce qu'elle ne riait jamais, mais elle avait parfois un sourire si doux et si triste que malgré ses enfants morts, on sentait bien qu'elle était toujours une mère. Elle était sévère pour elle-même, n'aimait ni la table ni la causerie, visitait les pauvres du matin au soir, parlait peu et paraissait sèche, même à ceux qui la connaissaient. Elle avait de très belles mains, longues et fines, avec des ongles bien taillés, couleur fleur de pêcher, et des veines bleues qui faisaient paraître la chair plus blanche; mais elles commençaient à se plisser de menues rides.

Mme Dubois soignait ses mains, et une manchette raide, d'un poli d'amidon, en rendait la blancheur plus éclatante. C'était, du reste, sa seule coquetterie, avec une collerette très empesée sous laquelle se nouait un fichu de nuance foncée. Elle était toujours vêtue de noir, sans bijoux ni dentelles, et je vois encore son corsage plat et sa robe tombant à tuyaux droits comme la jupe des béguines. Telle était cette simple et bonne personne, plus sévère pour elle-même que pour les autres.

Mme Dubois, en entrant, donnait la main à Mme Spring et à Mme Peulleke, déposait soigneusement son châle, son chapeau et ses gants sur une chaise, puis, sans rien dire, se mettait près du feu, entre ses amies. C'étaient les seules, avec ma tante, qu'elle vît encore, et probablement prenait-elle plaisir à les voir, malgré sa froideur.

CAMILLE LEMONNIER.

(A continuer).

RIMES POUR LES AMANTES

A MARIETTE

Ce jour-là tu voulais t'en tenir aux baisers,
Et pourtant tes beaux yeux semblaient tout attisés
Par la piqûre douce et lascive d'un songe.
Le sol avait sous nous des mollesses d'axonge
Et l'air, plus irisé qu'un prisme ensoleillé,
Semblait pour nos désirs s'être déshabillé.
Pas un nuage gris ne couronnait les faîtes,
L'âme de la forêt soupirait sur nos têtes

Et les oiseaux volaient avec subtilité.
Dans le ciel pâle, ouvert, un grand souffle enchanté
Bourdonnait vaguement d'idéales voyelles,
Et c'était comme un bruit de joyeuses querelles,
De soupirs pleins de feu, de parfums, de velours,
Et le ciel semblait dire à la Terre : Toujours.

Mignonne, il eût été criminel d'être sage,
Et mettant un baiser aux fleurs de ton corsage,
Sous les regards des cieux, des arbres et du bois,
Lentement, tendrement, du bout rose des doigts
Je défis les boutons qui m'exilaient la taille.
Le soleil curieux traversait la broussaille,
Et son grand œil rieur agaçait, radieux,
La clarté langoureuse et pâle de tes yeux.
O quel or admirable il jetait sur tes charmes!
O quels soupirs méchants sortaient du cœur des charmes!
O comme la forêt m'enviait ton amour!

« Viens, te disais-je alors, voici la fin du jour,
Encor laissons-nous choir au fond du gouffre rose,
Que ta bouche chérie, en cette apothéose,
N'articule plus rien d'intelligible, rien,
Seuls mes bras sont ouverts et de mon corps au tien
Qu'un frisson large et doux aille, vienne, s'épanche,
Et que ma lourde chair redise à ta chair blanche
La messe violente et divine des corps. »

Nous nous perdîmes tout : les superbes décors
Ne nous offrirent plus leur spectacle sublime,
Nous étions au dessus de la plus haute cîme,
Car rien n'existe plus à l'heure de l'amour;
Et tandis que nos cœurs plongeaient dans un séjour
Dont nul ne vit jamais la fiévreuse lumière,

L'Immobile forêt secouait sa crinière.

A ÉLISE

Sur le sopha grenat assis nonchalamment
A demi dévêtu, la prunelle affaiblie,
Lorsque je te disais d'un geste qui supplie
De reposer ton front entre mes bras d'amant,

Ton corps se courbait dans un svelte mouvement
Et mes mains enlaçaient ta taille ensevelie
Dans un peignoir si bleu que le ciel d'Italie
En eût été jaloux s'il l'eût vu seulement.

Des genoux à mon front toute longue étendue,
Sans les voir je sentais sur ma chair éperdue
Tes formes se mouler dans un souple frisson.

Et mes baisers cherchant une autre apothéose
Déchiraient ce peignoir, inutile cloison,
Pour passer du ciel bleu dans un Paradis rose.

A MARGUERITE

Nous étions débarqués, le soleil était beau,
Et nous marchions gaîment pleins d'un amour nouveau
Que nos yeux se disaient dans leur langue enflammée.
Nous prîmes dans le bois la route accoutumée,
Celle des sapins verts au tapis brun marron.
De temps en temps au loin quelque vieux bûcheron,
Se dessinait, robuste, au dessous d'un grand arbre,
Et de ce corps mi-nu, taillé comme en du marbre,
Lorsque sur tes contours je transportais mes yeux,
Je sentàis, ô mignonne, un grand espace entr'eux.
Plus il paraissait beau, plus tu semblais jolie,
Et vos deux êtres faits de la même folie,
D'une même matière et de semblables corps
Paraissaient l'un forgé par de bestials efforts
Et l'autre enfanté par une caresse d'âme.

I

Il était grand matin. L'astre comme une lame
Commençait à percer les feuillages épais.
L'ombre mystérieuse emplissait d'un air frais
Le jour tout embaumé par le bonheur des choses
Pourtant on n'y trouvait ni délicates roses,
Ni lys purs, ni jasmins, ni rien dont la beauté
Pût évoquer la femme ou la fragilité.
Tout s'y trouvait taillé, largement, d'un coup rude,
Rien ne respirait la cruelle inquiétude,
Les rocs étaient debout, énormes paysans,
Immobiles, plantés sur leurs jarrets puissants.
Brutalement beaux dans leurs formes obstinées,
Ses rochers avaient l'air de compter les années
Et de porter en eux le secret des Temps morts.
Les arbrisseaux prenaient leurs radieux essors
A côté des géants, et l'énorme silence
Enveloppait le bois de son mystère immense.

II

Sous le calme fouillis des larges floraisons
Nous ouvrîmes nos cœurs secoués de frissons.

III

O l'amour ce jour-là nous donna sa caresse,
Avec des voluptés brutales de tendresse
Et de long cris de joie et de moites pâleurs.
Mes baisers se mêlaient aux perles de ses pleurs.
O Divine forêt, forêt pleine d'amour,
Étrange et sépulcrale, où l'âme tour à tour
A des frissons d'horreur et des transports de joie.
Tu vis, comme un boa qui sous les herbes broie
Le corps d'une victime en ses anneaux de fer,
Un être, dans mes bras, dont j'étreignais la chair

Mourir d'une agonie exaspérée et pâle.
Femme, tu n'étais plus qu'une étreinte et qu'un râle.
Rien ne palpitait plus de ton grand cœur noyé,
Ton corps était tendu comme crucifié,
Tes yeux quand ils s'ouvraient n'avaient plus de prunelle

IV

C'était l'heure invincible, adorable et cruelle.
Et lorsque calme enfin tu retrouvas le jour,
Droite, tenant ma tête avec tes bras autour,
Dans cet enthousiasme exalté de ton âme
Longtemps tu me fixas avec tes yeux de femme.

V

La route s'allongeait fermée à l'horizon,
Où les arbres semblaient unir leur floraison
Et le chemin mourir dans une tombe verte.
A chacun de nos pas de plus en plus déserte
La forêt déroulait sa sombre royauté.
Gracieuse, à mon bras, tu disais que l'Été
Était fait pour aimer, pour voir et pour se taire,
Les arbres pour grandir et donner du mystère,
Et le bois pour se pendre et pour causer d'amour ;
Et, riante, tes dents réfléchissaient le jour
Comme des bijoux blancs aux baisers des lumières.
Nous avancions toujours. Sous les cîmes altières
La route s'allongeait fermée à l'horizon,
Où les arbres semblaient unir leur floraison
Et le chemin mourir dans une tombe verte...

LE BONHEUR

A Georges Eekhoud.

Le Bonheur me paraît ressembler à la Mer,
Grand ainsi qu'elle est grande et beau comme elle est belle.
Il fut créé par Dieu sur le même modèle,
Pour le rendre invisible il le fit fondre en l'Air,

Comme le flot mouvant envahisseur et fier,
Qui porte sur ses eaux une blanche nacelle;
Au rivage amarré sur une balancelle,
L'Océan du Bonheur nous berce dans l'Éther.

Mais bientôt le reflux laissant vierge la plage,
Notre barque se heurte à la terre sauvage
Où notre âme a souffert sa première douleur.

Et nous sentons alors nos plus vieilles blessures
Pleurer jusqu'au moment où de vagues murmures
Nous annoncent le flux, très proche, du Bonheur...

L'INFINI

A Max Waller.

Un Néant nous entoure et cerne l'Univers,
Mon esprit le conçoit comme un espace énorme
Sans vie et sans couleur, n'ayant aucune forme,
Éternellement pur, insondable et pervers.

D'aucun visible voile il ne s'est recouvert.
A son immensité Dieu ne mit point de borne.
Aucune clarté vaine et troublante ne l'orne,
L'Avenir seul habite en son flanc entr'ouvert.

Impassible depuis les siècles remplis d'ombre
Dont l'Histoire a laissé reposer les jours morts,
L'Infini nous regarde avec son grand œil sombre.

Et quand la Terre aura rejeté tous les corps
Et que le dernier homme aura rongé la Vie,
L'Infini veillera sur leur Tombe assouvie.

Eddy Levis.

CROQUIS BRUXELLOIS

I

LA PRESSE

Il est au premier plan de toutes les salles de théâtres, un coin qu'on ne profane pas et autour duquel la foule, en se resserrant, laisse un peu plus de vide pour le faire plus vaste. A chaque « première », les spectateurs qui n'applaudissent jamais viennent s'y asseoir en maîtres un à un, froidement, lentement, parlant peu comme des gens qui se recueillent et ne veulent pas préjuger. Il y a des littérateurs, des avocats, des professeurs, des chimistes, des marchands de vin, des conseillers communaux, des agents de change et des agents d'affaires, grands, petits, blonds, bruns, blancs, chauves, avec ou sans lunettes, vieux ou jeunes, gros, maigres, carrés, ronds, pointus, plus ou moins droits, mais jamais bossus. En habit, en redingote, en veston, en cravates blanches ou noires ou multicolores, cravates maigrichonnes ou gonflées, nœuds postiches, étriqués, râpés, serrés en corde, cravates légères, diaphanes, folles, nouées au vent, cravates en éventail, en papillon, en tulipe, en cerf-volant, cravates en pleureuses, tout en coques ou tout en bouts, insolentes ou « qui n'osent pas », qui font rire ou qui font pleurer. — Et, se lèvent de ces cravates des têtes de bureaucrates, d'académiciens, des têtes de pions grimées de rides et de mèches raides aux tempes, des têtes écrasées, fatales, aux sourcils sombres d'Ambroise Thomas, des yeux percés en vrille, qui doivent voir en vrille, des yeux trop gros et lourds, qui doivent ne pas voir du tout, et dans le nombre, quelquefois, une jolie tête moyenne à la fois très mâle et très douce, basanée, au nez légèrement arqué, aux traits d'aristocrate, réguliers, mesurés, sobres de chair et nerveux ; les cheveux un peu trop lustrés et la main trop bien gantée, qui se pose à la moustache ; puis ailleurs, épaulé aux baignoires, un profil qui lorgne, un fin profil raphaëlesque aux cheveux de cendre blonde dégringolant en boucles dans la nuque....

C'est la Presse.

Ses membres ont des immunités et des sauvegardes. Ils jouissent de l'exterritorialité comme des ambassadeurs et sont là *chez eux*. Il faut qu'ils y soient bien, afin de ne pas faillir. Un mystère enveloppe leur sacerdoce.

Ce ne sont plus des artistes exprimant une impression discutable; leurs personnalités se confondent dans l'impersonnalité d'une formule. Ils sont un ordre, un corps systématique de principes, une doctrine, où le caprice d'un seul, moulé à l'encre grasse, devient une opinion collective, un arrêt; car, qu'ils jugent d'après une théorie, une tradition ou une sympathie, *ils jugent*. Ils sont des pontifes « curulant » du fond de leur stalle et leur tête semble toujours dépasser celle des autres. Ils sont une magistrature suprême dont la plume fait jurisprudence et leurs colonnes noires valent des casiers judiciaires.

Ainsi que dans les hommes de justice, la foule regarde, en ceux-ci, l'incarnation d'un symbole. Elle rêve de les voir en robe, leur plumitif sous le bras, défiler solennellement à la suite d'un doyen, et, les soirs de « grande première », de se dresser tout d'une levée jusqu'au fond du parterre, chapeau bas, pour entendre l'huissier, par la porte ouverte à deux battants en haut des marches où s'étagerait le cortège, annoncer : LA PRESSE.

II

DES PETITS MENDIANTS

Quand nous passons par les grandes voies qui se déroulent au sol montueux des environs de Bruxelles, des enfants en guenilles, sachant à peine marcher, s'échappent des bords de la route, précipitent leurs pas dans les nôtres et, le visage levé, la main tendue, psalmodient comme une litanie leur refrain de mendicité :

— Monsieur, donne-moi une cents!

Mais aux premiers jours d'été, s'il fait du soleil, du ciel bleu, du feuillage, de l'air tiède et grouillant de cris d'oiseaux, pour la plupart ce refrain change :

— Monsieur, donne-moi une fleur!

C'est alors toute leur prière de petits mendiants.

Ils étaient deux, le frère et la sœur, menant côte à côte la démarche cahottée de leurs pieds nus à plat sur les pavés. Elle, plus grande que lui d'une tête, était vêtue d'un jupon et d'une taille mal agrafée. Elle avait le visage et les mains sales et les cheveux emmêlés. Lui, soutenait à bretelles un pantalon d'homme, à la fois trop court et trop long, dont la ceinture l'étranglait sous les bras. Ils portaient à vendre un bouquet précieux fait de plus d'herbes que de fleurs et ne mendiaient plus...

Tout à coup, pendant qu'elle le conduisait gravement en regardant,

au loin, il lui quitta la main, pour remonter son pantalon dont une jambe pendait. Elle se retourna, l'attendit un instant, puis, comme il avait de la peine, elle vint elle-même lui ramener sa bretelle, rajusta sa chemise dont le bouton se défaisait et, l'embrassant maternellement au front, elle reprit avec lui son chemin dans la poussière.

III

AU POSTE

J'ai dans ma rue un poste de police, dont les pompiers de garde par les longues heures d'hiver surtout, doivent maudire le feu qui ne vient pas les tirer de leur monotonie. Quelquefois se hasardent-ils, malgré la gelée, à battre à coups de bottes le pavé froid et l'arpentent, au pas de course, en veste, les mains dans les poches, la pipe aux lèvres, la floche du bonnet leur berlicotant dans les yeux. En été on sort un banc, quelquefois deux, qu'on allonge à la muraille bout à bout et les heures s'y étirent avec la même langueur, coupées seulement aux retours de la petite charrette qui apporte les repas de la caserne, au débarquement d'un ivrogne entre deux haies d'enfants, aux fins de ronde des agents dont l'escouade nouvelle s'éparpille...

Rien n'est changé, sinon qu'il fait plus clair et plus chaud, qu'on envoie des ronds de fumée dans le bleu au lieu de les envoyer dans le gris et que les silhouettes à floche, embouchées de l'éternelle pipe, prolongent dans la nuit tiède leurs allées et venues sous la lanterne verte qui brûle comme un phare.

Un samedi matin, ils étaient trois sur le banc, renversés au mur et les jambes pendantes; devant eux, une jeune fille, de ces Flamandes dont les muscles massifs s'appassionnent au « reloquetage », frottait à longs traits de brosse, les pavés noircis d'eau. Chez cette race, le principe du coup de torchon hebdomadaire étant moins un soin de propreté qu'une toilette du dimanche, prend la force d'une superstition. Ce n'est pas le temps qui creuse des rides aux pierres, c'est le balai des femmes de ménage. Mais depuis un instant celui-ci frottait moins fort, en face de ces trois paires d'yeux dont il sentait le regard et déjà la jeune fille avait échangé des sourires et quelques mots avec l'un des garçons. Elle redressait son balai, tapant le bout du manche au sol ainsi qu'une crosse, et voulait agripper son seau pour aller l'emplir quand le pompier vint à elle et le lui prit des mains.

Ce n'était encore qu'une galanterie. En deux ou trois coups de pompe, ce devint un jeu, et tout à coup, une douche, arrivée du vestibule, l'atteignait en pleine gorge. Elle eût un petit cri dans un spasme, il craignit d'avoir trop osé, mais elle se mit à rire en s'essuyant du coin de son tablier, et ce fut le baptême de leur camaraderie.

Elle avait retroussé ses manches; elle immergeait son torchon, le tordait, le développait, le plaquait en avant d'elle au trottoir, et la brosse abattue, frottait avec plus d'ardeur au balancement de ses bras nus dont tout le sang lui venait à la peau; elle ne s'arrêtait plus et se faisait vider en nappes et lancer dans les jambes des seaux pleins qu'on ne lui remplissait pas assez vite : de l'eau, de l'eau, encore! criait-elle, et l'eau se déversait par torrents, s'étalait sous ses pieds en sabots qui claquaient dans une mare. Elle avait les vêtements trempés, les cheveux et le visage perlés de gouttelettes, les yeux brillants, la bouche entr'ouverte respirant l'air humide qui soulevait sa poitrine. Elle lâcha la brosse et se campa devant la porte, les bras pendants dans une attitude lasse, en souriant à l'autre qui pompait toujours, puis elle courut à lui, et face à face, ils revenaient; elle, à reculons, à petits pas, courbée les mains au sol pour lancer de droite et de gauche, le frottis de sa loque sèche aux dalles; lui la poursuivant, la taquinant du geste et du regard, lui marchant presque sur les mains pour la faire reculer plus vite, tellement qu'elle eut un recul affolé du corps qui la fit tomber assise au bord du trottoir un bras dans le seau. Prise d'un nouvel éclat de rire, elle resta quelques secondes ainsi sans bouger, puis, à son tour, alors, avant de se relever, retirant son bras ruisselant, elle lui en projeta une gerbe d'eau claire en plein visage.

IV

APRÈS LA CLASSE

Au soir qui tombe, dans un cran de fenêtre ouverte sur une rue de faubourg, deux fillettes jabotent. C'est au sortir de l'école. Elles sont en tablier d'orléans noir à longues manches, les cheveux en baguettes cerclés d'un peigne d'écaille fausse au sommet de la tête. La plus grande, en dehors, dressée sur la pointe des pieds, cramponne au châssis ses doigts tachés d'encre, en avançant le menton.

La petite, « chez elle », agenouillée sur une chaise, a passé tout son buste par le cran et, les coudes sur la pierre, la tête entre les poings, raconte une grosse histoire de classe qui la met hors d'haleine.

Derrière elle, la chambre qui s'embrume, n'est pas encore tout à fait nettoyée de lumière. Çà et là, des bribes de lueurs restent accrochées à un cuivre, un cadre, aux saillies d'un meuble. Les rues s'allument. Par toute la ville, des picotements de gaz surgissent au bord de l'ombre et fourmillent, et dans les réverbères, autour des flammes encore blanches qui éclairent à faux, le jour bleuâtre paraît vert. Cinq heures vont sonner la fin de l'école buissonnière. C'est le moment de rentrer en courant pour ne pas être trop grondée.

Les fillettes tendent leurs lèvres et s'embrassent par dessus le châssis, pendant que l'aînée, d'une main, repousse doucement sa petite amie pour qu'elle ne tombe pas.

V

DES STAGIAIRES

A la file des officiants qui, le matin, se rendent au « palais », viennent des jeunes gens groupés autour d'une de ces têtes viriles au masque énergique pétri de pensées, que les reporters appellent quelquefois des « sommités ». — Ce sont les enfants du prétoire, les aides de camp, ou pour mieux dire, les aides de barre, les stagiaires. L'aîné, d'aspect trentenaire, tout à fait sevré, cause avec le patron ; les autres vont en avant.

C'est surtout aux premiers lendemains de la prestation de serment, quand les robes ni l'enthousiasme n'ont encore de faux plis, que les vocations se dessinent. Il y a çà et là des regards perdus, des fronts vagues, des intelligences... inutiles ; mais quelques-uns ont leur science visiblement infuse dans le sang. Conçus parmi les œuvres juridiques, ils ont la physionomie prédestinée à leur rôle : les os cassants, les traits secs et impassibles, les lèvres serrées, les poils de barbe raides. On leur a mis un binocle, comme des œillères aux chevaux, et leurs regards rapetissés en aiguilles pour mieux disséquer le code et s'inciser au joint des controverses, fouillent en profondeur au lieu de voir en espace. Ceux-là sont de race. Sans trop parler, coude à coude, les bras au corps, ils marchent bien droit, comme en lisière dans un sillage imaginaire; ils vont en avant, mais d'une allure tâtonnante, qui a plutôt l'air de suivre et s'arrête, hésite, se retourne, s'accroche sans cesse au guide pour lui demander la route. Savent-ils, les pauvres, si le chemin pandectoral n'est pas plutôt par la première rue que par la seconde et par le trottoir de droite au lieu de celui de gauche. Comme ces enfants de bourgeois qui précèdent leurs parents à la promenade le

dimanche en se tenant par la main, les stagiaires dans la famille juridique sont la marmaille que les vieux poussent devant eux; ils sont des petits morceaux de la grande pépinière à chicane.

VI

UN COIN D'ÉMEUTE

Le Bourdon, à son dernier départ de la Putterie pour Uccle, escaladait la ville au pas sommeillant de ses deux chevaux. A chaque coup de fouet sur leur bâche se faisait un bruit de grelots, puis leurs têtes retombaient; la patache était pleine de bustes qui se penchaient jetant par la portière des regards anxieux; à certains mouvements, des bribes de lumière venues on ne sait d'où, passaient aux fronts comme des taches et des visages silencieux cherchaient à se voir dans l'obscurité.

Dans le sillage de la voiture, à cent mètres, le grouillement d'une masse humaine bouchait la rue : une bande d'émeutiers montait vers le Couvent des Jésuites. Toutes les vitrines s'étaient éteintes et barricadées de volets, car la cohue gonflée qui se pressait aux murailles eût fait sauter les glaces; elle montait dans cette ombre déserte torchée çà et là d'une flamme louche de réverbère et, sans un cri, sans un geste, rien que le grondement continu de milliers de poitrines s'écrasant en une seule sous une fumée d'haleines brouillée de lueurs rousses.

Ce n'était pas la marche en avant d'une troupe organisée; c'était la procession hésitante et confuse d'une foule aux jambes emmêlées sans rythme sous le bousculement des corps et la houle des têtes, et soulevant du sol dans la longue vibration d'un murmure à bouches closes, une odeur de poussière.

La rumeur grossissante passait comme un frisson aux flancs de la patache tremblottante et râpée, dont les essieux ferraillaient, les vitres cliquetaient; mais la montée était rude, l'attelage gardait le pas, comme si le vieux Bourdon, ayant honte de fuir, reculait pied à pied en regardant l'émeute.

VII

PRESQUE RIEN

Sur un trottoir, un soir de pluie battante, un choc de parapluies, dont l'un se relève et recule d'un pas : — Bonsoir Georges! — Bonsoir Miette!

Des semaines ont passé sur leur dernier baiser. Elle est au bras d'un autre.

— Subir encore toute chaude, à notre poignet, l'empreinte d'une petite main qui s'appuie; le frôlement tiède, à notre côté, de ce corps étoffé de vêtements dont les jupes s'emmêlent dans nos pas, dont la tête pèse doucement à notre épaule et les cheveux en caresses effleurent notre joue; avoir eu cette jouissance suprême, après la possession des choses, de la possession d'un être; en sentir l'ombre encore, la trace, le souvenir, tous ces fluides impalpables, perceptibles aux plus délicates natures et qu'elles croient ressaisir; et quand le temps et l'intimité de pensée avaient mis entre nous plus qu'un amour de chair, un lien plus immatériel, partant, plus indestructible!...

Il semble qu'en nous volant cela, on nous arrache un peu de notre être... Mais ce n'est qu'un élan moral auquel rien du corps n'obéit. Un pincement de cœur, un coup de canif dans la respiration, un de ces petits cris avortés de surprise et de peine qui nous fait retourner une seconde, le temps d'accrocher d'un jet d'œil, une teinte, une lueur, une attitude, le brin de ligne d'un profil ou le dessin d'un mot et nous l'emportons au souvenir, parmi la foule qui met un peu de vide froid autour de nous.

VIII

UN MEETING

Une populace d'exécutions capitales battant les flancs d'un échafaud à garde-fous, — le mot vient de là. — Sur l'échafaud, une table; sur la table, une cloche que le président agite et des hommes tout autour qui agitent le président. A la barre, à côté d'un monsieur hirsute et débraillé, un verre d'eau brandit sa cuillère. Le peuple vocifère, le monsieur fait les gestes. Tous les quarts d'heure, la foule se repose et le monsieur boit. On crie : Assez! assez! Un autre!... Le monsieur, qui a encore soif, se fâche, se casse en deux sur la balustrade, pilonne l'air de son poing, et l'on perçoit dans un recommencement de tumulte : ....ocratie! ....ctrinaires honteux! ....struction ....bligatoire! ....ocratie! ....frage....niversel! ....ocr....!

Tout le monde transpire!

HENRY MAUBEL.

Novembre 1884.

LES JOURS MAUVAIS

LES SOLITAIRES

A Francis Nautet.

Quand j'entends un amant trahi qui se lamente,
Qui maudit le printemps pour un arbre sans nid,
Qui trouve l'amour faux puisque fausse est l'amante
Comme un soleil qu'on voit par un vitrail terni,

Quand il s'enferme seul, les longs soirs de novembre,
Brûlant tout : des cheveux, des lettres, des sachets,
Et que des rais de pluie aux vitres de sa chambre
Viennent appesantir leurs douloureux archets,

Quand, sur la trahison, la tendresse l'emporte
Et que, pour oublier ce soudain abandon,
Il s'en va dans la nuit rôder devant sa porte
Pour envoyer vers elle un essai de pardon,

Alors je songe à ceux — les plus las, les plus tristes ! —
Qui n'ont jamais connu la douceur d'être amant ;
Qui sur le pont d'amour, les mornes guitaristes,
Sans recevoir d'aumône, ont chanté vainement.

Pas un seul grand amour, pas de fuyants caprices !
Pourtant ils ont cherché, les mendiants d'amour ;
Mais leur cœur s'est usé, leur cœur sans cicatrices !
Et pas un seul oiseau n'a niché dans leur tour.

Ils ont été, pleurant, par les quartiers infâmes
Où claquaient aux châssis des linges suspendus,
Ils ont été rôdant et fixant sur les femmes
Des regards suppliants comme les chiens perdus.

Parfois dans une rue assoupie et déserte
Rêvant des amours blancs, des échanges d'anneau,
Ils regardaient longtemps une fenêtre ouverte
D'où tombait dans la rue un chant de piano.

D'autres fois ils allaient aux saisons pluviales
Attendre, sous la flamme et l'or des magasins,
Le groupe turbulent des ouvrières pâles
Dont la bouche bleuie a le ton des raisins,

S'imaginant déjà pouvoir vivre avec elles
L'idylle de guinguette et l'amour de Mürger,
Mais quand ils leur parlaient, les folles, les cruelles,
Éclataient d'un grand rire et fuyaient dans l'hiver!

Oh! les cœurs méconnus, dédaignés par les vierges!
Où seule maintenant la bande des désirs
S'installe pour un soir comme dans des auberges
Et salit les murs blancs à ses mornes plaisirs.

Oh! ceux-là je les plains, ces veufs d'épouses mortes
Qu'ils aimèrent en rêve et dont ils n'ont rien eu,
Mais qu'ils croient tous les jours voir surgir à leurs portes,
Et dont partout les suit le visage inconnu.

Oh! ceux-là je les plains. Qu'importait l'effigie :
Le criminel amour ou le calme foyer!
Mais voici qu'ils s'en vont dépenser dans l'orgie,
Tous les beaux lingots d'or qu'ils n'ont pu monnayer!

Oh! ceux-là je les plains, ces amants sans amantes
Qui cherchent des baisers dans le vent odorant
Et qui cherchent l'oubli dans la nuit endormante,
Oh! ceux-là, je les plains — ce sont les Juif-Errant!

Les Juif-Errant du cœur, proscrit sur les grand'routes!
Il est fatigué — marche! Et son destin est tel
Qu'il sent tous les instants tomber comme des gouttes
Dans le vide effrayant de son cœur immortel.

Mes bras veulent s'ouvrir — marche! Etreins les nuées! —
— « Je suis seul! c'est l'hiver! et je voudrais dormir
Sur les coussins de chair des gorges remuées!
— Marche. Tu n'auras pas ce divin souvenir.

Le Juif-Errant repart à travers la bourrasque;
Il regarde la lune et lui demande accueil,
Mais la lune lui rit avec ses yeux de masque
Et les astres luisants sont des clous de cercueil!

Alors il intercède : ô vous les jeunes filles
Venez donc! aimez-moi! mes rêves vous feront
Des guirlandes de fleurs autant que les quadrilles;
Elles répondent : marche! et lui part sous l'affront.

Marche! marche! — O pitié, vous les veuves lointaines,
Qui souffrez dans le deuil et dans l'isolement!
Mes larmes remettront de l'eau dans vos fontaines,
Et votre parc fermé fleurira brusquement.

Marche encor! — Vous du moins les grandes courtisanes
Portant dans vos grands cœurs l'infini du péché,
Me voici! mes désirs s'en vont en caravanes
Pour tarir votre vice ainsi qu'un puits caché.

Marche! marche toujours! dans la neige et la pluie!
Oh! comme ils sont à plaindre et comme je les plains
Ces martyrs d'idéal que leur grande âme ennuie
Et qui n'ont où placer l'amour dont ils sont pleins!

Mais les autres, ceux qui sont trahis, qui se plaignent
Que l'amante infidèle ait déserté leurs toits,
Et que sur cet amour où leurs mains rouges saignent
Ils soient suppliciés comme sur une croix,

Ceux-là, ceux qu'a déçus une tendresse fausse,
Sachant qu'il faut souffrir, que tout n'est pas fini,
Et qu'un nouvel amour sortira de la fosse
Murmurent, résignés : Lamma Sabactani!

Qu'importe que leurs flancs soient percés d'une lance!
Ils ressusciteront après trois jours d'adieu,
Et tout ensanglantés parmi le noir silence
Ils songent au réveil avec l'orgueil d'un Dieu.

RENDEZ-VOUS TRISTES

A Fernand Brouez

Oh! l'insipidité des rendez-vous maussades
Qu'on se donne, en hiver, dans un faubourg lointain,
Aux fins d'après-midi, lorsqu'entre les façades
De rares coins de ciel sont couleur de l'étain.

La femme qu'on attend dans la boue et la pluie
On sent bien que pour elle on n'a guère d'amour
Et qu'elle est tout au plus dans l'âme qui s'ennuie
La lampe qu'on allume après la mort du jour!

Oh! l'attente! les soirs! tandis que les gouttières
Sanglotent, et tandis que de grands corbillards
Élégiaquement, vers les blancs cimetières,
Leurs lanternes en feu, s'en vont dans les brouillards.

Et tout à coup on tombe à des mélancolies
Si mornes, qu'on voudrait s'en retourner chez soi
Ou bien dans une église où l'on chante complies
Entrer et raccrocher des lambeaux de sa Foi!

Et voici qu'on allume au loin les réverbères
— Non! on ne l'aime pas, celle qui doit venir! —
Et voici que là-bas les vices impubères
S'accouplent dans le noir que le gaz va jaunir.

On voudrait s'enfuir vite et rentrer dans sa chambre;
On a des haut-le-cœur quand on songe au roulis.
Des fiacres cahotant, dans le froid de novembre,
Des amours de hasard sous leurs rideaux salis!

Oh! les baisers furtifs dans l'ombre des impasses!
Tout cela vous revient : les mobiliers d'hôtel
Avec un tas de noms crayonnés dans les glaces,
Et l'on songe en pleurant que le cœur devient tel.

Qu'on a le cœur aussi tout balafré d'entailles,
Noms de femmes griffant le miroir des amours,
Tandis qu'un nom de vierge, au temps des accordailles,
Aurait dû, seul et pur, s'y graver pour toujours.

GEORGES RODENBACH.

CONTES POUR LES ENFANTS

MON PREMIER LIÈVRE

Ils étaient partis avant que le soleil eût déchiré le voile de brume qui traînait sur la plaine, les chasseurs. De mon lit, — j'avais douze ans, — éveillé par le bruit des souliers ferrés cognant les degrés de l'escalier, j'avais entendu Gertrude glisser sur ses bas, descendre dans la cuisine, allumer le feu; un instant après, le moulin à café avait fait résonner sa voix de crécelle, et bientôt un arôme subtil s'épandit dans la maison. La grosse voix de mon oncle vibrait dans le grand silence de l'aube. « La journée sera bonne, Gertrude, disait-il gaîment. Les moucherons dansaient hier soir sous le tilleul ». — « Et les cri-cri ont chanté jusqu'à la nuit », ajoutait la vieille servante, tout heureuse de la joie de son maître.

Un bruit de grelots me fit sauter sur mes pieds. J'ouvris la fenêtre. Le jour pointait, éteignant une à une les étoiles. Un coq chantait, au loin. Sur la route toute blanche, j'aperçus la jument grise du docteur, et dans le cabriolet que cahotait au petit trot la bonne bête, le docteur et le juge de paix, tous deux en blouse, les guêtres de cuir aux mollets, la carnassière aux reins. Mon oncle poussa la porte. « Bonjour, mes amis! cria-t-il. A la bonne heure! Voilà de l'exactitude ». Il leur serra la main, riant de son bon rire honnête et placide, les aida à faire descendre le braque et l'épa-

gneul qu'ils avaient amenés, couchés dans le fond de la voiture. Mylord, le solide pointer blanc et roux de mon oncle, fit entendre un grognement, puis il reconnut les visiteurs, et chasseurs et chiens entrèrent dans la cuisine, qui s'ouvrait de plein pied sur la route.

En ce moment, un immense désir de suivre la chasse me vint au cœur. Depuis une semaine, je n'avais entendu parler que de l'ouverture. Quand, réunis à la veillée, voisins et amis étendaient les jambes vers le foyer où crépitait, avec des détonations sèches, une brassée de branches de sapins, chacun vantait à l'envi la sagacité de son chien, parlait d'un chevreuil signalé dans le bois ou d'une compagnie de perdreaux aperçue dans la bruyère, là haut, par delà les bouleaux. Dans la chaleur réconfortante, les langues se déliaient. J'écoutais, bouche béante, des récits fabuleux, et la nuit, la tête bourrée d'histoires de chasse, lorsque je m'étais endormi dans ma petite chambre tendue de perse rose à ramages, je rêvais d'un vol de perdreaux pris par les ailes dans les arabesques de mes rideaux, comme en des lacs, ou d'une armée de lièvres défilant silencieusement dans le hallier, grimpant au mur par une échelle de soie et sautant sur mon lit par la fenêtre qui découpait, sur le ciel où brillait la lune, un carré d'argent.

Je brûlais d'envie de voir de près ce monde merveilleux d'oiseaux et de fauves. En deux minutes je fus habillé et je descendis, un peu ému, l'escalier de bois qui donnait dans la cuisine. Les chasseurs étaient debout.

« En route, disait le docteur. Il ne faut pas que ceux de là-bas nous devancent ». Il désignait des voisins de chasse avec lesquels, naturellement, lui, le juge de paix et mon oncle étaient en très mauvais termes.

Il en est ainsi dans tous les pays du monde où l'on chasse.

Mon oncle était occupé à remplir sa gourde de genièvre, au fond de la salle, près du bahut. Gertrude tenait l'entonnoir et lui, la figure épanouie, chantonnait le vieux chœur de Weber qu'il ne manquait jamais de se remémorer, chaque année, le jour de l'ouverture :

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore?
Tu pars dès l'aurore,
Le cœur content.

En m'apercevant, il s'arrêta, stupéfait, la main tenant le cruchon de genièvre en l'air, la bouche ouverte. « Comment, Stéphane, tu es déjà levé! s'écria-t-il. Mais qu'y a-t-il donc? » Il est de fait que d'habitude Gertrude devait m'appeler plusieurs fois, me dire que la cafetière était sur la table, que mon oncle s'impatientait, pour me décider à quitter mon lit, où il faisait

si bon se pelotonner sous l'édredon, tandis qu'au dehors sifflait l'aigre bise des Ardennes.

« Mon oncle, répondis-je d'une voix qui tremblait légèrement, voulez-vous me permettre de vous accompagner à la chasse? » — « A la chasse? répéta le digne homme. Mais tu n'y penses pas, mon garçon. A la chasse, à ton âge! Sais-tu que nous avons d'abord à faire deux lieues de chemin, puis à marcher toute la journée dans la bruyère, à battre le bois de bouleaux, à stepper dans les labourés? Qui donc t'a mis cette idée-là en tête? » — « Personne, mon oncle. J'avais envie d'aller chasser avec vous, voilà tout ».

Je n'ajoutai rien. Je sentais une grosse larme prête à rouler sur ma joue, et j'étais trop fier pour montrer mon dépit.

Si mon oncle, qui était la bonté même, avait deviné le profond chagrin que me causait son refus, il m'eût certes autorisé à le suivre. Mais j'avais pris un air dégagé, et, debout contre la fenêtre, je tambourinais sur les carreaux pour essayer de me donner une contenance. Voyant cela, il me promit de me donner un fusil quand j'aurais l'âge de prendre un port d'armes, dit à Gertrude d'avoir bien soin de moi et partit avec ses deux amis et les trois chiens.

Je les suivis un instant des yeux, puis, quand les silhouettes qu'ils découpaient dans le brouillard du matin se furent effacées, un grand sanglot monta dans ma poitrine; je m'assis devant les chenêts, sur la petite chaise de paille qui m'était dévolue, et, la tête dans les mains, je fondis en larmes.

« Allons, mignon, disait Gertrude désolée, ne pleure pas. Quand tu seras grand, tu iras aussi à la chasse. Nous allons faire de la tarte aux prunes pour nous amuser, tu sais? la bonne tarte que tu aimes tant. Il y en aura une petite pour toi tout seul, que tu feras toi-même ». Mais ce projet de mettre au four une tartelette et de la retirer croustillante et dorée, qui d'ordinaire me transportait de joie, me laissa indifférent et je continuai à pleurer.

La vieille fille, remuée, ne savait qu'imaginer pour me distraire de ma douleur. Sur ces entrefaites, le loquet de la porte fit entendre son petit claquement familier. Je me retournai et reconnus dans l'embrasure la haute stature, les épaules carrées et, par dessus sa soutane un peu usée, la figure joviale du curé.

J'aimais beaucoup le curé. Quand mon père était mort, sa nièce Béatrice m'avait emmené au presbytère, m'avait montré, dans de vieux livres, de resplendissantes images de sainteté, m'avait promené dans les allées sablées,

bordées de buis, avait détaché pour moi d'un cerisier une branche où pendaient des fruits mûrs, comme un collier de corail.

Le curé était l'ami de mon oncle. En ce temps-là, les curés étaient les amis de tout le monde. On les invitait partout à dîner, à souper. Au sermon, le dimanche, ils ne s'aventuraient jamais à parler d'autre chose que des joies qui attendent ceux qui honorent leurs parents, qui accomplissent régulièrement leurs devoirs, qui font l'aumône aux pauvres, ou des châtiments terribles réservés à ceux qui commettent le mal. Ce n'est que longtemps après que tout cela fut changé et que dans notre paisible paroisse on se divisa en deux camps ennemis.

Le curé entrait souvent chez nous, le matin, en revenant de la chapelle où il avait été dire sa messe. Il taquinait, en plaisantant, mon oncle qui n'allait jamais à l'église, l'appelait mécréant en le menaçant du doigt et lui prédisait qu'il irait en enfer. Et mon oncle lui répondait en riant : « Bah ! Je m'y trouverai en bonne compagnie. Voltaire y est bien ». Voltaire, c'était le nom qui revenait le plus souvent sur les lèvres du bonhomme. Il ne l'avait jamais lu, mais cette seule évocation lui donnait une apparence d'esprit fort qui en imposait aux gens du village.

Il y a beaucoup de personnes qui ressemblent, en cela, à mon oncle.

En me voyant pleurer, le curé me souleva dans ses bras robustes. « Ils t'ont laissé tout seul, n'est-ce pas, mon pauvre petit? Je les ai vus partir, tantôt, comme je m'habillais ». Je fis au vieux prêtre mes confidences, lui confessant que j'avais un désir immodéré d'aller à la chasse.

Il réfléchit un instant, et tout à coup me prit par la main en me disant : « Viens ». Nous allâmes au presbytère, et tandis que Béatrice, empressée, avançait vers la table du petit parloir une chaise de crin, prenait sur le feu la cafetière de faïence, la posait sur la nappe avec la tasse où des fleurs fantastiques étalaient leurs couleurs d'émail, « Non, non ! Je n'ai pas le temps, lui cria le curé. Enveloppe ma tartine, nous allons à la chasse, Stéphane et moi ».

Avec un petit rire singulier, il décrocha un fusil qui lui servait à tuer les geais qui venaient, l'été, ravager son cerisier, sortit de la *taque* une poire à poudre, se passa autour des reins un sac à plombs, me mit sur le dos une gibecière de toile, et, ainsi équipés, nous nous mîmes en marche, moi allongeant les jambes pour rattraper le vieillard qui, tout à coup, avait retrouvé une verdeur juvénile.

Sur la route, des paysans nous interpellaient. « Comment, Monsieur le curé, vous allez aussi faire l'ouverture? » — « Eh! oui, Barthélemy. Pourquoi pas? Les lièvres, n'est-ce pas, sont à tout le monde? »

Alors on ne connaissait guère, en Ardenne, pas plus que les fusils à broche ou à percussion centrale, ni les chasses gardées, ni les écriteaux, ni les prohibitions. Tout le monde chassait. On tuait moins de gibier, mais on s'amusait tout autant, et peut-être davantage.

Arrivés au bout du village, nous nous engageâmes dans les biens communaux. Devant nous, ardente sous le soleil, la bruyère étendait sa nappe rose, tachée çà et là de touffes de genêts. Le curé fit halte, versa dans le canon du fusil une charge de poudre, fit couler du plomb par dessus, tassa la bourre, vérifia la cheminée, assura l'amorce du pouce, frappa la batterie d'un petit coup sec, puis il me confia l'arme, et, après avoir coupé une branche de houx, il se mit à fourrager les bruyères, devant lui, en articulant d'instant en instant un *brou! brou!* destiné à faire lever le gibier.

J'étais dans l'enthousiasme. Je pensais en ce moment à mes petits amis les gardeurs de vaches avec lesquels chaque jour je faisais, quand tombait la nuit, de grands feux de sarments dans la prairie. J'aurais voulu que tous me vissent, le fusil à la main, battre fièrement la plaine.

Le curé m'avait expliqué comment je devais m'y prendre pour tirer. Il fallait viser le lièvre entre les deux oreilles et ne lâcher la détente ni trop précipitamment, ni trop tard.

L'œil fixé en avant, le jarret tendu, prêt à épauler, je marchais depuis une heure et toujours mon excellent ami, avec une infatigable ardeur, traquait la campagne.

Arrivé à l'extrémité du plateau, à la lisière d'un champ de trèfles en fleurs dont la brise nous envoyait, par bouffées, les senteurs exquises, le digne homme me dit à voix basse : « Voilà une bonne remise. Poste-toi à l'extrémité de la pièce. Moi, je vais la remonter contre le vent... Et attention! »

J'étais très ému. Il fit le tour, entra dans les trèfles, et presque aussitôt je vis deux longues oreilles se faufiler dans les verdures, puis, brusquement, un corps roux sauta dans la bruyère, fuyant droit devant moi. J'ajustai, le coup partit, et quand la fumée se fut dissipée, je vis le curé tenant par les pattes un superbe lièvre.

Il exultait, le brave cœur. « Bravo, bravo, Stéphane! *Proficiat!* criait-il. Ah! ils n'ont pas voulu t'emmener, et tu pourrais leur rendre des points. Qu'est-ce que Gertrude va dire?.... Sais-tu que tu l'as roulé comme un vieux chasseur? »

Nous examinâmes le coup. Il avait porté à la nuque, juste entre les deux oreilles, et le lièvre était resté foudroyé.

Le curé tira son mouchoir à carreaux et s'épongea. Le soleil éblouissait. Sous le bleu intense du ciel, la chaleur lourde de midi pesait sur la bruyère, que des bourdonnements d'insectes commençaient à faire vivre.

Nous nous assîmes à l'ombre d'un tremble, et mon compagnon, qui n'avait pas pris le temps de déjeuner, découvrit la tartine que Béatrice avait soigneusement enveloppée, en fit deux parts, me tendit l'une. J'emplis au ruisseau qui coulait silencieusement à nos pieds une coupe de corne et nous fîmes le meilleur repas dont j'aie conservé le souvenir.

Puis nous regagnâmes à petits pas la maison, triomphants, le lièvre dans la sacoche de toile, la tête et les pattes de devant débordant.

Quand elle nous vit rentrer, Gertrude leva les bras et poussa des cris de joie. Elle accourut m'embrasser, la bonne fille, tandis que le curé s'asseyait auprès du foyer où mijotait le dîner, pour jouir de la surprise qu'éprouverait mon oncle à son retour.

Les chasseurs rentrèrent tard, de fort méchante humeur. Ils s'étaient obstinés à la poursuite de la compagnie de perdreaux du bois de bouleaux, et n'étaient pas parvenus à la joindre. Le docteur avait manqué un coq de bruyère. Mylord avait fait plusieurs faux arrêts. Bref, ils rentraient bredouille.

Au milieu de la table, parmi les assiettes, les verres et les bouteilles, mon lièvre allongeait sur la nappe blanche son échine rousse. Gertrude lui avait mis autour du cou un ruban bleu et sur la nuque, pour masquer la plaie, un dahlia éclatant.

En voyant cela, mon oncle se mit à rire. Quand le curé l'eut mis au courant de l'aventure, il me donna une poignée de mains — de ses grosses mains calleuses — et me dit gravement : « L'an prochain, nous ferons l'ouverture ensemble ».

Tel est le récit que me fit l'autre jour, tandis qu'assis à l'ombre du même tremble qui fut témoin de son premier exploit, il y a cinquante ans, nous cassions une croûte avant de nous remettre en chasse, mon vieil ami Stéphane, le plus renommé tueur de sangliers, de loups et de chevreuils que l'Ardenne ait porté.

OCTAVE MAUS.

LA SÈVE

Au fond d'une aube rouge, où son corps de soleil
Semble faire le jour dans du sang et des roses,
Vénus victorieuse apparaît : un réveil
Court en frissons d'amour jusqu'à l'âme des choses.

Et dans l'air on aspire on ne sait quoi d'heureux.
Sous le ciel rajeuni flotte une ivresse d'être,
Et l'on voit vers les bois les couples amoureux,
Enlacés, parlant bas, à pas lents disparaître..

Tout aime : c'est l'avril, et le vent parfumé
Halète avec langueur ainsi qu'un sein pâmé;
La poussière elle-même engendre dans la tombe.

C'est Vénus qui descend! et, dans l'or clair du jour,
Ses pieds blancs de déesse avancent tour à tour
Avec cette douceur d'une neige qui tombe.

EMILE VAN ARENBERGH.

CHOSES DU TEMPS

I

Rien n'est plus malaisé que de porter un jugement sur son temps; et cela est vrai même pour les esprits les plus cultivés. S'ils sont peu satisfaits de l'existence, vaguement enclins au scepticisme, ils se figureront volontiers un passé idéal et seront tout prêts à lui sacrifier le présent. La forte éducation classique qu'ils ont reçue a corrompu leur œil et les a rendus inhabiles à démêler la vérité dans l'embrouillis inextricable des choses et des faits. Ils ont laissé quelque

chose de leur âme à chacune des manifestations glorieuses des âges morts, et ce qui leur reste de flamme est insuffisant pour qu'ils s'embrasent au contact du monde moderne. Il faudrait donc, pour juger le contemporain, un œil vierge, un cœur jeune, un esprit ouvert et libre, une âme non fermée à l'espérance qui sut, par la force sympathique de son imagination, deviner quelle floraison éclora un jour des germes du nouveau monde naissant.

Mais, à première vue, l'amour du présent implique une idée de matérialité, un ensemble de sentiments épais, positifs et pratiques. Nous voyons, en effet, des écrivains comme M. Zola étouffer leurs facultés lyriques pour se mieux mettre en harmonie avec les tendances de l'époque. Par contre, il semble que les poètes, pourtant si nombreux dans notre société mercantile, n'atteignent à la puissance que par réaction contre leur milieu. La vie actuelle ne paraît pas être une inspiratrice poétique féconde, j'entends la vie active, les œuvres géniales puisant leurs éléments dans le désordre et dans la passion. C'est pourquoi l'école romantique s'est rejetée sur le moyen-âge. Elle y trouvait le paroxysme des sentiments: partant le drame, et la couleur : partant le décor. De même les grandes âmes musiciennes, comme Wagner, exploitent le fonds dramatique des épopées légendaires. Et la peinture encore, qui, de tous les arts, est le plus naturellement moderniste, s'illustre moins en nos temps des œuvres ayant pour but la représentation de nos mœurs que de celles qui, indépendantes du milieu, ont en vue l'étude du paysage ou l'expression de sentiments mystiques.

Faut-il conclure tout de suite par une condamnation de notre état social? Comment concilier dans ce cas pareille condamnation avec l'abondance des éléments poétiques que cet état social produit? Sur ce point, nos générations ne le cèdent aucunement à leurs aînées. De Victor Hugo à Baudelaire, la filière est superbe et rien n'annonce une décadence.

Si notre siècle n'a fourni que très exceptionnellement le personnage et le décor aux auteurs contemporains, ce n'est pas davantage que les faits lui ont manqués. Quels débuts furent plus tragiques que les siens? Il n'est guère dans l'histoire de figures plus hautes que celles de Napoléon Ier et de Bismarck. Quelles secousses sont comparables aux secousses qui ont récemment agité la Russie et l'Irlande? Quelle odyssée plus lamentable que celle de cette impératrice de France qui, déchue du trône, et demeurée seule, sans époux et sans lignée, promène par le monde le deuil de son cœur et de son ambition? Et dans la vie noire des usines, dans l'enténèbrement des houillères où peine le paria, que de drames intimes, lugubres et poignants?

Quelques-uns de ces faits ont été exploités, mais de façon insuffisante.

D'autres le seront prochainement dans des conditions probablement meilleures et le mouvement ira sans cesse s'accusant, à moins que l'indifférence des artistes ne grandisse, ce qui pourrait bien être le cas. Cette indifférence est dès aujourd'hui fort sensible. Si sensible que M. Taine serait sans doute très embarrassé d'expliquer certains producteurs modernes par la même théorie des milieux qu'il a si justement appliquée aux écrivains du passé. C'est que ces derniers étaient des plantes de terreau, tandis que la plupart de nos écrivains sont des plantes de serre. Les premiers puisaient dans l'agitation et dans l'air ambiant leurs principes vitaux, et leur communion avec leur temps était absolue.

Aujourd'hui la rupture entre l'artiste et la société est complète. Plus développé par la culture que par l'entourage contre l'influence duquel, au contraire, il réagit, son âme raffinée se soustrait aux contacts grossiers, en oubliant trop peut-être quelles fleurs rayonnantes germent sous le fumier. Dans l'amoindrissement général, dans la confusion que le niveau démocratique tend à créer, une aristocratie a surgi, celle des lettres, et s'affirme par le dédain des foules et de la vie publique.

Aussi la riche pléïade des poètes modernes se distingue-t-elle surtout par ses tendances psychologiques. Elle explore un monde exquis de sensations rares et butine dans l'insaisissable; le drame humain qui se déroule à ses pieds ne l'émeut guère, la délicatesse de son goût se nourrit de la subtile essence des nuances et sa main aristocratique, trop fine pour manier puissamment les ensembles, frôle voluptueusement le clavier des harmonies sensationnelles.

Ainsi s'explique la rareté de l'action dans la haute littérature moderne. Mais les causes en sont multiples. Si nos auteurs dédaignent des faits aussi pathétiques que ceux, par exemple, dont le premier Bonaparte fut le moteur, n'est-ce pas par suite de l'accalmie environnante? L'époque terne au sein de laquelle ils vivent, et qui au lieu des secousses fécondes d'autrefois ne connaît que des tracas stériles, ne les place-t-elle pas dans un état d'âme trop paisible pour correspondre à l'état d'héroïsme de certains sujets?

Prenons Shakespeare, le plus profond des poètes, et voyons quel heureux concours de circonstances l'ont aidé à atteindre le sommet d'où il domine toute la littérature. Il naît un siècle à peine après l'extinction de la guerre des Deux roses, quelques années après que Henri VIII, rompant violemment avec Rome, se proclame chef de l'Église anglicane, au lendemain même de la réaction catholique conduite par Marie-la-Sanglante contre le protestantisme. Sans compter les drames intimes comme celui de Marie Stuart, dont Shakespeare est le témoin, l'Angleterre ne sort plus des

guerres civiles et l'on pressent Cromwell. Au dehors, en France, c'est la Saint-Barthélemy, les règnes agités de Charles IX et de Henri III; en Espagne et dans les Pays-Bas, le despotisme de Philippe II; dans le Nord, la Suède prélude à la guerre de Trente ans et la Pologne va se trouver aux prises avec la Russie.

Ce fut à cette époque un branle-bas violent, une crise de mouvement et de passion. Et toutes ces agitations politiques correspondaient à une impulsion intellectuelle extraordinaire. On venait de découvrir l'Amérique; les progrès de l'imprimerie initiaient le monde aux sciences jusqu'alors renfermées dans les couvents; la Réforme qui devait plus tard enserrer plus étroitement les âmes que ne le fît le christianisme, apparaissait alors comme une insurrection contre le rigorisme religieux et la Renaissance poétisait ce mouvement splendide par sa rénovation païenne, par sa régénération de la matière, une régénération toute spiritualiste d'ailleurs : la chair subtilisant son sensualisme animal par les aiguillons du sensualisme chrétien.

C'est au sein de cette fécondité que rayonne le génie de Shakespeare. On s'explique bien la liberté de sa pensée et son naturalisme violent quand on le sait vivant dans une époque où les dogmes anciens sont attaqués et les dogmes nouveaux pas encore reconnus, où la chair s'émancipe, et cela dans un pays ignorant la grâce et la correction latines. On s'explique le côté fantastique de son œuvre quand on sait combien les superstitions avaient de crédit en ces temps de doute, d'inconnu, d'ignorance, de peur et d'affolement.

Le drame courant les rues, Shakespeare n'eut qu'à le noter au passage; la nature humaine, peu ou point façonnée par l'éducation, se mouvait et s'exprimait librement; les âmes moins repliées sur elles-mêmes trahissaient par le geste et la parole leurs luttes intérieures et l'observateur, en les recueillant, produisait ces œuvres, qui sont autant de profonds miroirs où se reflètent les passions de l'homme.

Croit-on que Shakespeare eût pu traduire ces passions avec une semblable intensité s'il ne s'était trouvé dans une température physique et morale équivalente? Toutes ces secousses il les ressentit, il les vécut. Nous n'avons, nous, de ces temps dramatiques que la perception que nous en donnent les reconstitutions historiques et artistiques. Notre sang coule trop paisiblement dans nos veines, notre imagination se nourrit de spectacles trop monotones et trop mous pour que, malgré les secours de l'érudition, nous puissions les faire revivre. C'est pourquoi toutes les grandes tentatives dramatiques du siècle ont échoué, même celles de Hugo qui,

lui, pourtant, entendit l'écho des grandes clameurs de quatre-vingt-treize.

Depuis, la machine sociale réglée, ordonnée, poursuit son œuvre. De même que l'empire romain s'engourdît dans les préoccupations mesquines de son administration méticuleuse, de même l'ordre engendre en nos temps l'apathie et l'inaction. Si dans un endroit du monde quelque drame surgit, tout aussitôt la force le réprime, ce qui était incendie n'est plus que feu de paille et M. Prudhomme peut digérer sans que les grondements du dehors l'inquiètent.

Eh! bien, en dehors de toute doctrine, une question se pose. Qui a raison, du passé ou du présent? Quand nous serons repus de science, de psychologie, de physiologie, quel drame s'offrira à nous pour retremper nos yeux, nos nerfs et nos cœurs? Des appréhensions naissent quand on voit sur quelle pente d'ennui, vers quelle platitude la société glisse volontairement et aveuglément. Et l'on se demande si le monde sans cesse plus machiné, plus réglé, en créant une existence sans heurt, sans imprévu et sans passion ne produira plus que des corps sans âme et ne finira pas par étouffer la personnalité humaine sous le manteau de plomb de l'uniformité.

II

Nous voilà naturellement amené au contrôle des idées modernes. C'est un vif plaisir que de suivre le mouvement général de ces idées. Mais c'est un plaisir mélangé d'amertume et d'où l'on sort plus inquiet, plus morose et plus sceptique.

Sous un vernis criard et choquant, et avec de nombreuses qualités naturelles en moins, la foule apparaît aujourd'hui ce qu'elle était dans le temps les plus barbares : crédule et facile, capable, certes, de recevoir une instruction assez étendue mais la recevant telle qu'on la lui donne, à la lettre, sans au délà et partant sujette à toutes les erreurs. Entre le barbare qui, acceptant le dogme, plie le genou devant le Dieu révelé, et l'homme moyen moderne qui subit les lois d'un parti il n'y a de différence que dans la valeur des principes. Ce dernier eût accepté la vérité contraire pour peu qu'elle fût accréditée, de sorte que pour avoir changé d'objet le nombre des erreurs n'a pas diminué. On pourrait même dire qu'il augmente. Aux superstitions religieuses toutes pleines de poésie et de charme consolant ont succédé, si j'ose dire, les superstitions politiques constituant l'acte de foi du troupeau bêlant des gens progressistes. La propension de certaines

doctrines modernes est un fait qui doit paraître extraordinaire à ceux qui croient la culture propre à favoriser le sens critique, conséquemment à mettre les esprits en garde contre l'enrôlement et la dépendance.

Mais, précisément, la grande illusion de nos temps est d'attribuer à la culture intellectuelle une vertu qu'elle ne possède pas. Toute graine ne peut s'accommoder de tout sol, ni de tous climats. Il est des hommes qui, l'occasion aidant, eussent montré l'exemple de vertus honnêtes en demeurant dans l'humble sphère leur assignée par des lois trop méconnues et qui, déformés, amoindris par une éducation tyrannique, accroissent la masse considérable des gens inutiles.

A-t-on réfléchi que l'esprit d'abnégation, de courage, de discipline obscurs était pour les simples la seule façon de se distinguer non seulement vis-à-vis des autres, ce qui importerait peu, mais vis-à-vis d'eux-mêmes et que cet esprit n'est possible que dans certaines positions? En visant un objectif pour lequel ils ne sont point faits, ces hommes se montrent fort inférieurs aux dindons qui, tout en ayant des ailes, se gardent bien du ridicule de voler. Ils grossissent le nombre des déclassés et les déclassés sont des produits tout modernes. Le mot qui sert familièrement à les désigner est un des mots qui s'emploient le plus communément aujourd'hui. Au siècle dernier on ne le connaissait pas et si mal constitué socialement que fût ce siècle c'est une grande louange à lui adresser que de reconnaître qu'il n'eut pas besoin de ce vocable caractéristique : — Raté.

Mais on crut que la concurrence produirait d'autres résultats. Elle apparaissait comme le stimulant par excellence et le moteur de toute activité. — Activité, oui. Mais faire vite n'est pas bien faire. Ce qui se fonde lentement résiste mieux. Notre activité moderne se réduit à la construction de disgracieux châteaux de cartes que le moindre souffle emporte. On est pressé de terminer l'œuvre de peur d'être devancé par le voisin et l'œuvre en souffre. Pourquoi d'ailleurs ouvrir les appétits quand il est reconnu que la gloire est pour quelques-uns, la fortune pour quelques autres — et la souffrance pour tous. Une société où il n'y aurait ni capitalisation intellectuelle ni capitalisation matérielle ne serait pas viable et ne se conçoit pas. La société est semblable au corps humain : les forces vives de certains organes affluent vers un organe dominateur qui capitalise.

Dans un autre ordre, les effets de la concurrence ne sont pas moins désastreux. Elle produit la confusion par encombrement et profusion. Elle énerve et ne permet pas d'approfondir. Les éléments sont reconnus bons ou mauvais sur de simples apparences. Un imbécile intelligent arrive de suite à la fortune parce qu'il se comprend de suite. Les éléments originaux et profonds

demeurent incompris parce que la pénétration en est trop difficile. D'où le règne de la médiocrité et l'élimination des valeurs.

Enfin elle est la source de toutes les compromissions. Dans les pays atteints de démocratie, le pouvoir ne s'acquiert que moyennant un flirtage éhonté. Il faut courtiser la foule, se dégrader avec elle en de repoussantes promiscuités, subir le joug de son ignorance et de son caprice. De servante qu'elle était, on l'a faite reine, et sa royauté de parvenue se figure par quelque chose d'informe, une masse, un bloc autour duquel ne pourraient croître que les lianes rampantes. C'est sa parure à cette reine. Ses vulgaires préférences vont à tout ce qui reluit, jamais à ce qui luit, et toutes les rocailles sont bonnes qui lui donnent du luisant.

On s'efforce, il est vrai, à l'éduquer. On voudrait répartir entre tous le lingot d'or du génie et de la supériorité. Mais on oublie toujours les lois incontestables de la capitalisation. Concentrer c'est fortifier, disséminer c'est affaiblir. L'initiation ne peut produire que des avantages relatifs, par contre elle engendre des maux que j'indiquerai plus loin. L'expérience se prononce contre l'utopie de la sélection forcée. On le voit bien dans les arts où tout enseignement est dès à présent considéré comme inutile et nuisible ; dans l'encombrement des professions libérales où le nombre des avocats ignares et des médecins sans pénétration est énorme ; dans les jugements de la foule malgré son instruction laborieusement acquise; on le voit dans le discrédit qui frappe justement aujourd'hui le qualificatif édulcoré de *bon élève*. En réalité, l'homme instruit n'est pas celui que l'on a instruit, mais celui qui s'est instruit. Sans devination il n'est point d'homme de valeur, sans intuition il n'est pas de vraie intelligence. Et l'intuition est une faculté rare et précieuse qui ne se multiplie sous l'action d'aucun procédé.

En supposant, d'ailleurs, que le contraire soit vrai, il ne serait pas encore démontré que cette vérité fût d'une application efficace. Cette rage d'organisation et d'éducation qui sévit dans les pays européens est, sans qu'il y paraisse au vulgaire, une atteinte portée à la liberté de la personnalité humaine. Elle s'exerce sur l'individu à son berceau, le déforme, le défigure, l'appauvrit, l'asservit. Les types, façonnés, se répètent; les caractères, domptés, s'amoindrissent. Pour peu que l'œuvre se poursuive nous verrons, dans un siècle prochain, l'idéal moderne réalisé. C'est-à-dire les hommes se ressemblant moralement, pensant de même, agissant les uns pareillement aux autres. L'individualisme, traqué, aura péri et, avec lui, la volonté, l'énergie et l'originalité. Alors un seul espoir subsistera : c'est que la masse humaine, fondue en un tout monstrueusement uniforme, et s'étant corrompue dans la monotonie par la même loi qui fait se corrompre

les eaux stagnantes, se laisse maîtriser par ceux des tempéraments qui auraient pu résister à l'asservissement général. Ainsi se produirait, par excès de civilisation, un retour heureux à l'autocratie.

Hélas! en attendant, que de temps d'étouffement démocratique à subir! Quelle contrainte pour les âmes fières, quelle rancœur et quelles nausées pour ceux qui, nés supérieurs, n'accepteront jamais de sacrifier leur personnalité à l'impersonnelle humanité. Quel spectacle que celui d'un monde esclave d'un principe. Car, on aura beau faire, les tyrans subsisteront toujours. On les appelait autrefois des rois; entre tous leurs défauts on leur accorde quelque grandeur; ils étaient, en tous cas, des forces agissantes et souvent créatrices. Demain le tyran sera une chose, une loi, et on ne lui reconnaîtra que de la sécheresse.

Enfin, ce qu'il y a de plus lamentable dans cet idéal de progrès tel que l'entendent la foule et ses idoles, c'est que la chimère du bonheur qu'elles croyaient atteindre se dérobe plus que jamais. Nos temps sont malheureux à l'égal des autres; les souffrances, pour être devenues tatillonnes, n'en sont pas moins vives et moins cuisantes. En des siècles plus tourmentés, où la vie humaine était sans cesse en péril, l'existence était infiniment plus tolérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pour supporter la douleur physique le barbare avait du caractère en proportion, et le petit commerçant en proie toute sa vie aux affres de l'échéance ne jouit pas d'un sort plus enviable. Sa plate existence est sans éclaircie; personne n'hésiterait entre un tel état de médiocrité et l'état héroïque de ceux qui, lancés en pleines luttes, sentaient leur cœur tressauter dans leur poitrine de fer, leur âme secouée, et connaissaient ces émotions superbes, ces grandes souffrances qui trempent les caractères et les grandissent.

A la déchéance du caractère correspondent d'autres déchéances. On a eu beau multiplier les moyens de vulgarisation, encombrer les cerveaux de modèles, créer des écoles d'art, jamais siècle ne fut moins créateur au sens spiritualiste du mot. Les nombreuses découvertes dont il se glorifie et qui, pour la plupart, ne sont que la déduction d'un travail fait par les âges précédents, ne s'appliquent qu'à une grossière satisfaction des appétits et du bien-être animal. Des hommes à qui, par l'éducation, on a volé la personnalité, ne peuvent créer, et c'est pourquoi le style du XIXe siècle n'existe pas. Autrefois les doigts étaient inspirés; des mains de l'artisan obscur et inculte sortaient ces orfèvreries délicates, ces métaux travaillés, ces tapisseries merveilleuses que l'on conserve religieusement dans nos musées et qui témoignent de la supériorité de ces barbares. Et à leur faculté de création on doit ajouter la faculté d'admiration que nos foules

ne possèdent plus. Faut-il rappeler la popularité des trouvères, des troubadours, des jongleurs et l'histoire de cette dauphine qui, trouvant endormi le poète Alain Chartier, personnage difforme et laid, baisa ses lèvres « d'où estoient issus tant de motz dorez ».

Aujourd'hui les princes ont des goûts moins poétiques. Ils se sont effacés sous l'embourgeoisement universel. Ne voit-on pas des reines, oubliant quelle décence et quelle tenue commande la majesté royale, se prêter, un enfant dans les bras, dans une pose de nourrice, à des exhibitions photographiques entre un cabotin et une danseuse?....

De sorte que si nous sentons bien tout ce que nous avons perdu; si, incontestablement, le spectacle humain n'a plus la vigueur, la grandeur et l'éclat des époques disparues, nous ne voyons guère ce que nous avons gagné. Toutes les inventions modernes, encore qu'elles soient d'une ingéniosité merveilleuse, n'ont rien amélioré d'appréciable. Le confort est en réalité une chose fort insignifiante, le bien-être une simple question d'accoutumance et de possession. Chemins de fer, électricité, téléphone, ne flattent que des parties infimes de nous-mêmes. C'est à toutes ces commodités que nous devons nos dégradations physiques et morales. Et comme conséquence, l'être le plus curieux de la création, l'homme en qui résidait le principal intérêt, est devenu l'être le moins original, et sûrement le singe lui est beaucoup supérieur.

....Il y a cinquante ans, Balzac, en décomposant le cerveau d'un huissier, y trouvait matière à pittoresque. Un huissier, était huissier corps et âme et avait une façon propre de sentir, d'aimer, de comprendre, de juger. En nos jours de progrès, un huissier ressemble à tout le monde, pense, vit, s'habille, a une façon d'être qui est conforme à celle de tout le monde. Pour découvrir un type, une figure, un tempérament personnel, il faut s'enfoncer loin, loin, dans les campagnes vierges, chercher parmi les artistes ou encore dans les bagnes. Et dans un siècle, peut-être nombre de ces éléments originaux auront-ils à leur tour disparu. L'instruction obligatoire aura passé par là. Le point culminant sera atteint. Tous les hommes seront initiés. On leur aura appris comment il faut s'y prendre pour se copier, s'imiter, se singer et proférer des bêtises, les mêmes bêtises. Temps heureux pour les cantates et les vers à mirliton! La gendarmerie deviendra une sinécure, les prisons seront en ruine et l'âge d'or règnera enfin!

Heureusement que tant de bonheur, de quiétude, de repos, amèneront le lourd sommeil. Alors quelques hommes, les derniers insurgés de ces temps pacifiques, livrés à l'insomnie de par leur manque de vertus, étrangleront dans son somme l'humanité repue. Et ces hommes seront des

artistes, car l'artiste est le seul qui résiste, qui refuse de courber la tête sous le niveau. Tout un mouvement s'annonce, mené par les supériorités intellectuelles, en faveur de la liberté de la personnalité humaine. La réaction commence son œuvre et triomphera par le fait de cette loi naturelle qui veut, en dépit de toutes les utopies, en dépit de tous les faibles ligués en masse, que le droit et l'autorité appartiennent aux lucides et aux forts.

FRANCIS NAUTET.

LES MAITRES CONTEMPORAINS (*)

FÉLICIEN ROPS

(Première étude)

. . . . . .
Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher coco Malperché,

Comme je le ferais moi-même,
A dire là-bas, combien j'aime
Ce tant bizarre MONSIEUR ROPS,

Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est haut, comme
La pyramide de Chéops.

(Sonnet de CHARLES BAUDELAIRE à Poulet Malassis). *Petite Revue*, 29 avril 1865).

tre contemporain de son temps! c'est-à-dire, en avoir les sentiments comme les allures, en comprendre les idées comme en porter les modes; et tout en vibrant à ses sentiments, se les expliquer; saisir le caractère symbolique de son maintien, et voir la genèse de ses idées et leurs corollaires prochains; penser, en un mot, parallèlement à son millésime, et l'aimer ce millésime, comme Alceste, Célimène, sans avoir l'âme fermée aux défauts qu'on lui trouve; en être épris, selon la formule de Maxime de Trailles, dans Balzac : s'y cantonner dans le sens héraldique du mot!

(*) Reproduction réservée.

Être contemporain de son temps, c'est, pour l'artiste, en accepter les formes, les êtres et les transporter dans son œuvre, non point déformés par des adaptations au canon plastique, mais réels et en même temps sublimés, reconnaissables à tous, dans l'aspect physique, méconnaissables dans leur spiritualité, grandie, exagérée, *exaspérée*.

Contemporain de son temps, l'artiste l'a été, toute l'antiquité durant; dès la Renaissance, la contemporanéité se raréfie dans l'art; elle cesse, à la Révolution.

Cette honte était réservée au dix-neuvième siècle, d'être désavoué par son art; oui, devant la réalité de notre âge, le pinceau et l'ébauchoir ont reculé, les uns jusque dans le passé, les autres jusque dans l'abstrait. Déserter ainsi le présent, est-ce impuissance ou nausée? l'un et l'autre, ce semble; et quoique justifié par le progrès hideux, ce recul de l'Art est coupable, il manque à son devoir, qui est d'éterniser à mesure qu'elles passent, les mutations des formes, enveloppes de l'âme. Nos corps sont laids, dit-on; mais la beauté du corps n'est pas l'essence de l'Art. Rembrandt n'a pas une ligne pure dans tout son œuvre, et Albrecht Dürer, le grand Dürer, n'a jamais épuré un profil plastique. L'essence de l'Art, c'est l'âme, et, quoique avilie, l'âme contemporaine veut bien qu'on l'exprime. On aime et on pleure, de nos jours : de la passion et des larmes, que faut-il de plus pour le chef-d'œuvre? La *Nuit* de Michel-Ange aurait scandalisé Phidias et les nus de Dürer effarouché certainement Praxitèle. Les uns n'étaient que des païens, les autres étaient catholiques et baptisés, et les stigmates de la souffrance qu'ils ont osés, font sublime ce que des Grecs n'eussent fait que beau. Ah! la laideur du corps a une mélancolie singulière, et pour l'avoir comprise et rendue, cette mélancolie de la laideur physique, Dürer et Rembrandt sont montés au plus haut degré de la hiérarchie esthétique. Voici une femme du peuple, sans race, épuisée de maux, non vêtue, fagotée; déshabillez-la, vous ferez fuir les sensuels paganisants; mais l'artiste catholique sera ému, devant ce ventre que la Maternité a déformé et plissé; devant ces seins dont l'Allaitement a cassé les fibres et qui pendent; la Douleur, la Grande Muse, en balafrant ce corps, l'a dramatisé. — Eh bien! A une époque comme la nôtre, où le cerveau dévore le visage, où la souffrance métaphysique est si extrême que tous nos penseurs ont des faces bouleversées comme des cratères refroidis, l'admirable sincérité plastique de Dürer serait une magie! Mais qui songe à Dürer?

Il y a un fait permanent dans l'humanité : la préoccupation sexuelle. Qu'elle s'enveloppe du lyrisme de Byron ou de d'Aurevilly ou qu'elle affiche la franche paillardise d'Armand Silvestre, ou le Pétrarquisme de

Paul Bourget, l'obsession sexuelle est un fait physique, et presque irrémédiable, sans l'effort mystique ou magique. Les Pères du désert ne craignaient que les seules tentations de la chair, et Jamblique rapporte, dans ses *Mystères des Égyptiens*, que la suprême épreuve de l'initiation consistait à résister simplement à l'attraction sexuelle. Plus une décadence s'accentue, plus l'obsession sexuelle s'accuse. Eh bien! l'Art contemporain n'a pas essayé de regarder bien en face, bien au fond, la femme contemporaine. Les corps blonds où le corset a laissé son empreinte, de M. Faléro; les mondaines de M. Stevens; les Parisiennes de M. Somm et de M. Béraud; les Anglaises de M. Tissot, et les dames de MM. Menzel et de Nittis, ne sont que de l'*extérieur féminin*. Quant à MM. Grévin et Henri de Montaut, ils dessinent « faux ». Voilà des artistes que le mysticisme ne gêne guère, qui ont passé et qui passent leur vie à peindre leurs contemporaines, et aucun n'a su extraire la *spiritualité* de la féminité présente comme Gavarni l'a fait pour 1830. L'esthéticien qui voudrait reconstituer la femme de 1860 à 1880, aurait plutôt fait de restaurer la femme Aztèque ou Kmer; il ne reste d'elle que ses robes, mais le caractère de son sourire, et le sourire de ses yeux, nul ne les a fixés, dans l'Art. Au reste, pour dégager des extérieurs contemporains, les *intérieurs*, il faut savoir que la clef (je dirais la clavicule, si je devais être compris) de la contemporanéité est dans la modernité. Aujourd'hui, pour être un artiste contemporain, il faut être un moderne, et un moderne, pour être grand, est forcé à mille fois plus d'efforts qu'un antique.

Être moderne, c'est d'abord être conscient de toutes les antiquités de Palanké et Simmur, à Thèbes et Babylone, de Jérusalem à Athènes, de Rome à Byzance et de Florence à Paris; contemporain de tous les âges et citoyen de tous les lieux, en demeurant de son âge et de son lieu.

Être moderne! C'est avoir tout vu, des bords du Congo et du Jourdain, aux bords du Tibre et de la Seine; avoir tout lu, Vyasa Valmiki, Moïse, Homère et Dante, et la Vedenta et l'Avesta comme la Kabbale et l'Edda, et Confucius comme la critique de la *Raison pure*.

Être moderne, c'est avoir tout le passé présent à l'esprit, et sur une solide éducation latine et catholique, enter entre la *Cité mystique* et le Grimoire, humour et la compréhension de cette humanité qui commence à Shakespeare, et finit à Balzac et à d'Aurevilly! Être un artiste moderne, aujourd'hui, c'est sertir la spiritualité moderne dans les formes contemporaines, et il n'existe qu'un seul artiste qui l'ait fait, qui le fasse, avec envergure : Félicien Rops.

Baudelaire, qui a tant projeté d'ouvrages sans les réaliser, voulait consa-

crer une étude au seul artiste dont le nom rime avec la grande pyramide; ce que les circonstances l'ont empêché d'exécuter, je vais le tenter, mais avertissant tout d'abord que je ne me flatte point de montrer sous toutes ses faces un artiste qui en a tant, et de si diverses, en un article. Félicien Rops est la matière d'un gros livre; mettons que ceci en figure le sommaire analytique.

Sous le titre de : *le Peintre de la vie moderne*, l'auteur de l'*Art romantique* a consacré soixante pages à l'aquarelliste Constantin Ghuys, qui est à Rops ce que M. Lalauze est à Rembrandt : toutefois, comme Ghuys a travaillé dans la modernité, il y a des phrases qui semblent écrites pour Rops, comme celle-ci : « Je veux entretenir aujourd'hui le public d'un homme singulier, d'une originalité si puissante et si décidée, qu'elle se suffit à elle-même et ne recherche même pas l'approbation ». En effet. « Croyez-vous, écrivait Rops lui-même à un critique, qu'il soit seulement intéressant de dire à la vieille *Turba*, aveugle et sourde, ce que je suis, ou plutôt, ce que je voudrais être? Mon paillon craint la grande lumière; je suis un inconnu et j'apporte même une certaine coquetterie à l'être, en un temps où les peintres sont tous notoires et notaires.... ».

Pour comprendre l'artiste dans son protéisme, il faut souligner sa race madgyare, son milieu flamand, sa mère gallo-romaine, car ces trois tempéraments qui forment le sien, sont en lutte continuelle et chacun l'emporte à son tour, dans son œuvre. Le « tant folâtre Monsieur Rops » de Baudelaire, me paraît une antiphrase ; il est vrai qu'il était fort jeune en 1865, puisque, aujourd'hui, il a encore l'air d'un jeune homme. De sa race, il a gardé l'air magnat et la désinvolture cavalière propre au magnifique costume national. D'une correction extrême, comme il convient à un ami de Baudelaire, la tête, à la fois martiale et fine, révèle l'artiste vibrant et compréhensif, par une mobilité des traits incroyable. Hormis la conversation de M. J. Barbey d'Aurevilly dont rien au monde ne peut donner une idée suffisante, celle de Rops est plus vive, la plus imagée que j'ai entendue. Félicien Rops est plus que lettré, le *de omne re scibili et quibusdam aliis* semble véridique pour lui. Il a lu immensément; élève des jésuites, son éducation latine est digne de celles qu'on faisait au XVIIe siècle. Quand Théophile Silvestre lui lisait, en discussion, des passages des Pères, il lui continuait la citation par cœur, au grand ébahissement de l'auteur des *Artistes vivants*.

Il y a trois voies de formation pour l'artiste: la vie à outrance, le voyage en tout lieu et la lecture en tout sens.

L'art n'a pas été pour lui une carrière; un goût d'abord, une passion

après. Baudelaire dit, qu'il « n'est pas un grand prix de Rome » : Toutefois, il a concouru. Le sujet était celui-ci : *Jésus-Christ ressuscitant Lazare.* Félicien Rops fit la plus étrange composition rembranesque : dans un immense cimetière, le Christ s'avançant avec des hésitations humaines, ce qui était blasphématoire mais traité de façon à faire pressentir le futur aquarelliste des *Sataniques.* Les bésicles du jury en vacillèrent, mais Henri Leys, le peintre du *Trentain de l'étainier*, qui a su retrouver la naïve grandeur de Lucas de Leyde, s'écria tout de suite : « Je prends ce dessin, je connais Rops, et en le lui rendant, je lui laverai les oreilles ». Et, loin de le rendre, il le fit encadrer, l'appendit au mur de son atelier où il est encore, je pense. Cela était plus glorieux que le prix de Rome.

On peut dire de Rops, comme Musset disait de Gautier, qu'il a un joli brin de plume au bout de son crayon ; je connais de lui des pages sur les Tsiganes, étonnantes et voici la double épigraphe des *Œuvres inutiles et nuisibles*, dont les amateurs ne se disputeront que le frontispice : il y a là, outre d'un monument du vieux français à la Balzac des *Contes drôlati ques,* une note vraie du personnage : « Vère, ma Mye, ne sont en ma paouvre cervelle, que hannetons voletants, flourettes primeverdières et folles avènes, ce qui est grand pitié pour yceulx qui moyennant force patards, laborent es-Academyes, le gésier tout aorné, paulmé d'or, et enchargié de mesdailles, avec un chief vilainement cathareux branlant et besicleux..... Gens sans vergogne, qui dysent aux chouses de la création : « Cecy n'est point de bon labeur, je fays mieux »

« Alors Monseigneur, Dieu va se musser en grande honte, de n'avoir point esté aussi aux academies. Et ainsy vais-je, dolent ou joyeux, ma Mye; ne portant comme le saige Byas que bras ballants, et en mon escarcelle qu'une penne d'aronde pour te pourctraire par les chemyns. Et cela, doucettement, en grande paour des gens d'armes et des grands Baillys, lesquels n'aiment moult les affranchis, faisant mestier de folie ».

Il est bien singulier qu'aucun critique d'art ne se soit épris d'une individualité aussi étonnante et que je sois le premier à étudier avec quelques développements, un artiste si original. Le *Bibliophile belge* a publié, sous le titre de : *L'Œuvre de Rops* (*), un catalogue descriptif, très soigneusement fait quant aux états des planches et aux remarques ; mais qui ne contient aucune appréciation et n'énumère qu'une très faible partie des

(*) Tiré à part à dix exemplaires du tome XIV (1879).

eaux-fortes du maître hongrois. Mis à part l'album de cent dessins que possède M. Noilly, c'est Mars, le spirituel dessinateur, qui a formé la plus belle collection de Rops qui existe; elle contient 2,000 planches environ, la moitié de l'œuvre, pas un état ne manque et toutes les épreuves sont d'amateur. La ville d'Anvers en a offert trente mille francs; elle en vaudra un jour cent mille. Mars, avec une courtoisie empressée m'a ouvert ses cartons, en me paraphrasant l'historique de chaque pièce, et vraiment, lui seul est assez familier avec l'œuvre de Rops, pour en parler dignement. Pour expliquer certaines omissions qui choqueront peut-être, et avec raison, les admirateurs de Rops, je dois avouer que grâce aux commentaires pleins de verve de Mars en toute une soirée, de huit à minuit, je n'ai vu que la moitié des cartables; ceci n'est donc dans ma pensée qu'une première étude; aussi bien l'examen complet ne serait pas possible en un seul article. La collection Mars, qui est une collection type, une collection modèle, littéralement, est classée dans un ordre à la fois analytique et chronologique que je suivrai à peu près.

Voici d'abord l'*ex-libris* de l'artiste : une tête de mort coiffée du bonnet de la folie, au bout d'un goupillon renversé, avec cette devise : « *Aultre ne veux être* ». Puis, ce sont les *lettrines* de MM. Camille Blanc, Couzeau, H. Vaghatta, supérieures non seulement comme dessin, mais encore comme invention à tout ce que le XVIIIe siècle a fait de mieux. Les *lettrines d'une belle inconnue* forment une série d'amours en toutes sortes de poses et d'occupations qui rappelle, le croirait-on, autant qu'un dessin grand comme un sou peut rappeler une fresque, les délicieux amours de la fameuse chambre de l'abbesse, peinte par Corrège, à Parme. Les *Essuie-mains réactifs belges!* cette planche bizarre a son histoire. Dans un dîner, Rops perdit ce qu'on appelle une discrétion; et, la dame qui la lui avait gagnée, imagina d'exiger une eau-forte-réclame très indiscrète pour le produit d'un de ses parents. Cela était pendable eu égard à la sainte haine de Rops contre la bourgeoisie, mais un magnat hongrois est capable de tout par galanterie; il prit son courage à quatre mains et fit une eau-forte-réclame qui est une véritable œuvre d'art.

Quand Rops a commencé à graver, la lithographie ne tombait pas encore dans l'injuste discrédit qui va augmentant, et il grava sur pierre des compositions violentes, polémiques même : le *Fer rouge*, la *Médaille de Waterloo*. De cette série, il faut mettre à part la *Peine de mort*, d'une rare intensité, et l'*Ordre règne à Varsovie*, où l'on sent indignée la main de l'artiste. Mais ce procédé n'était pas celui qu'il fallait à son crayon nerveux et couprant et il commença vraiment son œuvre de graveur par des frontis-

pices, dont je vais énumérer les plus hors ligne. D'abord celui des *Epaves* de Baudelaire, qui fut son hôte en Belgique et son constant ami et admirateur ; « Sous le pommier fatal », dont le squelette rappelle la déchéance de la race humaine, s'épanouissent les sept péchés capitaux, figurés par des plantes aux formes et aux attitudes symboliques. Le serpent, enroulé au bassin du squelette, rampe vers ces *Fleurs du Mal*, parmi lesquelles se vautre le Pégase macabre, qui ne doit se réveiller avec ses chevaucheurs que dans la vallée de Josaphat. Cependant une Chimère noire enlève, au delà des airs, le médaillon du poète, autour duquel des anges et des chevaliers font retentir le *Gloria in excelsis*. L'autruche en camée, qui avale un fer à cheval, au premier plan de la composition, est l'emblême de la vertu se faisant un devoir de se nourrir des aliments les plus révoltants : « *virtus durissima coquit !* » La seule description montre la puissance symbolique et l'imagination figurative la plus rare. Dans une donnée différente, il faut citer le frontispice des *Jeune-France*, de Théophile Gautier, que Rops décrit ainsi dans une lettre : « Alexandre Dumas jeune découvre la Muse qu'Alfred de Musset regarde de trop près. Balzac en moine, George Sand en homme : M. de Girardin ; Théophile Gautier en Turc, Sainte-Beuve, Lamartine, toute l'école romantique fait galerie. Dans le fond, Hugo « Golgothe ». Tous ces personnages sont jeunes. A l'avant-plan, Ponsard en Romain est étranglé par un Pétrus Borel quelconque. Le dernier venu. Baudelaire, en bourrelet, apporte ses *Fleurs du Mal.* »

Le frontispice des *Bas-fonds de la société*, d'Henri Monnier, représente M. Prudhomme photographe. « La vieille Gaîté française, sous les traits de la Mort, lui découvre l'objectif. Au dessus, assise sur la margelle de son puits, la Vérité toute nue, dans toute sa laideur. » Plus macabre encore, est celui des *Légendes flamandes*, où le squelette d'un corbeau attaque un squelette humain, tandis que le sire de Halewyn suce le sang d'une jeune fille. Une autre page romantique des plus curieuses, *Gaspard de la nuit*, vu de dos, grave un cuivre, au clair de lune, sous un transparent, entouré de tout son outillage.

Rops a fait nombre de frontispices pour des réimpressions d'ouvrages rares et curieux, je ne citerai que celui de l'*Escole des filles* (1665). Deux jeunes femmes, assises à droite et à gauche, au fond un grand lit à baldaquin sur lequel est écrit : « Escole des filles ».

Alphonse Lemerre avait eu la pensée de confier l'illustration des œuvres de Musset à Rops, et lui avait fait un pont d'or, littéralement. Notre artiste se met à l'œuvre, exécute le frontispice ; puis *Don Paëz chez la sorcière*, et ce fut tout. Il déclara, en sa conscience d'artiste, qu'il n'y a que les con-

temporains d'un ouvrage qui puissent l'illustrer, dans son esprit même, et qu'Eugène Lami seul pouvait faire cette œuvre. Ni le gain vraiment énorme, ni l'honneur d'une telle publication, ne purent le décider à faire ce qu'il ne croyait pas pouvoir parfaire. De tous les graveurs d'aujourd'hui, sans excepter Gustave Doré, lequel respecte assez religieusement son Art pour imiter un aussi bel exemple de sincérité et de purisme en matière de conscience esthétique?

La série la plus souvent mentionnée est celle des « Delvau » : *Cafés et cabarets de Paris, Grand et petit trottoir*. Dans les catalogues, la remarque avec ou sans la planche ne manque jamais. Mais la merveille des « Delvau », ce sont les dix-huit dessins des *Cythères parisiennes,* où la préoccupation de Gavarni est évidente, comme la préoccupation de Daumier paraît dans les lithographies : l'*Ordre règne à Varsovie,* etc. Rops n'a pas l'élégance de grâce de Gavarni, mais en revanche il est plus intense, plus vibrant, plus vrai. Jamais le monde interlope, le vice d'en bas n'a été pourtraict si véridiquement que dans ces dix-huit croquis qui vous montrent toute la crapule parisienne du Bal Montesquieu au Salon de Mars à Grenelle, du Vieux-Chêne à la Salle Markowski. Ce qu'on pourrait appeler « le croquis de mœurs » place Rops sur la ligne même de Gavarni et de Daumier, mais ce n'est qu'un côté de son œuvre, non plus le grand et je ne le soulignerai pas. Toute la littérature belge réunie n'a pas produit un livre de premier ordre; mais tout à côté de ces Wallons tant raillés par Baudelaire dans ses *Amœnitates Belgicœ*, il y a les Flamands et l'un d'eux, Charles De Coster, a fait, en plein XIXe siècle, un poème épique, dans toute la portée du mot : *Tiel Uslenspiegel,* le héros national des Flandres. Félicien Rops, ami de Charles De Coster, fit toute une série d'eaux-fortes, dont la moitié seulement ont paru dans la grande édition de Bruxelles. Le plus singulier de ces cuivres, celui que Rembrandt eût signé, porte la légende le *Pendu* ou la *Mère Gand et le fils Charles,* et représente un homme pendu au battant d'une énorme cloche, et dont le corps se balance dans l'entrecroisement des poutres du clocher. M. Zola se mettrait à genoux devant ce pendu, et les peintres cadavériques, les Valdès Leal, briseraient leur pinceau devant une réalité aussi fouillée, car cela a été fait d'après nature. Dans son voyage en Espagne, Félicien Rops arriva, au milieu de la journée, dans une *posada* isolée où l'hôtelier, qui avait des chagrins d'amour, venait de se pendre; l'alcade du village le plus voisin ne pouvait pas venir avant plusieurs heures et personne n'osait dépendre le pauvre diable avant l'arrivée de la justice. Rops s'assit en face du pendu et, quatre heures durant, le dessina avec méticulosité. Bien plus tard, De Coster vit ce

dessin et le voulut pour son poème où il introduisit ce vers : « Et Charles-Quint fit pendre au battant de la cloche celui qui avait sonné l'alarme ». La plupart des eaux-fortes de Rops ont, comme celle-ci, une histoire pittoresque et singulière et c'est pourquoi je disais tout à l'heure que son œuvre était plus matière à volume que sujet à article. De l'illustration de *Tiel*, je citerai le *Sire de Limay* en costume Henri II, la main gantelée sur la garde de son épée, et qui semble gravé d'après Frans Hals. Un personnage du livre qui paraît de Brauwer, plonge ardemment le regard dans un cruchon de bière dont il soulève le couvercle; dans toute cette série, le Flamand qui est dans Rops prédomine sur le Slave et le Latin. La *Gouge du Musico*, *Tiel* embossé dans sa cape, *Tiel et le chien blessé*, la *Soetkin*, coiffée d'un serre-tête blanc, sont des types caractérisés et qui, vus une fois, ne peuvent être oubliés. L'artiste Slave reparaît dans le *Werwolf*, sorte d'histoire d'incube, où un corps de fillette nue est étendue sur la dune, avec cette légende : « Les pêcheurs virent sur la dune une fillette nue, mordue au cou cruellement ». En vrai moderne qu'il est, Rops fait de brillantes incursions dans le passé, comme pour prouver sa puissance de tout exprimer. L'*Ariette* est une pièce unique, à cause de sa gaîté; Rops étant, le burin aux doigts, un artiste plutôt taciturne que folâtre, quoi qu'en dise Baudelaire : une merveilleuse, merveilleusement jolie chante sur la harpe, un flûtiste l'accompagne et un vieil incroyable bat la mesure en dodelinant de la tête.

Deux planches, toutefois, prises isolément, pourraient mériter l'épithète de « tant folastre » : *Mon bourgmestre*, un ridicule philistin, armé d'un riflard disproportionné, qui chemine le long d'un pré de sa commune et la *Diligence d'Uccle*, vieille patache faisant le service entre cette petite ville et Bruxelles. Cela est bouffe, comme du Léonce Petit, mais dessiné d'une façon magistrale, d'une originalité d'incroyables poses grotesques à dérider John Bull.

Félicien Rops a traversé tous les ateliers en curieux plutôt qu'en élève, car en procédé et en technie, il en a toujours su autant qu'artiste de son temps; mais celui qu'il appelle « mon glorieux et vénéré maître », le grand Millet a eu en lui plus qu'un écho, un continuateur, sans pastiche. La *Gardeuse d'abeilles*, *le Bouvier ardennais*, sont des Millet à l'eau-forte. Mais ce qui est un incomparable chef-d'œuvre, c'est *le Bout du sillon*, que M. Octave Uzanne aura l'honneur de posséder dans son prochain volume de *Nouvelles*. Jules Breton, lui-même, qui est un maître, n'a pas dans son œuvre rencontré un pareil bonheur de lignes. Elle et lui, la jeune paysanne et le beau gars poussant chacun leur charrue l'un vers l'autre, poussés eux-mêmes par leurs cœurs, au bout du sillon, se sont rencontrés;

leurs lèvres ont remué sans rien dire, leurs yeux avaient tout dit dans un regard; ils sont allés l'un à l'autre, ils sont l'un contre l'autre, pressés plus qu'embrassés, dans une chasteté solennelle. L'effet est instantané, on est pris et ému, rien qu'à voir cette eau-forte; mais, pour « ceux du bâtiment », l'étonnement l'emporte sur l'émotion; les lignes s'épousent en une harmonie indescriptible. J'ai laissé quelque peu de mes yeux sur les dessins florentins et les estampes allemandes, et, hormis Léonard et Dürer, je ne connais pas de groupe, même dans la sculpture, si admirable de lignes, à ce point que j'attribue cette trouvaille, cette inspiration du trait, à un bonheur! La partie rustique est importante dans l'œuvre de Rops; les Frisonnes, les Dalécarliennes y coudoient l'*Experte en dentelles* et *Tante Johanna*. Cette brave tante revient dans l'*Oncle Claes et la tante Johanna* et dans *Elle et lui*, pour y jouer à eux deux les Philémon et Baucis flamands. Le vieil oncle Claes debout, rappelle à tante Claes près du poêle, quelque péché mignon du temps où elle était mignonne, et elle rougit, la bonne vieille, d'une pudeur rétrospective; cette bonhomie a un grand charme.

La *Consultation magique*, présente aussi des études de vieillesse, mais méchante. Un vieux sorcier à calotte noire, tient ouvert un grand in-folio à fermoirs, il y montre un endroit à deux affreuses vieilles qui se tiennent derrière lui. Comme spécialiste, je ferai ici une querelle de détail à Rops, la rubrique devrait être *Consultation de sorcellerie*, car Michelet, dans son livre *la Sorcière*, a dit « pour un sorcier, dix mille sorcières » en mélangeant en idée magie et sorcellerie; or, en ce siècle de bas bleus, où les femmes prétendent à toutes les chausses, je tiens à dire, qu'il n'y a jamais eu, depuis le commencement du monde, une seule *magicienne*; l'infériorité cérébrale de la femme la ravale fatalement aux basses œuvres de l'occultisme, à l'ignoble goëtie!

S'il n'y a pas tout, dans l'œuvre de Rops, il y a de tout. Au hasard: *les aumônes à la porte de Smetse-Smee*, indescriptible bagarre de mendiants mordus par des chiens, l'*Homme au casque*, un Salvator ou plutôt un Guignet, des planches de griffonnements, bizarres et extraordinaires. De tous les aquafortistes, aucun n'a fait plus d'états que Rops; certain cuivre en a jusqu'à vingt-sept dans la collection Mars. En cette donnée, deux séries d'une grande saveur pour les artistes : Les *Pédagogiques*, ainsi nommées parce que Rops enseignait l'eau-forte à je ne sais quel ambassadeur; là s'opèrent les plus singulières métamorphoses; une tête d'impure se change en une tête de pope; une vieille mendiante, d'abord en haillons, puis vêtue d'une robe fleurdelisée, figure la monarchie caduque, et cent

métamorphoses, qui, pour n'être pas d'Ovide, n'en sont pas moins merveilleuses.

En prenant le thé, sous cette rubrique, une variété incroyable de croquis jetés au hasard du burin, et qui seraient impossibles à décrire, vu la difficulté de trouver des transitions pour passer du macabre au bouffe et de l'effroyable au gracieux. De toutes les planches que Rops appelle *Fantaisies et variations pour divers instruments*, la *Fantaisie pour violoncelle* est la plus étonnante. I. Le musicien racle avec extase; à côté de lui, son chien le regarde. II. Le musicien devient nerveux et son coup d'archet a un air fou; le chien se dresse sur ses pattes, très inquiet. III. Le violoncelle est devenu une contrebasse, le musicien aussi s'est allongé, et sa furia va *crescendo*; le chien jappe comme devant un danger. IV. La contrebasse a grandi encore, une vague tête de mort se dessine dans les volutes de son manche; le musicien, démesurément allongé et suspendu à son instrument, ne touche plus terre; le chien s'élance pour le rattraper par le pan de son habit. V. Le manche de la contrebasse est devenu une tête de mort, où, loque humaine, le musicien, comme un pantin cassé, pend sur la caisse; quant au chien, qui a voulu retenir son maître, il est tombé et s'est tué, il gît les quatre pattes en l'air. N'est-ce pas un symbolisme semblable à l'Euphorion du second Faust et une étonnante et originale peinture de l'homme tué par l'idée fixe, de l'artiste dévoré par son art, du pauvre cerveau humain se brisant à concevoir et poursuivre les chimères. C'est Shakespearien, et ce qui grandit Rops, du reste, c'est l'éternelle tête de mort qu'il fait rouler à travers son œuvre, et cette tête-là est celle même de Yorck et que les fossoyeurs montrèrent à Hamlet, dans le cimetière d'Elseneur. J'arrête ici la description suivie de l'œuvre, pour rechercher ce qui vaut à Rops une place unique dans la hiérarchie esthétique : sa modernité.

Le bien et le mal, Dieu et son singe le diable, sont les deux faits synthétiques les plus éclatants de l'humanité, les deux pôles du libre arbitre : donc les deux faits primordiaux de la métaphysique sont le mysticisme, qui élève à Dieu, et la perversité, qui amène au diable.

Le mysticisme est rare et caché; la perversité couvre le monde de ses ailes noires, et la modernité dans l'art ne peut être que l'expression de cette perversité qui est le bas-fond du moderne.

Quelqu'un a dit, avec une apparente étourderie d'expression, qui est profonde : « Rops, c'est l'antithèse de Fra-Angelico! » En effet, l'extrême de l'angélique c'est le diabolique, et Rops n'étant pas un mystique, est un pervers, puisqu'il est grand.

Il n'est personne, je suppose, d'assez idiot pour qu'il soit besoin de souligner que l'épithète ne vise que l'artiste, non l'homme, et je l'étends, du reste, hardiment à Balzac, cette épithète.

L'Art, comme l'homme, est tour à tour vertueux ou vicieux, c'est-à-dire, religieux ou pervers, et quoiqu'il y ait quelque chose de choquant pour plusieurs dans l'absolu de cette formule, je la maintiens. Ce qui n'est ni blanc, ni noir, ni pur, ni impur, est gris ou bourgeois, et le gris est un préjugé de la couleur et le bourgeois un préjugé de la zoologie, sans réalité.

(A continuer).

JOSÉPHIN PÉLADAN.

LA VEILLÉE DE L'HUISSIER

CONTE DE NOËL

A mon cher confrère en Art et Littérature

CAMILLE LEMONNIER

astien Michiels, huissier, il y a vingt ans, à la Cour d'appel de Bruxelles, y domicilié, patenté et immatriculé, souffrait d'une gastrite chronique.

A cause d'elle il se réveillait la bouche pâteuse et navré d'une tristesse plombante. A cause d'elle il mouvait péniblement ses jambes allourdies quand, vers dix heures, il se rendait au Palais. A cause d'elle il s'endormait pendant l'audience à la petite table où il essayait de griffonner ses exploits. Et par malheur, il ronflait : il avait (date néfaste!) ponctué d'un long raclement d'archet sur la quatrième corde d'une contrebasse, la plaidoirie d'un avocat goguenard, qui, à ce bruit, s'arrêta net et dit : Voilà l'effet de mon éloquence! Michiels sursauta au milieu des éclats de rire. Le président l'admonesta sévèrement.

Il est malheureux. Et pourtant, quoique malade, c'est un solide compère, de haute taille, découplé en athlète, noir de poil, cheveux ras, barbe longue, teint rouge, trop rouge et craquelé de couperose. Un jour, en Cour d'assises, il était de service; il fallut tirer du fourreau, pour l'exhiber au jury, un sabre, instrument du crime. La rouille l'avait scan-

daleusement rongé pendant l'instruction, dans les dépendances humides du greffe; l'arme et son enveloppe semblaient soudées. Deux gendarmes avaient en vain essayé de la dégaîner. On demanda un hercule de bonne volonté. Michiels s'approcha, serra le coupe-choux entre les genoux, l'y retint de la main gauche, tira sur la poignée de la main droite, et brusquement mit la lame au clair. Le populaire debout au fond de la salle applaudit. Oui, c'était un solide compère.

Mais pourquoi alors une gastrite chronique? Ah! C'est qu'il est Bruxellois, du bas de la ville, né rue des Six-Jetons, établi présentement rue Pierre-plate, après avoir fait escale rue des Sœurs-Noires et rue Middeleer. Il a toujours vécu dans la zone odorante des brasseries et de leurs satellites, les estaminets réputés pour le lambic lampant et le faro savoureux. Et depuis son enfance, il a bu sans soif ces liquides nationaux, chargeant son estomac de leur pesant lestage, dans lequel il noie le soir des œufs durs et mêle la fumée de sa pipe bourrée de fleur d'Harlebeke. Dès vingt-cinq ans son ventre commençait à ballonner, et il se sentait chaque matin autour du crâne l'étau du casque des buveurs. Il était pris de la maladie bête et morose qui navre le caractère et empeste l'haleine de tous ses concitoyens adonnés aux mêmes incurables faiblesses.

Michiels s'en désolait. Il aimait le travail, mais une incessante congestion cervicale paralysait son intelligence d'une bonne moyenne belge, savez-vous? Tout lui coûtait un effort. Perpétuellement somnolent et perpétuellement obligé d'agir, il ne sortait pas de la mauvaise humeur découragée et baillante d'un serviteur tiré de son repos avant l'heure. Le marasme le rongeait.

Comment guérir?

Ah! qu'il était loin de cette belle santé flamande, proverbiale et fausse, dont l'étranger gratifie naïvement ces grosses bedaines, qui pour ceux qui connaissent nos misères, sont le réceptacle et le témoignage de la morne maladie des amateurs de bière.

Comment guérir?

Il s'était plaint à ses camarades de table du *Borgval,* son estaminet favori depuis quatorze ans. Tous, lâchement soumis au même vice et victimes du même alanguissement, lui avaient répondu : Rien à faire. Ils se résignaient à leur affaissement quotidien avec le fatalisme des mangeurs d'opium. Il avait consulté le médecin du quartier, qui, du reste, buvait comme les autres les torpides breuvages. Il lui avait dit, en ricanant : « Ne boire que de l'eau et ne plus fumer,..... si vous pouvez. » Michiels avait pris ce conseil pour une énorme plaisanterie. Le pharmacien l'avait

purgé : il avait été soulagé pendant deux jours, puis la cagoule de ses idées sombres lui avait, de son éteignoir, recoiffé la tête. Une nuit, en rentrant, passant le pont des Riches-Claires, il s'était machinalement accoudé sur le parapet : la Senne roulait au dessous ses épaisses et fétides eaux d'égout. Mélancolique, hypocondre, il avait pensé s'y jeter. Un acte interruptif d'une prescription arrivée au dernier jour utile, à signifier le lendemain, l'avait retenu : pour l'huissier le devoir avant tout.

Oui, oui, Michiels se désolait. Pourtant son étude allait bien. Son pécule grossissait. Au logis pas de tracasseries conjugales : il était célibataire et matait discrètement son tempérament avec une veuve assez mûre, petite rentière rue des Cerises. Mais qu'importait, si de son estomac détraqué montaient incessamment ces effluves chagrins qui ternissaient le paysage entier de sa modeste existence, comme les émanations corrosives d'une fabrique de produits chimiques mettant leurs flétrissures cancéreuses sur les feuillages d'alentour.

Une veille de Noël, dans l'après-midi, il reçut de Me Van Camp, l'avoué le plus en vue de la capitale, une ordonnance de déguerpissement à signifier le jour même, donc avant six heures du soir, dernier moment utile en hiver d'après le Code de procédure.

Il se mit incontinent à coucher son exploit sur timbre. Sa plume grinçait activement. « A la requête de M. Louis Rentmeesters, ci-devant « boutiquier, présentement rentier, Courte rue des Longs-Chariots », disaient les qualités. Et elles continuaient : « Attendu que le cité, ci-après « qualifié, a pris à bail de mon requérant, pour le terme d'une année « qui vient d'expirer, une maison rue de Loxum ; que loin d'en jouir en « bon père de famille, il l'a transformée en chenil pour des chiens, clapier « pour des lapins, volière pour des oiseaux ; qu'en présence de cet abus, « le requérant n'entend pas continuer la location. Ci est-il que je, huissier, « ai cité en référé, pour se voir condamner à déguerpir dans les vingt-« quatre heures pour tout délai, lui, et les siens animaux, sinon voir « mettre sur le carreau ses hardes et effets mobiliers, avec frais, dépens, et « sous réserve de dommages-intérêts et plus amples réparations au prin-« cipal,.... JOHN TOLMACHE ITCHKOC, SE DISANT DOCTEUR EN « MÉDECINE DES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES ». L'avoué avait écrit ceci en grosses lettres, pour éviter toute erreur.

Il écarquilla les yeux. Docteur en médecine des universités américaines ! L'Amérique ! Un médecin venu d'Amérique ! Des pays lointains, fabuleux, où tout à lui, paisible huissier du Brabant, apparaissait phénoménal. Il

avait entendu récemment parler des effets merveilleux d'injections sous-cutanées, calmant du coup les plus vives douleurs; c'étaient les débuts mystérieux de la morphine. Celui qui s'essayait à ces nouveautés était, disait-on, un étranger. Michiels pensa que c'était peut-être son signifié. S'il profitait de l'occasion pour le consulter?

Un quart d'heure après il sortait pour *exploiter*, sa serviette en chagrin noir sous le bras préservant ses rôles.

Il était cinq heures et demie. Le temps plutôt humide que froid, qui caractérise chez nous l'hiver plus que la gelée et la neige. Une brume blanchâtre rendant vague le haut des maisons et garnissant les réverbères d'une ruche de tulle. Plus de mouvement qu'à l'ordinaire; des entrées et sorties fréquentes chez les pâtissiers et les charcutiers dont les faiseurs de réveillon dégarnissaient peu à peu les vitrines et les comptoirs. Une pacifique veillée de Noël brabançonne, presque sans cris ni chants, sans grande joie, sans tristesse profonde, plutôt morne, comme le temps brouillardeux qu'il faisait.

John Tolmache Itchkoc habitait rue de Loxum une des maisons très humbles, toutes pareilles, qui se profilaient à gauche en montant avant les expropriations des dernières années. Porte verte, presque rustique, à un seul vanteau, effritée au bas par la vétusté, creusée au rabot de rainures verticales, surmontée d'un abat-jour en éventail, élevée de trois marches sur l'étroit trottoir. Quand Michiels tira le cordon terminé par une patte de lièvre dépoilée, une maigre sonnette fêlée retentit comme une voix de petite vieille.

On fut longtemps à ouvrir. Enfin le battant tourna, lentement, avec défiance. Dans l'entrebaillement apparut un corps mince, enveloppé d'une robe de chambre écarlate, maculée de taches plus sombres, d'où émergeait le chef d'un petit vieillard, une marionnette, eut-on dit, au visage gros comme le poing, vrillé de deux yeux luisants, entouré d'une prodigieuse auréole de cheveux et de barbe, blancs comme l'ouate, rayonnant et flamboyant en un circuit ininterrompu.

Bastien demeura ébahi. Oui, vraiment, s'il était une puissance capable de le débarrasser de son mal nauséabond et insupportable, elle se manifestait en cette apparition.

— Que voulez-vous? demanda l'être en rouge d'une voix griffante comme une patte de chat s'abattant sur la joue.

— Le docteur Itchkoc, répondit le géant intimidé.

— C'est moi. Et après?

— Je viens vous notifier un exploit.

— Ah! vous êtes huissier. Vilain métier, surtout la nuit de Noël. On veut que je m'en aille, n'est-ce pas? Je paie bien pourtant. Mais ce sont mes chiens, mes lapins, mes pigeons, mes grenouilles. Mon propriétaire est plus bête qu'eux. Quel pingouin! Entrez.

Et s'effaçant pour laisser passer, il referma la porte. Ils furent aussitôt dans une obscurité où seul l'abat-jour en éventail mettait, en faible lueur, un pan de l'éclairage blafard de la rue.

— Par ici, suivez-moi, miaula la voix aigre, et en même temps une main dure comme celle d'un squelette saisit Michiels au bras et l'entraîna sur un escalier irrégulier et raide dont la dernière marche débouchait presque sur le seuil de l'habitation.

Il suivit en trébuchant.

De petits cris plaintifs venant d'en haut ponctuaient ses enjambées tâtonnantes. Il était surpris et vaguement inquiet.

Dès le tournant il aperçut la baie éclairée d'une chambre ouverte : — « Je vous mène à mon amphithéâtre, dit l'autre. C'est aussi ma salle à manger et ma chambre à coucher, mon salon et ma bibliothèque, ma cuisine et ma cave. Le surplus de la maison est vide ».

Ils entrèrent.

Jamais Michiels, au cours de sa longue carrière d'huissier instrumentant dans les coins reculés où les misères humaines trouvent leurs derniers gîtes, n'avait rien vu de pareil. Il s'arrêta effrayé.

Une grosse lampe au pétrole, posée sur le coin d'une table carrée, couvrait de sa lumière un caniche, étalé sur le dos, les quatre pattes tirées, la tête renversée, le cou pris par un collier de métal, étroitement bridé, sanglé, ligotté, dans un silence et une immobilité funèbres. Il vivait! on le voyait à de brusques saccades qui soulevaient la poitrine, et pourtant il avait le ventre ouvert, la peau ramenée des deux côtés comme les entournures d'une redingote. On voyait ses intestins, dont les replis, jaspés de cinabre et de vert, figuraient un nœud de reptiles. Un de leurs anneaux, tendu comme un boudin, s'épandait au dehors.

— Vivisection, dit le docteur avec calme. Et saisissant un pigeon, qui avait à la nuque une plaie affreuse, et, les plumes maladivement hérissées, dormait sur une des pattes étendues du chien martyr qu'il avait prise pour perchoir, il lui lissa d'une caresse le col et le dos, puis le lança. Le volatile prit un vol lourd, en spirale, et après deux ou trois tours s'abattit sur le plancher comme s'il recevait un coup de fusil.

— Cervelet à moitié amputé; plus de direction dans les mouvements, dit encore le docteur toujours calme.

Michiels était atterré. Il avait pour les bêtes cette affection qui fait d'elles, en Belgique, le complément de la vie des petits bourgeois. Chez lui, chez ses voisins, il y avait de braves chiens nommés presque tous *Fidèle*, des chattes tranquilles nommées *Minnekepoes*, des serins nommés *Fifis* couvant dans leurs cages, des poissons rouges tournant dans leurs bocaux, des pigeons voyageurs roucoulant dès l'aube, des pinsons aveugles vocalisant du matin au soir leur petit air joyeux, toute cette décoration animale qui remplace, dans nos humbles ménages, les bouquets et les pots de fleurs des populations amoureuses de la couleur et des parfums. Voir pâtir ces compagnons familiers lui poignait le cœur. Et voici que brusquement il était dans un horrible lieu où on les mettait à la torture.

D'un des coins de la pièce venaient les gémissements qu'il avait entendus d'en bas. Ils sortaient d'une caisse d'emballage, fruste et jaune, couverte d'une claire-voie.

— Ce sont mes sujets de rechange, dit Tolmache. Et prenant la lampe, la mettant au dessus de la cage, il ajouta : Une levrette pleine qui a mis bas hier.

En effet, trois petits étaient accrochés aux mamelles comme des ventouses. Mais, hantée par la terreur des cruautés prochaines dont l'odeur de sang répandue dans l'air de ce charnier lui donnait le pressentiment, la mère geignait en accomplissant son office de nourricière.

Michiels était ému jusqu'aux entrailles.

— Curieux, n'est-ce pas? dit le vieillard en le regardant sous le nez. J'en ai eu une à qui j'avais coupé les quatre membres pour une expérience superbe, là sur la table. Je l'avais déliée, la croyant morte. Je sors un instant. Quand je rentre, je la trouve par terre, dans le coin où j'avais jeté ses petits. Elle avait travaillé de ses moignons comme un phoque se traînant sur le sable. Elle leur donnait à téter. Prodigieux, hein?

L'huissier frissonnait. Bouche béante il dévisageait ce personnage tout en rouge; c'est ainsi qu'il avait vu apparaître le bourreau dans le *Trouvère* et dans la *Juive*, au théâtre de la Monnaie, lors des représentations qu'il se payait une fois l'an le lundi de Pâques.

Il vit tout-à-coup qu'il tenait à la main un petit couteau à lame brillante comme un miroir dont la pointe était ternie par un glacis de sang séché. Les taches qui persillaient la robe de chambre écarlate étaient de la même teinte, et, horreur! il en avait aussi sur les mains.

— Oui, vi...vi...sec...tion, reprit en scandant le satanique écorcheur, comme si de rien n'était. « On ne connaît pas encore ça ici. Mais ça viendra. Vous verrez dans quelques années tous vos carabins avec mon installation.

Ce que ça donne comme résultats, est inimaginable. Quel malheur qu'on n'y ait pas songé au temps où l'on mettait à la question aussi naturellement qu'aujourd'hui on met à la pistole! Que d'observations médicales inappréciables on eût recueillies, non plus sur des bêtes, expériences d'ordre inférieur, mais sur l'homme lui-même. Rien que dans les Pays-Bas, sous le gouvernement du duc d'Albe, cinquante-cinq mille torturés en quelques années! »

Et levant la main qui tenait le scalpel, il s'écria avec enthousiasme : J'aurais dû vivre en ce temps-là!

Il remit la lampe à sa place. Et avec ennui : Voyons, faites-moi mon affaire, dit-il.

— Voici la copie pour vous, dit Michiels. Veuillez lire.

Il prit le grimoire, et pour le tenir des deux mains sous la clarté, il se mit aux dents la petite lame, comme le boucher qui vient d'arracher la langue au saint Liévin dans le tableau de Rubens.

Il lut en marmottant. Puis : Pour quand cette mise à la porte?

— Pour après-demain. Vous avez le jour franc d'usage.

— Parfait. C'est la Noël tout entière alors. Ça me suffira pour achever ce sujet-là, et fricasser mon pigeon à déjeuner. Je ne déménage rien, vous savez. Je laisserai ici la carcasse d'*Azor*, le fainéant qui s'étire là sous les lanières. Drôles de figures feront les passants quand vous le descendrez sur le trottoir.

Michiels griffonnait le *parlant à*. Ses doigts se crispaient sur la plume et il avait eu grande peine à ouvrir son écritoire de poche. Et pourtant, malgré son effroi et son horreur, une irrésistible envie de demander à ce démon s'il ne pouvait rien sur sa gastrite, le tenait. L'homme lui semblait épouvantable, mais sa monstruosité même suscitait dans l'âme troublée du pauvre scribe, un espoir malsain d'un remède inattendu, coupable peut-être, mais souverain. Il se sentait en proie aux tentations du misérable pensant à vendre son âme au diable.

Pendant ce temps, l'autre s'était approché d'un trépied qui supportait une marmite chauffant au dessus de la flamme bleuâtre d'une lampe à esprit de vin. Il tournait le liquide avec une grande cuillère. Doucement une vapeur montait répandant une âpre odeur ne ressemblant à aucune de celles qui avaient jusques là passé par les narines de Michiels.

— Voulez-vous boire une tasse? C'est du thé de feuilles de Nénuphar-anthropophage. Je les ai cueillies moi-même dans les étangs qui servent de charniers au roi de Dahomey. On y jette les cadavres des nègres assommés dévotement dans les grandes solennités. Ces coquins de nénuphars les

suçent et les absorbent comme vous feriez d'un beefsteak. Il n'y a rien de tel que cette infusion pour retaper les vieux comme moi ».

Et soulevant la cuillère, il en versa le contenu dans l'entonnoir de son gosier.

Le long de l'échine de Michiels la sueur perlait comme s'il y bavait l'épouvante.

— Voici, dit-il, d'une voie méconnaissable, en délivrant le double.

— Et voilà le cas que j'en fais, reprit l'autre, en essuyant dessus son bistouri. — Ceci n'est pas dit pour vous, mon brave, mais pour mon propriétaire. Ah que je voudrais le tenir ici, à la place de ce chien, qui me léchait, figurez-vous, pendant que je le bouclais. Quelle belle dissection j'en ferais! Et lente... oui très lente... et sans anestésique pour insensibiliser, mille tonnerres! »

Avec son petit couteau, il décrivait des découpures savantes, dans l'air, comme s'il taillait en plein dans le cuir de l'infortuné Rentmeesters, alors en train de somnoler en son paisible logis de la courte rue des Longs-Chariots.

Il y eut un silence durant lequel les lamentations de la levrette retentirent plus déchirantes et plus lugubres.

Michiels, mordu par le souci de sa gastrite, faisait, pour en parler, un effort égal à celui qui l'avait glorifié en Cour d'assises lors de l'épisode du sabre. Il dit tout à coup, rapidement :

— Monsieur le docteur, je suis malade. Voulez-vous voir et me donner un remède?

— Malade, vous, reprit Tolmache, en le toisant de pied en cap. Au fait, qui n'est pas malade, très malade? Et soulevant la lampe, il le scruta de son perçant regard. Puis, sans hésiter, dardant sur lui son index, comme une flèche dans la terre molle d'un tir à l'arc au berceau, d'un choc sec et dur, il lui pointa l'estomac en disant : Là git le mal.

— Touché, dit instinctivement Bastien, qui s'escrimait quelquefois au serment de Saint-Georges, dans une des maisons corporatives de la Grand'place.

— Vous avez là un viscère qui, vous paraîtrait ignoble si je vous fendais l'abdomen pour l'en extraire et vous le montrer. »

L'huissier sursauta. Comme en un éclair, il se voyait appliqué sur le chevalet, son énorme ventre crevé ainsi qu'un potiron dont on a découpé une tranche.

— Tranquillisez-vous, ce n'est pas nécessaire. Mais, je vous le répète, votre estomac est ignoble. Je le vois comme si j'étais dedans. Il est

incrusté à l'égal d'une vieille chaudière à vapeur. Il est flasque et puant comme les cuirs verts salés qu'on débarque d'un voilier arrivant de Buenos-Ayres. S'il le trouvait dans un tas d'immondices, un chien pelé crevant de faim n'en voudrait pas.

— Och! God! gémit Bastien. Mais en peut-on guérir?

— Oui.

— Comment, pour l'amour du ciel? Tout ce que j'ai fait jusque maintenant n'a servi à rien.

— Des drogues, sans doute. Ça ne m'étonne pas. Il n'y a pas de drogues qui puissent nettoyer cette charogne, et surtout lui rendre l'activité, ce qui est l'essentiel.

— Connaissez-vous autre chose?

— Mais certainement que je connais autre chose. John Tolmache Itchkoc guérit tous ses malades,... à moins qu'il ne les tue,... en faisant une expérience.

Michiels recula.

— Je ne dis pas ça pour vous. Puisque j'ai là un chien, je n'ai pas besoin d'un homme. Mais, — ajouta-t-il en ricanant, quoiqu'on pût croire qu'il parlait sérieusement, — il ne fait pas bon se confier à mes soins quand mon chenil est vide. Ainsi vous avez confiance en moi?

— Oui, dit Bastien avec conviction, entraîné de plus en plus dans le tourbillon d'une séduction énigmatique, s'enfonçant comme le cheval qui pousse son poitrail sur le coutelas de l'équarisseur dès qu'il en sent la pointe.

— Et bien, voici : Trois fois par jour une heure de tambour! — Et il éclata de rire.

— Vous vous moquez de moi, balbutia l'autre interloqué.

— Mais non, mais non. Le remède est drôle, c'est pourquoi j'en ris. Quant à être bon, je vous en réponds. »

Et comme l'huissier hésitait : — Ce n'est pas la vieille médecine, j'en conviens. Mais, mon garçon, la vieille médecine s'en va en loques. C'est une radoteuse et une pédante qui ne voit pas plus loin que les verres de ses lunettes. Elle a toujours pris les chemins les plus longs sans se douter qu'elle a tout à portée des doigts. Ah! vous croyez que mon tambour est une plaisanterie. Je l'ai cru aussi jusqu'au jour où, officier de santé dans les armées fédérales, j'ai été frappé de la bonne santé imperturbable des fantassins qui maniaient les baguettes sur la peau d'âne. Jamais de gastrite ces gaillards-là. Pourquoi ? Quel rapport entre les *ra*, les *fla* et la digestion ? Difficile à trouver, mais lumineux dès qu'on le sait. C'est le rythme! la loi

du rythme ! loi universelle, dominant la matière comme l'esprit. L'estomac gâté, devenu inerte, ne guérit que s'il retrouve le mouvement machinal et normal qui triture les aliments. Battez la caisse près de lui, méthodiquement, il va chercher à emboîter le pas, sans réussir d'abord, mais insensiblement il sortira de son engourdissement. Redoublez à heures fixes, tapez, retapez, il finira par être entraîné, il marchera en mesure, absolument comme les badauds qui accompagnent un régiment. Une fois l'habitude reprise, il continuera tout seul. C'est la guérison. »

Michiels était tout oreilles. Il était vivement frappé par ce raisonnement dont la logique vulgaire s'imposait à sa simplicité plébéienne.

— Il y a à Chicago, reprit le vivisecteur avec animation, une maison de santé avec cinq cents cellules, ayant chacune leur tambour, comme dans un établissement de bains chaque cabine a sa baignoire. On y va faire sa cure. Tout marche à la vapeur. Le malade est assis le ventre nu près de l'instrument, il tourne une clef et le roulement commence, énergique, continu, accéléré. Trois semaines suffisent aux plus compromis. Il en faut six pour ceux qui ont eu la mauvaise chance de se faire droguer par la Faculté : histoire de revenir sur ses pas. Médecine d'empirique, crient les savantasses. Je réponds, moi : Seule vraie médecine, celle qui regarde autour d'elle et se trouve toute faite dans la nature. Je commençais à réussir là-bas, aux Etats-Unis. J'avais fait du bruit avec mes tambours. J'ai dû m'expatrier parce que le même jour moururent dans l'établissement deux patients, l'un qui venait d'arriver, l'autre qui allait partir. J'exposai les deux estomacs dans l'alcool pour montrer la différence. C'étaient des préparations magnifiques et absolument convaincantes. Mes rivaux m'accusèrent d'avoir aidé la coïncidence des décès pour me procurer ces échantillons hors ligne qui me faisaient une réclame colossale. J'avais contre moi, j'en conviens, quelques apparences. Je décampai. »

Il parlait en gesticulant, secouant parfois sa crinière de neige, comme un étalon qui s'ébroue.

— Le bruit ! La musique ! comme moyens curatifs ! On n'a pas encore compris tout ce que cela peut produire. Le canon ! A-t-on jamais observé de près l'état physiologique des artilleurs ? A quelles maladies échappent-ils ? Et les violonistes ? Et les sonneurs de cor ? Et les joueurs d'orgue de barbarie ? Ah ! si j'avais le temps ! »

Ses paroles tintaient drues et lancinantes, pareilles aux notes d'une épinette tracassée par des doigts agiles et fiévreux. Michiels subissait l'impression de cette vélocité tapageuse qu'il sentait non seulement aux oreilles, mais sur tout le corps, qu'elle parcourait, grimpant, descendant,

tournant en des évolutions fourmillantes. Oui, le bruit n'était pas seulement du bruit, il avait une vertu matérielle, car voici qu'il l'enveloppait par son réseau invisible, ainsi qu'une grosse mouche prise dans les fils d'une araignée.

— La médecine est à refaire, reprit l'Américain. Je sais des maux qui se guérissent par les couleurs. Je peins mes malades, moi, Monsieur! J'ai dressé un catalogue des tons et des nuances, je les dose, comme les autres dosent le quinquina et le nitrate d'argent. J'ai vu dans les musées tel tableau qui, brossé sur la peau humaine, dans ses éléments dominants, aux bons endroits, eût sauvé des milliers de vies, J'ai là un livre manuscrit intitulé : *Palette médicale*, qui entrera dans les préjugés comme l'éperon d'un monitor dans la coque d'un vaisseau de bois. »

Il désignait dans un coin dont l'œil de Michiels perçait maintenant le clair obscur, un amas gigantesque de papiers, entassés en feuilles volantes, contre les murailles dont il semblait un contre-fort.

— Ils ne savent rien, rien, rien, tous ces bavards, parce qu'ils ne savent rien regarder que leurs bouquins. Les Allemands ont tous de mauvaises dents. Vous avez remarqué ça, n'est-ce pas? Leurs gencives ressemblent aux remparts démantelés de vieux châteaux-forts : des créneaux, des brèches, quelques noirs pitons. D'où vient cela? De leur langage, de leur terrible idiome, forçant les muscles des mâchoires et des joues à des contorsions contre nature, à des dislocations qui tourmentent, détournent et ruinent la nutrition des parties voisines. Quelque chose comme la déformation des pieds des danseuses. Si vous avez des enfants, gardez-vous de leur faire apprendre ce rabachage qui n'a d'équivalent que le bruit que font les chevaux mangeant de l'avoine. Je l'ai expérimenté sur une école de jeunes nègres à la Nouvelle-Orléans. Je les ai pris à six ans. Ils avaient tous entre leurs épaisses lèvres de chair crue deux rangées de petits cubes d'ivoire qu'on eût crus taillés à même dans les plus belles défenses d'éléphants du Congo. Dix ans après, ils parlaient l'allemand comme Gœthe, mais leurs bouches étaient ravagées comme s'ils avaient hiverné trois hivers au Spitsberg rongés par le scorbut. Je parle onze langues, comme si chacune était celle de ma mère, vous l'entendez par mon français. Je comprends l'allemand comme si j'étais né à Berlin. Mais je n'en ai jamais lâché un mot. Aussi ai-je gardé mon ratelier, voyez. »

Il ouvrit la bouche, montrant deux alignements qu'on eût dit exclusivement composés de canines, espacées, triangulaires, pointues, comme les mâchoires en scie d'un requin.

— J'ai refait l'hygiène dentaire, vociféra-t-il. Je connais les mots dont il

faut s'abstenir pour éviter la carie, ceux qui améliorent l'émail. J'en ai dressé un dictionnaire. Il est là aussi, dans le coin. Attendez, que je le trouve. »

Il entra dans le tas, comme un baigneur dans le flot. Il en eût tout de suite jusqu'aux cuisses. Les pans de sa robe écarlate s'étalèrent derrière lui pareils aux ailes entr'ouvertes d'un perroquet pourpré qui aurait eu la taille d'un condor. Les papiers bruissaient comme les feuilles sèches quand les pieds y traînent sous les bois. Quelques souris sortirent, noires fusées, avec un petit cri strident et disparurent derrière la caisse de la lice, toujours têtée par son avide progéniture, qui continuait à gémir tristement. Du remous qu'il imprima à la masse sortit une poussière qui remplit la chambre et fit tousser l'huissier.

Il fouillait, fourrageait, comme un chiffonnier dans un amoncellement d'immondices, et grognait d'impatience de ne pas découvrir le fantastique glossaire. Michiels le regardait par dessus la table qui maintenant les séparait, et fasciné par les gestes du maniaque, se penchait pour mieux voir, appuyant les mains sur le bord, oubliant le crucifié sanglant qu'elles touchaient presque, et dont la pauvre poitrine continuait à palpiter d'un souffle presque éteint, symbole affreux de la souffrance, image terrible des convulsions dans l'immobilité.

— Mort! Et sang! Et damnation! Pas moyen de le dénicher. »

Et se retournant brusquement, il resta là, engagé dans les rognures, comme Sénèque dans son dernier bain. Ainsi, de loin, fondu dans la pénombre, tel qu'une apparition surgissante, il apostropha de nouveau l'huissier.

— L'influence des contractions musculaires sur les dents, sur la peau, sur tout! Ils l'ont comprise quand ils ont méthodiquement organisé leur gymnase de chambre. Ils ont un mouvement pour chaque muscle, aux pieds, aux jarrets, aux fesses, au tronc, aux bras, aux mains, aux doigts. Ils maintiennent ainsi la souplesse et la fraîcheur des membres. Mais aucun de ces malins ne s'est avisé d'appliquer ce système à la face humaine pour la conservation de la beauté et de la jeunesse, pour éviter les rides et les flétrissures de l'âge. J'y ai pensé, moi. Je sais comment on garde le front lisse, comment on évite la patte d'oie, comment on conserve aux joues la vigueur et le poli. Il suffit de faire manœuvrer les organes faciaires par des grimaces intelligemment combinées. C'est la gymnastique du visage. J'en suis l'inventeur. Tenez, regardez, en voici. »

Et, en effet, comme sur le verre d'un kaléidoscope, sur sa face chafouine, avec une variété et une rapidité prodigieuses, défilèrent en une danse macabre les grimaces les plus épouvantables, les plus grotesques, les plus

bouleversantes, les plus navrantes que jamais cerveau halluciné par un cauchemar ait rêvées. La bouche s'allongeait en un rictus affreux, puis se resserrait en cul de poule, les yeux se renversaient blancs et striés de rouge, le front, montait, montait, puis retombait comme si une masse l'avait assommé, la peau se plissait et se crispait en vacillations tétaniques.

Quand il s'arrêta épuisé par cet acrobatisme d'une virtuosité infernale :
— « J'en prépare une édition illustrée, s'écria-t-il. Jamais on n'aura rien vu de pareil. C'est souverain, je l'affirme. Vous avez lu dans les journaux ce qu'on dit de mistress Maud Astor, cette Californienne, qui depuis vingt-deux ans ne change pas et, à quarante-sept ans, a remporté le prix de beauté à Cincinnati. C'est ma cliente, elle pratique mon système. Tous les matins, deux heures durant, devant sa glace, elle gymnastique sa figure. Elle ira ainsi jusqu'à la nonantaine. Je suis certain que Ninon de Lenclos avait découvert le truc ».

Relevant sa robe de chambre, comme une femme eût fait de ses jupes, il sortit de sa litière et, plus tranquille, revint près de Michiels.

— C'est neuf, hein? ce que je vous dis. J'en aurais pour des mois à tout vous exposer. Il n'y a, du reste, qu'à ouvrir les yeux pour que les observations vous entrent dans la caboche comme l'eau de mer dans la cale d'un navire qu'on saborde. Vos phtisiques! ici en Belgique, ils augmentent étonnamment depuis trente ans : voyez les statistiques. C'est à cause du procédé employé pour le contrôle des billets sur les chemins de fer. Les voyageurs sont dans leurs compartiments, entassés, mijotant dans une bonne moiteur. Vlan! la portière s'ouvre, une trombe d'air glacial entre, flagellant tout le monde de sa rafale. Si, en hiver, s'ouvrait ainsi une fenêtre dans un appartement, on pousserait des cris de terreur. On est douché jusqu'aux os. La grippe, la bronchite, le catarrhe, la pneumonie, la fluxion de poitrine entrent tels que des assassins dans une demeure mal gardée. Des milliers de gens chaque jour subissent ce traitement sauvage. J'appelle ça inoculer la tuberculose. C'est une bien autre raison de supprimer le procédé barbare de recueillir les tickets en faisant courir les gardes sur les banquettes des trains en marche, que les quelques morts et les quelques blessés qu'on enregistre tous les ans.

« Les chemins de fer! C'est du propre, avec leurs secousses rythmiques et le frottement ininterrompus des voyageurs sur le drap des sièges. On en verra de belles dans trois ou quatre lustres, grâce à ce régime aphrodysiaque qui s'applique à la presque universalité des populations occidentales. La pornocratie se développera, la littérature deviendra obscène, les mœurs tourneront à la polissonnerie chronique et incurable. C'est le wagon qui en

sera cause. Chacun sait, sans le dire, ce que le cahotement du rail dégage de lubricité. L'emblême de la Vénus moderne, c'est la locomotive avec ses ébranlements durant des kilomètres et des kilomètres. Établir une voie ferrée, c'est étendre sur le sol de la cantharide ».

Michiels, qui voyageait peu et n'avait jamais aidé la bonne nature par des moyens artificiels, comprenait moins. Sa tête, du reste, commençait à bourdonner formidablement. Pour un simple et honnête huissier c'était beaucoup d'une seule rasade. Il éprouvait le besoin de respirer, de se reconnaître, de se recueillir.

Pour marquer un mouvement de retraite, il fit un pas de côté.

Il sentit que sa semelle posait sur un corps mou. Instinctivement il retira le pied et regarda. Il vit une masse bombée, noirâtre, visqueuse, luisante : on eût dit une huître démesurément grasse et grande. Et tout de suite il en distingua quatre, cinq, six autres, tigrant le plancher aux alentours.

Il eut une nouvelle commotion d'angoisse et d'effroi.

John Tolmache Itchkoc s'en aperçut.

— Ce sont mes grenouilles que j'ai lâchées tantôt, dit-il ». Et se baissant il en ramassa une qu'il tint suspendue par une patte à hauteur des yeux de Michiels qui, tout de suite, remarqua qu'elle était sans tête; la peau du cou mal cousue et sanguinolente, attestait l'atroce mutilation.

Le médecin la mit sur la table et de la pointe de son couteau la piqua au côté. Bastien, terrifiante merveille, vit, à cette atteinte, la décapitée franchir d'un bond le caniche gisant, et renouvelant son saut, tomber à terre. Puis là, elle s'enleva encore, cogna la muraille, se retourna devant l'obstacle, revint en arrière, alla heurter la paroi opposée, et à plusieurs reprises recommença cette œuvre de démon. Et les autres qui maculaient le sol, touchées par elle en passant, partirent tour à tour, comme des torpilles. Toutes oscillaient d'un bout à l'autre de la salle, virant quand elles touchaient la plinthe, se mêlant dans leurs chassés-croisés, telles que des pendules ballant en même temps. Leur mouvement se ralentit peu à peu, et bientôt elles demeurèrent de nouveau inertes, en grosses loupes, par terre.

— Effets des mouvements reflexes, dit Itchkoc qui jouissait de l'étonnement mêlé d'épouvante de son client. Même sans tête, la grenouille respire par la peau si on la mouille. Le sang continue à circuler, le système nerveux reste sensible et obéit aux impulsions habituelles. En voulez-vous une? Ça amusera vos enfants. »

— Non, non, merci, dit vivement, d'un accent altéré, Bastien, qui décidément en avait assez. Je dois partir. Monsieur le Diable..., pardon Monsieur le Docteur. Combien vous dois-je pour la consultation?

— Pas un dollar. Prenez ma prescription comme cadeau de Noël. Jamais vous n'en aurez eu de pareil.

— Merci, dit Michiels, qui déjà gagnait le large.

— Attendez que je vous éclaire, dit l'autre, qui prit la lampe et, rouge comme Satan, resta debout sur le palier dans un coup de lumière, tandis que l'huissier dégringolait l'escalier, tâtonnait de ses mains tremblantes pour faire mouvoir le pène, et se sauvait après avoir refermé bruyamment la porte.

Il dévala au pas accéléré la rue d'Arenberg, enfila les Galeries St-Hubert, perçant, en la bousculant, la foule noire de désœuvrés suspects qui s'y entasse le soir. Dans le pignon qui cloisonne le passage à mi-parcours, le cadran éclairé de l'horloge publique lui sembla une pleine lune morne. Il traversa la place de l'Hôtel de Ville, inquiétante dans l'austérité de ses constructions gothiques. Une pluie fine et froide filtrait à travers le brouillard.

Quand il arriva à sa demeure, une gamine de dix ans, en haillons, la bouche contre le trou de la serrure, soufflait d'une voix grelottante un chant de Noël qui devait entrer dans le corridor d'entrée comme une romance de petite morte revenant la nuit se plaindre. Près d'elle deux autres misérables, plus jeunes, muettes et tremblotantes de fièvre, attendaient.

Michiels leur donna un sou.

Il n'alla pas ce soir-là au *Borgval*. Il se laissa choir sur une chaise, au coin du feu, dans la cuisine.

Une servante villageoise y nettoyait, y rangeait tout, selon l'usage bruxellois la veille des grandes fêtes.

Malgré ses émotions, il dormit moins agité que de coutume. Par reconnaissance de n'avoir pas à porter cette nuit le poids quotidien des pintes, son estomac, instrument ordinaire de cauchemars et d'insomnies, le laissa tranquille. Il rêva seulement d'une exposition publique où l'on exhibait une sorte de pieuvre morte, desséchée, hideuse, devant laquelle un public sans cesse renouvelé s'extasiait. Un pître la désignait d'une baguette en criant sans cesse : « L'ignoble estomac de l'huissier Bastien Michiels ! » On payait dix centimes.

Il se réveilla sur le tard, vers neuf heures. Un pâle soleil de Noël inondait son lit d'une lumière douce. Les événements du soir précédent avaient, dans son esprit, perdu leur perspective fantastique. Ce qui dominait pour lui, c'était qu'il avait un estomac ignoble, et qu'il existait peut-être un remède pour le réhabiliter, pour lui rendre sa dignité première.

Emploierait-il le tambour ?

Pourquoi pas? Il résolut la question par un proverbe : Si ça peut ne pas faire du bien, ça ne peut pas faire du mal.

Il descendit.

En l'entendant, la servante sortit de la cuisine, et en flamand lui souhaita une heureuse Noël! *Zalige Kersmis!*

Il lui donna une pièce d'onze sous et demi (le franc de France en vieille langue monétaire du Brabant), et entra dans sa petite salle à manger.

Le couvert était mis pour le déjeuner. Tout de suite elle lui apporta du chocolat brûlant et des couques au beurre réchauffées au four, *extra* remplaçant, suivant la coutume locale, pour les quatre grandes fêtes gardées, le café au lait fortement mêlé de chicorée et les tartines de tous les jours.

Quand il eut fini, il rappela la domestique.

— Mie-Wantje, dit-il, allez me chercher Kobe Janssens.

C'était un des tambours de la garde civique du quartier, dont Michiels était sous-lieutenant. Il habitait presque à côté. Sa femme était verdurière et marchande de harengs saurs.

Dix minutes après Kobe Janssens paraissait. Lui aussi souhaita : Heureuse Noël! Lui aussi reçut sa pièce d'onze sous et demi. La conversation s'engagea en plat flamand du bas de la ville.

— Kobe, voulez-vous venir jouer du tambour ici trois fois par jour, durant une heure?

— Qu'est-ce que vous dites, lieutenant? Jouer du tambour! Ici! Trois fois par jour! Pourquoi?

— Ça c'est mon affaire, Kobe. Supposez que c'est pour débarrasser la maison des rats.

— Vous croyez que c'est bon *het getrommel om ze te verjagen?* Ça pourrait bien être vrai. Je ne l'ai jamais entendu dire. Je veux bien.

— Je vous donnerai par jour un escalin. Ça va-t-il?

— Mais oui, c'est autant de gagné. A quelle heure chaque fois?

Avant que Michiels eut répondu, on sonna de la rue Il fut distrait et écouta. La servante ouvrit et apporta une lettre.

— C'est pressé, dit-elle.

Il lut. C'était de Me Van Camp, l'avoué : « Mon cher Michiels, écri-
« vait-il, inutile de poursuivre l'exécution de l'ordonnance de déguerpisse-
« ment que vous avez signifiée hier au docteur Itchkoc. Il paraît que c'est
« un fou. Nous allons demander son interdiction. Son fils est arrivé hier
« de New-York. D'accord avec le propriétaire, qui sera indemnisé, nous le
« laisserons dans sa maison pour être plus sûr de l'avoir sous la main ».

L'huissier resta rêveur. Un fou !

Le tambour, debout, attendait. Au bout de quelques instants il demanda :

— Eh bien, lieutenant, à quelle heure?

Michiels, indécis, se tâta l'estomac, puis avec le geste d'un homme qui se dit : Bah ! je me risque ! il répondit :

— Nous commencerons demain matin à l'*Angelus*.

EDMOND PICARD.

24 décembre 1884 (Veillée de Noël).

FÊTES MONACALES

I

A coups de cloche, à coups de trompe et de bourdon,
Au tapage mordant des trompettes claquantes,
La crosse droite en main comme on tient l'espadon,
Front nu, torse en hauteur, allures attaquantes,
Les chevaux rythmant clair de leurs sabots d'acier
Quelque joyeuse et folle entrée au cœur des villes,
Les moines féodaux, bardés d'orgueil princier,
S'étalent tout en or dans les fêtes civiles :
Hommes sacrés, siégeant sous leur froc suzerain,
Eblouissant leurs temps de leurs majestés pâles,
Le monde avait l'effroi de ces grands blocs d'airain,
Assis les pieds croisés sur les foudres papales.

II

C'étaient les âges neufs où les tiares et croix,
Soudainement dans les guerres dégringolées,
S'ensanglantaient autant que les glaives des rois,
Et se cassaient aux chocs des heurts et des mêlées.
Les évêques jugeaient la plainte et le grief;
Leur donjon mordait l'air de ses crénaux gothiques ;

Ils n'avaient cure et soin jamais que de leur fief;
Ils se disaient issus de déesses mythiques;
Leurs cœurs étaient hautains — mais leurs cerveaux battus
Comme une enclume en bronze, étaient tintants de gloire.

Ces temps passaient d'orgueil et de splendeur vêtus,
Et le progrès n'avait encor de sa racloire
Rien enlevé de grand, de féroce et de lourd,
Au monde où se taillaient les blocs des épopées.
Quelque moine en était le dompteur rouge et gourd,
Mais moins à coups de croix pourtant qu'à coups d'épées.
Il infusait au peuple agenouillé la peur,
Aux grands la crainte; aux rois il parlait de puissance
Qui leur venait d'en haut et plongeait en torpeur
Les serfs dont il fallait couper ras la croissance.

Et naquirent alors des cloîtres fabuleux
Dans les obscurités des bois et des mystères,
D'abord gardiens sacrés de morts miraculeux,
Ils vécurent, ayant des rois pour donataires,
Et des princes, vassaux de Dieu, pour protecteurs.
Ils devinrent château, puis bourgade et village,
Ils grandirent cité géante — et leurs tuteurs
Mirent le féodal pouvoir en attelage
Au devant de leur brusque et surgissant soleil.

III

Et c'est fête aujourd'hui dans ce monde néfaste,
Vingt grands abbés, la mitre au front, le doigt vermeil,
Sont là, monumentaux de vigueur et de faste,
Le drapeau monacal se refête à l'écart,
Pesant d'orgueil sacré, dans des lambris de marbre.
Vingt hérauts plastronnés de soie et de brocart
Sont fixés, tout debout, chacun au pied d'un arbre
Dont feuille à feuille on a doré le dôme entier.
Et le soleil chrétien voit ces luxes rebelles
Trôner dans la splendeur d'un vallon forestier,
Et sous le va-et-vient des papales flabelles

Un repas colossal souffle, fourneaux béants,
Eructant en renvois sa flamme et sa fumée,
Par les gueules de fer des soupiraux géants.
Une odeur de mangeaille et de chair allumée,
Et de sauces fleurant les gras parfums huileux,
Plaque au palais et fait suinter d'aise les bouches.
Sièges, coussins, tréteaux, divans par tas moelleux
Cerclent la table encor vide, comme des couches.
L'air est coupé de lents effluves altérants;
Sur les velums tendus le vent plisse des moires;
Des corbeilles de fruits bombent leurs tons safrans
Sur des plinthes de chêne et sur des bords d'armoires,
Et les échansons vifs, passent, le bras orné
De la sveltesse en col de cygne des aiguières.

Dans l'attente et l'odeur du repas atourné
Ils écoutent les vingt abbés, vœux et prières
Que leurs vassaux, genoux touchant le sol, leur font.
Et reniflent l'encens des lourdes flatteries.

Et la fête prolonge autour son cours profond:
Des guirlandes d'argent sur des piques fleuries
Le long des chemins verts gagnent les loins des bourgs;
Des soldats cuirassés d'acier et de lumière
Campés sur leurs chevaux au coin des carrefours
Pointent leurs casques bleus sous un vol de bannières;
Le soleil estival mord le fond d'un torrent,
Allume les rochers et fait craquer les chênes;
Dans les hameaux, tout un peuple tintamarrant,
Se prépare, brutal, aux kermesses prochaines
Où son rut roulera comme un fleuve au travers;
Et des étalons roux, la prunelle élargie,
Le ventre frémissant et les naseaux ouverts,
Tendent leurs cous gonflés du côté de l'orgie.

Enfin la table est prête et dresse ses couverts.
Les vingt abbés, la croix d'argent sur les poitrines,
Flanqués chacun d'un haut valet, se sont assis.
Ils hument les pâtés, les lards et les terrines,

Les mets monumentaux, tassant leurs ramassis.
On sert des paons, la queue épanouie en lyre;
Des porcs, les flancs mordus de tridents ciselés;
Des cuissots roux dont une odeur d'ambre et de myrrhe
Fume à travers les dents de lourds plats crénelés.
Les fumets pimentés et les sauces ardentes
Agacent de leur feu titillant les palais,
Que corrigent des fruits aux saveurs corrodantes.
Le repas se poursuit sans trève, sans relais.
Voici le grand gibier des liesses avides :
Les sangliers, dont la hure dans le festin,
Haineusement grimace et tord ses crocs livides,
Les aloyaux et les rognons de bouquetin,
Les filets raffinés, les volailles farcies,
Les daims royaux, tués la nuit, aux alentours,
Les faisans adornés de grappes cramoisies
Et la chair des chevreuils avec des langues d'ours.

IV

A gauche, au coin d'un lourd massif, entouré d'ormes,
Sur des tréteaux vêtus de velours damassés,
On mime avec des cris et des clameurs énormes
Jérusalem conquise et l'assaut des Croisés,
Le glaive au vent, sur la douve monumentale.
D'abord s'avance, au pas, le héros Godefroid,
Levant sur l'Orient la croix occidentale,
Le duc de Normandie en vêtements d'orfroi,
Pierre l'Ermite assis sur sa mule âpre et raide,
Puis Bohemond, et le Sire de Vermandois,
Robert de Flandre, et là, fier entre tous, Tancrède.
Autant d'assauts livrés ensemble, autant d'exploits.
On lutte à corps serré, pied à pied, et les casques,
Les heaumes, les armets, sonnent clairs sous les coups,
Les glaives vont tournant en sanglantes bourrasques,
On s'agrippe; Chrétien dessus, Maure dessous,
Roulent noueusement dans le flux des mêlées.
Des cimeterres bleus luisent, éclairs de deuil,

Heurtant d'un choc d'acier les masses dentelées,
Et les pennons tenus debout comme un orgueil.
Les cœurs sont furieux, les têtes allumées.
On entend le grand cri : Notre-Dame et Noël!
Et cet emmêlement des deux larges armées
Fait croire un long instant que le heurt est réel.
Les Turcs creusent les rangs de sanglantes ornières;
Les Chrétiens sur les murs s'acharnent plus avant;
Rien ne fait présager laquelle des bannières
Triomphale et levée ira claquante au vent,
Quel symbole mourra de mort rouge, quel monde
Tiendra sous sa lourdeur l'autre monde écrasé;
Quand par dessus les flots de la tuerie immonde,
Vêtue en long manteau d'argent fleurdelysé
Surgit debout l'archange avec sa cour de gloires,
Avec ses cheveux fiers, avec son pied dompteur,
Avec ses doigts dorés, d'où tombent les victoires.
Et l'Asie est conquise au Christ inspirateur.

A droite, un lent cortège altier de filles belles,
Vierges superbement, les cheveux en camail
Sur l'épaule, le corps orné de brocatelles,
La ceinture bouclée avec fermoirs d'émail,
Lentes, et sur un pas de rythme ancien procède.
Elles ne font qu'aller, que venir, que passer,
L'horizontal soleil tout en splendeur, obsède
De ses glissants rayons leur front, et vient baiser
Les bijoux solennels qui pavoisent leurs tempes
Et leur col frais et nu jusqu'au vallon des seins.
Les premières s'en vont en rang, levant les hampes
De roux et lourds flottants drapeaux diocésains,
Les fronts baisés au va-et-vient des broderies,
Les doigts cerclés d'argent et les poignets d'airain.
D'autres viennent, tenant de sveltes armoiries,
Des tortils monacaux et blancs où le burin,
Tailla sur fond d'azur des mitres crénelées;
D'autres devant leurs pas égaux sèment des fleurs;
D'autres, les pieds battant les traînes déferlées,
Les cheveux défrisés par les vents cajoleurs,

Passent, symbolisant les lentes litanies,
Avec des cartels d'or et des emblêmes bleus.
Et tel ce défilé, coulant ses symphonies
Et sa mobilité de couleurs et de feux,
Parmi le déploiement des ruts et des ripailles,
Attire l'œil des grands moines enluminés
Qui par dessus les plats de lard et de tripailles
Penchent leur face énorme et leurs sens tisonnés.

V

On sert encor dans des coupes et des amphores,
Les crûs des vins de France et les cidres normands.
Il flambe des parfums aux éclairs de phosphore
Dans les ventres ouverts de cratères fumants.
Les vents passent, tordant leurs feux en chevelures
Et s'imprègnent d'encens et l'épandent au loin
Et le roulent parmi les flux des moissons mûres
Et la marée en fleur de l'avoine et du foin.
De l'horizon arrive à travers champs, la houle
Des vacarmes touffus et des débordements,
Et des sauvages cris, et des ruts de la foule.
On devine, là-bas, dans les hameaux, fumants
De liesse à pleins instincts et de joie à pleins ventres,
Serves et serfs, patauds et pataudes, tous soûls,
Mâles, luttant entre eux comme les loups des antres,
Et femelles hurlant autour, les regards fous.

VI

Enfin, le long repas finit, et les lumières,
Dans les massifs géants, larment l'obscurité,
L'ombre descend des monts aux heures coutumières,
Le ciel s'étend immense ainsi qu'un drap lacté
Sur les étangs rêveurs et les plaines songeuses.

Mais bien qu'il fasse soir, les bruits croissent toujours
Et montent plus grouillants des plèbes tapageuses
Et roulent plus tonnants vers les échos des bourgs,

Jusqu'à ce que minuit tombe sur les villages
Et que les moines las, mis en joie et repus,
Quittent la fête ardente encor.
Leurs attelages
Sont amenés fringants sous les ormes trapus.
On les y voit monter, la face au vin rougie.
Et s'en aller par les routes à travers bois,
Faisant de loin en loin sur la foule et l'orgie
Avec leurs mains en or de lents signes de croix.

EMILE VERHAEREN.

MADEMOISELLE RAMPILLON

Voilà, deux mètres de peluche... C'est moi qui vous remercie, répondit la vieille demoiselle en reconduisant l'acheteuse.

Dans un coin, à un pupitre éclairé par un bec de gaz, la patronne, debout au milieu d'un amoncellement de cartons étiquetés de petits carrés d'étoffe, achevait l'inventaire de fin d'année.

La demoiselle reprit sa place habituelle derrière le comptoir. En entendant la plume de la mercière griffonner un paraphe au bas du registre, elle tira de sa ceinture une montre en argent, toute plate, datant au moins de 1820.

— Madame, fit-elle avec la déférence presque craintive des inférieurs, je crois que sept heures vont sonner, et vous avez été assez bonne pour me permettre aujourd'hui...

— Ainsi, dit la patronne en s'arrêtant de replacer les cartons dans leurs casiers, vous ne pouvez décidément dîner avec nous, comme vous avez depuis si longtemps accoutumé de faire la veille de l'an? Ce n'est pas gentil, cela.

— Vous savez combien je le regrette. Mais il faut que j'aille rue Belliard, chez mon beau-frère le capitaine, habiller ses filles pour leur premier bal, et quand il me demande, celui-là, j'obéis... militairement, dit la vieille en riant.

— Enfin, puisque rien ne sert d'insister... Ayez seulement l'obligeance de remettre un peu d'ordre ici, et vous pouvez aller.

La demoiselle ferma tous les tiroirs, rangea les boîtes, brossa les chiffons et les rognures de papier qui traînaient sur le plancher.

— Et maintenant, mademoiselle Madeleine, dit affectueusement la mercière pendant que la demoiselle nouait sous son menton ridé les brides de son chapeau à fleurs, comme je ne vous verrai plus de cette année, je vous souhaite un heureux nouvel an.

— Moi de même, répondit la vieille très émue...Tout ce que vous pouvez désirer...

Les deux femmes se donnèrent une poignée de mains, et la petite vieille, après avoir passé à son bras le cabas de crin où elle serrait ses ciseaux, son fil, ses bobines, prit son en-cas et sortit. Trottant menu, se faufilant entre les passants qui, affairés, chargés de paquets coquettement ficelés dans du papier blanc, se croisaient plus nombreux qu'à l'ordinaire dans la gaîté d'un soir de fête, elle regagnait son logis, une petite chambre à l'étage d'une épicerie, au Cantersteen. A mi-chemin, à l'aspect de l'éclairage inusité qui illuminait les vitrines, découpant en rose des transparents où se lisait le mot *Étrennes*, elle se rappela, entra chez un pâtissier acheter quelques sous de bonbon pour les mioches de sa propriétaire.

Arrivée dans sa chambre, elle fit un bout de toilette, passa le peigne dans ses cheveux gris, enfila une jupe neuve sur sa robe de serge lustrée par le frottement journalier du comptoir ; puis, s'étant assurée que tout était à sa place, le tambour à broder, les paquets de canevas, la courte-pointe en percaline à bouquets bien tirée sur le lit de fer, la commode hermétiquement fermée, le poêle prêt à être allumé le lendemain matin, elle souffla la lampe et partit.

— Ah, mademoiselle Madeleine ! dit familièrement l' « ordonnance » cravaté de blanc en ouvrant la lourde porte aux panneaux de chêne, voilà une demi-heure qu'on vous attend.

Les deux jeunes filles s'étaient précipitées hors de la salle à manger.

— C'est vous, ma tante ? Quel bonheur !... Nous pensions que vous ne viendriez jamais...

Mademoiselle Rampillon entra. A la table mi-desservie, le capitaine et sa femme, leurs serviettes sur la nappe, prenaient le café.

— Bonjour, chère, tu vas bien ? Ces demoiselles ne sont plus à contenir : on allait envoyer chez toi. Une impatience folle !

— Il est vrai, dit le capitaine, qu'elles font leur entrée dans le monde, et ouvrir le feu par un bal chez le colonel Morla, c'est débuter avec les honneurs de la guerre.

— Ah, il fait les choses en grand seigneur. Imagine-toi, ma chère, que ce soir...

— Oui, oui, tu raconteras ça plus tard, interrompirent les deux fillettes en entraînant leur tante sur l'escalier.

Au bout d'une heure elles redescendirent. La vieille venait derrière, avec mille précautions, pour ne pas toucher leur traîne. Souriantes, leur fin visage émergeant d'un flot de tulle sur lequel s'allongeait un cachemire bleu-pâle — on aurait dit deux fondants de sucre dans leur blanche enveloppe de papier festonné — elles se tournaient, se retournaient, et, se haussant sur la pointe des pieds pour arriver à la glace, reconnaissaient à peine les *fifilles* qu'elles étaient, dans cette toilette qui faisait d'elles deux petites femmes.

— La voiture attend, annonça une bonne en entr'ouvrant la porte, et devant ses jeunes maîtresses elle resta ébahie, joignant les mains d'admiration.

— Bonsoir Madeleine, bonsoir Justine... Madeleine, à tout à l'heure, n'est-ce pas?

Les chevaux s'ébrouèrent, et l'on entendit le roulement du fiacre sur le pavé. Mademoiselle Rampillon revint auprès de son neveu; le bambin se désolait de n'avoir pu accompagner ses sœurs. Au bout de cinq minutes il n'y pensait plus : la bouche ouverte, l'œil brillant, il écoutait sa tante, qui le promenait dans le pays des ogres et des fées. Puis, lorsque le sommeil le prit et que ses paupières se fermèrent, elle monta le coucher, resta auprès de son lit jusqu'à ce qu'il fût endormi.

Redescendue dans la salle à manger, toute seule, elle avisa sur la table une vieille gazette. Très curieuse des événements, elle suivait la politique comme elle pouvait, lisant de temps en temps un journal au hasard. Elle prit celui-ci, le dévora d'un bout à l'autre, et eut une émotion en apprenant la maladie d'un célèbre ministre anglais — qui était mort depuis quinze jours.

Sa lecture achevée, elle s'était accoudée sur la table; alanguie en une demi-somnolence, les yeux vides, elle se laissait aller à rêvasser; elle songeait à ce bal, à ce qu'était au juste ce « bal blanc »; elle cherchait à deviner, à travers le va-et-vient des danseuses, la gaîté des petiotes, balançant, dans un quadrille, les falbalas de leur toilette neuve. Et, levant la tête, tandis que, coupant mathématiquement le silence, le timbre de la pendule martelait le temps, sous les glaces encastrées dans les panneaux bosselés d'or, elle réfléchissait, la déshéritée, au bonheur de sa sœur, à la richesse, mais sans un regret et sans qu'il lui vint même à l'idée que ce bonheur selon le monde, elle aurait pu l'avoir, et que c'était elle, la vieille fille, qui l'avait fait.

Minuit sonna. Alors, seule dans cette vaste chambre que le froid commençait à gagner, la vieille, entourée de tous ces visages que formait le sien en se répétant à l'infini dans les glaces, sentit en elle quelque chose qui l'émut à l'idée de cette année qui s'en allait, qui, au douzième coup de l'horloge n'existerait plus, irramenable, aussi effacée que si un siècle avait passé dessus. Une tendresse inonda chaudement sa poitrine, une tendresse débordante pour tous ceux qu'elle aimait. Dans la maison paternelle, il y a cinquante ans, à cette heure-là, chacun se levait, et l'on accueillait l'année nouvelle en s'entredonnant une embrassade d'espoir et d'amour. La pendule achevait de sonner. Dans son besoin d'épanchement, la vieille se leva. Ses yeux virent deux miniatures qui brillaient au mur : c'étaient son père et sa mère. Elle les prit dans ses mains respectueuses, les baisa longuement; puis elle versa un peu d'eau dans un verre placé sur la table; et, le verre tendu, elle murmura entre ses lèvres pâlies, avec une emphase risible, un toast de bonne année à ses proches...

Elle se rassit, se reprenant à songer, la tête penchée sur la poitrine. Harassée de fatigue, elle s'endormit. A une heure, une voiture qui s'arrêta brusquement la réveilla en sursaut : un gazouillis de voix éclata dans le corridor, ruissela dans la chambre, et madame Carmant, suivant ses filles, entra, toutes les trois roses, fleurant frais, avec de petits cheveux follets éparpillés sur le front.

— Bonne année, bonne année! cria la vieille en courant, le cœur gonflé, embrasser toute la famille.

— Merci, Madeleine, je te remercie, dit madame Carmant en lui rendant son baiser.

— Et nous pareillement, ma tante.

Puis ce fut un caquetage à ne rien entendre : les deux demoiselles racontaient à la fois les détails du bal.

— Oh! ma tante, si vous saviez!...

— Ecoutez, ma chère amie, coupa le capitaine Carmant, je vous demande mille pardons, mais il est tard, il faut que je sois demain matin à la caserne.

Il la reconduisit, pour fermer la porte derrière elle : — Bien le bonsoir!

De son pas serré de vieillotte, mademoiselle Rampillon refit ce chemin qu'elle avait fait tant de fois la nuit, lorsque sa sœur ou ses nièces étant indisposées, on l'envoyait chercher, comme une garde-malade.

Chez elle, elle alluma le quinquet; s'étant débarrassée de son manteau, elle disposa le tambour à broder, prit un gros livre à images, le mit ouvert devant elle, et commença à dessiner sur un canevas de dimension ce qu'elle appelait « un tigre d'après nature ».

Il était deux heures et demie du matin quand les voisins, en rentrant d'un réveillon, se dirent : « Tiens, voilà mademoiselle Rampillon qui éteint sa lampe ».

*
* *

Mamzelle Madeleine, comme on l'appelait dans le quartier, avait soixante ans, et il y en avait cinquante qu'elle menait cette vie résignée. Déjà dans la maison de son père, un petit huissier de Liège, elle était, tout enfant, la Cendrillon. Non qu'on la traitât durement. Mais l'étude ne rapportait guère plus de trois cents francs par mois, et madame Rampillon qui, toujours au travail, peinait comme une ouvrière, s'usait à conduire seule le ménage, chaque année plus nombreux. Madeleine devint la seconde mère de la nichée. Toute jeunette on la considéra, et sans qu'elle se plaignît, comme une vraie maman, trouvant bien plus amusant d'écumer le pot, même le dimanche après-midi, que d'aller promener une toilette neuve. Il lui fallait se hausser sur la pointe des pieds pour poser une casserole sur la cheminée, qu'elle était déjà la « grande sœur ». Lui procurer une distraction, l'idée n'en venait pas. Le soir, ayant mis coucher son petit monde, elle s'occupait sous la lampe à raccommoder les robes de sa sœur, les vêtements déchirés de ses frères. Les fois où l'on sortait, elle débarbouillait, coiffait les petits avant de quitter son tablier de servante pour aller s'habiller; et quand un bouton manquait, que les doigts passaient à travers les gants déchirés, c'était sur elle que retombaient les gronderies. Elle courait à sa chambre se bichonner : cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'on criait au bas de l'escalier : « Eh bien, Madeleine, es-tu prête à la fin? C'est toujours toi qu'il faut attendre! »

Un jour, par hasard, on la mena entendre *Joseph en Egvpte*, que donnait une troupe ambulante de passage dans la ville. C'était la première fois qu'elle allait au théâtre. Baignée, enfoncée dans de la musique, les yeux et les oreilles éblouis, elle allait des chanteurs aux décors, des choristes aux ballerines, à l'archet du chef, qui, d'un geste élargi, déchaînait la symphonie. Mais elle n'était plus dans la salle : tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait grandissait, prenait des proportions gigantesques; et elle était toute à l'opéra féerique qui se jouait dans son cerveau, dans son cerveau prêt à éclater, puisque cette représentation-là était pour elle ce que serait pour nous le théâtre écrasant, tuant, où dans un paysage brossé par Rubens, des barytons aux muscles d'athlètes, des cantatrices belles comme des statues, joueraient, en de vrais costumes de rois et de reines, un drame de Shakespeare sur de la musique de Beethoven!

Revenue avec des mélodies plein la tête, elle réunit ses économies, acheta la brochure, et radaptant de mémoire la musique aux paroles, elle chantait sans cesse en tirant l'aiguille. Un pianiste, ami de la maison, l'entendit, resta stupéfié par ces intonations chaudes, souples comme le velours, merveilleuses, n'appartenant plus à la femme, et pas encore à l'homme; et, peu à peu, en montant jusqu'aux plus extrêmes limites, la voix s'affinait, n'était plus qu'un souffle exhalé, si doux et si pur, qu'on ne savait plus de quel être de la création, oiseau ou femme, il venait; mais un souffle encore puissant, puisqu'au moment où il devenait si ténu qu'on n'allait, croyait-on, plus rien entendre, un coup de gosier le résolvait en un trille éclatant, avec la vibrante sonorité d'une coupe de cristal brisée contre un marbre. Il y avait là une vocation. Un billet de mille francs à sacrifier — et quelques années d'études allaient en faire une artiste délicieuse, certaine du succès.

Elle était ravissante d'ailleurs, et comme née pour la scène, avec sa carnation de fleur, où les yeux jouaient deux moucherons bleus sur la corolle d'une rose pâle, avec ses cheveux blonds retombant en nappe sur sa taille délicate et ployante. Et c'était, dans le visage comme dans la voix, tout ensemble Elvire et Suzanne.

Et chaque jour un peu plus, en chantonnant les cavatines de *Joseph*, lui venaient — pensées qui la prenaient pour la première fois, assise près de la fenêtre entre les quatre murs tapissés de papier à ramages — des envies de jeter loin son aiguille, pour aller chercher sur la scène la gloire qui l'attendait, elle le sentait bien, pour chanter aux autres toutes ces choses qui étaient en elle, et à la fin, le rideau relevé sur la fanfare des lumières et des soies lamées d'or, entendre venir à elle, comme un envolement d'oiseaux roses, les bravos enflammés.

« Et les études de tes frères, et la dot de Louise, dirent les parents, pouvons-nous risquer cela pour le talent que tu n'auras peut-être jamais? » La mère se faisait vieille, avait de jour en jour plus de peine à terminer la besogne. Madeleine supplia, pleura : devant elle l'avenir s'ouvrait, splendide, illuminé de tous les flamboiements du succès. Inflexible fut la réponse : « Voudrais-tu être responsable du malheur de tes cadets? »

Elle se tut, et pour n'en parler jamais plus. Silencieusement elle reprit sa chaise auprès de la fenêtre, veillant au ménage, jusqu'à ce que, quelques années plus tard, ses frères étudiants, sa sœur Louise mariée à monsieur Carmant, alors lieutenant, elle partit pour Bruxelles comme demoiselle de magasin. Mais elle garda toujours, ainsi qu'on garde le *bleu* d'un coup de poing, la meurtrissure de ce grand rêve anéanti.

*
* *

Demoiselle de magasin, elle l'était encore aujourd'hui — en cheveux blancs. La vieille demoiselle, disaient les gens polis; la vieille fille, disaient les autres. Ce n'était pas — jolie, lorsqu'elle débarqua, à faire se retourner dans la rue les femmes — que lui eussent manqué les prétendants. Combien, dans les commencements, vinrent étudier à la vitrine les rubans « pure soie » — et pour le bon motif! Mais qu'ils étaient niais, ces jolis cœurs, à côté de son mâle idéal, le « fort ténor » de ses songeries!

Quant à *lui,* le chevalier sans reproche, il était trop beau et trop parfait pour venir jamais, et il ne vint pas. Et voilà longtemps, longtemps, qu'elle en avait fait son deuil, un deuil qu'elle ne montrait pas plus que l'autre, tant elle avait peur d'être incomprise ou raillée, et qui mettait seulement à de rares intervalles sur la gaîté qui est le fond de toutes les âmes fortes comme était celle de cette vieille, un crêpe léger — « un crêpe blanc, comme on porte chez les Chinois », disait-elle en riant. Sans se laisser abattre, et ce qui est plus fort, sans se laisser aigrir par cette double douleur, elle s'était enfoncée à demeure dans le train-train du métier manuel de la même façon qu'elle enfonçait tous les matins son doigt dans le dé à coudre — en chantant. Ses frères pouvaient bien devenir riches, riches à millions, sa sœur se faire voiturer dans un équipage aux panneaux historiés de son monogramme, et le même soir, appuyée sur le bras chamarré du colonel, paraître dans deux ou trois bals, c'était leur affaire. Pour elle, elle continuait sa vie piocheuse de fillette : à la nuit tombante, après avoir tout le jour courbé sur les étoffes son visage amati par l'ombre dont la montre étouffait le magasin, elle s'en retournait droit au Cantersteen, où l'attendait sa broderie. Si elle trimait aussi dur, ce n'était ni pour étourdir son chagrin, car elle était à peu près consolée, ni par nécessité : les frères et la sœur, blessés dans leur vanité de la voir quêter la besogne ainsi qu'une ouvrière, auraient été heureux, et ils le lui avaient dit souvent, de la prendre chez eux. Mais elle avait refusé, ne voulant rien leur devoir, non parce qu'elle était leur aînée, mais parce qu'elle ne voulait rien devoir à personne. D'ailleurs, elle aurait été là dans un hôtel, presque dans un palais : or, elle avait la haine instinctive du « monde », ce pique-nique de mignardises et d'*ignardises* (c'était son mot), où rien n'est naturel, où même quand les femmes se décollètent outrageusement, ce n'est pas leur chair qu'on voit, mais un épiderme de poudre de riz; et elle restait toute interdite devant les épigrammes que ces messieurs et ces dames s'offraient, cérémonieusement confits dans une flatterie. Qu'elle préférait mille fois la société va-comme-je-

te-pousse des gens qui travaillaient de leurs mains, comme elle, des gens du peuple, du peuple même, dont elle était en somme, et qui ne s'amusent pas à mettre en poche la langue que le bon Dieu ne leur a pas donnée pour ça !

Non, si mademoiselle Rampillon restait attelée à ce métier, c'est qu'elle y trouvait ses plus grands plaisirs, sa liberté d'abord : elle ne demandait son pain à personne, et elle l'en trouvait meilleur. Il avait, pour elle, ce travail à peu près aussi varié que celui du cheval qui tourne dans le manège, des joies et des surprises perpétuelles, parce qu'il lui permettait de se laisser aller à ses songeries, qui venaient encore la turlupiner parfois — « les jours où il y avait du soleil » — et parce qu'elle piquait ses points comme jadis elle aurait piqué ses notes, jouissant d'une belle couture comme d'une œuvre d'art ! Une autre chose encore l'émoustillait : l'ambition de laisser à son neveu et à ses nièces qu'elle adorait, et dont la pensée lui était présente sans cesse, un petit pécule, quelque chose qui viendrait d'elle.

Aussi, comme elle se mettait sur la défensive lorsque de loin en loin madame Carmant venant chez elle pour lui remettre une babiole à broder, et souffrant dans son amour-propre de la trouver dans sa misérable chambrette, mangeant, vêtue d'une robe montrant la trame, quelques légumes sur une table de bois blanc, commençait ses gronderies, tournoyait autour de la fameuse phrase, qu'elle n'osait pas lâcher : « Abandonne ton métier ! » La vieille répondait d'abord par un petit sourire assez impertinent, puis, peu à peu, finissait par se défendre *mordicus*, du bec et de l'ongle.

— Tu es logée comme une mendiante, tu ne te nourris pas ! Est-ce permis ? tu me disais la semaine dernière que tu travailles parfois jusqu'à deux heures de la nuit. Tu gagnes pourtant beaucoup plus d'argent qu'il ne t'en faut...

— Patience, disait la vieille, laisse-moi faire. Tout ce que je dépense de moins est autant de gagné pour tes enfants. C'est pour eux que je travaille.

Louise s'en allait sans rien trouver à répliquer, tremblant, en descendant l'escalier vermoulu, qu'il vînt un jour l'idée à l'une de ses amies de porter elle-même l'ouvrage à la brodeuse. Quant à offrir à Madeleine de quoi mieux se loger et s'attifer, il n'y fallait pas songer : fière comme elle l'était, elle leur eût jeté l'argent à la figure.

Du reste, elle n'aurait pas échangé contre tous les bonheurs de la terre cette soupente dont son bras levé, à peine plus grand que celui d'un enfant, atteignait le plafond, et qu'elle faisait admirer à son neveu chaque fois qu'il venait la voir.

— Hein, comme je suis bien casée! On est à l'aise, ici. Et de l'air! disait-elle en ouvrant la fenêtre.

C'était sa « bonne vieille chambre », ces quatre murs entre lesquels, depuis vingt-cinq ans, chaque objet gardait sa place, le lit faisant face à la petite « cuisinière » de fonte, le tambour à broder dans un coin, la commode dans un autre, surmontée de son étalage de bibelots, souvenirs de jours de l'an depuis longtemps disparus, photographies de famille, brimborions, bonshommes en porcelaine et en biscuit — et, tantôt sur la table, tantôt enfoui sous un paquet de canevas, le livret de *Joseph*, corné, les bouts des pages salis. Il était là, voyageant selon le travail, pour qu'elle eût toujours sous les yeux sa couverture jadis d'un bleu pâle. Mais, depuis le jour où elle avait eu cinquante ans, elle ne l'ouvrait plus parce que ça lui rappelait sa jeunesse, ça la faisait pleurer. Le tailleur d'à côté ne l'entendait plus chantonner l'unique romance qu'elle en eût retenue et qu'en travaillant elle s'amusait à répéter à la suite, la reprenant aussitôt finie.

— Oui, disait-elle avec son filet de voix aminci, c'est bien curieux, le croiriez-vous, cet air-là *est devenu* trop haut pour moi.

Ainsi elle vieillissait peu à peu; mais les os avaient beau saillir sous sa peau ridée, et ses yeux faiblir de jour en jour, le devoir, les occupations, la joie d'ajouter toutes les semaines une piécette à la fortune des enfants de sa sœur, la tenaient debout.

De même que la vieille Madeleine demeurait la laborieuse d'autrefois, elle était restée la Cendrillon de la famille — une Cendrillon pour laquelle les citrouilles étaient restées des citrouilles, et qui n'avait jamais vu de souris se métamorphoser en laquais. Le bambin du colonel était-il malade? vite un billet à Madeleine; Madeleine arrivait sans prendre le temps de manger un morceau, préparait des potions toute la soirée, et, tard dans la nuit, le petit bonhomme bien endormi, s'en retournait seule, rasant les maisons et serrant bravement dans la main sa clé. Les fois où monsieur et madame Carmant dînaient en ville, on la priait de venir manger la soupe « sans façons » — parce que l'enfant s'ennuyait tout seul à table. On lui demandait mille services et mille dévouements comme choses absolument naturelles, qui n'empêchaient pas de la rabrouer durement une heure après, à propos d'un rien. Un jour elle et les Carmant sortaient ensemble d'un magasin.

— Au revoir, Madeleine, dit le capitaine.

— Mais je vais du même côté que vous, n'est-ce pas?

— Oh! nous marchons trop vite pour toi... Au revoir!...

Elle avala l'insulte comme elle en avait avalé tant d'autres, sans compter

les railleries qui y ressemblaient. Aimant mieux pleurer à part elle que mettre la brouille entre elle et les siens, elle ne se plaignit jamais, et les autres, qui croyaient qu'elle ne comprenait pas, continuaient de plus belle. Et un de leurs regards, un sourire réprimé, lui donnaient la sensation physique d'une aiguille enfoncée dans le cœur. Elle devenait auprès d'eux timide, peureuse comme une petite fille, en était arrivée à regretter le mot qui venait de lui sortir des lèvres, en pensant tout à coup : « Ce que tu viens de dire là est une chose très vraie, très sérieuse — et très triste — mais que depuis vingt ans tu ne devrais plus leur dire, si tu ne veux pas les faire rire de toi. »

De temps en temps, lorsqu'il ne pouvait faire autrement, le capitaine l'invitait à une de ses soirées. Elle y allait sans plaisir, presque avec appréhension, se sentant dépaysée avec sa robe de jaconas et son ouvrage de mains au milieu de cet étalage d'épaules et de diamants. Et en effet, devant le piano, une des demoiselles Carmant dont on venait d'applaudir une sonate, disait en riant à une de ses amies :

— Vois-tu là-bas cette dame qui ressemble à un caniche frais tondu ?

— Ce n'est pas une dame, d'abord, interrompait la sœur, c'est une demoiselle !

— Eh bien, devine ce qu'elle disait l'autre jour, ce sècheron ?... Elle nous racontait, ma chère, que dans sa jeunesse (car elle a été jeune, s'il vous plaît !) elle était belle comme le jour, et qu'elle chantait... mieux que toi Lucie... Ah ! ah ! ah !... si nous lui demandions son grand air ?...

Elle disait à monsieur Carmant, qu'elle admirait malgré tout, parce qu'il était le chef de la famille, et parce qu'il était militaire : « Je vous ai vu hier soir au Boulevard, en faisant ma promenade; vous aviez passé lorsque je vous ai reconnu : j'aurais bien voulu vous appeler, ou vous rattraper... mais... je n'ai pas osé... c'est si drôle... les gens auraient pu croire... » Et puis, tout de suite, devant le sourire de Louise, qu'elle ne *voyait* pas, puisqu'il faisait noir, mais qu'elle *sentait* venir : « Le soir, n'est-ce pas, on ne sait pas si c'est une jeune ou une vieille... »

Louise voyait en Madeleine non son aînée, mais la tâcheronne qu'elle avait toujours connue; ce n'était plus sa sœur, c'était « la vieille ». Aussi quels rires à peine contenus, et jusqu'à faire signe à ceux qui se trouvaient dans la chambre, lorsqu'en entendant parler d'un homme aujourd'hui en vue, Madeleine, emportée à la dérive de ses bavardages, laissait comprendre qu'il y a quarante ans... Quelqu'un amoureux de Madeleine ! Il y avait de quoi sourire et elle en avait le droit, la belle madame Carmant, les yeux encore pleins de l'or des uniformes qui dans le repos des bals venaient tournoyer autour d'elle.

Une antipathie croissante, d'idées et d'habitudes, montait comme un mur entre les deux sœurs, et masquait à chacune la vue de l'autre. Elles en étaient arrivées, tout en se trouvant assez fréquemment ensemble, à n'avoir plus rien de commun, l'une vivant dans les plaisirs, l'autre dans les souvenirs. Elles ne savaient que se dire : rester en tête-à-tête leur devenait une gêne. Tandis que Louise, insoucieuse comme un enfant qui en courant écrase une fourmi, sans la voir, énumérait les fêtes qui l'attendaient, decrivait les toilettes follement splendides de l'actrice du jour, révélait à la déshéritée le luxe, le prestige des divertissements modernes, la vieille ébaubie regardait silencieusement ses doigts maigres piqués de noir par l'aiguille. Et à son tour elle commençait, interrompant le récit d'un bal pour renarrer cent fois les seules choses qui eussent jamais tenu dans son cœur, des choses qui la rajeunissaient quand elle en parlait — et que la cadette connaissait aussi bien qu'elle : sa vocation, ses espoirs de ce temps-là, et, jour par jour, les soins dont elle avait entouré, jeune fille, le chevet de sa mère agonisante : « Il me semble que c'était la semaine passée... » Ou bien : « Il faisait un temps comme hier... »

Madame Carmant s'étant résignée à écouter, Madeleine arrivait, en suivant les dates, à sa vie d'aujourd'hui, racontait ses travaux, sa broderie jusqu'une ou deux heures du matin, et puis ses plaisirs. En eté, le soir, elle s'en allait écouter la musique du Waux-Hall autour du bassin du Parc. Elle s'installait avec quelques bonshommes et bonnes femmes de son âge, sur un banc qui leur restait réservé, et qu'ils appelaient eux-mêmes le « banc des vieux ». On était devenu intime : le boute-entrain, un comptable en retraite, avait proposé de se donner les uns aux autres des sobriquets : « Ça serait plus gai. » La cadette avait soixante ans : c'était l'*Ingénue*. Chaque année, à la réouverture de la saison, la brodeuse retournait à son banc, tout agitée, tremblant qu'on lui apprît la mort d'un de ces chers et fragiles catarrheux. Mais non, tous étaient là, guillerets, fiérots d'avoir cette fois encore fait la nique à l'hiver.

Et puis tout d'un coup :

— Tiens, mais où est donc l'ingénue ?

Et quel soulagement quand quelqu'un disait seulement :

— Oh ! l'ingénue, elle a ses rhumatismes.

Le dimanche après-midi, sa chambre nettoyée et préparée pour le travail du lendemain, mademoiselle Rampillon, pour prendre l'air, s'acheminait doucement vers le Boulevard, s'arrêtant aux affiches de théâtre, dans l'espoir qu'on reprendrait un soir ce fameux *Joseph* qu'elle rêvait de revoir ; et en route elle donnait quelques sous aux joueurs d'orgue. Elle s'asseyait

toujours à la même place, puis, fatiguée d'admirer le défilé des équipages, elle liait peu à peu conversation avec quelque vieille, que le hasard avait assise à côté d'elle. C'étaient d'abord des « pardon madame, mille pardons » à propos d'un rien, d'un frôlement de jupe ou de parasol. Et alors :

— C'est ce soir, madame, le premier bal de la Cour.

— Vraiment? On dit que c'est bien beau.

— *On le dit*, en effet, madame, mais moi, *je le sais.*

— Vous le savez, madame?

— Mais oui : mon frère n'en manque pas un... Mon frère? c'est le capitaine Carmant.

Et elle se mettait à exposer toute sa généalogie, sa biographie, finissait en remettant une de ses cartes :

MADEMOISELLE MADELEINE
Brodeuse

Ces conversations que, faute d'un autre sujet d'entretien, mademoiselle Rampillon racontait à sa sœur, mettaient celle-ci dans des colères sourdes. Apprendre à une personne de plus qu'elle était apparentée au « célèbre colonel Carmant » comme elle l'appelait, l'humble vieillotte n'avait pas de plus grand bonheur. Radieuse, elle racontait à Louise sur des charbons ardents que l'autre jour, au lieu de faire apporter à la colonelle l'ouvrage achevé, elle y avait été elle-même; la colonelle qui passait par hasard dans le corridor, l'avait reçue à merveille en apprenant qu'elle était la sœur de son amie. « Une dame charmante, cette colonelle ! » La semaine d'après, madame Carmant la rencontrait à un thé intime, et étourdiment admirait une cravate à fleurs qu'elle avait autour du cou : « Quelle ravissante cravate ! Qui vous a brodé cela ? » Et l'autre de répondre, sans avoir l'air d'y toucher : « Oh ! c'est une petite vieille du Cantersteen qui travaille pour moi, vous devez la connaître : elle s'appele Madeleine, je crois. »

Deux ou trois fois des choristes étaient venues commander quelque chose à mademoiselle Rampillon. Soudain ce vieil amour du théâtre qui lui tenait toujours au cœur s'était remis à y vibrer son trémolo. A sa besogne ordinaire elle avait joint un petit commerce de menus objets nécessaires à ces femmes-là, gants, éventails, etc. Ces demoiselles ne payaient que moitié prix « parce que c'étaient elles ». Ainsi, l'une la recommandant à l'autre, c'était maintenant chez elle un perpétuel défilé de figurantes, d'élèves du conservatoire, de comédiennes de sixième ordre. La vieille courait au milieu de tout ce monde, ravie, les faisant asseoir, leur offrant une tasse de café, qu'elle avait la réputation de faire très bon; et puis, quand elles avaient

dégusté la première gorgée, s'asseyait aussi, glissait des questions sur la vie de théâtre, demandait tous les détails, donnait des conseils, et tout d'un coup, après avoir hésité un instant, son rustique accent wallon détonnant entre tous ces caquetages de grisettes parisiennes :

— Savez-vous bien, telle que vous me voyez, que j'aurais pu être votre collègue, et même votre professeur ?

Et la biographie recommençait.

Peu à peu, elle s'était mise, toujours pour les attirer, à vendre aussi des costumes complets, des toilettes défraîchies, qu'elle achetait à bas prix aux femmes de chambre des grandes dames bruxelloises. Mademoiselle Rampillon s'était acoquinée avec ces femmes, connaissait par elles les secrets des maisons de l'aristocratie, et n'avait plus à la bouche que des noms de marquis et de duchesses. Elle se passionnait pour son nouveau commerce. Elle n'était pas d'une heure chez madame Carmant, qu'elle commençait :

— A propos, une occasion, une occasion splendide! Si ça te plaît, je te laisserai cela à meilleur marché qu'aux autres. C'est une robe de brocart de la comtesse d'Achemont; elle ne l'a portée qu'une fois : l'ambassadeur d'Espagne lui a renversé une saucière dessus... une petite tache grande comme l'ongle... Et puis j'ai encore une coupe de velours rose, un rêve! Mais je ne veux pas encore m'en défaire, de celui-là : il est trop beau. Le soir, je l'étale sur ma commode, entre deux bougies : tu devrais voir les reflets ; on dirait que c'est tissé de fleurs et de fruits!

Madame Carmant n'osait plus monter chez sa sœur, de peur d'y rencontrer des femmes de chambre, ou bien des cabotines qui venaient avec leurs amants se choisir des brimborions. Et, toute effarouchée, elle prononçait les noms de « marchande à la toilette », d' « entremetteuse ».

Le capitaine, morigéné par sa femme, trouva, lui aussi, fort désagréable d'avoir dans sa famille, au su de tout le monde, une misérable gagne-petit quêtant l'ouvrage et exerçant des commerces inavouables. Il lui arrivait parfois dans ses courses en ville, de voir une trottin en cheveux blancs, qu'il ne reconnaissait pas de suite, le saluer de l'autre côté de la rue. De nouveau l'on insista auprès de Madeleine. D'ailleurs, si c'était faute d'argent, on ne demandait pas mieux que de lui faire une rente, de lui donner tout ce qu'elle demanderait. — Même réponse. Monsieur Carmant était très bon de se préoccuper de son sort, mais elle était heureuse comme cela, et ne voyait pas le besoin de changer d'habitudes à son âge, de devenir douillette ou coquette. Quant au reste, elle vivait de son travail, honorablement, et n'avait pas besoin de ses aumônes...

Deux mois s'étaient passés, lorsqu'un soir, à peine revenue de son

magasin, mademoiselle Madeleine, entendant frapper à la porte, ouvrit, et se trouva en présence de sa sœur. « Bon Dieu, dit-elle aussitôt en elle-même, pendant que Louise l'embrassait sur les deux joues, qu'y a-t-il donc encore pour que celle-là vienne me trouver chez moi ? »

— Je passais, l'idée m'est venue de te dire le bonjour : il y a si longtemps...

— En effet, voilà tantôt sept semaines...

— O, le joli dessin !...

C'était un dessus de fauteuil semé de fleurs bleues et rouges, en soie, et si fort en relief qu'elles paraissaient sculptées.

— Décidément, tu es une artiste. Ce sont des tableaux, dit-elle en regardant de près deux napperons à la chinoise, des colibris quittant à tire-d'aile un bout de branche... Quel dommage que ça rapporte si peu, en comparaison du travail que ça coûte. Sinon, je suis sûre que depuis longtemps tu aurais quitté ton magasin pour te consacrer entièrement à tes bobines et à tes écheveaux : tout le long de la journée tu t'amuserais à jeter sur le canevas tes fleurs et tes chérubins. Voilà qui serait une vie charmante, surtout s'il y avait moyen que quelqu'un se chargeât pour toi de se salir les mains en allumant ton feu, et de veiller à ce maudit fricot, qui se met à brûler sans vous avertir.

— Je crois bien que je serais heureuse, dit la vieillotte, oubliant son inquiétude. Je ferais de belles choses, des choses que j'ai en tête, mais qui, de la façon dont je vis, me demandent beaucoup trop de temps.

— Eh bien, puisque nous sommes sur ce chapitre-là, je t'apporte une bonne nouvelle, annonça l'autre d'un ton si sérieux, que la vieille eut froid.

— Sais-tu bien, Madeleine, que tu as fièrement pioché depuis une cinquantaine ? Vaillante comme tu l'es, tu ne t'es jamais plainte : c'est une justice que je te rends. Mais somme toute, à ton âge (mon Dieu, il n'est pas si avancé : quelques années de plus, et cet âge-là, j'y serai arrivée, moi aussi), oui, disons même à *notre* âge, si ingambe, si énergique que l'on soit encore, on sent le besoin de prendre un peu ses aises ; après avoir peiné pour les autres, on veut la récompense de son labeur. C'est pourquoi nous avons pensé à toi et nous avons eu l'idée... ou plutôt c'est mon mari qui l'a eue : grâce à ses relations, il a trouvé une maison où tu pourras désormais vivre tranquille, et t'occuper plus agréablement que tu ne l'as fait jusqu'ici. C'est, — que le mot n'aille pas t'effrayer, — un hospice...

Atterrée, la brodeuse crut qu'elle allait tomber, et dans sa tête bouleversée par le vertige se profila ce tableau qui l'avait si souvent désolée durant ses promenades et s'était incrusté dans son cerveau comme un épouvantail :

une ligne de vieilles qui dans des attitudes momifiées, les yeux désespérément fichés dans leur giron, s'étalaient à la rangette, oisives, esseulées, sur un banc de bois adossé au mur blanchâtre d'un hospice de la banlieue, tandis que sur le pavé le soleil couchant allongeait les ombres.

— ...Un hospice, continua l'autre sans oser regarder le visage de la vieille qui avait verdi, où tu n'auras plus besoin d'être ta propre servante, où tu n'auras à obéir à personne, si libre que tu pourras, sortie dès la première heure, te promener à ta guise, et ne plus rentrer que le soir...

« Le tonnerre s'abattant à mes pieds, racontait le même soir mademoiselle Rampillon à l'épicière d'en bas, le tonnerre, madame, ne m'eût pas aplatie davantage. Il me fallut, avant de revenir à moi, plusieurs minutes, durant lesquelles elle continua à défiler les grains de son venimeux chapelet.

« Je ne suis pas méchante, vous le savez, mais je lui en ai fait entendre! Ah! je vous gêne, lui ai-je dit, eh bien, franchement, je m'en suis toujours doutée depuis le jour où j'ai vu qu'aucune porte n'était assez haute pour vous laisser passer, monsieur et madame Carmant! C'est moi, pauvre que je suis, qui empêcherai ton mari de devenir colonel, n'est-ce pas? De la cuisse de quel dieu t'imagines-tu donc sortie pour vouloir m'écarter du pied comme une pierre de la route? N'es-tu pas comme moi, malgré tes délicatesses d'oiseau, d'une race plus humble que celle des ouvriers, du sang de ce vieux Rampillon qui menait dans ses Ardennes abreuver les vaches? Avez-vous quelque chose à me reprocher?... Quant aux services que j'ai rendus à tes frères et à vous deux, je ne te les jetterai pas au visage, car cela je l'ai fait non pour avoir votre gratitude, mais parce que j'y trouvais un bonheur, *moi*... A l'hospice? Certes je n'irai pas, mille fois non... Et si vous trouvez que je m'habille avec trop peu d'élégance, que je ne me loge pas princièrement, je foule aux pieds, entendez-vous, votre idiote vanité. Les vêtements que je porte, comme les meubles qui m'entourent, ont droit au respect : ils ont été gagnés à la sueur de mon front, je puis le dire, et c'est pour cela qu'ils me sont chers, plus que tous les autres que vous pourriez me donner. Et je continuerai à vaquer à ma besogne d'ouvrière, à distribuer à tout venant mes cartes de brodeuse, où j'ai eu la stupide condescendance, je me demande encore pourquoi, de ne pas mettre mon nom, ce nom qui m'appartient tout comme à toi. Savez-vous qui l'on met à l'hospice? Les ramollis et les gâteux, les gens qui font sous eux. Certes, je ne suis plus jeune, mais je suis plus que jamais vigoureuse à la tâche, et tant que ces dix doigts-ci iront leur train, je le jure bien, pas un hospice ne verra la couleur de ma peau. Après, quand je serai malade à mourir, ou

trop vieille pour gagner la croûte de pain que je mange, continua mademoiselle Rampillon à qui les larmes jaillissaient des yeux et qui s'étranglait dans les sanglots, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira. Vous me mettrez à l'hospice, à l'hôpital si vous voulez, je m'en moque, ou vous me laisserez crever de faim, et c'est encore ce que je préfère! »

Vainement on tenta de la consoler. La vieille remonta se coucher. Mais de la nuit elle ne put fermer l'œil. Le sommeil ne venant pas, elle s'était redressée, ses joues appuyées sur les genoux rélevés, comme sur la poitrine d'un être cher auquel elle se serait plainte, et de rechef ses pleurs coulaient malgré elle. « Ah, sanglottait-elle tout haut, jamais dans ma vie je n'ai connu un plaisir, pour ne pas me prendre leur bonheur; je leur ai sacrifié ce qu'il y a de plus beau; tout ce que j'avais, je le leur ai donné; et voilà maintenant qu'ils réclament encore, comme si je les leur avais volés, les quelques jours qui me restent à vivre! » Et elle pensait, la faible, combien il est cruel de savoir à côté de soi quelqu'un qui vous trouve de trop sur la terre, et qui décompte vos heures!...

*
* *

...Après la propriétaire, la patronne, après la patronne toutes les détaillantes chez lesquelles elle allait, avant de rentrer, chercher, son cabas au bras, les comestibles ou les babioles dont elle avait besoin.

— Mais, mamzelle Madeleine, il me semble que vous êtes si pâle...

— Ah! ma chère dame, soupirait la vieillotte... Il y en a qui sont mortes pour moins que cela. Vous ne savez pas ce qui est arrivé?...

Mademoiselle Rampillon sentait toujours sa douleur fermenter au dedans d'elle, et, comme un ver rongeur, la travailler. Et il lui semblait que chaque fois qu'elle racontait son histoire, c'était un tronçon arraché du monstre — mais, elle le voyait bien, la tête restait toujours. Traînant l'aile, les joues rentrées sous les pommettes, elle s'acheminait, maintenue par la routine, dans le tous les jours de ses occupations. Sa croute de pain gagnée, les nuits lui restaient, et elle les passait à pleurer.

Puis, une après-midi, elle rentra avant son heure, claquant des dents, les mains froides; elle sentait que l'insecte montait, s'attaquait à son cerveau. « C'est le typhus » dit le médecin. Elle s'alita, la mort entre les dents, soignée tant bien que mal par l'épicière, que la sonnerie des acheteurs forçait de descendre à chaque instant.

*
* *

Monsieur Carmant, tout en noir, debout près du lit, se tamponnait la

moustache d'un mouchoir ; il songeait qu'il était très ennuyé, et qu'il aurait donné gros pour être une heure plus tard. Deux croque-morts emportaient la vieille. Par la fenêtre ouverte le bruit d'un sabot de cheval battant le pavé montait, faisant écho dans la chambre : c'était le corbillard qui stationnait devant la porte. Il était entouré seulement de la marmaille du quartier, les avis des journaux et les lettres de faire part — sur Hollande — ayant, par une erreur inexplicable, été lancés trop tard. Les hommes sur le palier, le colonel ferma la porte derrière lui, et les suivit. Les deux porteurs, des gouttes de sueur sur le front, descendaient à l'aveuglette l'escalier en colimaçon qui enfonçait dans l'obscurité ses marches vermoulues : le cercueil, pas plus grand que s'il eût contenu un corps d'enfant, criait, éraillant de son angle le plâtras du mur.

— Nom de Dieu ! jura un des hommes.

Monsieur Carmant remit son mouchoir dans sa poche, et tira de son gousset une allumette qu'il frotta contre la paroi pour faire un peu de lumière.

L'épicière n'avait pas consenti à fermer sa boutique : elle ne pouvait pas perdre un jour de vente. De minute en minute, tandis que le corps descendait lentement, s'agitait la clochette de la porte; monsieur Carmant pensa vaguement au tintement de la sonnette de l'eucharistie pendant la messe. Des bruits de paroles arrivaient : — Un quarteron de sucre, s'il vous plaît.

Au moment où, pour ne pas passer par le magasin, le cercueil s'engageait dans la cuisine, entre deux rangées de casseroles de cuivre appendues au dessus d'une table couverte des reliefs du dîner, le capitaine entendit que la marchande l'appelait.

— Monsieur, dit-elle en le prenant à part, elle m'a annoncé la veille de sa mort que vous trouveriez deux cents francs dans le tiroir de gauche de la commode... Elle veut que vous ajoutiez ça à la dot de vos filles...

MAURICE SULZBERGER.

NINA

Connaissez-vous le silencieux charme des tombes, et la rêverie qui vague autour des tertres mortuaires, sous la calme sérénité d'un cimetière rustique?

Avez-vous quelquefois, dans un de ces soirs moroses où la neige, toujours s'épaississant, imprègne tout de sa désespérance, devant ces longues dalles glacées que protègent les croix aux bras étendus, avez-vous quelquefois senti vos blessures se rouvrir, au cœur, douloureuses et saignantes, et tout le passé souffrant soudain surgir en votre âme avec ses amertumes chères et ses bonheurs défunts?

N'est-ce pas? Se pressent alors en nous les flots des amers souvenirs et des méditations funèbres; la joie se change en une douce tristesse, et le conteur, obsédé d'une sombre hantise, ne sait dire que de mélancoliques récits.

*
* *

La disparition prolongée du peintre Jacques Hurel fut un événement pour les habitués de la *Croix-Verte*, l'auberge bien connue où se réunissaient chaque soir tous les artistes du faubourg, et qu'il emplissait à lui seul de son large rire et de son intarissable faconde.

Et de fait, ses absences réitérées étaient de nature à inquiéter ce cénacle des célébrités futures, dont il était l'âme et la vie.

On connaissait sa railleuse insouciance, ses caprices peu ancrés, ses liaisons faciles, et les suppositions naissaient absurdes, saugrenues, sans que l'une d'elles s'avisât de justifier par l'amour cette soudaine éclipse.

Et cependant, elle seule eût dit vrai.

*
* *

Jacques aimait follement, ardemment, sans réserve.

Il aimait de tout son cœur d'artiste, avec tout le débordement d'une âme grande et pure qu'enfin la passion pénètre, de tout l'amour longtemps contenu, qui, devant l'idéal rêvé, violemment jaillit, et s'épanche.

Et bien loin, hors du fracas de la grande ville et du souci de ses travaux, il avait emporté sa bien-aimée, la brune Florentine, la douce et charmante Nina.

Elle avait seize ans, la belle fille, un âge que divinisait ses charmes

épanouis sous les chaudes caresses d'Italie. Sa taille souple et pleine ondulait en de rythmiques poses ; d'épaisses torsades noires encadraient sa noble tête, et son visage ovale, dont la bouche sanguine faisait mieux ressortir l'excessive blancheur, s'éclairait de ce regard céleste où rêve la candeur sereine des madones.

Jacques, un jour, l'avait emmenée à son atelier comme modèle, et bientôt la pureté de ses formes, la naïveté de son âme, firent tomber le peintre à ses pieds.

Ce furent deux mois de tendresses infinies, d'amoureuses trilles de baisers à l'ombre, de nuits d'extase et de voluptés défaillantes, de folâtres courses à travers bois, avec les longs repos sur la mousse complexe, auprès des arbustes touffus.

Leur vie s'emparadisait sous les tièdes effluves printanières, dans cette atmosphère fourmillante d'aiguillonnants désirs, qui faisaient courir en leurs veines un frisson d'exquise sensualité.

Leur réveil d'amour fut horrible, hélas ! tant il est vrai que plus de bonheur appelle aussi plus de souffrance.

La fièvre, brusquement, emporta la jeune fille, laissant Jacques affolé, abêti sous le coup.

*
* *

La Mort seule eût été pour lui un bienfait ; l'ironique pitié du Ciel lui conserva l'existence. Dès lors, on le revit à la *Croix-Verte*, retrouvant dans l'opale absinthe le pétillant bagoût d'autrefois, étourdi par les brutales joies de l'alcool, dévalant le vertigineux gouffre de l'ivresse et de la débauche, tour à tour accroché à des amours malsains et d'aphrodisiaques orgies.

Cette fureur cravachée, éperonnée par une volonté rageuse, s'abattit enfin dans un dernier élan. Un lourd affaissement le courba ; fatale revanche de la Nature violentée et, pendant quelque temps, une tristesse lâche le reprit. Ses amis tentèrent alors de réveiller en lui l'artiste, et le succès qu'ils obtinrent leur parut enfin une chance de guérison.

Jacques se mit fébrilement à l'œuvre, ne trouvant plus de calme qu'en ses occupations absorbantes, sous l'empire d'une surexcitation nerveuse qui disparut peu à peu. Des mois se passèrent.

Jacques retrouva ses anciennes habitudes, mais une humeur plus calme, une joie moins expansive, restèrent comme un fatal souvenir de ses effroyables crises.

*
* *

Un jour il entendit lentement s'ébranler les cloches saintes. Elles tintaient, graves et lugubres, communiquant à tout le glacial frisson des choses funèbres.

C'était le jour de l'apaisement divin, où chacun se souvient des tombes, où monte, fervente et bénie, la prière pour le mort aimé. Et Jacques sentit les larmes lui monter, brûlantes, à la pensée de celle qui dormait, là-bas, sous la terre froide d'hiver.

Il lui avait porté tous les mois un bouquet de roses blanches, et pleurait en songeant qu'aujourd'hui la morte n'aurait point de ses fleurs préférées.

Par moment, il relevait la tête, et son regard alors s'extasiait d'amour devant le portrait de Nina.

Toute son âme, tous ses souvenirs s'étaient absorbés dans cette maîtresse-œuvre, et l'Italienne, vivante dans son cadre de bois noir, le fascinait de ses yeux, semblait lui parler, lui sourire.

Soudain, un cri jaillit de ses lèvres, et une nouvelle torture vint s'ajouter à la première. Oui, il lui restait un moyen, et Nina aurait encore son blanc tapis de roses. Mais vendre cette image, se séparer de ce portrait que des nuits de bonheur et de travail avaient à jamais consacré !

Et la tombe de la jeune fille lui apparaissait alors nue et triste, tandis qu'alentour des couronnes d'immortelles et de violettes s'enroulaient joyeuses, aux bras des croix, et que les bouquets fleuris embaumaient les jardinets des pâles fiancées.

Il n'hésita plus.

« Elle aussi sera contente, murmura-t-il enfin, et je la repeindrai plus ressemblante encore. »

*
* *

Le ciel est morne et gris ; la bise désespérément souffle, tordant les arbres dénudés, courbant les noirs cyprès sur le sable, perçant les fidèles de ses aiguilles froides, et les chassant du cimetière où les morts eux-mêmes frissonnent.

Jacques vient de s'agenouiller sur la tombe chère et parsème la dalle de roses blanches épanouies. On dirait, comme le poète,

Qu'en partant vers la voûte éternelle,
Comme un cygne, la morte, ayant ouvert son aile,
A perdu son duvet sur le bord du chemin.

Le champ se vide peu à peu. Jacques, absorbé dans sa douleur muette,

ne s'aperçoit pas qu'il est seul, et que la nuit s'approche et que le vent d'hiver le glace jusqu'au sang.

Toujours ses larmes roulent au milieu des corolles blanches, les perlant comme une matinale rosée.

Et fortement ses bras étreignent l'ange aux ailes étendues — cadeau d'un sculpteur ami — qui domine la pierre tumulaire.

Et voilà qu'un rêve enchanteur le caresse tout à coup.

Il lui semble que la statue s'anime, que les traits de marbre s'altèrent, se transforment en ceux de la femme chérie, et que l'ange, détaché du sol, l'attire d'une main vers les hauteurs éthérées.

Et la voix de Nina murmure à son oreille une irrésistible prière ; toujours l'ange aux traits bien-aimés l'entraîne avec un doux sourire, et Jacques, enlevé sur d'invisibles ailes, se sent à son tour enlacé, ravi d'une ineffable étreinte.

*
* *

Le lendemain on découvrit, sur la tombe, le corps inanimé du peintre Hurel.

Ses membres rigides s'étendaient sur les roses éparses, et ses mains se crispaient d'un spasme mortel aux pieds de l'ange immobile dont le doigt de marbre, pieusement, montrait le Ciel.

AUGUSTE VIERSET.

CONTES FOUS

I

LA FEMME

Au Waux-Hall?

— Oui.

— Aujourd'hui?

— A l'instant.

— Es-tu sûr de l'avoir reconnue? C'est bien elle?

— Absolument.

— Au revoir, j'y vais vite.

Ferrias entra au Waux-Hall au moment de la seconde partie; l'or=

chestre s'installait dans le kiosque; par les allées la foule circulait très animée, sous un ciel tiède et transparent. Parmi les feuilles aux teintes métalliques on eût dit voir bouger ainsi que des bulles lumineuses les globes blancs des gaz, et la soirée adoucie exhalait comme une dolente respiration de vierge.

Ferrias traversa l'allée en inspectant les groupes, à droite, à gauche, et cherchant à reconnaître, sous les chapeaux clairs des femmes, le visage de celle autrefois tant aimée. Tout à coup il pointa vers le fond du jardin; sous le hangar, seule, assise, et mangeant du bout des lèvres un sorbet au Champagne, une jeune femme attendait. Depuis une demi-heure qu'elle était là, très élégante dans sa toilette de satin noir, les gens de la gomme la dévisageaient en passant, étonnés de voir cette merveilleuse et hautaine rousse, inconnue du demi-monde et venue là, dans le quartier des cocottes, sans avoir passé par la haute filière. Plus étonnés furent-ils encore en apercevant Jacques Ferrias, le poète-dandy qui généralement ne voyait les femmes qu'avec un sourire de dédain et se contentait d'en parler avec dévotion sereine dans ses poèmes, se diriger vers elle. Il alla en effet à la jeune femme et, sans la saluer, sans lui tendre la main, s'assit à côté d'elle. Le visage de celle-ci n'avait pas bougé. Elle semblait s'être attendue à la rencontre de celui qu'elle avait quitté, qu'elle n'avait plus revu depuis la séparation.

— C'est bien toi, ici, Jeanne; je n'ai pas voulu le croire tantôt lorsque Chastel m'a dit qu'il t'avait vue, alors... je suis venu.

— Pourquoi? répondit-elle tranquillement.

— Pourquoi, je n'en sais rien, pour te voir, pour me convaincre que vraiment tu es tombée à jamais comme tu m'en avais menacé, tu te souviens....

— Oui, eh bien? Suis-je libre? Suis-je à moi? Tu m'as quittée pour une autre qui ne vit pas et qui n'aime pas, pour un rêve que tu n'as pas étreint dans tes bras. Je n'étais pas digne, moi, d'inspirer tes strophes que tout le monde sait par cœur, et de demeurer immortelle dans l'immortalité de tes vers! Tu m'as quittée pour ton songe d'idéal et tu t'en es allé vers les nuages où je ne pouvais pas te suivre. Alors je suis restée seule, je ne t'aimais plus, je ne t'aime plus, que viens-tu faire? Retourne à ta chimère!

Et lentement elle prit une cuillerée de sorbet en relevant du bout des doigts sa voilette. Ferrias l'avait écoutée sans rien dire, le regard perdu. C'était elle, sa première et sa dernière maîtresse, cette jeune fille que naguère il avait rencontrée sur sa route et qui tout de suite l'avait pénétré, imbibé d'inaltérable tendresse, qui l'avait compris, assistant au développe-

ment de sa gloire naissante, et qu'un jour, par caprice cruel d'artiste fantasque, il avait rejetée de lui, chassée presque, sans pitié, saisi d'une envie de chasteté dans le travail, d'un désir de faire un livre bizarre où la pureté gothique fût mêlée à la perversion des sexes, un livre de vers mystiques qu'il couvait depuis longtemps et dont le sujet comme le titre devait surprendre et attirer : *Les Éphèbes*.

Aujourd'hui l'œuvre était accomplie, le poète, après s'être absorbé dans l'étude de l'antiquité, de cette antiquité dont on ne sait quand elle finit pour se faire mythologie, et dont les textes parfois troublants par leur perverse crudité ouvrent l'âme à la lancinante douceur des voluptés incomprises, s'était reposé. Depuis Jeanne, il n'avait pas revu la Femme; elle n'avait point hanté ses nuits et, dans cet état morbide, son livre était venu tout d'un jet, d'une forme nette, lapidaire, marmoréenne, sans le souffle brûlant de la passion humaine, avec la froideur frissonnante des passions demi-divines.

Mais après cette tension de nerfs, ce détraquement cérébral de son esprit naguère simple et voué à la contemplation des choses normales de la vie et de la nature, il revint peu à peu vers le passé; un apaisement délicieux, un repos sans trouble succéda à la passagère névrose de l'œuvre gestée, et il respira, il se sentit vaincu, vivifié en même temps qu'anéanti, plongé dans un calme sans borne, avec de vagues désirs revenus en même temps que la tiédeur des brises. Il se rappela, comme un homme qui a fait un rêve dans un long état d'anesthésie, ce qui avait précédé sa torpeur. Et Jeanne aussi revint, évoquée dans la demi-rêveuse convalescence de son cerveau. Il se souvint d'avoir aimé. Il se souvint d'un seul amour intense, illimité, qui, durant des mois exquis, l'avait bercé, inspirant ses strophes les plus languides, les plus féminisées, celles qui, par leur harmonie étonnante, avaient attiré à lui toutes les admirations.

A présent cet amour, en face de Jeanne, revenait comme à l'heure de l'adieu, pareil, bondissant dans sa poitrine et chauffant ses artères.

Elle ne parlait pas.

— Il y a longtemps, n'est-ce pas, dit-il, que tu ne m'as plus vu?

— Oui, longtemps.

— Et qu'as-tu fait depuis?

— Tu vois, dit-elle, montrant sa toilette tapageuse; mais disant cela, sa voix trembla un peu, craintive, comme une voix qui ment, et elle le regardait, voulant être indifférente, et l'œil attiré néanmoins par la face impassiblement belle de Ferrias, son front très large et sa chevelure molle.

Lui scrutait Jeanne; il sentit qu'elle voulait braver, et scandant ses

paroles tandis que ses yeux pénétraient la pensée de sa maîtresse, il lui dit :

— Jeanne, tu n'es point tombée, ta toilette ment, ton regard ment, ta parole ment; tu n'es point tombée et tu es toujours à moi....

Ils se levèrent ensemble comme si un même ressort les eût fait mouvoir; Jeanne prit, muette, le bras de Ferrias et sans se donner la peine de lui dire oui, sachant que de nouveau leurs âmes s'étaient réunies, elle marcha à côté de lui, le front relevé, hautaine, royale.

Ils sortirent.

*
* *

Une lampe enveloppée de papier de soie rose brûle dans la haute chambre de Jacques Ferrias; elle baigne d'une lumière assoupie et somnolente le tapis où les pas s'assourdissent, allume aux murs les ors mats des cadres et les éclatantes couleurs des faïences. Rien dans cette salle ne bouge. Un recueillement fixe plus profondément à leurs socles, à leurs consoles, à leurs bahuts de vieil olivier, les bronzes et les terres-cuites arrêtés dans leur geste. Tout ce luxe se mélancolise d'une attente, et au fond, le grand lit aux rideaux de velours noir où crépite une veilleuse, semble affaissé sous le poids de deux corps invisibles qui s'étendent. Au dehors, le calme; par la persienne baissée dont les pailles s'entrelacent, la fraîcheur dormante du soir pénètre, et c'est comme une harmonie muette dont seules les vibrations s'alanguiraient.

La porte s'ouvre. Les amants pénètrent. Ils ne se sont point parlés par les lèvres, car les lèvres n'expriment point; ils ont seulement communiqué par le frissonnement de leur chair subtilisée et de leurs âmes réunies.

Jeanne regarde. Elle reconnaît. Les objets n'ont point changé; ils sont mêmes, aux mêmes places; seules, les étoffes plus fanées donnent à la chambre plus d'harmonie, et plus de fusion aux teintes. Jacques s'est couché sur le divan, comme autrefois et, comme autrefois, elle, debout devant lui, se dévêt. D'un geste d'une rigide impudeur elle se dégrafe, les vêtements tombent; elle non plus n'a point changé; son corps est de marbre rose, les lignes ont conservé leur grâce noble, et Ferrias tombe aux pieds de sa maîtresse, en disant à voix vibrante, avec une emphase de poète ramené par la Beauté au temps des prophéties :

— O Jeanne, je t'avais perdue et je t'ai retrouvée. Tu es la Divine, tu es Celle qui trône et qui rayonne, tu es la Femme. Viens à moi!

*
* *

Dans la chambre où tout s'est endormi avec la langueur des caresses assouvies, la veilleuse seule rayonne doucement en silence comme en une chapelle mortuaire, et ceux qui sommeillent apesantis dans la prostration des douces langueurs, semblent des morts aussi, des êtres qui se seraient éteints sans souffrir, les yeux levés en extase vers un ciel lointain :

Au plafond, où tremblent des ombres qu'on ne peut comprendre, la chaîne de la veilleuse a mis trois bras écartés comme pour un impossible crucifiement et c'est encore pareil à une agonie que ce repos de lumière dans cet expirement de ténèbres? Que les amants soient heureux et qu'ils allègent dans leurs voluptés le poids des choses fatales; que la minute soit le seul recours de l'heure et du jour, car leur vie est semblable à ces soirs d'amour où les veilleuses font songer à des lampes funéraires qu'on aurait volées dans les basiliques!

MAX WALLER.

CHRONIQUES

LA FÊTE COMMÉMORATIVE D'ANDRÉ VAN HASSELT

Cent personnes environ s'étaient réunies le dimanche, 31 novembre dernier, à 3 heures, au cimetière de Laeken, pour assister à la remise, par les Jeune-Belgique, d'une palme commémorative sur la tombe du poète. Les organisateurs de cette cérémonie n'avaient pas voulu lui donner le caractère d'une manifestation qu'on aurait certainement prise pour une réclame déguisée. La presse n'avait donc pas été invitée.

La journée froide et claire illuminait ce pèlerinage Toutes les tombes poudrées de blanc, avec, au fond du cimetière, la vieille église croulante, faisaient un merveilleux décor.

Nous avons remarqué parmi les personnes présentes :

MM. Edmond Picard, Ruelens, bibliothécaire à la Bibliothèque royale; Guilliaume, secrétaire au Conservatoire; Braun, le successeur de Van Hasselt comme inspecteur général de l'enseignement; le capitaine Girard, neveu de Van Hasselt et Mme Girard; Léon Lecointe, professeur de mathématiques supérieures à Anvers; les peintres Khnopff, délégué par les *XX*, Mellery, Slingeneyer, Jan Verhas; les musiciens Auguste Dupont, François Riga, Léon Jouret; les Jeune-Belgique : Georges Eekhoud, Max Waller, Georges Rodenbach, Camille Lemonnier, Henry Maubel, Maurice

Sulzberger, Octave Maus, Albert Giraud, Eddy Levis, Georges Kaiser, Jules Destrée, Iwan Gilkin; Fernand Brouez et Arthur James, représentant la *Société Nouvelle;* le groupe des rédacteurs de *La Basoche,* parmi lesquels MM. de Tombeur et Malpertuis; beaucoup de dames, parmi lesquelles Mlle Jeanne Tordeus, etc.

Mme Van Hasselt, la veuve du poète, et Mlle Ernestine Van Hasselt, sa fille, avaient envoyé le matin une corbeille de primevères, touchant souvenir pour ceux qui savent que le premier volume de Van Hasselt, publié à l'époque de ses fiançailles, porte le titre de *Primevères.* La veuve est entrée au bras de M. Alvin. Ce n'est qu'après son arrivée que l'on s'est groupé autour du monument funéraire et que M. Georges Rodenbach a pris la parole en ces termes :

« Messieurs, il y a aujourd'hui dix ans qu'on a couché ici dans la terre le plus grand de nos anciens poètes.

Nous avons pensé que c'était chose touchante et glorieuse de venir en ce jour attacher sur son monument funèbre une palme de souvenir.

Quoi qu'on en ait dit, nous avons eu toujours pour première tâche de glorifier nos initiateurs et nos aînés.

Car si nous tenons un drapeau de guerre, nous savons aussi le voiler d'un crêpe et l'incliner sur les tombes.

C'est ainsi qu'après avoir bataillé pour la gloire vivante de Lemonnier, nous venons maintenant fleurir la gloire morte de Van Hasselt.

Vous qui l'avez lu, aimé ou connu, vous savez combien c'était un vrai artiste.

Quelle flamme dans ses *Odes,* dans ses *Quatre incarnations du Christ !* quelle harmonie, quelles fortes images allumant de leurs fanaux rouges les lignes parallèles de ses belles strophes lyriques !

Tous les meilleurs écrivains du romantisme : Sainte-Beuve, Deschamp, Dumas, le grand Hugo lui-même l'appréciaient et correspondaient familièrement avec lui.

Ici, au contraire, André Van Hasselt, qui travaillait seul, fut toute sa vie attaqué, critiqué, nié, méconnu, presque obscur. Notre pays n'a pas l'enthousiasme de ses artistes. Mais lui s'en consolait sans doute, car il dit quelque part :

Tous les vaillants soldats savent que les drapeaux
Déchirés par le fer — sont aussi les plus beaux !

Et puis il avait foi dans l'avenir — et voici qu'après dix ans la Jeune Belgique, qui ne l'a pas connu, arrive tout debout, toute spontanée, le saluer comme un de ses maîtres, et cette fois c'est pour lui la justice, la revanche, l'apothéose.

Oh ! quelle joie pour cette grande âme disparue si, dans l'au delà de la tombe, elle peut encore frissonner et sourire à l'hommage des vivants !

Quels regrets cependant de ne pouvoir lui décerner que des glorifications posthumes et des honneurs expiatoires. Mais cela c'est l'histoire éternelle des poètes.

On ne les croit quelque chose que quand ils ne sont plus rien.

Et le symbole en transparaît dans la fable d'Orphée, mis en pièces par les Bacchantes; mais dont la lyre émerge, sur la fuite des eaux, toujours fleurie et toujours chantante!

Elle subsiste, elle aussi, la lyre de Van Hasselt; regardez-la — elle est là qui survit, qui surnage sur des fleuves d'oubli. — Elle vibre encore et vous l'allez entendre, car nous avons pensé qu'au lieu de disperser ici de longues paroles vaines dans le vent, il était plus digne du grand poète de lire devant vous, sur sa tombe, quelques-uns de ses durables vers. »

M. Rodenbach donne alors lecture d'une des plus belles pièces de Van Hasselt, la *Cathédrale de Cologne*, écoutée dans un religieux silence.

M. Georges Eekhoud dépose ensuite sur la pierre tombale l'objet d'art en fer battu formé de trois branches de buis, de chêne et de laurier réunis par un ruban portant à ses extrémités ces mots : *André Van Hasselt*, *La Jeune Belgique*. Ce bouquet est l'œuvre de M. Wuyts, un artiste anversois, soutenant avec honneur la succession artistique de Quentin Metsys.

M. W.

LETTRE A MONSIEUR GUSTAVE FRÉDÉRIX

On m'assure, Monsieur, que vous êtes l'auteur de la *Chronique bruxelloise* parue dans l'*Indépendance*, sous la signature *Azed*.

Il y avait longtemps qu'il me démangeait d'avoir avec vous un échange de vues. Nous y gagnerons tous les deux : vous nous initierez aux mystères de la critique transcendante, et je vous confierai des choses qui ne peuvent manquer d'avoir à vos yeux, avec ou sans hommage expiatoire, une haute signification.

Vous trouvez mauvais que la Jeune Belgique, s'inspirant des sentiments de camaraderie et d'admiration mutuelle qu'on lui reproche, ait honoré le souvenir d'un poète qu'elle n'a point connu, et vous protestez, au nom d'André Van Hasselt, contre cette manifestation compromettante. Vous allez même jusqu'à nous accuser d'avoir collé des prospectus sur le tombeau de l'écrivain.

Je comprends à merveille le mobile de votre étincelante et spirituelle chronique. Je sais avec quelle bienveillance enjouée, avec quelle sollicitude inquiète vous avez toujours, depuis vos lointains débuts, rendu justice aux littérateurs de notre pays. Je n'ignore point de quelle originale façon vous avez mis en lumière Charles Decoster, Octave Pirmez et Camille Lemonnier. Une lecture attentive de l'*Indépendance* m'a démontré ce que vous avez fait pour la gloire d'André Van Hasselt. Vous avez le silence éloquent, Monsieur, c'est votre façon de mettre en lumière.

Vous avez gardé jusqu'aujourd'hui, sur André Van Hasselt et sur son œuvre, un silence ému, presque religieux. La Jeune Belgique, intempestive comme à l'ordinaire, vous a dérangé dans le culte interne que vous rendez à ce grand mort. Votre nature aristocratique, dédaigneuse des expansions bruyantes, est pleine, pour les autres, d'une modestie et d'un recueillement auxquels nous n'atteignons pas. Et vous, la sensitive de la critique, vous vous contractez douloureusement à l'aspect d'une palme en fer battu.

Votre délicatesse a dû bien souffrir, Monsieur. Et votre nervosité vous a même entraîné à commettre une imprudence.

Vous avez enfin parlé d'André Van Hasselt. Oh! sans le nommer, en restant fidèle aux traditions de toute votre vie; mais enfin vous avez parlé. Vous avez écrit : *poète distingué;* et puisque vous avez daigné, de votre rez-de-chaussée, jeter sur la mémoire du poète ces deux mots si délicieusement pondérés, le talent d'André Van Hasselt ne fait désormais plus doute pour personne.

Mais les gens mal intentionnés se demanderont pourquoi, vous, l'arbitre du goût, — en Belgique, — vous avez si longtemps tardé à saluer de la plume André Van Hasselt.

Vous auriez eu meilleure grâce à continuer vos oraisons intérieures.

Ou bien, il fallait vous retourner avec plus de désinvolture, prendre l'initiative de la cérémonie Van Hasselt, et puisque nos livres compromettent le mort auquel nous faisons hommage, lui faire vous-même ce suprême honneur, vous qui étiez certain, à ce point de vue-là, Monsieur, de ne point le compromettre.

Car le vulgaire ignore, — et l'ignorerait encore, si je n'étais là, — que vous avez écrit une brochure sur le banquet des *Misérables*.

Il y a longtemps de cela, très longtemps, cela se perd dans la nuit du reportage, mais j'ai la mémoire longue, et je me propose de vous rendre, à propos de ce livricule, un hommage qui, pour n'être pas posthume, n'en est pas moins très expiatoire.

Voici votre brochure à couverture verte [1], un peu déteinte. Nous allons la feuilleter ensemble, si vous le voulez bien, Monsieur.

Vous ne tenterez pas, dites-vous dans votre introduction, de « redire toutes les émotions de cette soirée »; vous vous contentez d'en garder en vous « les traces vibrantes et parfumées ».

Je ne savais pas, Monsieur, qu'en 1862, lorsque vous assistiez à un banquet, vous en conserviez avec une telle obstination les traces vibrantes et parfumées.

Un banquet de cette espèce, je suis de votre avis, ne pouvait pas « être la fête des servitudes, des lâchetés, des ténèbres [2] ». La belle métaphore! Et que vous avez tort de renoncer à cette langue hautaine! On n'avait pas

---

(1) Gustave Frédérix. *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo*, par MM. Lacroix et Verboeckhoven. Bruxelles, 1862.

(2) Page 18.

encore vu, avant vous, des « servitudes » dîner avec des « lâchetés », et trinquer avec des « ténèbres ». Heureusement que « la salle était brillante [1] » et que « le festin, — Dubost y avait mis son orgueil, — était de ceux qui se font apprécier même par des gens émus [2] ».

Après avoir complimenté Dubost, — spécialité de festins pour personnes émues, — vous vous inclinez devant le « très habile et spirituel Ghémar », qui photographiait les convives, et vous espérez qu'il « va les rassembler en un cadre qui vous sera un doux souvenir, et comme une vision [3] ».

Je regrette vivement de ne pas posséder ce cadre qui est une vision.

Un cadre qui est aussi une bien belle vision, c'est votre médaillon de Victor Hugo :

« ....Il porte maintenant toute la barbe.... Mais la barbe ne manque pas de pittoresque, et puis elle est utile à ceux qui habitent près de la mer : elle préserve des maux de gorge et des extinctions de voix [4]. »

C'est Victor Hugo vu à travers un tempérament de pharmacien.

J'arrive au morceau capital, — appréciable même pour des gens émus, — et pour lequel votre brochure me semble écrite : l'éloge de M. Bérardi, votre directeur.

« Le directeur de l'*Indépendance* a un avantage précieux : avant d'avoir parlé, il a conquis son auditoire. Il a le charme, il a la finesse, il a la physionomie vivante et qui attire. Les choses ingénieuses ou fortes qu'il trouve, il sait leur donner une vivacité et une grâce qui doublent leur prix. Ajoutez à cela un esprit prompt et pénétrant, un grand bonheur et une grande sûreté d'inspiration et de riposte. Homme séduisant, journaliste nerveux et souple [5]. »

Ah! quel plaisir d'être directeur de l'*Indépendance*, quand vous écrivez, Monsieur! Votre encens est plus fort que celui que nous brûlons dans notre petite chapelle, où les enfants de chœur ne touchent aucune espèce de rétribution.

Cette analyse littéraire menée à bonne fin, il ne me coûte point d'avouer que, dans le genre de critique de salon où vous vous êtes renfermé, vous êtes un homme très spirituel. Votre silence est spirituel; vos mots sont spirituels; le fauteuil où vous écrivez doit penser des choses bien spirituelles. Votre petit chien Brusquet remue la queue spirituellement, et Monsieur votre fils lui-même, — votre dauphin, — aura un jour beaucoup d'esprit. On vous prend parfois pour M. Constant Coquelin, ce qui est étonamment spirituel, et l'on prétend qu'à force de contempler ce sociétaire de la Comédie-Française, vous avez fini par lui ressembler. Ce qui est encore, de votre part, spirituel au delà de toute expression, c'est que M. Brunetière, de la *Revue des Deux-Mondes*, collabore à vos feuilletons, et qu'il n'en sait rien.

Je ne voudrais pas lutter d'esprit avec un critique qui a derrière lui de tels collaborateurs.

---

(1) Page 19. — (2) Page 19. — (3) Page 19. — (4) Page 12. — (5) Pages 27-28.

Mais ce qui ne manquerait pas d'esprit non plus, c'est de déposer, après votre mort, Monsieur, une palme en fer battu sur le tombeau de Sainte-Beuve.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma plus hautaine considération.

LA JEUNE BELGIQUE.

A Monsieur Gustave Frédérix, employé à la critique d'art de l'Indépendance.

Bruxelles, le 3 décembre 1884.

GUIRLANDE A GUSTAVE

I

CHANSON POUR GENS ÉMUS

Chantée au banquet des « Misérables » par GUSTAVE FRÉDÉRIX

I

En ce banquet des « Misérables »
Où je devais m'asseoir aussi,
A vous qui mangeâtes des râbles
De lièvre et du perdreau farci,
Plein de littérature hautaine,
La Frédérix dondaine,
Moi j'apporte aussi mon bidon,
La Frédérix dindon!

II

Mon feuilleton est une loge;
Je suis le concierge de l'art,
Mais pour ne pas donner d'éloge,
Ma montre est toujours en retard;
Et je dors à plate bedaine,
La Frédérix dondaine,
Tandis qu'on tire le cordon,
La Frédérix dindon!

III

Van Hasselt et Pirmez, qu'importe!
La Littérature — c'est moi!
Ils n'ont qu'à rester à la porte,
Moi je me ris de leur émoi!
Car ma prose est souple et mondaine,
La Frédérix dondaine,
Comme un faux-col sans amidon,
La Frédérix dindon!

IV

Je relèche vos casseroles,
Je prends vos mots piquants et doux,
Si bien que j'ai dans mes paroles
Presque autant d'esprit que vous tous
J'ai quelquefois des douleurs d'aine,
La Frédérix dondaine,
Sans accoucher sous l'édredon,
La Frédérix dindon!

V

Mais je vais faire un livre mince :
Je me sens l'âme d'un homard,
J'ai des ciseaux aussi... je pince
Partout où je le puis. En art,
Philosophe comme Sedaine,
La Frédérix dondaine,
Je suis le grand Iguanodon,
La Frédérix dindon!

II

LE HAREM

Dans le harem, sur les coussins
Gauffrés d'or pâle, les Idées
Nonchalamment sont accoudées,
Et les rimeurs baisent leurs seins.

Non loin des couples, un critique,
O cieux profonds! retenez-le!
Recherche fébrilement ce
Qui reste de son esthétique.

Le déficit est évident.
Alors il se tourne en grondant
Vers ses confrères, et leur clame :

« Ces couples en train de... rimer
(Si je puis ainsi m'exprimer)
Tout cela, c'est de la réclame! »

III

VEAU DE VILLE

I

On le voit toujours aux premières,
L'esprit fait comme un vol-au-vent,
Qui promène dans les avant-
Scènes, ses grâces coutumières.
Mais son esprit n'est pas nouveau
Et ses mots pour femmes friandes
Ont comme un goût de vieilles viandes,
On dirait du veau!

II

A coup sûr il n'est pas des nôtres,
Car il ressemble à Coquelin;
Tous deux, l'air digne et patelin,
Font rire avec l'esprit des autres.
Lui, grâce aux feux de son cerveau,
Est rouge et maquillé de hâle,
Mais quelquefois sa langue est pâle,
On dirait du veau!

III

Et voici qu'il devient tragique :
Le chroniqueur aux talons peints,
Lui qui posa tant de lapins
Aux vieux poètes de Belgique.
Car il sert — dans le renouveau,
Dans le renouveau qu'il regrette —
Des entrefilets vinaigrette,
On dirait du veau!

IV

FRÉDÉRICK ET FRÉDÉRIX

QUESTION :

Seriez-vous, Monsieur, le parent
Du fameux Frédérick Lemaître ?

RÉPONSE :

Je ne suis (je reste à mon rang)
Que Frédérix le millimètre !

V

L'ORCHESTRE ROMANTIQUE

Hugo, vert de jeunesse antique,
Aïeul environné des siens,
Chef de l'orchestre romantique,
Fait l'appel de ses musiciens.

Sainte-Beuve est tourneur de page ;
Les frères Deschamp sont souffleurs,
Et Delphine, en maillot de page,
Jette au maître un bâton de fleurs.

De Vigny, s'ajustant les ailes
D'Eloa, son ange aux abois,
Comme les veilleurs des tourelles,
Donne du cor à travers bois.

Sortant de son Lac, Lamartine,
Fatigué d'apprendre aux échos
L'art de mettre en vers la tartine,
Saisit la flûte aux trous égaux.

Ce blondin plus beau qu'une femme,
Portant un étui noir et long,
C'est Musset accordant son âme
Avec l'âme d'un violon.

Ta voix chaude, ô violoncelle !
Te vient de Théo, grand luthier,
Et ta gamme dresse une échelle,
L'échelle d'amour de Gautier.

Barbier s'époumonne à les suivre :
Il se tait, immortel prudent,
Et craint de souffler dans le cuivre,
Après son premier cri strident.

L'appel est fait. On est en nombre.
— Un nouveau ! crie un des Deschamp...
Et l'on voit sortir d'un coin d'ombre
Frédérix... Hugo, sur-le-champ :

— Ton instrument, recrue aphone,
O toi plus inconnu qu'un X,
Basson, guitare ou saxophone ?
— « Le vent du soir », dit Frédérix.

VI

A AZED, DE *l'Indépendance*

ÉNIGME.

Pour quel motif A.-Z., ce chroniqueur mondain
Dont la prose vieillotte inspire une peur bleue,
Prend-il de l'alphabet le début et la fin
Alors que ses écrits n'ont ni tête, ni queue ?

RÉPONSE :

C'est qu'en ces temps derniers il a tant radoté
Qu'il a senti qu'il faut aux divers gens de lettres
Prouver qu'il sait encor ses lettres,
Ce dont ses amis même ont récemment douté.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

A *l'Art moderne*

L'*Art moderne*, à qui le récent volume de Catulle Mendès vient de révéler vaguement l'existence du Parnasse contemporain, s'afflige avec excès des ressemblances qu'il découvre entre les Jeune-Belgique et les poètes français publiés par Alphonse Lemerre.

Son article nous offre l'occasion d'étudier les doctrines de l'école Parnassienne. A ce point de vue du moins, il n'aura pas été inutile.

Pour démontrer que la Jeune Belgique pastiche le Parnasse, il serait indispensable que l'*Art moderne* fît connaître d'une manière précise les théories d'art du groupe que nous imitons.

L'*Art moderne* n'en parle pas.

Et cela s'explique, car le Parnasse n'a jamais eu de théories d'art.

Que les critiques de l'*Art moderne* se donnent la peine d'éprouver leurs idées innées en lisant, non pas les quelques vers cités dans le volume de Mendès, mais l'œuvre complète de François Coppée, d'Albert Glatigny, de Léon Dierx, de Sully-Prudhomme, de José-Maria de Hérédia, de Villiers de l'Isle-Adam, de Verlaine et de Stéphane Mallarmé.

Ils se convaincront immédiatement que ces écrivains ne se ressemblent ni par le fond, ni par la forme.

Coppée s'est penché tendrement sur les petits et les humbles; Glatigny laisse transparaître, dans ses moindres pages, son vague étonnement de la cadence et du rythme; Dierx, isolé dans son âme si noble et si pure, ne sort jamais des paradis mélancoliques; Sully-Prudhomme est tourmenté par la philosophie et par la science; Hérédia porte en son cœur le souvenir des aventuriers de la mer, dérobeurs de toisons d'or et conquérants d'Amériques; Villiers de l'Isle-Adam est un mystique profond et redoutable; Verlaine un damné et Mallarmé un musicien dédaigneux de tout, sauf de l'harmonie.

C'est donc par la forme que les Parnassiens se ressembleraient.

Ici encore, la diversité est absolue. Personne, — à l'exception des amateurs — ne confondra jamais le vers parisien de Coppée avec les strophes de bronze de José-Maria de Hérédia, ni le vers abstrait de Sully-Prudhomme avec les rythmes idéalement vaporeux et plaintifs de Léon Dierx. Tout chez eux diffère : le choix des mots, la cadence de la phrase, la coupe du vers, le son de la rime. Ils s'éloignent l'un de l'autre autant que Lamartine de Hugo, Musset de Gautier, et Banville de Baudelaire. Nous avons presque honte de rappeler ces banalités, mais c'est l'*Art moderne* qui nous y force.

Le Parnasse, Catulle Mendès l'a dit justement, ne fut donc pas une école. Son Évangile littéraire se composait d'un unique verset : « Prends le sujet poétique que tu voudras, mais exprime-le par des formes d'art ».

De là le souci de la rime — seule et précieuse ressource du vers français — et la recherche de la forme, condition éternelle de toute poésie.

En dehors de ces deux règles, communes à tous les bons poètes de tous les pays et de tous les temps, à Baudelaire comme à Hugo, à Corneille comme à d'Aubigné, à Ronsard comme à Villon, les Parnassiens ne proclamèrent aucune loi nouvelle.

Ils se contentèrent d'écrire de beaux vers, ce que les sociolâtres et les pleurnicheurs ne leur pardonnèrent jamais.

Et si maintenant l'*Art moderne* veut bien nous accorder que les Jeune-Belgique ne se ressemblent pas plus que les Parnassiens, — cette opinion a été celle de l'*Art moderne*, elle pourrait le redevenir! — et si d'autre part il est admis, — comme nous venons de le prouver, — que les Parnassiens

n'ont rien changé aux lois de la poésie, il faut que l'*Art moderne* démontre quel est le poète du Parnasse que chaque Jeune-Belgique imite, et si l'*Art moderne* néglige cette démonstration, nous sommes en droit de juger avec sévérité ceux qui le rédigent.

S'aviser un jour, à propos d'un livre anecdotique où Mendès enchâsse quelques extraits de Léon Dierx et de Verlaine, et sans avoir étudié autrement les Parnassiens, que les Jeune-Belgique ne sont que des Parnassiens en détrempe; affirmer cette filiation sans l'appuyer d'un seul argument, comparer le labeur à peine commencé d'un groupe littéraire encore à son aurore avec l'œuvre accompli d'une génération aujourd'hui glorieuse comme un soleil couchant, répandre, sans nécessité, ces idées étranges dans un public toujours prêt à ramasser l'erreur, dans une presse hostile qui va broder sur ce canevas pendant des années, c'est plus qu'une injustice de critique, c'est presqu'une mauvaise action.

L'esprit chagrin qui pleure sur nous dans l'*Art moderne* s'étonne que Camille Lemonnier ne l'aide point à nous envoyer ces pavés d'ours émoucheur, et lui reproche, avec l'indulgence d'un homme que ce reproche n'atteindra jamais, d'être débonnaire.

Comme vous vous trompez, Monsieur, mais combien nous vous savons gré de votre erreur, puisqu'elle nous permet de rendre à Camille Lemonnier l'hommage qu'il mérite!

La sévérité paternelle de Leconte de Lisle pour les poètes du Parnasse, Camille Lemonnier l'eut sans cesse pour nous. Certes, il ne nous rappelait pas, à propos d'un adjectif hasardeux ou d'une rime à la dérive, qu'il avait trente-huit ans et que nous en avions vingt-deux : cet original préférait nous montrer qu'il avait raison, et que nous avions tort; certes, il ne se posait pas devant nous en poteau indicateur, ne rêvait pas d' « organiser » la littérature comme Carnot organisait la victoire; il ne désirait nous façonner ni à son image, ni à ses idées; il ne s'ingéniait pas à détourner le cours du fleuve littéraire afin d'irriguer les landes stériles de la politique; il ne traitait point d' « amusettes » les rimes ailées joyeuses de soleil et d'azur; mais il nous enseignait, moins par sa parole que par son exemple, le respect de nous-mêmes et la dignité de notre art, et quand les livres futurs lui étaient soumis sous forme de manuscrits ou d'épreuves, il nous les renvoyait sabrés de coups de crayons multicolores, balafrés de ratures, étoilés de points d'interrogation, si bien que l'œuvre ressemblait à un champ de bataille jonché de morts et de blessés. La discipline du style, le souci de l'exécution parfaite, le contour suggestif de la phrase où se confondent amoureusement la forme et l'idée, tous ces secrets, si quelques-uns d'entre nous les possèdent, c'est Camille Lemonnier qui les leur révéla naguère, et qui les leur révèle encore aujourd'hui.

L'*Art moderne*, maintenant que ces détails lui sont dévoilés, remerciera, comme nous, l'écrivain du *Mort*. Déjà son second article, — entre deux articles il y a place pour la réflexion, — estompe légèrement les lignes trop nettes et trop évidentes du premier. La retraite des Dix mille commence, et le Xénophon de cette Anabase renonce à conserver ses positions.

Il ne nous accuse plus de pasticher le Parnasse, mais bien de n'être pas franchement nationaux.

« Voir le milieu belge, penser en Belge! Telle est la nouvelle table de la loi, que du haut de son Sinaï nous tend l'*Art moderne*.

Nous n'enverrons aucun Moïse pour la recevoir. Le milieu belge est peu caractéristique; la Belgique, intellectuellement et ethnographiquement, est un peuple hybride, sans passé, et sans avenir; la langue belge, c'est le Marollien, et les écrivains de cette langue existent. Les Jeune-Belgique qui ont l'amour du terroir ne s'y sont heureusement pas trompés : ils sont allés droit aux Flamands, aux grands Flamands qui gisent dans l'histoire, ou bien aux Flamands obscurs qui, dans les coins perdus des polders et des bruyères, conservent l'esprit des aïeux. Flamands ou Wallons, et non Belges.

Et ceux d'entre nous que les œuvres de terroir ne sollicitent pas, ils ne forceront point leur nature pour complaire au critique de l'*Art moderne*. L'âme humaine est universelle. Elle peut être notée indépendamment du milieu et du décor. Les vastes mouvements d'idées, de sentiments et de sensations qui à certaines périodes se lèvent sur le monde, sont des marées si larges et si hautes qu'elles submergent et renversent tout. Hugo, Lamartine et Baudelaire, ont-ils été des écrivains de terroir? Sont-ils des Gaulois? Sont-ils même des Français? Et n'en ont-ils pas moins exprimé dans leurs vers un état particulier de l'âme contemporaine?

Exiger de tous les Jeune-Belgique des œuvres de terroir, sans tenir compte des circonstances, des tempéraments et des vocations, telle est l'absurdité où l'*Art moderne* a été conduit, les yeux fermés, par sa manie généralisante.

Il nous fait penser à un jardinier, qui, se promenant dans un plantureux verger, reprocherait avec véhémence au pommier de ne pas porter des poires, au poirier de ne pas porter des pommes, qui chercherait des melons sur une vigne, et des pommes de terre sur un rosier!

L'*Art moderne* prétend que son principe a toujours été « qu'il faut faire de la critique pour sa distraction personnelle, et peut-être pour l'éducation du public, mais non pour l'amélioration des artistes, qui ne l'écoutent guère et qui peut-être n'ont pas tort ».

Certes, nous ne voudrions pas empêcher l'*Art moderne* de se distraire, — nous aimons trop la gaîté permise, — mais il nous laissera bien, en retour, nous étonner un peu de l'étrange éducation qu'il donne au public.

Après tant de circonstances diverses, où l'*Art moderne*, — pour employer un mot qui, sous la plume d'un des nôtres, paraît l'avoir profondément blessé, — s'est complu à proclamer son droit à la fantaisie, que peut donc penser de nous la masse du public?

Il y a quelques années, l'*Art moderne* accusait les Jeune-Belgique de pasticher Petrus Borel : Georges Eekhoud fut sévèrement admonesté, pour cause de lycanthropie, à l'apparition des *Pittoresques*. Puis le vent tourna, et Petrus Borel fut remplacé, avantageusement d'ailleurs, par Camille Lemonnier, « derrière la rousse crinière duquel nous marchions alors,

comme derrière une torche ». Les personnes que ces détails d'histoire intéressent les trouveront dans le compte-rendu des *Kermesses*, de Georges Eekhoud, et des *Flamandes*, d'Émile Verhaeren. Puis, coïncidant avec la visite de Léon Cladel, un épouvantable *vomito-negro* se mit à sévir : nous étions tous des Baudelaire! Relire à ce propos les articles sur Léon Cladel. Et le *vomito-negro* s'aggrava soudain d'une épidémie d'art social. Mais le microbe de l'art social ayant été découvert par l'un d'entre nous, la peste s'adoucit insensiblement, mais pour être remplacée bientôt par une inondation d'art national ou belge, et par le cantabile en *la mineur* : « Vous ne faites que pasticher les Parnassiens! »

Petrus Borel, Lemonnier, Baudelaire, les Parnassiens, l'art social, l'art belge! Il faut avouer que le public de l'*Art moderne*, s'il ne jugeait pas un peu nos juges, aurait le droit de rester indécis.

Un thème cependant a dominé toujours l'orchestration un peu touffue de l'*Art moderne* : « La jeune école possède la forme, mais elle est dépourvue du fond! »

Ces litanies, psalmodiées depuis longtemps à nos oreilles par le *Journal du Dimanche*, organe du Caveau verviétois, le *Journal des Gens de Lettres*, organe de M. Benoît Quinet, et par l'*Éducation populaire*, organe de M. Clément Lyon, dissonnent péniblement dans la bouche de l'*Art moderne*. Ne pas aimer l'art pour lui-même, sacrifier le beau au vrai, comme les réalistes, au bien, comme les moralistes, au sentiment, comme les tétards issus de Mürger, montrer de l'indulgence pour les belles âmes exprimées au moyen de lieux communs, de barbarismes et de chevilles, n'est-ce pas tomber, de très haut, dans les vieilleries du bourgeoisisme et de la critique d'amateurs?

Les jeunes archers dont parle si paternellement l'*Art moderne* ne l'en remercient pas moins de leur avoir appris où darder leurs flèches. Et si, à la suite de nos premiers exercices, quelques traits l'avaient maladroitement piqué, il se consolera en pensant qu'il est le Saint-Sébastien de la critique.

ALBERT GIRAUD.

CHRONIQUE MUSICALE

GUSTAVE HUBERTI

Voici, mois pour mois, un an que j'ai parlé du mouvement musical. J'en ai d'autant mieux la date au souvenir, que mon article m'a valu, de la part de mes frères en J. B., une hottée de pommes cuites — je dis *cuites* par euphémisme. — Ces choses-là ne s'oublient pas. J'ignore ce qui m'a préservé d'en recevoir de

nouvelles, si c'est la providence ou les déménagements, car la littérature s'y égare beaucoup. Un fait est, que les petits poulets qui devaient venir à la rescousse du gros, dans cette campagne pour nos compositeurs délaissés, sont encore dans l'œuf et que ces messieurs, Huberti, Mathieu et d'autres, qui s'étaient montrés fort reconnaissants de mon intention, doivent commencer à croire que je me suis moqué d'eux.

Il y aura bientôt six semaines que les fêtes universitaires ont remis le nom d'Huberti à la rampe; s'il est un peu tard pour parler spécialement de ses dernières œuvres, il n'est que temps de dire un mot de l'artiste, d'autant plus qu'en cette occasion des appréciations excentriques semblent l'avoir mis tout particulièrement en relief.

Depuis que j'entends sa musique, l'expression d'atavisme m'obsède : le phénomène d'atavisme n'a rien que de rationnel, mais en fait d'œuvre d'art ce devient une question d'hérédité morale à laquelle beaucoup de gens ne croient pas plus qu'aux tables tournantes. Cela vient de cette bizarre idée que nous sommes faits de deux choses : un corps qui descend et une âme qui monte. Je le déplore... et surtout pour moi, à cause des pommes, mais j'aurai, cette fois du moins, la consolation de les partager, n'étant pas seul de mon avis. En effet, presque tous ceux qui connaissent les Huberti, ont ressenti cette impression qui, par une sorte de transfusion de fluides, ressuscite à nos yeux, dans les pages du musicien, celles du peintre et fait que, pénétrant au cœur de leurs œuvres, nous y trouvons une seule nature d'art se perpétuant par les générations successives. L'instrument dont ils se servent importe peu. C'est à l'imagination, cette faculté conceptionnelle synthétique de tous les sens de l'homme qu'il faut remonter, et nous découvrons chez le second comme chez le premier cette délicatesse et cette pureté de lignes à peine déviées de leur inflexion originelle, et ces mêmes demi-teintes très peu modifiées par la lumière ambiante, qui font de tous les deux des mélodistes. Qu'on se rappelle les dessins d'Edouard Huberti : toujours quelque coin de paysage désert et fruste, plus vivant de sa vie intime et pensive que de gros massifs de nature peuplés de bruit et de mouvement. Un arbre isolé, tirant du sable son tronc maigre touffé de verdure à la cîme; un pan de route avec un morceau de talus rongé d'herbe; une nappe de lumière reflétant l'ombre d'un remblai au tournant d'un chemin creux, des riens où le génie du peintre a mis des parcelles d'âme; des fragments de choses dont il a fait des êtres...

Eh! bien, jadis à ces heures où la vocation imprègne doucement le cœur, aux heures de cette jeunesse que Rodenbach appelle la jeunesse blanche, Gustave Huberti, n'a-t-il pas refait, pieusement, dans l'atelier de son frère, sa visite quotidienne à ces lambeaux de paysage entr'ouverts là comme de petites chapelles aux religieux du panthéisme? N'est-ce pas à ces mélodies de lumière qu'il a appris les siennes, ébauchées comme des aquarelles de sons sur des feuillets volants? N'est-ce pas sous l'influence de cette communion qu'il les a conçues, comme plus tard la *Scène dans le jardin,* des fragments du *Rayon de soleil,* l'*Andante du souvenir* de la *Symphonie funèbre,* qui resteront les pages les plus personnelles, partant les plus belles qu'il ait écrites.

Inévitablement devait-il parvenir au jour par cette voie qui était la sienne, quand, aveuglé comme tant d'autres par la maîtrise de Benoit, et prenant le drapeau d'un maître pour celui d'une secte, il fit violence à son esthétique pour l'engager dans l'ornière d'un système; or, le système peut mener loin, jusqu'à des choses invraisemblables comme la fabrication d'une musique didactique par exemple, et la réalisation de l'art social par la symphonie; je crois que c'est le bout! L'art batave a une désagréable tendance à la philosophie, je le répétais naguère après l'exécution de l'oratorio *de Schelde*.

« — Pourquoi, sans chercher à ces œuvres une affabulation qui ressort des choses, ne point leur laisser l'intensité d'une impression? Faudra-t-il y retrouver toujours cette agaçante figure de l'esprit sceptique pour lacérer à coups de froid acier, la chair, et grimacer sans cesse le commentaire de l'homme en marge de la nature? — »

Et cette tendance se manifeste toute dans l'*Hymne à la science*. Depuis le jour où Huberti, d'artiste qu'il était s'est fait membre d'une doctrine et soldat de la croisade flamingante, comme on se faisait soldat du pape, il gâte peu à peu la belle floraison de sa nature vigoureuse à une sorte d'art laïc qui en est la négation; un art discuteur de thèses où l'*idée* du vrai, noie l'*impression* du beau. Il se guinde dans un vêtement qui n'est pas à lui et le gêne, car il n'a pas une goutte de sang flamand dans le corps, ce latin, et je crois avoir le droit de le lui dire, quand d'autres parlent sur un ton de doute de « la valeur musicale de M. Huberti » et prennent des airs de pitié pour l'appeler : « Brave garçon ». Il leur tend trop la perche, il y a longtemps qu'une réputation d'irascibilité à la Berlioz a éloigné de lui beaucoup de sympathies, et se propageant parmi la presse et le public, l'a enveloppé d'une atmosphère d'injustice, au point que les mieux intentionnés ne voient plus que ses défauts et les voient en gros; c'est pourquoi nous lui demandons de se garer d'une école dont il n'a que les lunettes, le feutre et les longs cheveux; qu'il se dégrime, il faudra bien que ses abîmeurs le reconnaissent. Qu'il revienne à l'œuvre poétique des Huberti et le continue, qu'il revienne aux chapelles d'antan, aux petites chapelles des chemins creux où il chantait jadis ses mélodies de lumière.

H. M.

MEMENTO

Le Palais, organe des conférences du Jeune Barreau de Belgique vient de faire sa réapparition sous une forme plus coquette en même temps que plus grave. On trouvera dans son premier numéro sous le titre *Littérature juridique*, un intéressant article de M. Rodenbach, et une bonne chronique de M. Arth. James.

L'abonnement au *Palais* est de 5 francs par an. (On s'abonne, 33, rue Blaes).

***

Depuis notre dernière apparition, de nouveaux venus ont fait leur entrée dans le monde. Deux Revues ont paru : la *Société nouvelle* et la *Basoche*.

Un premier essai de revue « de fond » avait été fait naguère par nous avec la *Revue moderne*. Nous avions cru que le moment était venu d'opposer à la piètre *Revue de Belgique* un organe de la même envergure, mais d'idées neuves et progressistes.

L'essai ne réussit pas et nous renonçâmes à l'entreprise dont l'heure n'avait pas sonné.

Aujourd'hui voici deux vrais jeunes, MM. Fernand Brouez et Arthur James, qui tentent de nouveau l'expérience avec une revue sérieuse, étayée sur une collaboration nombreuse qui ne lui fera jamais défaut.

La *Société nouvelle*, revue internationale, s'occupera de sociologie, arts, sciences, lettres, non de la petite politique locale; nous l'en félicitons. A côté de notre mouvement jeune porté surtout vers la littérature parfaite et l'art, il y a place pour un autre mouvement jeune qui rafraîchisse la vieille sociologie et la pousse dans des voies plus lumineuses.

Les noms de Hector Denis, de Reclus et de De Paepe que nous trouvons au sommaire de la première livraison en sont une garantie déjà.

La *Société nouvelle* paraîtra le 20 de chaque mois en livraisons de 60 à 72 pages chacune. Le prix d'abonnement en est fixé à 8 francs par an.

***

La *Basoche* suit notre sillage et nous sommes heureux de nous en faire les remorqueurs. Fondée par un groupe d'étudiants, sans visées bien hautes, et tout uniment pour augmenter le nombre des refuges où les nouveaux venus abritent leurs premiers essais, la *Basoche* pourrait réussir, comme tout ce qui vient de la triomphante jeunesse. Aussi les deux premiers numéros nous ont-ils un peu déçu. Nous espérions trouver une escadrille batailleuse, et qui sait? plus batailleuse encore que nous, un paquet de verges, de nerfs et de lanières, un programme incendiaire, turbulent, insolent et brutal. Nous trouvons — et c'est quelque chose — un recueil de prose et de vers joliment attornés relevés de ci de là par la patte d'un maître Lemonnier, Mendès, Hannon, Picard, mais doux, sans colère, sans velléité de lutte quelconque! Voyons! ohé les clercs! Evohé! les cadets! cinglez-vous, tapez sur les cuistres, sur les timides, sur les endormis; cognez sur nous si cela vous plaît, et prouvez nous que nous ne sommes que des ramollis! qu'importe! mais bondissez, piaffez, gueulez! nom de D.! Retroussez-vous les manches et crachez dans vos mains, car voici venir l'académie, la routine, le jargon officiel, l'art diplômé, les prix injustes, les canailleries politiques; et si vous ne ruez pas, je vous le dis, il n'y a pas de place pour vous et vous êtes des veines vides dont le sang ne jaillira jamais!

***

Voici une autre revue, française, celle-ci, dirigée par Joséphin Péladan : *Revue des livres et des estampes* (1). Le nom de

(1) Paris, 16, rue d'Argenteuil.

M. Péladan a déja passé la banquise de la critique. On a vivement discuté son *Vice suprême* où, dans une langue moderne, nerveuse et comme lancinante, il dit la fin de la race latine et du monde contemporain. On y vit plus qu'un roman; une thèse discutable sur la décadence d'une génération séculaire, pourrie, disait l'auteur, par l'athéisme et la libre-pensée. Pour nous la thèse n'est rien et nous n'avons vu qu'un livre de jeune maître illuminé par la croyance, et jetant, comme un Torquemada, l'anathème à notre société. La princesse d'Este, cette vierge impure, Mérodack, ce mage en habit noir, le père Alta, cet ascète violent, sont autant de types créés et sentis, plantés dans le livre comme des visions à la Rembrandt. Né littérairement de Balzac et de l'admirable Barbey d'Aurevilly, M. Péladan devait faire un critique comme nous les aimons, drapé dans ses partis-pris, roulé avec obstination dans le manteau de ses belles erreurs, voyant tout à travers sa croyance têtue, ayant des dédains d'archiduc et des mépris de Roi-Soleil.

La *Revue des livres et des estampes* est donc curieuse, pleine d'opinions à faire bondir un critique influent, mais souvent d'une frappante justesse et toujours d'une forme et d'un esprit hors ligne

***

Nous recevons, au moment de mettre sous presse, une curieuse et minuscule plaquette, intitulée : *Livret de vers anciens*. Et ils le sont en effet et par l'inspiration et par la typographie, qui s'est complu à leur donner la physionomie des compositions naïves du temps de Tristan l'Hermite, le maître trop oublié, que l'auteur, Jacques Madeleine, un délicat et un érudit, avoue avoir beaucoup fréquenté. Cet opuscule, dédié à Théodore de Banville, l'expert rimeur, paraît, comme les *Syrtes* de Moréas, sans nom d'éditeur, et vient ainsi — je le constate avec joie — à l'appui du pessimisme de la « Chronique Lutécienne » d'aujourd'hui.

N'est-ce pas d'ailleurs parce qu'il a senti combien était difficile à secouer l'indifférence générale, que M. Jacques Madeleine a vu la nécessité d'essayer de forcer l'attention en habillant aussi archaïquement son œuvre. (*Lutèce*).

***

Tous les Baisers, par Catulle Mendès. Si grand qu'ait été le succès des *Monstres parisiens* (il a été vendu plus de douze mille exemplaires de chaque fascicule), *Tous les Baisers* obtiendront plus de succès encore. Car, cette fois, ce n'est pas une œuvre d'observation amère et cruelle que M. Catulle Mendès offre au public, mais, au contraire, un livre de belle humeur, plein de sourires et de fantaisie heureuse.

Vous trouverez dans ces contes, — que l'on pourrait intituler les Mille et Une Nuits de l'Amour Parisien, — toutes les futilités, toutes les grâces, tous les enchantements des tendresses qui durent peu, *tous les baisers* vite oubliés. C'est une des surprises de l'histoire littéraire de cette fin de siècle, que le poète mystique d'*Hesperus*, que le poète grandiose des *Contes Epiques* et des *Mères ennemies* puisse être en même temps, dans les volumes frivoles où il s'amuse en nous amusant, l'un des plus exquis parmi les conteurs amoureux.

Tous les Baisers paraissent par fascicules imprimés sur magnifique papier de Hollande, avec des eaux-fortes dues aux principaux artistes. — *Prix du fascicule* : fr. 1.50. — Il paraît un fascicule chaque mois.

***

Signalons à nos lecteurs l'apparition d'un nouveau journal : l'*Illustration théâtrale*.

L'*Illustration théâtrale* est un journal hebdomadaire illustré, et, comme l'indique son titre, exclusivement consacré aux théâtres et aux pièces en vogue.

Le besoin de la création d'un organe de ce genre, consciencieusement établi et soigné au point de vue de la forme matérielle, aussi bien qu'à celui de la composition littéraire et artistique, se faisait sentir depuis longtemps déjà....

Nous applaudissons donc à l'apparition de l'*Illustration théâtrale*.

***

Dans son numéro du 10 novembre,

la *Revue des chefs-d'œuvre et curiosités littéraires* publie la première traduction française d'une des œuvres les plus étonnantes, les plus parfaites et les moins connues de la poésie du XIXe siècle, le *Prométhée délivré*, du poète anglais Shelley, l'ami et le rival de Byron, et, nous osons le dire, supérieur au chantre de *Manfred* par l'élévation des pensées et la délicatesse des sentiments, autant que par l'originalité créatrice de la forme.

Shelley a eu le sort des génies qui planent trop haut au dessus de la foule. Méconnu et dédaigné à cause de son élévation même et de la sublimité de ses conceptions, il s'impose à l'étude et à l'admiration de tout homme qui goûte encore la grande poésie, celle qui fait rêver et penser.

***

Viennent de paraître les ouvrages suivants :

— Edmond Picard : *Mon oncle le jurisconsulte*. Un vol. Bruxelles, Larcier, fr. 4.00.

— Octave Pirmez : *Lettres à José* (posthume). Un vol. Paris, Emile Perrin, fr. 3.50.

— William Busnach : *Trois pièces* tirées des romans et precédées chacune d'une préface d'Emile Zola. Un vol. Paris, Charpentier, fr. 3.50.

— Lucien Solvay : *Petite histoire de grands peintres*. Un vol. Bruxelles, Lebègue, fr. 0.60.

— Albert Savine : *Les étapes d'un naturaliste*. Un vol. Paris, Giraud, fr. 3.50.

— Paul Pourot : *Premiers soupirs*. Un vol. Paris, Giraud, fr. 3.50.

— Catulle Mendès : *Contes épiques* Un vol. Paris, Ollendorff, fr. 1.00.

— Catulle Mendès : *Hespérus*. Un vol. Paris. Ollendorff, fr. 1.00.

Nous parlerons prochainement de ces ouvrages.

***

Des circonstances spéciales nous ont empêché de parler des représentations de la « Monnaie ». Elle n'a vécu que de reprises et tout l'intérêt de cette campagne s'est, jusqu'à présent, limité à l'interprétation. Nous en parlerons dans des articles de critique générale.

Au souvenir de la *Judith* de Lefèvre, on attendait avec intérêt la première du *Trésor*. Ce n'a été qu'un four énorme où la partition du compositeur a disparu tout entière. M. Lefèvre avait voulu recommencer à son tour la comédie musicale d'il y a quarante ans et mettre des intimités bourgeoises en musique. Cette plaisanterie n'a fait que charger les défauts d'une piécette, au fond bébête, et livrer quelques beaux vers de Coppée à des chanteurs qui ne savent pas les dire. Quand donc les compositeurs modernes comprendront-ils qu'on ne symphonise pas des scènes de ménage et cesseront-ils d'aller s'encabotiner au théâtre?

***

L'*Association des artistes musiciens* abandonne décidément le vieux genre, pour nous donner des auditions modernistes où se groupent, comme dans une exposition partielle de musique, les principales œuvres d'un compositeur. Elle a désormais sa raison d'être et son rôle dans le mouvement artistique.

Après Lalo, Saint-Saëns. Saint-Saëns pianiste-organiste-compositeur-artiste au cube, a écrit de très belles symphonies et des opéras médiocres.

Si le Français naît malin, lui est un malin né Français, auteur de ces pages goguenardes et légèrement caricaturales dont la *Danse macabre* est le type. C'est un ingénieux dont la technique étonnante noie souvent l'inspiration Il y a de lui, des choses superbes qui subsisteront; ainsi sa *Symphonie du Déluge* et, dans le genre sacré, son *Oratorio de Samson et Dalila*. Au dernier concert nous avons remarqué sa *Symphonie en la mineur* et sa *Rhapsodie d'Auvergne*, mais la plupart de ses pages *dramatiques* pourraient prendre date à 1840 sans faire de mal aux *Diamants de la Couronne*.

Quant à Mlle Lemaire et M. Clays, qu'on les renvoie à quelque concert de charité entre un trombone et un chanteur comique, comme des malfaiteurs entre deux

gendarmes; ils nous remercieront de se retrouver là chez eux.

***

Au premier Concert populaire on a exécuté une symphonie de Brahms (op. 90) inédite ici. Brahms est le pur Allemand, grand maître des festivals rhénans; c'est un décadent de Beethoven, l'âme du vieux symphoniste a passé dans son œuvre, qui cependant dressée dans une tout autre couleur instrumentale, conserve son originalité de forme et d'idée; de forme surtout comme dans ce morceau que les violons sillonnent d'un si étrange dessin mélodique.

La *Freyhir* de Mathieu a obtenu un éclatant succès ; date à noter pour l'histoire de notre musique nationale.

L'œuvre a été admirablement interprétée par Mme Cornélis-Servais, une de nos deux ou trois meilleures cantatrices de *Poèmes* (*Oratorio* est un mot à remiser) et Mlle de Saint-Moulin, une vraie artiste à ne pas perdre de vue — de ouïe, plutôt. Elle a quelquefois des éclats de voix déplaisants mais *sa phrase* est d'un beau style. Les chœurs ont eu quelques défaillances d'intonation et un peu de mollesse dans la masse qui suit trop les chefs d'attaque au lieu d'attaquer d'un bloc. On nous dira que ce sont des amateurs; mais des amateurs qui viennent en croisade du fond de la province intelligente et ne craignent point de « monter sur les planches » au mépris de tous les préjugés idiots, ont assez d'art au cœur pour qu'on les traite en artistes.

Nous publierons dans notre prochain numéro, un article sur Emile Mathieu.

***

Une esquisse biographique sur Brahms, avec analyse succincte de ses œuvres par Hermann Deiters, vient de paraître chez Breitkopf. C'est l'œuvre d'un admirateur enthousiaste plus que d'un analyste. Elle est néanmoins intéressante pour l'histoire de l'art musical moderne dont Brahms est un des maîtres.

NEMO

LE VICE SUPRÊME

La Décadence! C'est le thème funèbre qui envahit la littérature contemporaine. Hélas! il n'en est pas de plus réel. Et une fois de plus, qu'il l'air voulu ou non, l'art est le miroir de diamant où se dresse l'image tragique de la société. Mais ce n'est que dans les épopées fabuleuses que les miroirs de diamant réveillent les héros engourdis dans les léthargiques jardins des magiciennes!

La Décadence! Nous y sommes. Nous y plongeons irréparablement, comme les baigneurs enlisés dans une plage fondante. Elle est dans nos âmes, qui n'ont plus de volonté; elle est dans nos idées, qui n'ont plus de direction; elle est dans nos mœurs, qui n'ont plus de règle, dans nos sociétés, qui n'ont plus de tête, dans notre politique, qui n'a plus de boussole. C'est la désagrégation de toutes les forces. Plus de subordination, plus d'ordre. Chaque parcelle veut être indépendante du tout, et c'est le triomphe du fragment, la véritable et irrémédiable anarchie.

Pour l'observateur sans parti-pris, qui, par curiosité ou métier, étudie les grandes agglomérations d'hommes comme de vastes organismes où les phénomènes vitaux se succèdent selon des lois nécessaires, la société française est aujourd'hui pareille à un fruit trop mûr, dont la décomposition s'accomplit. Les symptômes de cette décomposition sont nom-

breux. Le plus facile à saisir et le plus saisissant peut-être est la ressemblance avec la dissolution de la civilisation romaine. L'écroulement de la religion traditionnelle, le pessimisme, voire le nihilisme philosophique, la fatigue de penser, l'impuissance de vouloir, le dégoût d'agir, de dilettantisme de l'esprit, le dandysme des mœurs le raffinement, exaspéré des sens et des passions que rien ne peut satisfaire, l'appétit des jouissances désordonnées, les aspirations à l'impossible, — Néron s'appelait lui-même *impossibilium cupitor*, — et, chez les âmes encore énergiques, des efforts violents de bouleverser la société afin de la doter d'un idéal nouveau; l'extinction politique, morale et physique de l'aristocratie de naissance, le règne des imbéciles, des faiseurs, des histrions et des femmes, enfin, tout au fond, on ne sait quelle altération physique de la race, qui semble transposer les sexes, l'apparition, à tous les étages de la société, de l'être adorable et fatal, sinistrement beau comme Azraël, l'annonciateur de la mort, — l'Androgyne! Voilà les signes infaillibles, — oh! l'on en pourrait citer bien d'autres et l'on devrait non les énumérer seulement mais les étudier tous! — voilà les signes de la Décadence! Mais il en est un plus caractéristique encore; c'est la *Conscience* de la Décadence.

Sans parler des moralistes spleenétiques et des prédicateurs pour qui le temps présent est toujours le pire, voici que des écrivains supérieurs, des philosophes, des historiens, des romanciers, des poètes l'analysent et la célèbrent. Pour les uns elle est affreuse et haïssable, pour d'autres elle surpasse en splendeur les grandes époques saines. Mais qu'ils la détestent ou l'admirent, elle les obsède. Baudelaire qui l'adorait et l'exécrait à la fois, comme une divinité délicieusement malfaisante, fut son hiérophante et son initiateur. Elle palpite sourdement dans les œuvres de Flaubert; son murmure inquiète dans les romans des frères de Goncourt, d'Emile Zola, — dans *la Curée*, dans *Eugène Rougon*, dans *Pot-Bouille*, partout! Entendez-vous comme elle gronde dans les terrifiantes *Diaboliques*, de Barbey d'Aurevilly? Mais voici la clameur suprême; voici qu'en criant lugubrement son nom elle hurle à la mort dans deux livres frissonnants d'une tragique épouvante : *A Rebours* et le premier roman d'un jeune homme déjà célèbre, Joséphin Péladan.

Oui, la décadence se proclame. La société française qui se dissout regarde la gangrène envahir fibre à fibre ses chairs pourrissantes, avec la lucidité d'un médecin étudiant la plaie mauvaise dont il doit mourir. J'ai vu des jeunes gens de dix-sept ans, d'ailleurs peu enclins à la mélancolie, se passionner pour l'exact réalisme d'*A Rebours* et faire de cette effrayante analyse de la décomposition sociale leur bible de chevet. Confrontant les

sensations et les idées de Des Esseintes avec les secrets ferments de leurs âmes, ils en admirent la profonde vérité. Et ils l'aiment, ce livre malsain qui les empoisonne! Ils se délectent à ses suggestions dangereuses ceux-là même qui ne comprennent point, fascinés à leur insu par l'image de l'irrémédiable maladie de leur race. Fascination redoutable! Car ces corrodantes lectures propagent et enveniment le mal. C'est l'effrayante fatalité des décadences que plus on les sonde plus s'active leur ensorcelante putréfaction.

M. Huysmans avait noté, avec une méticuleuse exactitude, les phénomènes de la vie physique et psychique d'un décadent du XIXe siècle sans oublier les détails minuscules, les puérilités, qui augmentent la valeur documentaire de son livre sans en renforcer l'effet artistique. Il est vrai que l'art y prend sa revanche dans la somptuosité orientale de la langue; elle foisonne de mots rares, précis, flamboyants comme des pierreries précieusement taillées, de vocables savoureux et exquis, de verbes tout parfumés d'odeurs capiteuses. Au lieu d'analyser le décadent, de le démonter pièce à pièce, comme un mécanisme d'horlogerie, M. Péladan, lui, s'est attaqué à la métaphysique passionnelle de la décadence. Celle-ci est caractérisée par ce qu'il appelle le *Vice suprême*, le péché savant et raisonné, la faute, — effectuée on non, peu importe! mais conçue, vue, et chérie dans sa vision. « L'esthétique du mal, ce vice surnaturel dont l'apparition sonne le glas des décadences, la séduisit et développa en elle-même ce que l'Eglise appelle l'Esprit de Malice.

« Qu'on nie Satan! La sorcellerie a toujours des sorciers, non plus des bergers noueurs d'aiguillettes, envoûteurs de fermiers et jeteurs de sorts aux bestiaux; mais des esprits supérieurs qui n'ont pas besoin de grimoire, leur pensée étant une page écrite par l'enfer pour l'enfer. Au lieu du chevreau, ils ont tué en eux l'âme bonne et vont au sabbat du Verbe. Ils s'assemblent pour profaner et souiller l'idée. Le vice qui est, ne leur suffit pas, ils inventent, ils s'émulent dans la recherche du *mal nouveau*, et, s'ils le trouvent, s'applaudissent. Où est la pire, de la Sabazie du corps ou de celle de l'esprit, de l'action criminelle ou de la pensée perverse?

« Raisonner, justifier, héroïser le mal, en établir le rituel, en démontrer l'excellence, est-ce pas pis que le commettre? Adorer le démon ou aimer le mal, terme abstrait ou concret du fait identique. Il y a de l'aveuglement dans la satisfaction de l'instinct, et de la démence dans la perpétration du méfait, mais concevoir et théoriser exigent une opération calme de l'esprit, qui est le *Vice suprême*. »

Pécher par la pensée, subtiliser à l'infini ces cogitations perverses, en imaginer sans trève des combinaisons monstrueuses, et surtout induire les

autres en tentation sans jamais les satisfaire, en sorte qu'eux aussi s'abandonnent sans frein aux débauches mentales, Léonora d'Este, l'héroïne de ce livre, et sa cour mondaine, la Nine et les seize dominicaux ne font pas autre chose.

De cette fermentation d'idées corrompues surgit l'idéal passionnel de la corruption, l'androgyne, « vampire suprême des civilisations vieillies, dernier monstre avant le feu du ciel ». Ah! trouver dans un même corps, dans une même âme, toutes les chairs, toutes les séductions, toutes les voluptés, mêler l'amour selon la nature aux folles délices de Lesbos et de Sodome, boire sur les mêmes lèvres les baisers de Marguerite, de Sapho et d'Antinoüs, c'est le rêve de toutes les sociétés qui se meurent dans l'épuisement des jouissances; rêve suprême où toutes les beautés humaines sont quintessenciées, surextrait d'odeurs amoureuses si violent et si délicat qu'auprès de lui tout autre amour écœure. Le fatal et divin Hermaphrodite, le Chérubin des décadences, l'éphèbe éblouissant dont les beaux yeux calmes ont vu mourir Athènes et Rome, l'Emmanuel de la fin des races, pose déjà son pied blanc sur l'autel esthétique des peuples latins, et devant sa déité mortellement exquise, poètes, peintres, sculpteurs et musiciens brûlent dans les liturgiques cassolettes l'encens enivrant de leur génie. L'art chante la messe noire!

M. Péladan est catholique, et pour lui il n'y a d'autre remède à la décomposition croissante de la société latine qu'un retour au catholicisme. Deux personnages proclament cette doctrine dans son livre, le dominicain Alta et le mage Mérodack. Car le catholicisme de M. Péladan s'accommode aisément de la magie, et devant l'official il sentirait un peu le fagot. Cette magie a suscité de nombreuses critiques; on l'accuse de folie ou tout au moins d'invraisemblance, comme si la magie n'était pas l'inévitable purulence du mysticisme qui a perdu la santé de la foi. Elle apparaît chaque fois que s'affaisse la religion d'un peuple.

Le personnage de Mérodack mérite davantage les reproches. Qu'est-ce que ce mage qui envoûte les gens et lit l'avenir dans les astres? La magie, soit! Mais pour l'intelligence supérieure d'un Mérodack elle ne peut être qu'un symbole. C'est ainsi que l'a comprise M. Péladan lui-même dans le très curieux chapitre intitulé *Hermétique*. Mais que l'auteur nous conte sans rire que son héros a foudroyé M. de Donnereux d'une congestion cérébrale en comprimant une tête de cire confectionnée à l'image et à la ressemblance de la victime, oh! l'inacceptable plaisanterie! Mérodack, mage, magnétiseur, directeur de l'avenir, c'est l'idéal bizarre du jeune homme de vingt ans qui se croit des droits à la puissance suprême et qui,

dans ses rêves à peine pubères, se plaît à lancer, du bout de son petit doigt, la foudre divine sur la tête de ses ennemis; et ces ennemis, Dieu sait combien sa juvénilité intransigeante en crée en six jours!

Un autre défaut du livre, c'est la tournure mélodramatique qu'il prend après les sermons du père Alta; le viol de Corysandre, le suicide du prince de Courtenay après son duel peu congru, l'enlèvement du cadavre du comte de Chiaravalle, enfin la mort baroque du marquis de Donnereux, autant de conceptions que n'eussent désavouées ni M. Ponson du Terrail ni M. Ernest Capendu, et qu'il est irritant de rencontrer après les superbes pages du début et surtout à côté des chapitres d'une très haute valeur littéraire qui sont intitulés : *les Pervers*, *l'Orgie dominicale*, *Une Première*, *Un mardi casuistique*, auxquels il faut ajouter les trois sermons du père Alta, d'une profonde et éblouissante éloquence!

Tel qu'il est, ce livre très remarquable par la puissance des idées et du style, bien que ce dernier ait trop visiblement pour père Barbey d'Aurevilly, nous annonce, ou plutôt nous donne déjà un romancier de la forte race de Balzac, qui dépasse la simple analyse individuelle pour atteindre à la peinture synthétique de toute une société.

Le *Vice Suprême* est orné d'une eau-forte où s'épanouit tout le prodigieux génie de Félicien Rops. Dans une nuit peuplée de corbeaux, au dessus d'un piédestal sinistre, où la Louve romaine décharnée épuise les dernières gouttes de lait de ses mamelles flétries pour deux fantômes d'enfants, un squelette de gommeux, en frac et en pantalon mou, le gibus à la main, et, sous le bras, la tête que ses épaules ont perdue, tout ouvert un cercueil dressé, où une ossature de fille, les cheveux frisottés à la chien, la robe impudiquement troussée sur les tibias, minaude du sourire et de l'é ventail *Finis latinorum!*

IWAN GILKIN.

NUIT AU JARDIN

Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes
Où, sous les baisers blancs de la lune, les fleurs
Voluptueusement froides et taciturnes
Versent leurs parfums lourds dans la lumière en pleurs?
Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes?

Comme une fleur qui chante, en la vasque d'eau vive
Sur sa tige s'élance et tinte le jet d'eau,
Et, lys surnaturel, sa corolle plaintive
Monte en désirs mourants vers l'astre jeune et beau,
Comme une fleur qui chante en la vasque d'eau vive.

Viens! la brise épuisée a des saveurs étranges.
Viens! Je sais le secret d'un amour singulier
Dont le charme interdit étonnerait les anges;
C'est un fruit oublié sur l'antique espalier.
Viens! la brise épuisée a des saveurs étranges.

Une virginité douloureuse et divine
S'évapore dans l'air comme un encens très doux.
O bonheurs incréés qu'un cœur souffrant devine!
Voici, voici qu'expire éperdûment en nous
Une virginité douloureuse et divine.

— Aux paradis gelés, où la neige et le givre
Se pâment sur les flancs exsangues des glaciers,
La volupté du froid et du silence enivre
Comme un léthé cruel les cœurs émaciés,
Aux paradis gelés de la neige et du givre.

IWAN GILKIN.

TOQUES ET ROBES

ESQUISSES JUDICIAIRES (1)

LES DIEUX

Dans l'Olympe, très haut, bien au dessus de la foule grouillante, trônent les Dieux.

Ils sont douze, tout au plus, douze comme les divinités de la Mythologie, douze comme les apôtres de la Chrétienté.

Ils forment un corps d'élite, n'ayant guère de rapports avec le vulgaire des gens de robe. C'est la garde d'honneur du Droit!

D'où viennent-ils? D'aucuns m'ont assuré les avoir connus jadis escholiers, étudiants, stagiaires comme tout le monde.

On m'a également, à leur sujet, narré des légendes, de belles légendes imprégnées de poésie. Je doute parfois de l'histoire; j'ai foi plutôt en la légende. Elle m'a dit : Vois ces êtres, écoute-les, ils ne ressemblent nullement aux autres membres de la gent judiciaire.

Leur éloquence n'a rien de commun avec les pénibles bégaiements, les discours hésitants qu'il nous est donné d'entendre.

Comme les prophètes ils sont inspirés, et leur parole tombe comme le Verbe dans la conscience du juge.

Ils sont détachés de la banalité de chaque jour. On ne les voit pas courir, hâtifs, entre deux plaidoyers, implorer les confrères et supplier les avoués pour obtenir des remises. Les Dieux sont toujours prêts.

Dans la masse, on s'étonne, on s'extasie. Tel dossier compliqué, bourré de notes et de faits, portant le poids de la haine de plaideurs acharnés; tel autre renfermant une question de vie ou de mort, de réhabilitation ou de ruine pour une famille entière, ont fait l'objet d'un examen de quelques instants.

A la barre, la Vérité n'en a pas moins émergé, non d'un puits, mais de la poussière du Doute!

L'éloquence a triomphé en dépit des arguments subtils et des mémoires tachés de gouttes de sueur des stagiaires filandreux.

---

(1) *Toques et Robes,* esquisses judiciaires, dessins de Fernand Khnopff, paraîtront prochainement chez Ferdinand Larcier.

Oui, ce sont des Dieux! continuait la légende. Celui-là passe pour ne pas étudier ses causes : on appelle l'affaire; il remporte une victoire. Celui-ci consulte à la hâte une note mal rédigée par un conscrit.

Ils plaident. Avec une ignorance apparente des faits, ils combattent; les étincelles jaillissent au bout du glaive de la contradiction; ils luttent.

Ils plaident. La vie de ce client — cet ami d'une heure pour lequel on s'escrime avec passion comme par une sorte de mirage, ils la voient passer devant eux. Ils connaissent à fond les plus petits détails de son existence. Ils l'ont entrevu, une seconde en leur cabinet — dans la fièvre du labeur — et les voilà qui déroulent, en de longues et brillantes périodes, les péripéties douloureuses d'un drame, les tableaux variés, multicolores d'une odyssée entière.

Ce sont des Dieux, disait toujours la Légende. Lorsqu'ils les rencontrent, le matin, à l'heure où sonne le tocsin du Devoir, gravissant rapidement les marches du Temple, les jeunes s'écartent avec respect.

Ce sera fête tout à l'heure.

Dans les salles d'audiences il va retentir l'éclat de leur voix de vétéran. La cause la plus banale va devenir, livrée en leur pouvoir, la cause du succès.

On se précipite. On quitte les couloirs qui répercutent les échos stupides, les potins vulgaires de la ville, les bruits écœurants de la politiquaillerie.

Ils plaident.

On écoute, on s'instruit.

Et, dans un coin, l'on raconte les histoires du passé. L'on rappelle les débuts pénibles de ces grands orateurs, les désillusions des heures de jeunesse, la peine que l'aurore du talent a eue à percer les ténèbres de l'indifférence.

Mais ils sont arrivés aussi par eux-mêmes, malgré tous les obstacles, malgré les haussements d'épaule des envieux.

Dans l'Olympe, très haut, bien au dessus de la foule grouillante, trônent les Dieux.

LE CLIENT VAMPIRE.

Lorsqu'il eut vu se réfugier au Barreau les vertus bannies du reste de la terre, l'Esprit Malin en conçut un violent dépit.

Longtemps, en sa diabolique cervelle, il fit mijoter des projets insensés. Il rêva même de faire sauter l'Ordre des avocats, comme si l'Ordre pouvait sauter jamais! Puis jugeant que mieux valait le tuer à petit feu, il imagina une chose atroce, abominable : il créa le client vampire.

Le client vampire! Le pire ennemi de l'avocat, le microbe de la profession. Dans les plis de sa robe vierge, le stagiaire le porte déjà, sans le savoir. Dès le jour où, se carrant dans son majestueux fauteuil, le néophyte songe à sa gloire future, à la fortune, au triomphe, le client vampire se dresse devant lui.

Vrai suppôt de l'enfer, il revêt les formes les plus séduisantes, il emprunte les masques les plus trompeurs

Devant le bureau-ministre, il s'installe un beau matin.

Et le jeune avocat de rutiler dans sa fierté juvénile.

Le client vampire a des griefs non contre un, contre deux, mais contre plusieurs douzaines de ses semblables. Il en est dans tous les faubourgs, il en est dans le monde entier. Cent procès pour le moins. Mais il existe un adversaire surtout qu'il convient d'exterminer. Celui-là lui a causé tous les préjudices possibles; pas un tour pendable que le monstre n'ait essayé de lui jouer.

D'une voix larmoyante, le client entame le récit de ses infortunes. Au bout de cinq minutes, il vous a persuadé qu'il est victime d'une « noire infamie ».

Un quart d'heure après, il s'est élevé un piédestal de martyr. Pour un rien, il se ferait canoniser.

Et vous de le plaindre, le code à la main. Lui continuera sans cesse à entasser le Pélion de ses mésaventures sur l'Ossa de ses haines. Dans le brouillard de sa narration, vous distinguez à peine une éclaircie, la lueur du fait à discuter. Le client vampire ne vous fera grâce ni d'une date, ni d'un incident minuscule.

Ah! la belle cause à défendre! quelle réputation pour un débutant!

Il vous allèche; il finit par vous intéresser, les heures s'envolent. Mais le Palais vous attend. Vous vous levez. Le client vampire vous suit. Dans la rue, il reprend le fil de son discours. Vous entrez dans la salle des Pas-Perdus, espérant vous débarrasser de son ennuyeuse personne. Le client vampire s'attache à vos pas; il s'efface un moment. Mais bientôt il reparaît surgissant de je ne sais quelle invisible trappe.

Il vous accompagne au greffe, à la barre, partout. En vain le priez-vous de revenir le lendemain; il insiste. Il n'en a plus que pour un instant, et puis il y a urgence.

Il est en 1842. Sa généalogie n'est pas encore complète, il a omis de vous dire pourquoi son oncle le déshérita. La cause serait obscure sans les détails supplémentaires qu'il doit encore vous fournir.

Le corps brisé, l'esprit réduit à l'impuissance, machinalement vous

écoutez. Vous êtes devenu son esclave, sa chose. Ereinté, vous regagnez votre domicile.

Vous commencez à respirer. Bientôt une lettre arrive; le client vampire a oublié un fait important.

Le soir, il est de nouveau là; il n'a qu'un mot à dire!... il en a pour deux heures.

La nuit est pleine de cauchemars. Le client vampire vous hante avec son dossier volumineux; il gambade sur votre lit, et vous écrase sous le poids de ses paperasseries.

Le matin, la sonnette retentit. Le vampire vous attend en votre cabinet, gravement, il vous demande « si son affaire marche ».

. . . . . .

Qui, d'entre les avocats, ne possède son client vampire; ce réveille-matin de malheur, ce tyran de l'oreiller?

Ses mémoires indispensables encombrent votre bureau-ministre.

Le client vampire vous promet monts et merveilles.

Le jour où vous lui aurez réclamé vos légitimes honoraires et le montant de vos débours, ce jour-là, le client vampire aura disparu.

Mais il reviendra bientôt, sous un déguisement nouveau.

Oh! Satan! sois maudit!

MESSIEURS LES GARDIENS.

Ils sont très beaux, messieurs les gardiens, très imposants.

Sanglés dans leur tunique bleue à boutons d'or, le képi fièrement campé sur l'oreille, on les voit, promenant dans les couloirs leur uniforme et leur dignité.

Ils sont très beaux, messieurs les gardiens! Ni la milice citoyenne, ni la police, ni la gendarmerie ne peuvent rivaliser avec eux. Du drap d'une finesse extrême, et des galons! Et puis... ils ne portent pas ce misérable coupe-choux — le désespoir des conscrits. Ils ne traînent pas non plus ces longs et pesants sabres qui balaient l'asphalte en rendant des sons agaçants.

Au lieu d'une épée, ils ont un bâton, un bâton spécial, d'un bois spécial, d'une forme spéciale. Ce n'est pas, notez-le bien, un misérable morceau de bois, tel qu'en possèdent les policemen londoniens. Fi donc! Non, une arme, est-ce bien une arme? un instrument, est-ce bien un instrument? Bref, un bâton superbe, ne ressemblant en rien aux engins vulgaires, mais ayant une existence propre, bien à lui, et une distinction enviable et

unique : il complète la tenue de messieurs les gardiens. Et quel port! quelle démarche autrement solennelle que celle des classiques massiers des Universités! Au rancart, au magasin des accessoires, ces vieilles friperies d'un autre âge.

Le gardien du Palais, lui, est bien moderne; il est de son temps. Son accoutrement n'a rien de banal; c'est simple, mais c'est beau; le triomphe du goût de l'époque.

Il faut les admirer, traversant la salle des Pas-Perdus, et frappant le sol en cadence. Leur regard semble perdu dans les contemplations de je ne sais quel spectacle idéal; souvent ils ont les yeux fixés sur les chapiteaux des colonnes, sur les voûtes immenses de la salle, comme s'ils cherchaient quelque pensée sublime. Elevées d'ailleurs sont leurs idées, détachées des choses d'ici-bas. Mais... voici qu'un Anglais, flanqué de sa femme, de sa belle-mère et de six enfants, fait son entrée dans le temple. Il semble anéanti, écrasé par la majesté de ce qui l'entoure. Qui va le conduire dans ce dédale! Qui va lui fournir l'indispensable fil d'Ariane?

Son sauveur est là. Un gardien s'est approché; il se dévouera.

Il se dévouera, et durant des heures il traînera derrière lui la famille insulaire. Il lui fera gravir des marches et puis encore des marches. Il montrera aux braves gens extasiés le panorama qui se déroule fièrement là-bas, la bibliothèque, les salles d'audiences, les greffes.

Il se dévouera et laissera s'écouler le temps, oubliant tout, ses parents, sa patrie, son déjeuner.

Comme fascinés, hypnotisés par cet homme qui néglige tout pour son devoir, les étrangers marcheront, escaladeront, admireront.

Et lorsque les splendeurs du monstre judiciaire auront défilé devant leurs yeux étonnés, le gardien s'évanouira, emportant un léger souvenir. Modeste il s'échappera pour ne pas entendre le concert de remerciements. Et puis, il lui a semblé que la fille aînée de l'Anglais lui souriait déjà. Un enlèvement; un mariage, là-bas, la fortune peut-être et la considération.

Il pourrait succomber à la tentation.

Non, il restera simple gardien du Palais, avec sa tunique bleue à boutons d'or, son képi galonné et son bâton superbe...

ARTHUR JAMES.

VŒUX DE NOËL

A RANDAL.

La chère a placé devant l'âtre,
Le soir de Noël, hier soir,
Ses minces chaussons de théâtre,
Ses chaussons plats de satin noir.

Fatigués d'avoir sur la scène
Fait des pointes, tracé des ronds,
Ils ont un air d'âmes en peine
Les pauvres petits fanfarons.

Qu'y mettre? De l'or? J'ai des dettes;
Des vers? — Jamais Elle ne lit.
Triste, je baisai leurs bouffettes
Et m'agenouillai près du lit,

Priant Dieu, la Vierge et le reste,
— C'est là ma seule ambition —
De les admettre au Bal céleste
Le jour de Résurrection.

MAURICE VAUCAIRE [1].

FLEMM-OSO

(Suite)

Flemm-Oso paraissait âgé, vieilli par les déceptions plus que par les années.

Il se promenait, vaguant, les yeux partout, ce curieux de la vie.

Le dimanche, quand il faisait très beau, quand la foule, par familles muettes, apprivoisées au même itinéraire dominical, erre mécaniquement le long des magasins fermés, il allait s'affaler dans un coin d'un grand café

---

[1] *Arc-en-ciel,* un volume de vers à paraître chez A. Lemerre.

très fréquenté, s'isolant jouisseusement dans cette masse d'hommes, et il buvait des liqueurs chaudes Il appelait cela : envoyer son esprit en voyage. Son corps restait là, tassé sur une banquette, et l'esprit, picoté par l'alcool, s'agitait, se dressait, s'élevait et s'épanouissait dans les visions étranges. C'était cette exquisité de l'ivresse naissante : un bien-être engourdissant, et les pensées, miroitent, se heurtent et jettent des étincelles qui semblent piquer le dessous du crâne de pierreries éblouissantes; les idées voltigent extravagamment comme de grands papillons qui seraient ivres...

Puis il revenait, causant très intimement avec lui-même, il revenait à petits pas, ce grand distrait auquel il arrivait de demander poliment du feu à un réverbère, ce cher original qui, dans les restaurants, défendait au garçon de changer sa fourchette ou son assiette prétendant qu'il reste toujours un peu de l'étranger sur ces couverts à tout le monde passés dans une eau commune, or, la propreté étant une question toute personnelle, il avait donc, à son point de vue, nettoyé son couvert en s'en servant. Du reste, il allait peu au restaurant où il souffrait de voir à ses côtés des affamés avaler des assiettées de potage quand lui, rassasié, en était à sa demi-tasse. Il avait la toquade des parfums, l'idolâtrie des senteurs qu'il reniflait comme on déguste un vieux vin, l'odeur avait pour lui une pensée, une physionomie. Il n'aimait pas le théâtre — le genre le plus étouffant de la littérature, et il avait l'horreur des cadeaux : on est obligé de trouver superbes des affreusetés et de placer en évidence des machines insensées qui choquent l'œil, monstruosités dont un ami n'a pas voulu pour lui ou sur lesquelles le marchand a fait le plus fort rabais; il ne voulait pas étaler dans son appartement le musée des goûts divers des personnes que le hasard lui avait fait connaître.

Il vivait modestement du revenu que lui procurait la vente de l'unique volume qu'il a écrit. — Un volume? — Oui. — Qui se vendait à ce point? — Oui, mais, entendons-nous, ce n'était pas une œuvre littéraire! C'était un manuel de la famille du *Parfait Secrétaire*, mais dans le genre funèbre : Le Guide du Monsieur qui parle devant une tombe. La mode est aux oraisons funèbres; il ne meurt plus quelqu'un de bien sans qu'un ami éploré vienne s'exécuter; Flemm-Oso, ayant remarqué que c'était toujours les mêmes invariables choses dites en phrases embarrassées, composa un recueil pratique en la matière. La préface établit en premier principe que les coquins ne meurent pas, il n'y a que les honnêtes gens qui trépassent; ensuite l'auteur expose sa méthode d'arrangements et de combinaisons permettant d'approprier à une situation quelconque un des modèles donnés et de varier ainsi infiniment ces petits morceaux; cette théorie est démontrée

par un rapprochement frappant entre le discours prononcé devant la tombe d'un féroce politiqueux sous le règne de Napoléon III et les dernières paroles débitées par le comique d'une troupe dramatique aux funérailles du régisseur qui avait été écrasé par une voiture de tramway. Alors viennent les différents types d'éloges funèbres : pour le directeur d'une grande administration, il montre tous les employés, là, navrés d'avoir un jour de congé; pour un colonel pensionné, mort de la goutte, il affirme que ce militaire avait un regard à gagner toutes les batailles; pour un jeune artiste qui n'a jamais rien fait, il proclame que la gloire était certaine; il raconte comment un pauvre usurier a gagné laborieusement son pain en enfilant des perles pendant soixante-deux ans; et pour le député, il parle de convictions fermes, de langage sincère et, dans une brillante allégorie, on voit la Vérité, émue, sortant de son puits et tendant les bras... c'est très beau. Enfin l'ouvrage se termine par des recommandations et des conseils, « surtout soyez bref, car, parmi les auditeurs au nom desquels vous jurez des regrets éternels, il se trouve pas mal de gens qui brûlent d'aller au café, boire à un prochain enterrement, excellent prétexte à congés et à réunions d'amis, et ils vous traiteront de raseur si vous abusez du silence recueilli qu'ils doivent garder pour avoir l'air de gens bien élevés. » Le volume, traduit en plusieurs langues, se vend beaucoup, mais personne ne veut avouer le connaître.

Une grosse partie du temps de mon ami était donnée à la lecture. Il lisait voracement de tout, la vieille philosophie et les romans nouveaux, des poètes et des livres de cuisine, de l'économie politique et des récits de voyages, cherchant à bourrer sa tête, à emmagasiner le plus possible; alors, fatigué, il mélangeait l'acquis de la journée à ses réflexions, il brouillait le tout, remuait, secouait et il restait songeant et regardant curieusement en lui-même ce qui pourrait bien surnager dans ce méli-mélo carnavalesque : il avait l'air de pêcher des idées à la ligne dans une cervelle.

Je le trouvais chez lui, étendu près d'un feu immense, rôtissant; il était enveloppé d'une ample robe de chambre de soie rouge chargée de galons d'or comme le manteau d'un roi d'opéra, et son éternelle cigarette rivée aux lèvres. Il fumait un tabac fin, parfumé, d'un arôme subtil. Pour lui, un mauvais tabac trahissait une grossièreté de goût et un manque d'éducation. L'homme bien élevé ne lésine pas sur le prix de son tabac parce qu'il force les autres à participer, malgré eux, à cette satisfaction qui ne reste pas privée. Puisqu'il pousse sa fumée sous tous les nez qu'il rencontre, il est poli que cette fumée soit agréable, c'est le plus élémentaire des égards, et il n'y a que les rustres qui brûlent au bout de leurs lèvres de ces herbes

empoisonnantes; ce sont gens de mauvaise compagnie parce qu'ils sentent mauvais. Il fumait donc dévotement; amoureux de sa cigarette, amoureux de ses blondeurs, de la tendresse de ses parfums, de sa vague crinière déroulée, il l'embrassait délicatement : il fumait à petits baisers. Il sentait qu'elle lui répondait par de mignonnes agaceries, elle lui chatouillait la pensée, lui tisonnait le cerveau, et ce petit point rouge en ignition, agité par le mouvement des lèvres, se balançait comme un mince encensoir; il aimait cette fumée vague dans laquelle il retrouvait la forme de ce qu'il disait, et il lui arrivait de s'interrompre pour jeter un mot à ces choses indiscernées qui vivaient pour lui un instant dans l'envolement bleu.

Nous avions ainsi des causeries longues qui dissolvaient les heures, et, avec des mots lents que son esprit semblait d'abord remuer et retourner pour les choisir avant de glisser sa pensée dedans, Flemm-Oso me disait...

Il est des choses inévitables, indiquées, qui s'abattent, attendues comme le drelin dindin de sonnette quand on pousse la porte d'un magasin de province : un monsieur dont le nom aura été effleuré dans un journal enverra le lendemain deux lourdes colonnes de prose et commencera par : Bien qu'adversaire déclaré du droit de réponse... — c'est régulier; à une de ces mirifiques loteries dont l'appât doré est un gros lot de 500,000 francs, vous tomberez, c'est fatal, sur un des numéros qui avoisinent le bon; une musique quelconque vient opérer sur une place publique, le chef de musique accrochera, entre Gounod et Mozart, une lourde valse de sa composition dédiée à un conseiller ou au commissaire de police de la localité — c'est inévitable, et il est encore inévitable que la première opinion qui s'élaborera dans le cerveau d'un homme, portera sur la période occupée par sa génération dans le cours des temps. Il jugera les hommes avant de connaître l'homme. Donc, à nous deux, ma contemporaine! — et j'y vais de mon petit bout d'étude moderne non officielle; mais rien, grands dieux! d'une « histoire de mon temps » comme affichent ces pâles historiens réputés sérieux parce que le plus mal portant de leurs ouvrages a huit volumes, ces doctes compassés qui ont l'air de photographes en cravate blanche, préparant la pose, établissant un fond, arrangeant des plis et qui, avant d'opérer — avant d'écrire, disent à leur sujet : souriez un peu... là, ne bougeons plus. Dans ces gros in-quarto couronnés, le monde que je vois garde l'attitude des modèles qui se savent dessinés, comme au Louvre — au Louvre : j'entends ce monument sombre, musée merveilleux, dont Perrault a rangé l'exacte colonnade grecque en face de la tour Saint-Germain-l'Auxerrois, précision nécessaire, car maintenant on connaît

beaucoup plus, et on désigne généralement sous ce nom de Louvre, un vaste magasin de robes toutes taillées et de bibelots en toc — comme au Louvre, en face du fameux radeau de Géricault, ces Romains de David si propres, si soignés qu'on les sent parfumés, et qui, dans des cambrures composées et avec des poses d'atelier attendent le : c'est fini, du peintre.

Je voudrais venir sur la pointe du pied, sans bruit, et, comme un polisson qui risque de se faire tirer les oreilles, regarder le Monde par le trou de la serrure; je voudrais, comme une jabotante portière, faire des cancans sur Madame notre Epoque, ce temps qui a conçu les plus grandes inventions et combiné les plus grands vols, qui connaît le phonographe et les fables-express, qui applique le vitriol à l'amour et la dynamite à la politique, ce temps qui, pour ses affaires, taille, rogne et change le globe terrestre et qui, pour sa joie, a ressuscité l'agaçant jeu des combles et imaginé les courses de crabes, ce temps qui a connu le cochon porte-bonheur, le *lawn-tennis*, la crinoline, les Expositions universelles, le cricri, les skatings et les panoramas, qui, légalement et suivant toutes les règles d'un art, tue cent mille hommes en quelques semaines, et qui voit des chiens, patiemment dressés, jouer au piquet comme de grandes personnes, avec cette différence que c'est tout involontairement qu'il arrive à ces pauvres bêtes de tricher. Règne des exagérations, des extrêmes, des outrances : siècle du paroxysme, a dit Roqueplan.

J'ai encore assez peu d'années pour parler librement. Si j'attendais pour dire mon sentiment, je ferais comme les autres qui portent bedaine et barbe grise : si je fais le malin, si je me faufile et si, par des moyens assez honnêtes, je parviens à m'installer dans une aisance arrondie, je proclamerai, le cure-dent aux lèvres, que notre époque est prospère, parfaite, calomniée et que, seuls, les caractères dangereux, les ennemis de tout ordre social... Mais, si je bois le grand bouillon dans les vilains fonds des existences ratées, mon opinion, je la cracherai sur les hommes — et voilà comment la vie forme le jugement. Sainte-Beuve le disait : dans la jeunesse l'âme est au dehors, plus tard elle est au dedans.

Devant moi, donc, deux faits résument le présent : tous les coiffeurs vendent de la graisse d'ours pour faire pousser les moustaches; la pipe et le cigare vont à peu près partout. Cela caractérise cette furieuse galopade d'années qui nous enlève, cette époque essoufflée, bousculante qui crie : mais laissez-moi passer, jamais je n'aurai terminé tout ce qu'il me reste à faire, hue, donc! vieille tortue de locomotive! Nous vivons à toute vapeur. Il est loin, bien loin, le temps où de bonnes gens disaient que le temps les dévorait; aujourd'hui c'est nous qui le traînons et qui allons plus vite que

lui — nous n'avons plus le loisir d'attendre que les poules prennent le temps de couver leurs œufs, et que les poissons se reproduisent suivant leurs usages routiniers et naturels, la mécanique se charge de tout cela et gave et engraisse les poulets. Nous n'avons plus même le temps d'être gamin. Enfance, temps perdu, donc : supprimé. On n'attend plus la barbe pour être homme, il faut se poser tout de suite; et comme elle est moderne cette repartie :

— Veux-tu me donner la main, mon petit ami?

— Je vais avoir l'honneur de vous offrir le bras, belle dame...

Et le monsieur de douze ans tire un cigare et parle de la rente. Ces bonshommes, mûrs si tôt, ne causent pas, ils parlent; ils ne se promènent plus, ils vont; ils ne voyagent plus, ils prennent des billets directs, des trains-éclairs; ils ne font plus la cour, ils font l'amour. On disait, il n'y a pas si longtemps, que tout jeune homme à vingt ans composait une tragédie, aujourd'hui, tout gaillard de cet âge confectionne des brochures sur l'exploitation des chemins de fer ou l'éclairage électrique; ces belles rêveries que dorait la poésie de l'adolescence, formaient comme un portique fleuri et enguirlandé par lequel nous entrions dans la vie; maintenant nous passons entre les questions commerciales et industrielles; nous entrons par une porte de service... « Est-ce que l'Esprit ne s'est pas changé en une bête à prétention qu'on appelle l'Intelligence? » demande Barbey d'Aurevilly. Cependant le nombre des fous et des toqués était moindre alors; la mélancolie des Werther a été remplacée par un détraquement, une faiblesse malsaine d'être poussifs, l'odieuse névrose. Cette vie bouillante, pratique, qui a mis des machines et des accumulateurs dans le ventre des omnibus — ils écrasent plus de monde, mais ils gagnent du temps — hâte aussi la vieillesse; les beaux vieux sont devenus de vieux beaux, et, comme l'a dit moqueusement un humoriste, en France, il y a des demoiselles de dix-huit ans qui ont déjà l'air d'être bien conservées.

Dans une pareille existence — un steeple-chase, — la précocité est devenue un besoin, et elle a amené la grossièreté. Il faut oser, il faut s'affirmer, il faut se donner de l'assurance en faisant le mal-appris et se montrer bien chez soi en mettant les pieds sur les fauteuils... L'audace en impose, le toupet est une force.

Ainsi, la pipe, qui se promène déjà dans les jardins, suivra bientôt le cigare dans les salons.

Il y a tendance, par suite, à se montrer de moins en moins sévère sur la qualité des gens qu'on voit, qu'on reçoit — on a besoin de tant de monde! Du reste, certains filous ont fort bon air et un esprit vraiment drôle,

et puis, que voulez-vous? on ne peut pas être parfait. De la sorte se trouve composée cette chose extravagante qu'on nomme : le Monde. Le Monde, c'est en général tous ceux qui ont un gibus et des gants clairs; le centre est une agglomération de ménages légalement hétéroclites, unions de libertés si bien convenues que les maris trompés sont ceux qui ne le sont pas; et, à ces foyers généreux, quand Monsienr rentre tard c'est la femme de chambre qui s'inquiète. Ce sont ensuite, voltigeant tout autour, des gentillâtres vides qui font jabot et pour lesquels la valeur n'attend pas non plus le nombre des années — elle ne vient jamais; des duchesses qui imitent Mme Théo, grandes dames honorées par les ambassadeurs et méprisées par leurs soubrettes, élégantes dont les robes sommaires tiennent de la toilette de nuit et du costume de bain; de petits oisifs jeunets, la bouche en cœur, qui vous disent candidement : mon bon, je le jurerais mais je ne le parierais pas! Des artistes habiles et sachant fort bien leur chemin, qui errent moroses et affligés comme un infortuné qui vient d'acheter les œuvres complètes du vicomte de Bornier; puis l'essaim des jeunes personnes plates comme des plaisanteries parlementaires et timides, semble-t-il, comme les rougissantes écrevisses, elles sont parfaitement élevées parce qu'elles savent peu de chose de ce qu'on leur a appris et font semblant d'ignorer ce qu'elles savent très bien; autour du maître de la maison, qui s'amuse comme une ouvreuse au théâtre, des diplomates dorés qui prennent des airs cachetés pour débiter de solennelles paltoquades; et encore, dans de petits coins bruyants comme des compartiments pour dames seules, de vieilles marquises aimables et vinaigrées comme une jolie lettre de félicitation, et qui mâchonnent des cancans vénimeux. Jetez tout cela sur un parquet ciré, mettez un lustre par dessus, agitez avec de gros grains d'orgueil et de jalousie, des bonbons, quelques mesures de valse et beaucoup de menus potins : vous avez le Monde. Cela jacasse, rit, saute, boit et parle de tout comme des gens qui ont tout appris en passant la plus importante partie de leur existence dans les salons. Caquetage élégant au dessus duquel volent et planent des jugements légers et creux dont la rapidité accorde du mérite à la prétention. Ce jugement s'étend: le tapage et l'éclat le séduisent car il n'a ni le temps ni les moyens de réfléchir, jeaugeant l'homme à la moustache et connaissant le livre à son titre. Cette attention papillonnante va à ceux qui font du bruit. C'est l'extérieur qui décide et le boniment qui l'emporte; la suprématie du tape à l'œil et du boucan : des marchands de crayons mettent des casques empanachés, il y a des dompteurs qui sont des colonels et, dans les foires, des nains qui sont des généraux. La réclame glapit et triomphe dans son incessante parade

à coups de grosse caisse. Sur les murs : les miracles des eaux capillaires racontés par des dames gênées au milieu d'une inondation de cheveux; dans les omnibus, les dépuratifs indiens extraordinairement inoffensifs et les boucheries économiques qui vendent plus cher que les autres; et le journal vous offre pour trois sous le moyen de gagner un millon en six semaines : Env. timb. post. C'est un hurlement de charlatan, un tapage qui fait l'article, des marchands qui trompettent les mérites de leurs drogues et tapent de leur baguette sur la toile de la baraque — c'est le Puffisme : mot nouveau, anglais comme les draps que nous portons, et qui veut dire en bon français; la modestie est une bêtise — mais en anglais c'est plus court.

Docilement, nous écoutons les conseils assourdissants de cette vanterie endiablée. Des actrices vont à la gloire en ballon, et les gamins des rues connaissent les dernières fantaisies des assassins en vogue et ne se demandent même pas ce que peuvent représenter les bonshommes en marbre qui gênent la circulation sur les places publiques. Empoignez l'attention de la foule pendant une heure, n'importe de quelle façon, et la célébrité viendra vous tendre la main. Ainsi souffle cette fureur esbrouffante, ce terrible besoin de paraître qui mène au luxe, c'est-à-dire au souci trop absolu de l'extérieur; les défauts sont moins gênants quand ils se peuvent cacher; et ils ne sont plus rares ceux qui préfèrent avoir une tache dans leur passé plutôt que sur leur habit — cela se voit moins. Ce sont les geais qui s'amusent bien du vieux fabuliste! Des aventuriers effrontés, des yankees ventrus d'or, des pachas des Batignolles, des Grands d'Espagne non classés ou déclassés et des héros « polonais par leurs malheurs » — comme disait Grassot, — ont escaladé la considération publique, se poussant les uns les autres comme une bande d'Anglais faisant l'ascension du Cervin. Ces médiocrités vernies se tiennent, s'aident tour à tour et se donnent complaisamment des égards; ils comprennent que cette coopération mutuelle est leur force : ils ressemblent à ces rangées d'ivrognes qui marchent à peu près en se tenant bras dessus bras dessous, mais qui, s'ils se lâchaient, rouleraient dans le ruisseau. Ces seigneurs problématiques forment le groupe des enviés, et leurs fantaisies, leurs caprices biscornus deviennent pour nous tous, malgré leur extravagance, la mode toute-puissante. Nous nous moquons cependant de ce chef sauvage qui, s'étant trop approché d'un officier de marine, reçut un violent coup de pied au derrière, se tordit de rire devant l'étrangeté de cette manifestation, et, la trouvant extraordinairement drôle, alla sans tarder la répéter à sa femme puis à sa fille et en fit bientôt un usage adopté par toute sa tribu. La mode a eu des idées

plus bizarres et auxquelles tous se sont englués. Pour être de ces fortunés, de ces régents du bon genre, on ne recule devant aucun moyen, on se hausse sur de complaisants expédients, et dans cet affolement du luxe, c'est trop tard qu'on remarque les vilaines choses dans lesquelles on patauge. Aussi nous voyons sans surprise de grands bonheurs qui s'écroulent soudain, des fortunes subitement évaporées; de vieux respects font explosion et bien des renommées sonnent le creux. Combien de ces chevaliers de parades qui tombent tout d'un coup dans les dessous de la scène, et, quand ils ont encore un reste de courage et de pudeur, vont jouer dans les pantomimes du cirque, deviennent témoins chez un notaire, ou se cassent des pavés sur le ventre dans les foires ou bien se font critiques d'art dans les gazettes quotidiennes. Les réputations, c'est comme les chemises : elles étaient solides quand on prenait le temps de les faire; aujourd'hui, grâce à la machine qui coud une chemise en deux heures, un point saute et toute la couture cède : que de réputations trop vite fabriquées se déchirent en aussi peu de temps... Mais on s'y fait, et qui cela choque-t-il à présent de voir de bons notaires, pères de cinq enfants, entretenir des maîtresses, des commissaires de police découper des femmes en petits morceaux et se faire arrêter pour escroqueries, des ducs faire des tours d'escamotage chez des bijoutiers, des maires lever le pied, des magistrats tricher dans les casinos et des caissiers? — le mot suffit. Un beau matin, après des jours d'éclaboussante insolence, ni vus ni connus, disparus les beaux seigneurs, parce que le besoin de disparaître est souvent la suite du besoin de paraître.

Cela encore est du fait de la hâte avec laquelle nous nous poussons les uns les autres dans cette bousculade de la vie; c'est encore parce que nous vivons comme des gens qui ont peur de manquer le train. Nos opinions nous les jetons à la volée en passant à ceux qui les attrapent, hommes ou œuvres. Ce n'est plus, non, le temps des travaux solides, bâtis de patience et d'étude; quelques pages retentissantes et vites lues coiffent leur auteur d'une auréole — c'est encore trop, quelques lignes ou même un mot. Ah! un mot, voilà bien ce qu'il nous faut; le mot a fait des célébrités, Proudhon s'est fait connaître, non pas par des ouvrages comme *la Philosophie du progrès* ou *la Guerre et la Paix*, mais avec les cinq mots de cette fameuse et brève insolence; des chefs politiques et des maréchaux se sont fait une réputation en jetant un mot à la face de l'actualité. Un tel? oui, c'est lui qui a dit... et le voilà connu, apprécié, et il s'en va tout doucement à la postérité sur deux ou trois mots, comme sur de petites roulettes. Le mot est le puissant du jour; vif, court, acéré, résumé, c'est un morceau d'idée, c'est comme une étiquette parlée qui se colle sur une individualité

ou sur une pensée; le mot pare comme une fleur à la boutonnière et salit comme un crachat; il se retient bien et reste, c'est comme une agrafe à laquelle on accroche des gloires et des ridicules, et l'homme qui traîne un mot, passe, raillé comme le maître d'école quand les galopins ont attaché une queue en papier au bouton de sa redingote. Le mot est bien le fils de sa mère la Blague; l'esprit gouailleur se dépêtre de tout avec un mot, c'est le pont que l'on jette au dessus de tous les embarras et de toutes les difficultés; il terrasse cent bonnes raisons à la fois, et un homme grave, aux compendieux raisonnements duquel on objecte la gaminerie d'un mot, reste penaud comme un âne devant une rivière. Le mot est un pétard qui a démoli des systèmes, brouillé la politique, pulvérisé des vertus, secoué la morale; le mot a des sifflets et des bravos, il tient du pied de nez et de la révérence, il a rendu des princes grotesques et Guibollard célèbre. Avec ses insolences d'homme heureux, il dit bien nos sentiments rapides; le mot, c'est la chiquenaude amicale ou méchante que donne en passant cette génération fantasque, disloquée, baroque, qui, dans sa cachexie morphinique, voit un point d'honneur dans un match international entre professeurs de billard, et compose des vins avec tant d'ingrédients divers que le vin n'est plus de tel crû mais de telle fabrique, cette génération qui fait du sucre avec de la craie et de la gloire avec du bruit. Nous éprouvons toutes les misères de gens qui vont très vite, et comme à l'acheteur qui dit au marchand : je suis pressé, c'est bon, donnez toujours, on nous passe de la camelote.

Nous voulons tous, dans notre bataillant empressement, aller à la postérité en train de plaisir, vite et sans peine. Or, elle est dure la pente qui conduit à la Renommée aux rayonnements purs et aux longs regards. Il faut de solides jarrets pour y monter d'un pas ferme. Quelques-uns font des détours et vont de droite et de gauche comme les chevaux de fiacres qui tirent du collier dans les rues trop raides; d'autres, quand on ne les regarde pas, s'aident de leurs mains, et la peine est encore trop forte. Il me semble que, dans nos larges complaisances, nous sommes en train de descendre la Renommée de ses hauteurs difficiles pour l'étendre dans la plaine à la portée des passants. Nous connaissons déjà des vendeurs de moutarde plus célèbres que Littré, et tous les jours les journaux crient dans le monde entier que le plus magnanime bienfaiteur de l'humanité, le sauveur contemporain, c'est M. Guyot qui débite des pilules au goudron.

Il en sera de la gloire comme des habits de velours. Ils étaient magnifiques jadis, mais coûteux et rares, et cette etoffe solide, durable, garde encore dans nos musées un éclat surprenant; aujourd'hui on fait des

velours à deux francs le mètre, toutes les épaules en portent, mais c'est un velours de pacotille qui déteint et se détruit. Chacun veut maintenant se payer une portion de célébrité et se donner le luxe d'une auréole. La gloire fera comme le velours, et nos petits-fils seront tous de grands hommes — avec cette réserve : quand tout le monde sera célèbre, personne ne le sera.

(A suivre).

LES MAITRES CONTEMPORAINS

FÉLICIEN ROPS

(Première étude, Suite)

Le Roman, la dernière forme du Verbe moderne et que Balzac et Barbey d'Aurevilly ont élevé à la hauteur même de l'épopée, n'a qu'un sujet, la peinture du péché et de la tentation, c'est-à-dire les variétés, les causes et les suites des perversions. La description de Balzac est d'une miraculeuse chasteté, mais trop de beaux voiles estompent la hideur du mal; Barbey d'Aurevilly n'oublie jamais que casuiste, il a charge d'âme, seulement, ses livres flambent d'une telle intensité qu'on prend le vertige, à cette réverbération de fournaise où il met en fusion tous les métaux de l'âme, le plomb vil et l'or pur. Rops, lui, a le burin trop vibrant de sexualité, mais aussi point d'hypocrisie et de méprise possible, aucune! Voyez par exemple la planche qui a cette légende :

Lasse enfin de l'âpre parure,
A tes pieds, en monstre dompté.
Tu fis se coucher ta fourrure
Invincible en ta nudité.

Cette femme assise par terre, vêtue de ses seuls bas, et déchevelée, ne fera point de dupe, et pour surcroît d'advertence, dans le panneau d'une porte, au fond, apparaît une tête de diable.

La *Lorette à la pipe,* par exemple, comme la *Femme au bolero noir,* comme la *Jeune modiste,* ne seront point couronnées à Salency, et l'imagination ne fait, en les voyant, aucune cristallisation fallacieuse, comme en inspire la *Dame masquée,* de Van Dyck, et la *Lucrezia Fede,* d'André del Sarte. Un des signes distinctifs de l'œuvre de Rops, c'est la franchise; jamais son burin n'a une hypocrisie ni une réticence à la Maintenon et à la Tartufe; il exprime le vice, hardi, ouvert, oseur. Toutefois, que le soin

que je prends de le défendre d'un défaut, ne lui fasse pas perdre une qualité dans l'esprit du lecteur, Rops est subtil, pas autant peut-être que Gustave Moreau, mais il l'est infiniment et je n'en veux pour preuve que les *Adieux d'Auteuil*. A la porte d'une villa dont la grille ouverte laisse voir un attelage correct maintenu par un cocher irréprochable, deux dames très bien mises, l'une en costume de ville, dont la voiture attend; l'autre en élégante tenue de jardin. Elles s'embrassent. Quoi de plus simple? et cela a été donné en prime par un journal artistique de Bruxelles; cependant, la censure supprima dans *les Fleurs du mal* une pièce pour la raison qui fait sourire les clairvoyants devant les *Adieux d'Auteuil*. L'artiste qui sait ainsi rendre invisible au vulgaire la même chose qui demeure frappante pour l'initié, est un maître subtil! Le sourire, le double sourire de la bouche et des yeux me paraît la sorcellerie du visage féminin; les maîtres qui ont trouvé un sourire, comme Léonard et Corrège, se comptent. Rops a trouvé un sourire très difficile à définir et que j'appellerai de perversité franche.

On le voit dans *Parisine*, jeune femme au toquet et l'éventail déployé, dans *Metella*, décolletée, coiffée d'une toque à plumes blanches et qui consulte un petit miroir; on le voit surtout dans le frontispice des *Œuvres inutiles ou nuisibles*, ouvrage apocryphe de Félicien Rops. Assise bizarrement, en hauteur, coiffée d'un vaste chapeau empanaché des bourses à grelots de la folie, et ses épaules d'un embonpoint mou sortant d'un corsage lâche et qui tombe, elle élève d'un bras, une tête de mort renversée où croît une floraison de fleurs mauvaises. La robe qui moule ses formes longues est chargée d'animaux macabres, pieuvres, scorpions, crabes; mais ce qui saute aux yeux et les retient fixés, c'est le regard des paupières baissées et le sourire des lèvres mi-closes d'où le vice suinte.

Il n'y a pas ici que des impures, témoin, non la *Petite femme à la toque écossaise*, étendue à demi sur un sofa, mais cette *Fille de la Turbie*, cette oliviérade, qui passe les reins fermes, les seins droits, comme une canéphore antique.

Ce qu'il y a de plus pervers dans l'homme, c'est la femme, qui, privée de raisonnement, ne sait pas tenir le milieu entre la sainte et la fille, et en tout ne connaît que le paroxysme. Plus la femme a d'importance et de pouvoir dans une civilisation, plus la décadence est grande, et Rops qui est un penseur, a été frappé de l'immense envoûtement de l'homme par la femme, dans l'écroulement des races latines, et il a fait ce chef-d'œuvre, que M. Octave Uzanne aura le bonheur inestimable de voir paraître dans son prochain volume, a côté du *Bout du sillon*.

Il y a plusieurs *Dames au pantin :* la première en date, dont Mars possède le dessin original, est en buste, vue de dos, à profil perdu, et ses épaules belles mais fortes dans leur rondeur, expriment la robustesse cachée sous la passivité; la jupe est ballonnante comme on la portait il y a quinze ans. Accoudée elle s'amuse avec un polichinelle. Cela est fort beau, mais comme on dit vulgairement, la dernière est la meilleure. En pied, svelte, mince, longue, souple, éphébique d'élancement dans sa robe serrée, elle semble un grand serpent noir immobile: d'un bras mince ganté de noir par dessus le coude, elle élève au dessus de sa tête, avec un sourire d'indescriptible mépris, non plus un joujou d'enfant, mais un Monsieur en habit, le joujou de la femme. Je n'ai pas la courtoisie de m'informer de ce que pense ou ne pense pas la galerie, et dans un Salon carré de l'art moderne, je mettrais la *Dame au pantin*; c'est la *Joconde* de ce temps, qui ne vaut pas, certes, le temps où vivait Lise. Cette œuvre à elle seule suffirait pour immortaliser Rops. Mais il a fait plus, sinon mieux, et sans donner les rubriques, je vais esquisser les caractères de sa compréhension de la femme moderne. En dehors des aberrations, ce que les casuistes appellent la perversion perpétuelle, c'est le « *Super Bestiam Femina* », la femme chevauchant l'instinct, et Rops, peintre du péché, a buriné toutes les variantes, toutes applications à la fois dérisoires et terribles de cette formule.

La Femme habillée, nul ne l'a comprise comme lui; de la toilette il a fait un moyen expressif d'une intensité incroyable; il a niché les sept péchés capitaux dans un pli d'étoffe, et non pas animé, mais *animalisé* la robe, ce qui est mieux ou pire, comme on voudra. Peintre de la perversité, il va de soi qu'il excelle dans le déshabillé. Ses retroussis de manches, ses décolletages, ses nœuds de cou sont d'une invention merveilleusement significative; et il est, l'inventeur en art, de ces longs gants et de ces grands bas noirs qui, sans rien prendre du modelé, donnent un accent extraordinaire et pervers.

Devant le nu, Rops, qui a l'amour du corps humain, — comme Michel-Ange, comme son maître Millet qui chercha aussi le nu actuel, avant de découvrir le rustique éternel, — est chaste, et il comprend cette mélancolie de la laideur physique dont j'ai parlé au commencement de cette étude. C'est un point de ressemblance avec Dürer; mais ce n'est pas le seul, il possède aussi la faculté symbolique et la conception catholique, comme on le verra dans le *Semeur* des *Sataniques*. Techniquement, Rops est de nos jours, le maître du modelé et de l'anatomie féminine le plus accompli. Au reste, il ne fait pas un amour grand comme l'ongle sans avoir devant lui le modèle vivant.

A extraire une formule des œuvres de Rops moderniste, on trouve celle-ci : l'*Homme possédé de la femme*. Mais l'*ananké* de l'attraction sexuelle ne suffit pas à expliquer cette possession, et en moderne, c'est-à-dire en esprit catholique, car cela est synonyme, Rops a pensé au Diable. Ce sera son éternel honneur d'avoir eu le courage de prendre, dans ce que les ignares appellent la superstition du moyen-âge, la solution du problème passionnel. Grand lecteur en tout sens, il s'est demandé ce qu'était devenu Lucifer, depuis la Renaissance, et d'où venait qu'il n'apparaît plus jamais en rien ni à personne; le spiritisme, comme l'a magistralement démontré M. Chevillard, n'est qu'une maladie nerveuse, non une manifestation du Malin; et en maître subtil, Rops a tout de suite compris que les possédés actuels c'étaient les athées et les positivistes et que son suppôt, dans l'ordre des mœurs, c'était la femme; et il formula cette synthèse admirable, au point de vue esthétique : « *L'Homme possédé de la femme, la Femme possédée du Diable!* ».

Qu'on ne se figure point que Rops a égorgé le chevreau, et connaisse d'autre magie que celle de l'Art. En tant que parfait érudit, il connaît l'occultisme, mais il n'y croit pas et son Grimoire est dans son inspiration, non sur parchemin, entre quatre cierges fixés dans les clous d'une bière de suicidé.

Milton est un grand coupable d'avoir fait de son *Paradis perdu* le poème de la rébellion et d'avoir idéalisé Satan. Rops, lui, s'en est bien gardé, et le moyen-âge n'a sculpté le diable que sous des formes charmantes, en comparaison de la hideur formidable que Rops lui donne, excepté lorsqu'il en fait « un sifflet d'ébène » et c'est là où il est le plus effrayant.

Breughel d'Enfer, David Teniers, Goya, initié par les *gitanos*, Callot instruit en sorcellerie par les Bohémiens, ne sont que les Paul de Kock de la Goëtie. Je n'ai pas le troisième des ordres mineurs, et l'aurais-je, que loin d'exorciser Rops, je lui donnerais un mur d'église pour y peindre l'*Enfer*, et ce serait aussi grand qu'Andrea Orcagna. A la décadence latine qui nie Dieu, Rops présente Satan, et Satan plausible, Satan vraisemblable, Satan contemporain.

Au pronaos du Salon de 1883, voulant donner une synthèse du grand art contemporain et préciser ses archètypes, j'ai écrit ceci du maître du *Bout du sillon* :

« Si j'ai nommé Félicien Rops le dernier, ce n'est pas que je le classe après ces quatre maîtres; car son originalité est si éclatante que je ne lui trouve aucun précédent, et qu'il est impossible de le qualifier d'une filia-

tion; Puvis de Chavannes tient au *quattrocentisti;* Gustave Moreau à Léonard; Hébet à Rome, et Baudry à Venise, mais Rops est autochthone. Magnat hongrois mêlé de gallo-romain et de flamand, il doit à la complexité de son tempérament d'être le plus grand artiste en modernité qui soit. Et quand je dis moderne, j'entends un esprit qui réunit la compréhension du moyen-âge à celle de 1883 et qui peut illustrer un grimoire et pourtraire la Parisienne.

« Félicien Rops est inconnu du public; mais s'il n'a pas de réputation il a de la gloire. Trois cents esprits subtils l'admirent et l'aiment, et ce suffrage de penseurs est le seul dont ce maître se soucie. S'il arrivait qu'un homme des classes moyennes, un de ceux pour qui on écrit les ouvrages de vulgarisation et qui les lisent, semblât goûter une de ses œuvres, il la détruirait immédiatement. Patricien de l'art, il ne veut de juges que ses pairs, non par orgueil; la meilleure preuve de sa modestie, c'est son peu de notoriété qui est voulu, mais parce qu'il sait que l'art est un Druidisme qui doit accueillir toutes les intelligences qui se haussent, mais ne s'abaisser jamais jusqu'à celles qui ne peuvent s'élever.

« L'œuvre de Félicien Rops comprend toute la vie moderne synthétisée, mais je ne veux en montrer ici que deux points, la Femme et le Diable. La femme contemporaine, cette cabotine dont le charme est le chiffon, avec sa grâce fugace, prismatique, instable et changeante est presque impossible à fixer dans une œuvre d'art; immobile, elle n'a plus l'attrait qui est dans la célérité et l'imprévu des gestes et des poses. Mais prendre la Parisienne et la monter jusqu'au style, c'est un impossible que Rops seul a tenté victorieusement. Seulement comme il conçoit toujours en penseur, au lieu d'une simple femme de nos jours, il a fait la *Dame au pantin*. Grande svelte, presque androgyne, elle élève de son bras ganté de noir un pantin en habit; indescriptible en son sourire de mépris pour cet homme hochet qui est vous, peut-être moi. Les sourires de Rops descendent du coin des lèvres de Monna Lisa, et l'ironie, l'ironie froide et silencieuse, a en lui un épeurant interprète.

« L'homme pantin de la femme, la femme pantin du diable, sont deux de ses thèmes favoris, d'une grande portée psychologique, rendus avec une intensité plus excessive que celle de Baudelaire, avec qui il a des rapports très grands. Imaginez que le poète des *Fleurs du mal* ait écrit avec lignes, et vous aurez quelque idée de Rops, le seul artiste assez mystique pour pourtraiter la perversité moderne.

« Mais, la merveille de son œuvre, c'est le Diable. Oui, en l'an 1883 des esprits forts, il existe un artiste qui fait des démons qui font peur et dont

nul ne peut rire. Oh! ce n'est ni Bertram, ni Mephistophel; il n'a pas de cornes, ni de queue, ni de griffes, ce diable, il est en habit, il a un monocle; si ses pieds sont fourchus, de fins escarpins les cachent; et il épeure cependant, avec pour seul satanisme son sourire et son regard. Ah! si l'on donnait à Rops l'enfer à peindre au mur d'un Campo Santo, on verrait autre chose que le Bernardino Orcagna. Il a restauré la grande figure de Satan, il a fait réapparaître le Malin, en ce temps ou l'on ne croît plus même à Dieu, et il nous le montre vainqueur du ridicule et du rire. Je prie que l'on remarque que je n'ai cité que deux séries de l'œuvre de Rops, et que l'idée que j'en puis donner ici est presque nulle. Seulement, j'ai voulu marquer sa place hiérarchique dans l'art contemporain et déchirer un peu de l'obscurité où il s'enferme. L'utilité du critique n'est pas de donner de bons et des mauvais points aux artistes connus, mais bien de signaler et de mettre en lumière ceux qui, par l'élévation de leurs œuvres échappent à la myopie du public. Rops, est le grand maître en modernité, et ce genre est celui où l'école française peut encore faire des œuvres. Rops est le seul exemple des immenses lectures, de la forte éducation latine et de l'érudition poétique qui manquent à tous les artistes contemporains et sans lesquels il n'y a pas de grand art possible; Rops est le « burineur » de la décadence latine. »

Je vais essayer de donner quelque idée des *Sataniques*, ce poème de la possession de la femme par le diable, où Rops s'élève jusqu'à Dürer, en étant Rops plus que jamais.

I. La *Chimère*. Énorme et carrément taillée dans le bloc, la face nubienne, ses yeux de pierre grands ouverts sur l'horizon du mystère, la chimère a ses ailes retournées en conque, et là, comme en une niche, Satan est assis, le menton dans sa main, en sifflet d'ébène et cravaté de blanc, monocle à l'œil, il regarde la femme couchée sur le dos du colosse, l'entourant de ses bras amoureux et se haussant à l'oreille du monstre pour lui dire son secret. Ce secret, Satan l'écoute, grave, à peine ironique, il semble un académicien de l'enfer, à peine deux bouts de cornes, point de queue, effroyable! N'est-ce pas là le frontispice de toutes les passions; cette femme qui se vautre sur la chimère de granit et lui confie son secret que le diable entend et par lequel il l'attirera à lui, n'est-elle pas le symbole du péché? Au point de vue technique, le modelé admirable du corps de la femme fait penser à Michel-Ange; c'est un corps de maître florentin, mais le diable y est, en plus, à ce corps!

II. Le *Semeur*. Ce n'est plus Satan l'académicien, c'est Satan le paysan, qui, par une nuit sombre, parcourt la terre, semant les mauvais êtres, les détestables nouveau-nés qui seront des pervers; il en a sa pleine blouse,

de ces enfants maudits, et il les jette à poignées. Et à l'instant où Rops l'a représenté, il a un pied sur les tours de Notre-Dame et la Seine et la moitié de Paris dans l'ouverture de ses jambes maigres aux sabots énormes. Il remplit le ciel de sa silhouette sinistre. C'est un Dürer!

III. L'*Idole*. On se croirait en présence de quelque culte infâme et secret des Phéniciens. C'est un sommet d'édifice, deux baphomets sinistres jettent dans la nuit de sulfureuses lueurs. Au milieu se dresse l'idole, horrible et ricaneuse, sorte de Satan à mi-corps dans une gaîne d'Hermès; la femme affolée, envoûtée par le malin, ne peut résister à sa fascination, et elle s'est hissée sur l'idole et l'étreint, aveugle, au ricanement du démon de bronze.

IV. Le *Sacrifice*. Ici Satan n'a plus forme descriptible, c'est un bucrane, avec de la peau de bête et une queue de monstre, qui tient fascinée en son pouvoir la femme toute folle et renversée sur un autel, aux bas-reliefs onaniques.

V. L'*Enlèvement*. En plein ciel, Satan emporte vers l'enfer la femme, qui se cramponne à ses ailes de chauve-souris. Il y a là, pour les dessinateurs, des raccourcis d'une audace et des lignes d'une hardiesse incomparables.

VI. Le *Calvaire*. Ceci est le *non ampluis* du Satanisme, et Simmone Memmi, qui devint fou de terreur du diable qu'il avait peint, perdrait la tête instantanément à cette vue!

Sur le saint gibet du Calvaire, Satan est attaché à la place du Sauveur; il a des pieds de bouc, et de ses pieds de bouc il a passé une étoffe noire au cou de la femme, qui s'abandonne, et il l'étrangle — et elle se laisse étrangler avec extase.

VII. La *Vengeance du Démon*. Tout en haut, resplendit le triangle Divin et ses rayons tombent sur Satan qui ne veut pas descendre de l'empyrée, et qui, brûlé, torturé par la souffrance, dans un geste indescriptible, jette sur la terre un ensemencement de vices. Tout en bas, un chaos sans nom de larves avortées.

Il y a douze *Sataniques*. La place me manque pour décrire les cinq dernières, dont on peut dire, avec bien plus de justice que pour Goya le mot de Gautier « il fait grand peur dans ses eaux-fortes. »

Parmi les grandes séries de l'œuvre de Rops, je signalerai, une *Danse macabre moderne*, et une illustration de l'*Eloge de la folie*, inédites; en projet le *Grimoire des grimoires*, et sous presse, l'illustration du roman : *Le Vice suprême*.

Enfin, me demandait dernièrement quelqu'un, qu'est-ce que Rops? Est-ce un peintre? Est-ce un graveur? Rops est un artiste qui sait tous les

procédés, et qui les emploie selon son idée; il est peintre, mais comme ses conceptions sont *pensées,* il préfère au pinceau le burin pour les écrire, à moins qu'il ne prenne le pastel ou l'aquarelle; toutefois, l'eau-forte mêlée de vernis mou est son procédé de prédilection et il succède à Rembrandt, dans cet art, immédiatement; seulement, il ne grave que ses compositions, et on ne connaît de lui que deux gravures d'après quelqu'un, et c'était de Millet par filialité esthétique.

Quand je souligne l'épithète de contemporain donnée à Rops, je ne veux pas qu'on entende qu'il est un Saint-Aubin; je le tiens pour un maître de style, pour un maître lyrique et qui ne sera jamais bien compris que d'un petit nombre d'initiés. Bien peu de gens, même éclairés et instruits, sont susceptibles de se plaire aux *Sataniques;* mais où il est accessible à tous les intelligents, c'est dans sa compréhension de la femme moderne. Les Madame Marneffe, les Torpille de Balzac, la Velleni et les Diaboliques de Barbey d'Aurevilly ont leurs portraits dans l'œuvre de Rops et ne l'ont que là. Personne, depuis Léonard et Dürer, n'a exprimé la femme moderne comme lui; personne, dans l'art entier, n'a exprimé Satan comme lui, et la Femme et le Diable c'est la moitié du monde.

Félicien Rops, et ses quinze cents estampes ne tiennent pas en un article, et cette monographie ne doit être considérée que comme une première étude, un sommaire écourté de l'in-4° que je consacrerai à cet artiste singulier; pour l'heure, la chose à proclamer et à retenir peut se phraser ainsi : Entre Puvis de Chavannes, l'harmonieux, et Gustave Moreau, le subtil, Félicien Rops, l'intense, ferme le triangle kabbalistique du grand Art.

Il est, à mes yeux, le plus grand maître flamand depuis l'école d'Anvers.

JOSEPHIN PÉLADAN.

NOTE : Sur la couverture des premières livraisons de mon *Introduction à l'histoire de toutes les écoles,* quattrocentisti, on lit : Pour paraître le 1er mai 1885, *Etudes esthétiques de décadence :* Félicien Rops, in-4° orné de 30 estampes originales et de 100 dessins fac-similés. Cet ouvrage paraîtra à une époque indéterminée.

J. P.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

LA SECONDE A L'*ART MODERNE* (1)

Monsieur l'*Art moderne*,

Dans votre numéro du 18 janvier, vous vous occupez de ma personne et de mes théories d'art d'une manière un peu trop carthaginoise, et qui me déplaît.

Je n'ai pas l'habitude de récriminer quand on juge mes vers ou ma prose; je suis de l'avis de Banville, à qui le peintre Georges Rochegrosse demandait un jour : « Dois-je remercier le critique qui vient d'éreinter mon tableau? » et qui répondait en souriant : « Mon cher enfant, il t'accuserait d'avoir dérobé de l'argenterie, que tu devrais le remercier encore! »

Mais il ne s'agit ici ni de mes vers, ni de ma prose. Vous entremêlez dans votre article, sans prévenir le lecteur, et de façon à me faire dire des choses que je n'ai jamais pensées, des lambeaux d'une conversation que

---

(1) Dans le premier numéro d'une nouvelle et très élégante revue qui vient de paraître, la *Chronique des Beaux-Arts*, d'Anvers, Georges Eekhoud a écrit :

« Je commence cette revue de l'année artistique par un souhait, c'est que musiciens et peintres s'appliquent ; s'appliquent surtout à être vraiment nationaux. Une chose me frappe en parcourant la liste des événements musicaux de l'année, c'est la part très effacée que nos compositeurs peuvent revendiquer dans cette liste. De même le Salon de 1884 prouve à l'évidence la déplorable fascination que la peinture française exerce sur nos artistes. A part quelques individualités dont je rencontrerai le nom dans cette revue, il semble que loin de combattre, de lutter contre le vent étranger, le vent assimilateur soufflant de Paris, les artistes eux-mêmes flattent ce qu'on pourrait appeler « l'annexion intellectuelle » et entretiennent par leurs pastiches, leur pitoyable sujétion, ou encore par une abstention indigne des forts, cette idée chez le public qu'en effet il n'y a plus d'autre art que l'art français. »

Ce phénomène n'affecte pas la littérature belge. La livraison de janvier de la *Jeune Belgique* le prouve superbement.

Jamais le groupe des jeunes combattants ne s'est manifesté en une série plus brillante d'échantillons de ce qu'il peut faire. Une véritable anthologie, où chaque œuvre de prose alterne avec une œuvre versifiée. Vingt morceaux, de bon aloi, sans compter les chroniques et les amusettes de la fin. Un défilé compact, animé, sonore. Une réponse joyeuse et triomphante aux détracteurs, aux aboyeurs, aux diffamateurs. Une fanfare retentissante qui couvre le fausset des envieux, des ratés, des essoufflés. Un grand coup de balai qui renvoie aux immondices toutes les salissures.

Bravo! Bravo! Bravo! Et en avant! Oui, encore plus en avant! Toujours en avant!

Plus d'une fois au cours de l'an dernier, nous avons souhaité que cette vaillante équipe, que disons-nous? que cette vaillante armée, *se nationalisât* davantage, et se laissant aller aux impressions des milieux ou elle vit, lutte, pâtit ou triomphe, abandonnât résolûment toute ressouvenance de la littérature étrangère où l'a trempé son éducation, pour ne plus s'emparer que de ce qui est visible dans son rayon immédiat. VOIR LE MILIEU BELGE, PENSER EN BELGE, avions-nous crié.

Nous nous garderons certes de dire que c'est grâce à notre conseil que le dernier numéro de la *Jeune Belgique* applique ce principe salutaire qui seul peut nous donner l'originalité, cette qualité souveraine, la seule vraiment séductrice. Ce n'est pas une parole de critique qui fait marcher une évolution littéraire, il est plus vrai de dire que la même loi dominante a inspiré notre vœu et sa réalisation presque instantanée par les écrivains de nos temps nouveaux.

j'eus avec l'un de vos rédacteurs et des fragments d'une étude publiée par moi dans le dernier numéro de la *Jeune Belgique*.

Il résulte de votre plaidoirie que je me serais sournoisement comparé à Victor Hugo et à Charles Baudelaire.

Franchement, l'*Art moderne* n'a pas encore assez de ridicules pour en prêter de pareils à ses amis.

Mon article est une étude générale. Je n'y parle pas de moi entre les lignes. Vous prônez l'art belge, c'est votre droit. Je l'attaque, c'est mon droit à moi. Mais de grâce, ne confondez pas mes arguments avec mes œuvres. Ne m'écrasez pas avec la comparaison de l'ours, encore plus lourde que son pavé. N'imitez pas la mauvaise foi de certains journalistes que vous combattez.

Je vous ai cité Hugo et Baudelaire comme des exemples. Je les ai pris de préférence aux autres poètes français, parce qu'ils les dominent de toute leur hauteur, et aussi parce qu'avec la logique véhémente qui vous distingue, vous n'auriez pas manqué, si je les avais omis, de me les lancer à la tête comme des arguments en votre faveur. Mais ne vous imaginez point qu'à défaut de génies exceptionnels, et auxquels vous consentez à ne pas imposer votre esthétique, ce dont ils vous seraient fort obligés, s'ils vous connaissaient, je ne pourrais vous citer bon nombre de poètes de talent que leur indifférence au terroir n'a pas empêché d'écrire de belles pages. Le terroir de Théophile Gautier, s'il vous plaît? Celui de Banville? Celui de Sully-Prudhomme? et en général, celui de la plupart des Parnassiens?

Si vous voyez encore une comparaison dans cet argument, elle vous

---

Mais nous nous réjouissons sans réserve de ce changement de front, tenté par quelques-uns seulement jusqu'ici, et qui maintenant entraîne toute la ligne. Bruxelles, les Flandres, les Ardennes, nos rues, nos champs, nos concitoyens, nos mœurs sont seuls en scène comme décors ou comme acteurs.

Il ne s'agit plus désormais que de creuser à fond cette psychologie et cette nature. Cela se fera. On n'en peut douter en voyant au travail tant d'esprits pénétrants, tant de plumes adroites.

Vous avez l'instrument, vous connaissez le métier, jeunes légionnaires. Vous voyez aussi les régions et les chemins à parcourir. Plus d'excursions au loin, par delà les frontières, aux pays dont on rêve sans les voir et surtout sans les comprendre. Allez! Les vœux de tous vous saluent et vous accompagnent. Une littérature nationale est née. Elle n'est plus l'œuvre de quelques exceptions, des précurseurs isolés. Elle est générale, comprise, acclimatée, installée, consolidée.

Voilà le fait éclatant pour la prose.

En est-il de même pour la poésie?

Nous en causions récemment avec l'un de nos jeunes versificateurs les plus auréolés d'espérances, Albert Giraud, et il doutait. Le symbolisme de la grande poésie lui paraissait réfractaire à cette *nationalisation*. Il se rangeait parmi ceux que les œuvres de terroir ne sollicitent pas. On ne peut, disait-il, forcer sa nature pour suivre un système prêché par un critique. L'âme humaine est universelle. Elle peut être notée indépendamment du milieu et du décor. Les vastes mouvements d'idées, de sentiments et de sensations qui à certaines périodes se lèvent sur le monde, sont des marées si larges et si hautes qu'elles submergent et renversent tout. Hugo, Lamartine et Baudelaire ont-ils été des écrivains du terroir? Sont-ils des Gaulois? Sont-ils même des Français? Et n'en ont-ils pas moins exprimé dans leurs vers un état particulier de l'âme contemporaine? Exiger de tous les Jeune-Belgique des œuvres du terroir, sans tenir compte des circonstances, des tempéraments et des vocations, c'est une absurdité où ne conduit qu'une manie trop généralisante.

Nous répondons : Certes, s'il est quelqu'un des Jeune-Belgique qui se sente un Hugo, un Lamartine, un Baudelaire, qu'il suive son génie. Pour celui-là pas de règles. S'il en est qu'une incompressible vocation pousse à des œuvres exotiques, qu'il suive sa vocation. Les règles ne sont pas faites pour les exceptions. Mais il faut qu'on soit sûr d'être une exception. Vous l'êtes peut-être. Mais défiez-vous. Si vous vous trompez sur vos aptitudes, en cherchant ailleurs que dans votre milieu, vous vous fourvoierez, vous pasticherez, et vous le ferez inconsciemment, ce qui est le pire des pastichages, parce que c'est le pastichage incurable.

Et parlant ainsi nous nous souvenions du cri de détresse poussé par notre jeune interlocuteur dans *le Scribe*, son premier livre, qui plaît, malgré l'adjectivite aigue dont il a offert un cas pathologique si remarquable.

froissera moins que la première, car n'oubliez pas que vous tenez les Parnassiens pour des acrobates.

A moins que vous soyez revenu de cette... opinion, et que vous ne vous décidiez à l'avouer, ce dont pour ma part je ne pourrais que vous louer fort. Car moi, aussi, il y a quelques années, sur la foi de lectures sommaires, j'écrivis, à propos du Parnasse, dans un médaillon de Jean Richepin, quelques lignes paradoxales qui s'accordaient un peu avec votre Evangile d'aujourd'hui. Dieu me garde, Monsieur l'*Art moderne*, d'en profiter pour vous appeler pasticheur, mais vous ne feriez pas mal, en cette aventure, de me pasticher jusqu'au bout, et de confesser votre erreur comme j'ai confessé la mienne. Vous avez assez d'orgueil pour vous préserver de la vanité.

Il peut vous sembler fort spirituel, — au point de vue du terroir ! — de m'appeler Don Giraud de Hérédia Baudelar y Banvillès. Vous semblerait-il aussi spirituel, après une lecture de *La Forge Roussel*, d'appeler M. Edmond Picard : Don Picardo y Schopenhauër, ou Don Picardo Cladelos y Barbey d'Aurévillyos y Micheletos, après une lecture de l'*Amiral ?* Vous conviendrez que ces hispanismes sont à la portée de tout le monde !

Pour l'amour de vous, Monsieur l'*Art moderne*, guérissez donc la conseillomanie dont vous êtes atteint. Elle finira par vous déconsidérer dans l'opinion des artistes, race indépendante par excellence, et qui vous a si souvent entendu prêcher l'indépendance ! Ne lui laissez pas soupçonner, ne fût-ce qu'un instant, que vous voulez jouer au tambour-major des lettres. La poésie n'est pas la fille du tambour-major !

Laissez l'artiste aller où son instinct le conduit. Ne le faites pas trébu-

---

S'y mettant en scène, sous la figure de son héros, Jean Heurtaut, ce lecteur trop assidu pour n'en pas prendre quelque chose de don José de Hérédia, de Baudelaire et de Banville, il y dépeignait en ces termes pathétiques. la souffrance du pasticheur lisant ses propres œuvres et les trouvant infectées du vice redoutable :

« A la première ligne, il découvrit une réminiscence, et puis une autre, une autre encore. Il éparpillait autour de lui les pages, hagard devant l'écroulement de son rêve. Cette image appartenait à Hugo, ce vers à Leconte de Lisle, cette strophe est jumelle d'une strophe de Baudelaire. Et celui-là surtout se réflétait dans le poème. Tout à coup Jean se rappela que l'idée-mère de son œuvre était un sonnet des *Fleurs du mal*. Et pourtant, il conservait un doute. Il relut, de rechef. Alors, cédant à l'éblouissante évidence, il demeura penché sur la table, les poings au menton, dans un silence.

« Oh oui ! il avait dompté le mot, maintenant ; et il était Dieu, — un Dieu plagiaire, Les strophes imitées lui sonnaient aux oreilles sur un ton qui psalmodiait, interminablement. Et les livres qui dénonçaient sa faiblesse gisaient là, ouverts, sous la tranquille lueur de la lampe, avec une indifférente ironie.

« Dans une rage, il agrippa les volumes. Non ! il n'était pas un plagiaire. Le tempérament de Baudelaire ressemblait au sien. Le poète des *Epaves* exerçait sur lui une diabolique possession, que nul exorcisme ne guérirait. C'était à croire que par une lugubre mystification d'outre-tombe, Baudelaire guidait la main de Jean quand il écrivait. Non, il n'était pas un plagiaire. Cette œuvre qu'il allait détruire était de lui, bien de lui Des pages en étaient stylées avant sa première lecture des *Fleurs du mal*. Et parce que ses sensations correspondaient à celles de Baudelaire, on lui défendait de les traduire, et ses strophes — la chair et le sang de son intelligence, — il n'oserait pas les publier ! Et il renfermerait en lui toute cette vie qui l'étouffait ? Non, il n'était pas un plagiaire. C'ÉTAIT BAUDELAIRE QUI LE VOLAIT ! ! »

Peut-on mieux dépeindre la terrible maladie et sa folie terminale qui se résume en cette formule : *Se croire original, et ne pas l'être*. Et comme conséquence sauter, les griffes tendues, avec des cris aigres, aux yeux de ceux qui vous en avertissent.

On se sauve de cela quelquefois, don Giraud de Hérédia-Baudelar-y-Banvillès, en se raccrochant fortement à son milieu et à son décor. A moins d'être Hugo, Lamartine, Baudelaire, laissez *l'âme universelle*. C'est difficile à attraper à moins d'avoir des mains de géant. Ne croyez pas trop aisément que vous êtes par privilège, porté par *une de ces marées si larges et si hautes qu'elles submergent et renversent tout*. Contentez-vous, par provision, de voir le milieu belge et de penser en Belge. Il nous semble que vous y gagnerez en originalité et cela calmera les inquiétudes de vos amis et les lamentations du *Scribe*.

(*L'Art moderne*, du 18 janvier 1885).

cher en lui jetant, de huit en huit jours, de nouveaux dogmes entre les jambes. Appréciez son œuvre comme il vous convient, mais ne battez pas le tambour devant sa porte, pour le convoquer à je ne sais quelle garde civique de l'art qu'il a en horreur.

Il me reste à vous dire un mot du ton dans lequel vous composez vos articles. Ils sont écrits en crispant majeur.

Vous me remémorez ce mot d'un courtisan de Louis XIV, à qui le roi-soleil montrait d'abominables vers de sa façon, et qui se tira d'une position critique en s'écriant : « Sire, il n'est rien d'impossible à Votre Majesté : elle a voulu faire de mauvais vers, et elle a parfaitement réussi ».

Je vous dis, moi : « Votre Originalité a voulu prendre un jour le ton d'un pédagogue à férule, et comme rien ne lui est impossible, elle a parfaitement réussi ».

ALBERT GIRAUD.

II

MON ONCLE LE JURISCONSULTE, par M. EDMOND PICARD. Un volume. Bruxelles, Larcier. Prix : 4 francs.

Voilà beau temps déjà que M. Edmond Picard a commencé, avec le *Paradoxe sur l'avocat*, ses *Scènes de la vie judiciaire;* ceci n'en est que le quatrième volume; l'œuvre sera illimité.

Dans l'avant-propos de *Mon oncle le jurisconsulte*, M. Edmond Picard nous dit : « L'auteur a tenté d'y mettre en scène, sous la forme de la Nouvelle, des thèses scientifiques, savoir : les règles professionnelles du Barreau, — le fondement du Droit, — la législation ouvrière, — l'enseignement du Droit.

« Il a cru que ces matières abstraites, toujours présentées jusqu'ici sous un accoutrement doctoral qui les rendait à la fois peu attrayantes et accessibles seulement aux initiés, pourraient supporter, sans rien perdre de leur valeur, une accommodation moins pédantesque. Il s'y est risqué, n'ignorant pas pourtant l'opposition faite à l'art démonstratif par la jeune et vaillante école qui reprend avec un opiniâtre exclusivisme la théorie de l'art pour l'art, proclame hardiment que la forme suffit à tout, et se refuse à admettre que dans la hiérarchie artistique, si les œuvres de pure virtuosité et de pur charme ont une place que nul homme de goût ne leur dénie, le premier rang revient à celles qui, aux séductions d'une forme correcte, ingénieuse, sans cesse renouvelée, joignent l'élévation du sujet et la puissance de son humanité. »

Cela est aussi absurde que bien dit et M. Picard y montre, une fois de plus, qu'il n'a pas compris ni voulu comprendre les interminables articles que nous avons opposés à son entêtement. C'est l'impénitence finale. Il y tient; son opinion, au reste, n'est pas moins respectable que la nôtre.

Ce qu'il dit dans sa préface, c'est ce que Jules Verne a dû se dire en écrivant *Vingt mille lieues sous les mers*. Avec son grand talent littéraire en plus, M. Picard fait même besogne. Verne vulgarise les sciences, toutes les sciences, sauf le Droit. M. Picard « comble la lacune ». Il écrira un jour : *Le tour du palais de justice en quatre-vingts jours !* Est-ce chair, est-ce poisson ? Est-ce de l'art et de la science ? C'est du Droit, disent les écrivains ; non, c'est de la littérature, objectent les stagiaires. « Je suis oiseau, voyez mes ailes ; je suis souris, vivent les rats ! ».

M. Edmond Picard est notre chauve-souris !

Voyons ses ailes, et ne voyons qu'elles.

Mon oncle le jurisconsulte est plutôt une Nouvelle juridique qu'un roman ; dans une affabulation chère à l'auteur, puisqu'il la répète dans chacun de ses livres, M. Picard met en scène un vieux bâtonnier respectable, blanc, sévère mais juste, qui dans une réunion d'amis raconte la carrière, la vie, les idées — surtout — de son oncle, un jurisconsulte de premier ordre.

Ces idées sont bien celles de M. Picard lui-même, sur le Droit, dont le célèbre directeur des *Pandectes belges* a fait une sorte de religion, superbe par la foi qu'il y apporte, mais dont nous ne comprenons pas très bien les dogmes. *Droit* nous a toujours un peu paru synonyme de *gendarmerie*. Heureux les hommes qui, comme M. Picard, peuvent ajouter au culte de l'art celui d'une science conventionnelle qui nous fait tousser, au Palais.

Dans son *Traité de l'Enseignement du droit*, — cela se prononce : *Mon oncle le jurisconsulte*, — M. Picard a mis des pages littéraires que nous ne pouvons assez admirer. Voici une description de bois que nous donnons toute entière :

« Nous revenions l'après-midi par la drève de Lorraine, dont le long défilé, parallèle au chemin que nous avions pris le matin, traverse la forêt de part en part, dans une de ses parties les plus imposantes, là où les hêtres, soigneusement émondés, dressant leurs troncs unis, glacés de vieil argent, moussus du côté du Nord, droits comme des fûts de colonne, épanouissent à cent pieds de hauteur les panaches de leurs rameaux entrecroisés pour former une voûte continue de verdure. Au dessous le silence d'une basilique vide, et sa fraîcheur. Sur le sol, amassées en un épais et rougeâtre matelas, se décomposant en un noir terreau, les dépouilles de plusieurs automnes. Le long de la drève, sur deux rangées, des arbres, et toujours des arbres, développant leur nef en ogive, sans commencement et sans fin pour le regard,

« Longs murs de héros séculaires
« Durcis aux noirs assauts des hivers meurtriers.

« Tout cela me revient : le plus beau paysage ne m'est jamais apparu que comme un décor pour une scène humaine, et quand je raconte une scène humaine son décor naturel se lève pour moi irrésistiblement.

« Tout à coup, devant nous, au loin, le crépuscule que faisaient les ombrages fut pointé d'une éclaircie, s'élargissant au fur et à mesure que nous progressions. Le jour semblait se lever sous la ramée obscure.

« C'était une coupe, une de ces coupes qui, d'après l'aménagement de la forêt, ne retrouvent leur tour qu'après une révolution de cent ans. Sur un espace énorme, la futaie était rasée, les troncs s'étalaient sur le sol, les chapiteaux de leurs cîmes brisés, écrasés du côté de la chute, comme si un ouragan les avait fauchés.

« Elle s'ouvrait juste à l'endroit où la drève de Lorraine est coupée à angle droit par celle des Bonniers. J'ai depuis relevé et reconnu le sîte. Au delà de la trouée qu'avait faite l'abatage, on apercevait à gauche, à quelques centaines de mètres, les bâtiments bas et les pommiers en fleurs de la ferme la Petite Espinette. Un vent faible du Nord-Ouest ramenait lentement vers nous, tout entière, d'un mouvement continu, la calotte nuageuse du ciel.

« A l'intersection des deux routes, un peu à l'intérieur du triage, un peintre, absorbé devant ce spectacle qui se développait dans sa sereine et poétique majesté, brossait une esquisse. »

Tout le grand talent de M. Picard est dans cette belle page-durable. Peu, mieux que lui ont compris la forêt, la grande forêt de notre pays, et de même que dans l'*Amiral*, il a fait ici magistralement hurler et sangloter les mers où son enfance a été ballottée, ainsi l'âme des grands bois frissonne dans ce style net, incisif, où l'on sent la main calleuse du bûcheron. L'avenir littéraire détachera de telles flambées d'art, des TRAITÉS JURIDIQUES de M. Edmond Picard.

PETITE HISTOIRE DES GRANDS PEINTRES, par M. LUCIEN SOLVAY. Un volume. Bruxelles, Office de Publicité. Prix : 50 centimes.

M. Lucien Solvay, qui jusqu'ici, n'a pas, dans sa critique, dépassé la mesure de l'indulgence, semble aujourd'hui vouloir relever d'un coup d'épaule vigoureux sa nature un peu amollie. Dans un petit livre qu'il vient de donner à la collection de l'Office de Publicité, sous ce titre : *Petite histoire des grands peintres* et qui n'est que le premier d'une série, il expose dans un langage clair, avec une très grande lucidité de vues et surtout une érudition de bon aloi, les phases historiques et esthétiques des origines de la peinture, dans l'antiquité, puis l'art de transition, le moyen-âge, la Renaissance, l'École de Florence, Léonard de Vinci, Michel-Ange, l'École romaine-napolitaine et Raphaël, l'École venitienne avec Le Titien et Veronèse, et enfin l'École lombardo-bolonaise. Le Dominiquain, Carrache Le Guerchin, pour arrêter son livre à l'époque de décadence. Le livre, orné de dessins... malheureux, est excellent pour l'éducation normale et nous le recommandons vivement non seulement aux jeunes amateurs mais aux artistes.

MAX WALLER.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'EXPOSITION DE L'*ESSOR*

'est la neuvième!... Je me souviens encore des premières, aménagées dans des locaux incongrus, mal ajourés, tenant du hangar et de la salle de vente, faites à la hâte et sans expérience comme telle et telle toile qu'on pendait dans les coins. pauvres, pénibles, timides, toutes transies des peurs du début-

Les critiques graves n'y couraient pas; on n'en rendait compte que dans les gazettes d'art; on louait à tort et à travers, plus par encouragement que par conviction. Mais eux, les jeunes, n'en retenaient que bons souvenirs. C'étaient leurs fêtes et leurs combats. Ils éprouvaient déjà, ceux d'entre eux qui étaient taillés en artistes, la tonique joie de sentir l'œuvre déchirée par les imbéciles et niée par les prud'hommes d'académie. Khnopff, Van Rysselberghe, Ensor, Frédéric bataillaient et l'on voyait devant leurs toiles certains gros yeux s'écarquiller comme ceux des poissons devant les splendeurs glauques des grottes marines.

Aujourd'hui, tout tâtonnement a disparu; les expositions de l'*Essor* sont des dames du monde, qui recoivent à jour fixe. Il est de bon ton de ne pas les ignorer et d'y faire au moins une apparition pour savoir que le nom de M. Frédéric a l'avantage de s'écrire sans *x*.

Je voudrais particulièrement désigner le tableau d'un nouveau venu : *La dernière battue* de M. Demol. Cela est puissant, étonnamment. L'observation y est poussée jusqu'à la pénétrance la plus intime. La peinture est solide, sans tapage. Le dessin sobre est serré. Quel pas gigantesque a dû faire l'artiste pour enjamber la distance qui sépare la *Basse cour* de *la Battue*.

M. Vos, le voisin de M. Demol travaille tenacement et réussit. Ses meilleurs envois sont le *Bourgmestre* et l'*Enterrement qui passe*. Le peintre semble les avoir négligés dans son placement, c'est une erreur d'autant plus regrettable que le dernier envoi que je signale, peut, en toute sécurité être examiné de près. Le fond est exquis.

Les pauvres gens sont d'un luisant qui agace. Trop de pâte de colle, et surtout de vernis. Il ne faut pas que les tableaux sentent trop l'huile. C'est ce qui les distingue des discours de Demosthènes. *Les pauvres gens* reflètent leur cadre, la statuette qui est placée devant et le spectateur qui les scrute. C'est un second tableau encadré dans le premier. Au surplus vernis est bourgeois. Un tableau couleur d'escarpin et de parquet ciré est gâté pour un artiste.

Van Rappard est de bonne souche flamande et sa peinture est aussi flamande que son nom. Très vigoureux ses *Peintres de carreaux*. Très vraie sa *Bobineuse*. Mais qu'il avise, l'écueil de cet art, c'est le commun.

Le maître de céans est M. Frédéric, consciencieux, profond, humain et émotionnant artiste. Il se penche, lui aussi — oh! combien il y en a — sur les humbles, les petits, les vieillards, les souffrants, les brisés de la vie, et les peint pieusement et scrupuleusement, avec compatissance. Sa *Vieille ser-*

vante est son meilleur envoi. Quelle usure de corps et d'âme l'artiste a su rendre! Et quelle vérité transparaît dans son œuvre! De telles vieilles, nous en connaissons tous. Elles habitent les villes flamandes, soit retirées dans de petites maisons à loyer minime, soit dans les arrière-cuisines où les maîtres les gardent par pitié. Elles sont les muettes domestiques, faites aux vieux logis à carreaux tristes, à corridors étranglés, que depuis des ans et des ans elles nettoient avec ce soin hollandais et excessif, qui les tient propres elles mêmes. Elles ont vécu pour les enfants du ménage, elles ont connu les grands-parents et maintenant elles sont ruines, ruines déjà branlantes au vent de mort.

M. Frédéric a réussi dans l'expression entière de cette misère. J'aime moins ses autres toiles et pour Dieu! qu'il se garde des détonations de couleurs bleues. On se perd dans l'azur avec autant de facilité que dans le noir. M. Frédéric ferait également bien de se défier du parti-pris qu'il a de voir la grenouille poindre à travers l'enfant. Passe pour le singe! Ses types de marmots ont tous des bouches et des yeux de batraciens.

Voici M. Delsaux, le paysagiste le plus remarquable des brosseurs de site essoriens. Sa touche est ferme, décidée, robuste; sa couleur franche, parfois brutale.

Les *Parqueurs de moules* — une étude — font un bel étalage de ses qualités de facture. L'ensemble avec les réverbérations marines, les tons bleus et phosphorescents dont le pinceau a sabré la toile, sent bon la mer.

M. Marcette, qui se confine de plus en plus dans les marines, tient la rampe avec une importante toile : *Le bassin de la maison hanséatique*. Pourtant je lui préfère sa voisine. Celle-ci est exquise de fouillis et de fine tonalité. Mais que l'artiste remise donc dans sa cale la plus sèche cet énorme avant de navire qu'il a construit dans la partie gauche du tableautin. M. Marcette est le plus méritant des jeunes peintres anversois; je connais de lui des vieux coins d'un coloris superbe et en tous points digne des plus ragoûtants coloristes flamands.

Le boulevard du Midi de Bièvre, *le Lavoir* de J. Dierickx, *Contemplation* et *Autel des pauvres* de O. Dierickx et les portraits de Lemmen, mis à part, il ne nous reste qu'à tirer notre révérence à l'immense tas de médiocrités peintes qui encombrent le Salon. Cela ne vaut pas la peine de se fâcher. Que M. Laboulaye et M. Herbo couronnés de myrthes et de lauriers par M. Pierre Gervais s'en aillent bras-dessus, bras-dessous et que M. Halkett fasse l'histoire de son talent en peignant la malade de son tryptique, que nous importe.

Il ne reste plus à signaler que la puissante *étude* de M. Julien Dillens — à chaque nouvelle œuvre son talent grandit — et la *Tête de gamin* de Lagae. Le premier de ces deux sculpteurs arrivera bientôt à la maîtrise. Déjà, dès aujourd'hui, il témoigne d'une originalité et d'une sureté hors de tout conteste.

Et maintenant à l'an prochain, jeunes essoriens d'avenir, voici l'hiver qui s'en va et bientôt le labeur va vous reprendre, vous envoyant à droite, à gauche, à travers plaines et villages, en quête du coin pittoresque et du site suggestif, la boîte sur le dos, le pliant à la main et l'orgueil et la folie de l'art triomphalement dans la tête!

EMILE VERHAEREN.

Mo

Monsieur LE FOND *et son épouse née* LA FORME; *Monsieur* JOSEPH PRUDHOMME *et son épouse* ADELAÏDE; *Monsieur* ABEILARD, *Madame* ABEILARD, *née* HÉLOÏSE; *Monsieur* AZED, *Madame* AZED, *née* GUSTAVINE FRÉDÉRIX; *Messieurs* GRÜN, BÉNÊT QUINOIT, GRAVEZ, DESCAMPS; *Monsieur* CLÉMENT LYON, *Madame* CLÉMENT LYON, *née* DES TROIS-BASSINS *et leurs enfants, ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de*

MONSIEUR

le Dr Emile-Prudhomme-Homais-Cantate VALENTIN

DIRECTEUR DU JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES

leur fils bien-aimé, né à Nationales-les-Oies et décédé à Mons-en-Puelles, le 15 *janvier* 1885, *après un long et pénible transport de la cheville au cerveau.*

Le service funèbre pour le repos de son œuvre sera célébré le 1er *avril* 1885, *dans la Bibliothèque Gilon.*

Le chien de l'aveugle, le pavé de l'ours, la croix de ma mère et Antoine Clesse, tiendront les coins du poële.

Ses cendres reposeront au Caveau Verviétois, dans l'urne de l'individu

Que ses rossignols lui soient légers.
(ESAÜE).

Elle fut condamnée à la peine de mort.
(Dr VALENTIN, *passim.*)

STULTORUM NUMERUS INFINITUS.
(Evangile selon St LUC.)

ILS LE RECOMMANDENT AU VENT DU SOIR

R. I. P.

MEMENTO

Il y avait un jeune à faire connaître au deuxième *Concert populaire,* la place du violoniste était marquée tout naturellement au nom de Fernandez Arbos. Des promesses hâtives l'ont empêché de paraître.

Sarasate est un des moins forts entre les forts. L'année dernière, la foule avait trépigné en son honneur, il ne fallait pas lui donner, si vite, l'occasion de répéter ces accès d'enthousiasme *tremens*. Nous avons dit alors ce que nous pensions de lui, du bien. Certes, mais chaque jour, nous agacent davantage ces détritus d'art qui constituent la virtuosité, et que le public écoute haletant sous la cloche pneumatique du « point d'orgue ». Il reste beaucoup trop de ces détritus-là dans l'esthétique de M. de Sarasate, ajoutons que ce n'est pas un honneur pour lui de pousser au bout de son archet des « jeunes » aussi « avancés » que ce monsieur Bernard qui signe du papier à musique barbouillé par tout le monde.

Nous avons donc balafré d'une large croix ce programme qui ne nous apportait aucune sensation nouvelle pour n'en retenir que le nom de Tschaïkowski. Ce représentant de la musique slave est décidément une figure originale, qui renferme un sensorium d'artiste sous sa technique curieuse.

Tschaïkowski mérite une étude spéciale que nous essaierons de lui faire un jour en dehors de ces notes sommaires.

***

Dans son numéro du 9 janvier, le *Bien public* de Gand fait une réclame — fort légitime d'ailleurs — au *Magasin littéraire et scientifique* — en un article ou nous trouvons ces mots : « Et les gens simples ont été exposés à croire que le flambeau de l'art sincère ne pouvait briller qu'entre les mains des philosophes libres-penseurs qui se décorent du titre de *Jeune-Belgique.* »

Toujours et plus que jamais nous protestons contre ceux qui collent sur nous une étiquette politique ou religieuse. Nous faisons ici de la littérature et n'autorisons ni les catholiques ni les libéraux — nous les citons alphabétiquement (bétiquement est le mot) — à nous enrôler dans leur armée. Nous sommes la *Jeune Belgique* et cela nous suffit.

***

Un petit journal, jeune et intransigeant comme nous, — mais français — mais parisien — *Lutèce,* nous déclaque chaque semaine un petit articulet intéressant au point de vue décoratif, dans lequel il nous japonise une masse de choses très spirituelles que nous ne comprenons pas, étant belges comme une oie. Il nous demande une réponse à toutes les questions qu'il nous fait, à croire qu'il nous prend pour un guide de conversation polyglotte. Nous aimons beaucoup *Lutèce,* les idées d'art et de lettres de ce journal que nous recommandons à nos lecteurs, sont à peu près les nôtres; mais qu'il cesse de nous blaguer, de nous assommer de ce mot bête : « Contrefaçon belge » usé, démodé, indigne de lui. Ce qui en art naît en France, en ce moment-ci, n'a pas à nous donner de leçons.

***

Carnaval de Nice. — Voici un magnifique voyage qui s'organise à l'occasion du Carnaval de Nice. On visitera successivement Marseille, Cannes, les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, Nice, Monaco et Monte-Carlo, en un mot toutes les merveilles du littoral de la Méditerranée. Les touristes prendront part, en outre, aux superbes fêtes et réjouissances du mardi gras à Nice : cortège carnavalesque, brillante cavalcade, bataille de fleurs et de confetti, distribution de bannières, bals et fêtes de nuit, illumination à giorne, etc.

La durée de ce voyage sera de 10 jours. Le départ aura lieu de Paris le *lundi* 9 *février*, à 2 h. 20 du soir. Le prix, compre-

nant tous les frais de transport et de séjour à partir de Paris, est fixé à 250 francs.

Le voyage sera conduit par M. Ch. Parmentier, directeur de l'*Excursion*, boulevard Anspach, 109, à Bruxelles, qui enverra gratuitement les prospectus aux personnes qui lui en feront la demande.

***

L'éditeur Mahillon a fait paraître, il y a quelques jours, une *Sérénade poétique*, pour piano, œuvre d'André-Aug. Le Pas, un Belge et un « jeune ».

Cette composition, au service de laquelle l'auteur a mis tout ce que son inspiration a d'élégance naïve et de fraîcheur, est appelée à un franc et légitime succès.

La *Sérénade poétique* est d'ailleurs d'une exécution relativement aisée, ce qui en accroît le mérite, et peut être entreprise par les plus mignonnes mains.

***

Une séparation, par Georges de Peyrebrune, in-18. Charpentier, 3 fr. 50.

Une femme idéalement romanesque, mariée à un médecin paillard de province, le quitte à l'amiable et vient à Paris platoniser, puis le reste avec un auteur dramatique : et avant la satiété elle se sépare de lui et revient relever son mari de son abaissement. Malgré des touches de réalisme maladroit, cela n'est pas écrit : lecture de mondain, non de lettré. Que M. Charpentier y prenne garde! sa bibliothèque a déjà M. A. Matthey. Voici M. Georges de Peyrebrune : demain ce sera peut-être Henry Gréville et puis cet incomparable de Boisgobey, le critique de ce syndic des écrivains sans style, la Société des gens de lettres. *Caveat* Charpentier.

***

M. Gaston d'Hailly, l'auteur apprécié de *Claudia Vernon* et de *Fleur de Pommier*, volumes parus dans la série qu'il a si justement dénommée : *Les Étapes féminines*, offre au public délicat une œuvre nouvelle : *L'Hermaphrodite*.

Cet ouvrage, plein de gaieté et de bonne humeur, est pourtant le récit de l'un des drames les plus terribles qui aient été enregistrés dans nos annales historiques.

Le personnage principal, Camille d'Elven, est un de ces êtres hybrides, hors nature, que Dieu a jetés maudits sur cette terre, êtres inutiles, sans but, sans espoir, se consumant dans la solitude, étonnés des ardeurs qui font battre les cœurs autour d'eux, ne possédant pas... l'étincelle qui met le feu aux âmes.

1 fort volume in-18, fr. 3-50. — C. Marpon et Flammarion, éditeurs.

***

Viennent de réapparaître chez Ollendorff, les *Fleurs du Bitume*, du poète Emile Goudeau. Ce volume, depuis longtemps épuisé, était devenu introuvable en librairie. Les amateurs de poésie parisienne, de paradoxal et fantaisiste allure, seront heureux de relire ces petits poèmes dont quelques-uns, comme les *Romaines*, les *Grecs*, *Chavirette*, les *Triolets de Misère*, *Paroles perdues* donnent une note essentiellement neuve.

Le volume s'est augmenté de plusieurs pièces inédites.

***

La Revue littéraire et artistique de M. Fuster, que nous recommandons à nos lecteurs, veut bien rendre compte de la cérémonie Van Hasselt et assure que notre ami Georges Rodenbach y a prononcé un discours *applaudi*. *Applaudi*, dans un cimetière, voyons, M. Fuster!

***

Cela ne doit pas nous empêcher de signaler confraternellement la revue de M. Charles Fuster, le lauréat des muses Santones et le champion de toutes les académies et autres caveaux. Cette revue, un peu timorée au point de vue littéraire et moral, publie dans son premier numéro des articles diversement intéressants de MM. Fuster (en tête), Alphonse Daudet, Pierre Véron, Armand Silvestre, Sully-Prudhomme, Edouard Grenier, Edouard Pailleron, Georges Lafenestre, Edouard d'Aubram et Albert Sadine.

Tout cela n'est peut-être pas très inédit mais le choix est bien fait et la Revue de M. Fuster n'est pas plus mauvaise qu'une autre.

LA LUPA (1)

Elle était longue, maigre. Quoiqu'elle ne fût plus jeune, elle avait un sein ferme et vigoureux de brune. Pâle comme si la *malaria* lui travaillait le dos. Sous cette pâleur deux yeux très grands et des lèvres fraîches et rouges qui vous mangeaient.

Au village on l'appelait la *Lupa*, la louve, parce qu'elle n'était rassasiée jamais et de rien. Les femmes faisaient le signe de croix lorsqu'elles la voyaient passer, seule comme une prostituée, avec cette allure vagabonde et défiante de la louve affamée. Ces lèvres rouges leur enlevaient en un clin d'œil, fils, époux et fiancés, et rien qu'à darder vers les hommes ces prunelles de satan elle les attelait à ses jupons, dût-elle aller les chercher au pied de l'autel de Sainte-Agrippine. Heureusement la *Lupa* ne venait jamais à l'église, ni à Pâques, ni à Noël, ni pour entendre la messe, ni pour se confesser. — Pour elle le père Angiolino de Sainte Marie de Jésus, un vrai serviteur de Dieu, avait perdu l'âme.

---

(1) La *Lupa* (la Louve) fait partie d'un recueil de neuf nouvelles *Vita dei Campi* de Giovanni Verga, avec Capuana, un des chefs de l'école *vériste* en Italie. M. Verga débuta par un roman sentimental *Histoire d'une fauvette,* puis il publia plusieurs romans

Maricchia, la pauvre, bonne et brave fille, pleurait en cachette, parce que la *Lupa* était sa mère et que nul ne l'aurait demandée en mariage, quoiqu'elle eût une ronde dot dans sa commode et de la bonne terre au soleil comme toutes les autres filles du village.

La *Lupa* s'enamoura un jour d'un beau gars qui était retourné du service et moissonnait le foin avec elle dans les champs du tabellion. Silencieuse, haletante, à ses côtés, la chair grillant sous la futaine des vêtements, les yeux fixés sur Nanni, elle voulait lui faire partager cette soif causée par les heures chaudes de juin, au fond de la lande. Mais le gars continuait tranquillement à moissonner, le nez dans les javelles, et lui disait : — Or ça, qu'avez-vous, *gnà* Pina ? Dans les champs immenses, où éclatait seulement le vol des grillons, quand le soleil tombait à plomb, la *Lupa*, dressait javelle sur javelle et gerbe sur gerbe, sans jamais se lasser, sans se plaindre un moment de la vie, sans approcher les lèvres de la gourde d'eau pour être toujours sur les talons de Nanni qui moissonnait, moissonnait, et lui demandait de temps en temps : — Que voulez-vous, *gnà* Pina ?

Un soir elle le lui dit, alors que les hommes sommeillaient dans la grange harassés après la longue journée et que les chiens hurlaient par la vaste campagne noire : — Je te veux ! Toi qui es beau comme le soleil, et doux comme le miel. Je te veux, toi !

— Et moi par contre je veux votre fille qui est génisse, répondit Nanni en riant.

La *Lupa* s'enfonça les mains dans les cheveux, se gratta les tempes sans ajouter un mot, et sortit de la grange pour n'y plus rentrer. Mais en octobre elle revit Nanni, au temps où on étrite les olives, parce qu'il travaillait à côté de sa maison et que le cliquetis du moulin l'empêchait de dormir de toute la nuit.

— Prends le sac d'olives, dit-elle à sa fille, et viens avec moi.

Nanni repoussait à coups de pelle la pâte sous la meule, et criait Ohi ! à la mule lorsque celle-ci ralentissait le pas. — Vous voulez donc ma

---

mondains dont l'un, *Eros*, lui valut l'honneur d'être injurié par les cuistres de là-bas. Mais son vrai début original fut *Nedda*, un recueil de nouvelles siciliennes d'une saveur exquise, auquel l'auteur donna un pendant plus remarquable encore *Vita dei Campi* en attendant qu'il s'affirma dans une œuvre de premier ordre les *Malavoglia*. Nous entreprendrons un jour une étude complète sur les Rustiques de la dernière heure dans les diverses littératures. La personnalité de M. Verga trouvera naturellement sa place dans ce travail.

fille Maricchia? lui demanda *gnà* Pina. — Que lui donnez-vous, à votre fille Maricchia? répliqua Nanni. — Elle a l'héritage de son père et de plus je lui abandonne ma maison; je me contenterai d'un petit coin dans la cuisine ou vous étendrez un peu de paille hachée. — S'il en est ainsi, nous pourrons en parler à Noël!

Nanni était tout imprégné, tout ruisselant de la graisse et de l'huile des olives en fermentation, et Maricchia ne voulait à aucun prix d'un prétendu si peu appétissant; mais sa mère la saisit par ses cheveux, devant l'âtre et lui dit en grinçant des dents : — Si tu ne le prends pas, je te tue!

La *Lupa* semblait malade, et les gens disaient que quand le diable se fait vieux, il se fait ermite. Elle n'errait plus çà et là; se montrait à peine sur le seuil de la porte, avec ses yeux de possédée. Quand elle fixait son gendre de ses yeux terribles, celui-ci se mettait à rire ou tirait son scapulaire de dessous sa veste et s'en signait. Maricchia demeurait à la maison pour allaiter ses nourrissons et sa mère allait aux champs, travailler avec les hommes ou même comme un homme, sarclant, piochant, menant le bétail, taillant la vigne, n'importe le temps qu'il faisait, par les rafales du Levant en janvier, ou par le sirocco d'août, lorsque les mules laissent tomber leur tête pendante et que les hommes dorment ventre à terre à l'ombre des talus. A cette heure, entre vêpres et none, où ne rôde aucune honnête femme; la *gnà* Pina était la seule âme vivante, que l'on vît vaguer par la campagne, sur les cailloux embrasés des routes, à travers les chaumes havis des plaines immenses, qui se perdent dans la fournaise, lointaines, lointaines, vers l'Etna brumeux, là bas où le ciel s'appesantit sur l'horizon.

— Réveille-toi! disait la *Lupa* à Nanni qui dormait la tête entre les bras, dans un fossé, le long de la haie poudreuse. Reveille-toi, car je t'ai apporté du vin pour t'humecter le gosier.

Nanni écarquillant les yeux, à moitié endormi, l'apercevait plantée devant lui, droite, pâle, la gorge houleuse, les yeux noirs luisant comme le charbon, et il se redressait à moitié en s'appuyant sur les poings pour se mettre debout.

— Non! jamais femme honnête ne rôda entre vêpres et none! songeait Nanni; et il se laissait retomber, renfonçant aussi profondément qu'il le pouvait, le visage dans l'herbe sèche du fossé et plantant ses ongles dans ses cheveux. — Allez-vous en! Allez-vous en et ne revenez plus!

Elle s'en allait en effet, la *Lupa*, en rajustant ses tresses superbes; elle marchait sans se retourner, ses yeux noirs comme le charbon fixés sur les chaumes embrasés.

Mais elle retourna d'autres fois au champ et Nanni ne lui dit plus rien ; et quand elle tardait à venir à l'heure accoutumée, entre vêpres et none, il allait l'attendre, le front en sueur, au sommet de la colinne blanche et déserté ; — et après il se labourait la chevelure à coups d'ongles et lui répétait chaque fois : « Allez-vous en ! Allez-vous en ! Ne revenez plus jamais ! »

Maricchia pleurait nuit et jour et elle devisageait sa mère avec des yeux ardents de larmes et de jalousie, devenant « louvetelle » à son tour, lorsqu'elle la voyait rentrer pâle et muette.

— Scélérate ! lui disait-elle. *Mamma* scélérate !

— Tais-toi !

— Voleuse ! Voleuse !

— Tais-toi !

— J'irai chez le brigadier, j'irai !

— Vas-y !

Elle y alla en effet, en portant ses bambins sur les bras, sans la moindre crainte et sans verser une larme, comme une folle, parce qu'à présent elle l'aimait, elle aussi, ce mari qu'on lui avait donné de force, tout barbouillé d'olives marcies.

Le brigadier fit appeler Nanni et le menaça des galères et de la potence. Nanni se mit à sangloter et à s'arracher les cheveux ; il ne nia rien, n'essaya point de se disculper. — C'est la tentation ! disait-il ; la tentation de l'enfer ! Il tomba aux pieds du brigadier en le suppliant de l'envoyer aux galères.

— Par charité, *signor* brigadier, délivrez-moi de cet enfer ! faites-moi périr, jetez-moi en prison, mais que je ne la voie plus jamais ! jamais !

— Non ! objecta de son côté la *Lupa* au brigadier. Je me suis réservé un petit coin de la cuisine pour y dormir, lorsque je leur ai abandonné ma maison en dot. La maison m'appartient. Je ne veux pas m'en aller !

Peu de temps après, Nanni attrapa une ruade de mulet dans la poitrine et faillit en mourir ; mais le curé refusa de lui porter le Bon Dieu si la *Lupa* ne sortait pas de la maison. La *Lupa* s'en alla et son gendre put se préparer alors à s'en aller lui aussi en bon chrétien ; il se confessa et communia en donnant de tels signes de pénitence et de contrition que tous les voisins et les curieux pleuraient devant le lit du moribond. Il aurait mieux valu pour lui de mourir cette fois, avant que le diable se remît à le tenter et reprît possession de son âme et de son corps comme cela arriva après sa guérison. — Laissez-moi ! disait-il à la *Lupa*, par charité laissez-moi tranquille ! J'ai vu la mort de près ! La pauvre Maricchia ne fait que se ronger le cœur. A présent tout le pays le sait. Partez, cela vaudrait mieux pour vous et pour moi.

Et il aurait voulu s'arracher les yeux pour ne pas voir ceux de la *Lupa*, qui n'avaient qu'à rencontrer les siens pour lui faire perdre l'âme et le corps. Il ne savait plus à quoi recourir pour échapper à cette sorcellerie. Il paya des messes aux âmes du Purgatoire et chercha tour à tour de l'aide auprès du curé et du brigadier. A Pâques il alla se confesser et fit publiquement pénitence en se traînant à genoux sur les cailloux six fois autour du terrain consacré devant l'église et comme, malgré cet acte de contrition manifeste, la *Lupa* s'approchait encore pour le tenter :

— Ecoutez! lui dit-il; ne venez plus aux champs! parce que si vous vous avisez de venir encore m'y trouver, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je vous tue!

— Tue moi, répondit la *Lupa*, que m'importe la mort: car sans toi je ne veux pas demeurer ici-bas.

En l'apercevant de loin au milieu des vertes emblavures, il cessa de saper la vigne et marcha pour enfoncer la cognée dans l'orme. La *Lupa* le vit venir, pâle et oblique, avec la cognée qui luisait au soleil, et elle ne recula pas d'une semelle, elle n'abaissa pas les yeux; continua de marcher à sa rencontre, les mains pleines de javelles de pavots rouges et en le dévorant de ses yeux noirs. — Ah! malheur à votre âme! balbutia Nanni.

GEORGES EEKHOUD.

SOUVENIR

A mon bien-aimé poète PAUL SIRET,
mort à 23 ans.

Je vis, depuis ta mort, avec indifférence;
J'ignore désormais la joie et la douleur :
Si tu n'en souffres pas, que me fait ma souffrance?
Si tu n'en es heureux, que me fait mon bonheur?

Je sais que tu m'attends : — au fond de la mort noire,
Nous nous réveillerons sous le même flambeau,
Et la vaine rumeur, qui s'appelle la gloire,
Ne viendra pas troubler l'honneur d'un fier tombeau,

Tu gardas en mourant la foi de la jeunesse
Et tu n'as pas erré dans les ombres du soir :
A ton âge, mourir n'est que changer d'espoir. .

Puissé-je croire encore, aux jours de ma vieillesse,
Quand, voyageur meurtri, las et les cheveux blancs,
J'irai me reposer dans tes bras de vingt ans.

EMILE VAN ARENBERGH.

MURILLO (1)

Ceci est un chapitre de l'histoire, trop longue hélas ! des gloires surfaites.

Dans les environs de l'année 1635, un élève de Juan del Castillo, qui professait à Séville, en même temps que Herrera le vieux, et peignait malheureusement beaucoup plus mal qu'il n'enseignait, déserta subitement l'atelier et, assoiffé d'aventures, dégoûté du tous-les-jours banal où il moisissait, partit pour les Flandres. Pedro de Moya — c'était son nom — n'avait pas un maravédis en poche; il s'engagea dans un régiment quelconque, qui s'en allait là-bas. Mieux valait, songeait-il, la vie de soldat que les ennuyeuses leçons du Castillo; celui-ci, tout doucement, lui eût fait prendre l'art en exécration. Peut-être aussi une envie folle de voir autre chose que les tableaux de son maître, jointe, qui sait? à quelque équipée d'amour qui réclamait, pour se calmer, une absence prudente, l'avait-elle poussé à ce volontaire et temporaire exil. Quand il arriva en Flandre, il eut bien vite déposé ses armes et repris ses pinceaux. La vue des chefs-d'œuvre de l'école flamande dont regorgeaient les églises, les hôtels de ville et les maisons de corporations l'éblouit; il sentit remuer en lui quelque chose d'inconnu; pour la première fois il comprenait, il était ému... Tout ce qu'il voyait là était si nouveau, si séduisant, si différent surtout de la froide peinture du Castillo! Quelle vie et quelle passion! Comme cela était jeune, mouvementé, baigné de vraie lumière!

Van Dyck, alors en pleine réputation, l'enthousiasma. Un jour, ayant

(1) Fragment inédit d'un livre, qui paraîtra prochainement, sur l'*Art espagnol*.

appris que l'auteur de *Saint-Martin* était à Londres, il s'embarqua, alla frapper à sa porte, et sollicita l'honneur d'être admis parmi ses élèves. Van Dyck l'accueillit. L'Espagnol et le Flamand ne se quittèrent plus. Mais hélas! au bout de quelques années, Van Dyck mourut; et alors Pedro de Moya, n'ayant plus rien qui le retînt là où n'était plus celui qu'il admirait tant, reprit le chemin de sa patrie. Il y rapportait quelque chose de son maître aimé, — un peu de son talent et un peu de son âme; il avait copié ses œuvres, il avait appris à exercer sa main, autrefois esclave de contours rèches et de colorations dures, à la pratique des beaux modelés gras et enveloppés, des élégances et des distinctions aristocratiques dont il avait surpris le secret chez le grand portraitiste. Et, ravi, transformé, il vint étaler orgueilleusement son bagage sous les yeux de ses anciens condisciples et de son ancien professeur, enthousiasmés à leur tour. Le professeur était trop vieux pour changer; les condisciples n'hésitèrent pas. Alonso Cano, plus âgé que Pedro de Moya, et pourtant mûr et « arrivé », accepta avec joie cette influence tardive, inattendue. Mais il y en eut un autre qui, plus jeune, encore indécis de la voie qu'il allait suivre, trop pauvre pour s'abandonner à ses rêves d'artiste, se livra tout de suite à elle, amoureusement. Il s'appelait Murillo.

Ce voyage en Flandre de Pedro de Moya est, dans l'histoire de l'art espagnol, d'une importance capitale au point de vue de ses conséquences. Le profit que Moya en retira personnellement n'est que peu de chose en comparaison du profit que d'autres, et principalement Murillo, en retirèrent pour eux-mêmes. Ce voyage marque une évolution, le premier pas vers une expression artistique nouvelle, se rattachant étroitement aux traditions flamandes, mais aussi d'autant plus proche de la décadence qu'elle rompt les liens qui jusqu'alors avaient tenu l'art espagnol fixé au sol de la patrie. Ces liens, c'étaient les qualités fortes, robustes, austères, qui traduisaient si fidèlement le sentiment de la race, avec ses croyances, ses faiblesses et ses énergies. L'évolution nouvelle adoucira bientôt les angles, éteindra les violences, atténuera et amollira tout ce qu'il y avait de heurté, de brusque et de mâle. On se détournera des maîtres, vivants encore dans leur splendeur d'astres couchants, Ribera, Herrera, Zurbaran, Velazquez, et leur superbe âpreté pâlira tout-à-coup devant la caressante mondanité du tendre Murillo.

Bartholome Esteban Murillo (1618-1682) fut l'enfant gâté de son siècle; il l'a été aussi, jusqu'à présent, de la postérité. Mais cette faveur extraordinaire, qui lui a fait une inconcevable réputation, basée sur une admiration traditionnelle et locale bien plus que sur des raisons solides, n'est pas de

celles qui durent éternellement. La postérité à venir sera plus sévère envers lui; elle le jugera moins aveuglément; elle le mettra à son rang; elle reviendra sur bien des accès de lyrisme injustifiables et bien des dithyrambes immérités. Elle réformera nombre d'arrêts portés sur lui par des voix pourtant sérieuses, « autorisées », qui, se faisant le complaisant organe d'un chauvinisme irréfléchi, n'ont pas craint de l'appeler, de tous les peintres, « celui qui a résumé le plus complètement toute la puissance de l'art », et de s'écrier : « Il a été supérieur dans tous les genres », — après avoir qualifié Velazquez : « *le plus grand artiste de l'Espagne* APRÈS MURILLO ! (1) ».

L'immense popularité de Murillo suffirait à établir son infériorité vis-à-vis de Velazquez, de Zurbaran, de Ribera, qui n'avaient rien de ce qui séduit le vulgaire. La popularité ne va généralement qu'à des qualités secondaires, à la portée de tous; les qualités de premier ordre échappent à la foule; le sens des œuvres vraiment supérieures lui manque, parce qu'elles ne sont pas à son niveau. Admirer, c'est comprendre, a-t-on dit. La foule n'admire que ce qu'elle comprend, et ce qu'elle comprend a beaucoup de chances d'être médiocre.

Certes, il a bien fallu que Murillo eût en lui une force réelle pour expliquer la longue durée de cet engouement, qui s'apaise, mais n'est pas près encore de se taire et ne se taira jamais tout à fait. Dans les admirations de la foule, si exagérées qu'elles soient, il y a toujours place pour quelque justice. La force de Murillo, ç'a été d'avoir été l'un des plus féconds artistes de son temps et d'avoir su se créer une personnalité. Cette personnalité fut lente à se dégager; il n'arriva à la conquérir qu'après un compagnonnage de plusieurs années avec les chefs-d'œuvre de toutes les écoles réunies au Prado et dont Velazquez, arrêtant ses téméraires et inutiles projets de voyage, lui permit et lui conseilla l'étude assidue; il subit tour à tour l'influence des maîtres espagnols, italiens et flamands, au hasard de ses impressions indécises et changeantes. Mais l'émotion que Pedro de Moya lui avait mise au cœur tout d'abord, en lui parlant de Van Dyck, son préféré, perdura, surmontant toutes les autres et survivant à toutes; c'est Van Dyck dont on retrouve le souvenir presqu'à chaque pas tout le long de sa route triomphale, dans chacune de ses toiles, mêlé à sa propre inspiration; c'est lui qu'on devine, qu'on entrevoit, qui anime son « génie », partout et jusqu'à la fin, sans jamais cependant, hâtons-nous de le dire, se

(1) T. Thoré. *Etudes sur la peinture espagnole*, dans la *Revue de Paris*, 1835.

substituer complètement à l'individualité du peintre espagnol, qui est indéniable. Même dans certains tableaux peints plus directement sous d'autres influences, dans le *Saint-Thomas de Villanuova*, de Séville, qui date de l'époque où Velazquez exerçait sur lui son écrasant empire, Van Dyck apparaît, bien reconnaissable à des détails de composition, à certaine figure de mendiant couché au premier plan et qui rappelle le fameux mendiant du *Saint-Martin* de Saventhem.

Est-il besoin d'ajouter que si, dans l'éveil de ces souvenirs, l'idée d'un rapprochement vient à naître tout naturellement entre Van Dyck et Murillo, et bien qu'il ait eu assez de fermeté pour que sa caractéristique, parfaitement intacte, n'en puisse jamais souffrir, Murillo n'est point parvenu à éclipser Van Dyck là ou il le rappelle. Ses mérites acquis dans l'intimité du maître flamand joints à ses mérites innés n'ont pu faire nulle part, sur ce terrain, qu'il ne lui soit point inférieur. Van Dyck le surpasse de toute la supériorité de son talent plus robuste et de son sentiment plus profond. Murillo a peint, comme Van Dyck, des *Christ en croix* (musée du Prado, nos 874 et 875), seuls, détachant leur corps livide sur la sombreur d'un ciel d'agonie; mais quelle distance les sépare dans l'émotion produite! Les Christ de Van Dyck lèvent les yeux au ciel, avec dans leurs regards l'angoisse du sacrifice divin; ceux de Murillo baissent la tête vers la terre, résignés, inexpressifs. Et ainsi de même, partout ailleurs, non seulement quand une similitude de sujet ou de types amène une comparaison, mais dans l'ensemble de l'œuvre, mise en regard, pesée et jugée, de ces deux maîtres que trop volontiers on oppose l'un à l'autre.

Tous deux évidemment ont eu leurs heures de lassitude et d'énervement, ces heures difficiles où l'œil se trouble, où la main faiblit. Mais ce n'est pas sur ce que la pensée produit en ces moments-là qu'il convient d'asseoir un jugement. Nous examinons les fruits sains de l'arbre, sans nous occuper des fruits malades. Ce qu'il faut prendre de Murillo, pour bien l'apprécier, c'est, d'une part, ses *Assomptions* et ses *Saintes-Familles*, — les meilleures, au Louvre, au Prado, à Séville, avec la population d'anges et de petits Jésus qui en dépend; — d'autre part, ses tableaux d'histoire religieuse : la *Sainte-Elisabeth de Hongrie*, de l'Académie San-Fernando, le *Saint-Antoine de Padoue*, de la cathédrale de Séville, le *Saint-Thomas de Villanuova*, le *Christ se détachant de la croix pour embrasser saint François*, de l'Académie de Séville, et ses tableaux populaires, les *Mendiants* de Munich et le *Pouilleux* du Louvre. Ces derniers sont les plus sérieux, et ils eussent suffi à sa réputation; mais ce sont les premiers qui ont fait toute sa gloire. Et si, au moins, il se fût contenté de peindre ceux-là seule-

ment, les bons, où tout un monde de madones et de chérubins s'ébat folâtrement; mais les *Assomptions*, les *Saintes-Familles*, les petits anges et les petits Jésus se sont multipliés à l'infini, toujours semblables; leur grâce particulière, un peu affectée, est devenue bientôt une grâce stéréotypée, reproduite à un nombre d'exemplaires considérable, selon les besoins, et faite sur recette; et, comme cette grâce avait ce qu'il fallait pour plaire et qu'elle était sans doute très demandée, Murillo se laissa entraîner sur la pente de ces faciles triomphes. On dirait d'un peintre qu'un premier succès, un succès de dames, a grisé, et qui s'est laissé aller à refaire cent fois, sur commande, le même joli tableau, — ce joli tableau qui a tant plu la première fois, et qu'on s'arrache, et qu'on lui redemande sans cesse, de tous côtés! Et alors, il peint des chérubins à la douzaine; il n'a pas assez de temps pour peindre tous ceux qu'on sollicite de lui, et que l'on veut en tout pareils à ceux qu'il a peints déjà, et qui étaient si charmants, avec les mêmes beaux yeux noirs, les mêmes cheveux blonds frisottants, la même bouche rose!

Ses tableaux d'histoire religieuse, d'une inspiration plus sévère et d'un ordre plus relevé, échappent du moins à cette banalité du lieu commun et à ce danger de la répétition à outrance. Le *Christ tombant dans les bras de saint François* est une belle idée, toute pleine d'une vraie inspiration; la tête du Sauveur a du caractère, et l'ensemble est présenté d'une façon originale, qui ne manque pas de grandeur. L'*Allégorie de saint Augustin, évêque d'Hippone* (n° 860) a du mouvement, du sentiment, beaucoup d'ampleur. Et dans tous les autres que nous avons cités plus haut, on reconnaît le tact d'un arrangeur habile, d'un metteur en scène adroit, d'un artiste de goût et de science, parfois ému. Mais on y cherche en vain ce qui fait les œuvres puissantes. Quelle que soit la scène qu'il traite, Murillo reste partout un peintre élégant, dont l'élégance tombe dans le fadeur, et un coloriste timide, dont la timidité est de la mollesse. La religion catholique, à l'interprétation de laquelle il s'est voué, corps et âme, n'a plus rien, dans ses mains, de la sauvage et virile austérité de celle qu'interprétaient, hier encore, les vieux maîtres; le sang versé dans les prisons noires, les auto-da-fé, la foi implacablement et rigidement souveraine, dont ils nous donnaient si vivement la sensation et que l'on devinait presque en regardant leurs œuvres, tout cela, Murillo semble l'ignorer... Son cœur plane en des régions célestes où les misères d'ici-bas n'ont point d'écho; il est plongé dans de profondes extases, qu'il rêve de nous faire partager. Le Dieu qu'il adore ne connaît point le Dieu de Moralès; c'est un Dieu paternel, bienveillant à tous, incapable du moindre

mal, et qu'on ne craint pas, qu'on adore. Et à peine le voit-on, le Dieu de Murillo; quand il se montre, c'est pour ouvrir les bras avec tendresse à ses créatures prosternées, et toujours pour leur sourire, pour leur pardonner, pour leur mettre la joie dans l'âme, — jamais pour leur inspirer ni crainte, ni effroi. Mais il se montre peu; il reste chez lui.... C'est la Vierge qui reçoit. La Vierge est si affriolante; elle a, dans son ciel sidéré, tant de trônes d'anges et d'archanges; elle est si bien faite pour séduire et embabouiner les âmes pieuses, que c'est elle seule, presque en toute circonstance, que l'artiste charge d'apparaître aux faibles mortels, entourée de son cortège radieux de reine, de femme et de déesse. Murillo n'appartient pas à ce culte barbare, qui s'adresse aux naïfs et aux simples, et qui, pour pénétrer dans les intelligences, parle aux yeux un langage brutal. Son culte à lui est plus raffiné et exprime cette autre face du caractère double et contrastant du peuple espagnol : la sensibilité. Ce culte, c'est celui que pratiquent sainte Thérèse et Loyola, — culte exquis et précieux, fait de transports ardents et d'amoureuses blandices, élevant Jésus au rang d'un amant sacré vêtu de charmes terrestres, et transformant la dévotion en une sorte d'hystérie délicieuse.

Non, la peinture de Murillo n'est pas une peinture de cloître... Ou du moins, dans les cloîtres qu'elle vient orner, habitent assurément des vertus plus humaines que les vertus ordinaires des cloîtres. Une peinture pareille ne saurait point s'accommoder de murailles toutes nues, froides et tristes comme la mort. Quelle antithèse cruelle mettraient, dans la solitude ascétique des monastères, ces gentils visages si féminins et si profanes, et ces guirlandes d'enfançons bouffis et réjouis, voletant parmi les roses dans des nuages d'or! Ce qu'il leur faut pour encadrement, c'est la soie, les murs capitonnés, les dalles couvertes de tapis sourds et la lumière du jour ne pénétrant jusqu'à eux que tamisée par le crible menu des dentelles. On ne s'imagine pas Murillo inspirant d'autres pensées que des pensées de piété toute mondaine à de jolies pécheresses agenouillées sur des prie-Dieu en bois précieux, incrustés de nacre ou d'argent, au pied de douillettes alcôves. Ses martyrs et ses saints ont des airs penchés de jeunes premiers de comédie ou de ténors d'opéra; ses Vierges sont des Vierges de boudoir, et ses Anges des Cupidons.

Et quand un sujet triste ou violent vient à se présenter sous son pinceau délicat, nécessitant autre chose que de la grâce et des sourires, ce Sévillan aimable, ce compatriote des sombres historiens de l'Eglise souffrante et militante, tremble d'offrir aux regards vite effarouchés le spectacle de scènes trop douloureuses en leur fidélité. Dans son *Martyre de saint André*

(Prado, nº 881), il lui a bien fallu pourtant laisser voir le héros cloué sur sa croix et saignant; il n'a pas osé reculer devant cette inévitable torture où naguère s'était complu le féroce Ribera; il a eu le courage de cette boucherie qui s'imposait à lui... Mais combien il s'est hâté de détourner les yeux du sacrifice! Avec quel empressement et quelle adresse il en a atténué l'effet, en montrant vite, à côté même de la terre de douleur, le ciel qui s'entr'ouvre et d'où s'échappe ses chers anges blonds et roses apportant au supplicié des palmes victorieuses! Et alors, l'horrible devient charmant, et les tortures du martyr paraissent douces, et la pitié fait place, dans les cœurs, à la sainte joie des paradis conquis. Les *Ecce homo*, si poignants chez Moralès, ne sont plus qu'attendrissants chez Murillo (nº 895); les larmes, les gouttes de sang, les râles de l'Homme-Dieu sous la pointe des épines enfoncées, semblent une concession arrachée à l'artiste par la nécessité. Et, chaque fois qu'il peut, ses jolis chérubins de prédilection réapparaissent, détachant la blanche lumière de leurs petits corps mignons sur la monotonie des fonds noirs ou bruns. Ce qui a fait la célébrité du *Saint-Antoine de Padoue*, de Séville, devant lequel se sont pâmées tant d'admirations bien justifiées, c'est moins, je gage, l'expression et l'attitude si adorablement ferventes du saint que la spirituelle couronne de poupons célestes, frais et joufflus comme des amours, se balançant dans les airs autour du Jésus bébête dont la vue cause tant d'émoi au cénobite. Ainsi, toute mélancolie s'apaise, toute humeur chagrine s'évanouit dans le tendre scintillement de ces consolantes visions. A tant de séduction, bien dur serait celui qui voudrait résister! Et l'on n'y songe même pas; comme Antoine de Padoue ou Augustin d'Hippone, on se prosterne dans une muette adoration, et la prière qu'on murmure s'envole des lèvres avec la chaleur d'un baiser!

Une singularité en apparence déroutante chez un peintre aussi réservé que Murillo, c'est de voir, à côté des légions d'anges et de madones dont il a enfleuri son œuvre, la troupe déguenillée de pauvres hères qu'il y a disséminée, dans quelques-unes de ses toiles fameuses. Devant le « tribunal de postérité », ces pauvres hères plaideront haut et ferme pour sa gloire. Ses *Mendiants*, son *Pouilleux*, les malades et les teigneux de sa *Sainte-Elisabeth de Hongrie* nous apportent, dans leur âcre parfum de couleur locale, quelque chose de l'originale hérédité des Espagnols naturalistes. Murillo a retrouvé là ses instincts d'artiste de race; en face de l'humanité humble et pittoresque qui l'entourait, il s'est souvenu du Velazquez des *Buveurs*, de l'*Aguador* et des *Nains*, il s'est souvenu de lui-même, et il l'a peinte en observateur précis et curieux, sachant garder la dignité de

son art dans la vulgarité même du sujet, sans s'inquiéter des banals succès de public et des applaudissements de sa clientèle ordinaire.

Et ses instincts l'entraînaient peut-être là plus qu'ailleurs. Suivez-le attentivement, pas à pas. L'accoutumance de ses rêves religieux et son intimité constante avec les êtres surnaturels n'ont point banni de ses yeux les choses de la réalité; une secrète attraction le ramène toujours à elles par une force invincible, — la force du sang qui coule dans ses veines. S'il n'avait pas voué toute entière son imagination aux choses du ciel, si, comme Velazquez par exemple, il s'était consacré exclusivement à l'étude de la vie individuelle, il eût été le peintre de la bourgeoisie, comme Velazquez a été le peintre des Rois. Ses madones sont de bonnes et braves filles de la classe moyenne, sans prétentions à la noblesse et encore moins, quoiqu'il fasse, à la divinité; leurs traits doux, d'une beauté agréable, dénuée de toute morgue, leur physionomie avenante révèlent assez leur origine. Ses *Saintes-Familles* et ses *Adorations de bergers* sont touchantes à force de patriarcale simplicité, dans leurs intérieurs de ménage calme et leur atmosphère de travail; elles n'ont rien de familles qu'éclairerait la présence d'un Dieu; elles restent humbles, réelles d'une réalité toute humaine; seul, leur titre indique leur rôle et leur mission. Il y a même telles de ces *Saintes-Familles* représentées en familles d'ouvriers, la mère soignant son enfant, le père suant à la besogne, au milieu de l'attirail nécessaire à son métier. Rembrandt n'a pas fait autre chose dans ses *Saintes-Familles* à lui, celles que l'on voit au Louvre et à Saint-Pétersbourg, et qui sont connues l'une et l'autre si justement sous le nom de *Ménage du menuisier*. C'est la même sincérité naïve, la même interprétation naturaliste de la Bible. Et certes, il est piquant de voir se rencontrer sur un pareil terrain, dans une si étroite communauté de sentiments, deux maîtres de tendances si opposées, le spiritualiste Murillo et le réaliste Rembrandt. Cette communauté qui les unit à travers tous les obstacles, c'est celle qui rattache, par une sympathie secrète, l'art espagnol et l'art néerlandais; c'est celle qui leur a fait des destinées sœurs, reconnaissables à certains effets nés d'une même cause, malgré la longue influence, étrangère à leur esprit et à leur caractère, de l'art italien.

Murillo a la réputation d'être un grand coloriste et un grand exécutant. Il faut bien en rabattre. Sur ce sujet, plus encore que sur beaucoup d'autres qui le concernent, de singulières erreurs courent le monde, accréditées par les autorités critiques les plus respectables et consacrées jusque dans les catalogues officiels des galeries publiques. Nous avons vainement cherché à comprendre ce que pouvait bien signifier la division que l'on fait, et qui

est acceptée par tous, des œuvres de Murillo en trois parties distinctes, selon qu'elles appartiennent à sa *manière froide*, à sa *manière chaude* ou à sa *manière vaporeuse*. Que peuvent bien vouloir dire ces termes vagues : *manière froide*, — *chaude*, — *vaporeuse?* Font-ils allusion à la facture de Murillo ou à sa coloration? A sa coloration, probablement. Mais alors pourquoi ce mot : *manière?* Conçoit-on une *manière* qui serait *vaporeuse?*... A moins — chose inadmissible, — que l'on ait voulu exprimer par là que Murillo peignait « à la vapeur »... Une pareille image détonnerait évidemment dans une matière aussi grave et ce serait faire injure aux commentateurs du maître de supposer qu'ils aient eu l'intention de commettre un aussi mauvais jeu de mots.

Non ; la *manière vaporeuse* de Murillo, c'est, — dans la pensée de ceux qui ont adopté l'expression, — sa « suavité », le « fondu » de son modelé, la « grâce de ses contours, » noyés dans les fonds. On dirait aujourd'hui, en argot d'atelier, son *flou*. Sa *manière froide* et sa *manière chaude*, à l'avenant. Le malheur, c'est que ces distinctions prétendûment caractéristiques ne signifient absolument rien, et que, si elles signifiaient quelque chose, elles seraient la condamnation même de celui qu'elles ont pour but de louanger. Dire d'un tableau qu'il est chaud ou qu'il est froid parce qu'il est peint dans une coloration générale brune, ou dans une coloration grise, est un langage très vague et qui prouve peu, bien qu'il soit fort employé. Certains gris peuvent être très chauds, certains bitumes peuvent être très froids. L'art du peintre consiste à faire valoir ses tons chauds par des tons froids, et vice-versa. Un tableau uniformément chaud ou froid est monotone, ce qui est le pire de la froideur. Observons la nature; elle nous donne sur ce point d'utiles renseignements. Tout est, chez elle, opposition; par les contrastes qu'elle fait naître en ses moindres détails, les colorations chantent dans la lumière et acquièrent leur véritable valeur; sans ces oppositions, elles n'auraient ni finesse ni éclat; elles n'auraient pas la vibration, elles n'auraient pas la vie. Quand on nous dit d'une œuvre de Murillo qu'elle appartient à sa *manière froide* ou à sa *manière chaude*, nous ne savons absolument rien, pas même si elle est grise ou si elle est bitumineuse. Nous n'en savons pas davantage quand on nous affirme qu'elle appartient à sa *manière vaporeuse*. Le vaporeux, en peinture, est une qualité qui manque de précision, et trop souvent, pour Murillo, elle est synonyme de mollesse. On s'imagine à tort que Murillo avait appris des Flamands à « envelopper » les objets dans l'air ambiant, à les parer des attraits mystérieux du clair-obscur. Au premier aspect, on pourrait s'y tromper, car il n'a point la sècheresse de la plupart de ses

compatriotes. Mais il n'a point non plus, en revanche, leur belle solidité, même dans ses pages célèbres. Sa soi-disant *chaleur* n'est maintes fois qu'une triste harmonie de sauces et de jus, et sa manière *vaporeuse* tant exaltée, qu'un tapotage veule et floconneux, pauvre d'accent et pauvre de santé.

Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a été beaucoup aimé... Tel sera, qui sait? le jugement que portera l'avenir sur cette glorieuse victime de l'enthousiasme irraisonné de la foule. Et déjà cet enthousiasme porte avec lui son châtiment : Murillo est le peintre du monde le plus copié; des myriades de rapins pillent ses œuvres pour en faire des sujets d'éventails, de dessus de boîtes et autres articles de petit commerce; les bazars du nouveau monde et du monde ancien en sont encombrés; on les met en coupes réglées; on en fait des réductions à la douzaine et à la grosse; il y en a des entrepôts tout pleins. On copie les *Madones* de Murillo comme on copie, à Paris, le portrait de Mme Vigéc-Lebrun et, en Italie, le *Christ* de Guido Reni. Jamais les copistes ne copieront ce qui est vraiment beau, de la souveraine et éternelle beauté de l'Art.

Heureux Murillo! Dans son propre pays, aucun honneur n'a manqué à sa mémoire. Mais ces honneurs dont on l'accable doivent peser lourdement sur sa tombe. Car tandis que, dans une acclamation formidable, tout un peuple le magnifiait, un autre que lui, bien plus digne, était oublié : Velazquez. Le nom de Murillo était dans toutes les bouches et dans tous les cœurs; le nom de Velazquez restait encore presque ignoré. Il a fallu que l'étranger vint un jour lever la pierre qui tenait ce grand homme couché dans son sépulcre, et s'écriât : « Lève-toi! » Et Velazquez s'est levé, dans un rayonnement. Mais son nom n'a pas détrôné dans les bouches et dans les cœurs le nom de Murillo; ce dernier seul est populaire, sacré et vénéré; l'autre n'est prononcé que par les délicats et par les raffinés. Le peintre national, le peintre par excellence, l'archi-saint auquel, sous peine de mort, il est défendu à quiconque de toucher, c'est toujours Murillo. Depuis longtemps Murillo a sa statue, dans les jardins du Prado, à la place d'honneur que Madrid a réservée aux Espagnols illustres... Quant à Velazquez, rien. Peut-être songera-t-on à lui, plus tard... Velazquez peut attendre.

LUCIEN SOLVAY.

VERS

PLAINES ÉTEINTES

Pour Georges Picard

Oh! triste ce qui va finir!
Sur les plaines violacées
S'auréole le souvenir
De cloches au loin trépassées.

Ils se glissent au fond du soir,
D'une aile douce, lentement,
Les oiseaux pensifs, frôlement
Ils se glissent au fond du soir.

Les feuilles tombent implorantes
Dans les mares décolorées;
Oh! maladivement moirées
Tombent les feuilles implorantes!

Oh! navrant le sourire amer
A nos indolentes pensées
De voiles blanches effacées
Sur le bleu calme de la mer!

Musique, parfums et couleurs
Ont accordé leur harmonie
Vaporeusement infinie
Au gris pâle de nos douleurs.

Et, près du calvaire, voici
Le berger plaintif, lentement,
Et vous, les agnelles, aussi,
Sous le rose du firmament,

Toussottantes, mélancoliques,
Exaltant la tristesse terne
De ce paysage moderne
Aux grandeurs des lointains bibliques.

MATIN ANGÉLIQUE

POUR ALBERT GIRAUD.

Fluides, ronflantes, fêlées,
Sur les plaines contemplatives,
Fluides, rieuses, plaintives,
Les cloches, les cloches ailées!

Cloches d'or, cloches enfantines,
Si loin! tintantes, affaiblies,
Aux petites villes pâlies
Cloches carillonnant matines.

Oh! lentes, par bribes, oh! lentes
Sonnent, lentes, atténuées,
Les plaintives exténuées,
Oh! lentes, lourdes, indolentes!

Alouettes tirelirantes
Cloches dans les plaines rosées,
Cloches titillant aux croisées
Des petites villes souffrantes;

Nuance en allée en nuance,
Cloches, au fond de mes pensées,
Pattes d'oiselets effacées
Dans la neige de mon enfance!

Et la neige turbule et pleure,
La neige, la neige infinie,
Sonne, poudroiement d'harmonie,
Sonne, traînée, oh! lente, l'heure;

L'heure sur les cloches fêlées,
O l'église contemplative
L'heure idéalement plaintive
Des âmes au loin en allées!

MATIN ANGÉLIQUE

A Paul Bourget.

Dans les brumes sanguinolentes,
Archanges de givre et de gel,
Oh! douces sous l'aile du ciel,
Douces, les agnelles bêlantes!

Oh! ces blancs sanglots, ces pâleurs,
Dans ces plaines évangéliques!
Oh! les agnelles angéliques
Douces, dans le calme des fleurs!

Et tout au loin meurent en plaintes,
Les cloches, loin, vaporisées,
Si loin, en fluides rosées,
Les cloches de villes éteintes.

SOIR ANGÉLIQUE

Pour William Picard.

Oh! lentes dans le bleu du soir,
Lentes, les cloches ébranlées,
Palmes frissonnantes d'espoir,
O tristesses auréolées!

Oh! combien résignés leurs chants
Musicalement angéliques,
Dans l'alme silence des champs,
O les cloches évangéliques!

Les cloches sonnent lentement
Dans le calme de ce dimanche,
Sonnent, lentes, au firmament,
O les douces à l'aile blanche !

Lentement, les cloches plus proches
Sonnent lentement vers le bleu
Du ciel triste, sonnent, les cloches,
Du ciel triste comme un adieu.

O soir de pascales pâleurs !
Dimanche : un geste de prière
Incline les tiges des fleurs,
Dimanche : un regret d'être fière,

Mon âme, d'être fière ainsi
Devant l'humilité des choses,
Un mystique désir aussi
D'angelus fluidement roses.

MARTYRE

Oh ! le martyre des idées,
Vierges saignantes sur les croix !
Blasphème, tout ce que tu crois !
Oh ! les martyres lapidées !

Pieuse montée au calvaire,
Eponges amères de fiel,
Que d'avoir encor sous le ciel
Le respect de ce qu'on révère !

Oh ! mourir, de blanches prières
Eparses, pleurantes, hélas !
Dans le rêve de ses yeux las
D'avoir béni, foule, tes pierres.

Tes pierres, ô foule, qu'effleure
Mon enfance d'un bleu si doux
De calme prieuse à genoux
Vers la Sainte Vierge qui pleure;

Mourir, l'âme en allée en rose
Au chant des cloches, et béni
Le grand geste de l'infini,
Maternel, sur ma lèvre rose!

Oh! mourir et dans son martyre
N'exhaler au soir vers les cieux
Que le pardon silencieux
D'un évangélique sourire!

┼ UNE PETITE MORTE

Elle a la dernière toilette :
L'innocence des trépassées;
Sa petite main maigrelette
Etreint un bouquet de pensées;

Elle sommeille, douce et frêle,
Dans les roses et les œillets;
L'on voudrait se pencher sur elle :
« Mignonne, si tu t'éveillais? »

Il semble que sur les enfants
Evaporés dans l'agonie
S'épande des draps étouffants
Une lassitude infinie.

PASTEL

Celui qui traversa le monde, si naïf
Et n'ayant dans l'azur de son regard pensif
Qu'un désir éperdu de douceur et de grâce,
Il dort sous la froideur de cette triste glace;
Mais son tendre profil et ses calmes pâleurs
S'affinent de silence et s'éternisent d'ombre :
On dirait que, le soir, dans le salon plus sombre,
Le pastel assoupit la plainte des couleurs.

PANTOMIME

Pour Octave Maus.

Parfumant d'azur et de thym
Ses amoureuses embuscades,
L'avenue en molles arcades
S'évapore dans le lointain.

Et l'on rêve sous la folie
En allée en songe là-bas
La délicieuse folie
De baisers roucoulés tout bas.

« Le bleu crépuscule dessine
O belle, lorsque tu souris,
Le noir de la mouche assassine
Sur la frêle poudre de riz;

« Il neige des baisers, ô belle,
Il neige des flocons rosés,
O belle, ne sois point rebelle,
Ma lèvre est blanche de baisers! »

Parfumant d'azur et de thym
Ses amoureuses embuscades,
L'avenue en molles arcades
S'évapore dans le lointain.

PANTOMIME

Pour Octave Maus.

Les manches en ailes de cygnes,
Glisse, sous un ciel de Corot,
L'œil au loin, et parlant par signes,
Le mélancolique Pierrot.

Prestes Colombines rieuses,
Mascarilles et Trufaldins
Cueillent des fleurs mystérieuses
Dans le silence des jardins.

Oh! tristes, les chansons lointaines
Des petits fifres aigrelets
Qui vont aux Nymphes des fontaines
Rossignoler des triolets;

Tristes, les mirlitons fantasques,
Oh! tristes et pleins de sanglots,
Les ronrons des tambours de basques
Et le fou rire des grelots.

Les manches en ailes de cygnes,
Glisse, sous un ciel de Corot,
L'œil au loin, et parlant par signes,
Le mélancolique Pierrot.

.....

PANTOMIME

Pour Octave Maus.

C'est le matin. Là-bas, le soleil souriant
Entr'ouvre son peignoir céleste à l'Orient;
C'est le matin couleur de rose et de mystère.
Les angelets ailés dans l'île de Cythère
S'étirent en bâillant et se frottent les yeux;
C'est le matin, oiseaux roucouleurs et joyeux,

Matin! folie au bois de chansons, et folies
De baisers chuchottants dans l'ombre des folies;
Colombine, Sylvandre, Aminthe et Mezzetin,
Les pâles amoureux brûlent d'amour; Matin!
Oh! rêver dans le calme, au loin, de la campagne
Les grands parcs endormis de châteaux en Espagne
Sur des assises d'or, de neige et de printemps!
O fraîcheur, éphémère hélas! d'avoir vingt ans!
Les rires aux jardins pourpres du sang des roses!
Oh! la lèvre toujours offerte aux lèvres roses!
Et divin de douceur enfantine, divin
A le voir caresser sa bouteille de vin
Ruisselante d'éclairs, et la face pâlie,
Pierrot vêtu de rêve et de mélancolie,
Qu'une source amoureuse en songe réfléchit,
Hume tous ces baisers épars et réfléchit.

GEORGES KHNOPFF.

FLEMM-OSO

(Suite)

Progrès ! c'est le titre allumé gigantesquement en caractères de feu au front de notre temps et qui flamboie dans une gloire éblouissante. C'est l'enseigne sous laquelle nous prétendons nous ranger dans l'éternelle revue des ans. Seulement, les enseignes, en général, sont d'autant plus menteuses qu'elles sont plus évidentes — comme à la porte de ces petits bals cascadants, ces avis lumineux qui crient : *Entrée libre pour les dames...* et c'est les hommes que cela fait entrer. Malgré tout, le terme ne laisse pas de nous flatter, bien que le compliment nous soit récité par nous-mêmes et que nous-mêmes disposions les fleurs que nous nous offrons. C'est naïf, mais pourtant juste : si nous ne disons pas du bien de nous, qui en dira? Tout singulier que cela puisse sembler, nous éprouvons le besoin de prendre nos précautions contre le jugement des autres à venir ; et on traitera de mauvais coucheur, d'énergumène indécrottable, celui qui dirait qu'avant de définir un siècle, il faudrait peut-être connaître les autres. Ce serait un sceptique à lapider celui qui, par une théorie effrontée, rechercherait si les lois de l'avancement de

la civilisation ne sont pas analogues aux lois de la chute des corps : $V = gT$, les vitesses acquises par un corps qui tombe sont proportionnelles au temps ; la force qui produit ce mouvement peut être considérée comme une force agissant avec une intensité constante pendant toute la durée de la marche. Le mouvement est uniformément accéléré ; par conséquent, tous les siècles, depuis l'éclosion d'un premier germe de vitalité, ont été, à un degré identique, des siècles de progrès, tandis que, suivant la théorie qui encense si fort le XIXème chapitre du grand roman du monde, le siècle des lumières par excellence sera, bien plus que le nôtre encore, celui qui se trouvera au sommet de la série ascendante de l'existence terrestre en cours.

Mais c'est partir bien loin. Le pompeux qualificatif a été proclamé si haut parce que tout le monde l'a admis, et tout le monde l'a admis parce que, voulant tout dire, il ne signifie rien. Nous ne sommes jamais d'un accord entier que sur des idées sans consistance, malléables, d'une signification docile, et offrant à tous, par des aspects variants, un bout de satisfaction ; des idées dans lesquelles chacun est très certain de retrouver seule la sienne propre — comme des gens qui se passeraient un miroir et qui, la tournée finie, s'en iraient, chacun emportant la conviction qu'au fond du miroir il y a son visage à soi. Quand vous voyez un bon nombre d'hommes groupés autour d'une idée, d'un principe, vous pouvez être sûr qu'un intérêt les attache et qu'ils envisagent tous ce but d'une manière différente. Tous les mouvements, les émeutes et les révolutions, se sont faits avec des programmes incertains et floches, des mots d'une emphase fumeuse et trouble ; et côte à côte, dans le même rang, des révoltés, sans s'en douter, combattaient pour des opinions bien diverses. Les hommes ne cognent jamais aussi dur que lorsqu'ils ne savent pas bien pour quelle cause ; l'Histoire ne manque pas d'exemples de vainqueurs qui se bataillent les uns les autres, ne se trouvant pas d'accord sur la cause qu'ils ont fait triompher. La phrase vide, la période creuse qui n'est qu'une enveloppe dans laquelle chacun peut fourrer sa petite idée, est un des secrets de la grande politique. Jamais une chose sérieuse et ferme, qui ne livre qu'à une patiente réflexion son sens bien précis, unique, jamais une équation enfin, ne réunit assez d'assentiments pour se faire emporter dans une poussée populaire. Nous n'aimons pas nous buter à l'évidence tranquille, claire, immuable ; notre jugeotte ressent du dépit de ne pas ramasser le plus petit brin à discuter ; nous sommes piqués de ne pouvoir élever la prétention d'une réserve et de nous sentir domptés sous une puissance aussi inébranlable que celle du vrai dans sa nue simplicité ; tandis que l'erreur, doucereuse comme un habile avocat, possède mille expédients, et peut, seule, par des complaisances si

accommodantes, nous mettre d'accord — nous qui ne le sommes pas en sincère réalité. Nous dénichons des formules d'union dans le nuageux des thèses souples; aussi adorons-nous l'indéfini qui, sans austères rigidités, varie au gré de nos fantaisies, et, vaguement, se termine en fumées, en poésie. Voilà comment la poésie pour nous est bien un besoin.

Ce mot : Progrès, derrière lequel nous nous emballons tous, est le parfait terme élastique; quelles syllabes molles auxquelles chacun, d'un coup de pouce, donne une forme personnelle ! Combien d'esprits conçoivent cette notion d'une même façon ? Pour l'industriel et pour le constructeur ce sont les chemins de fer, les usines, le travail ; pour le général, c'est le renversement de tout cela, mille pétards ! pour la femme, c'est une nuance nouvelle; pour le boursier, c'est une application ou une idée retapée bonne à être mise en actions; pour le député, c'est un mot excellent tombant, avec autant d'effet, dans un discours qui combat une réforme que dans le discours qui soutient la même réforme. Le Progrès, l'économiste le salue comme le fils aîné de la Statistique; le professeur l'invoque pour faire augmenter ses émoluments; c'est des petits pots, des tubes, des creusets pour le chimiste, et un calembour pour le commis-voyageur ; pour le ministre, c'est une grosse caisse sur laquelle il bat la péroraison de sa réplique; pour le bourgeois, c'est la lumière électrique, les décors incombustibles, les complets à 35 francs et ces paquebots géants avec lesquels on peut noyer trois mille personnes d'un coup; pour les fanfares et les sociétés savantes, c'est un titre excellent; c'est un mot qui roule bien ses deux *r*, un mot à tout faire, qui rime avec *Congrès* dans les cantates et avec *préfets* ou *entremets* dans les rondeaux de revue; un mot qui gratte les taches de sang de l'Histoire, et sur lequel l'Administration municipale se jette universellement pour en faire un nom de rue : un mot, enfin, qui fait boum ! dans les toasts et amen ! dans les oraisons funèbres... En somme, quoi ? Le pseudonyme dont la sottise signe bien des actes ; un savetier ramassant dans les friperies de vieilles chaussures qui, ressemelées et arrangées, reprennent leur route; un savetier qui fait du neuf avec du vieux dont il souffle la poussière d'oubli et dont il change un peu la forme suivant le goût du jour.

Car le Progrès n'est pas assez fort pour s'affranchir de la Mode; comme vous et moi, il s'habille suivant la coupe en vogue; là, même, est sa seule nouveauté, c'est que, suivant les époques, il se présente sous un aspect différent, momentané. Dans le présent, on le trouve, avec son caractère dernier genre, dans les expositions industrielles. Grands halls mécanisés sous des fermes audacieusement calculées, salles immenses, bourrées d'organes de machines, de transmissions, de moteurs, d'outils; c'est le mou-

vement partout : les murs et le sol trépident, et, avec de lourds tressaillements, le fer fiévreux se démène, les courroies se dépêchent, les engrenages rageurs mordent, les pistons frappent, la vapeur siffle et, avec la grandissime hâte de leurs membres d'acier, les machines haletantes fabriquent de tout dans un bruyant époumonnement. Elles font du papier, impriment des brochures et distribuent la composition, elles tissent, scient, tournent, piquent des bottines, tricotent, rabotent, cuisent des rôtis, pompent de l'eau, elles font des enveloppes et des chapeaux, elles cousent en douze secondes une paire de gants qui se décousent aussi vite et sans machine, elles confectionnent du chocolat qui coûte un peu moins cher et qui a un goût de ferraille par dessus le marché. Notre gloutonnerie du temps a poussé les inventeurs dans une voie curieuse — surtout sous l'influence des Anglais dont le rêve est de pouvoir emporter leur maison dans un petit sac de nuit. Tout doit pouvoir se mettre dans la poche et servir à plusieurs usages : les baignoires en caoutchouc se replient et se dissimulent un mouchoir par dessus, on a fait des canots de sauvetage qui se blottissent dans une valise ; il y a des cannes qui sont des fusils ou des pipes, et des plumes qui sont en même temps des encriers ; des pianos se transforment en lits ou ou en garde-manger, des cartons à chapeau deviennent des appareils photographiques, et des parapluies deviennent tout ce qu'on peut souhaiter ; un nécessaire de voyage se loge dans une casquette et on vend des compas qui sont des porte-plumes, qui sont des grattoirs, qui sont des décimètres, qui sont des coupe-verre, qui sont des limes à ongle, qui sont des rasoirs à l'essai... à laisser de côté. Et les chapeaux antinévralgiques, et puis les cigares qui contiennent des feux d'artifice et des médicaments, et mille autres objets à grandes transformations plus ingénieuses cent fois que les expédients d'un gamin de New-York ou d'une vieille femme avare. Ce sont des tours de science, des combinaisons patientes, des jeux de mathématique — cette science qui a pour but de démontrer que l'inconnue n'en est pas une. Cela surprend, cela amuse, on achète parfois pour en faire cadeau à l'un ou à l'autre ami — qui ne s'en servira pas — et l'on passe. Ces inventions montrent un effort réel, très grand — et inutile. Il y a de l'intelligence et du travail, évidemment ; il y en a beaucoup, mais mis en œuvre, mal à propos, comme l'esprit de ce loustic qui, voulant faire une grosse blague à ses concitoyens, endosse, en plein mois d'août, une lourde pelisse, relève le collet, prend une longue paire de patins sous le bras et s'en va, par les boulevards, rapidement, traversant la foule ébahie de voir cet homme qui se trompe de saison ; il rentre chez lui, noyé, étouffé, mourant et gémissant, en s'éventant : Non, mais quelle bonne farce j'ai faite ! Qu'on en trouve encore un malin de ma trempe !

Notre civilisation a de ces fumisteries; elle nous épate avec une série de conceptions cocasses témoignant d'un labeur surmenant, et qui ne servent qu'à garnir des vitrines, n'entrant jamais dans un ménage. Beaucoup de ces obstinés chercheurs ne peinent qu'en vue des expositions. Produits pour la montre, pas solides, d'un caractère vulgaire, rapide, en bois collé, systèmes américains, brevetés, électriques. En place de ces vieux beaux meubles, morceaux précieux, travaillés lentement, nous avons des meubles ordinaires légers, des objets frappés à la matrice en quantité sur un même modèle comme les vêtements se taillent sur une même coupe. C'est l'enrégimentation sous les ordres de la froide vulgarité. Cette consigne est générale; ainsi les magasins, les établissements publics ne veulent même plus du nom entier de leur propriétaire, un prénom suffit, on dit la maison Louis, la taverne Georges, le café Pierre, chez Guillaume... Ce sont là de ces petites négligences que nous ne voyons pas tout d'abord, éblouis par les miracles positifs de la Science ; les fées du conte sont des riens du tout devant cette magicienne qui, dans ses cornues, met les rêves les plus osés et en fait de la simple réalité. Dans la gloire de sa puissance, notre Progrès prend des airs de grand premier ministre et son importance solennelle ne daigne considérer que les questions dominantes; il dompte et conduit la bouillante énergie de la vapeur, il fait éclater les merveilles de l'électricité, mais il se soucie fort peu des petites choses, détails indignes, des bêtises avec lesquelles cependant nous sommes en plus immédiat contact et qui, elles, ne changent pas et continuent sur nous leurs incessantes taquineries en narguant les grandes inventions. Par exemple : ces misérables petits boutons de chemise, odieux symboles du mauvais vouloir et de l'entêtement; ils choisissent pour sauter le jour où vous êtes pressé, et quand ils veulent bien tenir, ils refusent d'entrer dans la boutonnière, ruent et se défendent comme des chevaux devant le travail et laissent le linge en un bel état ! Tubleu ! Comment n'a-t-on pas encore un moyen d'attache quelconque qui nous libère du supplice énervant que nous infligent ces petits drôles ! Et comment n'a-t-on pas aussi trouvé le moyen de nous délivrer du fléau de nos maisons : les cuisinières ! Des campagnardes goulues qui mettent leurs doigts noirs partout et le bout de la langue sur les gâteaux, lavent les assiettes quand elles ont le temps, nous empoisonnent avec des viandes torréfiées, des sauces d'apothicaires et des denrées falsifiées qu'elles s'obstinent à acheter chez des fournisseurs plus soigneux des étrennes que de la qualité de leurs marchandises; pour demander une côtelette au boucher, elles restent trois heures absentes, profitent de l'occasion pour exposer nos affaires à toutes les bonnes du quartier et rentrent en disant : il n'y a plus de côtelettes,

faut-il retourner ? Elles ne font preuve de bon goût que pour choisir dans nos porcelaines les plus belles pièces, pour les casser ; avec quarante francs par mois elles trouvent moyen d'avoir mille francs d'économies au bout de l'année, et, dans un langage agaçant, elles vous répondent, si le fromage est mauvais : je n'en peux rien, je ne suis pas dedans...

Mais cela, je vous le dis, ce sont choses infimes devant les grandioses combinaisons de notre siècle, et le Progrès méprise hautement de pareils détails, des vétilles ! Aussi, comme, en mon particulier, je le voudrais moins émerveillant ! C'est comme les médecins qui ont imaginé les instruments les plus étranges pour des opérations atrocement compliquées, et qui possèdent des médicamentations composées pour des maladies dont le nom seul est déjà une épouvante — des noms tels qu'on ne comprend pas comment l'alphabet a pu suffire à leur élaboration — et qui ne savent pas guérir une migraine ou un rhume de cerveau... Guéris-nous des méchancetés de nos boutons de chemise et du verbiage incongru de nos cuisinières, Progrès !

(A suivre). JAMES VAN DRUNEN.

EN FLANDRE

A GEORGES RODENBACH.

Mon doux poète ami, te voilà dans tes Flandres,
Loin des bruits de la foule et de l'air de Paris,
Longeant de frais ruisseaux qui, par les prés fleuris,
Promènent lentement leurs gracieux méandres !

Tant de propos divins, mêlés d'aveux si tendres,
Sur quelle lèvre en feu les as-tu donc surpris ?
Quel charme se répand sur ce que tu décris,
Quand de tes souvenirs tu ranimes les cendres !

S'éparpillant dès l'aube en essaim vagabond,
Dans leurs plus beaux atours les kermesses s'en vont
De village en village, au son de la musique ;

Et sous des ciels légers comme Ruysdael en peint,
On voit des amoureux, dans le jour qui s'éteint,
Danser aux purs accords de ta flûte rustique !

GEORGES GOURDON.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'HYSTÉRIQUE de Camille Lemonnier.

Etant donnés, d'une part, le sujet de *l'Hystérique*, et de l'autre, le tempérament de Camille Lemonnier, démontrer que l'écrivain brabançon *devait* concevoir son roman comme il l'a conçu, et le réaliser comme il l'a réalisé, tel est le but de cette étude.

Le sujet de *l'Hystérique*. L'analyse d'un cas de névrose religieuse, l'évocation patiente et scientifique d'une de ces mystérieuses figures de stigmatisées, sainte Thérèse ou Louise Lateau, que la physiologie essaie d'expliquer et que la légende auréole. Une mise à nu de l'âme mystique, ensanglantée par toutes les hontes et toutes les misères du corps. Puis, penchée sur le lit de l'étrange malade, la silhouette violente et noire d'un prêtre resté jusqu'alors fidèle à son vœu, et que le détraquement physique de sa pénitente finit par jeter dans les horreurs du sacrilège et dans les perversions du sadisme. Sujet terrible, et qui plonge, par d'infinies et secrètes racines, jusqu'aux tréfonds les plus inexplorés de notre être. Sujet malsain, qu'enlacent de leurs végétations splendides et sombres les roses noires de l'enfer et les roses blanches du paradis.

Le tempérament de Camille Lemonnier. Une nature essentiellement saine, jetée dans les magnifiques débauches de l'art par le trop plein même de sa santé Toutes les fougues, toutes les franchises. La sève et le sang en ébullition. Le romancier né des grands bois, des fleuves puissants, des atmosphères dilatantes et salubres. Une force enivrée d'elle-même. Une rétine magique comparable à celle de Rubens. Un torrent d'inspiration roulant impétueusement ses flots dans les grands chemins de l'art et de la vie.

Qu'un tempérament pareil à celui de Lemonnier ait été sollicité par le sujet de *l'Hystérique*, cela ne peut étonner que des esprits à courte vue et des critiques superficiels. Nous éprouvons tous, à certaines heures, le besoin de nous évader du monde imaginaire que notre verbe a créé. Et combien le choix de Lemonnier nous paraît logique et presque fatal, quand nous nous rappelons que l'auteur du *Mâle* a le légitime orgueil de son universalité, et presque même la coquetterie.

Mais, le choix du sujet une fois expliqué, il était permis aux familiers de l'œuvre du maître — et ils sont nombreux — de prédire un roman des plus curieux, ni malsain, ni malade, ni corrompu, en dépit de la contagion du sujet et des problèmes troublants qui s'y agitent. Et cette bizarre antithèse du thème et de l'orchestration, qui eût été dangereuse à tout écrivain moins *puissant*, a très étrangement servi Camille Lemonnier.

Le péril, en cette occurence, était de rester dans un juste milieu factice et conventionnel. D'instinct, Lemonnier est allé aux extrêmes, et la suprême raison artistique, d'accord avec l'inspiration peut-être inconsciente du maître, le justifie complètement. En effet, Lemonnier, dans *l'Hystérique*, a été sauvé par la santé de son talent.

Il n'a point cherché à être mystique; il n'a rien de la flamme maladive de ses personnages; Humilité et Orléa ne sont pas les enfants de son âme. Ils lui restent complètement extérieurs.

Un drame se joue dans le Béguinage. Lemonnier s'arrête et regarde. Puis il raconte ce qu'il a vu avec un sangfroid et une cruauté d'opérateur. Son *Hystérique*, où ses sentiments personnels sont systématiquement cachés, est peut-être, d'entre tous les romans contemporains, celui qui réalise le plus fidèlement l'idéal « d'objectivisme » affirmé si souvent par Gustave Flaubert. Ou si parfois l'émotion de l'écrivain transparaît, c'est une émotion d'art comparable à celle qui devait exalter les maîtres flamands devant les orgies sanglantes de leurs martyres. La rouge et mystérieuse ivresse de la force dépensée, des massacres et des supplices. L'odeur âcre et fade des divins charniers où se tordent les saints en croix et les vierges décapitées. Lemonnier a compris *l'Hystérique* non pas à la manière des vieux tableaux gothiques, où les décollés ne saignent pas, où leurs têtes livides ont les prunelles pleines de leur Dieu, mais à la manière de Pierre-Paul Rubens, le superbe et magique *orateur* de la peinture.

Sœur Humilité et le prêtre Orléa, les deux figures centrales du roman, portent la rude empreinte du faiseur d'hommes auquel nous devons Germaine et Cachaprès. Et si, contrairement aux types du *Mâle*, ils n'ont guère de communion avec leur père spirituel, ils n'en vivent pas moins dans l'évidence et la vérité supérieures du livre.

Les personnages secondaires sont moins réussis. L'abbé Camerlin et le capucin Vignas ont des allures caricaturales qui ne sonnent pas toujours juste dans les symphonies puissantes du drame. Heureusement que la Grande Mademoiselle et son troupeau de dévotes agnelles contrastent sans cesse avec ce couple d'allures un peu basses, et que la délicieuse idylle de sœur Claire et de Martinus Puts fait tout oublier. Oh ! la fraîche églogue monacale ! Oh ! l'adorable bouffée de lavande et de thym ! Oh ! le simple et pénétrant sourire de ces yeux naïfs et de ces bouches candides, miré comme un rayon de soleil dans les horribles flaques de sang de la fin du livre !

« ..... A la fin une porte s'ouvrit, dans la direction que n'avaient point cessé de prendre ses yeux, et il en vit sortir un clair béguin gentiment posé sur de saines joues rouges. Alors sa bouche bonasse écarquilla un sourire plus large qui finit par s'immobiliser dans les plaques vermillonnées du visage. Petit à petit, le béguin se rapprochait, sortait de la pénombre embrumée de la ruelle, entrait dans la grande lumière tranquille de la place qui précède l'église, et les joues apparaissaient à présent, sous les blancs linges empesés, comme des fruits mûrissants, d'une sève chaude et vivace. Martinus fit un pas, tendit ses paumes dans lesquelles se posèrent deux

mains grasses et potes, et sa jovialité naturelle se fondant tout à coup sous une émotion de jeune tendresse, il lui susurra avec un grisollement dans la voix :

— Claire, sœur Claire, j'étais venu... j'attendais... j'avais des choses à vous dire, mais je ne sais plus quoi !

Puis se rappelant :

— Ah ! oui, une bonne fête de Pâques !

Et il traîna sur cette phrase, s'embrouillant à la répéter de ses grosses lèvres ouvertes.

Non moins embarrassée, sous la douceur humide de ces yeux bleus qui la mangeaient, sœur Claire se sentait envahie d'une grande rougeur, dans le tumulte de son sang de vierge.

— Merci ! C'est bien gentil !... Moi aussi, bégayait-elle à travers l'émoi d'un sourire ravi.

Et ils demeurèrent là, oubliant l'église, le passage des curieuses béguines, les petites loussoteries indignées des anciennes, dans cette pression chaude de leurs mains enlacées ou passaient les amollissements d'une affection déjà longue.

Martinus Puts, le premier, eut la conscience du danger qu'il y avait pour tous deux à s'exposer en public et, serrant les doigts de sœur Claire, dans une étreinte plus forte il lui chuchota à demi-voix :

— Allons nous-en... on nous regarde, mais je vous verrai de là-haut, Claire... Oui, du haut de mon orgue.... Et je joûrai pour vous... de jolis airs, vous verrez !

Ils s'entre regardèrent encore un bon coup, comme on boit un breuvage grisant, puis se quittèrent, elle, se coulant dans le poudroiement soleilleux du porche, lui, se faufilant à travers l'escalier colimaçonnant qui conduisait au jubé. Et tandis qu'elle trempait le bout de la main dans le bénitier, ses prunelles roulèrent une dernière fois du côté de l'ombre où deux fortes épaules achevaient de disparaître... »

En dehors de sa valeur humaine, que nous venons d'étudier ici, le nouveau roman de Camille Lemonnier s'impose à la mémoire par une valeur artistique toute spéciale, que possèdent seules les rares œuvres de ce temps qui sont assurées de ne pas tomber dans l'oubli.

De même qu'en peinture la combinaison de certaines valeurs donne au tableau une lumière déterminée et dominante, indépendante parfois du sujet, et dont la mémoire obsède les rétines, de même qu'en musique, certains motifs et certaines modulations se résolvent en une couleur orchestrale qui devient l'âme de la symphonie, de même en littérature l'emploi de certains mots, les alliances de certains vocables, la sonorité de certaines tournures finissent par produire une atmosphère générale où baigne l'œuvre toute entière, avec ses personnages et ses décors.

Les toiles du peintre anglais Whistler, les drames lyriques de Richard Wagner, les romans et les poésies de l'école française contemporaine sont des exemples frappants de valeur *atmosphérique*.

Camille Lemonnier est, dans *l'Hystérique*, un *atmosphériste* de premier

ordre, et les deux cents premières pages de son étude sont, à cet égard, un chef-d'œuvre.

Un naturaliste vulgaire — n'avons-nous pas fait un pléonasme? — n'aurait point manqué de déterminer méticuleusement ce qu'il est convenu d'appeler *le milieu*. Il nous aurait appris dans quelle partie de la Belgique flamande, dans quelle ville de province, sous quel bourgmestre, se passe l'action du roman. De tout cela, Camille Lemonnier ne nous dit rien. Cela se passe quelque part, dans *une* petite ville de province, qui nous reste inconnue à travers les trois cents pages du livre. Et pourquoi? Précisément pour traduire l'isolement du béguinage. Lemonnier obtient ainsi un effet de recul et de recueillement qui donne un superbe relief à son *Hystérique*, et qui est d'un fier artiste, supérieur à tous les dogmes et à toutes les écoles.

Et l'air ambiant du béat asile, la vie anémique et blanche du béguinage, les odeurs fades de sacristie, les bouffées d'encens, la flamme maladive des cierges, les murmures du confessionnal, l'agonie des cloches dans la brume, la vaste et vide sonorité des églises à la nuit tombante, toutes ces sensations subtiles sont transposées en des phrases merveilleuses, d'une orchestration raffinée, par des mots angéliques, parfumés et lumineux.

Le grand style de *l'Hystérique* nous fait invinciblement penser à la solennité du chant grégorien et à la majesté lente des orgues.

ALBERT GIRAUD.

CHRONIQUE MUSICALE

Nous allons donc entendre les *Maîtres Chanteurs*, chez nous, et Wagner va être bravissimé à grand bruit par le *high-life* en cravate blanche. Cette première m'inquiète; pas pour le *high-life* qui n'y comprendra rien, mais pour les artistes.

On ne se doute guère, au théâtre de la Monnaie, de ce que c'est que l'interprétation d'une œuvre lyrique. C'est demeuré, jusqu'à présent, une question de tympan, par la raison que le public fait le théâtre et qu'il veut, avant tout, des gens qui chantent et qui chantent fort. Au cœur du public il y a toujours l'*abonné*, le pilier d'opéra, la borne, le monsieur qui se couche au travers du chemin en fredonnant des cavatines. L'abonné, ce n'est pas un homme, c'est toute une génération qui s'incruste de père en fils dans le velours d'un fauteuil d'orchestre et qui paie. Et contre la force inerte de cette badauderie, la presse qui devrait conduire le mouvement demeure impuissante; lasse d'efforts, elle finit par se rallier à la masse, et fait comme tout le monde. Je ne parle pas de la presse exclusivement artistique, mais de la critique quotidienne, la critique à un ou deux sous : celle-ci, quand elle a fini son compte-rendu, aligne au bas une pile d'éloges

et de blâmes à distribuer aux interprètes. C'est banal, c'est du pain dont chacun attrape son morceau ; tant pis pour lui si ce morceau est mauvais ; grâce au hasard, le prochain sera peut-être bon et, ma foi, au bout de l'année, l'un compensant l'autre, cela fera le compte tout de même. C'est le métier. Les critiques d'art, aujourd'hui, sont des critiques *dare dare* ; le public attend, il faut faire vite et, comme penser dure, on invoque le grand dieu « Je m'en fiche », et l'on fait de la critique à pile ou face. Mais peu importe encore qu'elle soit juste ou injuste ; ce que je veux dire surtout, c'est qu'elle est mal emmanchée et ne paraît, pas plus que le public, apercevoir ce que c'est que l'interprétation. Elle est trop personnelle ; c'est un reste de virtuotisme ; elle sacrifie trop aux individualités, au lieu de considérer d'une façon générale l'esprit de l'œuvre. Car l'interprétation, en somme, c'est toute la mise en scène d'une conception, sa réalisation par les sons et la couleur. Elle se fait aussi bien par le costume, le décor, la disposition des personnages, la machination que par l'exécution musicale et dramatique. Il suffit qu'un point de cette mise en scène soit faussé pour que l'interprétation devienne entièrement mauvaise. Malgré Wagner et Bayreuth, on n'a pas assez compris cette nécessité de faire concourir les moindres détails à l'harmonie de l'ensemble. Aujourd'hui encore et toujours, on s'attache trop exclusivement au chant et aux chanteurs, et à certains moments l'œuvre s'incarne toute dans un ténor qui pose derrière le trou du souffleur à faire des effets de jambe et de gosier. Nous en avons beaucoup trop de cette espèce-là chez nous, à commencer par M. Jourdain et à finir par M. Rodier. M. Jourdain tout en haut, s'entend, et M. Rodier tout en bas. Mais M. Jourdain même, malgré ses qualités, reste trop ténor, comme tous ses camarades, hommes et femmes. Je n'en excepte qu'une seule ; elle, à part, je ne fais plus de distinction dans le reste de la troupe ; cette troupe est toute bonne ou toute mauvaise.

Toute bonne si on la mesure à ce qui s'appelle « le répertoire ». Et dans ce répertoire, je relève comme pièces-types : *Robert le Diable* et les *Diamants de la Couronne*. Il y a là, pour ce genre, des sujets excellents : M. Soulacroix qui dessine joliment la mélodie et chante toujours mieux sur une jambe que sur deux. M. Gresse, cette basse superbe qui donne des coups de gosier comme on donne des coups de cornes. M. Delaquerrière, M. Séguin à la voix de tôle qui fait admirablement les Lagardère en musique. Mlle Legault, cette fine voix, au timbre de hautbois, qui a trouvé le moyen de rester gracieuse avec tout ce qu'il faut pour ne pas l'être. Mlle Hamann, cette jolie femme, en qui la faculté artistique est, par malheur, tout à fait détraquée. Mlle Deschamps, cette artiste déhanchée qui a de superbes élans et des chutes si profondes, Mme Bosman, enfin, la plus agaçante de correction et de perfection, la chanteuse d'école faite « d'acquis », le modèle d'une honnêteté artistique poussée jusqu'au bourgeoisisme.

Mme Bosman a étudié son catéchisme d'esthétique par cœur ; elle a fait des progrès énormes depuis ses débuts, mais toujours dans la ligne droite de son ornière, toujours en restant fidèle à la religion du convenu et ne

paraissant point se douter qu'on pût renverser d'un élan cette mise en scène de carton dont le cliché se conserve au fond de tous les conservatoires. Cet élan, il y a pourtant une artiste auprès d'elle qui l'a magnifiquement donné; c'est Mme Caron; elle, en montant sur la scène, a fait sauter le cliché; de son geste ample de tragédienne lyrique, elle a posé sous un jeu de lumière nouveau ces personnages de Marguerite, Valentine, Salomé, Rachel. Elle les a interprétés, tandis que jusqu'alors on s'était contenté de les chanter; elle est de force à soutenir la création des *Maîtres Chanteurs*, à leur donner le coup d'âme sans lequel de telles œuvres ne vivent pas; mais j'ai bien peur, qu'à côté d'elles, les autres ramènent cette gigantesque caricature musicale à des proportions mesquines, en poncent les saillies et les angles jusqu'à lui enlever tout relief pour n'en laisser plus qu'une sorte d'adaptation au ton du répertoire et à la portée du public.

Quant à la mise en scène purement matérielle, elle est toute à organiser; tant qu'on verra des choristes rangés par sexe, des figurants faisant le même geste bête, à contre sens, des entrées absurdes comme celle des dévotes au *Cloître de Saint-Sulpice*, tant qu'on verra des anachronismes de costume des sources recousues, des Tunisiens transparents trop grands pour leur cadre, et des vagues de carton glissant d'une coulisse à l'autre dans un mouvement de balancier, on aura envie de rire et, sous ce rapport, c'est des dessous au cintre qu'il faudra bouleverser cette scène pour en tirer enfin quelqu'impression artistique qui ne soit pas tachée par un jeu discordant ou un décor grotesque.

H. M.

1er Mars.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'EXPOSITION DES *XX* (1)

Il y a un an, tout un remue-ménage se fit dans le monde des jeunes artistes. Un cercle nouveau, tapageur, venait de se former à coups de tam-tam, à sons de trompe, composé de vingt peintres et sculpteurs seulement, mais doublé de vingt étrangers les uns connus, les autres à faire connaître.

Le Cercle comptait alors dix-sept peintres : Franz Charlet, J. Delvin, J. Ensor, W. Finch, Ch. Goethals, F. Khnopff, P. Pantazis, D. de Regoyos. W. Schlobach, F. Simons, G. Vanaise, Th. Van Rysselberghe,

(1) Nous regrettons beaucoup de devoir donner à la *Jeune Belgique*, un compte-rendu *non* inédit du Salon des *XX*. Des circonstances malheureuses nous empêchent d'en faire autrement. Nous nous excusons donc d'un fait qui ne se renouvellera plus.

G. Van Strydonck, P. Verhaert, Th. Verstraete, G. Vogels, R. Wytsman, et trois sculpteurs : A. Chainaye, J. Lambeaux, P. Dubois.

Aujourd'hui trois noms nouveaux ont remplacé ceux de Lambeaux, de Verhaert et de Pantazis; ce sont MM. G. Charlier, J. Toorop et Is. Verheyden.

La plupart d'entre tous ces artistes n'étaient guère connus à la fondation des *XX*. La plupart, affiliés à des cercles médiocres, les autres seuls dans les coins de salons triennaux, n'avaient pu grouper leur œuvre de manière à le bien faire juger, comme on le fera au Salon des *XX*. Ici pas de jury, pas de coquilles d'huîtres pour prononcer les ostracismes; à chacun son carré de mur avec la responsabilité des choses dont il le couvrira; liberté parfaite, n'admettant qu'un juge : le public.

On a tenté, l'année dernière, par on ne sait quelle animosité, d'écraser les vingt Belges sous un éloge exagéré des vingt étrangers. Il était téméraire, il est vrai, d'inviter une phalange d'élite à se mesurer avec une armée jeune et peut-être inexperte. Fantin-Latour, Bracquemond, Kroyer, Cazin semblaient devoir dominer et broyer sous eux les nés d'hier. L'exposition d'aujourd'hui a calmé cette crainte que nous avions tous. A côté des tableaux de SWAN, qui arrêtent et stupéfient tant ils ont de majesté et de grandeur, du *David*, de BRACQUEMOND, d'après Moreau, de *la Plage*, de KROYER, des *Forgerons*, de RAFFAÊLLI, à côté de ces œuvres incomparables, d'autres, celles des nôtres, fascinent. C'est *l'Après-dînée*, de JAMES ENSOR si ragoûtante de couleur malgré ses maladresses, c'est le *Coin d'hiver*, de XAVIER MELLERY; ce sont les épiques *Puddleurs* en cire de CONSTANTIN MEUNIER, *la Dame en blanc* et la *Panique*, de JAN TOOROP, et surtout l'admirable paysage de *Neige*, le *Crépuscule*, toutes les toiles de GUILLAUME VOGELS, refusées au Salon !

Et c'est pourquoi, malgré les inimitiés que des *XX* ne sont attirées, on verra en eux des travailleurs consciencieux, qui, s'ils crient sur les toits qu'ils sont des forts, n'ont peut-être qu'un tort, c'est de le crier au lieu de le dire paisiblement.

Ce sont deux Anglais qui se disputent, aux *XX*, les deux bouts de l'échelle esthétique, JOHN SWAN avec le plus beau tableau, MARK FISHER avec le plus mauvais !

.....Le puissant lion qui fait de larges pas
Parfois lève sa griffe et ne la baisse pas,
Etant le grand rêveur solitaire de l'ombre.....

Ces vers de la *Légende des Siècles*, Swan nous les dit dans ses tableaux. Le pastel crépusculaire où un lion et une lionne cheminent, farouches, avec lenteur, et comme s'ils traînaient après eux une charrue, tant leur allure a de fatigue, ce pastel, comme tout l'envoi de l'artiste anglais, est impérissable.

Ce n'est pas le fauve, crinière au vent, bondissant dans la jungle et lançant au loin son rugissement de triomphe, c'est le lion pensif qu'exprime Swan, c'est la grande tristesse du fauve dans la solitude de sa férocité; c'est le roi dans ses domaines.

Nous le disions récemment, l'art contemporain voit tout en noir et tout en gris. Après la large mélancolie de Swan, voici l'intimité douloureuse de XAVIER MELLERY. Celui-ci est parvenu à faire, sans invraisemblance, de la neige sombre, dans ce petit tableau où se lamente un coin de nature, où les branches des arbres se tordent comme des bras de suppliciés, où l'on *voit*, pour ainsi dire, le silence. Comme certains maîtres hollandais, M. Xavier Mellery aime le recueillement; il y a quelque chose de monastique dans son art, et l'on éprouve presque, à voir son œuvre, l'envie de marcher sur la pointe des pieds et de parler bas. Le dessin : *Un enterrement* (île de Marken) et en général tous les dessins de Mellery donnent intensement cette impression sans pour cela se faire maladifs. L'art de Mellery est sain, il est flamand. La tristesse n'en est pas du spleen ni de l'énervement, elle est simple, elle est muette.

On a fait beaucoup de bruit autour de JEAN-FRANÇOIS RAFFAËLLI, que l'on est tenté d'appeler un révolutionnaire. Impressionnisme, intentionnisme, nous ont toujours paru mots bien vides, en ce temps que la postérité nommera peut-être le siècle du puffisme, pour ne pas dire du mufflisme! La rage que nous avons de délimiter des écoles, en art, nous mène à une formidable dépense de mots, sans pour cela que notre classification vaille lourd, et l'on ne peut pas répéter assez souvent qu'il n'y a jamais eu d'école de grands peintres, il n'y a eu que de grands peintres ou de grandes œuvres.

Les œuvres de Raffaëlli ne nous « épatent » point, nous ne roulons pas des yeux ébahis à les contempler; nous y voyons travail de peintre sérieux qui fait à sa manière et qui fait bien. Sans aimer la couleur qui en est âpre et sèche, nous admirons la vie de ses œuvres et leur superbe mouvement. *Les Forgerons* passionneront bien des artistes. On y trouvera l'ouvrier français — l'ouverrier — tel qu'il est, avec sa figure spirituelle et luronne malgré la fatigue et la peine. Ces deux gaillards penchés, d'un même mouvement tous deux, vers le verre qu'ils vont vider et qu'ils vident déjà des yeux, sont étonnants d'allure; si c'est cela de l'impressionnisme, va pour l'impressionnisme. *Le terrassier à la décharge* est autrement conçu. La bestialité remplace l'insouciance. Ce terrassier, dont la lèvre tombe comme un groin, exprime l'abrutissement par le travail, par la vie écrasée et surmenée; l'abrutissement sans révolte...

L'Armée du Salut est une pochade, d'une simple valeur caricaturale, qui nous mène à parler d'un Vingtiste, et sans éloge. M. DARIO DE REGOYOS n'a pas de chance aux *XX*. L'an dernier, sa *Récolte de maïs* ressemblait à une botte d'allumettes dispersées, et son *Café de Saragosse* à une expérience de ballon captif; aujourd'hui son envoi ne ressemble plus même à cela! Ses *Impressions de voyage* sont aussi des pochades mais sans grand intérêt, des notes impersonnelles à la portée du plus humble rapin. Son portrait d'après El Greco même, avec sa couleur déplaisante — quoique peut-être exacte, — ne nous séduit guère davantage. Lorsqu'on se souvient de *La Plage de l'Almeria*, des chemins de fer nocturnes, du grand tableau de banlieue, que M. de Regoyos exposait à diverses époques

naguère, on a le droit de lui jeter des pierres et de lui demander compte de son temps. Comme un bon petit ami de Dario nous le disait finement l'autre jour, quand on pince trop de la guitare, on arrive à pincer de la peinture — non à en faire.

CONSTANTIN MEUNIER n'est pas seulement un grand peintre, il est en passe de devenir un de nos premiers sculpteurs. Après avoir, pendant des années, délaissé la cire et le plâtre pour se livrer tout entier à cette rutilante peinture qui le met au rang des maîtres, voici qu'il revient à sa religion première, sans abandonner l'autre, et, d'un seul coup, donne des œuvres qui, si elles n'ont pas toutes les habiletés du métier, ont une grandeur qui émeut et qui frappe.

Son *Puddleur* et son *Débardeur*, l'un debout dans une pose superbe, l'autre assis dans l'attitude lasse que Meunier donne volontiers à ses travailleurs, laissent pressentir un art nouveau, inexploré, dans lequel l'artiste trouvera sans doute des émotions inconnues. L'ouvrier n'a guère été vu jusqu'à ce jour en sculpture. Confiné dans des traditions classiques, on n'avait encore traité que le nu, la toge ou la redingote, non la blouse. Meunier poussera-t-il jusqu'au bout son étude et poursuivra-t-il la voie qui s'ouvre à son étonnante vigueur? Nous n'en doutons point, connaissant de près sa nature âpre au travail, et mâle comme l'écrivain dont il a reproduit les traits en un médaillon de belle facture. Nous y avons bien retrouvé le profil aux lignes musculeuses de Camille Lemonnier, ce maître-écrivain modelé par ce maître-artiste. N'oublions pas le peintre qui n'a pas perdu sa couleur embrasée, son atmosphère dorée où se meuvent, dans la dure peine du labeur, ses hommes de la houille et du feu.

On se livre à une hilarité douce en passant de ce Belge aux bras d'athlète à l'Italien FRANCESCO-PAULO MICHETTI. Un pastel surtout donne une vague frayeur; cela représente une tête de femme aux yeux grands comme les Abruzzes d'où M. Michetti est originaire. On dirait d'une couverture de *Dormi pure* affectée d'éléphantiasis, quelque chose qui devrait avoir un cadre en macaroni tressé! Nous regrettons de ne pas pouvoir faire accueil plus galant à l'hôte des *XX*, mais la meilleure volonté du monde.....

A l'époque du Salon triennal, nous avons eu l'occasion de redire à M. FÉLIX TER LINDEN tout ce que nous avons pour lui de sincère admiration. Ses tableaux nous ont laissé une impression de mélancolie en même temps que de charme Aujourd'hui c'est le charme qui domine. Les marines de M. Ter Linden sont justes, nous semble-t-il, et cependant le peintre, par une fantaisie délicate, dont nous ne trouvons pas la clé, parvient, comme Alfred Stevens, à donner à la mer, aux dunes, aux grèves, des tons de soie et de satin d'une exquise élégance. Il y a tout un calme dans ces toiles, mais un calme aristocratique, à croire que, seuls, des pieds fins d'élégantes ont dû fouler ces sables vierges. Cela n'est pas beau, c'est adorable; c'est lisse, cela repose doucement le regard sans faire mentir la nature. Aussi avouons-nous une préférence de dandy pour ces marines, inférieures cependant aux sous-bois que M. Ter Linden traite de main de maître, et d'un maître qu'un insigne honneur a fait refuser au Salon officiel,

Sa *Forêt* s'enfonce loin, très loin, dans une atmosphère de calme et de sérénité. C'est là de l'art supérieur auquel on n'a pas d'éloges à épargner.

Quelle triste surprise de voir après cela les paysages de M. THÉODORE VERSTRAETE! On s'approche — pas pour longtemps — afin d'examiner de près par quel procédé le peintre parvient, à l'aide d'un pinceau et de la couleur, à faire de la chromolithographie, digne d'être donnée en prime aux abonnés de *l'Illustration européenne.*

M. Verstraete ne fait aucun progrès; il n'est plus jeune. Il piétine sur place; il n'a pas été refusé, lui...

Nous n'en dirons pas autant du jeune sculpteur ACHILLE CHAINAYE qui a gagné, à l'ostracisme officiel, d'apporter aujourd'hui la primeur de ses groupes. *Rive paisible*, malgré des maladresses sympathiques, est un morceau de mérite. Le Nu de notre époque tourne vaguement à l'androgyne, par la maigreur et la gracilité des lignes; ces deux adolescents — nous allions dire éphèbes — ont des formes intéressantes à ce point de vue.

Le buste de CÉLESTIN DEMBLON, trop sommaire peut-être et dur de facture, ne nous a cependant pas moins frappé; nous y avons retrouvé la tête fatiguée et triste de notre confrère, exprimée par une main d'ami qui en a pénétré l'âme. Nous n'avons rien à dire de *Terre féconde* qui manque d'originalité et sent un peu trop l'Académie. Rappelons aussi à M. Chainaye qu'entre un homme nu et un homme écorché il y a une certaine différence; il accentue parfois les côtes et les muscles de manière à faire croire qu'il n'en est pas bien sûr. Ajoutons qu'il ignore les premiers principes de l'anatomie.

L'envoi de M. FANTIN-LATOUR ne vaut pas *l'Etude* qui, au dernier Salon, tranchait avec une si exquise élégance sur la banalité des œuvres étalées dans la grande salle. Le *Portrait de Mme F...* est assurément de facture à peu près semblable, mais n'attire pas autant que cette tête de jeune fille si reposée et si fine devant laquelle on aimait tant à s'arrêter. La *Tentation*, les *Fleurs* sur fond désagréable, et même les lithographies lyriques ne sortent pas de l'ordinaire.

Nous arrivons aux Vingtistes qui sont le plus discutés, le plus honnis, le plus conspués.

JAMES ENSOR n'a pas idée du dessin; ses plans sont établis de façon écolière, mais peu de peintres sont, comme lui, parvenus à faire vivre la couleur, à l'harmoniser de façon tellement habile que l'on ne voie plus les maladresses du tableau. Son *Après-dînée* où les personnages, la table et les chaises semblent être en équilibre instable sur le plan incliné du sol, est d'un coloris absolument superbe; l'air — un air opaque cependant! — circule dans ce salon tranquille, intime, d'où l'on ne doit pas entendre les bruits du dehors. Non moins belles sont les natures-mortes où Ensor accumule des victuailles juteuses, grasses, saines, qui donnent faim, qui « pantagruélisent » le spectateur.

WILLY FINCH est de la même famille sinon de la même branche qu'Ensor; lui aussi fait la tache et travaille en pleine pâte, mais sa couleur

est plus mate et, disons-le, plus sèche aussi. Son ouvrier en blouse et en sabots est certes bien planté, mais dans une atmosphère si boueuse, si déplaisante, qu'on est tenté de n'y voir que l'ébauche d'un tableau à parfaire. Meilleur est mille fois, plein d'air et d'une belle allure agreste, le *Coin de village* à Middelkerke où l'artiste, toujours avec un ton un peu trop mat, a mis une sincérité de vrai, de consciencieux artiste épris de la terre-patrie.

Parmi les *XX*, celui qui aura la palme avec Vogels, à qui nous allons arriver, est incontestablement M. JAN TOOROP. Après des études seulement indicatrices, le jeune peintre se révèle tout à coup comme un ouvrier de première force que notre art revendiquera plus tard avec orgueil.

Une panique, La dame en blanc, sont quasi œuvres de maître; dans le premier tableau, c'est la vie de la rue exprimée avec une variété incroyable dans l'assombrissement des couleurs; dans le second, c'est la vie apaisée et sans trouble des intérieurs connus; dans *Le Nes à Amsterdam* enfin, c'est la vie obscure et prostituée qui, avec sa gouge dépoitraillée qu'éclaire seule une lueur douteuse de réverbère, dans sa sinistre horreur; mais partout — et nous le répétons à dessein — c'est la vie, c'est cette chose que l'âme des vrais artistes rend plus que leurs pinceaux .

De même que Toorop, GUILLAUME VOGELS est un amant des nuits noires où s'agitent des choses qu'on pressent mais qu'on ne voit pas. « L'horreur muette des forêts » hante sa palette; il voit tragique, ses horizons sont criminels et les rafales qu'il y remue ont quelque chose d'épouvantable. Tel est son *Crépuscule,* tel son *Temps de chien* où les arbres sont bousculés, heurtés, maltraités par la tempête; telle encore son admirable *Neige* dont les flocons glacés semblent accrochés, sans attaches, dans l'air, dans l'air qui lui-même paraît gelé. M. Vogels n'est pas ce qu'on l'a voulu dire : un intransigeant, un extravagant, un fou; s'il y avait des formules en art, il en aurait trouvé une, mais il n'y en a pas et Vogels n'a fait que se trouver lui-même, artiste de foi que bien de nos meilleurs peintres peuvent envier.

A l'époque du Salon, nous avons dit ce que nous pensons du sculpteur DEVILLEZ. Sa *Salomé*, que nos aimables employés des chemins de fer ont mise en pièces tant ils ont bien lu le mot : *Fragile* qui en ornait la caisse, n'a pu reparaître aux *XX*. Nous le regrettons. A notre sens, cette œuvre valait mieux que l'envoi actuel de M. DEVILLEZ. Son *Saint-Georges*, œuvre décorative qui n'a pas, pensons-nous, la prétention d'être vivante, est tout au plus élégant dans sa forme effilée. Ses médaillons ne sont non plus que gracieux, mais proviennent de la Mode, qui fait actuellement le fond de l'art français. Tout cela est gentil, aimable, spirituel même, mais boudoireux, — qu'on nous passe le néologisme, — et l'on y voudrait trouver un brin de nerf, d'énergie, de profondeur. Nous aimons peu les œuvres à fleur de peau et celles-ci ne sont pas autre chose. Que M. Devillez regarde à côté de son exposition, le buste de Verheyden par Constantin Meunier; il y verra ce que c'est que la vie, en sculpture.

A notre sens, on a tort de reprocher aux peintres d'aller chercher au loin des impressions. Quelque radieux que soit le soleil patrial, il n'est pas

unique et nous nous révoltons contre le principe exclusif de l' « œuvre du terroir ». Où qu'on se trouve, on peut faire beau.

C'est ce qu'ont pensé sans doute MM. THÉO VAN RYSSELBERGHE et FRANZ CHARLET qui sont allés transporter et transposer au Maroc leur palette flamande. L'un et l'autre ont rapporté des œuvres dont on peut admirer sans restriction les grandes qualités. La *Fantasia* et surtout le *Conteur arabe* sont œuvres de travailleur déjà complet.quoique jeune, trop complet peut-être si nous évoquons le souvenir de ce merveilleux *Marchand d'oranges* où Van Rysselberghe avait mis moins de science technique peut-être, mais certainement plus de fougue et plus de brio. Les *Fileuses* de Charlet nous font semblable impression; malgré les qualités incontestables de cette toile, nous regrettons de n'y pas trouver plus de jeunesse et plus d'audace.

Les *XX* ont fait une triste acquisition en enrôlant parmi eux M. GUILLAUME CHARLIER dont l'envoi est quelconque. Nous n'en dirons pas aussi peu de M. PAUL DUBOIS qui, lui, mérite d'être sérieusement étudié. Ses deux bustes sont d'un fort qui, s'il ne tombe pas dans l'art fignolé du boulevard français comme il y semble porté, comptera parmi nos meilleurs sculpteurs, un jour.

M. JEAN DELVIN n'expose rien qui vaille. M. CHARLES GOETHALS copie Israëls dans son tableau : *Fin de journée*. Le tableau d'Israëls, au Salon, était très beau. M. FRANZ SIMONS fait sourire. Les *Réflexions* des paysannes devant le marbre nu d'un Apollon, sont aussi ridicules que le *Deuil* pleurnicheur qui leur fait pendant.

M. WILLY SCHLOBACH s'essaie pour la première fois dans le portrait. Sa jeune fille, à la tête fine, sur un fond japonais, est charmante, et, n'était un masque décoratif qui n'est pas à son plan et semble voltiger dans la chambre, nous n'aurions pas de restrictions à faire à un jeune peintre dont nous aimons beaucoup le talent.

M. GUILLAUME VAN STRYDONCK n'a pas changé et n'est pas en progrès. Ses portraits sont vivants et ressemblants, mais empreints d'une si désagréable vulgarité que l'on se demande toujours si le peintre ne prend pas ses modèles dans les loges de concierge. Le portrait de Vander Stappen est d'un rendu merveilleux, mais peint comme les autres portraits sans souci de la distinction. Mieux valent mille fois *Les tireurs à l'arc* auxquels nous n'avons qu'un reproche à adresser, c'est d'avoir pour fond un mur qu'au premier abord on prend pour un coin de ciel. En dehors de cette maladresse, il y a dans les *Tireurs* des morceaux d'une excellente observation et un profil de fillette absolument exquis.

Nous arrivons à ISIDORE VERHEYDEN, qui n'avait pas besoin d'être vingtième pour être peintre de belle race. Son tableau *Dans les dunes*, que nous avons eu l'occasion d'admirer au dernier Salon, est une merveilleuse œuvre de couleur et de sentiment; nous n'en dirons pas moins de l'excellent portrait de Constantin Meunier d'une couleur si truculente et d'une vie si intense. Avec ces deux œuvres, et celles qui les entourent, les *Scieurs de long*, *Un braconnier*, Isidore Verheyden prend place parmi nos meilleurs et nos plus durables artistes.

Il ne nous reste plus, dans cet article déjà trop long, qu'à citer les supérieurs envois du Danois KROYER qui, avec ses deux pastels, son *Déjeuner des artistes* surtout, efface LOUISE BRESLAU, charmante cependant.

Chose assez bizarre, ce sont deux peintres, Kroyer et Meunier, qui triomphent dans la sculpture. Le buste de *Michel Ancher*, fouillé en belle pâte, a une allure superbe, et à côté de lui, les sculptures du Parisien LANSON font un effet presque piteux. Citons encore, pour être complet, les paysages élégants et délicieux de CAZIN, les deux portraits à l'eau-forte de L. LE NAIN, le triste envoi de M. MANCINI, les marines inférieures de M. MESDAG, les deux tableaux sans valeur du peintre prussien VON UHDE, les paysages de M. WYTSMAN fort en progrès, et constatons avec regret l'absence au salon des *XX* de M. FERNAND KHNOPFF.

Au moment de terminer cet article où nous avons tenu à parler de tout le monde, nous devons protester contre cette opinion qui court : que les *XX* sont des combattants, des pourfendeurs, des décrocheurs de sonnettes. *L'Art moderne*, organe officiel du cercle auquel nous rendons largement et sincèrement justice, prétend que l'exposition présente « le caractère d'une bataille ». Nous nous demandons en quoi et pourquoi?

L'an dernier on voyait dans les *XX* des jeunes qui se détachaient violemment de groupes engoncés dans des routines déplorables et des tendances dangereuses; des conférences intransigeantes y furent données; cette année, nous y trouvons un groupe de peintres et sculpteurs choisis, les uns mauvais et qui se retireront pour faire place à de plus méritants, les autres médiocres, le plus grand nombre de première force. Mais je ne vois aucune rupture de lance en tout cela, aucun tournoi, rien qui casse une ombre de vitre : simplement un cercle heureusement composé et meilleur que les autres. Qu'on ne vienne pas nous dire que les *XX* « c'est désormais le vrai Salon de Bruxelles ». Il y a plus de vingt bons artistes en notre pays, et nous pourrions, après Jef Lambeaux, Baron, Hermans, Oyens, d'Anethan, Binjé, Anna Boch, Marie Collart, Courtens, de Braekeleer, De Vigne, Frédéric, Smits, Speeckaert, Stevens, Alfred Verhaeren, Stobbaerts, Verwée — que nous citons tous à la volée *d'après le catalogue du Salon officiel* — nous pourrions après eux en citer bien d'autres.

Nous l'avons déjà dit, les expositions partielles sont une excellente chose; celle des *XX* est la meilleure que nous ayons eue depuis fort longtemps, mais le côté combat nous en échappe. Les *XX* vendront leurs œuvres tout aussi bien que d'autres, malgré les prix ridicules qu'ils en exigent. Pourquoi posent-ils à je ne sais quelle misanthropie qui leur fait « fuir à tout jamais l'approche des humains » — je ne parle pas des acheteurs ! — et quelle situation imaginaire d'un martyre dont ils n'ont que les palmes, — sans le supplice?

Qu'ils continuent la série de leurs expositions, qu'ils fassent autour de leurs ouvertures le plus de bruit possible, mais qu'ils n'enfoncent pas des portes que personne n'a jamais songé à fermer.

M. W.

MEMENTO

Un critique d'art, ex-peintre de genre, de sujets de sentiment, de Christs au tombeau, de paysages, actuellement inspecteur des Beaux-Arts, M. Emile Leclercq, publie dans la dernière livraison de *La Revue de Belgique* un lourd mais perfide article où, après avoir commencé par reconnaître l'utilité et la nécessité de l'intransigeance dans l'art, la politique et les lettres, — ce qu'il appelle *le premier feu,* — il finit par renverser l'encrier sur tout ce qui a une flamme au cerveau, une liberté dans l'esprit, une indépendance dans le cœur.

Le scribe filandreux qui, dans ces théories platement bourgeoisantes, lâche ainsi son dépit de n'être plus jeune et de ne l'avoir peut-être jamais été, se piquait naguère pourtant d'indiscipline, alors que sous le nom de Jacques, il ruait au « ponant » des messieurs très officiels parmi lesquels il étale aujourd'hui sa prépotente personne.

Le factum de l'ex-intransigeant devenu fonctionnaire rassis a ceci de particulier qu'il semble la protestation de la bureaucratie routinière contre le mouvement qui, depuis quelques années, passionne les esprits en Belgique, dans les différentes sphères des activités intellectuelles. Il faut voir de quel ton rogue de chef de bureau ce vétéran de l'art poncif, ce critique d'une esthétique fourbue, ce romancier dont les romans s'écoulent sous forme de sachets chez l'épicier, rive leur clou aux petits peintres de la nouvelle école, aux poétraillons réfractaires aux concours de cantates.

Certes, le commis aux appointements de 5,000 francs qui, de dessous sa visière verte, jette un si profond et dédaigneux regard sur les hommes et les choses du jour — et de demain, — combine en lui les multiples facultés indispensables pour pontifier en d'aussi graves sujets. Peintre raté et gendelettre échoué dans le rond de cuir, s'il n'a pas approché la vie publique, il a pu du moins, alors qu'il inspectait naguère les jeux à Spa, — M. Leclercq a toujours inspecté quelque chose, — méditer sur les hasards de cette autre roulette, qui est la roulette politique.

Qui n'a pas somnolé en lisant une des élucubrations du morne romancier qu'il y a dans cet homme doué d'une si excessive hybridité, ne sait pas jusqu'où un écrivain peut pousser la lourdeur et l'ennui. Dans le genre endormant, il fait autorité. Personne, depuis feu M. Hymans, n'écrit le Belgeoie comme lui. Peut-être est-ce un titre suffisant pour tancer du haut de son tabouret, comme il le fait, les jeunes hommes de lettres sottement épris d'un idéal de forme subtile et raffinée.

Mais si étonnant que soit le plumitif chez M. Leclercq, l'illusoire et fantasmagorique peinture que cet actuel inspecteur des Beaux-Arts fabriquait aux alentours de 1860, avait de bien plus particulières significations encore.

La génération d'alors n'a pas oublié les petits sujets de genre sentimental que l'austère critique d'aujourd'hui bâclait à la douzaine en ce temps où la littérature le sollicitait moins que la peinturlure. *Il est sauvé, Madame*, représentant un esculape se tournant le sourire aux lèvres vers une bonne femme et lui montrant son enfant guéri. En une autre toile : *Mon pauvre enfant !!!* on voyait un menuisier, en train de raboter à son établi, lever les bras au ciel en regardant deux petites jambes d'enfants qui dépassaient le bord de la fenêtre. Ici l'art allait jusqu'à faire sentir que le petit être, en tombant sur le trottoir, ne serait plus qu'une masse informe.

Et je ne dis rien des printemps en fer blanc qui longtemps signalèrent, chez ce coloriste, atteint du plus incurable daltonisme, la volonté cruelle de lutter avec les produits les plus féroces de la teinturerie — ni des tableaux de religion où ce libre-penseur, cet hérétique de plus tard, dépensa un trésor de piété fervente et qui allèrent orner les sacristies de campagne au loin.

Qui donc, après de pareils états de ser-

vice, oserait dénier à l'employé des ministères.... le droit de fulminer contre les tendances malsaines de l'école du *premier feu?*

***

Jules Vallès vient de mourir.

Il a été homme politique, tant pis pour lui, mais aussi écrivain — tant mieux!

En ce temps-là, bras dessus, bras dessous, parlant haut, avec de grands gestes, Jules Vallès et André Gill se promenaient au passage Saint-Hubert. C'était avant l'amnistie. Je les vois encore comme d'hier, Gill grand comme un colosse mais l'œil très doux, Vallès trapu, les cheveux grisonnants et hirsutes, avec sa face de boule-dogue et son regard dur. Tous deux étaient des révoltés et des navrés. L'un, le caricaturiste que personne n'a su remplacer, laisse cette *Muse à Bibi* dans laquelle, entre ses « coups de gueule » de gamin de Paris, s'épanche une immense tristesse...

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir tes cheveux.
Isolé, combats, souffre, pense;
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,
La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur et des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres...

L'autre, Vallès, n'est point non plus mort pour l'Art. Son œuvre nous reste, œuvre saignante et pantelante dans sa forme impeccable. *Les Réfractaires, La Rue,* et surtout cette trilogie de *Jacques Vingtras* où se déchaînent toutes les révoltes et toutes les haines : *L'Enfant*, *Le Bachelier, L'Insurgé.*

On a reproché durement à Vallès d'avoir, dans le premier de ces livres, insulté son enfance. S'il l'a fait, c'est que ses premières années avaient été heurtées et cahotées, que l'enfant battu, rossé, mal compris, mal guidé se vengeait dans l'homme.

Et alors sa plume trempée dans du sang disait : « J'entre dans la vie d'homme, prêt à la lutte, plein de force, bien honnête. J'ai le sang pur et les yeux clairs, pour voir le fond des âmes : ils sont comme cela, ai je lu quelque part, ceux qui ont un peu pleuré.

« Il ne s'agit plus de pleurer! il faut *vivre.*

« Sans métier, sans argent, c'est dur: mais on verra. Je suis mon maître à partir d'aujourd'hui. Mon père avait le droit de frapper... Mais malheur, maintenant, malheur à qui me touche! — Ah oui! malheur à celui-là! »

La Haine qui assombrit tout ce qu'a publié Jules Vallès ne lui venait pas seulement de son passé de déboires. Dans sa lutte pour la vie, il avait trop vécu et, en Angleterre surtout, sa force d'homme s'était presque éteinte dans de furieuses passions. Il se vengeait donc non seulement des autres mais de lui-même, et cet anathème qu'il lançait d'une voix brutale et mauvaise sur toute la société dont il se croyait ou était la victime, retombait aussi sur son crâne et l'écrasait.

La dernière fois que nous le vîmes, il y a déjà quatre ans de cela, c'était la veille de l'amnistie. Après les longs jours d'exil, le proscrit qui avait quitté la France, jeune, les cheveux d'un noir d'encre, allait y rentrer enfin, mais déjà gris et fatigué.

Et cependant, ce jour-là, tandis qu'en face de nous à la Taverne royale il buvait à petits coups son absinthe, Vallès semblait transfiguré, redressé, superbe. Sa voix grondait de bonheur et il parlait vite, comme pour faire sortir de lui-même un peu de cette allégresse qui devait lui faire éclater le cœur. Il disait Paris, PARIS, ce seul mot, comme une parole sainte : « Paris, le Boulevard. Nous allons ramener du sang, du nerf en France, nom de Dieu! »

Quelque temps après, *le Cri du Peuple* retentissait.

Aujourd'hui Jules Vallès n'est plus, mais *Jacques Vingtras* reste.

***

La Revue artistique a vécu. Aujourd'hui elle s'appelle *Chronique des Beaux-Arts* et mérite qu'on la chante bien haut. Entre-

prendre, en notre pays si « gnaf », un recueil ne s'occupant que de choses d'art, y juger les œuvres de façon haute et indépendante, l'orner luxueusement de planches aussi excellentes que coûteuses, c'est plus que de l'audace. Nous avons sous les yeux les deux premiers numéros de la *Chronique des Beaux-Arts* et c'est merveille d'en feuilleter les pages. Nous y trouvons, outre d'excellents articles de Georges Eekhoud, L. Van Keymeulen, Jules Destrée, de superbes vers d'Albert Giraud, des reproductions de Jacques Jordaens en quantité, sans compter celles d'œuvres modernes des derniers Salons.

Le prix de la revue (paraissant chaque mois en livraisons de 64 pages de texte avec huit planches) n'est que de 25 francs par an (10, rue Gramaye, à Anvers).

***

La Revue *La Jeune France* (rédacteur en chef, Paul Demeny), vient de passer sous la direction de M. Alcide Bétrine. Elle continue ses traditions littéraires en publiant, dans son dernier numéro, de fines silhouettes d'artistes d'Alphonse Daudet; une nouvelle, *Fausse Manœuvre*, par M. Fernand Lafargue; *le mouvement littéraire en Allemagne*, par un érudit, M. Auguste Dietrich; des portraits d'Edmond About et de Jules Vallès, par MM. Albert Le Roy et Emile Michelet; des vers de François Coppée, Charles Morice, Stanislas de Guaita, etc.; le mois politique par le jeune et vaillant député Gustave Rivet, la revue des théâtres et des livres,

Septième année. — Un an : 12 francs. — 15, rue des Beaux-Arts, Paris.

***

Les poésies de Catulle Mendès, augmentées de soixante-douze poèmes inédits, paraissent chez l'éditeur Paul Ollendorff.

Elles forment sept volumes : I. *Philoméla*. — II. *Sérénades*. *Pagode*. — III. *Soirs moroses*. — IV. *Intermède*. — V. *Hespérus*. — VI. *Contes épiques*. — VII. *Le Soleil de minuit*.

Quatre volumes, — *Hespérus, Contes épiques, Soirs moroses, le Soleil de minuit*, — sont en vente.

Prix de chaque volume : 1 franc.

***

Viennent de paraître :

— A Paris, chez Ed. Monnier, la 4e édition de *Nono*, roman de mœurs contemporaines, par Rachilde, l'auteur de *Monsieur Vénus*.

— A Paris, chez E. Giraud, *Modernités*, par Jean Lorrain, le poète pénétrant de *La Forêt bleue* et du *Sang des dieux*.

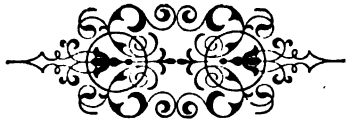
— Chez le même éditeur, une traduction de *Le Commandeur Mendoza*, mœurs andalouses, par Juan Valera, un des quarante de l'Académie espagnole. Auteur : M. Albert Savine, qui rend à nos lettres de très grands services en faisant connaître les écrivains méridionaux. Après l'*Atlantide*, de Verdaguez, voici *Mendoza*, de Valera. Cela, en une année.

— Chez Dentu, *Héros et Pantins*, par Léon Cladel, avec une page de Camille Lemonnier. A bientôt le compte-rendu.

— Chez Vanier, *Vie fatale*, roman de mœurs modernes, par D. Mon, l'auteur de *La Gitane*, avec une préface de Mme Edouard Lenoir, la suave désolée des *Fleurs de cyprès*.

— A Bruxelles, chez Brancart, *Chair molle*, par Paul Adam, préface de Paul Alexis.

— Chez Hayez, *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 58e année, 1885.



LA JEUNESSE BLANCHE

SOIRS DE PROVINCE

A MON CHER AMI EMILE VAN MONS.

SEUL

Vivre comme en exil, vivre sans voir personne
Dans l'immense abandon d'une ville qui meurt,
Où jamais on n'entend que la vague rumeur
D'un orgue qui sanglotte ou du Beffroi qui sonne.

Se sentir éloigné des âmes, des cerveaux
Et de tout ce qui porte au front un diadème;
Et, sans rien éclairer, se consumer soi-même
Tel qu'une lampe vaine au fond de noirs caveaux.

Être comme un vaisseau qui rêvait d'un voyage
Triomphal et joyeux vers le rouge équateur
Et qui se heurte à des banquises de froideur
Et se sent naufrager sans laisser un sillage.

Oh! vivre ainsi! tout seul, tout seul! voir se flétrir
La blanche floraison de son Ame divine,
Dans le dédain de tous et sans qu'aucun devine,
Et seul, seul, toujours seul, se regarder mourir!

LES ORGUES

Quand le soir descendait, le soir attendrissant,
Des amants chuchotteurs allaient le long des berges;
Des bruits d'orgues venaient des lointaines auberges
Et la Lune attristait comme un portrait d'absent.

Or, ces orgues pleurant parmi les vapeurs bleues
Du brouillard qui semblait l'haleine de la nuit,
Ces orgues dont l'espace alanguissait le bruit,
C'était la voix dolente et l'âme des banlieues.

L'âme des quartiers morts et des pauvres enclos,
L'âme éparse du peuple au fond des terrains vagues,
Du peuple tristement joyeux, pareil aux vagues
Dont l'écume chantante est pleine de sanglots.

L'âme des vagabonds, des forains sans asile
Et des vieux chiens perdus par les chemins lépreux,
Où des flaques d'eau morte ont un air douloureux
Comme des yeux crevés d'où le soleil s'exile!

Oh! ces orgues, le soir, par les lointains faubourgs,
Rhytmes plaintifs cognant les vitres des lanternes,
Et venant consoler, près des mornes casernes,
L'âme des déserteurs pleurant dans les tambours!

BÉGUINAGE FLAMAND

Au loin, le Béguinage avec ses clochers noirs
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur le mur des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderolles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées!

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres;
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres!

Oh! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs,
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh! le bonheur muet des vierges s'assemblant!
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme infini de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles!

II

Cependant, quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges ;
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un jardin de Vierges !

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été, répète encor les Ave de l'église.

Debout à sa fenêtre, ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

VIEUX QUAIS

Il est une heure exquise, à l'approche des soirs,
Quand le ciel est empli de processions roses
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,
Bandes d'amours captifs dans le deuil des cartouches,
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirçi des pignons se décalque
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,
Et la lune se lève au milieu d'un halo
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus!

Et l'on devine au loin le musicien sombre
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

.....

LA PLUIE

Oh! la pluie! oh! la pluie! oh! les lentes traînées
De fils d'eau qu'on dévide aux fuseaux noirs du Temps
Et qui semblent mouillés aux larmes des années,
Oh! la pluie! oh! l'automne et les soirs attristants!
Oh! la pluie! oh! la pluie! oh! les lentes traînées!

Qui dira la douleur sombre du firmament,
Route de cimetière avec d'horribles voiles
Où les nuages vont élégiaquement
Corbillards cahotant des cadavres d'étoiles,
Qui dira la douleur sombre du firmament?

Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues
La pluie, elle s'égoutte à travers nos remords
Comme les pleurs muets des choses disparues,
Comme les pleurs tombant de l'œil fermé des morts
Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues!

La pluie est un filet pour nos rêves anciens!
Et, dans ses mailles d'eau qui leur font prisonnières
Leurs ailes, ces divins oiseaux musiciens
Meurent très longuement d'un regret de lumières.
La pluie est un filet pour nos rêves anciens.

Comme un drapeau mouillé qui pend contre sa hampe
Notre Ame, quand la pluie éveille ses douleurs,
Quand la pluie, en hiver, la pénètre et la trempe,
Notre Ame, elle n'est plus qu'un haillon sans couleurs
Comme un drapeau mouillé qui pend contre sa hampe!

DIMANCHES

Morne l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer!

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse!
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vide et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.

Et par l'écartement des rideaux des fenêtres
Dans les salons des grands hôtels patriciens
On peut voir, sur des fonds de gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres,

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
Qui regardent au loin s'allumer une étoile
Et la ville dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes;
Le moyen-âge mort se réfugie en eux!
C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes, gardant le souvenir du feu
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes dans le vide et le deuil de la rue
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons lourds d'airain, sur la ville au cercueil,
Descendent lentement comme des pelletées!

.....

BROUILLARD

Mon Ame, je voudrais te faire souvenir
Du beau soir vaporeux, du soir de l'autre année,
Du soir dont nous aimions la verdure fanée
Avec l'amour qu'on a pour ce qui va finir.

Rappelle-toi l'étang du parc avec son île
Formant comme un navire à l'ancre, enguirlandé
De feuillage, où le clair de lune avait brodé
Toute une floraison diaphane et mobile.

Rappelle-toi ce clair de lune si troublant!
On eût dit dans le ciel un visage d'aïeule
Qui te disait d'aimer, de ne pas vivre seule
Et qui te souriait de son sourire blanc.

O soir d'automne! ô nuit d'amour! heure divine!
Au parc seigneurial, l'évanouissement
Des arbres s'achevait mélancoliquement
Dans le brouillard subtil comme une cendre fine.

Paysage alangui! Sentimental décor!
Dont le vague évoquait ta Féerie, ô Shakespeare!
Ou le Robin des Bois de Weber où soupire
Toute une douleur d'âme en des appels de cor!

Dans l'air s'éparpillait l'humide éclaboussure
D'un jet d'eau qui laissait, sous le grand ciel blafard,
S'égoutter son sang pâle à travers le brouillard
Comme si l'ombre blanche avait une blessure.

On ne sait quel encens d'occultes encensoirs
Traînait sous le feuillage une vapeur bleuâtre,
Et l'on eût dit qu'au loin des escaliers d'albâtre
Entraînaient un cortège à de blancs reposoirs

Les chemins s'emplissaient de vagues mousselines,
Les arbres n'étaient plus qu'un rêve aérien;
On voyait tout se fondre, on n'entendait plus rien
Que des bruits de musique arrivant des collines.

De musique très lente et d'un rythme affligeant,
Comme si l'on chantait des absoutes de vierges
Où tout, le catafalque et la cire des cierges,
Serait d'un blanc de neige avec des pleurs d'argent.

Et cette impression funèbre était si forte
Dans le vent automnal et dans l'air indistinct
Qu'à voir la Lune pâle et son regard éteint
O mon Ame, j'ai cru que la Lune était morte!

DANS LES BANLIEUES

Pas d'amour! cruelle ironie!
Car là-bas les jeunes amants
S'en vont dans la rose agonie
Du jour, échangeant des serments!

Ils reviennent de la campagne
Avec des touffes de lilas
Dont le parfum les accompagne;
Ils vont d'un air heureux et las.

Devant l'eau jaunâtre et malade
Ils s'accoudent aux garde-fous
Pour suivre la verte enfilade
Des vieux saules dans les remous.

Pensifs de la joie en allée,
Ils se pressent les mains plus fort,
Songeant que la plus douce allée
Les achemine vers la Mort!

II

Pas d'amour, malgré ma jeunesse!
Sans qu'aucune avec sa douceur
Vienne atténuer ma tristesse
Et mon idéal obsesseur.

Seul s'en aller, faisant des lieues
A pas douloureux, à pas lents,
Pour entendre dans les banlieues
Chanter des chanteurs ambulants.

Seul écouter, sous les lanternes
Dont les faubourgs sont étoilés,
Pleurer les tambours des casernes
Que des crêpes d'ombre ont voilés.

Seul regarder le crépuscule
Où monte le geste agrandi
D'un vieux moulin qui gesticule
Dans cette fin d'après-midi!

III

J'ai la nostalgique pensée,
Jugeant tout amour décevant,
Que mon unique fiancée
Est décédée encore enfant.

Qu'elle est morte dans sa chambrette,
Qu'elle est morte au temps des rosiers,
Et que depuis je la regrette
Au fond des soirs extasiés.

Parmi de mornes paysages
Dans les faubourgs de la cité,
Je cherche sur tous les visages
Son fin profil ressuscité.

Et quand je reviens vers la ville
Où tombe le soir émouvant,
Et que le croissant d'or s'effile,
Je crois l'y voir pâle et rêvant.

Dans la gondole de la Lune
Elle vogue en costume clair,
Tandis que je meurs de rancune
En bas, comme au fond d'une mer!

LES CLOCHES

D'APRÈS OCTAVE PIRMEZ.

Je songe à d'anciens soirs, lorsque le vent du nord
Sonnait du haut des tours tel qu'un veilleur qui corne,
Et couvrait de brouillard le soleil jaune et morne
Comme d'un blanc suaire un visage de mort.

L'air était glacial; on sentait les approches
De l'automne où s'en vont les feuilles dans le vent;
Et, pareille aux clameurs d'oiseaux se poursuivant,
On entendait passer la voix d'airain des cloches.

L'une disait : « Tes sœurs, voilà déjà quinze ans,
Sont mortes; leurs tombeaux n'ont plus de roses neuves ».
Une autre gémissait : « Priez pour quatre veuves;
Hier quatre marins sont morts sur les brisants! »

Une autre encor disait : « On vient d'abattre l'arbre
Dont le bois doit servir à faire ton cercueil ».
Puis une autre : « Vivants, pourquoi tout cet orgueil?
La chair est une argile et les cœurs sont du marbre ».

Une cloche pleurait dans l'air endolori :
« Il aimait une femme aussi fausse qu'impure;
Mais elle avait grand air dans son col de guipure.
Un soir il se tua pour elle. Elle en a ri!... »

Une petite cloche au travers de la brume
Chantait : « Les enfants morts sont bien heureux ; et j'ai
Le soupçon qu'au printemps, quand ils ont voyagé,
Leurs âmes ont l'odeur dont le vent se parfume ».

D'autres disaient encor : « Oh ! les cœurs transpercés !
Les âmes se cherchant en fuites éternelles !... »
Et ces rumeurs, comme un appel de sentinelles,
Montaient lugubrement des clochers dispersés !

Les derniers carillons dans le vent froid qui passe
Faisaient un bruit de clés énormes, comme si
Un noir geôlier marchait au fond du ciel transi
Pour s'en aller fermer les portes de l'Espace !

.....

PROCESSIONS

Blanches processions, si blanches, si gothiques,
Dans ma Flandre natale, au temps des Fête-Dieu !
Blanches comme on en voit, sous un ciel calme et bleu,
Emplir de leur lenteur les lointains des tryptiques.

Si lentes, dans le bruit des cloches s'animant,
Le bruit des carillons et des cloches bénies,
Qui semblaient tout au loin répondre aux litanies
Et mener le cortège au fond du firmament.

Si lentes à marcher sur les herbes coupées
Qui revivaient un peu sous le vent approchant
Des cantiques latins dont le grave plain-chant
Mélancolisait l'air avec ses mélopées.

Si lentes ! on voyait dans les beaux soirs tombants
Des étendards brodés de roses symboliques,
Et les châsses d'argent où dorment des reliques
Et des agneaux pascals pavoisés de rubans.

Puis, s'avançant parmi le double rang des cierges,
Tous les enfants de chœur dans leur rouge attirail
Aux cheveux de missel, aux robes de vitrail,
Qui répandaient des fleurs aux pieds des saintes Vierges.

Des Madones, le cœur traversé de couteaux,
Avec leurs manteaux bleus, aux yeux de pierreries,
Émergeaient au milieu des lentes théories
Et souriaient debout, sur leurs grands piédestaux.

Des groupes recueillis de pâles orphelines
Tristes, portaient des lis comme les âmes d'or
De leurs parents défunts qui reviendraient encor
Pour frémir dans leurs mains dévotes et câlines.

Là, l'Église souffrante en voiles violets!
Puis les martyrs chrétiens portant de grandes palmes
Avec les bienheureux du Paradis si calmes
Qui glissent sous leurs doigts les grains des chapelets!

L'Église triomphante est soudain apparue
En rose, tout en rose, en tulle rose et clair,
Couleur de renouveau fleuri, couleur de chair,
Comme un lever d'aurore incendiant la rue.

Puis voici les abbés en dalmatiques d'or,
Les chanoines songeurs dans leurs camails d'hermine,
Tout un cortège grave et lent qui s'achemine
Dans le silence doux du beau jour qui s'endort.

Et tout là-bas, parmi les bleuâtres traînées
Du liturgique encens qui parfumait le soir,
Devant le baldaquin où luisait l'ostensoir,
Les encensoirs volaient, mouettes enchaînées!

Et l'évêque, debout sur le peuple chrétien,
Crosse en main, mitre en tête, élargissait ses gestes,
Des gestes de semeur qui leur jetait les restes
Des graines du Seigneur dont il était gardien.

Les musiques, les bruits de clochettes, les Vierges,
S'éloignaient lentement aux feux des chandeliers
Comme si tout au loin de vagues escaliers
Les eussent entraînés par des rampes de cierges.

Et, dans l'éloignement, des lambeaux d'oraisons
Revenaient émouvoir les foules obsédées,
Et des adieux d'encens ou de fleurs décédées
Se traînaient dans le vent avec de bleus frissons!

II

Ainsi mon Ame! Ainsi mon Enfance perdue!
Mes amours, mes désirs avaient leurs reposoirs,
Leurs convois blancs marchant dans un bruit d'encensoirs
Et leur dais d'argent neuf pour la Vierge attendue.

Mais la procession n'a chanté qu'un moment
Et mon Ame n'a plus dans le noir de ses rues
Qu'une foule grouillante et d'absurdes cohues
De Rêves qui s'en vont mélancoliquement!

L'EAU QUI PARLE

Dites, avez-vous remarqué,
Vous les amants du Soir moroses,
Quand vous allez, le long d'un quai,
Pleurant l'exil des soleils roses,

Quand vous allez par les temps gris,
Vous les songeurs, les taciturnes,
Ouvrir un peu vos yeux aigris
A des paysages nocturnes,

Quand, accoudés aux parapets,
La brise, si peu qu'on la sente,
Vous rend du rêve et de la paix
Par sa douceur rafraîchissante,

Avez-vous vu, quand sur les ponts
Debout dans leur orgueil de pierre,
Vous entendez à petits bonds
Chevaucher l'eau de la rivière,

Dites, avez-vous remarqué
Combien l'eau se plaint et frissonne
Et demande aux parois du quai
Pourquoi le granit l'emprisonne.

C'est vrai qu'avec des soins pieux
La nuit, comme au cou d'une amante,
Met ses bijoux silencieux
Sur cette eau qu'un regret tourmente,

Les beaux bijoux des astres d'or,
Mais ce luxe du ciel, qu'importe!
Et la rivière pleure encor
Parce qu'un sort fatal l'emporte,

Et qu'elle fuit à tout moment,
Contrainte et brisée en des marches
Promptes inexorablement,
Malgré l'effort des grandes arches!

Et toute seule dans son lit
L'eau semble amoureuse et s'étire
Sous la lune qui l'appâlit,
Et, comme une femme, elle attire.

Mais elle veut de fiers amants!
Elle a des paroles mouillées
Et chuchotte, avec des serments,
Qu'ils s'en iront sous les feuillées.

Qu'ils s'en iront au bon soleil
Chercher au fond de la campagne
Un pacifique, un long sommeil
Qu'un rêve de fleurs accompagne!....

Et parfois des poètes doux
Que la voix de l'Eau triste appelle,
Escaladent les garde-fous
Pour aller dormir avec elle.

Puisque personne n'a compris
Combien leur Ame est grande et fière,
Ils offriront leurs yeux flétris
Aux baisers froids de la Rivière!

VEILLÉE DE GLOIRE

Quel orgueil d'être seul à sa fenêtre, tard,
Près de la lampe amie, à travailler sans trève,
Et sur la page blanche où l'on fixe son rêve
De planter un beau vers tout vibrant, comme un dard.

Quel orgueil d'être seul pendant les soirs magiques
Quand tout s'est assoupi dans la cité qui dort
Et que la Lune seule, avec son masque d'or,
Promène ses pieds blancs sur les toits léthargiques.

L'orgueil de luire encor lorsque tout s'est éteint :
Lampe du sanctuaire au fond des nefs sacrées,
Survivance du phare au dessus des marées
Dont on ne perçoit plus qu'un murmure indistinct.

L'orgueil qu'ont les amants, les moines, les poètes
D'être en communion avec l'obscurité,
Et d'avoir à leur cœur des vitraux de clarté
Qui ne s'éteignent pas pendant les nuits muettes.

Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront!...

GEORGES RODENBACH.

LES HÉRÉSIES ARTISTIQUES (1)

L'esthétique moderne nous paraît bien désorientée. Elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle peut. Elle s'est profondément encanaillée depuis cinquante ans, et l'anarchie intellectuelle est à son comble. Je sais bien qu'il est de mode aujourd'hui de dire : l'artiste est un être inconscient, qui fait des vers ou des tableaux fatalement, sans le savoir, par une impulsion secrète de son instinct et de sa nature, de la même manière que les pêchers produisent des pêches, et les abricotiers des abricots. Cela se dit beaucoup cette année, surtout dans le monde, ou plutôt dans le demi-monde de la critique. C'est une chose entendue : l'artiste est une variété du mollusque. C'est une huître qui porte des perles, mais elle n'en sait rien, elle ne les voit pas, n'en ressent ni orgueil ni souffrance. Arrive alors le critique grave, — qu'on n'a jamais surpris en flagrant délit de perles, lui ! — et qui admoneste l'huître avec complaisance : « Eh ! eh ! s'écrie-t-il, ce petit mollusque est vraiment curieux. Il a fait une perle. Ça fait pitié, de faire des perles à cet âge ! Savez-vous au moins pourquoi vous avez commis cette perle ? Non ? Ignorance imposante. Vous avez fait cette perle en manière de protestation contre la politique du gouvernement. Vous n'y pensez pas ? Allons donc ! Une huître ne sait jamais ce qu'elle pense. Je suis là pour le lui dire, moi. Et à propos, votre perle, elle ressemble par la dimension à la perle de cette grosse huître qui est là-bas, de l'autre côté de l'estacade. Vous êtes une huître pasticheuse, une huître qui prend sa perle où elle la trouve. Vous déshonorez tout votre banc ! » Et une pluie de fariboles tombe sur le mollusque, qui n'a plus même la liberté de bâiller. Et le critique continue à exulter : « Venez voir la perle ! Je l'ai extraite sans douleur à une huître qu'il est superflu de nommer. Si elle est brillante, c'est parce que je la tiens entre les doigts. Au fond, c'est moi qui l'ai faite. » Et si l'huître proteste, le critique fait comme Cléopatre : il jette la perle dans du vinaigre, pour la dissoudre !

Je me laisse aller à la plaisanterie, et c'est un tort. Cela est peut-être encore plus odieux que ridicule. Il est temps de protester contre ces idées biscornues qui menacent d'envahir le public. Qu'il existe de-ci de-là,

(1) Fragments de conférences faites au *Cercle artistique et littéraire d'Anvers* et au *Cercle des Etudiants progressistes de Bruxelles.*

aux époques exubérantes, quelques artistes inconscients, comparables à de belles brutes, et chez qui la production artistique est descendue au niveau d'une fonction, soit. Mais ceux là sont des exceptions, et ceux là ne sont ni les grands, ni les forts. L'artiste supérieur, le conducteur d'âmes, celui à qui les mystères du rythme et les sortilèges de la Lyre sont familiers, celui-là est un conscient et un voyant. Les visions qui le hantent, il *veut* les traduire aux autres. La volonté et la science doublent chez lui l'inspiration. La poésie est un magnétisme. Ah! j'ai des songes et des nostalgies. J'ai mon idéal du monde en moi. Mes songes ne sont pas vos songes. Vos nostalgies ne sont pas mes nostalgies. Vous concevez le monde autrement que moi. Eh bien! *Je veux* que vous pensiez mes pensées! Je veux que mon âme envahisse la vôtre. *Je veux!* Je l'enfoncerai dans la vôtre, comme une épée, jusqu'à la garde. Et je ressentirai aussi, pendant une minute, la jouissance suprême de tyranniser, de ravir et d'incendier les cœurs! C'est la volonté, la conscience de la volonté et de la force, qui font si pures et si belles les faces despotiques d'Edgard Poë et de Charles Baudelaire, et ce sera l'éternel honneur de ces puissants cerveaux fraternels de n'avoir jamais abdiqué, devant personne, l'idée qui les a faits grands.

Sans esthétique déterminée, l'artiste n'est rien. Qu'il la formule ou non, qu'importe. Il doit l'avoir. Les écrivains de l'école débraillée et sentimentale de Musset et de Murger n'en ont jamais eue. De là le germe de leur incontestable infériorité. Seuls quelques écrivains conservent aujourd'hui l'idéalité sans laquelle il n'est pas d'œuvre profonde. De là l'isolement de ces artistes, au milieu des erreurs bruyantes de la critique et de la foule. Le sens esthétique est perdu. Avez-vous remarqué que les critiques — quels qu'ils soient — parlent, à propos d'une œuvre, de vérité, de moralité, d'utilité, de nationalité, de personnalité, de tout, — sauf de la beauté? Il semble que la « beauté pure » n'ait plus rien de commun avec l'œuvre d'art. Cette omission est caractéristique. Elle mérite qu'on s'y arrête un instant.

Que l'art ait pour but la réalisation du Beau, cela n'est pas une proposition. C'est un axiome. Mais alors vous pourriez, semble-t-il, me demander une définition du Beau. Je reconnais qu'il me serait difficile de vous satisfaire. Mais cela ne prouve rien contre moi. Il y a une foule de choses de l'existence desquelles nous ne doutons pas, et que nous ne connaissons point par une définition adéquate. Le frisson du Beau est le résultat d'une réunion d'éléments qui sont pour la plupart définissables, et que nous connaissons parfaitement. C'est le secret de leur combinaison qui nous échappe. Nous ne connaissons pas complètement le Beau en lui-même; mais il se manifeste à nous par ses effets.

Les individus doués du sens esthétique à l'état conscient, qu'ils produisent ou non, sont les juges naturels de l'artiste. Chaque génération apporte une élite de ces âmes préparées aux délectations du Beau. Entre elles le désaccord est impossible, quoiqu'il soit parfois apparent. Et jamais il ne peut durer. La rencontre de la Beauté, aussi belle et aussi tragique que la rencontre de Dieu dont parlent les théologies, ne laisse pas d'incrédules parmi les élus. Et ce sont eux qui, de siècle en siècle, acclament les génies. Tout artiste qui n'a pas leur suffrage doit tomber un jour. Toute gloire s'enflamme par eux et pour eux. Comme le dit Banville, ils sont *l'autre* Académie.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Eux sont les juges, les seuls juges, et non pas les hérésiarques de l'Art.

Demandez à l'Art autre chose que la Beauté, c'est une hérésie.

Les réalistes sacrifient la beauté. Observer scientifiquement les choses, et puis dire ce que l'on a vu, et rien que ce qu'on a vu, tel est l'évangile du réalisme ou du naturalisme si vous le voulez, quoique ce dernier mot n'ait aucune signification bien déterminée. Se rapprocher le plus possible, tel est l'idéal, j'allais dire la tablature, de l'école.

L'hérésie naturaliste, la plus vulgaire des basses doctrines, sort d'une méconnaissance absolue des lois de la production artistique. Elle ne tient aucun compte de la valeur humaine de l'écrivain. Et voici pourquoi :

Il est convenu d'appeler santé l'état d'un individu dont les organes sont harmonieusement équilibrés, et concourent ainsi, sans rupture d'un côté ni de l'autre, au but suprême, qui est la vie. Supposez donc un individu très sain, également éloigné de la pléthore et de l'anémie, chez lequel nul organe n'en atrophie un autre. Placez-le devant cette nature dont l'imitation scrupuleuse est le souci du réaliste, et demandez-vous si de cette rencontre il va jaillir un artiste. Jamais. L'homme équilibré dont nous parlons ne songera pas à l'œuvre d'art. Il est même incapable d'en concevoir l'idée. Il regardera en face la nature et la vie, comme une fête préparée pour ses appétits, et se jettera dans l'action, la tête la première. Il sera soldat, il sera tribun, il sera médecin, il sera avocat. Il mordra l'existence à pleine bouche, et comme il sera content de la nature et de la vie, il ne tentera pas de s'en évader dans les mensonges magnifiques de l'Art.

Car là est l'explication humaine et philosophique de l'art. C'est parce que l'artiste est déséquilibré, parce qu'il y a chez lui prédominance d'un organe

ou d'une faculté, parce qu'il n'a jamais la santé de l'homme d'action, que la nature et la vie ne peuvent pas le satisfaire.

C'est parce que j'ai la nausée de la vie active et le mécontentement de la nature, pourrait dire l'artiste, que j'essaie de rêver une vie qui me convienne, et d'imaginer une nature à la ressemblance de mon idéal. Refaire la nature et la vie à travers son rêve et à son image, à l'image intérieure de son âme, voilà le désir et le tourment de celui qui est créé pour exprimer le beau. Pensez-vous, par hasard, que ce soit pour les autres que le poète réalise son idéal? Que son moteur soit l'orgueil et le désir de la Gloire? Allons donc. La poésie est pour lui un refuge, un asile construit de ses mains, où la tyrannie des événements et l'obsession des foules ne peuvent plus l'atteindre. Il porte un monde en lui. C'est ce monde là qu'il chante, c'est sa conception de la vie qu'il vous présente comme la vie elle-même. Il ment. Il ment toujours. L'art est le plus saint et le plus splendide des mensonges. L'artiste est l'hypocrite par excellence. Il invente toujours, même quand il prétend qu'il observe. Et que voulez-vous qu'elles lui fassent cette nature qui le blesse, et cette vie qui le choque! Les observer, les photographier, les sténographier dans son œuvre! Jamais. Et il voudrait le faire qu'il ne le pourrait. Ne pas être réaliste ou ne pas être artiste, voilà la question. Le réalisme est la négation absolue de l'art.

Et s'il faut admettre un moment la théorie réaliste, s'il faut de préférence s'attacher aux œuvres documentaires, je prétends, sans la moindre envie de paradoxe, que les œuvres les plus sincères, les confessions les plus franches sont les œuvres d'imagination. Il y a plus de « documents humains » pour parler le jargon des Maîtres chanteurs de Médan, dans la *Légende des Siècles* et dans les *Poèmes barbares*, que dans tous les romans réalistes passés, présents et futurs. Et la raison en est fort simple. Observer les autres, analyser un à un, avec des prétentions scientifiques, des types divers pris dans toutes les classes de la société, est une entreprise fort chanceuse, qui avorte le plus souvent, et dont le résultat, même quand il est bon, n'est jamais qu'une œuvre documentaire incomplète, où l'on nous donne comme vraies et comme démontrées des hypothèses plus ou moins probables. Ni Hugo, ni Leconte de Lisle n'ont observé les hommes. Ils se sont observés eux-mêmes. Ou plutôt, car observer n'est pas le mot qui convient, ils se sont livrés, dénoncés eux-mêmes, à leur insu, dans leurs livres. Le choix même du sujet, l'emploi des mots, la rhétorique, les couleurs et les harmonies de prédilection, tout cela trahit leur humanité. Le psychologue qui reconstituera un jour l'âme de ces deux poètes d'après leur rêve écrit, sera plus près de la vérité que n'importe quel écrivain naturaliste.

Je suppose que cette profession de foi anti-réaliste vous étonne un peu. Il est de mode aujourd'hui — pourquoi? je n'en sais rien — de représenter la Jeune Belgique comme une nichée de naturalistes farouches, plus zolistes qu'Emile Zola, et prêts à traiter *Germinal* de berquinade.

C'est une légende, et rien n'égale la force des légendes, car elles survivent aux religions.

En littérature et en art, neuf fois sur dix, quand une opinion est celle de la majorité du public, on peut être certain que c'est une erreur.

Théophile Gautier raconte quelque part, qu'à l'époque de *Mademoiselle de Maupin,* son opulente et soyeuse crinière mérovingienne scandalisait beaucoup l'Académie et ses alentours. Un jour, fatigué d'entendre parler sans cesse de sa chevelure, et non de ses livres, Gautier se décide à sacrifier sa toison. Il se fait tondre jusqu'à la racine des cheveux, puis, pour bien affirmer le changement aux yeux de Paris tout entier, va se promener au boulevard de Gand, en tenant son chapeau à la main. Passent deux académiciennes de haute marque, et le poète d'*Albertus* entend l'exclamation suivante : « Oh! voyez donc, ma chère, ce Gautier! Une telle chevelure est vraiment indécente! »

Gautier avait eu beau sacrifier sa crinière, on la voyait encore, on la vit toujours.

Le naturalisme de la Jeune Belgique ressemble un peu à la crinière de Gautier.

Quels sont donc les naturalistes de la Jeune Belgique? Est-ce Lemonnier qui, dans son *Mâle,* nous décrit une forêt de Soignies grande à elle seule comme la Belgique tout entière? Est-ce Georges Eekhoud, qui n'a décrit la Campine et le Polder que pour tromper ses nostalgies du pays natal? Est-ce Emile Verhaeren, occupé en ce moment à ressusciter dans ses vers les moines féodaux et bibliques? Est-ce Rodenbach? Est-ce Max Waller? Je ne cite ici que les Jeune-Belgique qui ont réuni leur œuvre en volume, et quant à moi, — chacun sait que les documents de *Pierrot Lunaire* ont été pris dans les archives de Bergame.

L'école naturaliste est d'ailleurs aujourd'hui, en France, cela n'est plus contestable, en pleine déliquescence. Les chefs du mouvement, eux, quand on les analyse de près, ne sont pas aussi naturalistes qu'on le pense. Tous les personnages de Goncourt ne sont que des Goncourt agrandis et diminués, d'une imagination et d'une sensibilité extraordinaires. De même Flaubert. Son but a été de faire impersonnel, de créer « des bonshommes » dont il ne fût point le père. De là *Madame Bovary*, l'*Education sentimentale, Bouvard et Pécuchet*, romans bourgeois, savamment ordonnés

d'après un plan scientifique, manifestations éclatantes de l'art objectif et expérimental, s'imagine la foule. Œuvres personnelles, autobiographiques, ripostent ceux qui ont pénétré dans l'intimité spirituelle de Flaubert. Dans l'œuvre, comme chez l'homme, la santé physique est apparente et trompeuse. L'homme était malade. L'œuvre l'est aussi. Flaubert, jeté dans une société utilitaire, où l'esprit n'a point d'aristocratie, et qui a longuement souffert de cette disproportion entre son milieu et lui, a trempé ses livres dans sa colère et dans sa tristesse. Chacun de ses romans n'est que l'histoire d'une chimère. Madame Bovary voit crouler son rêve de femme, Frédéric Moreau son rêve de poète, Bouvard et Pécuchet leur rêve encyclopédique, saint Antoine son rêve religieux. Tous sont des effigies de Flaubert lui-même. Rien ! dit Madame Bovary réveillée de son rêve érotique. Rien ! dit Frédéric Moreau, lourd encore de son rêve d'artiste. Rien ! sanglote Bouvard, trompé par sa science. Rien ! clame saint Antoine, au sortir des religions. Flaubert est le grand nihiliste littéraire du XIXe siècle.

Et Zola lui-même, n'a-t-il pas dû inventer sa définition de l'œuvre d'art — un coin de nature vu à travers un tempérament — pour excuser ses visions mensongères de la nature, les splendides débauches du *Ventre de Paris* et de *La faute de l'abbé Mouret?*

C'est pour avoir abandonné leurs théories étroites et anti-artistiques que les trois romanciers dont je vous parle ont été grands.

Quant au reste de l'école de Médan, il est aujourd'hui livré à toutes les médiocrités et à tous les poncifs. Il existe des lieux communs naturalistes, des recettes infaillibles pour faire un roman selon l'idéal de l'école. Les musiciens ont un mot expressif pour désigner les coupes mélodiques banales et démodées : ils les appellent des *rosalies*. Les jeunes naturalistes ont des *rosalies* aussi. S'il est encore des gens qui se laissent prendre à ces ritournelles, que les jeunes romanciers de l'école se hâtent d'en profiter, car la réaction est prochaine, et elle sera formidable. Qu'ils se hâtent donc, et qu'ils appliquent ce mot d'un médecin sceptique aux internes d'un hôpital : « Dépêchez-vous d'employer ce remède pendant qu'il guérit encore ».

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Après l'hérésie réaliste, je voudrais vous parler de l'hérésie nationale, assez en faveur en ce moment.

L'art sera national ou il ne sera pas. Défense de placer l'action d'un roman autre part qu'en Belgique. Interdiction absolue de faire des vers sur un sujet général, symbolique ou personnel. Il faut penser en Belge et écrire

en Belge. La Montagne de la Cour et le Treurenberg sont fortement recommandés aux jeunes écrivains. L'art doit faire tout le temps ce que M. Choufleuri ne faisait qu'une fois par semaine, rester chez lui.

Et ces théories étranges nous sont prêchées par des critiques qui n'ont jamais contribué au développement d'une littérature nationale qu'en commettant des fautes de français. C'est aussi une manière d'être national.

En vérité, l'erreur est grossière. On est Flamand ou Wallon, non pas parce que l'on place le sujet de son œuvre dans la Flandre ou dans le Hainaut, non pas parce que l'on fait des vers sur Anvers ou sur Liège, mais par le caractère, par le tempérament, par la conception même des choses, de même qu'on est moderne, non pas parce que l'on écrit des *Vieille Rate*, des *Calvaire d'Héloïse Pajadou*, des *Autour d'un clocher*, mais par la sensation, par l'expression, par l'atmosphère générale de l'œuvre, par ce je ne sais quoi de douloureux et de poignant qui est au fond de tous ceux qui « ont le siècle ». Sinon, Racine, pour avoir mis au théâtre des sujets romains et grecs, ne serait plus un Français, et les maîtres flamands, pour avoir peint des saintes familles et des montées au Calvaire, ne seraient plus des peintres flamands. Quelle plaisanterie! Il semble qu'on veuille voir jusqu'où l'on peut aller dans l'absurde. Être national! être moderne ou ne pas l'être! Paroles vaines. Il est aussi impossible de ne pas être de son pays ou de son temps qu'il est impossible de se soustraire à l'atmosphère ambiante. Elle nous enveloppe, nous pénètre. Elle est en nous. Au nom de la dignité de l'art, qu'on cesse de rapetisser cette question à je ne sais quelle misérable chicane d'état civil, de décor ou de tapissier. Nous sommes Flamands ou Wallons par tempérament, malgré nous, à notre insu et, par conséquent, comme dirait Banville, il est inutile de chercher à le devenir.

. . . . . .

. . . . . .

Devant les hérésies artistiques répandues à flots dans la foule, et combattues à peine par le dédain des vrais artistes, on comprend les jugements étranges portés à chaque instant par la critique sur les livres contemporains.

Il semble que certaines gens aient pris pour devise le joli mot d'un grand seigneur auquel on demandait s'il jouait du violon, et qui répondait en pirouettant sur les talons : « Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé! »

Ce qui n'empêche pas le grand seigneur de juger les violonistes, et d'en remontrer à Paganini.

Ils sont là une vingtaine, épaves dernières de la littérature et de l'art d'autrefois, — avocats ou professeurs pendant la semaine, écrivains le dimanche, qui me font penser à je ne sais quelle garde civique de l'art,

pleine de dédain pour l'armée active. Quand le garde civique rencontre un vrai soldat, il le traite de traîneur de sabre. Et quand le soldat régulier rencontre la milice citoyenne, il se met à rire. Comme je les comprends tous les deux !

Ces amateurs me font songer aussi à l'étonnement de ce paysan qui, apercevant dans son pré un lion échappé d'une ménagerie, se mit à rire aux éclats en s'écriant : « Quel drôle de veau ! »

Vous avez tort de rire, le paysan avait parfaitement raison. Le lion sera toujours un drôle de veau.

Cette exclamation là, la critique est toujours prête à la pousser. Et elle a raison, en somme. Que voulez-vous qu'elle comprenne à la mystérieuse alchimie du vers? Le poète ne voit pas les choses comme elle. Pour la majorité des hommes, les mots ne représentent rien que des idées. Pour eux le mot n'est qu'une abstraction. Le mot n'a pas de forme, pas de ligne, pas de couleur, pas de musique et pas d'odeur. Le mot et la chose sont usés par l'habitude. Le mot n'évoque rien. Rien ne se cache derrière son ombre. Et le poète, au contraire, est précisément celui qui a gardé l'impression primitive, l'impression virginale des choses. Banville, quand il parle de la rose en parle avec l'extase que dut ressentir celui qui l'a vu fleurir pour la première fois. Vous rappelez-vous le charme de la convalescence? L'ivresse et la nouveauté des choses? Eh bien, le poète, sans avoir jamais été malade, est toujours un convalescent. Et faisant passer sa joie voluptueuse dans l'âme des mots, il cache en eux la mystérieuse puissance d'évocation qui éternise, pour nous, dans l'albâtre des strophes, la flamme passagère de ses sensations. Le poète est celui qui *s'en va* dans les mots. Ressusciter, avec des mots, tous les sentiments endormis dans les cœurs, voilà son orgueil, et voilà sa force.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

En vous parlant du poète, je songeais malgré moi aux *Maîtres-Chanteurs* de Richard Wagner. Ce drame superbe, ou Wagner a dépensé toute la joie et toute l'exubérance de son lyrisme, me semble plein d'allusions étranges et piquantes à ce qui se passe chez nous aujourd'hui. Que reproche-t-on à Walther de Stolzing? D'être *jeune*, d'être *présomptueux*, de parler un *jargon* absurde, plein de *tournures bizarres* et de *mots creux*. Il ne respecte pas les *vieilles règles* de la sacro-sainte tablature. Pas *d'idée*. Pas de *mélodie*. C'est un *fantaisiste*, s'écrient les pédants éperdus. Il ne chante ni dans le ton du *pélican fidèle*, ni dans le mode du *glouton décédé*.

Oh! Nous avons aussi nos maîtres chanteurs, enfermés dans leur routine surannée, et prêts à houspiller Walther s'il se présente. Vous connaissez tous notre marqueur Beckmesser. Son ardoise est blanche de craie; et il l'exhibe avec colère au public. Et certaines polémiques littéraires rappellent la bastonnade qui termine le deuxième acte de l'opéra wagnérien. Mais connaissez-vous le cordonnier poète Hans Sachs? A celui-là, Wagner a donné son âme et sa robuste tendresse. Y a-t-il une scène plus tragique et plus shakspearienne que le monologue de Sachs, hanté par les chants de Walther? Il ne comprend pas cet art qui se lève, mais il devine que les poèmes de Walther sont beaux. Et c'est alors, pendant la nuit de la Saint-Jean, pleine d'amour et de sève, que jaillit des lèvres du vieillard cette phrase admirable où s'exhale toute entière la mystérieuse mélancolie de l'Art:

O jeune chevalier,
Tu m'as touché le fond de l'âme:
Tu nous feras tous oublier.....
Hans Sachs l'atteste et le proclame.

Mais elle est trop grande et trop belle pour être vraie. Parmi les maîtres chanteurs de Belgique il n'y aura jamais un Hans Sachs. Walther de Stolzing ne sera point proclamé maître. Ou s'il l'est, ce sera plus tard, quand il aura les cheveux blancs, le cœur éteint et l'âme lasse. Et l'on ne verra jamais chez nous ce que l'on voit dans le drame allemand : les premiers baisers de la gloire enflammer le front d'un poète de vingt ans.

ALBERT GIRAUD.

RIMES POUR LES AMANTES

BALLADE DES GRANDS YEUX RELIGIEUX

A MARGUERITE C.

Le jour où je vis ton regard
Luire sur mon âme blessée,
J'ai senti comme un étendard
Flotter sur ma douleur lassée,
Et maudissant ma fiancée
Et ses serments injurieux,
J'ai plongé toute ma pensée
Dans tes grands yeux religieux.

II

Sans plus gémir sur le départ
De celle que j'avais chassée,
J'ai pris ton cœur comme un rempart
Cachant la tristesse passée,
Et sur ta poitrine rosée
Berçant mon front mystérieux,
Toujours mon âme s'est dressée
Vers tes grands yeux religieux.

III

C'est fini, notre amour mignard,
Mais ta forme poétisée
M'apparaît dans les soirs, très tard,
Quand je m'accoude à la croisée,
Car dans leur douceur effacée
Les étoiles au fond des cieux
Sont la flamme pulvérisée
De tes grands yeux religieux.

ENVOI

O Marguerite, éternisée !
Vers toi d'adorables adieux
Tombent de mon âme brisée
Par tes grands yeux religieux !

LA PELOTE

A MES AMIES CHARLOTTE ET ALINE L

Faite de soie et de dentelle
Avec des ganses tout autour,
Sur un piedouche Pompadour
Repose une pelote frêle.

Une mère hier en fit présent
Pour fêter sa charmante fille,
Déjà le métal d'une aiguille
S'y dresse clair et reluisant.

Et bientôt d'innombrables pointes
Sur la dentelle et les rubans,
En y dressant leurs rayons blancs
A la première seront jointes.

Ainsi mon cœur de mes amours
N'est que la pelote saignante;
Les regards aigus de l'Amante
Ont arraché son cher velours.

Les blondes folles et les noires
L'ont transpercé de part en part,
Et leurs morsures avec art
M'ont pris du sang dans leurs victoires.

Mais que m'importe la douleur,
Puisque je suis rempli de lames,
Je veux passer toutes les femmes
A travers les trous de mon cœur.

A SARAH

es mains sont faites de velours
Et leurs caresses patelines
Me font rêver à ces Amours,
Divins joueurs de mandolines,
Dont les attitudes câlines
Et le regard évaporé
Chantent aux âmes orphelines
Le fou désir d'être adoré.

A MARIETTE

Chère, voici des fleurs, car les vers sont des fleurs
Dont la tige plus haute et plus riche de sève
Croît en un terreau bleu que l'on nomme le Rêve
Et fleurit longuement sur la pointe des cœurs

Chère, voici des fleurs, car les vers sont des fleurs.
Leurs pétales souvent sont mouillés de rosée
Que les matins d'amour ont laissée en passant.
Vous qui les admirez, sachez-le, c'est du sang
Que le poète porte au fond de sa pensée.

Leurs pétales souvent sont mouillés de rosée,
Mais plus riches seront leurs parfums, leurs couleurs,
Et plus aura souffert son âme créatrice.
Chaque vers que j'écris fut une cicatrice,
Un baiser, un pardon, une haine ou des pleurs.

GRAND MATIN

A Mariette.

L'aube vient de paraître au bout de l'horizon,
Mignonne, lève-toi, puisque l'aube se lève,
Laisse s'enfuir la nuit et l'azur de ton rêve
Mourir dans le réel du matinal frisson,
L'aube vient de paraître au bout de l'horizon.

La paix est chaste et douce; on entend les oiselles
Lustrer au fond des nids leurs frêles plumes d'or,
Mignonne, lève-toi, puisque plus rien ne dort,
Ouvre avec le Soleil tes vivantes prunelles,
La paix est chaste et douce; on entend les oiselles.

De très vagues lueurs percent au fond des Cieux,
Dans le rose réveil une étoile encor songe,
Dernier baiser de nuit que le jour naissant ronge...
Viens, nous verrons mourir ces ineffables yeux,
De très vagues lueurs percent encor les Cieux.

A DEUX INCONNUES

Je tiens un souvenir sans ombre et sans chagrin
De deux femmes qu'un jour au bois j'ai rencontrées,
Brunes toutes les deux, de grand air altérées,
Elles cherchaient des fruits sur le bord du chemin.

Des fraises le sang rose avait rougi leurs teints,
Et tout en se riant d'être ainsi colorées,
Leurs doigts se querellaient les fraises égarées
Dans la mousse froissée aux caprices des mains.

Et comme j'étais seul, je m'avançai vers elles
Et leur dis, chapeau bas : « Mes belles demoiselles,
Serait-ce grand péché de cueillir avec vous? »

Et je m'agenouillai. Jusqu'au soir, tels des fous
Courant, criant, sautant, dans le bois nous restâmes,
Et depuis lors, jamais je n'ai revu ces femmes.

SONNET

A Marie B.

Sur un char dans l'Aurore pétri
J'ai rêvé te voir royalisée,
Ta tête par mes lèvres visée
Se courbant sous un casque fleuri.

Ton beau corps de la peau d'un cabri,
Soyeuse et par moi-même frisée,
Est couvert. Ainsi réalisée
Tu passes à travers mon esprit.

Mais ta forme insaisissable Reine,
Échappe à mes bras, telle la graine
Du furtif noli me tangere.

Et lorsque mon âme se réveille,
De cette apparition vermeille,
Une larme seule a demeuré.

A JEANNE

O chair rose, chair diaphane,
O chair aimée et favorite,
Ta souvenance m'est maudite,
O sois maudite courtisane.
Ainsi qu'une image profane,
Tout ton corps défendu m'attire
Et je ne puis que le maudire,
Car l'aimer c'est horrible, Jeanne.

CHUTE

Ils s'en vont, là-bas, loin des cris,
Pour la première fois elle a crainte.
Son âme, où les lys ont fleuri,
Brûlante, soupire à son étreinte.
Un point rouge à sa pâle prunelle
A trahi sa virginité.
Elle va tomber vierge rebelle
Le corps vêtu de chasteté.
Un très grand soleil crucial
Au faîte du ciel veille au supplice.
Elle gravit le bûcher du vice
Toute innocente de son mal
Et, dans l'éblouissement tragique
Du Printemps, des lèvres, du cœur
Elle a flétri sous son vainqueur
Son rêve idéal d'Ange mystique.

EDDY LEVIS.

CHRONIQUE MUSICALE

LES MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG

Pas d'ornement, pas de fioriture!
La mélodie est absente partout.
(Beckmesser, acte 1er, scène III.)

Heureusement que ce n'est pas de la musique! disaient, en 1860, les Rossinistes. — « Ce n'est pas de la musique! » répètent, en 1885, leurs petits, leurs singes qui ont mis vingt-cinq ans à apprendre une grimace. Le plus drôle est que cette grimace, pas même spirituelle, ne fâche qu'eux et les fâche jusqu'à l'exaspération. Allez au foyer du théâtre après le deuxième acte des *Maîtres Chanteurs*, vous y verrez les microbes anti-wagnériens roulés dans des épilepsies de rage tellement cocasses que les amours du plafond se tordent de rire. Faisons comme les amours, laissons les bonnes raisons; on n'a fait que trop de catéchismes à l'usage de tous les Beckmesser du monde qui en profitent pour tâcher de saper Wagner aux points faibles de ses théories. L'art se conçoit d'intuition et ne se raisonne pas. C'est l'abaisser que vouloir l'expliquer logiquement. A bas donc l'échafaudage de doctrines et de systèmes quand l'œuvre par lui seul tient debout!

*
* *

J'ai lu quelque part que les *Maîtres Chanteurs* sont l'image de la vie de Wagner. Walther figure Wagner lui-même; Beckmesser, l'art ancien dans la personne de Hiller; Eva, l'art vivant!... Pour Sachs, on hésite entre Liszt et le roi de Bavière! C'est le plus joli. Wagner n'aurait donc fait qu'une mesquine parodie ou un pamphlet, quelque chose comme une revue de fin d'existence? Wagner était peut-être un chantre de faits divers! Je ne sais quels diminutifs d'artiste ont le don de rapetisser ainsi ce qu'ils effleurent; ne se doutent-ils pas de ce qu'est la conception artistique? Heureusement, leur ineptie se réfute d'elle-même et, pourrait-on dire, par argument reflexe, n'étant que l'étroite interprétation de cette tendance qui élève au contraire Wagner à la généralisation, au symbole. En admettant même que les faits aient été le point d'appui ou, moins encore, le simple aiguillon de son imagination, comment veut-on qu'ils ne se spiritualisent au contact de cette imagination trop puissante pour ne pas dominer et dompter les facultés observatives. N'est-ce pas ce subjectivisme qui l'a conduit de préférence au mythe? N'est-ce pas le désir d'illusionner le spectateur en le séparant de la réalité afin de pouvoir plus intensément se sub-

stituer à cette réalité? Cette fois, il est redescendu dans l'histoire positive, pourquoi? Le « Pourquoi » d'une œuvre d'art s'il vous plaît? Mais qu'on ne vienne pas me parler de son impersonnalité, car s'il s'est effacé de cette œuvre-ci en tant qu'homme, dans l'acception objective et matérielle dont on parle sottement, il s'y est exprimé plus que jamais en pensée et en passion.

Il s'y est exprimé sous divers aspects formant, en quelque sorte, les divers éléments ou principes esthétiques de son poème. Le premier et le plus tangible est le principe de réalité, le principe germanique, bourgeois, où se localise l'action et qui constitue le tissu du drame. Ce principe s'incarne en Pogner et plus étroitement en Kothner, présidant la corporation des Maîtres Chanteurs; il se représente musicalement par les motifs typiques de Nuremberg et de la Saint-Jean, auxquels se rattachent les motifs spéciaux des maîtres et de leur bannière [1]. Et c'est bien, carrée dans la pénombre du moyen-âge, la gothie doctorale et pesante imposant son geste puissant au monde et dont Wagner a déterminé le caractère en disant : « Le mouvement allemand, c'est la marche, l'*andante* qui s'est développé avec tant de variété et d'expression dans la musique allemande que des critiques y ont reconnu à bon droit son genre propre ». — Qu'on songe à Beethoven, Schumann, Brahms, l'*andante* les domine. Wagner lui-même, malgré le tempérament nerveux de décadent qui semble l'enlever de sa race, reste, à sa base, foncièrement Allemand ; il devait s'émouvoir à ce tableau pittoresque de la vieille Allemagne où passe le souffle de la réformation et dont les personnages descendus des tableaux de Dürer semblent porter sous leur front puritain d'austères doctrines cloîtrées.

Mais sur ce fond sévère se meuvent des silhouettes épisodiques. C'est Beckmesser accentuant le principe bourgeois jusqu'au burlesque et transformant, par son contact, les thèmes principaux en caricatures.

C'est David, parmi les écoliers, apportant la jeunesse mutine et les chansons fleuries qui vont célébrer joyeusement la fête patronale.

C'est Eve, enfin, la jeune fille, la blonde Rhénane, analogue à Gretchen, la sensitive, apportant à ce milieu de rudesses mâles, un peu de tendresse paisible et d'enveloppante intimité, s'y effaçant comme quelque chose de délicat, de faible qui s'abrite et qu'on protège....

SACHS

« Chère Eve, tu me fais un conte.

ÈVE

« Non pas, mais ton humeur est prompte à changer; je croyais, moqueur — « que je gardais toujours ma place dans ton cœur — comme aux jours où « j'étais petite.

SACHS

« Que de fois dans ses bras Hans Sachs t'a fait sauter !

---

(1) Pour la définition précise et la notation musicale des motifs typiques, voir l'excellente brochure de M. Camille Benoît.

ÈVE

« Sur tes genoux, tu me faisais trotter.

SACHS (*avec mélancolie*).

« Le temps s'enfuit... les beaux jours passent vite !.. »

Et dans cette autre scène avec Sachs, scène ravissante de sincérité gothique, où, s'abandonnant comme une enfant, elle laisse échapper ce cri si féminin : « Mais, maître, vous devez bien savoir ce qui me fait souffrir ! » Par malheur, Mme Caron, trop grande physiquement et moralement pour ce rôle, n'a pu y assouplir sa nature de tragédienne lyrique; le coup d'âme que nous attendions d'elle, elle l'a donné, mais en violence, au lieu de le donner en douceur, et, avec des moyens affaiblis et peut-être l'ennui de se contraindre à un rôle antipathique, cette fois, au lieu de soutenir et de surélever le rêve du poète, la femme de théâtre l'a écrasé. C'est la première et la plus importante lacune de l'interprétation; car le côté familial du personnage d'Eva, moins effacé qu'on pense, est nécessaire à l'harmonie de la comédie musicale; ses deux scènes avec Sachs, qu'on peut appeler réalistes dans le sens d'une profonde humanité, sont les plus saillantes, tandis que la scène du deuxième acte avec Walther, la seule où passe un éclair de lyrisme, vite oubliée pour le luth de Beckmesser et la chanson du savetier, disparaît presque dans la verve endiablée du charivari final. L'élément mystique est ici sacrifié au réel. Dans *Tannhäuser*, la passion est charnelle; dans *Tristan*, elle est spirituelle; ici, elle reste moyenne et simplement humaine. Lohengrin, Tannhäuser, Siegfried, sont des êtres supraterrestres, dont l'apparition resplendit dans un rayonnement d'harmonies auréales; Walther de Stolzing est un fier chevalier, comme l'indique son motif typique, un jeune poète amoureux n'ayant point d'auréole au front ni de parenté avec les dieux. Les rares échappées de lumière surnaturelle qui l'enveloppent sont dans les trois accords évocatifs de son rêve et les arpèges qui annoncent l'improvisation de son *preislied*. Aussi est-ce Sachs qui devient la figure héroïque du poème.

Chaque artiste a, parmi les êtres et les choses, des sujets sympathiques dont une analogie de nature le rapproche, auxquels son imagination se fixe et ses forces convergent; Sachs, comme le Wotan de la Tétralogie, est pour Wagner un de ces sujets; il y a mis ce qu'il avait de meilleur : cette bonté infinie qui fait son humanité et sa force, et qui se transforme en bonhomie dans le physique rugueux du cordonnier de Nuremberg. Voyez les scènes avec Eva, où l'homme fléchit devant l'enfant, où la force se fait douce à la faiblesse; les scènes avec Walther, notamment celle du troisième acte qu'enveloppe le motif de la bonté; puis, au cours de la méditation, l'évocation magistrale de la vieille cité, où l'image du héros germain se dresse d'une allure épique. Si l'on doutait du germanisme de Wagner, Sachs le démontrerait irréfutablement; il est la personnification de Wagner dans la race allemande. C'est toujours l'*andante*, mais un *andante* que Wagner allège à l'aide de son spiritualisme génial et qui trouve son expression sublimée dans ce superbe cantique de l'art libre : le *Choral de Sachs*. Par

lui, le subjectivisme de Wagner épand une essence d'*au delà* que la musique coule à travers le poème comme la sève même de l'œuvre. Cela devient surtout sensible dans les deux scènes méditatives du deuxième et du troisième acte et plus exclusivement encore à ce passage de la première, où la sonorité molle des cors flotte un instant dans une progression défaillante en mineur pour reprendre dans un léger *Sforzand'* d'une éclaircie de forces...

C'est un délicieux alanguissement, une sensation à la fois immatérielle et voluptueuse comme un pénétrant parfum de fleurs dans l'épanouissement d'une nuit chaude... Tout Wagner est en quintessence dans ces dix-huit mesures, qui rappellent par la couleur le motif de Wotan et, resongeant à Scaria qui jouait Wotan, ici, je me figurais sa voix harmonieuse à la fois très douce et très mâle qu'il faudrait à Sachs; cette voix pleine et veloutée, dont le timbre, s'amalgamant au timbre moelleux des cors, constitue dans l'orchestration, comme Sachs et Wotan dans le poème, un centre, un principe vital, en représente en quelque sorte l'âme sonore et lumineuse qui rayonne jusqu'aux extrémités des harpes et des violons.....

Wagner a qualifié les *Maîtres Chanteurs* de *comédie musicale*. Sans doute en descendant, par exception, du Mythe dans l'histoire, en localisant son rêve dans le temps et l'espace, il s'est attaché à respecter la réalité, même et l'on devrait dire *surtout* dans le personnage supérieur de Sachs; mais son *réalisme* ne se borne pas à observer les hommes dans leurs qualités physiques; il les fouille dans l'âme. La comédie qu'il fait est psychologique à la manière de Shakspeare, non mécanique à la manière des dramaturges contemporains. Son réalisme est un moyen. La matière n'est qu'un cadre à sa création; il ne s'appuie à la terre que pour s'élever au delà, éprouvant, comme tout poète au contact de la réalité, la nostalgie de son idéal. Cet idéal quel est-il? S'il fallait, selon les règles de la tablature, en déterminer le mode, on l'appellerait peut-être : *la paix dans la lumière*.

Comprend-on comment cette spiritualisation de vie à laquelle tend son œuvre n'est encore que de la vie exaspérée; comment cette impassibilité sublime à laquelle il aspire n'est qu'un excès de vibration passionnelle; comment enfin, pour y atteindre, il lui a fallu se dégager du fini, briser le moule où la matière sonore haletait, pour diluer cette matière, l'épandre à long et plein souffle, en envelopper sa pensée?

*
* *

A ceux qui renvoient Wagner à son germanisme et qui le combattent si peu spirituellement au nom de l'esprit français, on peut répondre que sa réforme n'est pas nationale. Aux formes italienne et française, ce n'est pas une forme allemande qu'il a substituée, mais « une forme idéale purement humaine affranchie des préjugés de mœurs nationales ». L'italienne et la française créaient leur mélodie d'un nombre limité de formules ornementales sans signification, sorte de bruits harmonieux reproduits au hasard de l'inspiration; au lieu de cette mélodie, dont le rythme ressemble aux petits carrés que les enfants tracent sur le papier avant d'y poser un dessin,

Wagner rappelle à lui la mélopée infiniment nuancée et mouvante au rythme sinueux des Grecs et s'en crée un instrument d'expression poétique. De même que les mots et les phrases rendent des pensées et des sentiments, il conçoit, pour rendre, à l'aide de cet instrument, les pensées et les sentiments du poème, des mots et des phrases mélodiques. Rien dans la nature ne cesse ni ne s'interrompt; la lumière se perpétue par le mouvement; les contours des choses s'émoussent à l'air; les individus se fondent dans le tout; les phases d'action se continuent, empiètent l'une sur l'autre et se combinent; de même, tous les motifs mélodiques s'unissent, s'enlacent et s'emmêlent pour former l'œuvre d'art composée de sensations multiples comme la vie elle-même. La musique ne s'occupe plus à « chanter des airs »; elle est un élément qui agit, parle, pense, médite, se passionne, exulte, rit et ricane ou sanglotte et jette ses clameurs à travers la polyphonie orchestrale qui devient un paysage, une atmosphère sympathique au drame. Et cet instrument s'assouplit à sa main vigoureuse au point de produire une véritable matière plastique dans laquelle, après avoir pétri les scènes larges, il burine ce crayon symphonique : l'entrée de Beckmesser chez Sachs, et trace, dans un paroxysme d'originalité, le thème contorsionné de la sérénade où le mystique s'éveillant de son rêve dans une pirouette, accomplit cet autre chef-d'œuvre de bouffonnerie aristophanesque et de musique paradoxale : le final du second acte.

Ce qui frappe au prime abord de la symphonie wagnérienne, c'est l'inextricable fouillis de la nature vierge et son insondable profondeur; c'est l'ampleur imposante, parfois écrasante de ses fresques peintes à grandes taches de lumière; mais, à mesure qu'on y pénètre, y distingue-t-on, de plus en plus, la finesse du trait, la délicatesse et la mobilité des teintes, l'harmonieuse gradation des valeurs tonales, le fouillé profond de la psychologie musicale, où se complaît ce luministe éparpillant son idéal de lumière jusqu'aux plus infimes atômes de sa symphonie; ce coloriste qui devait percevoir de manière illimitée les vibrations sonores et voir un microcosme dans un son. Ceux qui insinuent que Wagner est un naturaliste parce qu'on essaie des souliers dans ses drames, ne sont pas si éloignés de la vérité. Non, Wagner n'est pas un naturaliste dans l'acception moderne du mot, mais il est ce qui rêve au fond de tout naturaliste : un panthéiste dont l'œuvre tend à un colossal embrassement de la nature et qui voudrait s'y absorber, s'y anéantir; un impressionniste chez lequel la sensation excessivement affinée n'est plus adéquate à la raison; un déséquilibré de génie, créant à l'aide de cette renaissance grecque qu'il appelait à lui pour régénérer l'art, une œuvre superbement décadente.

Comme cela s'accorde avec les théories d'art social qu'on prête à Wagner, à Sachs, à tout le drame des *Maîtres-Chanteurs!* Socialiste et théoricien, Lamartine et Victor Hugo l'étaient. Que ne le serait-il aussi, ce nerveux passionné qui avoue l'étrange supplice où le mettait toute dissertation abstraite; ce poète pessimiste, ce nihiliste de la pensée, réfugié dans la religion du beau, sans raison et sans but; lui qui ne cesse de réclamer l'intuition comme supérieure, en art, à tous les phénomènes rationnels; lui dont

l'impétuosité brisait tous les grillages de doctrines et de systèmes pour se jeter à l'action, au fait, à la matière, à la sensation immédiate et qui laisse pour conclusion à son œuvre monumental, cette phrase d'un de ses chefs-d'œuvre : « Dans les grandes ondes de l'océan de délices, dans la sonore harmonie des vagues de parfums, dans l'haleine infinie de l'âme universelle, se perdre, s'abimer sans conscience, suprême volupté ! »

HENRY MAUBEL.

Cet article reste incomplet ; j'y ajoute deux lignes pour mettre en évidence, d'abord, l'interprétation intelligente de MM. Seguin, Soulacroix, Delaquerrière et Durat. M. Seguin, surtout, a fait de son rôle une création remarquable. Mlle Deschamps « cette artiste qui a de superbes élans et des chutes si profondes » s'en est tenue, cette fois, aux chutes profondes. Quant à M. Jourdain, son jeu n'est qu'une longue protestation du *ténorisme* agonisant. Je souligne, par exemple, les dialogues du 1er acte où il s'obstine à tourner carrément le dos à ses interlocuteurs pour répondre aux premiers violons. Cela..., et le reste, est intolérable.

Par quel prodige la mise en scène des *Maîtres* nous a-t-elle enfin donné une illusion de vie? Les comparses sortis des toiles peintes se sont mis à remuer !

C'est l'orchestre qui reste à travailler, maintenant, pour obtenir cette observance des valeurs sonores et cette fusion intime sans lesquelles la symphonie restera toujours *l'orchestre*.

A cette fin de règne triomphale de MM. Stoumon et Calabresi, nous les saluons p. p. c.

H. M.

MEMENTO

M. Edmond Picard vient d'attaquer la Jeune Belgique dans un rapport qu'il a lu en séance publique de l'*Union littéraire*.

M. Edmond Picard, qui était des nôtres, qui en était même si bien qu'il eût pris volontiers la direction de notre mouvement, vient de se rendre à l'ennemi. M. Potvin lui a prêté sa tribune et lui prêtera bientôt sans doute sa revue. M. Picard, dont nous supportions parfaitement les critiques, se serait-il fâché de ce que nous n'adoptons pas ses nombreuses idées? C'est le premier d'entre nous qui passe à la réaction. La place de M. Hymans l'attend à l'Académie.

***

Nous recevons la lettre suivante :

MONSIEUR,

Dans son dernier numéro, la *Jeune Belgique* a cru devoir me consacrer deux colonnes de petit texte. C'est beaucoup d'honneur! Votre rédacteur, sous prétexte de donner son avis sur un article intitulé : *le Premier Feu*, publié dans la *Revue de Belgique*, m'attaque personnellement, sur un ton que je ne veux pas qualifier. Permettez-moi d'user de mon droit de réponse, puisque c'est surtout ma personne qui est en jeu.

Dites-moi, Monsieur, est-il sévèrement défendu d'avoir une opinion contraire à celle des artistes et des écrivains qui composent la « Jeune Belgique? » N'est-il pas permis d'écrire que la jeunesse est exubérante? Qu'il est naturel et logique de penser que, sa première sève un peu refroidie, elle réfléchira et sera plus sage, plus vraiment virile et personnelle? Affirmer ce que l'histoire de l'art et de l'humanité démontre clairement, c'est donc un crime?

Il paraît que votre rédacteur le pense. Après avoir lu son appréciation, je me permettrai de rester de mon avis, des violences de langage ne m'ayant jamais paru être de bons arguments.

Ce qui est étonnant dans les deux colonnes qu'on m'a consacrées, ce n'est pas tant qu'on raille ma manière de voir, c'est qu'on me mette personnellement en cause. Ceci ne s'explique guère. Qu'est-ce que votre rédacteur a contre ma personne? En quoi mon passé est-il coupable, dans l'article qui a servi de prétexte à la *Jeune Belgique* pour me houspiller? Vous me reprochez d'avoir fait des tableaux d'église; pourquoi ne me reprochez-vous pas aussi le temps où je ne savais encore ni lire ni écrire? J'étais élève de Navez; je subissais l'influence de mon maître : faute énorme, que l'impeccable justice de votre rédacteur ne peut me pardonner. Depuis, j'ai peint beaucoup de tableaux de genre et des paysages, et même des portraits, que vous oubliez, le genre religieux ne me convenant pas : vous déclarez ces tableaux détestables; c'est votre droit. Est-ce une raison pour que mon article de la *Revue de Belgique* soit mauvais? Ces virulences intempestives et injustes, qui me forcent à vous répondre, prouvent-elles que j'ai tort aujourd'hui?

Je suis, dites-vous, un ex-intransigeant. Où avez-vous vu, s'il vous plaît, que j'aie changé d'opinion. Quand vous dites que je suis un commis à visière verte, qu'est-ce que cela signifie? Plumitif, scribe filandreux, morne romancier, peintre raté, etc, quand ces gros mots ont-ils constitué une raison, dans un conflit d'opinions? Êtes-vous bien sûr, Monsieur, que l'employé des Ministères, comme dit votre collaborateur, se soit jamais montré partial ou intolérant, ait eu quelque défaillance de conscience pour plaire à ses supérieurs? Si vous croyez que je remplis mes fonctions honnêtement, pourquoi vous occupez-vous, à propos d'un article où personne n'est mis en cause, de ma situation sociale d'hier et d'aujourd'hui?

En vérité, en sommes-nous là? N'avons-nous plus la liberté de dire ce que nous pensons, sur des questions d'art et de littérature, sans que des injures nous soient

adressées? Est-ce là le fruit de la liberté de pensée et d'expression dont en théorie nous sommes si fiers, et dont il semble qu'aujourd'hui on ne sache plus qu'abuser?

Si la *Jeune Belgique* a adopté ce système, j'ose lui dire, du haut de mon « tabouret » d'employé des Ministères, que cela est fâcheux, et pour elle, et pour le public.

Je vous prie, Monsieur, de publier cette lettre dans le prochain numéro de la *Jeune Belgique* et d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

EMILE LECLERCQ.

***

M. Jean Bernard donnera le 20 avril prochain, dans la Salle des Capucines, à Paris, une conférence sur l'*Hystérique* et l'œuvre de Camille Lemonnier.

***

Nous apprenons que M. Camille Lemonnier vient de terminer son nouveau roman *Happe-Chair*. A ce propos, nous avons déjà constaté que ce volume, conçu depuis plusieurs années, a été commencé *avant* celui de M. Emile Zola, *Germinal*, avec lequel il présentera naturellement de nombreuses analogies, puisque le sujet lui-même en est à peu près semblable. Ceci est dit moins pour faire à M. Camille Lemonnier une réclame hors de saison que pour le prémunir contre la malice des gens, qui s'amuseront à rapprocher les deux œuvres.

La *Revue de Belgique* n'a pas manqué l'occasion avec l'*Hystérique* qu'elle rapproche avec une malveillance mal déguisée d'*Une Histoire sans nom* de Barbey d'Aurevilly, alors qu'elle ne devrait pas ignorer, non seulement que les deux romans se ressemblent comme une chèvre à un tournevis, mais encore qu'ils sont exactement de la même date. Pour le respect des artistes, il ne serait pas inutile d'être plus circonspect dans ses insinuations.

***

Vient de paraître chez C. Muquardt, à Bruxelles et à Paris : *Henri IV et la Princesse de Condé*, d'après des documents inédits, par Paul Henrard, membre de l'Académie royale de Belgique. Un volume de XII et 354 pages, in-8°, 6 francs.

Si le nom de Henri IV est resté de nos jours aussi populaire, c'est, il faut en convenir, bien moins encore peut-être par le souvenir du génie politique et guerrier du premier des Bourbons, que par la réputation de vert-galant que lui accorde l'histoire... et la chanson. Nous ne pouvons l'évoquer, en effet, à aucune époque de sa carrière accidentée, prince de Béarn, roi de Navarre ou de France, sans voir apparaître autour de lui quelque gracieuse figure de femme, la Fosseuse, Gabrielle d'Estrées, Henriette d'Entragues, etc., dont quelques-unes ont sur ses actions une influence incontestable.

Toutefois, pour la conquête de nulle d'entr'elles, Henri ne dût ni remuer des armées, ni menacer l'Europe, comme il le fit dans la dernière année de sa vie pour essayer d'arracher à l'asile, où l'avait placée son mari peu complaisant, celle qui devait être plus tard la mère de la belle Mme de Longueville et du grand Condé.

Comme toutes les amours séniles, la passion du roi pour Marguerite-Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, dépassa toute mesure; sa violence entraîna Henri IV à des actes insensés que l'on révoquerait en doute si les seuls mémoires contemporains, toujours sujets à caution, nous les avaient rapportés, mais qui nous sont confirmés par des papiers d'Etat d'une incontestable authenticité. Le récit très piquant nous en est relaté dans le livre dont nous donnons le titre. En le lisant, on avouera avec nous que l'histoire a parfois des rencontres que les romanciers les plus fantaisistes n'osent souvent imaginer.

***

LES DERNIÈRES PUBLICATIONS LEMERRE. — Dans le flot toujours montant des livres marqués d'estampilles quelconques, Lemerre se reconnaît à ses choix réfléchis. Ses bouquins à lui, ne vont pas s'abattre par fournées aux vitrines pour, de là, rouler

jusqu'aux quais. Non, il a ses auteurs, il y tient, et, même pour eux, rien ne s'édite sans le visa préalable de l'inquisiteur Ledrain, un fin esprit, du reste, un pur lettré et d'une inquisition courtoise. Bourget, dont la *Cruelle énigme* a le charme neuf des encres toutes fraîches, est un des favoris de la maison. Quelque jour il sera parlé ici de ce livre si français par certaines acuités d'analyse et anglais aussi par des pudeurs de style, des réticences de passion, l'incertitude voulue du fond en grisaille sur lequel se détache mollement, en contours noyés, l'action sentimentale. Mais Bourget ne doit pas nous faire oublier l'*Innocent,* de M. E. Pouvillon, ni le *Moulin Blant,* de M. E. Dodillon. Il y a dans l'un et l'autre de ces romans une griffe qui les tire du courant de la production quotidienne. Chez M. Pouvillon, c'est une grâce de nature, une émotion des eaux et du plein air à travers une observation qui s'efforce à la cruauté et cependant n'excède pas une rusticité discrète. Ce sont des paysans, en effet, que nous peint l'auteur, mais non point en sanguine ni en pleine pâte comme ceux de Georges Eekhoud par exemple, de légers frottis plutôt d'un gris joliment modulé. Il paraîtra à beaucoup que l'*Innocent* prêtait à plus de rudesse. Cette demi-animalité du gars en qui chaque printemps fait fermenter ses sèves, sous une autre plume eût gagné à être présenté en son étroite communion avec la terre, la bête, les saisons. De même, il manque l'accent réel et la chaude ivresse du sang aux amours de Donat et de Bernade. La vérité de nature qui est tout dans le livre contemporain, ne se retrouve en plein ici que dans une certaine scène de tragique allure, le coup de sang qui prend aux champs, dans le bourdonnement d'avril, le grand'père à qui l'on va prendre son bien. Cela est d'un artiste, comme ailleurs le décor, le coup de brosse des paysages et le sentiment des atmosphères.

Avec M. Dodillon, nous entrons dans une observation plus âpre et plus décidée. C'est bien une animalité de paysans qui groume et fermente dans son *Moulin Blant.* Jusqu'à la langue se fait rocailleuse et tourmentée, avec un peu trop de la byzantine rhétorique du dernier des Goncourt, pour s'accorder aux violences farouches des personnages et aux pathétiques horreurs du drame. Il y a là, et par surabondance, de cette couleur rouge sans laquelle on ne peut peindre la chair humaine et qui manque à l'*Innocent,* de M. Pouvillon. Aussi peut-on, sans se tromper, classer dès maintenant M. Dodillon parmi les artistes résolus pour qui le réel est comme le taureau qu'il faut attaquer par les cornes et qui ne biaisent pas à le frapper au flanc quand c'est au frontal que le coup de maillet doit retentir.

Il y a un art de tourner la difficulté où des artistes sournois ont quelquefois excellé. On en aurait la preuve avec M. Paul Arène, dont le libraire Lemerre vient de nous donner justement dans son exquis format de la collection blanche, le *Jean des figues,* agrémenté d'une queue de fines nouvelles, *Le tor d'Entrays,* le *Clos des âmes,* la *Mort de Pan,* le *Canot des six capitaines.* Tout cela est discret, d'une distinction un peu blanche et qui évoque, mais avec plus d'esprit et de bonhomie, le pâle souvenir de cet écrivain de race alanguie, Paul de Musset. Point de grands rires, mais de rabelaisiennes chatouilles à fleur de peau, une retenue dans le mot et la chose. Paul Arène n'est pas un rossignoleur, un ténor de la phrase ni un ciseleur : il tient pour la phrase du bon temps, pour le style alerte, clair, limpide, courant sur un sable clair, pas même sur des cailloux. Il pourrait être le neveu de Paul-Louis, comme About était le petit-fils de Voltaire. Pour tout dire, il est sobre, mais attention! il ne faut pas se griser de sobriété.

Le conteur de *Jean des figues,* en entrant jeune dans une collection qui s'ouvre plus souvent aux morts qu'aux vivants, bénéficie de la tournure de son esprit qui le rend acceptable à tous les partis. Il ne détonne pas à côté de cet autre prosateur anémié, mais de belles manières, le comte Alfred de Vigny, un solennel qui savait

sourire, un écrivain dont pas une phrase n'est plus haute que les autres et qui déjà nous semble si loin dans sa monotonie blanche d'art et de style. Voici qu'à leur tour *Grandeur et servitude militaires, Stello, Cinq-Mars*, viennent d'être ajoutés à cette bibliothèque blanche où, un peu auparavant, l'*Éducation sentimentale,* ce chef-d'œuvre d'un des huit ou dix maîtres de la langue française de tous les temps et que Flaubert, son géniteur, mettait au dessus de tout ce qu'il avait écrit, paraissait en deux volumes d'une perfection elzévirienne.

Lemerre d'ailleurs, n'oublie pas ses anciens, ses chères gloires d'antan qui sont pour quelque chose dans sa gloire à lui. Le cinquième volume du théâtre de Corneille, d'après l'édition de 1682, vient de paraître avec son frontispice et ses caractères du temps, tel que le donna Me Guillaume de Luyne, libraire juré au palais, en la galerie des merciers, sous la montée de la cour des Aydes à la Justice. Il contient, outre un discours des trois unités d'actions, de jours et de lieux, l'examen de Rodrigue, d'Héraclius, d'Andromède, de D Sanche d'Aragon, et les pièces mêmes pour lesquelles l'examen fut écrit. Irréprochable, faut-il le dire? est cette restitution archaïque.

***

Sous le titre de *Quelques Sires,* Léon Cladel publie aujourd'hui chez Paul Ollendorff, seize nouvelles fières et viriles qui continuent bien *Urbains et Ruraux.* Un livre de Cladel est une bonne fortune pour les lecteurs lettrés aimant l'originalité du style, la prose frappée et burinée, la grande hardiesse des sujets.

Une sève puissante anime les héros et vivifie les paysages dans ces nouvelles. C'est bien là le travail d'un artiste robuste et, par dessus tout, d'un indépendant.

***

Paraît chez Paul Ollendorff, *Les Derniers de leur Race,* par Pierre Cœur. C'est un roman tout de passion, une étude des entraînements auxquels les natures les plus élevées succombent quelquefois, en se rachetant par le relèvement final. On sent une histoire vraie et vécue dans ce récit, le monde où elle s'est passée ne s'y trompera point.

***

Dans la vieille Rue, tel est le titre du roman nouveau que Forsan, l'auteur des *Incertitudes de Livia,* publie chez Paul Ollendorff. C'est une attachante étude de jeune fille pauvre entraînée presque malgré elle dans la haute vie mondaine où elle se brise le cœur. Un grand succès consacre ce livre écrit dans une langue remarquable.

HORS DU SIÈCLE

LES FAUTEUILS

Dans un cloître oublié de nos grèves natales,
Loin des vaines rumeurs de ce temps blême et faux,
Trônent de vieux fauteuils dont les bras triomphaux
Enflamment puissamment l'ombre lourde des stalles.

Evoquant la splendeur des époques brutales,
Où les cœurs ressemblaient à des nids de gèrfauts,
Ils mêlent dans leurs cuirs des reflets d'échafauds
Avec les soirs bronzés des mers occidentales.

Sacrés par le silence, alourdis de soleil
Ils regardent les feux de l'horizon vermeil
Blasonner d'ambre et d'or les carreaux des fenêtres;

Et, pensive aux échos d'un siècle souverain,
Notre âme y voit encor, comme un rêve d'airain,
S'asseoir le souvenir indigné des ancêtres!

LA VOIX CHÈRE

I

Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs,

Ta douce voix murmure en songe à mes oreilles,
Ta douce et longue voix apaise mes douleurs,
Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs.

II

La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym
Chantent dans la lumière entre tes lèvres roses.
Tu verses dans mon cœur, comme un écho lointain,
La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym.

III

Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!
Un rêve inviolé fleurit tes yeux candides ;
Ton rire a les langueurs des anciens violons;
Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!

IV

Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil
Où cinglent, imbibés de couchants et d'aurores,
Des vaisseaux somptueux tout noirs sur le soleil.
Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil.

V

Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs
Qui s'illumineraient sous l'éclair riche et sombre
Des grands autels pensifs dans la pourpre des soirs.
Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs.

SOUS LES BORGIA

Dans le palais superbe, où de jeunes esclaves
Enlacent leurs seins nus comme des raisins d'or,
S'allume dans la braise ardente du décor,
L'embrasement vermeil de la fin des conclaves.

Près des pages en fleurs lissant leurs toisons flaves
Que les baisers du soir efféminent encor,
Siègent, dans l'écarlate et les appels de cor,
Les cardinaux romains rouges comme des laves.

Ils adorent la chair comme un soleil levant;
La voix surnaturelle et douce des eunuques
Passe avec un frisson de plaisir sur leurs nuques;

Et les filles de Rome échevèlent au vent,
Dans la nuit fantastique et fumeuse des porches,
Leurs crinières de feu, semblables à des torches.

LE DAUPHIN

I

Loin de ce siècle obscur, au fond de ma mémoire,
Où d'anciens jours vécus m'éblouissent encor
Et regardent mon âme avec leurs braises d'or,
En un soir somptueux où des fleuves de moire
Roulent superbement vers le couchant vermeil
Les fleurs du crépuscule et le sang du soleil,
Au balcon d'une vieille et royale demeure
Dont les vitraux pensifs, glorieux et lointains,
Evoquent la splendeur des missels byzantins,
Je revois, dans la mort ineffable de l'heure,
S'accouder un gracile et rose enfant princier
Qui pleure d'être heureux, et dont la tête lasse

Plie adorablement sous l'orgueil de sa race
Comme sous un tragique et trop pesant cimier,
Et qui vierge, et déjà fatigué de la femme,
Semble, l'énigmatique et si frêle dauphin,
Prier le ciel d'été de lui montrer enfin
Le songe de son cœur à travers une flamme,
Pendant que la couleur de ce soir fier et doux,
Où se plaint un appel de clairons nostalgiques,
Caresse le duvet de ses lèvres magiques,
Et s'attarde en rêvant sur ses longs cheveux roux

II

Dors en paix dans l'oubli des hommes, bel enfant!
Dors avec ton désir dans l'oubli triomphant,
Loin de ce siècle vil et de ce monde athée,
Et de tous ceux qui vont, l'âme développée,
Chercher éperdûment l'infini dans la chair!
Tu revis en un cœur à qui ton cœur est cher,
Et qui chante pour toi comme un orgue mystique,
A l'heure vespérale où le ciel extatique,
Rose comme un brasier de grands lys enflammés,
Nous fait penser à ceux que nous aurions aimés.

LE PORTRAIT DU REITRE

Sur le rêve effacé d'un antique décor,
Dans un de ces fauteuils étoilés de clous d'or
Dont la rude splendeur ne sied plus à nos tailles,
Le front lourd de pensée et balafré d'entailles,
Repose avec l'allure et la morgue d'un roi,
En un vaste silence où l'on sent de l'effroi,
L'aventurier flamand qui commandait aux princes
Et qui jouait aux dés l'empire et les provinces,
Celui dont la mémoire emplit les grands chemins,
Celui dont l'avenir verra les larges mains
S'appuyer à jamais en songe sur l'Epée.
Dans ses regards de cuivre on lit une épopée :

Des fuites en plein vent d'enfants et de soudards,
De grands soleils couchants hérissés d'étendards,
Et des flaques de sang, de femmes et d'entrailles,
Et le vol et la Gloire au dessus des murailles,
Et les chevaux fumants cabrés vers les cieux fous!
Oh! quel poids de mépris tu fais tomber sur nous,
Rêveurs silencieux prisonniers de nos rêves,
Toi dont le cœur battait sous les baisers des glaives,
Et volait à la mort sous les drapeaux claquants!
Les hasards de la guerre et les rumeurs des camps,
Les grelots des mulets, les cahots des guimbardes,
Les danses de lumière au bout des hallebardes,
Les doublons de la solde et les appels du cor,
Toute une éblouissante aventure est encor
Chantante autour de toi dans les ombres fleuries
Que verse sur ton front l'orgueil des draperies.
Monceaux de diamants, de vases florentins,
Lacs de brocart et d'or à l'entour des festins,
Vastes étoilements de seins nus, de chairs roses,
Amours ivres vautrés dans du sang et des roses,
Longs soirs vus à travers les vins orientaux,
Tous ces grands souvenirs traînent dans tes manteaux.
Et telle est ta magie aux feux du crépuscule,
Que notre esprit pensif superbement recule
Vers les temps abolis et les hommes éteints,
Et qu'éveillant en nous des ancêtres lointains,
Tu fais, au plus profond de nos âmes paisibles,
Sonner étrangement des clairons invisibles.

LA MALÉDICTION DU POÈTE

A HENRY DE GROUX.

Oh! que n'ai-je vécu, l'esprit fier, l'âme forte,
Sous la neigeuse hermine ou le fauve camail,
Dans ces siècles vermeils dont la lumière morte
Allume encore en moi des splendeurs de vitrail.

Car le poète alors, en croupe sur les races,
Leur enfonçait son rêve à grands coups d'éperon,
Et la bouche, à travers le fracas des cuirasses,
Y sonnait son espoir comme dans un clairon.

La Muse était la sœur auguste de l'Epée;
Les strophes ressemblaient à de clairs escaliers
Où montaient dans un faste et des feux d'épopée
De beaux vers casqués d'or comme des chevaliers.

Du glaive incandescent la lyre était suivie :
Des chefs les mariaient au ciel de leur écu;
Un rêveur chantait-il son rêve de la vie ?
Par un aventurier son rêve était vécu.

Les poètes nimbaient la mémoire des princes;
Plus d'un leur doit la pompe où son règne s'endort,
L'empereur ébloui leur donnait des provinces
Et faisait à leur col flamber la Toison d'or.

Puis entre des soldats, des prêtres en étole,
Dans les flots d'un cortège écarlate de rois,
Il les menait cueillir la palme au Capitole,
Salués des drapeaux, des aigles et des croix.

Et le peuple, gardant au fond de ses prunelles
Leurs masques léonins parmi les encensoirs,
Contemplait longuement leurs ombres solennelles
Passer et repasser dans la braise des soirs.

Puisque je n'ai pu vivre en ces siècles magiques,
Puisque mes chers soleils pour d'autres yeux ont lui,
Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques
Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui.

La multitude abjecte est par moi détestée,
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil;
Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,
Je saurai me construire un monument d'orgueil.

Je travaillerai seul, en un silence austère,
Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités.

Et maintenant criez! Faites vos choses viles!
D'autres hommes viendront : Ceci sera changé!
Vous aurez contre vous jusqu'au pavé des villes!
D'autres hommes viendront, et l'art sera vengé!

Votre cité stupide aura ses funérailles :
Vous entendrez la voix lugubre des tocsins,
Les bombes éclater par dessus vos murailles,
Et votre dernier soir pleurer dans les buccins!

Vous entendrez encor la fanfare des sacres
S'envoler au devant d'un prince tout puissant;
Vous reverrez encor le soleil des massacres
Rougir ses lèvres d'or dans les mares de sang!

Vous reverrez encor les joyaux séculaires
S'injecter de carnage au milieu des soudards,
Et passer en claquant sur les fronts populaires
L'essor vertigineux et fou des étendards.

Et ces rumeurs d'un jour, ces flammes éphémères,
Ces sabres, ces rubis, ces gloires s'en iront
Inspirer sourdement dans le ventre des mères
La haine de ce siècle aux enfants qui naîtront!

ALBERT GIRAUD.

FANTAISIES

I

LAMENTO

Pourquoi pleurer et pourquoi te plaindre, Jeanne? Parce qu'il t'a quittée et qu'il ne reviendra plus, parce qu'il est parti bien loin de toi, bercé par de nouvelles tendresses et d'inconnues voluptés, comme s'il avait perdu au détour de la route l'anneau du souvenir auquel vos deux âmes avaient tressé leurs mailles? Ne pleure point, cesse tes plaintes, vierge! Ceux qui s'en vont regrettent parfois, mais ne l'avoueront jamais, pareils à ces hautains poètes qui jettent dans leurs vers les souffrances d'eux-mêmes, semées des vertiges et des regrets, mais redressent leurs fronts lorsqu'on dit qu'ils ont mal — et se révoltent lorsqu'on prétend qu'ils ont menti.

O Jeanne, laisse les printemps éclore, et qu'avec eux ton corps et ton âme s'épanouissent, l'un comme un fruit qui va mûrir, l'autre comme une plante rare qui souffre de la terre.

Il est loin, bien loin de toi, le fou qui t'a donné une heure de lui-même; il a oublié qu'il te trompait en se donnant par les lèvres; son humanité matérielle te parlait d'amour, mais son âme n'était point encore à toi, Jeanne; c'est un baiser qui te disait : « je t'aime »..., mais le baiser n'est que le mensonge de la chair, et lorsque les mains se prennent, lorsque les corps s'étreignent, les paroles sont inconscientes et les aveux aussi.

Il t'a quittée, il ne reviendra plus. Il est l'homme éternel qui s'attache et se détache, heureux d'être lié et content d'être libre. Son esprit le trompe et son cœur rit des serments. Il est de lutte, il n'a point le temps de s'arrêter dans les chemins d'ombre où sont les amoureuses; il passe, envoie un baiser, puis, la main levée montrant l'horizon, il repart sans se rappeler que sa bouche a baisé d'autres bouches et qu'il a pressé contre sa poitrine le sein haletant des vierges. Il oublie qu'il a reposé dans une couche de pureté, côte à côte avec la forme immatérielle de la jeune fille entrevue le matin sous les tilleuls parfumés, et que cette épouse par un regard, cette maîtresse par un impalpable baiser, conservera la dolence de l'amour entrevu, le parfum subtil de la caresse inachevée.

*
* *

Ne pleure pas, Jeanne; le printemps est là; mai fleurit; les branches et les arbres se sont épanouis sous la pluie chaude de la nuit. Va seule au bois, mignonne, et conte ta peine aux chemins sombres où l'on n'entend que le froissement des feuilles anciennes et le chant lointain des tourterelles,

Au bord de l'étang qui sommeille, au bout de la grande allée, tu t'arrêteras un instant, et tu verras, comme un rêve, le brouillard s'étendre en longs voiles, se plisser, courir par bandes longues, comme des écharpes nuptiales. Tu verras des formes vagues, si vagues que tu te croiras en songe, et si blanches que là, sous les eaux dormantes, à l'ombre des roseaux ployés, tu penseras que se célèbrent les fiançailles des sirènes, des nymphes et des fées.

La nuit descend avec lenteur, les bruits lointains s'éloignent encore et le silence est tel que tu entends pleurer ton cœur dans la solitude. Pleure à présent, Jeanne, dis à la nuit ta secrète souffrance; les oiseaux et les chênes, les roseaux et les mousses écouteront ta plainte et te répondront. Leur compassion muette se confondra dans ton âme, et ta peine deviendra plus douce, étant plus partagée.

Mai! charme, tendresse, gaîté, C'est en mai qu'il t'a baisée au front pour la première fois, qu'il a porté autour de ta taille son bras tremblant, que vos cheveux se sont mêlés dans un souffle de brise.

C'est en mai qu'il est parti, le front soucieux, le front courbé, le front mauvais, sans un mot d'adieu, sans une parole de souvenir.

C'est en mai que tu t'endormiras, Jeanne, et sur tes lèvres pâlies tu sentiras passer un long baiser, celui du printemps, l'éternel baiser qu'il donne aux amantes.

II

BALLADES NOSTALGIQUES

Christmas.

Il neige, dear, c'est Christmas qui tombe en valses blanches dans les arbres amaigris. Il neige, c'est la chanson froide de l'hiver revenu; il neige, les morts sont glacés dans la terre durcie et le vent porte au loin leurs plaintes. Ne pleurons pas, dear, car le feu réchauffe et le soleil éclaire. Notre amour est de

flamme et de lumière aussi. La vie est si bonne, dear, viens nous embrasser sous le *mistletoe!*

*
* *

Il neige, et tout dort, sauf notre joie. Viens! nous croquerons des fondants roses en nous disant des mots très doux; je te conterai des légendes de Noël et je te chanterai des ballades écossaises plus lentes et plus mystérieuses que les nocturnes voix de Morven. Je passerai mon bras autour de ta fine taille et je te dirai le secret que tu connais si bien, si bien! dear, viens nous embrasser sous le *mistletoe!*

*
* *

Il neige, tu ne réponds pas; il neige, oui, je me souviens: ils t'ont prise et emportée au loin; tu étais enveloppée, comme aujourd'hui; la terre, d'une robe blanche; tes yeux étaient fermés et tu n'entendais plus ma lamentation; il neige! Oh! reviens pour cette nuit, darling! il fait si froid dans la tombe; je suis seul, j'ai peur; que ta main me caresse encore et que ta voix me réveille! dear, viens nous embrasser sous le *mistletoe!*

ENVOI

A toi, dear! cet appel de ma solitude! Il neige, il neige toujours et je souffre; le lustre à dix branches rayonne sur ma tête, et me rappelle le temps passé où je te disais, — souviens-toi : dear! — viens nous embrasser sous le *mistletoe!*

*
* *

A Marcia.

Tes yeux sont doux, Marcia, et ta voix claire comme des notes de petite flûte; ton regard retourne l'âme et tu laisses derrière toi les mélancolies et les tristesses.

Tu es celle qui passe, rit et se moque — et ton petit cœur qui affolle n'est point troublé. Ta main presse ma main — et ne tremble point; on t'adore — et tu n'aimes point; on se prosterne à tes pieds, à tes mignons pieds de madrilène — et ta sérénité demeure! O darling! Vous avez volé *my heart!*

*
* *

Anglaise, Espagnole, Parisienne, qu'es-tu? J'ignore. Ton nez moqueur

se retrousse vers les étoiles; ta bouche est rouge comme la tunique des riflemen et ton cœur sec comme le Mançanarès! D'où viens-tu? J'ignore. O Marcia, dis, lorsque nous nous rencontrerons, tu baisseras tes paupières pour voiler tes yeux qui m'étourdissent, tu passeras sans rien dire, pour que plus je n'entende ta voix qui frissonne; ô darling! vous avez volé *my heart!*

*
* *

Tu es entrée dans ma vie, Marcia, et ma vie gardera ton empreinte. Du bout de ce grand éventail à fleurs que tes doigts d'Andalouse manient ainsi qu'une épée, tu as mis ton cachet sur moi comme le fer rouge au front du galérien. Et je suis ton forçat, ô ma chaîne! Et je clame, rivé aux anneaux de tes cheveux; et je souffre et je crie à ce bagne d'amour, condamné pour jamais; ô darling! vous avez volé *my heart!*

ENVOI

Marcia! Marcia, you, Sweet! Ne riez point, je pleure, ma main tremble, mon Anglaise!

O darling! vous avez volé *my heart!*

*
* *

Au delà.

Elle est assise dans un grand fauteuil, sur la terrasse de l'hôtel, la blonde Anglaise. Depuis deux ans bientôt, elle est arrivée à Nice parce que les médecins de Londres ont dit qu'elle allait mourir; elle souffre; ses yeux élargis restent fixés sur l'horizon. Son visage est pâle, très pâle, et sa poitrine s'est amaigrie. Elle souffre, mais le soleil est encore là qui la caresse, et la Méditerranée, devant elle, poursuit sa longue méditation bleue dans l'horizon. Elle songe au ciel gris de l'Angleterre. Là-bas elle a laissé le bien-aimé qu'elle ne reverra plus, et, d'une voix faible qui semble venir de loin, elle murmure, pensive : « My heart is over the sea ! » Mon cœur est au delà de la mer!

*
* *

Ils devaient s'épouser au printemps, à Saint-James, après les grandes régates d'Oxford et Cambridge. Ils avaient décidé de partir aussitôt pour les Highlands afin de revoir les lacs; ils se seraient arrêtés toute une saison au château du baronnet son père, à trois milles de Holyrood, puis ils

seraient rentrés à Londres. Les projets sont loin. L'enfant est partie pour Nice, parce que les médecins ont dit qu'elle allait mourir... Le fiancé lui écrit des lettres tendres mais il est triste aussi, lui, parce qu'il sait bien qu'elle ne sera jamais sa compagne dans la vie..... Elle penche la tête et songe : « My heart is over the sea ». Mon cœur est au delà de la mer !

*
* *

Depuis deux ans bientôt, elle est arrivée à Nice, parce que les médecins de Londres ont dit qu'elle allait mourir. Elle ne reverra plus Hyde-Park où sont les équipages de la gentry. Elle restera un mois, deux mois, devant la mer infinie; ses joues se creuseront encore, et les flammes d'agonie jailliront de ses yeux. Elle s'éteindra dans l'enveloppante douceur d'un soir, bercée par le bruit lamentable des flots, et son âme ira, dans le silence de la nuit, se joindre aux nues éternellement bleues. Mais là-bas, là-bas, elle ne retournera point. « Her heart is over the sea ! » Son cœur est au delà de la mer !

ENVOI

Poor child ! pauvre mignonne, tu ne mettras point sur ton front blanc le blanc voile des noces. Mais lorsque tes yeux se seront fermés et que la nuit sera venue en toi, ton cœur ira là-bas, là-bas au cœur du bien-aimé solitaire et pensif; il ira, porté sur la robe diaphane des espaces, là-bas, là-bas, au delà de la mer !

III

PIÉTÉ MONDAINE

Ave Maria.

ve Maria, je Vous salue, Marie, Vous que j'ai entrevue dans les songes blancs de mon enfance, et dont le voile me semblait si pur que j'y croyais voir les ailes déployées des anges. Ave Maria, je Vous salue, Marie, la Vierge et la Pure qui êtes diaphane comme une nacre, et chaste comme un manteau d'épousée. Vous êtes la Tour d'ivoire dressée dans le lointain de mon passé, la Maison dorée où j'avais mis toutes mes douceurs et toutes mes joies, l'Arche d'alliance où mes désirs vagues voltigeaient comme les colombes et roucoulaient comme elles. O Vous, o Toi, Jeune fille divine, Rédemptrice inef-

fable, Consolatrice idéale des maux que nous avons soufferts, Reine des Blandices et des Chastetés humaines, descends vers moi; lorsque je serai triste, viens mettre en moi Tes joies, lorsque je me souillerai, viens verser dans mon âme Ta candeur immaculée, et lorsque viendra l'heure où mon corps cèdera sous le poids de la vie, où l'agonie tombera sur ma fragile et passagère enveloppe, viens au pied de mon lit, regarde-moi de Tes yeux qui sourient, rafraîchis-moi de Tes lèvres qui sont la rosée rose du matin tel qu'il se lève dans Tes paradis, etberce-moi pour que je ne souffre point, que je ne pense point, que je meure comme on s'endort.

Ave Maria! Vierge et Mère, dis à Ton fils à la longue chevelure bouclée que je L'aime comme on aime un ami sans cesse à ses côtés, dis-Lui que ma pensée entre dans Sa pensée, que, depuis Bethléem jusqu'au Golgotha, j'ai suivi Sa longue souffrance, que j'ai saigné Ses plaies, que j'ai pleuré Ses larmes, et que le cantique de mon cœur s'élève vers Son cœur, ainsi qu'une fumée faite de Foi, faite d'Espérance et faite de Charité. Ave Maria! je Vous salue, Marie!

PRIONS :

Sainte Marie, fleur des champs, fleur des chemins et fleur de la vie, faites que mon âme un jour se mêle aux fleurs à Vous semblables, et qu'elle s'épande dans le rêve des nuits d'automne parmi les feuilles mortes et les cadavres d'oiseaux. Ainsi soit-il.

*
* *

A l'Ange gardien du soir.

La nuit, lorsque plus rien ne trouble le silence, que les cieux semblent endormis dans le scintillement adouci des étoiles, et que les voies lactées s'épandent, est-il vrai qu'un Ephèbe aux formes long-voilées descend, porté sur ses ailes blanches, et vient au pied de notre lit nous regarder, sans mot dire?

Est-il vrai qu'il s'approche et se penche vers nous, qu'il baise avec douceur nos lèvres, et que dans notre âme il verse des paroles d'une religieuse volupté, des paroles mystiques que nous pouvons entendre parce qu'elles sont dites par un ange, et qui ont le charme d'un céleste péché?

Est-il vrai que c'est lui qui nous dit : « La Nuit appelle l'Amour. Aime, toi sur qui je veille. La Nuit a l'obscurité pour défendre les craintes et la blancheur pour vêtir les délices. Aime sans t'assombrir et sans avoir la pâleur des fronts coupables, car le Seigneur a dit : Aimez-vous les uns les autres ».

Est-il vrai que les visions de nos nuits sont le théâtre séraphique de l'Ange, que c'est Lui qui déroule les rêves capiteux et trompeurs où nous éprouvons les joies de la chimère entrevue, où nous croyons être Dieu pour la multiplication des Races, où nous effleurons de la tempe la Grandeur et la Toute-Puissance.

Est-il vrai que lorsque le corps agonise et que l'Ame s'éparpille ainsi que les feuilles sèches, l'Ange blanc est là, toujours, qu'il nous rappelle le passé, qu'il nous montre l'espérance dernière et qu'il nous dit : « Qu'importe? » Est-il vrai que la mort est le sommeil et la volupté la plus grande? Est-il vrai que c'est l'envolement vers les portes d'or d'une Éternité?

Je veux le croire, Seigneur, et je le crois. Et toi, l'Enfant, la Femme, l'Ephèbe, l'Ange gardien du soir, gardien de ma vie et de ma mort, reçois la fleur parfumée de mon âme et cette prière pieuse qui ne doute point, parce qu'elle est trop douce, qui croit, parce qu'elle est divinement amoureuse comme le chaste baiser de la Vierge Marie.

MAX WALLER.

SUR LA COTE

Un vent rude soufflait par les azurs cendrés,
Quand du côté de l'aube, ouverte à l'avalanche,
L'horizon s'ébranla dans une charge blanche
Et dans un galop fou de nuages cabrés.

Le jour entier, jour clair, jour sans pluie et sans brume,
Les crins claquants, les flancs dorés, la croupe en feu,
Ils ruèrent leur course à travers l'éther bleu,
Dans un envolement d'argent pâle et d'écume.

Et leur élan grandit encor, lorsque le soir
Coupant l'espace entier de son grand geste noir,
Les poussa vers la mer, où criaient les rafales,

Et que le fier soleil de juin, tombé de haut,
Se débattit, sanglant, sous leur farouche assaut,
Comme un rouge étalon dans un rut de cavales.

EMILE VERHAEREN.

FLEMM-OSO

(Suite)

Voici maintenant que, de l'avis général, il y a assez longtemps que l'organisation de notre personne ne comporte que cinq sens. Il faut changer cela. Bilboquet a défini le sens de la propriété et M. de Quatrefages a imaginé le sens de la divinité. Il serait plus simple de n'en avoir qu'un : le bon — mais la solution serait ridiculement archaïque. Cependant nous arriverons peut-être à l'unité sensorielle, car il me semble qu'en réalité nous nous privons peu à peu de nos facultés; nous les laissons en route une à une. Nous perdons présentement un sens précieux, c'est — comment le désigner? On peut l'appeler le sens de l'intimité.

Nous vivons en public. Nous voisinons outrageusement. Au dessus de tous les murs passent des têtes curieuses, et les plus gros secrets crèvent bien vite. Le mystérieux est un article que nous ne tenons plus, et il n'y a guère que la police à qui Polichinelle n'aille pas conter ses affaires. Nous voulons tout savoir; et nous avons attaché à notre service de pénétrants fureteurs dressés à la chasse aux histoires : le reporter, un homme de lettres qui donne des poignées de main aux maîtres d'hôtel du ministère pour avoir le menu du dernier dîner officiel, qui paie un petit blanc sur le zinc au concierge d'une actrice en vogue pour attraper quelques indiscrétions. et qui cause poliment avec les assassins pour connaître leurs impressions; c'est un bon commissionnaire qui a suffisamment d'orthographe et qui se croit très sérieusement un personnage. Il regarde par toutes les fentes, lève un coin de tous les voiles, mêle à sa prose rapide une forte pimentade au scandale, et pour les trucs de sa profession trouve des mots extraordinaires comme l'interview, cette effronterie.

Cela nous va. Des cachotteries, n'en faut plus! Et le voilà levé, le grand jour de la publicité.

Mais cette forte lumière, avec ses projections grossies de méchanceté, n'est pas sans faire mal. C'est un jour brutal; sa clarté qui aveugle au lieu d'éclairer — lampe Jablochkoff substituée au doux Carcel sous lequel on travaille si bien — produit une lassitude horrible et, blessé de cet éclat implacable, avec une reposante volupté on goûte un peu d'ombre, un peu de retraite, un peu d'intimité.

Dans cette vie brûlante qui va par les rues et les grandes routes, l'indi-

vidualité est saisie, dépouillée, livrée à tous, et la vie privée ressemble à ces parcs publics piétinés par la foule du dimanche.

Nous ne vivons plus assez avec notre nous-même. Pour quelques-uns seulement l'isolement calme reste cher; ce sont des natures heureusement malheureuses auxquelles ne suffisent pas les volumes poisseux du cabinet de lecture et qui préfèrent le livre lu et relu, imprégné de souvenirs, marqué de notes déjà vieilles et qui se retrouvent rêveusement dans les belles heures de solitude. C'est une infirmité, mais je ne connais rien de poignant comme la vente publique d'une grande bibliothèque; ces livres habitués à se toucher et qu'une même studieuse volonté avait réunis, dans lesquels des signets montrent encore la pensée du maître — je dirais presque du père — et qui sont jetés à l'avide bouquiniste, c'est la dispersion d'une famille déchirée par un malheur. Je me sens plus de tendresse encore pour un volume acheté là, aux enchères; je suis sûr qu'il souffre; je lui vois un air lamentable, et mes soins sont des consolations. Cela, parce que la bibliothèque c'est la grande armoire aux pensées; dans ces pages relues, commentées, comparées, reposent de longues heures de méditations douces, et cette joie est puissante de se dire : cela est à moi, à moi tout seul. Les indiscrets sont des voleurs.

Ce sentiment des intimités a de séduisantes finesses, des douceurs bien réconfortantes. Simplement, c'est le respect de sa personne, et ce respect se perd. Il se perd parce que tous les instants de la vie sont crochetés par le reportage et parce que ce respect est fait de nuances légères, de précieuses babioles dont se gaussent bien de leur grosse voix, ces capitans Matamore qui font, tonnerre de Dieu! sonner leur jactance ridicule et qui n'ont jamais senti la chaude douceur d'une larme en lisant Coppée, ces forts auxquels suffit largement l'intimité d'un salon de coiffeur et qui retirent leur gant pour toucher un objet malpropre. Essayez donc de parler de ces respects délicats et pieux à ces plaisantins sacrilèges d'un monde qui vient, cela se voit plusieurs fois chaque mois, régaler la friande indiscrétion judiciaire des causes croustillantes des procès en séparation. Des ménages sans honte se déshabillent en public, roulent leur lit devant le tribunal alléché et montrent comment ils s'y prennent dans l'outrageante nudité de leurs révélations.

Ces dames bien mises, élégamment bourgeoises, qui, assises sur les chaises des jardins publics, raccommodent leurs bas, n'ont pas le sens charmant de l'intimité. Elles l'ignorent autant que les négligents qui perdent leurs lettres, et autant que ces demoiselles qui, avant de se mettre à leur piano, ont la précaution d'ouvrir deux fenêtres; elles veulent partager avec la rue. La jouissance des plaisirs du chez soi est comme la tarte : plus il y a de con-

vives et moins grande est la part de chacun. Soyez gourmandes, Mesdemoiselles.

Quel dégoût inspirent ces paires d'époux qui se querellent à tue-tête dans leur jardin, sans avoir, au moins, la pudeur de rentrer et de fermer les portes ; bien au contraire, ils élèvent d'autant plus la voix que leurs mots sont plus malsonnants ! Et ces dévergondées qui achètent un corset et l'emportent sous leur bras sans avoir le soin élémentaire de l'envelopper d'un discret bout de papier — il y a tant de journaux qui sont faits pour cela.

Les lois, ces capricieuses productions de notre supériorité, défendent de montrer aux passants certaines choses qui ne doivent pas les intéresser ; dans le domaine où les lois ne regardent pas ayons encore des scrupules et n'expulsons pas de l'ombre qu'ils désirent, ces menus détails qui deviennent des vulgarités quand ils sont en étalage dans les magasins de lingerie — et dans bien d'autres vitrines. Comprendre le secret qu'ils réclament, c'est augmenter leur valeur, faire leur puissance.

Se rendent-ils assez odieusement ridicules ces maris qui s'écrient en regardant n'importe quoi : Tiens ! c'est comme Eudoxie ! Figurez-vous, mon cher, que ma femme... et puis une minutie d'explications...

A ce point de vue, les omnibus nous font un grand mal, ce sont de vraies boîtes à histoires : une bonne dame toute ronde, le sourire prompt et l'air trop affable, monte dans l'omnibus ; elle s'installe, et, parce qu'un voisin prend sa monnaie pour la passer au conducteur, elle se croit le devoir de dire à haute voix à ce voyageur et à tous les autres, qu'elle vient de chez un médecin parce qu'elle souffre de douleurs au ventre, mais elle mettra un cataplasme en se couchant et il faut espérer que ça se passera comme ça. Alors une autre dame, dont un arrière-cousin a eu aussi mal au ventre il y a quelque temps, fait savoir à l'omnibus tout entier que son mari est employé au ministère, qu'elle adore le veau au blanc et que son fils aîné compte sur un prix de thème latin... histoires indigestionnantes !

Chez la femme surtout ce défaut est repoussant. La femme est faite pour la discrétion, la réserve, le mystère — j'allais dire : pour être enfermée. Ses aveux doivent toujours, par le soin qui les enveloppe, avoir un grand prix : malheureusement il y aura toujours des benêts qui seront ravis de s'entendre avouer ce que tout le monde sait. Mais combien elles ont tort ces femmes qui se coiffent devant leur fenêtre, relèvent leurs jupes pour éviter un grain de boue, se font prendre mesure par un garçon tailleur et, le matin, sortent de leur chambre sans être peignées et déjeunent en camisole. Crimes ridicules ! Niaiseries ! et la première délinquante venue répon-

dra avec ce joli mouvement d'épaules qu'ont les femmes et les chats : Mais il n'y a rien de mal à cela, je suis chez moi, tant pis ! Et puis on n'a qu'à ne pas regarder...

Voilà, je le confesse, toutes raisons auxquelles on ne trouve pas lourd à objecter ; mais, malgré tout, je pense que, précisément parce que ce sont des riens, de petits bouts de rien, il faut être assez délicat pour s'en amouracher comme de tout ce qui n'est pas à la portée des grossiers. Quel charme ne cherche pas en catimini l'ombre d'un mystère ? La vraie satisfaction veut avoir bataillé contre une difficulté ou une défense pour pouvoir s'imaginer une victoire.

Tenez, madame, avez-vous remarqué, dans vos promenades à la banlieue, ces grands terrains à bâtir ? Et avez-vous vu avec quelle indifférence chacun passe à côté ? Mais si le terrain est entouré d'un bon palis ; si un avis, cloué sur la porte, dit aux passants que l'entrée est interdite, les enfants grimpent sur la clôture, les hommes regardent entre les pièces de bois et les femmes poussent le nez devant la porte, tous voulant voir ce qui se trouve, non pas derrière le palis, mais derrière le mot : interdite. Et il y a la même chose que sur le terrain qui n'est pas enclos. Un peu de cela, madame, se présente dans la valeur de votre personne, et aussi, comme corollaire, dans le bonheur de votre ménage. Je suppose encore, pous vous ramener chez vous après vous avoir fait promener le long des terrains à bâtir, je suppose que votre mari, vous voyant lasse, vous aide à vous dévêtir, et vous voici, le jupon tombé, — en pantalon... oh ! restez : je n'irai pas plus loin — Tiens ! dit monsieur, tu as mis le pantalon qui séchait hier sur la grille du jardin... Observez alors le froid que jette cette remarque. Tout le monde a vu le pantalon de sa femme... Il vous laissera continuer seule votre déshabillement — et n'insistons plus.

Mais, diantre ! la chose est certaine, les maris aussi ont leur secret professionnel ! Ils sont taillés pour le vaudeville ces trop bonnes pâtes d'époux qui disent à leur vieil ami : mais appelle donc ma femme Victorine ! et, pour le sentiment qui nous occupe, je les place au même rang que ces princes qui, lors de leur visite à l'Exposition de 1867 à Paris, couraient tous l'un après l'autre chez la même courtisane.

Encore une personne qui a bien gravement manqué aux devoirs de l'intimité la plus primordiale, c'est cette dame qui, il y a quelques semaines, a accouché dans l'express de Cherbourg, devant les employés très empressés ! Il existe des manquements moins sérieux, heureusement.

Ainsi, autres délinquantes : ces femmes qui, voyageant avec leur mari, veulent à toute force parler aux commissionnaires et aux cochers ; et celles

qui, au restaurant, donnent des ordres au garçon; l'Anglaise, ce modèle, ne s'adresse qu'à celui qui a l'honneur de l'accompagner, et celui-ci transmet l'ordre au servant. Le type féminin serait la femme née en France — parce qu'elle est gracieuse — et élevée en Angleterre — parce qu'elle acquiert une parfaite dignité. Ces détails par leur recherche même ont une expression touchante, ainsi une mère qui, au lieu de jeter ses deux sous dans le chapeau tendu d'un vieux mendiant, envoie sa blonde petite fille y déposer avec de la peur, la pièce de monnaie, ajoute un charme tendre et un peu de bonne confiance à la charité faite à ce souffreteux; par cette innocente et si chère entremise l'aumône ne tombe pas dans le chapeau gras, elle y descend. Ainsi encore la maîtresse de maison qui, avant les longues tablées des dimanches, à la campagne, ne confie pas à des doigts de bonne la fraîcheur des fruits et la fragilité des pâtisseries, et veut préparer et décorer elle-même le dessert dont les lenteurs sacrées sont l'accompagnement des plus longues causeries.

On rira de ces petitesses. Je le sais. Mais leur négligence et leur mépris pour certaines natures est cruel et vulgaire comme le bruit des sous qui tombent dans l'aumonière pendant les prières de la messe; et ces riens sont si gracieusement sensuels qu'ils laissent tomber, indifférente, la blagueuse raillerie des hommes forts qui prêtent une culotte et empruntent une pipe.

Voilà le sens subtil de l'intimité, le sens du chez moi, le sentiment d'une propriété morale, sens adorable, cajolant, féminin par ses chatteries savantes et ses irrésistibles prévenances — qui sont comme des politesses du cœur. J'envie grandement ceux qui serrent leurs pensées dans un coffre-fort et qui gardent dans un solide tiroir des impressions écrites toutes fraîches. Après une douzaine d'années on éprouve une joie si personnelle à ressusciter ces souvenirs attendrissants comme ce qui est passé, et doux comme la mélancolie de penser à ceux qui nous ont oubliés. Egoïsme, diront les sévères. J'ouvre Spencer, *La morale évolutionniste* : « Avant l'existence du plaisir altruiste, il faut qu'il y ait un plaisir égoïste, et, si la règle de conduite est la même pour tous, il faut que chacun soit égoïste à un point convenable; il y a, en outre, cette conséquence, que pour arriver à la plus grande somme de bonheur, chacun doit être plus égoïste qu'altruiste. » Donc, égoïsme, et puis? — Sensiblerie, diront les autres... Si vous voulez; mais l'homme peut être plus qu'une pure application anatomique de la statique et de la dynamique.

Autant j'admets, oui, l'orgueil de ceux qui font garder leur chasse, autant je sens la félicité de ceux qui gardent jalousement leurs idées et leurs affections et qui veulent avoir, inviolé, le domaine privé de leurs sentiments.

Théophile Gautier dit du poète d'Albert : « Il a, au fond de son âme, un sérail de belles idées qu'il entoure d'un triple mur, et dont il est plus jaloux que jamais sultan ne le fut de ses odalisques. Il ne met dans ses vers que celles dont il ne se soucie pas ou dont il est rebuté; c'est la porte par où il les chasse, et le monde n'a que ce dont il ne veut plus. »

Ceux-là peuvent se donner le pénétrant plaisir de faire : « Je t'en ratisse » à l'opinion publique en disant à la foule béante : ceci ne vous regarde pas.

*
* *

Régal de gourmet : en juillet, ce mois d'or, passer des heures oisives dans une grande exposition de fleurs — et regarder les jeunes filles.

C'est le beau cadre, le vrai, dans lequel rayonnent idéalement les fraîcheurs rosées et les regards doux, les tailles souples et les toilettes claires. Les fleurs attirent la femme irrésistiblement; depuis l'enfance, l'être féminin est porté vers ces frêles mystérieuses qui sortent de la terre noire les adorées délicatesses. Entre elles et la femme, s'attache une parenté; la femme les protège parce qu'elle retrouve en elles de sa grâce et de sa faiblesse, et elle aime leur parure; avidement la fillette s'étudie à cette instinctive décoration de sa personne : le jour où elle sait placer la fleur, elle est femme. Souventefois, admirant un bouquet simple, étendu familièrement, bien chez soi, sur un corsage rond, je me suis demandé des deux lequel était fait pour l'autre?

Mauvais madrigal à part, j'en tiens donc pour mon idée sur les expositions florales..... Comme les réflexions s'abandonnent dans ces fantaisies désordonnées, comme elles s'enlacent dans ces jeux indéchiffrables et, rêves en boutons, y fleurissent en jolis projets. Les pensées follement s'attachent à ces gerbes, grimpent, tournent, se sauvent, s'embrouillent, se perdent..... et on se laisse entraîner dans la lâche séduction d'un étourdissement lent et fort. Le bruit des galets carillonnant le long des plates-bandes, les larges envolées d'odeurs, ces nonchalances affaiblies, balancées comme le pied blanc de Sara la baigneuse, belle d'indolence — c'est une griserie tout cela..... Le monde se fond, s'évanouit, et l'on se sent emporté au pays des fantaisies étranges; ivresse merveilleuse, emparadisante! Surprises infinies que jamais on ne pourra voir toutes : un fouillis précieux de jolivetés, les feuilles d'un vert foncé saignant un filet rouge, les roses flamboyantes, l'œillet impératif avec sa longue aigrette jaunie, des tons inimaginés, des inventions simples, des fleurs en soie, en sucre, en satin, en tout, d'autres sur lesquelles il a neigé — et des détails surnaturels, comme les veines

saumon-clair qui serpentent sous les longues feuilles rouges du *Dracaena terminalis*. Dans le fond, une verdure ornementale, un décor de plantes graves : les broméliacées, les orchidées, les aroïdées, les azalées et les yuccas hérissés, en arrêt, les pointes en avant.

Les nuances, dans leur pureté astrale, ont de vivants cajolements ; des moiteurs tendres et traîtresses s'exhalent lourdes ; une susurration chaude bruit doucement comme si les roses jasaient, et dans la magnificence pompeuse des serres passe le vent de ces hautes panachures qui s'agitent comme des plumes d'autruche éventant des paresses orientales. Les palmiers, debout et balançant les bras, ont l'air de donner des bénédictions ; les lauriers sont superbes comme des marchands de gloire ; des buissons fleuris poussent comme des bouquets tout faits, et des pétarades de couleurs partent avec des éclatements de tons heurtés sur lesquels se découpent, fines et aimantes, les fougères arborescentes. Des fleurs sont en feu, d'autres en sang, d'autres tout en or — *aurea folia*. Ce sont des fusées allumées dans des pots de terre ; au bout des longues finesses des pédoncules fléchissants, jaillissent des boules rouges — au nitrate de strontium — et de gros boutons mystérieux attendent, comme des trucs de théâtre, un signal pour ouvrir leurs surprises au milieu des bégonias de bronze et de velours vert. Des plantes poussent comme des visions, follement, de tous côtés ; d'autres font songer à un sonnet de Musset, et l'émerveillement s'étend dans cette floraison féerique renouvelée toujours, exagérément diverse....

Et quelles inventions de noms curieux, simples ou cranes, quelles grimaces de syllabes, quelle sonnerie de mots, les *Pritchardia*, les *Chamaecyparis Boursieri*, les *Imanthophyllum miniatum*, quelle fantaisie antique, et comme cela est en dehors de notre vie d'hier et d'aujourd'hui ! Le *Coleus*, avec ses feuilles pourprées étincelantes, bordées de jaune et de vert miroitant, semble se pavaner dans un riche lambeau du zaïmph sacré de la Rabetna, la déesse carthaginoise. A côté de lui, une grande inconnue aux airs frivoles, évaporés, se penche vers l'eau et s'admire devant une glace pure ; d'autres étalent des feuilles comme des jupes, et, parées, atournées, vous regardent, la tête fière, impertinente ; celle-ci a eu la coquetterie de lisérer de rouge le vert de sa robe pâle. Ce sont des détails de toilette, un tortillement de petites manières, des minuties de soins ! Les fougères sont joliment peignées ; quelques-unes ont de vrais bandeaux de cheveux bruns, et les *Semperviva*, par un fourmillement actif, s'arrangent, comme avec de petits doigts agiles, un gribouillis de plis gracieusement inextricables.

Pour le curieux sincère et patient, ce monde s'agite, remue, vit. Cela

chante. La couleur est une musique des yeux : des groupements de tons frappent comme de visibles consonnances. Ces oppositions, ces heurts, ces ententes de colorations forment, par les hasards de leurs rencontres, une harmonie fantastique et un long chantonnement de nuances. La rose fleurit une claire mélodie sur le barytonnement des verts qui descendent dans le sombre grave : à ce moment, le sourire limpide d'une fille moqueuse monte comme une note bleue, folle, envolée, indisciplinée. A côté du *Géant des batailles*, le rose reprend sa musique, s'enfonce dans l'orangé, le vermillon, le sang-dragon, le lie-de-vin, tombe dans la basse profonde des boutons noir-sang, et tous les violets grimpent en roulades colorées jusqu'au blanc suprême et plaquent leurs accords dans ce grand air des couleurs.... Les sensations se brouillent en une molle confusion : on sent, hors de soi, des impressions douces, onctueuses, dominantes. Les couleurs se meuvent. Sont-ce les robes ? Sont-ce les fleurs ? Elles marchent, se balancent, embaument le vent et vous passent des caresses parfumées autour du cou.... Les florules pâles ont des tendresses de chair, la rose carnée palpite, et des rosettes de rubans légers voltigent sur le *Nidularium*. Des yeux ont des reflets de myosotis. Les feuilles d'Araucaria forment des ombrelles grandes sous lesquelles, au frais, sont assises, les unes droites, les autres penchées, des plantes dont les formes bizarres, évasées, rappellent ces feutres audacieux dont se coiffent les jeunes Américaines. Parfums et senteurs s'unissent et s'évaporent au dessus de cette grâce falbalassée, enjolivée de pétioles et de verticilles, avec des retroussis coquets, des mèches tombantes et les plus tendres des soins féminins. Les fleurs sont en toilette. Les unes, blanches, poudrées; les autres, d'un blond-friture; d'autres, froides, se blottissent gracieuses comme la *Frileuse* de Houdon; et, plus loin, celles dont les grandes verdures se relèvent sur les bords et se retroussent, escalopées et craignant la boue ainsi que la jupe d'une soigneuse ménagère. Comme de beaux éventails, des feuilles découpées en dentelles avec des étoiles roses allumées au milieu, s'agitent et rafraîchissent les corsages de velours chiffonné des belles fardées dont les lèvres gourmandes se soulignent de gros traits à la sanguine. A côté du duveté des joues, au milieu des mines éveillées et vivaces, s'ouvrent, pareils à des yeux, des ronds d'un azur doux comme le bleu d'un lit de mariée. De grandes vigoureuses et saines, pommadées, avec de petites frisures au cou, tirent l'œil effrontément; leurs voisines, aux longs cils frangés, sont benoîtement simples dans leur jupe d'étamine foncée et leur fichu bleu, tandis que les marguerites laissent voir les blanches finesses de leurs dents mignonnes à travers un sourire, et que les Népenthes font ballotter fièrement leurs longues breloques. Et partout,

dans cette recherche de mises portées avec des ondulations de taille, règnent une noblesse et une distinction de ton qui sont comme des manières délicates et des élégances de gens du bel air. Au milieu de noms ronflants et de titres allongés, plusieurs de ces beautés, belles comme des espérances, se nomment : *Délices*, *Splendeur*, *Belle-Louise* ou *Gracilis*, *Émeraude* ou *Sceptre d'or*, et puis tout l'armorial des duchesses et des marquises au petit doigt relevé; quelques-unes, plus enjouées, plus folles, mettent carrément sur leur carte : *Flamme de Punch*, *Boule de Neige*, *Carminata*, *Granit rose*..... Si les femmes s'appelaient comme les fleurs!

Ce joli ébahissement, ce caquet folâtre, cette montre de couleurs, ce mouvement de têtes qui s'avancent curieuses et coquettes, c'est une vie; la vie d'une jeunesse tressaillante.

Et c'est une grande fête.

Etalées dans de gros pots comme en de bons fauteuils, calées, larges de la base, ces massives plantes grasses, assoupies, ventrues, aux pointes rébarbatives, sont sérieuses comme de vieilles graves tantes... J'ai déjà vu ces têtes-là le long des murs d'une salle de bal : elles sortent d'une robe de soie verte, et il leur pousse des moustaches. C'est frappant. Ce sont bien les grosses bonnes dames qui font disparaître abondamment sorbets, punchs, sirops et gâteaux en surveillant leurs nièces, mignonnes gamines lancées dans la joie... Voici un vieux monsieur en lunettes d'or, la cravate blanche et le nez jaune. Il vient, un carnet de bal, ou un carnet de notes, à la main. Il s'arrête près de la grosse tante; respectueusement il l'examine, avec politesse cause, griffonne des mots... Laissons les gens d'âge ensemble et amusons-nous toujours, mesdemoiselles les fleurs et vous, grandes fleurs, mesdemoiselles, mais ne raillons pas ce vieux sérieux : c'est un ancien fidèle de la maison, un familier; ne rions pas, car c'est lui qui vous fait, par un travail patient, de si jolies parures, c'est lui qui dirige les jardiniers — ces couturiers pour fleurs — et il représente la maman de toutes ces aimables danseuses, la Science, maîtresse de ce salon. Elle a ordonné cette fête, et c'est aujourd'hui jour de grande réception.

Les fruits rondelets forment le groupe des papas bourgeois : voyez donc l'estomac satisfait du potiron, le gilet jaune de l'abricot et la bonne joue rouge de la pomme.

Dans ce coin tranquille, voici des plantes guindées déformées. Près de cette perche, gênée par sa taille longue comme des phrases qu'on ne sait comment terminer, se réunissent quelques amies honteuses d'une mise un peu passée — des feuilles roses bordées de jaune, les grand'mamans trouvent que c'est encore très bien.

Rien ne manque, décidément. C'est une vraie fête, car voici, près des anémones mélancoliques, les tristesses, les douleurs... Elles ont voulu venir, elles ont voulu assister à ce bal, le seul qu'elles verront. Ces fleurs coupées, affaissées, baissent la tête et n'ont pas la force du rire. Leurs pâleurs avivées étouffent. Elles sont nées ce matin et elles revêtent déjà, frileuses et expirantes, ce jaune cruel — le deuil de la fleur — et leur langueur profonde est doucement lugubre comme un cercueil de jeune fille. C'est le coin des larmes : la fête est complète! On pleure, donc on vit; on meurt, donc tu es sincère, ô grand rêve éveillé dans l'éclat de ce luxe qui, sous chaque branche et sous chaque feuille, cache la grandesse froide de la Mort. Matérialité odieusement superbe, assez haute pour ennoblir les hideurs, faire sortir des rêves de tes saintes abjections et affoler de sublimité le passant faible qui écoute ce que disent ces beautés, comprend leurs parfums et leur répond en admiration.

Que les espoirs se reposent et amoureusement se laissent bercer sur ces larges feuilles alanguies, faites pour la rêverie comme la joue est faite pour le baiser!... Que distinctement on entend passer des soupirs d'extase, des frémissements impatients...

Mais la fête s'anime dans une griserie chaude : des rayons s'enflamment autour des globes rouges qui semblent des torchères, et des parfums sensuels, comme il en sort des corsages tièdes sous les lustres du bal, vous saisissent. Avec des inclinaisons qui sont des saluts, s'étale un triomphe de chairs tendres. De loin se confondent les roses et les joues... Où sont les lèvres? Où sont les corolles? Des compliments polis se disent aux jeunes personnes des plates-bandes, et l'admiration muette monte aux fleurs qui se promènent.

Il est temps de boutonner ses gants. Le mouvement bouillonne; le tourbillon s'enroule dans un entraînement passionné, et des fleurs, la taille droite, l'éventail fermé, l'œil fixe, se savent regardées, et attendent.

. . . . . .

Un gardien. On va fermer.

— Je vous remercie, je ne prends pas de rafraîchissements.

Le gardien. Ça m'est bien égal, mais il faut vous en aller.

— Impossible, cher monsieur. Vous voyez là-bas cette fleur splendide dont la robe est d'un si joli rose saumoné? c'est la comtesse de Choiseul; elle m'attend pour la valse...

Le gardien. Vous êtes fou?... Si vous croyez que depuis ce matin je n'en ai pas à crever, et que je vais m'amuser à rester pour vous dans cette puante exposition!

— Je voudrais, certes, vous obliger, mon ami; mais je ne puis cependant pas, pour vous faire plaisir, être grossier à ce point. Vous pouvez, du reste, parfaitement vous retirer...

Le gardien. Assez de bêtises comme ça. Vous allez filer, et tout de suite...

— Je dois rester, absolument.

Le gardien fait un signe à un de ses collègues. Le visiteur, pris par les deux bras, se laisse conduire à la porte. Il envoie, de loin, un long baiser à la belle fleur double du Bégonia.

* * *

Les voleurs, on les appelle des philosophes... eh! eh!... En ses heures de paresse, la conscience parfois se demande — bien bas — si tous ceux-là dont on touche au passage les coudes brutaux et pressés, méritent bien, en définitive, un scrupuleux respect? Il est sublime, proclamons-le sans honte, celui qui sincèrement ne s'y est jamais pris à deux fois pour peser sa loyauté, celui en qui l'honnêteté méticuleuse n'a jamais laissé un vague remords. A la fin, on s'emporte sous l'irritante piqûre de ces petits affronts que chacun est naturellement en droit de faire à tout inconnu. Dans les gares, des avis en plusieurs langues mettent en garde contre les filous, et, boutonnant leurs manteaux, les voyageurs veillent, regardant leurs voisins avec des airs policiers... si c'était un de ces tire-laine qui rôdent par ici... De même nous vivons au milieu d'une défiance générale, constante; soupçons agressifs dont la continuité obstinée agace, irrite et insufle la haine de ces gens prudents comme des fripons. A chaque pas, un doute insolent soupèse votre probité. Vous faites faire votre portrait, — pour prendre un abonnement à une Exposition ou pour faire une surprise à votre femme, — le photographe est d'une amabilité empressée, mais il a placé, très évidente une pancarte : On dépose un à-compte en posant. Il craint de ne plus vous revoir. Une lettre, cachetée avant d'être remise au porteur, lui fait penser qu'elle serait sans doute intéressante à lire en route : cette précaution crée la faute — comme ces monuments qui sont salis précisément aux endroits où l'on a placé des grilles pour les protéger. En omnibus, une dame prudente met ses mains sur ses poches ou passe son porte-monnaie de l'autre côté en vous regardant sous le nez. Et ces précautions se prennent avec une arrogance naturelle, une effronterie frigide et implacable, comme si nous vivions dans un monde de marchands de programmes; il faut les sentiments rouillés, endurcis et mal affilés pour ne pas se sentir froissé, et certes, une

éducation un peu danubienne est maintenant une des conditions du bonheur. Dans la vie, c'est comme au bésigue, tout ce qu'on dit il faut le prouver, vous annoncez quatre-vingts de rois, montrez-les. Accusations sourdes, lancinantes, d'une discrétion lâche, à laquelle il n'est pas permis de répondre du bout de la botte, et profitant de leur forme courante pour vous dire avec triomphe, à vous qui rêviez bien d'autres choses : Toi, mon gaillard, tu ne me tromperas pas. C'est encolérant; et puis cela finit par vous forcer aux mêmes soins vis-à-vis d'autrui. Vous arrivez devant un guichet, au théâtre ou à la station, et la buraliste garde dans ses doigts tenaces son morceau de carton jusqu'à ce que l'argent bien compté soit aligné, vous montrant sans détour que vous pourriez être un escroc, et, bonne âme, vous vous dites : c'est prudent, il y a tant de drôles... eh! mais, précisément, mon voisin pourrait bien... Et vous passez au suivant le compliment qui s'en va circulant de proche en proche, et c'est ainsi que toutes les personnes qui entrent au théâtre ou montent en wagon se jettent des regards méfiants. Vous arrivez à l'hôtel; le plus saillant, dans votre chambre, est un avis en lettres d'affiche : Messieurs les voyageurs qui n'ont pas de bagages sont priés de payer comptant... Mais cela ne donne-t-il pas des envies d'arriver avec une vieille caisse de cailloux? Ces clefs et ces verrous dont on entend sans cesse l'agaçante ferraille nous emprisonner et nous garder à vue, inspirent au plus loyal des rages d'effraction et de représaille. Nous ressemblons trop à ces Napolitains qui jouent à la briscola à cheval sur un banc et commencent la partie en plantant leur poignard dans le bois : premier avis à l'adversaire. Nos relations sont ainsi outrageantes; ce sont de menues injures courantes, très ordinaires, de jolis soufflets qui ne font pas de bruit; et ce qui, plus que d'habitude, fait que nous ne nous en froissons pas, c'est que, ces soufflets, chacun les entend sur la joue du voisin et jamais sur la sienne. On ne songe pas qu'en soupçonnant tout le monde ont doit bien avoir un peu son tour. Cela horripile, et la joie furieusement satisfaisante, de tromper ces prudences en armes et de leur jouer un tour, ne serait-elle pas une explosion d'honnêteté, une bonne vengeance qui soulage?... Et, pour donner l'exemple de cette confiance que je souhaite envers le prochain, je me demande s'il ne se pourrait être que les filous fussent des hommes dont la nature de choix est mise en rage par notre méfiance, des cœurs excellents qui se vengent?... Comme il existe pas mal de filous, cela prouverait au moins que l'humanité a beaucoup de bon.

Mais pourquoi vivons-nous dans cette position de tireurs en garde? Notre époque a tant multiplié les relations, si bien mêlé les peuples, et nous avons maintenant chacun une si grosse collection d'amis que nous sommes obligés

de prendre des mesures défensives. Nous avons grand'faim tous, et nous nous mangeons les uns les autres, entre amis. Nous avons constitué une large société de pillage mutuel ; il faut être volé, dépouillé, sans résistance possible. La sagesse est de choisir ses amis ; celui-ci vous plaît, son caractère s'emboîte bien dans le vôtre, que ce soit lui plutôt qu'un autre qui vous attaque et profite de vos dépouilles ; vous faites de lui votre ami, d'autant plus intime que vous avez pu remarquer de son côté certaines faiblesses, certaines qualités, au moyen desquelles vous pouvez espérer ne pas être tout à fait inférieur dans cette lutte d'affection. Nous avons trop d'amis — nous ne les connaissons plus tous — voilà pourquoi nous sommes forcés de vivre en état de défense et de poster tout autour de nous des précautions comme des sentinelles. Les attaques ont des sournoiseries qui rient, les morsures sont affectueuses, et tout se passe suivant les règles de la bonne société, sous une dissimulation aimable, parfumée de politesse, et traîtresse comme un rhume de cerveau. Mais certaines gens repoussent cette dissimulation, et vont au dessus de ces soupçons dont ils se moquent et carrément ils disent : prenez garde, nous volons. On les appelle des philosophes... eh ! eh !

Ces philosophes font fi de notre droiture et dédaignent notre considération ; ils se moquent de notre Société : un mêli-mêlo de banquistes, d'apothicaires, de somnambules, de reporters, d'ingénieurs, de barbiers et de faiseurs de tours de gibecière, et pour rien au monde ils ne voudraient faire partie des honnêtes gens ; ils ont un superbe mépris pour cette catégorie d'individus, un mépris à cinq étages. Les honnêtes gens ! ces banquiers en caoutchouc que rien ne peut ruiner, ces exotiques personnages qui, sans moyens d'existence connus, reçoivent princièrement et auxquels on n'oserait faire avanie, ces veuves qui pleurent à verse des maris qu'elles ont impérialement trompés, ces fonctionnaires qui s'élaborent de jolis profits et le pouvoir qui ne flanque pas tout ça à la porte parce que le bruit ferait du tort au parti... tous d'honnêtes gens ! Ces critiques d'art qui ont chez eux des tableaux de tous les peintres dont ils encensent le talent, ces poètes larmoyants dont les soupirs s'évaporent dans les errances éthérées et qui, leur aérostation déclamée, rentrent chez eux, passent un gilet de flanelle par dessus leurs ailes, comptent la recette et rossent leur concubine, ces professeurs de musique dont les mains infatigables polissonnent dans les corsets de leurs élèves, ces grands d'Espagne réduits à blanc d'estoc et tenant écuries de courses, seigneurs honorés qui, sans un rouge liard, vivent en millionnaires aux frais de leurs croquants de fournisseurs, et ces bons vieillards doucereux, élus académiciens parce qu'ils sont de braves

gens qu'il faut faire connaître un peu, et le prolétaire d'assommoir qui revendique ses droits en méconnaissant ceux des autres, et son frère, le brave ouvrier qui pille les boulangeries ayant des pièces d'or dans sa poche, et aussi ces barons décavés mettant leur couronne sur des têtes de demoiselles mûres qui ont réalisé une jolie fortune en travaillant de leur personne... Tous d'honnêtes gens auxquels il ne faudrait pas marcher sur le pied, morbleu! Dans le monde, ce sont ces ménages huppés, enchevêtrés les uns dans les autres par un adultère réciproque très reçu, au point qu'ils ne s'y reconnaissent plus bien; en public, c'est l'attention et les premières loges occupées par des filles que paient d'honnêtes gens très enviés; dans la presse, ce sont de fades journaux bénins et velouteux, ne disant de mal de personne, écrits avec de l'orgeat, ils font d'excellentes affaires et ils ne s'enthousiasment qu'à la quatrième page célébrant, dans des boniments de queue-rouge, des liqueurs qui font ressusciter; dans la vie, c'est la protection installant des marchepieds commodes devant des niais incapables et dangereux, et octroyant à tous les membres de la famille de bons fauteuils dans des administrations solides... Avec les grands cœurs on trouve toujours moyen de s'arranger; ils ne détestent pas les accommodements, depuis le pur Bossuet qui écrivait les *Elévations sur les Mystères* et pinçait Mlle de Mauléon jusqu'à ce froid positiviste qui meurt tendrement dans les bras de son vicaire. Comme cela, tout autour de nous, il n'y a que d'excellentes gens; tout le monde veut en être : ces moralistes indignés qui font poursuivre les laitiers parce qu'ils ajoutent de l'eau à leur lait et qui laissent en paix d'honnêtes épiciers fabriquer du café avec de la terre glaise — ô progrès! — et transformer les denrées coloniales en poisons, ces présidents de sociétés de tempérance qui organisent des banquets mensuels, ces aventuriers pour lesquels il a fallu chercher des noms dans les langues étrangères, et tous ces jeunes gens odoriférants qui se targuent d'une délicatesse consommée parce qu'ils ont fait porter par un groom au commissaire de police un porte-monnaie trouvé sur un trottoir — et qui séduiront chevaleresquement la sœur d'un ami; et encore, ces bonshommes prodigues de protestations sans frais et qui, du ton le plus naturel, abusent de ce que le Destin est un sourd pour lui faire de généreuses propositions : je donnerais dix ans de ma vie! — farceur, donne donc dix sous aux pauvres. Enfin, c'est pour les scrupules de la conscience publique que nous avons créé de consolants euphémismes comme : l'art de guérir; au lieu de : petits tripotages, nous disons : la politique; et au lieu de ce vilain mot : mensonge, nous avons ce mot doré : diplomatie. L'intérêt prend des travestis coquets, irrésistibles et se fait galantin. Non, pas un vice, pas un défaut que l'honnêteté pudi-

bonde n'ait habillé d'un terme joli, costume décent devant lequel tous les chapeaux se tirent. Ce sont des transactions aimables, des accommodements qui finissent par nous faire prendre, en fait de gloires et de réputations, des vessies pour des soleils; de cette façon on trouve parfaitement d'honnêtes gens pour s'atteler à toutes les besognes et, dans la complaisante sérénité de leur conscience, ils se donnent grandement du respect les uns aux autres, ils jouent la comédie de la considération et font, enfin, de l'honnêteté une habileté qui jongle avec des articles de code sans les casser — comme avec des assiettes.

Et cependant — singularité! — la formule que l'on entend le plus, ressassée sur un mode *lamento*, c'est : les honnêtes gens sont si rares! Tout le monde la répète cette plainte, il faut donc croire que les filous s'en mêlent aussi, ce qui montrerait que beaucoup de braves voleurs ne cachent pas la désolation que leur inspire l'aspect de la société — ou bien que, parmi les honnêtes gens, il y aurait pas mal de dissimulés, jolis drôles qui font les bons apôtres. Ce serait alors à prendre l'honnêteté pour un extérieur qu'on se donne, quelque chose comme une mise de rigueur sans laquelle on est mal reçu : l'honnêteté serait en usage...

Mais à cet usage des originaux ne se soumettent pas; ils trouvent que les honnêtes gens c'est trop mêlé, et ils s'écartent. Avec une franchise qui nous choque, ils ne respectent pas ces traditions courantes : entre l'estime de ces honnêtes familles et la prison, ils choisissent la prison pour faire vivre les juges et les avocats — chers cœurs! — et ils volent; ces voleurs : on les appelle des philosophes... eh, eh!...

*
* *

Maintenant qu'une prudence malhonnête nous a dit de faire mettre des boutons aux poches de nos culottes, ce ne sont plus les pièces de vingt sous qui se perdent, — ce sont les millions qui disparaissent avec une subtile prestesse. Tandis que le commerçant placide, sa journée finie, sa porte verrouillée et la recette alignée dans le coffre-fort aux secrets multiples, s'étend aux côtés de sa ronde compagne et s'endort, le casque à mèche ramené sur le nez, ses économies, parties pour les vastes entreprises, dansent une sarabande délurée et mènent une jolie vie!... Il faut que tout soit imposant, grandiose; on se met donc à plusieurs, on se cotise pour faire une perte raisonnable dont on puisse décemment parler. Telle est la mission de la Finance : réunir les petits porte-monnaie pour confectionner un *krach* à sensation.

C'est l'universelle croisade de l'or. Il n'est si maigre manant qui, sentant quelques écus sauteler dans son gousset, ne s'enfle tout de suite comme une grenouille qui aurait lu les fables de La Fontaine; et vite ces petits serfs viennent prendre du service aux guichets des barons de la finance; ils veulent tenir garnison dans les banques, ces forteresses de la liquidation; et, sous la bannière du seigneur de l'escompte, les frêles fortunes s'en vont à travers les hasards des opérations à terme, à la conquête des différences alléchantes. Mais combien restent sur le carreau, de ces magots aventureux, et ne reviennent plus vers la chaussette qui était leur foyer paternel! Tant pis! la bagarre est ardente et l'on marche sur les morts — s'ils ne se font pas « reporter ».

La Bourse est le champ de bataille, et les capitaines, soldats d'aventure, sont de vieux routiers habiles à la parade sous une couverture en espèces; effrontés comme des gens qui se sentent la poche pleine, ces braves, enrichis après faillite, hâblent et vantent abondamment leur délicatesse, comme ces chauves qui parlent toujours de la chevelure extraordinaire qu'ils ont eue... » Comparer la Bourse à la forêt de Bondy est un préjugé absurde, disait Noriac, puisqu'il y a des gendarmes dans la forêt. » Dans cette halle aux fonds publics, librement, avec une galanterie audacieuse, le boursicotage secoue de l'or au nez des passants et leur fait, avec un signe qui frotte le pouce sur le bout de l'index, des propositions aimables. Ces promesses raccrochent et amènent les bourses assoiffées dans le mauvais lieu où se tripotent la frime et le report, où la fortune lascive se laisse caresser par toutes les mains. Là, au milieu du brouhaha, dans un jargon spécial, avec des procédés techniques et des signes mystérieux pour le profane, une foule opère, vend, achète, revend, trafique et triture cet amoncellement de papiers dans lequel flambent les fortunes. Dans la masse agiotante circulent, insinuants et insaisissables, les juifs — ces anguilles de la finance. D'autres clament et se déclarent les plus forts, lancent des promesses extravagantes et brassent de grosses affaires... Désolante faiblesse, c'est surtout en ces questions graves de revenus, d'avenir, engageant le bonheur d'une famille, que nous sommes niaisement portés à ajouter foi au jugement qu'un homme débite carrément sur soi-même. Nous entrerons de préférence dans un de ces magasins qui, en belles lettres dorées, s'annoncent comme « maison de confiance » — mais demandez donc au voisin si sa boutique n'est pas aussi une maison de confiance..., alors pourquoi cet avis qui ne signifie rien? Parce que nous avalons le qualificatif jeté effrontément; c'est un piège sûr qui prend aussi bien les vieux singes que la masse bêlante des petits béjaunes économes. A ce sujet, une histoire : il

y avait une fois une administration dont un membre possédait de gros intérêts dans l'exploitation d'un nouveau système d'éclairage électrique; ce membre fit un rapport proposant l'éclairage des installations au moyen du système qui lui était cher, et il terminait : enfin, Messieurs, la dépense d'établissement s'élèvera à dix-huit mille francs..., dix-huit mille francs, bigre! — Rejeté. Quinze jours plus tard ce même membre relut son rapport et il terminait : enfin, Messieurs, la dépense d'établissement *ne* s'élèvera *qu'à* dix-huit mille francs..... *qu'à* dix-huit mille francs! — Adopté.

Le mot possède cette puissance illusionnante et tout le monde n'est pas bien convaincu, au fond, que le kilo de plumes pèse bien autant que le kilo de plomb. Ces mots insidieux sont les ailes qu'on attache aux mauvaises entreprises; ainsi les affaires se lancent. Des rapports dans lesquels les adjectifs scintillent comme des miroirs à alouettes, établissent, chiffres et décimales à l'appui, des rendements mirobolants; comme exactitude, cela ressemble aux batailles représentées dans les journaux illustrés, et ces généreuses promesses sont de la famille des protestations calligraphiées — ou *saligraphiées* — au dos des photographies. Les mots nous ruinent, et le capitaliste mordra à cet hameçon doré, parce qu'il a faim de dividendes; toute notre existence sonne la monnaie : l'or convoité est le grand levier, puisque tout s'achète dans ce siècle à vendre. Les conceptions les plus aventureuses trouvent à faire souscrire leurs titres, les plus vastes exploitations sont voulues et consenties par le public actionnaire — et l'imbécile pauvre et narquois, arrête sa méditation interloquée, trouvant — ô illogicité! — que c'est dans les histoires qui ne tiennent pas ensemble qu'il y a le plus de colles... Ces étrangetés, ces dislocations à surprises, ces cabrioles financières produisent des singularités, des controverses surprenantes, des subtilités tortueuses comme l'exception de jeu; et on rencontre des farceurs qui, pour arrondir une somme de fr. 13,000-63, posent : 10,000 francs et laissent religieusement les 63 centimes; on découvre des consciences sur lesquelles une pièce de dix sous pèse beaucoup plus que cinquante mille francs, — mais ce qu'on ne trouve pas — le phénomène serait stupéfiant, — c'est un banquier qui ne parle pas l'allemand.

(A suivre). JAMES VAN DRUNEN.

BÉNÉDICTION

La blanche Poésie, épouvante des Mères!
L'adolescent nimbé d'azur et de chimères,
Le bel enfant pensif, l'effroi de leurs Parents!
Combien de mots ailés, de soupirs implorants,
Murmurèrent tout bas tes vibrantes douleurs,
O toi qui n'as connu que la bonté des fleurs!
Maudits, tes cheveux blonds! Maudit, ton front superbe!
L'avare pèse l'or dans le poids de la gerbe;
Les parents pèsent l'or dans les cheveux d'enfants.
Et s'ils vont dans la vie, calmes et triomphants,
L'âme pleine de lys, rêvant de choses blanches,
Loin du bruit de la foule et sous l'ombre des branches,
Avec les papillons, les oiseaux et les vers,
Ils sont maudits, ils sont ingrats, ils sont pervers!
Nul glaive n'est assez tranchant pour leur supplice;
Nul poison assez âcre au fond de leur calice,
Ils ignorent, le soir, le sourire des Mères!
Et dans leurs yeux profonds point de larmes amères
N'obscurcissent le ciel dont ils sont descendus,
Pour l'idéal brisé, pour les rêves perdus,
O pur évangélisme, ô résignation!
Leur main incline encor sa bénédiction.
Doux Seigneur, ils ont pris sur tes brûlants autels
Cette Lyre où dormaient des sanglots immortels,
Pris cette âme enfantine et jusqu'aux bords remplie
De naïve indulgence et de mélancolie;
C'est Dieu qui leur apprit à se mettre à genoux,
Aveugles tourmenteurs inhumains, devant vous,
N'ayant dans la douceur de leur œil transparent
Que le désir d'aimer et le songe enivrant;
C'est pour vous que cette âme ignorée et choisie
Cueillait innocemment les fleurs de poésie;
C'est pour vous qu'ils foulaient de leurs petites mains
Les clartés de la vigne et les pourpres des roses,
Qu'ils étaient ces agneaux bêlants dans les chemins,
Pomponnés de grelots et de bouffettes roses!

Les laisser blancs et purs, dites, c'était si doux,
Les laisser s'endormir, le soir, sur vos genoux.
Oh! laisser dans leur âme un amour bien vivant,
Alors que l'amour même, ô délire, se vend,
Lorsque l'espoir humain ne sait plus que descendre!
Dans l'encensoir éteint, laisse rêver la cendre;
Dans l'enfant endormi, laisse rêver l'amour :
Peut-être un feu divin le rallumant, un jour
Fera jaillir la flamme et bleuir les parfums?

Priez en souvenir des poètes défunts!
Puisqu'ils n'ont pas compris, ces pères et ces mères,
Où t'emportait l'essor des fuyantes chimères,
Que pour tant d'innocence et de candide orgueil
Tu n'as eu que des mots de haine, et pour ton deuil
Les jappements des chiens et les fouets des bourreaux;
Puisqu'ils ont eu la crainte étrange d'un héros
Haussant son casque d'or dans le calme des cieux,
Ah! puisqu'ils ont eu peur de te fermer les yeux,
Puisqu'ils ont peur du Grand, puisqu'ils ont peur du Beau,
Ah! puisqu'ils t'ont couché tout vivant au tombeau,
Je veillerai, pieux, ta cendre et ta mémoire,
Je mettrai sur ton front les palmes de la gloire,
Grand poète insulté de lâches funérailles!
Le ciel a couronné l'enfance que tu railles;
Demain purifiera les hontes d'aujourd'hui!
Vois, ce qu'ils adoraient est presque évanoui.
Mais devant ces lauriers que le temps va jaunir,
Mais devant ces affronts, l'ironie et l'insulte,
Enroule autour de toi la pourpre de ton culte
Et ne lève les mains, enfant, que pour bénir!

GEORGES KHNOPFF.

MEMENTO

Les Vieilles actrices et *Le Musée des Antiques,* par J. Barbey d'Aurevilly, in-16 elzévirien. Librairie des Auteurs modernes, 16, rue d'Argenteuil. Prix : fr. 3-50.

L'esprit français, l'esprit du prince de Ligne, de Beaumarchais et de Chamfort, le mot de Saint-Simon qui coupe un homme en deux et l'épithète qui l'empale, la verve gauloise dans ce qu'elle a de plus endiablé et de plus gentilhomme, tout cela si loin, si perdu de défunt, revit et pétille dans les *Vieilles actrices* et le *Musée des Antiques.*

En 1868, dans la *Veilleuse,* aujourd'hui oubliée, M. Jules Barbey d'Aurevilly, le théoricien et l'historien du dandysme, fit du pistolet en prenant pour cible tous les grotesques du salon du théâtre et des lettres. Voilà ces cartons, dit-il, dans sa préface, comme s'il sortait de chez Gastine Renette. « On verra si c'était bien visé » et ces trois mots de préface, semblable à celle de l'*Amour impossible,* qui fait si bon marché du livre, ont une allure dandye tout à fait inimitable. Mais ne nous prenons pas au jugement que M. d'Aurevilly fait sur lui-même ; il y a dans ce livre, écrit de verve et d'un « enlevé » merveilleux, trois morceaux de maîtrise qui seraient à mettre dans des morceaux choisis : Thérésa, Déjazet, Berryer. Ces deux premières pourtraitures laissent bien loin les deux pages trop citées de Veuillot et de Saint-Victor et, avec Berryer, la page devient de Tacite et juge à jamais comme Méry a jugé Talleyrand.

En dehors de ces chefs-d'œuvre, quel poème en prose à propos de Mlle Adèle Page, « simple comme bonjour et mélancolique comme bonsoir ». Puis le cinglement enveloppe dans un tourbillon de mots emportant le morceau ; « Mlle Duverger, cette vitrine où le prince Demidoff expose la sienne », et Aubert, le vieux paillard scribe de la musique française, et M. de Saint-Georges, le « Père éternel du livret », et le prince de Brunswick, « ce principe cocotte » ; « Poli, polyglotte, polygame, Cydalise Philarète Chasles, Barbier », « le Laferrière des poètes », Feuillet de Conches, « ce gros rat gris rongeur d'autographe » ; La Guéronnière et Limayrac, « ces vessies de parole, ces flûtes de l'accompagnement politique ». Ensuite *Antiques et Bleues* et MMes Collet, Sand, Niboyet, Bousquet, Olympe Audouard, André Léo, Ancelot défilent fouaillées de railleries : le grand manteau bleu Taylor n'y échappe pas et Prévost Paradol, le jeune antique, cavalier inhabile et emporté par son cheval au milieu des cent-gardes de l'impératrice, fait cul-de-lampe à ce livre d'une verve si continue, d'expressions si inventées, de comique si fin, qu'il donne une idée presque juste de l'unique et incomparable causeur qu'est M. Barbey d'Aurevilly.

***

L'*Union des jeunes compositeurs,* dont on avait vaguement parlé en décembre, s'est éveillée avec le printemps, à la veille du mois de mai... et des hannetons. Elle a donné une audition d'essai ; histoire de tâter le terrain.

Ce concert avait un vice d'organisation : ces Messieurs avaient oublié de nous y inviter. Nous y sommes allés tout de même, et nous nous réservons de reparler d'eux plus longuement, quand leur société sera constituée et leur union consolidée Puisse-t-elle faire leur force !

N. B. On nous demande si les dames sont admises à faire partie de la société ? R.S.L.P.

***

Le *Livre du Désir,* par la princesse Anna I. Dinska, *poèmes en prose,* illustrés par et d'après les grands maîtres, 300 figures, in-4° elzévirien, tiré à 517 exemplaires. Librairie des auteurs modernes : 10 francs.

Que peut contenir cet in-4° rose et or, dont la couverture, signée Louis Legrand, représente un enfant qui veut la lune et un amour dont on coupe les ailes ? A la première page ornée d'un adorable encadrement du maître émailleur Claudius Popelin, on lit : «... Ecrit en russe, il devait paraître à Moscou ; mais on m'a assuré que les censeurs de Notre Père le Tsar trouveraient du nihilisme entre les lignes et diraient « veto ».

« Lors, j'ai traduit mon livre en français, et à quelque chose, la censure tsarine est bonne ; devenues *poèmes en prose,* mes poésies m'ont paru meilleures ou moins mauvaises et se rattacher — oh ! très loin — à quatre très beaux livres de prose française : le *Gaspard de la nuit,* d'Aloysius Bertrand, les rythmes oubliés de Barbey d'Aurevilly, les poèmes en prose de Baudelaire et la lanterne magique de Théodore de Banville » ; et plus loin « Mon effort est celui d'une étrangère à se faire aussi Parisienne que possible, acceptez, dames de France, ces fleurs françaises, écloses en

serre russe et que vous offre d'ardente sympathie, une barbare. »

Voilà le premier mot du livre et voici le dernier.

« Ennuyée ou amusée que tu sois, lectrice, l'épigraphe d'entre les lignes, était : la princesse s'amuse, et je te dis gaminement : la princesse s'est amnsée. »

Critiquez donc doctement avec un auteur qui vous rit au nez? Et cependant entre la prétention du début, et le « je m'en moque » de la fin, il faut y regarder.

Peut-être, venant dans l'énorme tas des puérils livres d'étrennes, ce *Livre du Désir*, est-il rehaussé par la banalité des autres? Peut-être son originalité de destination, car il est seul avec son *Altesse la femme*, à s'adresser aux mondaines? Peut-être son origine russe? Tous les « peut-être » de mysogénie littéraire n'empêchent pas que l'on soit singulièrement pris par ces poèmes en prose, écrits à la diablesse et qui dégagent une *odor di femina*, mais avec quelque chose à la fois de subtil et de plus fauve que chez nos Francaises.

Ce qui saute aux yeux, à toute page, c'est un bâillement d'ennui, prêt à tout; une grande dame, un jour de pluie au moral a égratigné du papier, et détendu ses nerfs à changer sa moue en rictus Baudelairien. Ni rose, ni bleue, ni verte, singulièrement noire, est l'encre du *Livre du Désir*: l'ironie du *Zodiaque parisien* et des *Désirs modernes*, avoisinent parfois le grand sarcasme des *Fleurs du Mal*. L'ironie à jet continu est d'une rareté extrême dans les œuvres féminines, surtout l'ironie visant les concepts et non les personnes; eh bien! pour la nature d'esprit, non pas pour l'envergure bien entendu, la princesse Dinska est — une Mademoiselle Baudelaire.

Il faut lire les vingt poèmes des *Peines perdues* pour comprendre cette ironie russe qui n'est ni de l'humour, ni de l'ironie, mais quelque chose de particulier et de nouveau, indéfinissable.

Quoique le *Livre du Désir* ne soit pas du tout un livre enfantin, il est d'une portée si désillusionnante qu'on peut le dire moral et propre aux plus prudes personnes du sexe auquel M. Legouvé devait sa mère.

Si bizarre est le texte, l'illustration ne reste pas en deçà; on tombe de Georges Clairin à Léonard de Vinci, de Béraud à Fra Angelico; d'une frise de Saint-Aubin à une onciale gothique, et les puristes se blesseront de la profusion même des ornements typographiques et des figures à toute page; mais il fallait suivre les poèmes, et partant reproduire leur disparate dans l'illustration.

Tiré à petit nombre, ne devant jamais être réimprimé, je conseille à tous les amateurs de le posséder comme œuvre typographique et l'illustration sans analogue et je conseille à toutes les dames de le posséder aussi comme une des plus singulières éclosions de la plume féminine contemporaine.

Seul peut-être à rendre un arrêt, j'estime, que tout en restant un ouvrier littéraire qui sait mal son métier et qui s'en moque — la princesse Dinska ne peut être désignée que par ces deux mots, se diminuant l'un l'autre :

« Mademoiselle Baudelaire ».

J. P.

***

A côté de situations rasantes, surrasantes et contrerasantes, la direction d'une revue en présente souvent d'infiniment drôlatiques. C'est ainsi que nous recevons périodiquement les œuvres d'un poète incompris, imprimées sur *cartes de visite* et adressées par petits paquets charmants.

Voici une de ces cartes, prise dans le tas :

HOMMAGE

A UN ILLUSTRE BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ.

Sonnet.

Homo sum, et nihil humani
a me alienum puto...

S'il est des gens sans foi, cupides, inhumains,
Insensibles et sourds aux préceptes divins,
Hommes au cœur de fer, l'âme galvanisée;
Dans tout trafic impur, ardents à la curée,

Subtils agioteurs, accumulant des biens,
Pour qui tout un poème est dix fois mille riens,
Qui devant le Veau d'Or, la face prosternée,
N'invoquent que ce dieu dans leur prière athée.

Je connais un héros! de sentiments meilleurs :
Un saint homme de bien qui nous venge, d'ailleurs,
En faisant des heureux de toutes les manières.

Le héros que je chante, est un homme en renom.
Il est de noble race et porte bien son nom.
C'est le grand Philanthrope: AIMÉ BARON D'AGNIÈRES!

JULES BLANCARD.

Président d'honneur de divers Instituts poétiques français et étrangers; Vice-Président des Sauveteurs de la Nièvre.

Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme). octobre 1883.

A Monsieur le Commandeur AIMÉ BARON D'AGNIÈRES, membre distingué de plus de trois cents sociétés savantes ou humanitaires, dignitaire à divers titres d'ordres de chevalerie de toutes les parties du monde!

Officier de l'armée territoriale de la Seine, Président-Fondateur des Sauveteurs de Courbevoie, etc., etc., etc.

***

La librairie européenne C. Muquardt vient de faire paraître le *Rétablissement du pouvoir temporel du pape* par le prince de Bismarck. Un volume in-8° de 88 pages. Prix : fr. 2-50.

Notre caractère anti-politique et notre programme nous empêchent de faire autre chose qu'annoncer ce livre.

***

Une seconde édition de l'*Être social*, de M. Armand Hayem, vient de paraître chez Félix Alcan.

Cet ouvrage se recommande aux philosophes et aux hommes d'État. C'est à la fois un traité de sociologie et de politique plein de vues scientifiques, d'idées originales qui méritent de fixer l'attention surtout dans un temps où les principes, qui semblaient les plus solides, sont de tous côtés remis en question.

***

Un groupe d'étudiants de l'Université de Gand, composé de MM. Pierre Poirier, E. Biddaer, A. Claus, J. Dufort, J. Gaspar, E. Hublard, G. Loppens, P. Reuter et A. Story, s'est formé l'année dernière pour inaugurer la publication périodique d'un annuaire académique. Le premier volume en vient de paraître imprimé avec beaucoup de goût et orné, en frontispice, du portrait de l'éminent professeur M. F. Laurent Outre les éphémérides universitaires, le tableau du personnel enseignant, des institutions académiques, des inscriptions au rôle, etc., qui forment la matière technique du livre, on a eu la bonne idée de relever le livre par une partie littéraire dont les éléments ont été pris parmi les groupes jeunes. La Jeune Belgique ouvre la marche par des vers mélancoliques de Rodenbach et les prières mystico-païennes de Max Waller que nous donnons plus haut; les clercs de *la Basoche* y donnent avec ensemble et nous pointons un tas de jolies choses finement écrites par MM. Quillard, Darzens, Pirus, Stranard, Raymond, du Coron, Ajalbert, Goffin, Chevrier, Michaël, Berg, Chainaye, Maudonsky, Hatto, Fontainas, Vierset, Frison. Tout cela forme une anthologie vraiment artistique et nous félicitons de tout cœur et de toute confraternité les étudiants qui ont ordonné ce bel écrin.

***

Miss América, par M. Félicien Champsaur, chez Paul Ollendorff. Ce roman, étude à la fois vive et délicate de vierge, où se déroule l'aventure la plus osée, la plus originale, est une impression très artistique et intense de la vie élégante. Le succès est à cette œuvre distinguée, d'une profonde portée, en son alerte et suprême modernité.

Inutile de chercher parfois comme dans un précédent livre de M. Félicien Champsaur, *Dinah Samuel*, de vrais noms sous ceux des personnages de ce roman parisien, *Miss América*.

Tous et toutes accaparent lecteurs et lectrices jusqu'à la fin et les laissent sur un vague rêve avec un désir de retourner à des pages curieuses et préférées.

C'est, pour le public de sélection qui lit et qui vit, un livre essentiel à connaître, typique et passionnant.

***

Vient de paraître : *Dictionnaire synoptique d'étymologie française*, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune et en divers groupes: Latin, grec, langues germaniques, celtique, anglais, italien, espagnol, portugais, arabe, hébreu, hongrois, russe, langues slaves, langue turque, langues africaines, asiatiques, américaines, australie et polynésie; interjections, jurons, langage enfantin, noms de lettres, notes de musique, onomatopées, fiction littéraire, mythologie, noms propres, noms de peuples, noms géographiques; étymologie douteuse ou inconnue, par Henri Stappers.

Un volume in-8°, cartonné, de 700 pages. — Prix : fr. 7-50.

VICTOR HUGO

I

Notre père est mort, il est parti ; son âme, en ce moment, se mêle à l'Ame suprême, dans la ronde lumineuse des astres.

Il a fermé les paupières, prononcé quelques paroles d'amour, puis le phare de ses yeux s'est éteint, et la famille littéraire a pleuré.

Nous ne voulons pas faire ici la biographie de Victor Hugo. Le reportage s'est emparé des moindres minutes de sa vie, et depuis dix jours, c'est à qui gagnera la course du fait-divers. Déjà l'on discute et l'on clabaude, tandis que l'ombre du Maître est encore debout, sous l'Arc de Triomphe. Les partis se battent pour mettre la main sur sa pensée, alors que Victor Hugo fut de tous les partis ; il leur fit cet honneur.

Il faudra des mois et des années pour juger l'œuvre de Victor Hugo ; il est trop grand pour qu'on le mesure aujourd'hui ; l'éloignement nous manque.

Quatre grandes phases littéraires appartiennent désormais à l'Histoire : La Renaissance avec Rabelais, le siècle de Louis XIV avec Corneille, le dix-huitième avec Voltaire, le nôtre avec Victor Hugo.

De la préface de Cromwell *et de la bataille d'*Hernani, *date la liberté du Verbe. La toge romaine disparaît dans les apothéoses de l'Art nouveau ; la langue secoue ses chaînes, le Romantisme est né.*

Chateaubriand abdique en faveur du poète qui vient. Victor Hugo prend le drapeau et appelle les armées. Le Cénacle

se réunit, de grands hommes y font la garde, mais tous reconnaissent le Maître, le Seul.

Qu'il repose. Il aimait les fleurs, et les fleurs couvrent son cercueil; il aimait les hommes et les hommes le pleurent.

Il a eu les obsèques d'un souverain; le dernier grand qui, avant lui, passa sous l'Arc de Triomphe fut le roi de Prusse; Victor Hugo y est resté trois jours et sa présence a purifié la place.

Maintenant le bruit des musiques funèbres s'est éteint; le poète est endormi; son rêve le berce, il a chanté les étoiles, il est près d'elles.

Son dernier mot est sublime comme sa vie: « Je refuse l'oraison de toutes les Églises : je demande une prière à toutes les âmes, je crois en Dieu. »

II

Hier, pour la première fois depuis le froid hiver, j'ai ouvert, sans frissonner, ma fenêtre et me suis accoudé à mon balcon. J'ai salué la nuit caressante, et le frisson des arbres m'a répondu. Il y avait dans le silence des sérénités inconnues et des douceurs exquises.

Longuement je suis resté dans la contemplation; le ciel reposait dans sa tranquillité bleue. La lune était blanche comme un visage de phtisique, et des souffles sans force balançaient, dans les jardins, les branches.

Ce premier moment d'été, nous ne le chanterons jamais assez. Les poètes l'ont glorifié dans leurs vers, et cependant on la rechante avec joie, cette fête du front que caressent les brises et cette joie du regard qu'apaise l'infini nocturne!

On ne l'a pas dit encore. Le jour où notre grand Homère mourait, la nature s'est révoltée. Un ouragan passa sur la contrée et des rameaux se détachèrent des troncs, et des

arbres séculaires se rompirent avec un bruit plus humain que des sanglots. A une heure, au moment où Victor Hugo mourait, où la nouvelle sinistre courait d'un bout à l'autre de la terre, le vent déchaîné semblait la répandre aussi, dans le fracas et l'épouvante.

Aujourd'hui, le Maître repose, et le printemps rayonne. La gloire de la Lumière correspond à celle de la Mort, et les deux resplendissements rivalisent à la même heure.

Devant la nuit qui s'épand, pareille au linceul étoilé du grand poète, nous nous laissons aller à ce charme — romance si l'on veut! — des choses qui dorment, qui rêvent et qui pleurent, et nous songeons avec une tristesse méditative à ces vers douloureux d'un jeune poète :

« O nuit! ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pas se font légers et ta voix endormante
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante! »

29 mai 1885.

MAX WALLER.

La *Jeune Belgique* n'a pas été représentée en corps aux obsèques de Victor Hugo. Plusieurs des nôtres s'y sont rendus, isolément, sans mission. Nous n'avons pas voulu perdre notre modeste couronne dans les montagnes de fleurs qu'on dépose sur la tombe du grand mort.

Des bouts de drapeau sortaient de ces monceaux parfumés : drapeau tricolore, drapeau bleu, drapeau rouge. Notre obole fleurie est liée par un ruban couleur de soleil et d'espérance, et nous attendons, pour la mettre sur le sépulcre de notre Sauveur littéraire, que l'encens ait dissipé les miasmes politiques dont on a empesté ses obsèques.

A VICTOR HUGO

I

O vieux Maître expiré dans la raideur farouche
D'un glaive éblouissant qui survit aux combats!
Nous nous interdisons de venir sur ta couche
Verser la lâcheté des larmes d'ici-bas!

Nous saluons ton deuil avec des chants de fête;
Nous suivons ton convoi d'un cœur stoïque et fort :
Pour celui qui s'endort dans ta pourpre, ô poète!
L'heure de la naissance est celle de la mort!

Sous un nouveau soleil ton espoir vient d'éclore;
Ton sépulcre est pour nous un berceau triomphant :
Car tu t'es envolé vers la suprême aurore,
Solennel comme un Dieu, simple comme un enfant!

II

Meurs! Tu nais dans la chair des éphèbes de France,
Qui, le cœur embrasé d'une immense espérance,
Tous, les fils du sang rouge et les fils du sang bleu,
Sous le drapeau des lys ou l'étendard de feu,
T'auront dans leur poitrine à cette heure enflammée
Où doit jaillir du sol une autre Grande-Armée!
Tu combattras en eux, invisible et vivant!
Tu seras la splendeur des sabres dans le vent,
La fierté des clairons qui chantent dans l'histoire,
Et les soleils couchants qui, les soirs de victoire,
Font rêver les soudards à l'esprit des aïeux!
Et lorsque dans Paris, mutilés, glorieux,
Et traînant derrière eux la honte des barbares,
Les soldats rentreront aux appels des fanfares,

Ils te verront soudain, tous ces hommes nouveaux,
Leur apparaître en songe au fond de leurs cerveaux,
Pâle, et tel que t'ont vu les aïeules éteintes!
Alors sur l'horizon, rouges, de lauriers ceintes,
Soufflant à pleins poumons dans leurs trompes d'airain
Et barrant le ciel roux d'un geste souverain,
Dans un ouragan d'or où luira par rafales
L'éclair lancéolé des aigles triomphales,
Dans le tragique essor de leurs grands palefrois,
Filles des peuples morts, filles des anciens rois,
Laissant leurs crins sanglants flotter sur leurs épaules,
Se cabreront vers toi les batailles des Gaules!

ALBERT GIRAUD.

L'ADORATION LITTÉRAIRE

A Georges Rodenbach

'est notre Dieu qui meurt et qu'on emporte, mon cher ami, dans la pourpre de ses grands vers et tout ce que nous dirons de la mort ne sera jamais aussi liturgique ni aussi grandiose que ce qu'il en a dit lui-même. Taisons-nous et ne faisons pas de bruit banal autour de ce départ. Acceptons le comme s'il l'avait voulu et ordonné lui même, et continuons en nous le culte que depuis longtemps nous lui rendions. Car c'était bien un culte, n'est-ce-pas? C'était vaguement ceci : Au fond d'un entrecroisement de lumières jaillies de sa poésie, sous une clarté épique, faite de luisances d'armures et de glaives dardés, une tête apparaissait, une tête, où tenait le monde. Elle était énorme, parce qu'elle masquait le plus large cerveau qui fut; elle était douce, parce qu'elle avait souffert. La Légende, qui est la seule histoire des poètes, nous rapportait que notre Dieu était venu prêcher jadis une doctrine nouvelle, une doctrine qui répandait le beau autour d'elle, comme une torche la clarté. Elle nous disait encore qu'il avait lutté longtemps, que des Pharisiens l'avaient accusé faussement, qu'un empereur l'avait chassé de son empire et qu'il s'était envolé dans la grande tristesse de la mer, au loin. Que là, comme les prophètes dans le désert, qui devenaient fauves et farouches, à vivre en face de l'infini, et qui surgissaient parfois

environnés de foudres, lui s'était montré, armé d'un livre plus éternel que la plus indestructible épée. Qu'il avait véçu, là-bas, vingt ans, loin du monde, solitaire.

Après, que nous importait, qu'à Paris, avenue d'Eylau, habitât un homme dont, chaque année, on célébrait l'anniversaire, avec des fleurs et des paroles grandiloques, et que la foule, qui va où va le bruit, l'acclamât comme son roi.

Nous n'aimions pas ces cris et ces fanfares et ces saluades au balcon et ces sourires et ces poignées de main et ces tintamarres de peuple laché autour d'une célébrité de journal. Ce n'était pas, le Hugo serein, pareil aux Dieux, grandiosement tranquille que nous rêvions. Aussi, bien vite, nous retirions nous dans la silencieuse religion de l'âme et, pour louer le poète, regardions nous en nous-mêmes.

Là son culte n'a jamais changé. Pour les autres, il n'était qu'un écrivain, le plus grand du siècle, qu'un humanitaire, le plus large, qu'un révolutionnaire, le plus respectable; pour nous il était Dieu; il le sera toujours.

Et nous songions aux apothéoses romaines, aux grandes figures historiques que la mort élévait aux cieux et classait à leur vraie place, comme des forces de la nature, à côté des Jupiter, des Apollon, des Minerve, ces autres puissances terrestres devenues divines.

Hugo est le plus récent des Dieux, il continue son éternité, et désormais les soleils publieront sa gloire, et les aubes et les midis et les crépuscules.

Au surplus, que sont les Dieux sinon des êtres comme lui. Un homme colossal paraît, étonne la terre, s'efface en grandissant toujours, toujours. La légende s'en empare, lui donne la stature de marbre! Puis les générations viennent et passent, la mémoire obsédée par cet énorme souvenir qu'elles se transmettent. Les poètes font le reste : ils créent le Dieu.

C'est fait. Non par nous, mais par nos maîtres, par Banville, par Gautier, par Baudelaire.

Disons encore qu'il est des esprits revenus de tout, esprits en ruines, saccagés, nocturnes, où de tels cultes sont inévitables. Ce que ces esprits eussent été aux époques jeunes de l'humanité, leurs rêves qu'ils ne diront pas, le leur disent. Ils vivent de lointain. Ils se meuvent par la pensée et le désir dans un monde épique ou règnent les Héros, les Géants et les Vierges, où des silhouettes de choses énormes, avec des attitudes de sphinx et des gestes immobiles de trophée, s'étagent comme un amphithéâtre de montagnes. Ces esprits ont la haine de ce qu'ils voient et la fascination de ce qu'ils imaginent. D'abord la fermentation de leur colère s'est épuisée sur l'humanité, ensuite sur eux-mêmes. J'en connais qui ont éprouvé une joie

satanique à se constater mauvais, à se détruire, à se maudire. Cependant ces haines là passent; une nonchalence y succède, qu'on est tenté de nommer sagesse. Ensuite la sérénité nait et bientôt la belle douceur triste. Et d'étape en étape on aboutit à une vie inconsciemment chrétienne. Alors, ayant fait le chemin de croix autour de son âme, un tel besoin d'adoration surgit une telle poussée de dévotion opprime, qu'il faut des Dieux, des Dieux, des Dieux!

Ah! mon ami, combien il est bienfaisant et consolant, d'avoir pour ces heures de résurrection d'enthousiasme un Dieu tel que Hugo, à dresser dans la pensée. Nous avons soif de respect à témoigner, faim de prière; nous voulons crier des louanges à travers le vent, nous sommes des cœurs d'enfants remplis de myrrhe et de cinname, et devant ceux qui raillent, qui sourient, qui insultent, devant tous, nous mettons un orgueil à ne rien taire de notre fanatisme. Oui, nous croyons en Dieu, nous croyons en celui qui créa la *Légende des Siècles*, qui remua toute la nature, toute la matière, toute l'âme, qui saisit, dans l'ampleur de ses alexandrins, les aurores, les couchants, les plaines, les monts, le firmament, l'abîme, la mer, qui donna son, lumière, parfum, à l'univers entier, qui tordit la foudre par dessus les crimes, qui auréola de ciel l'innocence humaine, et qui n'est pas mort.

EMILE VERHAEREN.

Le 23 Mai 1885.

A VICTOR HUGO (1)

Reddite ergo, quæ sunt Cæsaris Cæsari.
Evang. sec. MATTH. XXII, 21.

En Espagne autrefois, terre des mœurs antiques,
Quand un roi, visitant ses villes poétiques,
D'un vassal, quel qu'il fût, bourgeois ou chevalier,
Avait touché des pieds le seuil hospitalier,

Pour orner désormais ses lares historiques,
Son hôte, se forgeant des fers allégoriques,

(1) Nous croyons intéressant de donner ci-dessus deux pièces dédiées par André Van Hasselt au Maître.

Signe d'un nœud que rien ne pouvait délier,
Appendait une chaîne à son toit familier.

Roi de la poésie et de l'art, à cette heure
Où tu franchis le seuil de mon humble demeure,
Ta présence consacre à jamais tout ici.
Mais je ne me suis pas forgé ma chaîne aussi;
Car tu le sais, ô toi que j'admire et que j'aime,
Depuis plus de vingt ans je la porte en moi-même.

28 janvier 1852.

A M. VICTOR HUGO

PARTANT POUR L'ILE DE JERSEY

Navis, quæ tibi creditum,
Debes Virgilium...
Reddas incolumem, precor.
HORAT., *lib. I*, carm. 3.

Si l'aigle, du désert des nues
Domine les champs spacieux,
Où l'œil des montagnes chenues
Voit seul les routes inconnues
Qu'il trace dans l'orbe des cieux;

Du rossignol, dans les vallées,
Si les échos harmonieux
Aux brises des nuits étoilées
Égrènent les notes perlées,
Ces diamants mélodieux;

L'humble bouvreuil dans le silence
Cache son nid humble et discret,
Et jamais son vol ne s'élance
Loin du rameau qui le balance
Au bord du lac de la forêt.

Ainsi, maître, ta poésie,
Ta poésie est tour à tour
L'aigle qui, dans sa fantaisie,
Mesure la route choisie
Que le soleil fait chaque jour;

Ou le rossignol sur sa branche,
Qui module ses doux concerts,
Quand, sur sa tige qui se penche,
La rose, urne vermeille, épanche
Ses plus frais parfums dans les airs.

La mienne est le bouvreuil qui chante,
Dans l'ombre des grands bois caché,
Bien loin de la foule méchante,
Sombre arène où tout désenchante
L'esprit sur les hommes penché.

Dans la forêt calme et profonde,
Dans son palais fait d'un buisson,
Pas une voix qui lui réponde,
Pas un écho qui porte au monde
Une note de sa chanson.

Parfois seulement, dans sa route,
Quelque voyageur égaré,
Au fond des taillis où l'on doute,
Un moment s'arrête et l'écoute
Assis sur le gazon moiré.

Ou quelque errant chasseur qui passe,
Tenant son fusil à la main;
Ou quelque berger qui repasse
Quand le soleil a dans l'espace
Décrit son lumineux chemin.

Pourtant un soir, un soir, ô maître!
O noble cœur, ô noble esprit!
Dans sa solitude champêtre

Ma muse te vit apparaître,
Poète couronné proscrit.

En ses rêves, nuit sans aurore,
A ton soleil inattendu,
Quel jour charmant tu fis éclore
Quand ta voix eut, penseur sonore,
Au cri de sa voix répondu!

« *Salut! salut! te cria-t-elle.*
« *Salut! ô chantre souverain!*
« *Descends de ton char qu'on dételle*
« *Et de ta vassale fidèle*
« *Franchis le seuil, mon suzerain.*

« *Repose ta tête meurtrie*
« *De tes combats mon chevalier,*
« *Et sous ma charmille fleurie*
« *Oublie un moment ta patrie,*
« *Hélas! si tu peux l'oublier.* »

Là, sous mes ramures ombreuses,
Tu t'arrêtas quelques instants;
Et puis, dans tes routes fiévreuses
Tu rentras, ô géant qui creuses
Un si grand sillon dans le temps,

Mais du moins sous mon vert ombrage
Je t'ai vu, rayonnant proscrit,
Prêt à rentrer dans ton orage.
Tu m'as dit ce grand mot : Courage!
Qui reste dans mon cœur écrit.

Maintenant, maintenant qu'importe
Soit le passé, soit l'avenir?
Le temps peut frapper à ma porte :
Il n'a dans tout ce qu'il m'apporte,
Rien qui vaille ton souvenir.

14 juillet 1852.

ANDRÉ VAN HASSELT.

LA MORT DE L'ART

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange.
RACINE. Air connu.

A IWAN GILKIN.

L'aube pleurait des perles dans les roses..... et des miroitements doux tremblaient au bout des branches, au bout des branches fatiguées du sommeil de la nuit et qui, dénouant leurs étreintes, se redressaient lentement, comme suppliant la lumière naissante. Une adoration faisait palpiter les feuillages et des frémissements d'ailes joyeuses agitaient les ramures, les ramures où la pourpre lumière du matin vibrait en glissements suaves. Le ciel d'un bleu sombre, très pur, ainsi qu'un immense saphir, était vers l'Orient, tout éclaboussé de sang et d'or. On eût dit qu'un *grand vaincu rayonnant* expirait à l'horizon, dans une gloire, pour quelque régénération mystérieuse... ..

Et tout à coup l'astre creva les nuées oranges, resplendissant comme une espérance, puis soudain pâlit, s'effaça, disparut. L'avait-on même vu, le météore superbe que la terre semblait, mystiquement rêveuse, prier — et qui ne venait pas, qui ne venait *plus*. L'aurore prit des tons cuivrés de crépuscule ; de longues fusées rougeâtres traversèrent le ciel, les fleurs implorantes retombèrent sur leur tige en un désespoir mou et un long silence commença. Les roses laissaient choir leurs pétales souffrantes et les gouttes scintillantes qui miroitaient au bout des branches étaient maintenant pareilles à des larmes, de vraies larmes, des larmes de feu, qui pleuraient la mort universelle. Car on sentait bien que si *Il* mourait, tout allait mourir. Et les lumineuses blessures de l'astre entrevu saignaient étrangement.

Puis les rouges insensiblement disparurent de la voûte d'infini qui étreignait la terre muette et terrifiée comme un couvercle écrasant. Il semblait que le grand corps là-bas couché saignât toujours, mais ce sang avait maintenant des reflets bleuâtres et sinistres de lames d'épées, et aussi, il paraissait plus pauvre et plus lent, il ne jaillissait plus en lances transperçantes, mais il coulait toujours, irréparablement, noyant tout, les épouvantes avec les ultimes joies des choses finies. On sentait que plus rien ne pouvait l'arrêter. Il s'épandait incessamment, comme conscient de son horreur et silencieux lui-même d'effroi. C'était un ruissellement ininterrompu qui submergeait inéluctablement, sans bruit, sans remous et, chose plus terrifiante encore, incompréhensible, sans mouvement eût-on dit. Quand

cet engloutissement sombre eût tout étouffé, tout, on vit alors des événements bizarres.

Çà et là dans la masse flottante qui devenait lentement liquide, il y eut des luttes suprêmes. Les tressaillements derniers agitèrent sans doute le grand corps qui sombrait sous les eaux. De rouges gouttes de son sang superbe jaillirent en révolte, et dans la tourbe roulante, elles paraissaient des lumières ou des yeux, telles des étoiles qui seraient tombées dans la mer. Un dernier effort des flots uniformisants les engloutit et tout redevint noir.

Plus d'horizon, à présent. Un océan sans phares, sans astre, sans ciel. Un sourd clapotis d'ondes visqueuses, impitoyables à tout ce qui brille, qui console, qui espère. Des eaux gluantes qui étouffaient. Toute une sordide vase d'égout, grouillante de bêtes immondes, à peine entrevues, mais devinées dans cette mer écœurante. Le balancement baveux de ces vagues obscures, faisait vaciller avec ses répugnants hôtes, ce monde déséquilibré. Même, éperdûment, il se sentait devenir oblique, sans pouvoir se ressouvenir de l'horizontale.

Et le grand cadavre revint à la surface et flotta, encore vaguement lumineux. Et, glaçante horreur, il éclairait maintenant ce néant. On voyait qu'on ne voyait pas – qu'on ne voyait *plus*. Tout était mort, les bêtes grouillantes mêmes, soupçonnées tantôt, n'existaient pas. Il n'y avait plus d'horizon et plus de ciel; le regard une fois lancé ne s'arrêtait plus et ne pouvait revenir. Lente, sur cette étendue sans fin, oblique, et qui semblait tomber sur cette noire mer d'encre, sur cette mort de tout, luisait cette ultime lueur qu'on sentait, bientôt *devoir mourir* aussi.

Elle avait un éclat bleuâtre de phosphorescence et le ventre énorme, gonflé, ballonnant, la soutenait comme une flottante veilleuse. Un incurable navrement avait ployé les jambes et les bras dans les ondes, et la tête aux longs cheveux d'or était depuis longtemps disparue. Sous les vagues s'émiettait toute cette pourriture dernière ; des lambeaux verdâtres et décomposés tombaient. Une pestilence emplissait l'air, une odeur fade de sépulcre ou de charnier.....

Le grand cadavre flottait, vaguement lumineux. Brusquement l'étincelle suprême s'éteignit.

Et ce fut tout, alors, — *Tout!*

JULES DESTRÉE.

MYSTICISME

Mon cœur se sent repris par ton alme fraîcheur,
O prière divine, ô prière que l'âme
Reçoit pieusement des lèvres d'une femme,
La Mère, sœur de l'ange en fluide blancheur;

Mon cœur se sent fleurir de lys et de cantiques,
Ainsi qu'aux soirs lointains où mon âme d'enfant
Enrôlait sa vaillance aux bataillons mystiques,
Pour disputer le Monde à l'enfer triomphant.

Et quand la Nuit épand la neige de ses ailes,
En prosternation aux pieds des blancs autels,
Où veille la douceur des lampes éternelles,
J'entends le grand frisson des psaumes immortels.

Dieu songe encore au fond de nos âmes blessées,
Ne sens-tu pas bleuir le glaive de la Foi
Dans l'ombre et le secret de tes fières pensées?
Oui, Marie est ta reine, et le Seigneur, ton roi!

Désire le baiser de ces lèvres plaintives
Qui, devant la fureur des prêtres triomphants,
Effeuillaient doucement ces paroles naïves :
« Laissez venir à moi tous les petits enfants! »

Offre ton âme aimante à la Vierge des Vierges
Ceinte de cœurs saignants et de glaives ailés,
Afin qu'elle réveille, oublieuse, les cierges
Dans l'église où priaient les calmes Exilés.

Lorsque l'on couchera mon corps avec mes armes,
Au triomphe du Mal, à l'heure de la Mort,
Laisse neiger sur moi les archanges des larmes,
O prière indulgente à l'enfance qui dort;

Laisse fleurir sur moi la rose ensanglantée
Où le chant du calice expire en pleurs de miel!
Oh! oui, je me souviens qu'à ta voix enchantée
Les étoiles semblaient pensives dans le ciel!

GEORGES KHNOPFF.

EMILE MATHIEU

Une figure osseuse cordée de muscles, le front haut, la peau carminée d'un afflux de sang qui allume un grésillement dans les yeux clairs, et ces yeux reflètent l'homme d'un nervosisme actif, travailleur matinal vivant sainement de soleil, nature ardennaise du forestier de Champlon, — son aïeul, — affinée par une génération d'artistes, dilatée de cœur et de cerveau à force de science et de vie profonde. L'avancement de la lèvre inférieure soulignant d'un trait narquois cette physionomie, lui fait le sourire diabolique — d'un diable, au fond, très doux — que Satan, le chef, enverrait au paradis terrestre pour expier ses mansuétudes.

Deux êtres sont en lui : un poète et un analyste. C'est l'analyste qui a produit *Georges Dandin*, un travail de dramaturgie musicale et d'algèbre harmonique où la science ligotte et bâillonne l'art; un dessin net et vigoureux, mais craquant comme du bois mort. J'ai toujours considéré comme un vilain paradoxe cette « lyrification » des mannequins de Molière et de leurs cacophonies en jaune. Du Molière, c'est laid, mais du Molière en musique, c'est bien pis. Je puis me tromper, à plus forte raison, je passe.

Mais, depuis *Georges Dandin*, la plume qui l'écrivait s'est déliée, la matière symphonique moins compacte, dépétrée de cette compression du fond par la forme, ouvrée d'une main plus souple, s'est diluée, liquéfiée, pour ainsi dire, imprégnée de lumière. C'est que l'auteur a reconnu son organisme reflété dans un coin de nature, et dans la carcasse du dramaturge a surgi le poète qui s'était indiqué dans le *Hoyoux*, qui vient de s'affirmer dans *Freyhir*.

Par le *Hoyoux*, son premier poème ardennais, Mathieu abordait une manière nouvelle. Adoptant la seule expression musicale possible parce que, au contraire du drame, elle condense tous les détails d'analyse en une synthèse, il se moulait à ces tableaux de plein air, un style plus lâché,

mais aussi plus savoureux, et cette manière très personnelle exprimait bien ce coin de terroir dont il a tout le sang, un sang limpide coulant et grouillant comme la rivière clairette à son lit de cailloux.

Freyhir accentue sa personnalité et la développe. Par l'effort accompli comme par l'effet obtenu, elle efface le *Hoyoux*, cet essai, cette prime œuvre qui n'était de la seconde qu'une esquisse, car si elle lui est supérieure non seulement par les dimensions, mais par l'intensité d'expression, elle en procède directement. L'une et l'autre ont été travaillées sur le même plan; on y retrouve des parties exactement correspondantes comme le chant du forgeron et le chant de l'homme au « han ! », le passage du ténor dans le *Hoyoux* : « Sans rien penser, ni faire... », et, dans *Freyhir*, l'air de la soprano : « Avec quel soin maternel », de ravissants dessins mélodiques. Enfin cette symphonie d'introduction qui, des deux côtés, condense toute l'image de l'œuvre et qui dans *Freyhir* atteint à une intensité saisissante et révèle une vigueur et une justesse d'expression qu'on ne soupçonnait pas en Mathieu. Par comparaison, le *Hoyoux* n'était qu'une bluette aquarellée de sons; *Freyhir* est un morceau solide campé d'un coup de brosse vigoureux et large; mais avec les qualités, les défauts ont grossi. L'analyste a « retransparu », jetant sa goutte d'eau froide à travers la poésie panthéistique des strophes, et le philosophe, qui chantait la misère du peuple chez le forgeron, est revenu chez l'homme au « han ! » bâtir des théories sur le déboisement des forêts. « Laisse à l'Ardenne ses grands bois », est-ce une prière de barde? en ce cas, les bardes ont tort de prier dans le langage algébrique des hommes qui alignent des idées en équations; cela les rapproche trop de la terre, et risque de compromettre leur influence en haut.

La Nature a, par le simple regard et l'émotion physionomique, des invocations plus éloquentes, et je me demande si le parfait artiste ne devrait pas se dispenser de tout jugement, puisque le jugement tue l'impression *pour la disséquer*. C'est l'éternelle question de l'art social. Je l'ai rappelée, le mois dernier, en parlant d'Huberti, et nous ne sommes vraiment pas loin cette fois de la musique didactique que je craignais. Un brouillard d'utilitarisme alourdit notre atmosphère; Mathieu y a laissé maculer son inspiration et c'est le gros reproche qu'on lui fait. La première partie de *Freyhir* l'a définitivement affermi en donnant la mesure de sa force et le caractère de son esthétique, mais l'œuvre complètement belle que nous attendons de lui ne le sera réellement que dépouillée de toute thèse idéologique. *Freyhir* eût pu être cette œuvre, s'il n'en avait donné que cette superbe *Symphonie de la forêt* désattiffée de son commentaire.

Dans notre art, où se fusionnent les ethnologies les plus diverses, Mathieu

offre une personnalité complexe. Ce n'est ni un blond tendre ni un exubérant ; c'est une nature engrisaillée, froide parfois à force de réserve et sèche et dure à force de sobriété, mais si délicate et sensible aux moindres impressions qu'elle reste très fine coloriste dans sa monochromie. Son fluide — si l'on admet que tout sensorium dégage un fluide à notre imagination — ressemble à cette buée de mélancolie qui enveloppe le romantisme de Schumann. Mathieu n'est point de la croisade flamingante; il admire les Flamands dans leurs personnalités sans s'accrocher à leur doctrine; je lui crois trop d'éclectisme pour s'emballer à la suite d'un drapeau, ce drapeau fût-il le sien, car sous la fièvre d'action qui l'anime, on perçoit vaguement l'indifférentisme gouailleur de ceux qui, doutant de tout, finissent par douter d'eux-mêmes.

HENRY MAUBEL.

N. B. Un troisième numéro des « Poèmes ardennais » s'intitulera : *Le Sorbier*.

PAIEN !

A MON AMI JEF L...

inq heures du soir. Sous le large portique dont l'ogive de granit noirci s'ajoure avec des ténuités de dentelle, s'appuie au mur une pauvresse, infirme, la figure vieux buis, embéguinée de noir. L'échine ployée en avant, elle tend vers les passants sa main tenant une sébille, main jaune comme cire et d'un froid de chair morte où des veines, se tordant en nœuds, saillaient.

Et sur un rythme triste et lent, elle implore, psalmodiante, la charité des âmes pieuses.

Les vêpres ont commencé. Au dessus du bourdonnement continu et sourd des conversations à voix basse et du grincement des pieds de chaises sur le marbre des dalles, l'orgue plaque ses accords, grondant et formidable comme la colère de Jéhovah, Dieu grand et jaloux.

Devant l'autel, où s'étale, resplendissante, la fastueuse orfèvrerie des calices et des saints ciboires, officie gravement un prêtre, debout, le dos tourné aux fidèles; et sur l'étole scintillante aux lumières des cierges, brûle, dans des feux de paillettes d'or brodées, l'agneau symbolique. Aux côtés du prêtre, deux enfants de chœur en lévite rouge écarlate et surplis blanc de guipure, balancent, dans un rythme alenti, des encensoirs d'argent. La

fumée d'encens monte vers la voûte profonde en se tordant en spirales d'un bleu doux, en se roulant en volutes hésitantes qui, déchiquetées par un courant d'air insensible, se déchirent en flocons vaporeux dont le brouillard assourdit d'un tain gris-pâle les ors.

La prière commença, silencieuse et recueillie, coupée par les litanies du prêtre et les hosannas du chœur. Les voix, pures et claires, se mêlaient aux accords de l'orgue qui, s'alanguissant dans un *smorzando* doux et suave, se fondaient en une harmonie consolante et attendrissante comme le pardon d'une mère ou l'amour d'une vierge.

J'écoutais, bercé comme par les sons d'une musique à laquelle l'éloignement mettait une sourdine d'une douceur et d'une délicatesse infinies.

Une paix s'épandait dans les voûtes élevées où la lumière pâle du jour qui s'éteint s'assombrissait encore de la polychromie lourde des vitraux aux nervures de pierre. Et rêvant, je suivais des yeux les nuages des encens qui montaient, se perdant dans le noir des voûtes, lorsque devant mes yeux, clos à demi, dans une béatitude, un point bleu parut, imperceptible d'abord, puis, trouant les ténèbres, comme un scintillement lointain d'étoile, il grandit, s'étendit en arc avec la lenteur inexorable des choses fatales et bientôt vibra, immense, en ciel d'un bleu idéalement pur, idéalement bleu. Ce bleu, c'était le bleu cru, le bleu sombre des ciels des pays aimés du soleil, le bleu noir du saphir, profond et grandiose comme une rhapsodie d'Homère et non le bleu pâle de notre ciel d'Occident, bleu de turquoise, doux et mélancolique comme un *lied* allemand. Et sur ce bleu des blancheurs apparurent, nettes et franches, et bientôt, sur le fond du ciel sombre et immobile comme une draperie immense, se découpa le fronton triangulaire et se ciselèrent les feuilles d'acanthe sauvage des chapiteaux d'un temple corinthien. Les colonnes frêles s'élançaient droites dans un envolement blanc de marbre que les baisers brûlants du soleil avaient hâlé de teintes roses, tendres et pâles.

Et par les larges entre-colonnements, je voyais, se dressant dans tout l'orgueil de sa nudité sublime, Aphrodite, la grande Déesse! La lumière filtrant par le velum teint de pourpre l'inondait de reflets rosés qui couraient en frissons sur le grain de sa peau... elle vivait, elle souriait, belle à adorer à genoux, belle à faire mourir de désir!

Et le soleil, ardent et refléchi par toute cette blancheur, irradiait ce temple de marbre dans une gloire flambante...

*
* *

La vision radieuse a fui, mais son souvenir me reste et, comme un rayon de soleil, perce, vivant et clair, l'enténèbrement du présent.

Je suis païen! Je renie nos cultes modernes, froids comme la caverne d'un anachorète, leurs primitifs asiles, et sombres comme une saga scandinave.

Je les hais, leurs temples, vieilles cathédrales de sombre granit que ronge au flanc une lèpre noire et humide, où, accolées aux tours, qu'enlacent à la brume dans des cercles magiques, des vols de chauves-souris aux ailes noires et velues, grimacent d'horribles gargouilles et d'hystériques chimères, tordant leur râble saillant sous leur peau écaillée; où, entre les vitraux aux nervures arachnéennes, s'ennuient, noirs et frustes, dans des niches aux saillies brisées, des saints inconnus, tandis que dans le mystique clair-obscur des nefs se prosterne la tourbe mélancolique des pénitentes en mante noire ou processionne le solennel cortège des prêtres tonsurés et glabres, dont les costumes écarlates ou sombres allument la réminiscence rouge des flambants auto-da-fé, ou fait revivre la triste et gothique vie monacale où l'âme humaine, défaillante, clamait vers le Créateur et s'éteignait, enfin, étouffée par le noir ennui et la mystique désespérance.

. . . . . .

Je les hais et les renie, ces temples et ces cultes, et je suis païen, païen comme Gautier, païen comme Henri Heine, païen comme Banville!

GUSTAVE RAPIÈRE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LES ŒUVRES ET LES HOMMES, par Jules Barbey d'Aurevilly (1).

L'Asymptote de l'imagination c'est l'esprit critique. Presque jamais cette flèche divine de l'individualisme n'a pu se faire un arc de cette courbe de la raison, qui affermit le tir et double sa portée. Balzac, son Immensité Balzac, a cru à Meissonier et à Fenimore Cooper, disant de lui-même cette imbécillité : « Je suis un Gérard Dow. » Eh bien! c'est un écrivain aussi passionné que lord Byron, et le type le plus éclatant de la personnalité maintenue tout le long d'une œuvre considérable, qui nous donne aujourd'hui l'imprévu spectacle d'un Sagittaire, posant ses traits de feu sur l'arc du raisonnement; et cet archer lyrique, devenu un archer critique, non moins admirable, en se

(1) *Les Œuvres et les Hommes : les Critiques ou les Juges jugés* (1re série), in-8° de grand luxe, 403 p.; couverture rouge et noire repliée. Prix : fr. 7.50. chez Frinzine, rue Bonaparte, à Paris.

dressant, crève à la fois ces deux plafonds que les critiques dans le goût du jour, qui est tudesque, mettent en éteignoir sur le génie et le talent, pour en prendre plus aisément la mesure; c'est l'objectivité et la subjectivité que je veux dire. Ce parquement des natures spirituelles s'applique aux incomplets : M. Renan, par exemple, touche-t-il à l'Ecclésiaste, il le bonhomise; au Cantique des Cantiques, il en fait une pastorale dialoguée, et pousse enfin par la bouffonnerie de la subjectivité jusqu'à expliquer saint François d'Assise l'auteur même de *la Vie de Jésus*. M. Leconte de Lisle, au contraire, retient son pouls, son haleine, son cœur et même sa haine, de façon à ne plus être qu'un réflecteur de Chenavarderies en démence; ce poète devient peintre, et au lieu de vibrer humainement, réverbère des fresques décoratives dans le goût de la *Tentation de Saint-Antoine*.

L'intellectualité complète veut à la fois et la subjectivité sans laquelle il n'y a pas d'émotion, et l'objectivité sans laquelle il n'y a ni compréhension ni jugement. Moi, qui crois au dogme de l'individu, comme s'il était révélé, et qui n'accepte la théorie des milieux générateurs que pour les talents mineurs, je trouve en M. Barbey d'Aurevilly, cette dualité, qui n'est pas nécessaire à la grandeur; car Lamartine et Musset, qui en sont privés, sont très grands — mais qui augmente toujours l'écrivain, parce qu'elle le double en facultés et en horizon.

Imaginez-vous un Memmon de la conversation, qui, à la première sollicitation, s'envolera avec vous, dans le mystère et le scrutement du dogme, et qui goûtera aussi le couplet de Désaugiers; un fanatique de Balzac qui aime Virgile; un admirateur de Michel-Ange et de toute force, qui sait se plaire à Prudhon; un homme enfin, qui vibre toujours et instantanément à tous les contacts de l'idée, du sentiment et de la forme; qu'on le mette sur n'importe quel terrain de la pensée, à l'improviste il y marche avec la plus familière aisance; un être si doué qu'il est toujours *accordé*, rend un sentiment personnel à n'importe quel pizzicato, — tel est M. Barbey d'Aurevilly dans son intimité.

Cette incomparable sensibilité du cerveau ne suffirait pas à constituer le critique, et pour être compris j'irai jusqu'au truisme. Qu'est-ce qu'un critique? Celui qui a un criterium; et un criterium est une doctrine précise qui solutionne les x de la cogitation, depuis le péché originel jusqu'à l'extrême *Devenir*. Or, à considérer le plus célèbre des critiques, Sainte-Beuve, qui fut parfois Sainte-Bévue, non seulement il n'a aucune métaphysique, mais pas même de perspective; il ne se souvient jamais de la place hiérarchique de l'auteur dont il s'occupe dans l'histoire littéraire, il n'a qu'une place où tous, petits et grands se succèdent. M. Paul Bourget, le plus aimé des critiques actuels, n'a d'autre criterium que son impression qui est subtile, délicate, exquise souvent; mais une impression ne saurait être un jugement. Expliquer un écrivain, développer ses théories, cela est excellent, mais c'est la moitié de la critique; montrer le dilettantisme de M. Renan c'est être psychologue, le critique doit prononcer sur ses travaux et ses idées; la *Vie de Jésus* de Renan résiste-t-elle à la réponse de Gratry? Après la pourtraiture de l'homme, le métaphysicien doit apparaître et examiner les idées. Or, la

critique des idées, personne ne la fait, et personne ne la demande : aussi ai-je peur que l'incompréhension des lettrés eux-mêmes qui a accueilli *Ce qui ne meurt pas*, ce chef-d'œuvre, n'accueille aussi les *Œuvres et les Hommes*.

L'injustice est l'habitude invariable, et la coutume consacrée, dès qu'il s'agit de M. Barbey d'Aurevilly ; et le seul sentiment qu'on lui montre, on le lui attribue, parce que ce grand homme d'action qui n'a pas pu agir, a criblé de railleries, en certains lieux, les ridicules du temps ; qu'il a vengé le goût, cruellement, des vieilles actrices, on l'a dit injuste, de parti pris. Surtout quand jugeant le socle de Gœthe trop haut et que, pour le diminuer, il l'a, ma foi, renversé ; les Germains français ont crié à l'iconoclastie. Enfin ceux qui ont lu la conclusion des *Prophètes du passé*, discours sibyllin, page immortelle et que salueraient d'enthousiasme les grands politiques, comment espérer que cet homme qui a, lui seul, gardé le dépôt des vérités sociales où s'étaient commis de Maistre, de Bonald et de Saint-Bonnet, fasse écouter sa parole de catholique. Qu'importe, du reste ? Quand on est trop grand pour son temps, il faut attendre la postérité. Il est écrit dans toutes les sacristies de France « défense d'avoir du talent et silence au génie » et dans toutes Loges « défense de trouver du talent à un catholique. » Entre ces deux hostilités, la haine du beau, qui caractérise le clergé et la haine du vrai qui est l'essence de la franc-maçonnerie, un écrivain ne doit songer qu'à ses pairs. C'est pour eux que M. d'Aurevilly a confié à M. Frinzine le soin d'une édition complète des *Œuvres et des Hommes*, et cela formera l'imposant ensemble de vingt-cinq volumes in-8°. Le nombre a ici son importance, comme la grandeur de la nasse quand on veut prendre tout le poisson d'une rivière, car il s'agit de tout l'œuvre du siècle et même de tous les siècles. Chaque fois qu'on rééditait un ancien, M. d'Aurevilly, passant par dessus le commentateur, allait à l'œuvre ; ainsi dans ce volume des critiques, Villemain est l'occasion de Pindare ; M. Guizot, celle de Shakespeare ; M. Rigault, celle d'Horace ; M. de Champeaux, celle de Villon ; M. Talbot, celle d'Hérodote ; M. Gérard, celle de Thucydide. Pour la quantité et la variété, les *Œuvres et les Hommes* n'ont rien à envier aux *lundis ;* mais les lundis ont beaucoup à envier ici. Une individualité telle que l'auteur des *Diaboliques* ne supporte point le parallèle ; je ne veux que souligner la supériorité que donne en critique cette imagination qui a fait de Michelet le premier de nos historiens, lorsqu'il n'est pas le plus détestable des Vaudois. Avec la supériorité que le catholicisme communique à ses fidèles, M. d'Aurevilly me semble tenir dans la critique la place correspondante à celle de Michelet dans l'histoire avec plus de justesse et de justice, c'est-à-dire avec plus permanente perception de la réalité des hommes et un maintien incomparable des prémices de jugement.

Ces articles, devenus des chapitres, se relient par unité de conception qui confondrait le public, s'il était susceptible de percevoir un effet de synthèse ; et au service de son opinion, M. d'Aurevilly a toujours ce qu'on ne voit à peu près jamais en ces matières à pédants, la verve, le primesaut de l'expression, la pensée en un mot, l'épigramme barbelée et sifflante, et aussi

l'enthousiasme, cet aigle qui emporte l'homme, comme Ganymède, jusqu'à Dieu ! Et puis, l'imprévu d'idées et d'expressions le plus attachant, la nouveauté de l'aperçu, l'inventé du tour et de l'image, la profondeur et même la gaieté, voilà les impressions d'une première lecture de ce livre dont je vais tâcher, par des citations, de donner une idée. D'abord, c'est Villemain, le premier critique en date du siècle : « Ce Gorgias manque.... rhéteur et bel esprit à force de mémoire, le Jules Janin de l'Université et de l'Académie... » Comme Janin, il n'a jamais mis l'effort de sa pensée que dans les artifices et les combinaisons de langage. Mais, du moins, dans le style de Janin on sent un cerveau qui aime la langue avec ses entrailles. Il a de l'Erigone ivre dans sa manière; mais l'Erigone sait se renverser sur son thyrse et rejeter, avec un geste délicieusement ivre la coupe à laquelle elle a bu par dessus son épaule rougie .. Gens de forme tous les deux, l'un est une sensibilité, l'autre qu'une mémoire. Artistes en mots, et puisque nous avons écrit ce mot là, modistes de phrases, l'un est modiste pur sang, l'autre n'est que l'industrielle » et quelques pages après, à propos de l'*Essai sur Pindare :* « ... Cet homme qui chantait les lauréats olympiques, était lui-même une nature de lauréat... un Robert Southey, le Robert Southey du roi Hieron... très grec, très thébain, et quand il n'était pas très thébain, très syracusain dans le grec.... Chanteur de temple et de palais, un premier violon de chapelle, comme l'a dit Voltaire, poète dont le sens intime est perdu ; son inspiration n'est plus qu'une lettre morte, d'un fini vraiment grec, mais elle est finie dans un autre sens, comme tout ce qui ne s'appuie point à la grande nature humaine, la seule chose qui ne périsse pas. » Comparez cette instantanéité de coup-d'œil aux longs bafouillages des hellénisants de profession et avouez que l'illumination du génie laisse en arrière les sages lanternes des humanistes contemporains. Chez M. d'Aurevilly, comme chez Michelet, la critique est encore de l'inspiration, leur esprit ne déduit pas, il voit électriquement : et ils nous donnent une vue instantanée, qui ne peut être que toute erreur ou toute vérité ; est-ce subjectif, est-ce objectif, je ne sais? jugez-en par ces paroles sur Homère et Virgile : « Cimes d'égale hauteur qui forment un sommet unique, ils sont tous les deux d'une originalité transcendante et première. Ils sont différents comme l'homme et la femme qui, séparés et unis pourtant, font ce prodigieux Androgyne que l'on appelle l'humanité, couple littéraire sans analogie dans la poésie du monde, car la Bible est l'esprit de Dieu et les poèmes de l'Orient ne sont guère que de l'opium fumé qui rêve et se tord au soleil. Homère et Virgile sont l'Adam et l'Eve de la poésie, telle que l'homme en possession de toutes ses puissances, la conçoit et la réalise. Homère est l'homme et Virgile la femme, idée très simple, mais que, pour cette raison sans doute, tous les parallèles ont oublié... Sainte-Beuve lui-même, qui darde si bien sa lancette dans la veine des sujets dont il veut nous faire voir le sang. Il l'aurait comparé à une Niobée féconde et puissante, mais restée pieuse et sauvant ses magnifiques enfants de la flèche irritée des Dieux. Il nous aurait fait sentir que la jeune femme ne l'est pas seulement par le rythme du sein sous le mouvement du cœur, mais qu'il l'est encore par son amour pour le vieil

Homère et par tout ce qu'une longue intimité laisse après elle, par la pudeur discrète des plaisirs qu'il en a reçus ! » Ce parallèle magnifique se développe avec une ampleur et une phrase *togata*, auprès desquelles les normaliens, ces Saliens du culte greco-romain et leur bugle de classe font rire ! Voici des lignes du croquis de Sainte-Beuve critique, et non du véritable poète, Joseph Delorme : « Mabillon des babioles, aiguiseur de notes en épigrammes, commère comme trente-six langues de femmes pour en faire parler une trente-septième, le petit homme de la rue Montparnasse revivra dans la mémoire de ses contemporains comme le touche-à-tout le plus curieux, le plus acharné et parfois le plus puéril de son siècle. » Et à côté de ces sévérités, des réhabilitations, le tableau de la canaillerie, de Voltaire et toute sa séquelle de drôles, envers de Frénon, « le plus grand honnête homme et le plus grand critique du XVIIIe siècle. » Ailleurs, ce contempteur perpétuel de l'Académie efface l'épithète de concierge que Victor Hugo a infligé à M. Nisard et montre ce puritain littéraire prononçant le meilleur jugement sur le grand Byron. Dans le *Musée des antiques* Philarète Chasles est rallié sur ses *ridicules*, il est ici loué de ses pages parfois sybillines. Après la juste exécution de Prévost-Paradol, commence un morceau d'une singulière saveur, « tempéré de tout, voilà donc Horace » : Puis Joubert, le Luini de Platon et le grand Shakespeare à propos de la traduction de Guizot ; les *Deux masques* de Paul de Saint-Victor et le *Carlyle* et le *Stuart Mill* de Taine ; Rivarol. Enfin, MM. Demogeot Lenient, Campeaux, Talbot, Gérard, Lacretelle, Vian, lui sont occasion pour juger la littérature française du XVIIe siècle — la Satire en France, au moyen-âge — Villon — Hérodote — Thucydide — Lamartine — Montesquieu, et le livre se ferme sur M. Ernest Hello, ce grand mystique ignoré. Ce simple index des chapitres ne suffit-il pas à dire l'intérêt extrême de ce livre, même pour ceux qui ne possèdent pas les cinq volumes précédemment parus et qui vont reparaître dans cette édition Frinzine tout à fait digne de cette œuvre qui, dans cinquante ans d'ici, restera comme le grand jugement du siècle, par l'écrivain qui en est aujourd'hui la gloire la plus hautaine. Malgré son horreur de la hiérarchie, notre pitoyable fin de siècle veut des étiquettes sur les flacons et sur les hommes, et je n'en ai point à mettre ici, non plus que de parallèles à faire. Le génie s'explique par lui-même : et la plaisante farce que serait l'explication de M. d'Aurevilly par le milieu.

Il a une unité de doctrine et de doctrine catholique d'une permanente et sempiternelle orthodoxie théologique ; il a l'imprévu de l'idée, la faculté d'évocation d'une époque, la psychologie la plus profonde, le lyrisme le plus envolé ; il a de l'esprit comme au XVIIIe siècle et de la foi comme au XIIIe. C'est beaucoup tout cela, en un homme, mais si cela y est, et je l'affirme, puis-je le taire ?

Certes, je ne méconnais pas le bistouri si curieux de l'analyste Sainte-Beuve, ni l'entrevue lumineuse de Chasles, ni la modération de M. Nisard, ni la vacuité de M. Villemain, ni la polissonnerie de M. Pontmartin : mais si j'avais à choisir entre tous les critiques, je ne vois pas celui que je relirais ; mais je sais bien que je garderais les *Œuvres et les Hommes* ; et pour la

même raison qui faisait préférer l'*Odyssée* à Nodier, parce que tout le camp des Grecs m'intéresse moins que le seul Ulysse, et que l'erreur du génie est encore plus lumineuse que la raison du talent; mais M. d'Aurevilly se permet d'avoir l'un avec l'autre, dernier grand penseur romain, il semble que tout ce qui a fait le génie latin : lyrisme, clarté, logique et esprit flambe en ses œuvres son crépuscule magnifique.

Je serai éternellement reconnaissant à la Belgique des sympathies qu'elle m'a spontanément montrée, et je suis heureux d'écrire ceci à sa louange : Lorsque Victor Palmé, sur l'injonction d'un bas-bleu, retira de la vente trois volumes des *Œuvres et des Hommes*, sous la menace de perdre la clientèle du noble faubourg gâteux, ce fut la Belgique seule qui épuisa l'édition entière. Ce simple fait mérite d'entrer dans l'histoire littéraire, pour l'honneur des lettrés belges, et de toute l'autorité qu'ils voudront bien me prêter, je les convie à cette grande épopée critique des *Œuvres et des Hommes*. A Paris, on apprécie, et c'est tout; en Belgique, on admire et l'admiration est le seul sentiment possible, ce me semble, devant ce dernier latin, qui porte à la face de la truanderie envahissante, l'armure de toutes pièces du moine-militaire, du templier du verbe, de l'*écrivain catholique*, dans la plus magnifique acception de ce mot, le plus glorieux peut-être à écrire, car il énonce l'universalité du beau dans l'absolu du vrai.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A ANVERS

(*Premier article*)

On commence à se retrouver aux Beaux-Arts d'Anvers. Le grand désordre se catalogue, le chaos s'éclaire, l'encombrement s'étiquette, l'entrepôt se change en Salon.

Déjà dès aujourd'hui, il est impossible d'examiner en un jour les œuvres d'art exposées.

Les visiteurs peuvent donc, si bon leur semble, affluer. Pourtant, nulle encombrement n'a lieu.

Les galeries de peinture sont désertes comme les promenoirs d'un cloître et l'on se demande si même aux temps d'été, de soleil et de cohue, elles se rempliront.

La raison?

Dame! elle est toute simple. La raison? La vraie? C'est qu'il est cupide, ou, si vous préférez le synonyme, c'est qu'il est anversois, d'avoir coupé

en deux l'Exposition universelle, d'avoir créé deux locaux, séparés l'un de l'autre par la voie publique et par une pièce de vingt sous.

A Paris, à Londres, ailleurs, partout, un unique prix d'entrée donnait accès à tous les pavillons, salles, musées, annexes, divisions, subdivisions; on allait du palais du Champ de Mars au Trocadéro, muni du toujours même et valable ticket.

A Anvers, il faut deux billets, d'un franc chacun, l'un pour les arts (!) industriels, l'autre pour les arts, que l'Académie appelle plastiques.

Les peintres et les sculpteurs ne reçoivent donc que des visites rares.

Les étrangers et les Belges flairent dans cette inédite rétribution supplémentaire, un de ces innombrables et minuscules moyens de leur manger les Louis et les Napoléons par miettes et défilent devant les galeries sans entrer.

Eux qui ne donneraient pas vingt sous pour voir le col et les seins de la Venus de Milo, ne les abandonnent évidemment pas, sachant qu'il y a des Slingeneyer sous roche.

A part cette préliminaire critique, l'organisation et l'aménagement des locaux de l'Exposition sont bien compris. La lumière est parfaitement distribuée, la dimension des salles bonne, l'ornementation sobre et nullement provinciale, la tenture de fond convenable. On se sent là non pas dans un sanctuaire — le mot est banal — mais assurément dans une maison d'art. L'atmosphère et le milieu sont au point. Et l'absence de la foule, la solitude, le silence, la tranquillité peu agréables à MM. les organisateurs sont exquis pour le dilettante.

On a mené âpre guerre de plume contre le jury. L'affaire est un rien ressassée. Je préfère m'abstenir d'en parler pour ne point empailler des arguments et des réflexions qui n'étaient vivants d'intérêt que lorsqu'on les a brandis pour la première fois.

Ce qui domine toutes les impressions recueillies, c'est l'envahissement de l'Europe par l'art français. En Italie, chaque maître parisien a son pendant ou plutôt son décalque, en Norwège, l'impressionnisme absorbe tout ce qui est jeune et vivant; en Autriche, ce sont les peintres de 1830 qui règnent encore, bien que les moins rétrogrades s'inspirent de Laurens et de Bouguereau; en Angleterre, Bell a des tendances manettiennes, Salomon a une mollesse toute maladive et décadente, Armitage s'en tient encore à Léopold Robert. La moins française de toutes les écoles européennes est, somme toute, l'école belge. La Hollande est également autochtone, nous verrons comment.

On a pour programme, dans la presse belge, de mener rude campagne contre la gallomanie dont nous sommes atteints et d'anathématiser, à grands gestes, Paris, ses pompes et ses œuvres. La besogne est devenue courante et les articles qui brassent ces idées-là sont tombés en plein lieu commun.

Aussi est-on tout étonné que nos artistes subissent la France beaucoup moins que les autres peuples.

Il y a évidemment disproportion entre les clameurs poussées et les

dangers qu'on redoute, entre les bras levés au ciel et le motif qui les dresse en longs points d'exclamation vers les astres. Et, chose piquante, c'est que les peintres qui font le plus de tapage autour de l'art flamand, autour des traditions flamandes et nationales, sont précisément les moins flamands et les moins nationaux. Ainsi, toute l'école d'Anvers qui se croit préposée à la garde de la Toison d'or de notre peinture, est précisément celle où le sang, la sève, la vie artistique flamands circulent le moins. Est-ce un Flamand Verlat? Est-ce un Flamand Van Luppen? Est-ce un Flamand, un vrai, Schaefels? Et De Keyser? Et Van der Ouderaa? Et Ooms? Et Claus? Et Verstraete? C'est d'intention que je cite les vieux et les jeunes ensemble pour montrer que dans le passé mil-huit-cent-trenteux comme dans l'avenir, l'art flamand n'a été ni ne sera à Anvers.

Parmi ces peintres, beaucoup se figurent être de leur race, à traiter des sujets flamands, à encombrer leurs tableaux de laitières campinoises, de gars de ferme de Borgerhout, de maraîchères de Berchem et de ruraux de Putte. D'autres, pour rester les fidèles de la tradition, refusent obstinément de sortir des pratiques d'antan, du métier pénible, des colorations lourdes et bitumeuses, du faire petit et mesquin. Ils ont peur des jeunes soleils qui baignent les horizons de l'art, qui les rendent plus clairs et plus profonds. Ils ne veulent point comprendre l'évolution moderne, les changements si prompts des phases esthétiques; ils restent obstinés, hostiles, rageurs, avec les poings sur les yeux, dans leur coin et leur province.

Combien sont plus Flamands et plus artistes qu'eux, nos peintres qui depuis longtemps ont ouvert la fenêtre au jour et se sont penchés sur les printemps nouveaux, les Heymans, les Rosseels, les Courtens, les Vogels. Ce qui spécialise l'art flamand, bien plus que le sujet traité, bien plus que certaines couleurs et certains tons employés, c'est la manière solide, sanguine, profonde, large et grasse, de sentir. C'est la belle sensualité dans l'impression et dans le métier, c'est la pâte opulente, la vision saine et gonflée des choses : une sorte d'abondance et de trop-plein, une profusion sensuelle déversée dans l'œuvre entière.

Et ces peintres-ci ne sont pas fermés à l'art moderne, en ce sens que nul plus qu'eux n'admire et n'admet les découvertes faites par les Daubigny, les Corot, les Courbet, les Manet.

Seulement, ils ont en eux assez de personnalité pour transformer cet art en le drainant par leur cerveau, ils en acceptent la révélation, ils vont sur la montagne chercher les Tables, mais uniquement pour s'inspirer de la méthode, en restant eux.

En fin de compte, crier à bouche désarticulée contre le courant fatal de l'évolution artistique, qui pour l'instant est dirigé par les Français, démontre soit un manque de jugement, soit une jalousie minuscule, soit un chauvinisme au petit pied. Du reste, toujours en a-t-il été de même. Une nation domine les autres; les autres suivent.

Au temps de Rubens, c'était l'Italie. Aussi le maître y court-il, y travaille-t-il, y puise-t-il tous ses principes d'art, quitte à revenir un jour en Flandre transformer ce qu'il a appris, vu, senti, rêvé là-bas. Et les chefs-

d'œuvre naissent nombreux, énormes, triomphants, et, la gloire de l'homme initié par Michel-Ange, Raphaël, Titien, Corrège, monte aussi haut que la leur.

Vraiment n'eût-il pas été d'un spectacle piquant de voir en ce temps-là des chroniqueurs crier contre le peintre, l'accuser de plagiat, lui reprocher de n'être pas Flamand, de se gangréner à l'étranger, d'introduire en son pays la corruption des mœurs italiennes, de faire de la peinture de décadence et de l'importation latine. L'art se renouvelant, se métamorphosant, se perfectionnant, ces renouvellements, ces métamorphoses, ces perfectionnements s'imposent à tous, fatalement. C'était le cas hier, c'est le cas aujourd'hui. Ceux qui regimbent sont écrasés, même lorsque ces évolutions ne sont pas des progrès. Le progrès est d'ailleurs chose tellement vague et discutable que toute dissertation à ce sujet mène aux hypothèses les plus fantastiques.

Ces constatations faites, examinons quelles sont les nations qui se sont le mieux assimilé l'art nouveau.

En Norwège, il pénètre à l'état brut; on le déballe et on le débite sans y rien changer. La marque française y reste toute crue, comme un cachet sur un colis, comme une étiquette sur une malle. Aussi bien, tous les peintres norwégiens ont séjourné à Paris. Sprong n'est qu'un décalque de Manet; Taulow voisine avec Degas, Pisaro, Monet; Gerbard Munte également. Smith-Hald habite la France; Werenskiold est un impressionniste pur.

En Italie, l'imitation n'est guère plus dissimulée. Seulement elle est multiforme. Ce ne sont pas que les impressionnistes qu'on réédite, ce sont encore les Breton, les Toudouze, les Fromentin. Presque tous les paysagistes italiens ont la manière mince et photographique des paysagistes français actuels. A preuve, Manicardi et d'autres dont les noms en *i* sont aussi peu dissemblables que les œuvres.

La section espagnole n'est point encore rangée.

Pour l'Autriche, on connaît la peinture de Mackart, le Gallait viennois, qui rappelle en cette qualité toutes les Paul-de-la-Rocheries que « l'enfant de Tournai » nous sert depuis cinquante ans. L'encombrant Brozik démarque les « machines » de Paul Laurens. Les autres aspergeurs de toiles à goupillons de bitume, broyeurs de noir, non pas au figuré, mais au propre, sont d'une infériorité artistique telle, qu'on ne se demande point à qui ils ressemblent.

Somme toute, il n'y a qu'un pays dont le génie s'est assimilé la peinture moderne de manière parfaite, c'est la Hollande. Les peintres hollandais sont restés autochtones tout en profitant des progrès récents.

Tandis que les autres peuples ne faisaient nullement passer la révolution esthétique dans leurs mœurs et prenaient, eux peuples du Nord, la palette des novateurs français, et leurs pinceaux, et leur facture, et leur manière de sentir et de voir, les artistes d'Amsterdam et de la Haye ne se sont occupés que de la doctrine. On leur criait de Paris : peignez la nature, mais surtout peignez la lumière dans la nature. Toute forme colorée est une combinaison de tons lumineux. Cherchez donc le ton avant tout. Les anciens cherchaient

la couleur pour arriver à la lumière, vous cherchez la lumière pour arriver à la couleur. Ne voyez pas petit; ne soyez pas les ciseleurs du petit point clair, comme le furent quelques-uns de vos ancêtres; traitez les choses non pas telles qu'elles sont vues à la loupe, mais telles qu'elles apparaissent. Voilà pour le métier. Le reste vous regarde.

Et les peintres hollandais n'ont modifié en rien leur manière de sentir. Seulement, ils se sont mis à traduire l'air, l'atmosphère, le vent, le froid, le soleil, le printemps, l'automne, l'hiver de leur pays d'après les données nouvelles, et maintenant règne parmi eux ce magnifique Joseph Maris, dont le tableau intitulé, je crois, *Le Pont*, est le plus superbe paysage du Salon. Ils ne sont pas impressionnistes dans le sens français et pur du mot, mais ils sont parmi les plus modernes des peintres et parmi les plus forts.

EMILE VERHAEREN.

FLEMM-OSO

(Suite)

Si tu es sage, tu auras un gâteau... — Plus tard : si tu obtiens le prix de géographie, je t'achèterai une montre... et plus tard encore, c'est la même chose : notre existence est une longue distribution de prix. Nous ne travaillons qu'en vue d'une prime; les arts et les sciences ont leurs concours; peintres et musiciens décrochent des médailles et des prix de Rome; les savants se font couronner; mêmes plaisirs et jeux deviennent des joutes, des chasses au premier prix : le canotage, l'élève du cheval, les armes, la culture des arbres fruitiers, la gymnastique comme le tir, comme tout, étude ou passe-temps, aboutissent à une cascade de distinctions en or, en argent ou en vermeil; les Expositions sont des distributions de diplômes à l'industrie et à l'agriculture; on donne des récompenses aux... rosières; joueurs d'échecs et professeurs de jeu de billard se portent des défis bruyants, et les choses les plus frivoles deviennent sujets de rivalité : dans les jeux populaires on récompense celui qui grimace le plus drôlement et — en Flandre — la commère qui boit le café le plus chaud. Tout enfin, tout, continuellement, se médaille, se couronne, se décore — même la vertu : l'Académie solennellement décerne un morceau de prix Monthyon à de fidèles serviteurs et aux portières qui montent de la tisane aux vieilles dames du cinquième..... D'un bout à l'autre de la vie nous restons de la sorte dans la petite classe. Madame l'Autorité nous appelle au pied de la chaire, nous remet une

palme puis, un baiser sur le front : c'est bien, mon enfant, retournez à votre place, je suis contente de vous...

Et cela est nécessaire. C'est là une des figures de cet élément de vitalité bouillante que l'économie politique nomme la concurrence. C'est l'émulation qui, par l'appât d'une récompense, nous tient au travail. L'envie de faire mieux que l'autre et d'être le premier nous met dans les nerfs une ardeur acharnée; nous sommes des animaux savants qui ne travaillent que pour le morceau de sucre... et, bien pénétrés de cette infirmité de notre naturel, les hommes, dès les premiers âges, ont tout de suite imaginé et accepté consciencieusement la Religion, cette récompense suprême qui promet les délices éternelles d'un paradis à celui dont l'existence aura été sans péché. Cette Religion, si joliment drapée dans la poésie des légendes, nous dit, s'adressant aux uns avec des prières d'ange et aux autres avec des menaces de démon : respectez autrui, faites ce qui est le Bien, et je vous récompenserai. C'est le culte imposé des principes fondamentaux de notre groupement en société que la Religion ose nous ordonner. Tâche ingrate! Calmer les rages contre le sort brutal et apaiser les révoltes promptes à faire explosion en ce monde de douleurs. Nos projets broyés par la fatalité injuste, notre amour trahi, nos aspirations écrasées, nos affections faussées ou tuées entre les deuils et les guerres odieuses; devant les triomphes du vice qui ricane nous souffrons des chagrins dans les incertitudes torturantes ; brûlés de tentations et pleins de désirs, nous ne rencontrons que privations — et toute cette horreur injuste, nous devons l'accepter, accepter tout, ou bien retourner vivre dans les bois. Oui, pour ce cœur mal dégrossi qui ne sent rien dans la nuit de la mort et n'attend pas l'arrêt d'un suprême jugement, souffrir docilement ces lois des plus fortunés, c'est bêtise quand un mauvais coup peut donner pain et bonheur à la famille. Donc, il fallait pour imposer une patiente et indispensable résignation, une force qui fût une consolation, une tendresse puissante qui s'adressât à l'homme brut, pansât ses plaies et d'une voix tendre — une voix de sœur de charité — dit : patience. C'est le mot que la Religion dit aux peuples.

Des âmes d'une composition privilégiée, âmes superfines égarées par leurs qualités, croient que récompenser une bonne action, c'est en diminuer la valeur et que le bien fait en vue d'un avantage, n'est plus moral; le bien se ferait naturellement. Il est fort admissible que certains actes de générosité, de courage, se fassent inconsciemment, sans être le résultat d'une discussion intérieure. Encore faut-il les récompenser. Un homme voit un enfant tomber à l'eau, et il se lance, — il n'y a ni réflexion, ni dis-

cernement ; c'est aveuglément, comme dans un coup de colère, qu'il agit, sans savoir au juste ce qu'il fait ; ce n'est qu'un instant après, trop tard, qu'il se rend compte de ce qu'il a osé... Car si, voyant l'enfant à l'eau, ce même homme hésite tout d'abord, ne fut-ce qu'un instant, le temps de songer à préserver sa montre, — il ne s'élancera pas. Les gens qui ne font du sauvetage qu'en vue des médailles et des distinctions le font raisonnablement, — c'est fort exact — et ne se risquent qu'avec grande prudence, leur idée dominante n'est-elle pas, en effet, de se conserver pour la distinction désirée ? Qui se dévoue pour être récompensé, se dévoue sans grand mérite. C'est possible. Seulement, ne faut-il considérer que celui qui s'est courageusement avancé et négliger absolument ceux qui n'ont pas bougé, c'est-à-dire le grand nombre ? Voilà l'erreur. Au point de vue social il est inutile de s'occuper de ce brave, il a les vertus nécessaires, et c'est aux autres qu'il faut songer, c'est aux autres qu'il faut inspirer l'instinctive générosité qui leur manque ; aussi, on glorifie un sauveteur, un savant, un herboriste non pas parce qu'il a posé un acte méritoire ou fait une utile découverte, mais simplement parce que tant d'autres n'ont rien fait et qu'en ceux-ci il faut faire entrer la persuasion, la conviction profonde que réellement ce dévouement, ce travail est sublime, conviction telle qu'elle finira par agir sur la nature de ces indolents et les poussera aussi, le moment venu. Il est par là fort naturel que les récompenses se décernent en grande cérémonie et s'accrochent aux poitrines et se portent bien en évidence devant ceux qui n'ont rien mérité. Toute récompense est donc morale et salutaire. Ainsi, la Religion, ayant reconnu que l'homme ne fait rien pour rien, montre à tous, dans ses tableaux, dans ses chants, dans ses extases, les éternelles récompenses qu'elle promet à celui qui respecte les principes de vertu et de résignation, principes indispensables au maintien de notre état social.

Les gens qui sont très forts ou qui orgueilleusement se croient très sûrs d'eux-mêmes, diront que la religion est un mensonge... Voilà une bien mauvaise raison. Qu'est-ce donc que la sociabilité ? N'avons-nous pas, en nous groupant en cités et en nations, poussés par un intérêt commun, admis comme vraies, ou du moins comme indiscutables, certaines conventions reconnues nécessaires ? Tout état social repose sur des théories fictives, des hypothèses qui n'existent que par un consentement tacite et général ; nous ne jouissons des avantages de la vie en commun qu'au prix de certains arrangements intervenus entre nous, suppositions admises une fois pour toutes — et tout est convention. Qu'est-ce que la civilisation, en réalité ? La morale elle-même, sur laquelle chacun base la civilisation, existe-t-elle ! La morale qui n'est pas ici ce qu'elle est là-bas : elle n'est plus

aujourd'hui ce qu'elle était hier et nous ignorons ce qu'elle deviendra. Des actes blâmables ici, sont superbes de l'autre côté de l'Océan; nos ancêtres faisaient galamment des choses que nous trouverions fort vilaines — et la morale, cet élément primordial, n'est pas une fiction! Qu'est-ce que la Liberté avec les formalités douanières et le service obligatoire? Peut-on admettre l'Egalité tant promise alors qu'entre des gens qui passent sur un même trottoir il se trouve une place d'honneur? Quelle illusion encore que le Droit quand il faut pour avoir raison acheter l'habileté d'un avocat! Le respect de la propriété est chose sainte, mais qu'une bête fantaisie politique, qu'un simple coup d'éventail fasse éclater la guerre, — car on se tue pour de pareilles raisons — et plus rien n'est sacré, l'homicide est glorieux, et c'est l'Autorité, la maman de nos lois sévères, qui donne l'exemple. Mais ces lois, si gravement figurées sur les monuments publics, ne sont-ce pas aussi des fantaisies qui, nées au hasard des majorités, se balancent entre les affirmations les plus contradictoires? En petit, c'est la même chose; nos appréciations, nos jugements, sont conventionnels comme les signes d'un levé topographique; ainsi nous disons que notre voisin fait des cancans, si c'est à d'autres qu'il va conter les histoires qu'il devrait venir nous dire et qui seraient bien intéressantes. Et les règles baroques de la politesse? Echanges de cartons taillés et de mots convenus. Et ces coupes déterminées de nos vêtements? L'existence entière est faite de conventions, d'erreurs, d'illusions, de faussetés — qui toutes sont nécessaires. Acceptons-les donc. Qui voit le moyen de faire autrement ?

Mais de toutes ces conventions, celle qui a le moins varié, tout en étant la plus ancienne, c'est bien la Religion, ou les Religions. Toutes absolument ont eu et ont un même but, et prêchent aux peuples, dans un langage approprié, des devoirs identiques au point de vue de la conservation sociale. Comme forme aussi elles sont les moins capricieuses de nos inventions; elles ont dans leur histoire, une communauté évidente, des rapprochements frappants, et toutes sont élevées sur une fabulosité similaire, comme l'a nettement établi Dupuis dans les conclusions de sa longue étude sur l'*Origine de tous les cultes*.

Debout, montés sur leurs ergots, des réformateurs qui ne considèrent dans ces pratiques que les fautes et les exagérations — il s'en trouve partout, — veulent anéantir la Religion parce que, proclament-ils, c'est une erreur. C'est une erreur, soit. Mais ne sommes-nous pas chargés d'erreurs moins utiles? La Religion ne ment pas plus que les lois farouches de ce qu'on nomme les convenances, caprices dont on confesse l'utilité et devant lesquels on s'incline. Elle ne ment pas plus que les grands honneurs que

nous décernons. Ce qui est vrai, malheureusement, c'est que notre cupidité a fait de la prière sainte une plate bassesse; la pieuse méditation est devenue une lâche mendicité, car maintenant la prière perfectionnée sans garantie du ciel, voici ce que c'est : M. A., bon dévot, possède deux ares de terrain où il cultive une plante qui demande beaucoup d'eau; à côté, M. B. sème dans un terrain de dix hectares une plante qui demande de la sécheresse, et la prière c'est A. qui, dans une récitation quotidienne et jaculatoire, où il dit aimer son prochain comme soi-même, supplie Dieu et saint Médard d'envoyer deux bonnes averses par jour... Mais parmi les tritureurs de politique qui montrent le poing à l'Eglise et cherchent à rendre ses symboles odieux, combien ne sont pas des jaloux de la puissance religieuse : on est roulé par plus fort que soi, on se venge en criant : jésuite! et dans ce cri bout la rage de n'être pas assez malin pour pouvoir être jésuite aussi et jouir des bénéfices du rôle...

Pour la masse, en résumé, la Religion est encore la morale, et dans le présent — l'avenir nous l'ignorons — cette masse ne peut pas être assez cultivée, assez délicate pour pratiquer le juste *nec spe nec metu*, et aimer le bien pour lui-même si elle perdait les lisières que tient un culte doux et fort, menaçant les puissants et caressant les humbles. Tuer la Religion serait une faute parce qu'il faut compter avec nos faiblesses et nos imperfections.

D'une autre façon encore, la Religion est désirable. Nos pensées, nos rêves aiment à se laisser aller flottant en de vagues tendresses; notre imagination, blessée par les aspérités froides de la précision, est amoureuse de l'indéfini, et c'est dans les espoirs lointains que nous berçons nos regrets pour les consoler. Or, pour bien des caractères, la Religion étanche cette soif de poésie. Par nos désirs, par nos pensées, nous vivons beaucoup en dehors de notre vie, dans un extraordinaire attirant, et nous avons besoin de trouver quelqu'un dans cet au delà, de sentir une force dans cet infini noir de l'avenir, une puissance qui nous parle. Epeurés devant ce mystère, comme devant un passant rencontré le soir dans les champs, nous murmurons : bonjour M. l'Inconnu, et nous plaçons un Dieu dans ces ténèbres pour qu'il nous réponde. C'est ainsi un constant besoin de personnification; les éléments et les saisons prennent pour nous des formes; le malade personnifie sa maladie, il donne une figure, un mouvement à cette fièvre qui va et vient, il lui parle, l'implore, la supplie... et puis enfin, avouons, nous sommes des capons, et le jour où la Science, lassée de notre curiosité, nous aura dit : eh bien, regardez, voici le lendemain de la mort : Rien !... nous nous sauverons à l'église comme ces enfants qui, timidement, ouvrent

peu à peu la porte du grenier, voient qu'il n'y a absolument rien, prennent peur de ce vide et se sauvent bien vite dans les genoux de leur bonne ; la bonne leur raconte Ali-Baba ou les quarante voleurs, et ils savourent en longs frissons une délicieuse frayeur. Il faut des histoires pour les grands enfants ; après leur avoir montré comment on punit les petits garçons désobéissants, on montre comment souffrent les grands barbus qui mentent et qui volent.

Mais il faut habiller ces grands contes dorés. Souhaitons qu'on dépouille le culte de pratiques malheureuses, de détails maladroits; plus de ces figures ridiculement enluminées, de ces statues honteusement taillées ; au contraire, que l'art le plus exercé présente l'idée religieuse en tableaux soigneusement parfaits, en scènes imposantes, en cortèges et en musiques ; les broderies, les lourdes chasubles, les dalmatiques, les décors, les radieuses couleurs et les poèmes chantés donnent une envahissante poésie à la solennité des rites. On cherche des emplois pour les femmes ; on juge moral de les prendre dans les gares de chemins de fer et dans les bureaux du télégraphe, mais ne sont-elles pas indiquées pour le service du temple ? Les curés devraient être des femmes ; leur tempérament, leurs nerfs, leurs délicatesses, leurs soins, leur sentimentalité emporteraient les prières dans une passionnante élévation, et leurs voix avec tendresse diraient mieux l'apitoiement suprême des vierges charitables. De même que les vers demandent plus que la prose une typographie luxueuse, la Religion, étant une poésie aussi, demande un cadre mystique, fleuri de soins précieux. Le catholicisme est le culte le mieux entendu parce qu'il recherche dans les grands décors une somptuosité lyrique. Dans la simplicité unie, le culte s'évanouit, un culte nu devient une banalité, une puérilité comme le spiritisme, par exemple, dont l'erreur est de vouloir montrer sans préparation, là, autour de votre table, une trop parfaite précision ; cela devient de la prestidigitation et de plus une sottise : un spirite sincère doit se tuer sans retard pour aller au plus vite retrouver ses parents et ses amis défunts dont il connaît le bonheur, il sait de plus ne pas perdre les vivants avec lesquels il peut même converser ; aussi, tant qu'il y aura des spirites vivants on sera en droit de dire que le spiritisme est une farce.

Il faut donc une Religion éclatante qui chante de mystérieux poèmes aux glorifications de la Nature et qui entraîne les imaginations à travers les lointains étoilés vers l'aube des résurrections. Cette attendrissante religiosité fait réfléchir et penser. L'homme qui pense s'améliore. C'est, pour beaucoup, la seule philosophie, cette poésie éperdue, tressaillante, qui, généreuse sanctification, met, sur les plaies, des baisers, et, au terme des

douleurs, le mirage tentant d'une survie. Des nostalgies d'éternité s'en vont à travers les vitraux pâles de la vieille église chère, aimée, et qui n'est pas flanquée de gendarmes comme la porte obligatoire de la mairie; chacun y vient librement aux heures solennelles, et chacun sait qu'un jour aussi, là, entrera pieusement un cortège funèbre — et il est bon qu'on parle aux hommes de la mort et de la fragilité de leurs projets. A moi, qui possède si peu de cette Religion, elle a pourtant laissé un des profonds souvenirs de mon jeune âge. C'était dans une de ces belles églises normandes, dans une petite localité au bord de la Basse-Seine. Je passais, et j'étais entré : on célébrait le service funèbre d'une gamine. La vieille église, avec ses siècles reposant en poussière sombre sur ses arceaux, s'était mise en deuil pour cette enfant d'une douzaine d'années; le chœur était tendu de noir et des cierges jaunes portaient des larmes d'or, les flammes immobiles, droites, semblaient suivre l'ascension des prières... Au milieu du temple, le cercueil maigre sous un drap blanc. Une couronne de roses fraîches épandait une odeur douce, et, près du grave curé qui, l'eau bénite aux doigts, lentement priait, les petites amies de la morte, fillettes en blanc, portaient des bouquets et des corbeilles pleines de fleurs coupées. Un recueillement planait sur tous. Des femmes suivaient les grains de leur chapelet, et des matelots carrés, brûlés au vent, se courbaient prostrés devant cette Nature puissante qui secoue les bateaux dans les orages et emporte les enfants adorés... Un mousse en surplis balançait, songeur, un encensoir, et les deux porteurs, pâles et glabres, tête basse, se recueillaient, bien que leur habit à plaque d'argent se fût râpé au contact des morts. D'une voix timide les fillettes dirent un chant doucement grave dans lequel éclata un sanglot mal contenu, et le vieux prêtre, en ses oraisons, parlait à son Dieu de cette jeune âme envolée... Dans cette église, dont les dalles étaient usées par les genoux des générations disparues, sous le demi-jour bleu qui tombait des vitraux, dans le chantonnement des prières, un saisissement tendre, un anéantissement ineffable pénétrait et idéalisait l'ombre effrayante de la mort; un détachement d'ici-bas vous enlevait par une pieuse élévation dans un oubli consolant — cette fillette morte n'était plus une indifférente pour moi, et je pense encore à cette enfant inconnue...

∴

J'aime la Politique — et je voudrais que chacun l'aimât. Donc j'en veux à cette politique que nous subissons, précisément parce qu'elle répugne à tant d'esprits droits et forts et ne leur inspire qu'une méprisante aversion.

Notre politique est une délaissée; jetée à qui veut la prendre, elle est abandonnée à un ramassis de vaque-à-tout qui font de la politique, parce qu'ils ne sont pas bons à faire autre chose.

Cependant la Politique, science des Etats, n'est-elle pas un élément essentiel dans le développement des sociétés? Cet art difficile de conduire l'universel tout le monde, tient notre existence, notre prospérité à tous, et lentement, dans ses lointaines clairvoyances, il façonne l'avenir. C'est, en somme, l'hygiène générale de l'humanité : une mauvaise politique est une maladie dangereuse; elle tue. Notre devoir et notre intérêt donc, nous commandent de veiller au maintien d'un régime sain et pur pour nous et pour ceux qui nous suivront. Personne ne peut rester en dehors de semblables préoccupations. N'offre-t-elle pas, du reste, un spectacle assez passionnant, cette étude de phénomènes de chimie sociale montant en une suite d'événements — qui sont comme des réactions — le déroulement d'une grande évolution, majestueusement lente, vers une condition meilleure? Science, bonheur, progrès, morale, toutes faiblesses qui, pour avancer, attendent que la Politique vaillante leur donne la main. Là se trouvent, par conséquent, des travaux utiles et des leçons fortifiantes. Ah! c'est une fière tâche! Travailler, bûcher, faire entrer le jour dans le cerveau et, à force de patientes et obstinées réflexions, s'orienter enfin dans les confusions, reconnaître la route sûre et aller dire aux foules : J'ai trouvé le chemin, suivez-moi. Il a conscience de sa hautaine supériorité, celui-là, et il sort triomphateur de son cabinet de travail. De semblables maîtres ne sont pas de la race commune; devant eux, la masse, c'est la bête, et ils peuvent traiter cette bête avec des arrogances de dompteurs, le poing levé : tes idées, tes opinions! Imbécile, qu'as-tu fait pour en avoir? Moi, j'ai conquis les miennes; en avant! — et, la cravache à la main, ils secouent la torpeur stupide et cinglent les échines lourdes : marche, peuple que tu es! Et quand la besogne est finie, ils lui disent : couche! c'est bien... Il y a eu de ces hommes. Des inconnus qui montaient sur une table et, tribuns superbes, faisaient passer leur vigueur dans les veines de la foule molle et allumaient irrésistibles, ces enthousiasmes compacts où nul n'est le dernier — et ces maîtres lâchaient le peuple comme on lâche une meute. Voilà comment, manches retroussées, on pétrit impérieusement la lourde pâtée d'hommes. Quel triomphe fulgurant! Mais maintenant, avons-nous encore des maîtres! Nous avons des serviteurs... On connaît le terme : esclave de la démocratie! Je n'ai pas confiance dans la démocratie, quelle confiance aurais-je dans ses esclaves, ces hommes sans volonté qui sont les volants sur la raquette populaire... Ce sont nos chefs qui nous suivent. Aussi on fait un politique du premier venu.

Quand un cher enfant paraît avoir avalé strictement les études que fait semblant d'exiger un programme modeste, papa lui dit : te voici avocat, fais de la politique, mon garçon... et mon garçon se pousse dans une société quelconque où se rencontrent des électeurs influents — parce que, restant le plus tard au cabaret ils voient le plus de monde — et là on délibère de tout, de tout, de tout avec une compétence universelle : si Blondin entrait on lui enseignerait l'art de marcher sur la corde roide ; on agite les grosses questions : qui doit payer les frais de pavage devant la boutique du marchand de charbon de la rue des Epinettes ? On examine les cancans graves et toutes les balivernes très importantes à l'ordre du jour, on nomme des présidents, des secrétaires, des sections et des commissions, enfin on fait des rapports sur ce que contiennent les bulles de savon — et c'est que tout le monde n'a pas ce talent-là : ces gaillards arrivent à être d'une force prestigieuse, ils élaboreraient avec aisance trente pages de petit texte pour établir d'une façon tout à fait congrue qu'il n'y a décidément pas lieu de ferrer les cigales. Alors le candidat a flairé l'opinion, il se jette dans le courant et nage. Il suit un ancien plus avancé et, d'un coup d'œil, lui dit : donnons-nous la main, je vous pousserai et vous me tirerez. A ce moment, le jeune héros entre dans un programme — cela se reconnaît aux sourcils et à la redingote — et il se répand dans le monde et sourit. Il se fait l'âme des élections; c'est toujours la même chose et il fait toujours la même chose : les élections c'est comme la chanson du « petit navire » quand c'est fini cela recommence. Lorsqu'une place s'ouvre, la cohue des jeunes gens d'avenir se bouscule en criant : moi, messieurs ! moi, messieurs ! Et chacun célèbre ses mérites par voie d'affiches. Si, à l'écart, un patient laborieux a travaillé, a ouvert les problèmes sociaux et médité aux solutions apaisantes, pourra-t-il, voudra-t-il lutter avec cette intrigaillerie ? Ce sage imbécile n'a pas fait de visites, il n'a trinqué avec personne. Il n'est pas connu. La politique est devenue l'art de placer des poignées de main à intérêt. C'est une Bourse où l'on trafique de sympathies et de services ; on se passe des amitiés payables en bulletins de vote. Et ce n'est pas même une Bourse, c'est une foire, une foire bruyante où trôle une bousingaille affamée. Appelant le public devant les merveilles de leur programme, des débitants de pâte électorale grimacent le sourire du candidat, jonglent avec les idées à la mode, résolvent tout à la boule vue, escamotent les impôts, offrent des poudres pour faire pousser la richesse et pincent le grand quadrille de l'égalité et de la fraternité. Ardélions et prometteurs de réjouissances, ils braillent des professions de foi : gratis je donne un chemin de fer ! Je créerai une rivière pour y construire un pont ! Votez pour

moi, et tous vos fils seront fonctionnaires du gouvernement... Ne vous trompez pas d'enseigne, je suis, moi, le vrai, l'unique, le merveilleux candidat — et mon voisin n'est qu'un imposteur, un pignouf... Les injures se vident sur les têtes, et, de toute cette politique braillante et tavernante, il sort une odeur de linge sale... Pour se mêler à ces pantalonnades. Il faut un tempérament particulier. Aussi voit-on que le rang dans lequel se recrutent les postulants descend de plus en plus, car il faut, ou une soif bien grande de gloire facile ou le besoin de faire une réclame à son commerce ou à son cabinet, pour aller se faire déshabiller publiquement par le premier électeur venu. Faire de la politique c'est, en franc résumé, faire ses affaires en ayant l'air de faire celles des autres. Et nous nous trouvons sous la protection d'esprits ordinaires qui font de la science sociale comme les moulins à vent font de la farine, sans savoir ce que c'est. Ils solennisent la nudité des lieux communs, déclament pompeusement des banalités usées, prononcent des discours en enfilant des formules et, comme le Rougon de Zola « brandissent des mots bêtes » Oh! la blague, la platine, le fer blanc! Dire que pour autoriser le port d'un bout de ruban, ou pour conférer un carré de parchemin, il faut des réunions très officielles de doctes vieillards délibérants, tandis que tout le monde a le droit d'avoir une langue! Que de discours, de temps et de papier perdus pour chercher cinq pieds à un mouton. Dans le trouble des théories séduisantes et des utopies sucrées, ce verbiage facile gonfle de blousantes humanitaireries et fêle tant de malheureuses cervelles. C'est le docteur Descuret qui a affirmé qu' « à chaque bouleversement politique on est sûr de trouver les maisons d'aliénés encombrées. » Des objets secondaires, des questions de boutique deviennent des tam-tam retentissants, et les problèmes utiles, les questions matérielles qui constituent la politique commerciale et industrielle, c'est-à-dire une politique solide, s'en vont à la dérive perdus dans les rouages vénérés des budgets, des enquêtes, des sections, des rapports, des questions préalables et des commissions... Si Dieu avait assemblé une commission pour créer le monde, le monde n'existerait pas encore, disait Méry. Au bout du compte, le gouvernement trouve un déficit dans ses finances, proclame la patrie sauvée et crée de nouveaux impôts... Ministère... *impôtcrite*, va ! Vous souvenez-vous de ce *M. le Ministre* de Claretie qui, après plusieurs mois au pouvoir, écœuré du tripotage des suppliques, des requêtes et des protections, s'écrie : ma parole d'honneur, mon cher, je n'ai point encore entendu un seul mot de la France? C'est là, très exactement, le caractère de notre politique rapetissée, si finement peinte par Dickens dans les *papers of the Pickwick club*, quand il raconte la bataille des bleus et des jaunes à

Eatanswill. Devenue régionale, locale, cette politique cherche les divisions et fait si bien que le mot : national, est remplacé par le mot : parti. Pour la date d'une fête, les hommes au pouvoir choisissent l'anniversaire d'un fait spécial à leurs amis, le souvenir d'une défaite des autres, alors la haine sort ses griffes et la nation n'est qu'à moitié en joie. On a établi une fête nationale le 14 juillet; que cette date représente ce qu'elle veut, si tous ne peuvent s'associer à ces rejouissances, la fête n'est pas nationale, elle est antinationale parce qu'elle accentue les divisions entre les hommes d'un même peuple. Il serait si simple d'adopter une date qui n'est l'anniversaire de rien du tout, c'est-à-dire d'un bon jour de calme, quitte à laisser d'incorrigibles patriotes rechercher minutieusement si ce n'est pas ce jour-là justement que Robespierre a pris médecine ou que Napoléon Ier a acheté une tabatière neuve. Mais la politique est pleine de ces sottises énormes, de ces inconséquences : les Belges se séparent de la Hollande, créent une division et prennent pour devise « l'union fait la force »... comprenez-vous? A propos de ces polémiques féroces ou flagornantes, dans une jolie chronique Mme de Girardin assure que, d'après *le National*, le maréchal Soult avait gagné la bataille de Toulouse — quand il était au pouvoir, et qu'il l'avait perdue — quand il n'était plus ministre.

(A suivre). JAMES VAN DRUNEN.

MEMENTO

VICTOR HUGO est mort à Paris, le vendredi 22 Mai 1885, à une heure vingt-sept de l'après midi.

***

C'est à Leconte de Lisle que l'Académie française donnera le siège de Victor Hugo, qui fut celui de Pierre Corneille.

***

Curieuse! la deuxième partie des *Etudes passionnelles de décadence,* de Joséphin Péladan, paraîtra prochainement en feuilleton dans l'*Echo de Paris.*

***

M. Gustave Frédérix, de l'*Indépendance belge,* vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

***

Le *Journal des Gens de Lettres* publie dans sa « Petite Chronique » (très petite) un entrefilet (très entre) dans lequel il déclare que la *Jeune Belgique* est carrément à Jéricho.

L'articulet (très culet) est d'un ton que jamais le regretté docteur Valentin n'aurait autorisé dans l'organe bi-mensuel (très bi-mensuel) dont il était l'honnête directeur.

Inutile de dire que nous n'avons pas à y répondre et que nous déplorons profondé-

ment l'abus que font les héritiers de M. Valentin d'un journal auquel il avait attaché son honorable nom.

***

Wagner vit désormais dans son art et, devant lui, le wagnérisme s'efface; le petit groupe qui essayait, il y a peu d'années, d'apatrier ici des fragments du drame de Bayreuth, s'est fondu dans une foule; qu'importe d'être wagnérien; il ne reste que des artistes du moment où l'anti-wagnérisme se représente par des architectes dont le sens esthétique et les sifflets font sourire.

Après le concert de 1884, la représentation des *Maîtres-Chanteurs* à la scène française a produit un revirement, ou plutôt un virement prodigieux dans le public. Après l'exécution du premier acte de la *Walküre* aux concerts des 3 et 7 mai dernier, la représentation de tout le drame et de la tétralogie s'imposera comme celle des *Maîtres,* en attendant ces deux œuvres qui expriment le plus intensément la personnalité de Wagner : *Parsifal* et *Tristan.*

En peu d'années quel résultat gigantesque.

Nous le devons surtout aux quelques individualités énergiques du comité wagnérien, parmi lesquelles Joseph Dupont.

Quand on considère le rôle qu'il a joué dans l'œuvre musical de ces dernières années, on se dit qu'il en est, en somme, l'un des promoteurs et l'interprète; il fallait ses capacités en même temps que son enthousiasme d'artiste pour mener à d'aussi belles exécutions même une masse d'élite.

En parlant ici de masse d'élite, nous songions d'abord aux dames solistes et aux chœurs qui ont chanté la *Chevauchée* au dernier concert.

C'est Flon qui en avait dirigé toute l'étude préparatoire, l'exécution a été superbe.

Blauwaert a été plus remarquable peut-être que toujours dans la *Walküre* et la *Scène du Vendredi-Saint* de *Parsifal.*

A Van Dyck nous reprochons, comme jadis, de pousser trop sa jolie voix; il la montre un peu comme on montre de belles dents, et cela nuit à la sobriété de sa déclamation. Sauf cette petite tache, nous ne connaissons pas d'artiste capable de le remplacer dans l'interprétation de cette musique.

Quant à l'orchestre, pour qu'il se résigne à subir toute la cuisine de sa symphonie, il est parfait; pour nous, il demeure très imparfait; il faudra qu'il s'immatérialise beaucoup.

Qu'on resonge au *Prélude* de *Parsifal.*

Ces notes ne sont que pour fixer les dates et marquer une étape.

Maintenant les interprètes, détournés des questions mesquines de propagande et des polémiques de doctrines, vont pouvoir se vouer tout à fait à l'œuvre.

***

Fernand Leborne, un des nôtres en tant que jeune, en tant que Belge, vient de faire exécuter une œuvre qui, par le style, est plus qu'une œuvrette, et dont Paul Berlier lui a joliment découpé le poème dans la pastorale de Longus : *Daphnis et Chloë.* Nous y retrouvons les éléments de ses mélodies : des réminiscences et des inégalités. Les réminiscences, on les secoue; les inégalités sont une promesse; car un talent égalisé c'est un talent nivelé.

La patte de Leborne est une poigne; sa plastique symphonique toute bossuée est dure de rocailles, mais il les anime de son souffle et ce souffle est déjà puissant.

***

L'équation du Beau, conférence faite au Cercle polytechnique de l'Université de Bruxelles par Hilaire Giurescu.—Union de l'esthétique et des mathématiques. L'auteur est un savant et son espèce de plaidoyer est très habile, sinon très juste. Mettre le Beau en formules, c'est un peu comme mettre (oui, commettre) le soleil en boîtes. La brochure n'en est pas moins d'un grand intérêt et nous en félicitons M. Giures.... Comment dites-vous?

***

La circulaire suivante vient d'être adres-

sée aux artistes : Salon libre de l'Ecole flamande.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Vous savez probablement déjà, par la voie de la Presse, unanimement sympathique à notre entreprise, que nous organisons, à Anvers, un *Salon libre de l'Ecole flamande,* dans les Galeries Neurenberg, situées en face du Salon officiel des Beaux-Arts.

Cette exhibition, essentiellement privée, ne peut, sous aucun rapport, avoir le caractère d'une concurrence et encore moins celui d'un Salon des Refusés.

Aussi nous sommes nous vus forcés de limiter le nombre de nos admissions.

En séance de nos Comités réunis, Monsieur, nous avons décidé de vous envoyer une invitation spéciale, limitée, toutefois en ce sens :

Il importe que le Salon libre de l'École flamande réponde absolument à son but. Pour ce, il nous faut faire abstraction d'intérêts secondaires et ne considérer que les intérêts de l'Ecole tout entière.

Des Comités ont été constitués dans les trois grands centres artistiques belges, Anvers, Bruxelles et Gand. Nous y avons adjoint un délégué pour les provinces wallonnes, M. Legendre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Tournai.

Inutile, Monsieur, de vous dire qu'aucun esprit de parti ou de groupe n'a présidé à notre entreprise. La seule mention des membres de nos Commissions, vous donnera toutes garanties à cet égard. Vous la trouverez ci-jointe avec les conditions d'admission et de responsabilités.

La place dont nous disposons, Monsieur, étant limitée, un choix rigoureux d'œuvres s'impose.

Vous êtes trop artiste, pour ne pas comprendre la nécessité d'un groupement trié sur le volet.

Nous ne disposons ni d'un local ni de capitaux immenses. Nous agissons par nos propres forces. Tâchons donc de n'arriver au combat qu'avec des armes bien trempées.

Que chaque artiste invité, fasse d'abord un choix parmi ses meilleures œuvres disponibles.

Qu'il se résigne, après, au jugement de ses camarades et de ses pairs.

C'est cette dernière mission qui incombera aux différents Comités.

Un avis ultérieur vous indiquera, Monsieur et cher Confrère, le local où, dans les différentes villes, se fera un premier examen.

Les invités sont priés d'envoyer, avant le 25 courant, leur adhésion éventuelle à l'adresse de M. J. Van Genegen, secrétaire, rue de Moey, 42, à Anvers.

Les œuvres devront, en tout état de cause, être rendues à Anvers pour le 5 juin, l'Exposition s'ouvrant irrévocablement le 15 du même mois.

Certain que notre appel rencontrera chez vous un accueil empressé, nous vous présentons nos salutations cordiales.

Les Secrétaires,
E VAN GENEGEN,
GUSTAVE LAGYE.

Membres de la Commission :

Pour Anvers : MM. Isidore Meyers, Frans Vinck, M. Hagemans, Florent Crabeels, A. Delfosse et E. Van Genegen, artistes-peintres ; MM. Georges Geefs et E. De Pleyn, statuaires; MM. Eugène Gressin-Dumoulin, rédacteur en chef de l'*Opinion;* Paul Billiet, rédacteur en chef du *Koophandel;* MM. E. Kums, A. Passenbronder et J. Deru, membres protecteurs, etc.

Pour Bruxelles : MM. E. Meunier et L. Herbo, artistes-peintres; M. Julien Dillens, statuaire ; MM. Lucien Solvay (*Gazette*), Th. Hannon (*Chronique*), Max Waller (*Réforme*), Gustave Lagye (*Fédération artistique*).

Pour les Flandres : MM. J. Rosseels et G. Den Duyts, artistes-peintres; M. Hermann Van Duyse, conservateur du Musée des antiquités de la ville de Gand.

Pour les provinces wallonnes : M. Legendre, directeur de l'Académie de Tournai.

(Ces différentes commissions pourront s'adjoindre, à volonté, de nouveaux éléments, tant comme membres artistes, que comme hommes de lettres et membres protecteurs.)

Inutile de dire que nous souhaitons plein succès à l'entreprise.

***

Pic et vallées, par Raoul Lafagette. Un volume, Lemerre. Prix : 3 francs — Poésies correctes, sans couleur, telles quelles. A lire en douche, et en faire cadeau au baigneur.

***

Au pays borain, par Henri Raveline. Un volume, Byr et Loret, Mons. Prix : fr. 0-60. — Intéressante étude des mœurs houillères.

***

Quelques pages des Maîtres-Conteurs allemands, traduction de G. Chantraine. Verviers, Bibliothèque Gilon. Prix : fr. 0-60. — Excellent recueil de contes d'Auerbach, Theodor Storm, Julius Rodenberg et Klaus Groth, un des meilleurs volumes de la triste collection jaune.

***

Misère et Luxure, par Henry de Classant. Un volume. Bruxelles, Moens. — Vers de débutant qui s'en fait accroire. M. de Classant parle de la vie comme d'un lupanar et des femmes comme d'une collection de catins. Sociolâtrerie rimée, — bien rimée d'ailleurs. Le poète peut sereinement oublier ses malédictions et mettre un calmant à sa plume. Les blasphèmes ne prennent plus, et le monsieur qui anathématise ses contemporains, a l'air bête. Avis à l'intéressé, qui n'est pas le premier venu. Il s'en faut.

***

Vient de paraître, chez Léon Vanier, *Les Voluptueuses* de M Martial Teneo, admirablement imprimé par notre maison Callewaert. Des vers et des vers encore. Le poète est jeune à la pensée et au rythme. Son inspiration ne quitte pas les routes connues et sa facture n'a pas la netteté banvillesque Tel quel, le volume de M. Teneo mérite certes d'être lu, néanmoins. Il témoigne d'un tel effort littéraire et nous devons encourager hautement le jeune écrivain qui, pour sa première œuvre, arrive à ce résultat. Lorsque M. Teneo se sera dégagé des influences étrangères, et aura trouvé sa note propre, il sera, nous n'en doutons pas, un des bons soldats de l'armée moderne.

***

En guitarisant, M. Georges Alleweireldt a réuni un volume de guitares. Cy *l'Odalisque :*

Je suis une odalisque;
Un sultan chaque soir
Devant un obélisque (!!!!!)
Près de moi vient s'asseoir.
Dans son humeur fantasque,
Un grand eunuque blanc,
En me donnant ma basque (!!!!)
Me jette un regard lent
Et soulève mon masque
Pour rire, en s'en allant, etc., etc.

M. Alleweireldt a voulu rire, avec son obélisque inopiné. Ses vers ne sortent pas de la médiocrité; il a beaucoup à faire pour devenir maître. Il n'est encore que centimètre. *En guitarisant* représente des primes gourmes auxquelles il ne faut pas attacher trop d'importance; nous attendons mieux.

***

Vient de paraître : *Essai sur la vie de saint Gérard,* par Adolphe Servais. Un volume. Namur, Godenne. Prix : 2 francs. — Très intéressante monographie développée en belle prose. M. Servais est un esprit religieux en même temps qu'un écrivain de talent. Nous nous préoccupons peu de saint Gérard, et ses hauts faits dans le pays de Namur ne nous ont jamais troublé le sommeil, mais un livre bien écrit, de quoi qu'il traite, est digne que le lettré s'y arrête, et nous recommandons le livre de M. Servais comme tel.

COMMENT ÉCRIRE UN ARTICLE-BLACKWOOD

I

LA THÉORIE

Des figues ! Des figues ! Au nom du prophète !
(Cri des marchands de figues turcs).

Je suppose que chacun a entendu parler de moi. Mon nom est la signora Psyché Zénobia. Je suis certaine de ce fait. Personne, à l'exception de mes ennemis, ne m'appelle Suky Snobbs. Je me suis laissé dire que Suky n'est qu'une vulgaire corruption de Psyché, du grec authentique, qui signifie « l'âme » (ne suis-je pas *tout* âme?) et parfois « un papillon », seconde acception s'appliquant sans doute à la figure que je fais dans ma nouvelle robe de satin cramoisi, avec le mantelet arabe bleu de ciel, mes passementeries vertes et mes sept falbalas d'un jaune orange comme des *auricules* — oreilles d'ours pour le vulgaire. Quant à Snobbs, quiconque me considère m'accordera sur-le-champ que mon nom n'a jamais été Snobbs. Miss Tabitha Navet propagea ce bruit par pure envie. Tabitha Navet, ma parole! O la petite gale! Mais qu'attendre d'un Navet? Aurait-elle oublié le vieil adage : « Le sang qui sort d'un navet, etc... »

Memorandum : le lui remettre dans la mémoire à la première occasion.

Memorandum encore : lui tirer le nez.

Où en étais-je? Ah! On m'a assuré que Snobbs est une simple corruption

de Zénobia et que Zénobia était une reine — (Moi également. Le docteur Moneypenny m'appelle toujours la Reine des Cœurs), — et que Zénobia, tout comme Psyché, est du grec authentique, et que mon père était un Grec, et que, par conséquent, j'ai droit à mon nom patronymique, lequel est Zénobia et d'aucune façon Snobbs. Personne, sinon Tabitha Navet, ne m'appelle Suky Snobbs. Je suis la signora Psyché Zénobia.

Ainsi que je le disais, chacun a entendu parler de moi. Je suis cette signora Psyché Zénobia, célèbre à si juste titre comme secrétaire correspondant de l'*Association bibliographique universelle et expérimentale, Revue périodique des Bourses, Thés, Belles-Lettres et Cannes à sucre en vue de la* CIVILISATION DE L'HUMANITÉ. Le docteur Moneypenny composa ce titre à notre intention et prétend l'avoir choisi de telle sorte qu'il résonne aussi formidablement qu'un baril de rhum vide. (Un homme vulgaire par moments que ce docteur, mais quand même profond.)

Toutes nous accompagnons nos signatures des initiales de la société, à l'instar de la S. R. A. ou *Société Royale des Arts*, de la M. A. O. I. E. S. ou *Magasin artistique, officiel, international et sélectif*, etc., etc. Le docteur Moneypenny prétend pour cette dernière que l'M *majuscule* signifie *Mare*, que l'A est mis pour *aux* et qu'il faut lire les autres lettres comme elles se suivent : O I E S ; ce qui ferait MARE AUX OIES au lieu de désigner la revue dirigée par lord Brougham, — mais le docteur Moneypenny est un homme si bizarre que j'ignore toujours s'il me dit la vérité. Quoi qu'il en soit, nous ajoutons invariablement à nos noms les initiales A. B. U. E. R. P. B. T. B. L. C. S., abréviation de l'*Association Bibliographique Universelle et Expérimentale, Revue Périodique des Bourses, Thés, Belles-Lettres et Cannes à sucre*, soit une lettre par mot sans lésiner. C'est autrement imposant que la M. A. O. I. E. S.

Enfoncé lord Brougham! Le docteur Moneypenny assure que nos initiales nous donnent notre caractéristique, — mais je ne vois pas ce qu'il veut dire.

Malgré les bons offices du docteur et les vaillants efforts de l'Association pour se faire remarquer, elle ne réussit guère avant ma collaboration. Pour tout dire, les membres se laissaient aller à un ton de discussion trop facile. Les manuscrits lus chaque samedi soir se distinguaient moins par la profondeur que par la bouffonnerie. Tous équivalaient à de la crême fouettée. Ils manquaient d'investigations des causes premières, de principes originels. Il n'y avait pas d'investigation du tout. On ne se préoccupait aucunement de ce grand point, « la convenance des choses ». En somme, il n'y avait là rien de comparable à ce style-ci. Tout était plat, prodigieusement

plat. Ni profondeur, ni lecture, ni métaphysique, — rien de ce que les savants appellent spiritualité et que les ignorants préfèrent stigmatiser du nom de *cant*.

Le docteur Moneypenny dit que je devrais écrire *cant* avec un K majuscule, — mais j'en sais plus long que lui.

Lorsque j'entrai dans la Société, je pris à tâche d'y introduire une meilleure façon de penser et d'écrire, et l'univers entier sait combien j'ai réussi. Nous publions à présent dans les A. B. U. E. R. P. B. T. B. L. C. S. d'aussi bons manuscrits que dans la meilleure des revues y compris la *Blackwood*. Je cite la *Revue Blackwood*, parce que j'estime que les plus délicieux écrits, sur tous les sujets, se rencontrent dans les colonnes de ce *magazine* justement célèbre. Nous la prenons à présent pour modèle en tout genre, et notre application nous vaut déjà une notoriété très flatteuse auprès du public. Après tout, la facture d'un article portant le cachet exact des Blackwood n'est pas chose si difficile si l'on s'y prend intelligemment. Naturellement je ne parle pas des articles politiques. Chacun sait comment on les fabrique depuis que le docteur Moneypenny en a divulgué la recette. M. Blackwood dispose d'une paire de ciseaux de tailleur et de trois apprentis constamment à ses ordres. L'un lui tend le *Times*, un autre l'*Examinateur* et un troisième le *Nouvel abrégé d'argot par Gulley*. M. Blackwood taille simplement et entremêle ses coupures. C'est bientôt fait, — d'abord l'*Examinateur*, l'*Argot* et le *Times*, — puis le *Times*, l'*Argot* et l'*Examinateur*, — et enfin le *Times*, l'*Examinateur* et l'*Argot*.

Mais le principal mérite de la Revue consiste dans ses articles variés; et les meilleurs de ceux-ci rentrent dans la catégorie de ce que le docteur Moneypenny appelle les *bizarreries* (quelle que soit la signification de ce mot), mais que tous les autres nomment des *intensités*. Il y a longtemps que j'apprécie ce genre de morceaux, mais c'est seulement depuis ma dernière visite à M. Blackwood (la Société m'avait déléguée) que je me rends exactement compte de la méthode pour les composer. Cette méthode est très simple, pas autant cependant que celle usitée pour les articles politiques. M'étant présentée chez M. Blackwood et lui ayant fait connaître le vœu de notre Société, il me reçut avec beaucoup de civilité, m'introduisit dans son cabinet de travail, et me donna une explication claire de tout le procédé.

« Ma chère dame », dit-il, évidemment frappé par mon apparence majestueuse, car j'étais vêtue de mes habits de satin rouge, aux passementeries vertes et aux oreilles d'ours couleur orange, « ma chère dame », dit-il,

« asseyez-vous. Les choses se présentent comme suit : En premier lieu, votre écrivain d'*intensités* doit se munir d'encre très noire, d'un très grand porte-plume avec un bec de plume très émoussé. Et, attention, Miss Psyché Zénobia ! » poursuivit-il, après une pause, avec une emphase et une solennité de manières des plus impressionnantes, « écoutez-moi bien ! *cette plume — ne doit — jamais être taillée !* En cela, Madame, réside le secret, je dirai l'âme même de l'intensité. Je ne m'avance pas en disant qu'aucun individu de quelque génie qu'il disposât, n'a écrit avec une bonne plume, — comprenez-moi, — un bon article. Vous considérerez comme un axiome qu'un manuscrit lisible ne vaut jamais la lecture. Ceci est un des préceptes élémentaires de notre foi ; si vous ne vous y soumettez pas, brisons là. »

Il se tut, en effet. Mais, comme de juste, ne désirant aucunement mettre fin à la conférence, je me soumis à ce dogme avec d'autant plus de facilité que l'évidence m'en avait frappé depuis longtemps. Mon *credo* le satisfit. Aussi daigna-t-il continuer mon initiation :

« Vous me taxerez peut-être de vanité, Miss Psyché Zénobia, si j'attire votre attention sur un ou plusieurs de nos articles, en manière d'exemples, de modèles à étudier ; mais je ne saurais mieux m'expliquer qu'en vous citant quelques cas de genuine Blackwood. Voyons. Il y avait *Le Mort Vivant*, une chose capitale ! — le compte-rendu des sensations d'un gentleman enterré vif. Une relation pleine de goût, de terreur, de sentiment, de métaphysique et d'érudition. Vous auriez juré que l'auteur fût né et eût été élevé dans un cercueil. Ensuite parurent les *Confessions d'un mangeur d'opium*, — beau, très beau ! — glorieuse imagination, — philosophie profonde, — théorie ingénieuse, — abondance de passion et de furie, et un bon assaisonnement de l'inintelligible le plus décidé. C'était là une gentille portion de bouillie qui descendit délicieusement dans la gorge des liseurs Ils juraient que Coleridge en était l'auteur, — mais ils se trompaient. Ce factum fut composé par mon babouin favori Juniper, devant un gobelet de Schiedam et d'eau chaude et sans sucre. »

J'aurais difficilement pu croire ce fait, s'il m'avait été affirmé par un autre que M. Blackwood.

« Puis il y eut *l'Expérimenteur involontaire*, traitant d'un gentleman qui fut cuit dans un four et en sortit sain et sauf, quoique légèrement roussi. Puis parut encore *le Journal d'un défunt médecin*, dont le mérite consistait en un bon galimatias assaisonné de grec passable, — tout ce qu'il fallait pour amorcer le public. Puis il y eut *l'Homme dans la cloche*, une œuvre d'actualité, Miss Zénobia, que je ne saurais assez recommander à votre attention. C'est l'histoire d'un jeune homme qui s'endort sous le battant

d'une cloche d'église et se réveille au glas que le dit battant sonne pour un enterrement. Le vacarme le rend fou et, naturellement, il tire ses tablettes de sa poche et nous met au courant de ses sensations. Du reste, les sensations sont la chose capitale ! S'il vous arrivait d'être noyée ou pendue, gardez votre sangfroid et prenez note de vos sensations, — elles vous rapporteront dix guinées la feuille. Si vous désirez écrire fortement, Miss Zénobia, prêtez une minutieuse attention à vos sensations. »

— Je vous le promets certainement, M. Blackwood ! dis-je.

— Bien ! reprit-il, je vois que vous êtes une élève selon mon cœur. Mais je dois vous mettre au fait des détails nécessaires pour la composition de ce qu'on pourrait dénommer un véritable article-Blackwood dans le genre sensationnel, — le genre que je tiens pour le meilleur à tous les points de vue.

« La première chose requise est de vous mettre dans un embarras où jamais personne ne s'est trouvé auparavant. Le four, par exemple, n'était pas mal, en tant que situation perplexe. Mais si vous n'avez pas de four ou de grosse cloche sous la main et si vous ne pouvez convenablement dégringoler d'un ballon ou être engloutie dans un tremblement de terre, ou pressée dans une cheminée, il faudra vous contenter d'imaginer une aventure analogue. Je préférerais toutefois que vous pussiez écrire la chose d'expérience. Rien n'assiste l'imagination comme une connaissance approfondie de la matière à traiter. La vérité est étrange, comme vous le savez, plus étrange que la fiction et, en outre, elle se rencontre plus facilement. »

Ici je lui déclarai que je possédais une excellente paire de jarretières, à l'aide desquelles j'irais me pendre incontinent.

— Bien ! approuva-t-il, faites cela ; quoique la pendaison soit quelque peu usée. Vous pourriez trouver mieux peut-être. Vous sentez-vous quelque répugnance à ingurgiter une couple de pilules Brandreth et à nous raconter vos sensations ensuite ? D'ailleurs, mes instructions s'appliqueront également bien à n'importe quelle variété d'accidents, et en rentrant chez vous, rien n'empêche que vous ne soyez assommée par un couvreur tombant du toit ou renversée par un omnibus, ou mordue par un chien enragé ou noyée dans un égout. Mais passons.

« Ayant fait choix d'un sujet, il vous faudra considérer immédiatement après le ton ou la manière de votre narration. Il y a le ton didactique, le ton enthousiaste, le ton naturel, — tons un peu rabâchés. Mais il y a encore le ton laconique ou bref, très en faveur ces derniers temps. Il consiste en phrases courtes. Dans ce goût-ci : Jamais trop bref. Adjugé. Vlan ! A la ligne. Quitte ou double !

« Puis il y a le ton élevé, décousu, interjectionnel. Quelques-uns de nos meilleurs romanciers le patronent. Les mots doivent se présenter dans un tourbillon, comme un essaim de guêpes et en imiter le bourdonnement, ce qui remplace avantageusement le sens. Ceci est le meilleur de tous les styles possibles aux passages où l'écrivain n'a pas le temps de réfléchir.

« Le ton métaphysique n'est pas mauvais non plus. Si vous connaissez quelques grands mots, il vous fournit un moyen de les placer avantageusement. Parlez des écoles Ionique et Eleatique, — d'Archytas, Gorgias et Alcmaeon. Risquez un mot ou deux sur l'objectivité et la subjectivité. Soyez infaillible et ne craignez pas d'abuser du nommé Locke. Fourrez votre nez dans tout en général, et s'il vous arrive de laisser échapper quelque chose de *trop* absurde, ne vous laissez pas démonter pour cela, surtout ne le raturez pas, mais dans un simple renvoi au bas de la page confessez que vous êtes redevable pour l'observation profonde ci-dessus à la *Kritik der reinem Vernunft* ou à la *Metaphysische Anfangsgrunde der Naturwissenschaft*. Cela fera honneur à votre érudition et... et à votre loyauté.

« Il y a encore quantité d'autres tons tout aussi célèbres, mais je ne vous en mentionnerai plus que deux, — le ton transcendental et le ton hétérogène. Pour le premier, le mérite consiste à voir beaucoup plus loin que n'importe qui dans la nature des choses. Cette seconde vue, utilisée à propos, produit d'irrésistibles effets. Une lecture sommaire du *Cadran solaire* vous en apprendra long sur ce chapitre. Evitez, dans ce cas, les grands mots; choisissez-les aussi courts que possible et écrivez-les sens dessus dessous. Repassez les poèmes de Channing et notez ce qu'il dit d'un « petit homme gras aux illusoires apparences de bidon ». Intercalez dans votre œuvre quelque chose sur l'Unité céleste. N'articulez pas une syllabe sur la Dualité infernale. Surtout, procédez par insinuation. Suggérez tout, — n'affirmez rien. Si vous éprouvez l'envie de dire « tartine », gardez-vous de prononcer ce mot d'emblée. Vous pouvez vous servir de toute expression *approchante* de tartine. Vous pouvez suggérer l'idée d'un gâteau de sarrazin, ou vous pouvez même aller jusqu'à insinuer un barbotage de farine d'avoine; mais si vous entendez réellement parler de tartine, soyez circonspecte, ma *chère* Miss Psyché; ne dites *tartine* à aucun prix ! »

Je lui promis de ne plus employer ce mot de ma vie. Il m'embrassa et continua :

— Quant au ton hétérogène, c'est simplement une judicieuse mixture, à proportions égales, de tous les autres tons en usage, et, par conséquent, un composé de tout ce qu'il y a de profond, de grave, de comique, de piquant, de convenable et de joli sur la terre.

« Supposons à présent que vous ayez arrêté votre sujet et votre ton : Reste à pourvoir à la partie capitale, à celle que j'appellerais même l'âme de toute votre tâche, j'entends l'*assaisonnement*. On ne peut décemment supposer qu'une dame ou un gentleman aient mené la vie d'un rat de bibliothèque. Et pourtant il importe avant tout que votre article ait un air d'érudition, ou atteste tout au moins une lecture générale et très étendue. Eh bien, je vais vous mettre en état d'atteindre à ce *desideratum*. Regardez ici ! (il prend deux ou trois volumes d'apparence ordinaire et les ouvre au hasard). En ouvrant n'importe quel livre, au hasard, vous tomberez sur un tas de bribes de science ou de *bel-espritisme* qui sont de parfaites épices pour l'assaisonnement d'un article-Blackwood. Vous pourriez aussi bien en noter quelques-unes au fur et à mesure que je vous les indique. Je ferai deux divisions : la première, celle des *Faits piquants pour la Manufacture des Comparaisons;* la seconde comprenant les *Expressions piquantes à introduire suivant l'occasion*. Ecrivez à présent. » — Et j'écrivis comme il l'ordonnait.

« FAITS PIQUANTS POUR LES COMPARAISONS. « Il n'y avait à l'ori-« gine que trois Muses : Melete, Mneme, Aœde, — la méditation, la « mémoire et le chant ».Vous pouvez tirer un grand parti de ce petit fait en vous y prenant bien. Comme vous le voyez, il n'est pas trop connu, et paraît *recherché*. Veillez à ce que la citation que vous en ferez ait un air absolument improvisé.

« Autre fait : « Le fleuve Alphée passait sous la mer et en sortait sans « que la pureté de ses eaux eût été altérée ». Un peu moisi, celui-là, j'en conviens, mais en l'accommodant et en le servant avec art, il aura l'air aussi frais que jamais.

« Voici ce qui vaut mieux. « L'Iris de Perse possède pour quelques per-« sonnes un parfum très doux et très pénétrant, tandis que pour d'autres il « demeure complètement inodore ». Charmant cela et fort délicat ! Habillez-moi cette trouvaille et elle accomplira des prodiges. Tâchons de découvrir quelque chose du même goût dans les champs de la botanique. Rien ne s'écoule aussi facilement surtout avec l'aide d'un peu de latin. Ecrivez :

« L'*Epidendrum Flos Aeris* de Java, porte une très belle fleur et continue à vivre après qu'on l'a déraciné. Les naturels suspendent cette fleur par une corde au plafond et jouissent durant de longues années de ses fragrances. » Un renseignement capital ! Cela suffira pour les *comparaisons*. Maintenant au tour des *Expressions piquantes :*

« EXPRESSIONS PIQUANTES. « Le vénérable romancier chinois Ju-Kiao-Li ». Parfait ! En introduisant ce peu de mots avec dextérité, vous

prouverez votre intime connaissance de la langue et de la littérature des Chinois. Au moyen de cette citation vous pourrez vous tirer d'affaire sans arabe, ou sanscrit, ou hébreu. Quant à l'espagnol, l'italien, l'allemand, le latin et le grec, ces langues sont indispensables à tout auteur dans le pur style Blackwood. Je m'en vais vous chercher un petit spécimen de chaque langue. Toute miette conviendra, car c'est à votre ingéniosité d'en trouver le placement. Ecrivez donc.

« *Aussi tendre que Zaïre.* » Du français. Par allusion à la fréquente répétition de la phrase *la tendre Zaïre*, dans la tragédie française de ce nom. Convenablement appliqué, ceci ne montrera pas seulement votre connaissance de la langue, mais votre esprit et votre compétence littéraire en général. Vous pouvez dire, par exemple, du poulet que vous mangiez (écrivez un article sur ce que vous avez ressenti pendant qu'un os de poulet vous étranglait jusqu'à l'asphyxie), qu'il n'était pas tout à fait *aussi tendre que Zaïre*. Ecrivez :

Van muerte tan escondida
Que vo te rienta venir
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

Ceci est de l'espagnol, de Miguel de Cervantès. « Viens vite, ô mort! mais sois prompte et frappe sans m'avertir, de crainte que le plaisir éprouvé à ton approche ne me rappelle malheureusement à la vie ». Vous pouvez utiliser ces vers non sans à-propos, tandis que vous luttez dans les dernières affres de l'agonie, en proie à l'os de poulet. Ecrivez :

Il pover' huomo che non se néra accorto
Andava combattende, e era morto'.

« De l'italien, comme vous voyez, et tiré du Dante. Fait allusion à un grand héros qui, dans la chaleur du combat, ne s'apercevant pas qu'il venait d'être tué proprement, continua de frapper d'estoc et de taille, tout mort qu'il était. L'application de ce distique, à votre propre cas saute aux yeux — car j'aime à croire, miss Psyché, que vous ne négligerez pas de vous débattre au moins durant une heure et demi après que l'os de poulet vous aura étouffée.

« Écrivez je vous prie :

Und sterb' ich doch, so sterb' ich denn
Durch sie — durch sie !

« Du Schiller, c'est-à-dire de l'allemand. « Et si je meurs, du moins je meurs — pour toi, — pour toi ! » Ici, il est clair que vous apostrophez la *cause* de votre catastrophe, le poulet. En vérité, je me demande quel gent-

leman ou quelle dame ne périrait *volontiers* pour l'amour d'un chapon gras de la véritable race des îles Moluques, farci de capres et de champignons et servi dans un saladier avec de la gelée d'orange et des mosaïques de confitures. Ecrivez! (On les prépare ainsi chez Tortoni). — Ecrivez, s'il vous plaît!

« Voici une jolie petite phrase en latin, et rare par dessus le marché (on ne saurait être trop *recherché* et trop concis dans son latin, il devient si commun) — *ignoratio elenchi*. Il a commis un *ignoratio elenchi* — c'est-à-dire, il a entendu la lettre de votre proposition, mais sans en comprendre 'esprit. A dire cela *d'un fou,* comme vous voyez. Par exemple de quelque pauvre diable que vous interpellez tandis que vous vous débattrez avec l'os de poulet et qui n'a point compris ce que vous lui racontiez. Décochez lui l'*ignoratio elenchi* et vous l'aurez anéanti du coup. S'il ose riposter encore, vous pouvez lui dire avec Lucain (voici le passage) que ses discours sont purs *anemonæ verborum*, des mots-anémones. En effet, l'anémone très éclatante, manque de parfum. Ou, s'il commence à tempêter, vous pouvez l'assommer d'un *insomnia Jovis*, rêveries de Jupiter — une phrase que Silus Italicus (voyez plutôt !) applique aux pensées pompeuses et ampoulées. Ceci ne ratera point et lui percera le cœur. Après cela il ne peut que s'écrouler et rendre l'âme. Voulez-vous avoir la bonté d'écrire?

« Dans le grec nous devons faire un joli choix — du Démosthènes par exemple. — Ανερο φευγων και παλιν μακεσεται. (Anero pheugon kai palin makesataï). Il y a une assez bonne traduction de ce passage dans Hudibras. — « Celui qui fuit peut combattre de nouveau, celui qui a été tué ne le peut plus. »

« Dans un article-Blackwood, rien ne fait aussi bonne figure que le grec. Les lettres mêmes de l'alphabet grec ont je ne sais quel air profond. Observez plutôt, madame, l'aspect astucieux de cet Epsilon! Ce Phi devrait être pour le moins évêque! Y eut-il jamais gaillard plus dégourdi que cet Omicron! Passez moi ce Tau par les verges! En somme, il n'y a rien de tel que le grec pour une véritable œuvre sensationnelle.

« Revenons à la citation de Démosthènes. L'application en est tout naturellement indiquée. Vous lancez la dite phrase avec colère, en l'accompagnant d'une imprécation et en manière d'*ultimatum*, à la tête du misérable qui ne comprenait pas votre simple anglais alors que vous vous démeniez pour faire passer votre os de poulet. Il saisira l'allusion et détalera, je vous le garantis. »

Telles furent toutes les instructions que M. Blackwood put me fournir sur le *topic* en question, mais je compris qu'elles suffiraient amplement.

Enfin, j'étais capable d'écrire un véritable article-Blackwook, et je résolus de mettre aussitôt la main à l'œuvre. En prenant congé de moi, M. Blackwood me fit une offre pour l'acquisition de ma nouvelle lorsqu'elle serait terminée, mais comme il ne pouvait m'offrir que cinquante guinées la feuille, je jugeais préférable de la céder à notre société plutôt que de la sacrifier pour une somme si dérisoire. J'ajouterai cependant à la louange de M. Black-qu'il me témoigna la considération la plus respectueuse et me traita avec la plus grande civilité. Les paroles qu'il m'adressa au départ, firent une profonde impression sur mon cœur, et j'espère toujours me les rappeler avec gratitude.

« Ma chère Miss Zenobia », dit-il, des larmes dans les yeux, « y a-t-il *quelque autre chose* que je puisse faire pour aider au succès de votre louable entreprise? Laissez-moi y songer! Il est fort probable que vous ne trouverez pas aussitôt que vous le souhaiteriez, l'occasion de vous noyer ou... d'être étranglée par un os de poulet, ou — pendue, — ou — mordue par un... mais attendez un instant! Je crois tenir votre affaire, il y a dans la cour en bas, une couple d'excellents bull-dogs — de fameux gaillards, je vous assure — féroces à souhait — vraiment ils vous vaudront un début capital — ils vous auraient dévoré, falbalas, oreilles d'ours et le reste, en moins de cinq minutes, montre en main, — et puis, songez quel monde de sensations! Ici! je n'ai qu'à appeler : Tom! Peter! après avoir averti Dick, mon groom, de les détacher... » Mais comme j'étais réellement très pressée et n'avais plus une minute à perdre, je fus forcée à contre-cœur de hâter mon départ, et pris par conséquent congé sur le champ — un peu plus brusquement peut-être que la stricte courtoisie me l'eut permis dans d'autres circonstances.

Je quittai M. Blackwood avec l'idée fixe de me mettre dans quelque situation perplexe, analogue à celles qu'il m'avait préconisées, et je passai la plus grande partie du jour à errer dans Edimbourg, en quête d'aventures désespérées — d'aventures adéquates à l'intensité de mes sentiments et adaptées au vaste caractère de l'article que je comptais écrire. Dans ces pérégrinations, j'étais accompagnée de Pompée, mon domestique noir, et de mon petit bichon Diane, que j'avais emportée avec moi depuis Philadelphie. Il était déjà fort tard lorsque mes recherches aboutirent. Un événement important se passa alors, dont le suivant article-Blackwood, dans le ton hétérogène, narre les péripéties et le dénouement.

II

L'APPLICATION

Bonne dame, quel accident vous a mise dans cet état ?
(Comus).

Je flânais dans la bonne ville d'Edina par une paisible et calme après-midi. Le désordre et le tumulte étaient terribles dans les rues. Les hommes parlaient. Les femmes criaillaient. Les enfants toussaient. Les porcs sifflaient. Les chars cahotaient. Les taureaux mugissaient. Les vaches beuglaient. Les chevaux hennissaient. Les chats miaulaient. Les chiens dansaient. *Dansaient !* Comment était-il possible ? *Dansaient !* Hélas, me disais-je, *mes* jours de danse sont révolus ! Il en est toujours ainsi. Quel cortège de souvenirs sombres s'éveille à tout moment dans la mémoire du génie et dans la contemplation imaginative, surtout d'un génie voué à l'immortelle, et éternelle, et continuelle, et, pourrait-on dire, la *continuée*, — oui, la *continuée et continue*, amère, harassante, troublante, et si vous me permettez l'expression, la *très* troublante influence du serein, et divin, et céleste, et exaltant, et magnifiant, et purifiant effet de ce qu'on peut appeler justement la plus enviable, la plus *réellement* enviable — non ! la plus bénignement belle, la plus délicieusement éthérée, et comme la plus *jolie* (s'il m'est permis d'employer une expression aussi hardie) *chose* (pardonnez-moi, aimable lecteur !) dans le mot, — mais je suis toujours égarée par mes sentiments. Dans *pareille* mémoire, je le répète, quel cortège de souvenirs sont réveillés par une bagatelle ! Les chiens dansaient ! Moi — Moi je ne *pouvais* pas ! Ils sautillaient, — je pleurais. Ils exultaient, — je sanglotais à haute voix. Touchantes circonstances qui ne manqueront d'évoquer à l'esprit du lecteur lettré ce passage exquis se rapportant à la convenance des choses et qui se trouve au commencement du troisième volume de cet admirable et vénérable roman chinois *Tien-Ton-Chien*.

J'étais accompagnée dans mes pérégrinations à travers la ville de deux humbles et fidèles compagnons. Diane, mon bichon ! la plus douce des créatures ! Elle avait une quantité de poils lui tombant sur un œil et un ruban bleu noué à la dernière mode autour du cou. Diane ne mesurait pas plus de cinq pouces de hauteur, mais sa tête était quelque peu plus grande que son corps, et sa queue coupée au ras de l'arrière-train, ce qui donnait à

l'intéressant animal un air de pudeur offensée et en faisait le favori de tout le monde.

Et Pompée, mon nègre! — doux Pompée! comment pourrais-je jamais t'oublier? J'avais pris le bras de Pompée. Il était haut de trois pieds (j'aime à préciser) et âgé de soixante-dix, ou peut-être quatre-vingts ans. Il était bancal et corpulent. Sa bouche n'était pas précisément petite ou son oreille mignonne. En revanche ses dents semblaient des perles, et ses grands yeux écarquillés étaient délicieusement blancs. La nature ne l'avait pas doté d'un cou et avait placé ses chevilles, comme chez tous ceux de sa race, au milieu du coup de pied. Il était habillé avec une simplicité surprenante. Son unique vêtement consistait en une cravate de neuf pouces de largeur et un pardessus de gros drap presque neuf, qui avait servi autrefois au grand, imposant et illustre docteur Moneypenny. Un bon pardessus, je vous assure. Bien coupé. Bien cousu. Presque neuf. Pompée en relevait les pans à deux mains pour ne pas les laisser traîner dans la boue.

Trois personnes composaient notre société; deux d'entre elles ont déjà réclamé mon attention. Il y en avait une troisième, — cette troisième, c'était moi-même. Je suis la signora Psyché Zénobia. Je ne suis *pas* Suky Snobbs. Mon apparence impose. Dans la mémorable circonstance dont je parle j'étais vêtue d'une robe de satin cramoisi et d'un mantelet arabe bleu de ciel. Et ma robe était couverte de passementeries vertes et ornée de sept gracieux volants couleur d'auricule orange. J'étais donc la troisième personne de la compagnie. Il y avait le bichon. Il y avait Pompée. Il y avait moi. Nous étions *trois*. Ainsi, dit-on, il n'y avait que trois furies à l'origine, — Téléphone, Alecto et Mégère.

Appuyant le bras sur celui du brave Pompée et suivie à distance respectueuse par Diane, je descendais une des rues populeuses et très animées de l'Edina, aujourd'hui déserte. Soudain une église se présenta à ma vue, — une cathédrale gothique, — vaste, vénérable, flanquée d'un immense clocher qui s'enfonçait dans le ciel. Quelle folie s'empara en ce moment de moi? Pourquoi courus-je au devant de ma destinée? Je fus prise d'un indicible désir de gravir ce vertigineux pinacle et de mesurer de là l'immense étendue de la ville. La porte de la cathédrale s'ouvrait d'un air engageant. Ma destinée prévalut. Je franchis le porche fatal. Où était mon ange gardien en ce moment? — si réellement de tels anges existent. *Si!* Désespérant monosyllabe! Quel monde de mystère, de signification, de doute et d'incertitude contiennent ces deux lettres! Je franchis le porche fatal! J'entrai; et sans chiffonner mes oreilles d'ours couleur orange, je m'engageai sous le portail et débouchai dans le vestibule. Ainsi, dit-on, l'immense fleuve Alfred passait sans se salir et sans se mouiller sous la mer.

Je crus que les degrés n'en finiraient jamais. *Tournant.* Oui, ils montaient en tournant, tournaient et montaient, tournaient et montaient, si bien que je ne pus m'empêcher de communiquer au sagace Pompée, au bras duquel je m'appuyais avec toute la confiance d'une ancienne affection — que je *ne pus* m'empêcher de communiquer au sagace Pompée l'hypothèse que l'extrémité supérieure de cette échelle en spirale continue, avait été enlevée accidentellement ou à dessein. Je m'arrêtai pour respirer; et, sur ces entrefaites, se passa un incident d'une nature trop importante à un point de vue moral, et même métaphysique, pour être passé sous silence. Il me sembla — vraiment j'étais certaine du fait — je ne pouvais me tromper — non! J'avais observé depuis quelques instants avec soin et anxiété les mouvements de ma Diane. — Je dis que *je ne pouvais me tromper.* — Diane *flairait un rat!* Aussitôt j'attirai l'attention de Pompée sur ce sujet et lui, — lui, se trouva d'accord avec moi. Il n'y avait donc plus moyen, raisonnablement, de douter. Le rat avait été flairé — et par Diane! Ciel! pourrai-je jamais oublier l'intense excitation de ce moment? Hélas, à quoi se réduit l'intelligence tant vantée des hommes? Le rat! il était là, ce qui veut dire quelque part. Diane sentait le rat. Moi — *moi je ne le pouvais!* Telle l'Isis de Prusse possède pour quelques personnes un parfum suave et très puissant, tandis que pour d'autres elle demeure complètement inodore.

L'escalier avait enfin été gravi et seulement trois ou quatre marches nous séparaient du sommet. Nous continuâmes notre ascension, et à présent il ne restait plus qu'une marche. Une marche! Un pas! Un unique petit pas! Quelle vaste somme de bonheur et de deuil humains ne dépend pas souvent sur le grand escalier de la vie, d'un semblable petit pas! Je pensai à moi-même, puis à Pompée, puis à l'inexplicable et mystérieuse destinée qui nous entourait. Je songeai à Pompée! — hélas, je songeai à l'amour! Je songeai à tous les faux *pas* qui ont été faits et qu'on peut faire encore. Je résolus d'être plus circonspecte, plus réservée. J'abandonnai le bras de Pompée et sans son secours, je gravis la dernière marche, et gagnai la chambre du beffroi. Je fus immédiatement rejointe par mon bichon. Pompée seul restait en arrière. Je me trouvai au sommet de l'escalier et je l'encourageai à grimper les derniers degrés. Il me tendit la main, et malheureusement par ce mouvement il laissa choir les pans relevés de son paletot. Les Dieux ne cesseront-ils jamais de nous persécuter? Les pans s'échappèrent des mains de Pompée, ses pieds s'y embarrassèrent, il trébucha et tomba — conséquence inévitable. Il tomba tête baissée, et me frappant de son maudit crâne en pleine poitrine, il me renversa le nez en avant, et je fus entraînée avec lui, sur le dur, immonde et détestable plancher du beffroi.

Mais ma revanche fut certaine, prompte et complète. Le saisissant furieusement à deux mains par la laine de sa chevelure, j'arrachai à son crâne une vaste quantité de cette matière noire, crépue et bouclée, et la rejetai ensuite loin de moi avec tous les signes du dédain. Elle tomba parmi les cordes du beffroi et y resta accrochée. Pompée se releva et ne souffla mot. Mais il me regarda d'un air pitoyable avec ses grands yeux et — soupira. O Dieux — ce soupir! Il m'alla jusqu'au fond du cœur. Et les cheveux — la laine! Si j'avais pu atteindre cette laine, je l'aurais baignée de mes larmes, en témoignage de regret. Mais hélas! elle était bien loin, hors de ma portée, à présent. Comme elle flottait parmi les câbles des cloches, je me la figurais encore vivante. Je me la présentai agitée par l'indignation. Ainsi *le pire Dandy Flos teris* de Java, porte, dit-on, une fleur magnifique, qui vit même après avoir été déracinée. Les naturels la suspendent par une corde au plafond et jouissent de ses fragrances durant de longues années.

Notre querelle était vidée à présent, et nous promenions nos regards dans la chambre pour découvrir une ouverture d'où nous aurions pu contempler la ville d'Edina. Il n'y avait pas la moindre fenêtre. Le peu de lumière pénétrant dans cette chambre ténébreuse, entrait par une fente carrée, d'un pied de côté, à une hauteur de sept pieds du sol. Mais quel prodige n'accomplit pas le véritable génie? Je résolus de grimper jusqu'à cette ouverture. Une quantité de roues, de disques dentés et d'autres engins d'aspect cabalistique se trouvaient à hauteur et tout près de ce trou, que traversait une barre de fer partant de l'appareil équivoque. Entre les roues et le mur où avait été pratiquée la brèche, il y avait à peine place pour mon corps — mais j'étais enragée et déterminée à persévérer coûte que coûte. J'appelai Pompée à mes côtés.

« Vous apercevez cette ouverture Pompée. Je désire voir au travers. Vous vous tiendrez ici, juste sous le trou — comme çà. A présent tendez une de vos mains, Pompée, et laissez moi m'en servir d'échelon — à la bonne heure. Maintenant au tour de l'autre main, Pompée, et avec son aide je me percherai sur vos épaules. »

Il fit tout selon mon désir, et je trouvai, une fois arrivée à la hauteur voulue, que je pouvais facilement passer ma tête et mon cou à travers l'ouverture. Le panorama était sublime. Rien de plus magnifique. Je m'y arrachai le temps d'enjoindre à Diane de bien se conduire et de convaincre Pompée que je serais raisonnable et pèserais aussi légèrement que possible sur ses épaules. Je lui dis que j'aurais autant de ménagements, autant de tendresse pour lui que la *tendre Zaïre*. Ayant rendu justice à mon fidèle ami, je m'abandonnai avec tout l'enthousiasme et toute l'oestre imaginables

à la jouissance du spectacle qui s'étendait si obligeamment devant mes yeux.

Je m'abstiendrai toutefois de m'étendre sur ce sujet. Je ne décrirai pas la ville d'Edimbourg. Chacun a visité Edimbourg — la classique Edina. Je me bornerai aux détails palpitants de mon expérience aussi lamentable que personnelle. Ayant dans une certaine mesure satisfait ma curiosité quant à l'étendue, la situation et l'apparence générale de la ville, je pus examiner à ma commodité l'église dans laquelle je me trouvais et la délicate architecture de son clocher. Je reconnus que l'ouverture à travers laquelle j'avais passé la tête était une fente pratiquée dans le cadran d'une gigantesque horloge, et ne devait pas sembler, vue de la rue, plus grande que les trous de clef des montres de Genève. L'utilité de cette ouverture était de permettre au bras de l'employé d'atteindre les aiguilles et de les ajuster à l'occasion. J'observai aussi avec surprise, l'immense dimension de ces aiguilles, dont la plus grande ne devait pas mesurer moins de dix pieds de longueur et de huit à neuf pouces à l'endroit le plus large. Elles paraissaient être de solide acier, et tranchantes par dessus le marché. Ayant noté ces particularités et d'autres encore, je tournai de nouveau les yeux vers le glorieux paysage à mes pieds et me replongeai dans mes extases.

J'en fus tirée, après quelques minutes, par la voix de Pompée qui déclarait ne pouvoir supporter plus longtemps le poids de ma personne et me priait d'avoir la bonté de descendre. Ceci était déraisonnable et je le lui signifiai dans un discours de quelque longueur. Il répondit, mais en ne paraissant point partager le moins du monde mes idees sur ce sujet. Moi, naturellement, je me fâchai et lui dis sans mâcher mes paroles, qu'il était un fou, qu'il avait commis un *ignoratio elenchi,* que ses notions étaient pures *insomnia Jovis*, et que ses paroles ne valaient guère mieux que des *ânes menés vers le beau rhum*. Ceci parut le calmer et je repris mes observations.

Il pouvait être environ une heure et demie. Après cette altercation longue, profondément absorbée dans la contemplation du céleste spectacle se déroulant à mes pieds, je fus surprise par quelque chose de très froid qui exerçait une douce pression sur ma nuque. Inutile de dire que je m'alarmai au delà de toute expression. Je savais Pompée debout sous moi et Diane assise, suivant mes instructions formelles, sur ses pattes de derrière dans le coin le plus éloigné de la chambre. Que pouvait être cela? Hélas, je ne le découvris que trop tôt. Tournant doucement la tête sur le côté, je m'assurai, à mon extrême horreur, que reluisante, immense, représentant la forme d'un cimeterre, dans le cours de sa révolution l'aiguille des

minutes de l'horloge était *descendue sur mon cou.* Il n'y avait pas, je le savais, une seconde à perdre. Je reculai sur-le-champ, — mais il était trop tard. Il n'y avait pas moyen de faire repasser ma tête par la gueule de ce terrible piège dans laquelle elle se trouvait prise si ingénument et qui devenait plus étroite, toujours plus étroite avec une rapidité trop horrible pour être conçue. Impossible d'imaginer l'angoisse de ce moment. Je lançai mes bras en l'air et rassemblant toutes mes forces, je tentai de soulever l'écrasante barre de fer. J'aurais pu m'évertuer tout aussi bien à soulever la cathédrale elle-même. Plus bas, toujours plus bas, plus près, de plus en plus près, arrivait l'odieux engin. J'appelai Pompée à mon secours : mais il dit que j'avais froissé ses sentiments en le traitant d' « *ignorant chiot déblanchi* ». Je hélai Diane, mais elle ne disait que « bô-wô-wô ! » et que « je lui avais défendu de quitter son coin sous aucun prétexte ». Ainsi je n'avais aucune aide à attendre de mes associés.

Entretemps l'écrasante et épouvantable *Faux du temps* (car je découvrais à présent l'importance littérale de cette phrase classique) non seulement ne s'était pas arrêtée, mais semblait ne devoir s'arrêter jamais dans sa carrière. Cela descendait plus bas, toujours plus bas. Déjà cette chose détestable avait enterré sa lame tranchante à une profondeur d'un gros pouce dans ma chair, et mes sensations devenaient indistinctes et confuses. Par moments je m'imaginais être à Philadelphie avec l'imposant docteur Moneypenny, d'autres fois dans l'arrière-salon de M. Blackwood recevant les conseils inappréciables de cette haute autorité. Et alors me revenait le doux souvenir de temps meilleurs et révolus, et je songeai à cette heureuse époque où le monde n'était pas absolument un désert et où Pompée n'était pas absolument cruel.

Le tic-tac de la machine m'amusait. Je dis *m'amusait*, car mes sensations côtoyaient à présent la béatitude parfaite et les plus futiles circonstances me procuraient du plaisir. L'éternel *clic-clac*, *clic-clac*, *clic-clac* de l'horloge représentait à mon oreille la musique la plus mélodieuse et me remémorait à l'occasion les harangues agréablement soporifiques du docteur Ollapod. Puis il y avait encore les grands chiffres romains du cadran, — avaient-ils l'air assez intelligent, assez intellectuel, ces chiffres! A un moment ils se mirent à danser la mazurka, et si mes souvenirs ne me trahissent pas, dans cet exercice ce fut le chiffre V qui me procura le plus de satisfaction. Sans doute ce V représentait une dame de qualité. Rien de déguingandé, de fanfaron dans ses mouvements. Elle pirouettait à ravir, — tournant sur la pointe de son angle. Je fis un effort pour lui avancer une chaise, car je constatai qu'elle paraissait fatiguée de ses ébats, — et seule-

ment alors j'eus complètement conscience de ma lamentable situation. Oui, vraiment lamentable! La barre s'était logée à deux pouces de profondeur dans mon cou. Progressivement mes sensations étaient arrivées à un degré de torture exquise. Je conjurai la mort et, dans les agonies de ce moment, je ne pouvais m'empêcher de répéter ces vers exquis du poète Michel de Cervantès :

Fanny Buran tanne escompte oui dà!
Chéri, ne t'ai senti venir
Porc et plaisir, délit, morue!
Non me tord, ni Darwin luit dit.

Mais à présent intervint une nouvelle horreur, une horreur suffisante pour ébranler les nerfs les plus robustes. Par l'effet de la cruelle pression de la machine mes yeux sortaient littéralement de leurs orbites. Tandis que j'examinais s'il serait possible, le cas échéant, de me passer de leurs services, l'un de mes yeux tomba de ma tête et, dégringolant la pente du clocher, alla se loger dans la gouttière régnant le long du toit du bâtiment principal. La perte de cet œil m'affligea moins que l'air insolent d'indépendance et de mépris avec lequel il me lorgna après sa défection. Il gisait là, dans la gouttière, juste sous mon nez, et les mines qu'il faisait auraient été ridicules si elles n'avaient été écœurantes. Jamais on ne vit auparavant pareils clignements et clignotements. Cette conduite de la part de mon œil dans la gouttière n'était pas seulement irritante eu égard à son insolence manifeste et son ingratitude honteuse, mais devenait en outre excessivement gênante, vu la sympathie qui existe toujours entre deux yeux de la même tête quelle que soit la distance qui les sépare. Il en résulta que j'étais forcée, quoique j'en eusse, de cligner et de clignoter en parfait accord avec l'effronté coquin qui me narguait. Je fus bientôt soulagée, toutefois, par la culbute de mon second œil. En tombant, celui-ci prit la même direction (le résultat d'un complot, pour sûr) que son copain. Tous deux roulèrent de connivence hors de la gouttière, et à dire vrai, je ne fus pas fâchée d'en être débarrassée.

La barre plongeait à présent à quatre pouces et demie de profondeur dans mon cou, et il n'y avait plus qu'une petite lanière de peau à découper. Mes sensations étaient celles d'une félicité absolue, car je sentais que dans quelques minutes au plus, je serais délivrée de ma situation désagréable. Et je ne fus pas déçue dans cette attente. A cinq heures vingt-cinq minutes précises de l'après-midi, l'énorme aiguille des minutes avait poussé sa course assez avant pour détacher ce qui restait de mon cou. Je ne fus pas fâchée de voir cette tête, cause de tant d'embarras, se résoudre à quitter définitivement mon corps. Elle roula d'abord le long de l'arrête du clocher, fit

ensuite étape dans la gouttière, et continua son chemin en plongeant au milieu de la rue.

Je confesserai avec candeur que mes sentiments étaient à présent de la plus singulière — non, de la plus mystérieuse, de la plus perplexe, de la plus incompréhensible nature. Mes sens étaient simultanément ici et là-bas. Avec ma tête, je m'imaginais, par moments, être la véritable *signora* Psyché Zénobia ; — à d'autres instants j'entretenais cette conviction que moi-même, c'est-à-dire mon corps, représentait ma propre identité. Afin d'être fixée en toute certitude sur ce point je mis la main à la poche pour chercher ma tabatière, mais en tenant celle-ci et en me mettant en devoir de m'administrer par le canal habituel, une pincée de son bienfaisant contenu, je me rendis immédiatement compte de mon imperfection particulière et lançai aussitôt la tabatière à ma tête. Celle-ci accepta une prise avec une satisfaction visible et me sourit pour m'exprimer sa reconnaissance. Peu de temps après elle me tint un discours que l'absence d'oreilles m'empêcha d'entendre distinctement. J'en écoutai assez toutefois pour savoir quelle s'étonnait de mon désir de demeurer vivante dans de semblables conditions. Sous forme de péroraison elle me rappelait les nobles paroles de l'Arioste :

Il pauvre omis que non sera encore tôt
Endèva combattant do et houra mort tôt

et me comparant ainsi au héros qui, ne s'apercevant pas dans la chaleur du combat, qu'il venait d'être occis, continua de disputer la victoire à son adversaire avec une valeur inextinguible. Maintenant plus rien ne m'empêchait de descendre de mon élévation, et j'en profitai. Je n'ai jamais pu découvrir ce que Pompée vit de *si* particulier dans ma physionomie. La bouche du gaillard se fendit d'une oreille à l'autre, et il ferma les yeux comme s'il voulait broyer des noix entre ses paupières. A la longue, se dépouillant de son pardessus, il ne fit qu'un bond vers l'escalier et disparut. Je hurlai après le coquin ces véhémentes paroles de Démosthènes :

Ane rôt feu gon qu'est pâle hein ma caisse est haïe !

et me tournai ensuite vers l'élue de mon cœur, Diana, mon idole borgne et poilue. Hélas ! quelle horrible vision s'offrit à ma vue ? *Etait*-ce bien un rat que je vis se précipiter dans son trou ? *Sont*-ce là les os rongés du petit ange cruellement dévoré par le monstre ? Puissances du ciel ! et que *dois*-je subir encore ? — *est*-ce là l'esprit envolé, l'ombre, le fantôme de mon bien aimé toutou, que j'aperçois assis avec une grâce si mélancolique, dans le coin ? Silence, car elle parle, et, divinités célestes ! rien moins que l'allemand de Schiller :

Ound sterbik Dock, ç'austère bedaine
Dure scie! Dure scie!

Hélas! cette citation ne s'applique que trop à sa fatale destinée :

Car si je meurs, au moins je meurs
Pour toi — pour toi.

Douce créature! elle *aussi* s'est sacrifiée pour moi. Sans chien, sans nègre, sans tête, que te reste-t-il à présent malheureuse signora Psyché Zénobia? Hélas — *rien!* J'ai fini.

GEORGES EEKHOUD.

D'après l'anglais, d'EDGAR POE. — Widdleton, éditeur, New-York, 1856

SCHMITT

A ALBERT DE CLERCQ.

Après la séance du Cercle royal dans laquelle il avait parlé pendant une bonne demi-heure, pour avoir le plaisir de s'écouter, le seul et l'unique Jacques Schmitt commit une faute grave.

Il avait passé toute sa vie à travailler, à se creuser la tête, à fouiller l'Histoire, pour être ce qu'il était, et il l'était, des pieds à la tête, des souliers au chapeau, il l'était manifestement, incontestablement, admirablement.

Quoi? Gommeux? Non. Chic? non. Elégant? non; tout cela et rien de tout cela, moins et plus; il avait trouvé un mot pour se caractériser : i était *Schmitt* — par deux *t* —

Il était né par la faute des autres, mais c'est lui qui s'était réellement créé.

Prenez un homme, faites-lui supporter vingt ans de contact avec ses contemporains, afin qu'il soit cuirassé contre les lieux communs, les calembours et les bons mots, il en sortira idiot.

A moins qu'il n'en sorte *lui*, c'est-à-dire ce qu'en était sorti Schmitt : Schmitt.

Schmitt avait du cœur, mais le cœur ne se fait pardonner que lorsqu'il s'emmaillotte d'esprit, de même que l'esprit qui ne s'émeut pas un brin, n'est pas de l'esprit. Il faut souffrir de ses souffrances, sans les dire — sauf lorsqu'on est gris, — et des souffrances des autres en les leur faisant raconter; mais de celles-ci l'on doit sourire sans les railler; répondre par un

mot spirituel au récit des crèvements de cœur, c'est mettre un premier rayon de soleil dans un trou noir ; on ne pleure plus en voyant rire.

C'est vraiment très désagréable d'être plaint, et c'est humiliant, en somme, car on se trouve en un état de ridicule infériorité vis-à-vis du monsieur qui vient vous dire : Pauvre vous! Il vous insinue par là que Lui est assez malin pour ne pas être à plaindre, qu'il a arrangé sa vie, Lui, qu'il a « tiré son plan », Lui, et que vous, homme intelligent, vous êtes bête au point de souffrir!

Schmitt ne souffrait pas, n'étant point bête.

Pour arriver à ce résultat, il ne pouvait aimer, et pourtant il aimait. Qui?

Ah! voilà!

Aimer une femme, c'est dangereux, — elle vous tue.

Aimer deux femmes, c'est tragique, — elles se tuent.

Aimer trois femmes, c'est ridicule (à cause du berger Pâris), — *il* vous tue; le ridicule).

Aimer toutes les femmes, c'est sublime, c'est Schmitt!

Lorsqu'il entrait dans un salon, cet homme inouï ne regardait pas les femmes, il faisait semblant de ne pas les voir; il avait l'œil dans le vague.

Elles étaient toutes jalouses du vague! et son vague lui fournissait un sérail.

Un exemple : La belle petite baronne Césarine de... avait juré de subir les « derniers outrages » de la part de Schmitt, et l'avait, en conséquence, invité à venir prendre le thé chez elle, à cinq heures. En été, c'est le moment e plus capiteux de la journée, Césarine le savait. Le soleil a l'air de se dégonfler, de couper sa barbe de rayons et de se tailler une robe de nuit dans un pan de ciel. On rentre pour dîner; c'est l'heure de l'absinthe, et remplacer l'absinthe par... enfin, c'est toujours un apéritif.

Schmitt, qui, tous les jours, à ce moment, dégustait son poison vert, sans penser le moins du monde à Alfred de Musset, fut vexé de devoir être galant; il partirait vite, après tout!

La baronne Césarine s'était mise nue, autant que peut le permettre l'impudeur la plus pudique. En velours noir, lamé d'entre-deux de valencienne noire à travers lesquels la peau rose de la poitrine se veloutait comme une aube vue d'une fenêtre ajourée. La robe était courte et le pied long et mince comme il sied à une *vraie* élégante — les petits pieds ont pénétré dans le commun, — chaussé de mules en peau de chien, laissait voir le bas noir transparent sur lequel une flèche brodée parlait.

Schmitt entra dans le salon où la petite baronne, couchée sur un divan, feuilletait le *Cantique des Cantiques* de Salomon, édition miniature sur papier de chine, reliée en crépon.

Elle lisait :

« Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisins de Cypre dans les vignes d'Engaddi. »

Schmitt, en entrant, jeta les yeux sur le livre, et, continuant le texte, en manière de bonjour : « Il met sa main gauche sur ma tête et il m'embrasse de sa main droite », ce que Schmitt fit en riant.

— Eh bien, baronne, c'est pour vous distraire que vous m'avez appelé ?

— Mais oui, Monsieur de Brummel.

— Oh fi ! Madame, Brummel faisait la mode !

— Eh bien ?

— Eh bien, il faut diriger la mode sans que personne puisse la suivre. Brummel avait le dandysme derrière lui, il l'a galvaudé.

La baronne ne répondit pas pendant une minute. Puis :

— Croyez-vous qu'il suffit d'être beau comme vous, intelligent comme vous, — pardon si je vous casse l'encensoir...

— Oh ! ne vous gênez pas, baronne, je l'avais déjà cassé pour épargner cette peine aux gens aimables.

— Fat.

— Le mot n'est ni moderne ni juste, un fat est un sot. Vous savez bien que je ne suis pas un sot ; moi aussi je le sais ; voudriez-vous, par hasard, que je fusse modeste comme un grand homme, quelle prétention !

— Je vous disais qu'il ne suffit pas d'être beau, spirituel, etc., etc., il faut vibrer.

— Vibrer ! et je ne vibre pas ?

— Non, Paros ! Voulez-vous continuer ma lecture :

Césarine se pencha pour prendre le livre et entrebailler la dentelle de sa gorge.

— Schmitt lut :

« J'entends la voix de mon bien-aimé ; le voici qui vient, sautant sur les montagnes, passant par dessus les collines. »

Du Puvis tout pur !

— Je vous dispense des commentaires.

— « Mon bien-aimé est semblable à un chevreuil et à un faon de biche. Le voici qui se tient derrière notre mur, qui regarde par les fenêtres, qui jette sa vue au travers des barreaux. » On dirait du Shelley, en mieux.

— Vous ne vibrez pas ? dit la baronne qui s'était rapprochée doucement, et touchant presque le liseur.

— C'est très joli, très joli. Ecoutez donc, baronne : « Voilà mon bien-aimé qui me parle et qui me dit : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez ».

La jolie Césarine s'était rapprochée encore, le sourcil froncé; la jolie Césarine s'irritait, Schmitt pensait : Monsieur, vous êtes un grand homme.

« Les fleurs paraissent sur notre terre; le temps de tailler *la vigne* est venu; la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre.

« Le figuier a commencé à pousser ses premières figues : les vignes sont en fleur et elles répandent leur *agréable* odeur. Levez-vous, ma bien-aimée, et venez. »

La baronne se leva un peu et se pencha sur l'épaule de Schmitt. Celui-ci resta calme, parfaitement calme.

— Vous ne vibrez pas?

— C'est une adorable poésie, Madame, et il s'ajouta :

Schmitt je vous aime.

« Vous qui êtes ma colombe, vous qui vous retirez dans le creux de la pierre, dans les enfoncements de la muraille : montrez-moi votre visage : que votre voix se fasse entendre à mes oreilles : car votre voix est douce et votre visage est agréable. »

Schmitt ayant savouré le désir comme une liqueur rare, pencha la tête vers la tête parfumée de Césarine, et vibra.

Ainsi fit-il avec toutes les femmes, jusqu'à ce soir où, ayant parlé pendant une bonne demi-heure pour avoir le plaisir de s'écouter, le seul et l'unique Jacques Schmitt commit une faute grave.

Le seul et l'unique Jacques Schmitt alla se promener avec une grande dame, *sous les tilleuls* du parc, *au clair de la lune*, en murmurant des *vers d'amour*.

Sous les tilleuls — clair de la lune — vers d'amour!

Schmitt ne se suicida pas, parce que se suicider ce n'est pas..., enfin ce n'est pas Schmitt.

MAX WALLER.

LA MAISON PATERNELLE

Inoubliable est la demeure
Qui vit fleurir nos premiers jours ;
Maison des Mères ! c'est toujours
La plus aimée et la meilleure.

On dirait que des fils cachés
Filant leur invisible trame
Vont des murailles à notre âme
Et nous y tiennent attachés.

La pendule où l'aiguille avance
Implacablement son compas,
Semble nous chuchotter tout bas
Ce qu'elle sait de notre enfance.

Ici c'est le papier fleuri
Dont les jours de fièvre moroses
Nous comptions les guirlandes roses
D'un long regard endolori.

Là vers Noël, à la nuit proche,
Nous déposions nos fins souliers....
Combien de détails familiers
S'éveillent au bruit d'une cloche !

C'est là que la plus jeune sœur
Apprit à marcher en décembre ;
Le moindre coin de chaque chambre
A des souvenirs de douceur.

Rien n'a changé ! Les glaces seules
Sont tristes d'avoir recueilli
Le visage un peu plus vieilli
Des mélancoliques aïeules.

Tout est pareillement rangé
Et, dans la lumière amortie,
S'éternise la sympathie
Du logis qu'on n'a pas changé :

Fauteuils des anciennes années
Où l'on nous couchait endormis,
Fauteuils démodés, vieux amis,
Avec leurs étoffes fanées,

Meubles familiarisés
Par une immuable attitude,
Mettant des charmes d'habitude
Dans les salons tranquillisés.

Jardin en fleur, vigne, tonnelle,
Empreinte vague de nos pieds
Sur les tapis et les sentiers,
O sainte Maison paternelle,

Qui donc pourrait vous oublier,
Logis où dort notre âme en cendre,
Surtout quand on a vu descendre
Des cercueils chers sur l'escalier !

Puis vient un jour d'adolescence
Où l'on s'en va pour bien des soirs ;
On se pleure dans les miroirs....
Comme on va souffrir par l'absence !

Et les portraits des grand'parents
Que les petits-enfants oublient
Pour que vous demeuriez, supplient
Avec leurs regards attirants.

GEORGES RODENBACH.

QUAND MÊME !

I

A Mademoiselle Sarah Bernhardt, de la Comédie-Française.

Le matin de la reprise de Ruy-Blas.

Comme je rentrais en mon pauvre logis, Mademoiselle, on me remit hier une lettre toute parfumée, dont un filet gris-perle bordait l'enveloppe, timbrée à votre chiffre avec cette fière devise : *Quand même!* — Je reconnus votre écriture — que je n'avais jamais vue, et j'ouvris le message — qui me désappointa un peu ! Jugez ! Il ne contenait que cette phrase, passablement difficile à interpréter :

« *Les yeux de Marie de Neubourg regardent dans les vôtres. Dites! Que pense Sarah Bernhardt?* »

*
* *

Daignez-vous me permettre de chercher avec vous le sens de ces mots? M. Barbey d'Aurevilly — votre amical ennemi — ou votre ami *quand même*, si vous voulez! — m'a donné un de ses livres, orné de sa griffe — à l'encre rouge, — et la dédicace accole à mon nom obscur cette épithète : L'*Enigmatique*, avec un grand E...! Enigmatique, soit! Je veux l'être : ne l'est pas qui veut, et rien n'est plus amusant que de passer pour ce que l'on n'est pas, si ce n'est d'être le contraire de ce pour quoi l'on passe.

Mais le vrai sphinx, Mademoiselle, c'est vous.

*
* *

Que pense Sarah Bernhardt?

Voilà une question presque impossible à résoudre, et je rendrais les armes du premier coup, si je ne m'imaginais que vous pouvez penser beaucoup, longtemps et très bien — ou très mal, selon que le vent souffle au nord ou au sud. Vous ne pensez pas, assurément, que la vie est « une ironie amère » pour un grand nombre de tristes hères, auxquels rien ne sourit et qui, sur les bancs du parterre, pleurent avec *Andromaque*, et rêvent à *Marie de Neubourg*, l'idéale beauté aux yeux plus chatoyants que les perles de son collier.

Vous pensez peut-être aux joies calmes et pures que vous ne connaissez point : aux frais ombrages, aux vieux chênes dont l'orgueilleuse frondaison couronne les troncs crevassés, aux pâquerettes étoilant l'herbe verte, aux sentiers de la forêt ; aux lacs d'opale, aux torrents écumeux, bondissant en cascades ; à toutes ces choses de la nature sur lesquelles — touriste ennuyée — vous avez peut-être jeté en passant un regard fatigué, mais dont vous n'avez compris et senti l'éclatante poésie que par la poésie conventionnelle des versificateurs à la mode.

Vous pensez peut-être qu'il serait bon de courir dans les bois, loin du gaz de la rampe, des coulisses fumeuses, des toiles de fond barbouillées, des planches poussiéreuses, des couloirs empuantis d'huile rance, et d'apprendre enfin qu'il y a des fleurs non maquillées, des vallons incultes, des sites où la nature est vraiment — *nature*, dirait un de vos confrères d'atelier.

*
* *

Que pense Sarah Bernhardt ?

Peut-être que le tourbillon où elle est entraînée ne suffit pas à occuper un esprit intelligent... Que Paris est une fournaise où tout se réduit en cendres ; qu'il serait doux, à certaines heures, d'être loin du bruit, et même de ce bruit importun qu'on appelle — hélas ! — la GLOIRE... *La gloire*, fille qui se donne à tous et n'appartient à personne, et qu'on paie bien cher, et qui ne vaut pas ce qu'on la paie.

Vous êtes, Mademoiselle, de celles — ou de ceux — qui s'ennuient. J'en suis aussi. Et pourtant je ne vous dirai pas, comme Louis XIII à Bassompierre : *Ennuyons-nous ensemble !* Vous fuyez ce dévorant ennui qui nous ronge tous tant que nous sommes ; vous le combattez résolument, et vous ne l'avez pas encore vaincu, le terrible fléau, si meurtrier, si insatiable, qui pousse tant de femmes à la rivière, et tant d'hommes à l'hôpital ! Votre pinceau le chasse un instant. Lasse de peindre, vous plantez votre ciseau dans un bloc de marbre ; vous pétrissez de vos fines mains un morceau de terre glaise — qui valait dix sous tout à l'heure — et qui vaut maintenant presque son poids d'or... Lasse de sculpter, vous prenez une plume — une plume de colibri, je suppose ?... et vous écrivez... ou mieux encore, vous relisez un de ces chants mélancoliques et tendres que tant de poètes ont refaits... en pensant à vous. Art, poésie, souvenirs, soudaines tristesses, joies bruyantes, rien ne vous charme, qu'un fugitif instant, et l'ennui revient, pesant, inexorable.

*
* *

Que pense Sarah Bernhardt?

Qu'elle a passé, un jour ou l'autre, bien près de ce bonheur si follement cherché. Il était là, tout près d'elle. Elle n'avait qu'à baisser ses yeux hautains. Elle n'avait qu'à laisser tomber sa main blanche. Elle n'a point vu : et l'oiseau bleu couleur du temps s'en est allé à tire-d'ailes, pour ne plus revenir.

Qu'importe le bonheur à qui désire la gloire? Les flatteries, les applaudissements, la renommée, tout ce qui étourdit, enivre et affole, n'est-ce pas assez? Faire à son gré trembler, palpiter et pâlir deux mille auditeurs; suspendre tant de cœurs à ses lèvres; exciter des transports d'émotion et de terreur; provoquer des rivalités ardentes et d'incurables jalousies; être adorée pour le moins autant qu'on est haïe, c'est bien plus qu'il n'en faut pour guérir la plaie de l'âme, cette plaie si petite, si petite! que l'on cache là-bas, tout au fond, qui fait tant souffrir et ne se cicatrise jamais.

Never more! « Jamais plus, mon Dieu! » criait une des maîtresses de je ne sais quel roi de France, un jour que grondait le tonnerre, dont elle avait peur. On dit cela, et on l'oublie. Mais la plaie ne se laisse pas oublier. Au milieu d'une fête, au fracas des acclamations, dans les enchantements de l'orgueil satisfait, on sent tout à coup une douleur aiguë, très rapide et très poignante, on est traversée d'un coup de poignard... on est brûlée d'une flamme, aussitôt éteinte... C'est la toute petite plaie qui se révèle. Elle s'ouvre, elle se ferme. Elle avertit qu'elle est là et qu'elle y est pour toujours!

*
* *

Que pense Sarah Bernhardt?

Que le mieux est de n'avoir aucun regret du passé, aucune crainte de l'avenir, et qu'à chaque jour suffit sa peine? Peut-être! L'éternel « peut-être » vient constamment sous ma plume, car enfin, Mademoiselle, je ne raisonne — ou ne déraisonne, s'il vous plaît! — que sur des hypothèses.

Il ne m'est pas venu un instant à l'esprit que vous pussiez penser quoi que ce fût de celui à qui vous faisiez l'honneur d'écrire, en lui posant cette énigme. Je suis très orgueilleux — comme tous les hommes qui savent valoir quelque chose : je n'ai donc aucune fatuité.

Vous êtes une très grande artiste et je n'entends pas dire par là que vous soyez seulement une très grande comédienne. Vous aimez l'art, je crois, sous toutes ses formes, et vous en avez le culte — pour vous distraire — seul culte que vous pratiquiez, supposé-je. Toutes les manifestations de l'art vous séduisent, de même que toutes les manifestations de la beauté,

si j'ose m'exprimer de la sorte. Vous auriez voulu être Phidias et Zeuxis, et d'autres encore, et ne pouvant être Raphaël, vous eussiez été la Fornarina. Présentement, vous êtes Alcibiade — Alcibiade-Femme, car l'Alcibiade du pauvre temps où nous vivons ne peut être que de votre sexe — je n'en loue pas notre temps...

*
* *

On parle beaucoup de vous — beaucoup trop! — En bien quelquefois, en mal souvent. Je crois qu'il se faut tenir à égale distance de l'un et de l'autre. Vous avez trop d'esprit pour ne pas mériter d'être calomniée.

Est-il vrai que vous dormiez dans un cercueil? On n'y est bien que quand on est mort, et vous aurez le temps d'y dormir à l'aise quand on vous y aura clouée. En attendant, je préférerais le moindre grabat.

Je ne crois guère d'ailleurs à ces excentricités funèbres, dignes tout au plus d'une Anglaise attaquée de *spleen*, ou de ces prétendus artistes qui, faute de talent, se donnent les gants de l'étrangeté. On m'a parlé d'un bas-bleu qui achète, pour s'en faire des divans, les matelas des suicidés. Vous n'êtes pas un bas-bleu, et vous avouerez que ces « moyens de réclame » sont du dernier ridicule.

On ne pardonne pas volontiers à une femme d'être tout ce que vous êtes, et d'accaparer à son profit l'attention publique. On a dû vous dire bien souvent, tout bas en enveloppant ce mauvais compliment de flatteries les plus sucrées :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier!

ou encore le fameux :

Ne sutor ultrà crepidam.

Je ne traduis pas ce dernier adage, persuadé que vous savez le latin mieux que moi, et le chinois aussi, et même la langue des Sélénites, s'il vous a pris fantaisie de l'étudier. Je crois que cela veut dire : « Jouez la tragédie... et mêlez-vous de vos cothurnes! »

Conseil impertinent, que je vous engage à ne point écouter. On se fatiguait d'entendre appeler *le juste* un certain Aristide. On se fatiguera de vous harceler, de dire que vos tableaux, vos statues et vos livres ne sont vôtres que par la signature; que vous n'avez ni la beauté de mademoiselle Mars, ni le génie de Rachel; et mille autres choses désobligeantes qu'il me serait cruel de répéter.

On le dirait encore, que vous importe?

*
* *

Quand même! Ces deux mots sont la plus éloquente réponse. Une véritable devise de lionne! hardie au moins, et qui ne craint pas de laisser tout deviner.

La mienne est très courte et très simple, comme la vôtre — excusez la comparaison. La voici : *Et après.*

Avez-vous parfois songé à ce terrible APRÈS, qui suit le QUAND MÊME? Non pas. La vie est si courte, si pleine, si follement dépensée, et dispersée, que les réflexions philosophiques n'y peuvent tenir aucune place. L'*Après* est un sombre mystère, très noir, et qui effraie les âmes les mieux trempées... Soit! Eh bien! *Quand même!* C'est du courage — un courage que je n'aurai pas.

Vous voilà, Mademoiselle, au comble des félicités humaines, distraite de l'ennui, acclamée de la foule, entourée d'ennemis, fêtée de quelques amis, glorieuse, couronnée de ce diadème espagnol sur lequel vous pourrez faire enchâsser la seconde larme de M. Victor Hugo, pour faire pendant à celle qu'il envoya à *doña Sol.* On viendra chaque soir pleurer à vos hymnes d'amour, gémir sur le sort de cette reine infortunée qui meurt pour un laquais. Les *yeux de Marie de Neubourg* feront d'atroces ravages, ces yeux profonds comme la mer, et scintillants comme des étoiles!

Puis lasse *quand même*, vous reviendrez à votre palette et à votre ébauchoir; puis lasse encore, — et non rassasiée — *quand même!...* vous finirez un beau jour par envisager le néant de toutes ces splendeurs au milieu desquelles vous resplendissez... Et alors, vous laisserez peut-être tomber de vos lèvres ces deux mots désespérés : *Et après?...*

II

Un an plus tard.

Vous rêvez, à cette heure, sur les bords de l'insondable océan aux mugissantes colères, Mademoiselle, et, contemplant les vagues d'opale et d'émeraude qui se creusent en abîmes perfides ou s'élèvent en montagnes cristallines, vous pouvez murmurer de cette voix d'or qui apaisait naguère de si grosses tempêtes et soulevait de si glorieuses acclamations :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis!

Rome est à vos pieds. C'est une clameur désespérée, et de toutes parts on entend dire : « Elle s'en va! mais les ministres restent! »

C'est le premier mot qui ait frappé mes oreilles, après qu'un poète m'eut conté votre fuite, qui n'est peut-être qu'une fugue. Oui, l'idole déserte le

temple et dédaigne l'encens de ses adorateurs, alors que ceux qu'on espérait voir prendre la clef des champs se cramponnent à leurs places, et ne veulent entendre ni aux conseils ni aux critiques.

En vérité, vous fûtes bien prompte à vous irriter. On en a fait bien d'autres à M. Jules Ferry, qui est Excellence et sa haute dignité n'en a pas souffert ! Faut-il disparaître, parce qu'on est comparée à la grande Virginie, quand tant de gens ne disparaissent point, que l'on compare à Coupeau, à Lantier, et autres héros de l'*Assommoir?*

Une loi des royaumes d'Espagne punit de mort quiconque touche à la reine. Seriez-vous si cruelle aux audacieux qui ont porté la main à votre diadème, et le tenez-vous pour si mal assuré qu'un si léger choc le puisse faire tomber de votre front superbe? *Quand même!* crie votre devise, impérieuse et vaillante, qu'un caprice et une irritation vous ont fait oublier trop vite !

*
* *

L'événement est en soi de mince importance. On vous fait jouer une dona Clorinde insuffisamment étudiée, selon votre aveu ; assez préparée au sentiment de l'auteur. Le public vous applaudit ; quelques journalistes vous critiquent. Vous vous emportez. Vous fermez portes et fenêtres, vous fuyez, vous jetez la Clorinde par dessus les moulins. Paris s'émeut. La presse vous attaque, on est fatigué de vous admirer. On saisit l'occasion qui, d'aventure, a pour cette fois une robuste chevelure, et voilà que l'on ne pense plus aux ministres qui n'ont pas donné leur démission quand ils la devaient, pour ne plus penser qu'à la tragédienne qui la donne quand elle ne la doit pas.

C'est bien votre faute, Mademoiselle, et ne vous en prenez qu'à vous de ce désagrément. Quoi ! non contente d'être une incomparable artiste, dont les défauts mêmes sont applaudis, et qui règne en souveraine sur la première scène du monde, vous vous avisez de moissonner des lauriers en d'autres jardins ! Quoi ! vous faites le buste du sergent Hoff, vous peignez cette toile étrange et forte : *la Jeune fille et la Mort*, qui sera une des attractions du prochain Salon ? Quoi ! vous triomphez en Hollande ? Vous vous surmenez, vous ne refusez à aucune œuvre charitable le concours de votre grâce et de votre talent ?

Mais vous abusez, ce me semble, des dons qui ne vous appartiennent plus, et du temps qui vous appartient encore. A quoi bon travailler tant pour les autres ? Et pourquoi dépenser une activité folle à poursuivre le succès ? Vous deviez être partout et en tous lieux l'*Aventurière* : il se trouve

que le rôle vous déplaît, s'il le faut jouer hors du théâtre. On ne vous pardonnera point d'avoir conscience de votre valeur, et de rester indépendante, voire quelque peu volontaire.

On n'aimait point qu'Aristide fût appelé le Juste. On redoute également Alcibiade, quand il coupe trop souvent la queue de son chien, et songez à ce qu'il y a, en France, de chiens que vous avez privés de cet utile ornement.

*
* *

Mademoiselle Croizette ne sculpte rien, que je sache, madame Favart ne monte point en ballon, mesdames Brohan gardent leur esprit dans une boîte, mademoiselle Samary ne montre que ses dents, et beaucoup de dames ne font de la peinture que sur leurs joues et sous leurs yeux.

Que n'imitez-vous ces illustres exemples? On vous pardonnerait peut-être l'éclat de votre gloire, faite de trop de rayons, et M. Emile Augier ne se plaindrait pas de vous voir également supérieure dans des arts différents.

Je voudrais être sévère, comme tout le monde, et juger inflexiblement une équipée qui n'est pas sans dandysme. Je suis contraint à l'indulgence : que méchant ne faudrait-il pas être, ne vous épargnant point, pour ceux qui font leurs équipées à nos dépens?

Vous n'avez pas le droit de dépareiller les couples d'amoureux que Victor Hugo présente à nos admirations. Vous n'avez pas le droit d'abandonner Hernani, Ruy-Blas ou Fabrice, et le pauvre master Clarkson sera bien empêché sans vous!

Mais comme on se passerait bien, place Beauvau et rue de Grenelle, des matamores qui s'y prélassent dans nos meubles, et comme on voudrait que leur comédie fût tôt achevée!

D'autant que cette comédie, point amusante, et fort sotte, au contraire, tourne au drame. Le tyran s'y pavane, le traître y rugit, les comiques y abondent, et aussi les confidents, les sous-confidents, et des myriades de comparses. Voilà tous ceux qu'il fallait emmener, Mademoiselle, et nous eussions alors applaudi à votre départ.... quitte à vous aller quérir *in fiocchi* aux pays désolés de l'exil!...

Mais vous partez sans tambour ni trompette, et nous laissez tout un lot de politiciens qui eussent figuré si bien dans vos bagages! Et voilà pourquoi, n'usant d'aucune indulgence, je donne ma note dans ce petit concert qui vous ira éveiller en Normandie.

*
* *

Vous nous reviendrez *quand même !* et vous serez *quand même* applaudie. Le public n'a pas à s'immiscer dans vos démêlés avec la Comédie-Française; il ne prend que ce qu'il veut des jugements de la critique. Nos oracles, jamais infaillibles, sont rarement écoutés. Le vrai mérite s'impose et votre réputation n'est pas plus de celles qui s'achètent que de celles qui se vendent.

Quitter le théâtre où chaque soir une foule enthousiaste vous acclamait, ce n'est pas faire pièce à M. Perrin, désobliger M. Augier ou mécontenter le feuilletoniste. C'est — excusez ma franchise — offenser le public intelligent et lettré qui vous admire.

Votre intention n'est point telle. Ce public, soumis au charme de votre voix, à la puissance de votre talent, vous l'avez conquis, mais il vous possède. Vous ne devez pas lui manquer. Un contrat vous lie au passé comme à l'avenir, et le rompre, ce serait une ingratitude à coup sûr, et peut-être une imprudence. Vous nous reviendrez donc !

Et puisque vous avez, Mademoiselle, trahi votre fière devise; puisque vous n'êtes pas restée *quand même !...* souvenez-vous du vieux proverbe gaulois, qui s'applique aussi bien aux reines de tragédie qu'aux ministres de la République : « Bien faire et laisser dire ! »

CHARLES BUET.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A ANVERS

(*Deuxième article*)

SECTION BELGE

oint n'est intéressant de s'occuper longuement de la section belge. La plupart des œuvres exposées sont connues; ce sont des œuvres rééditées ici, après avoir paru en première édition aux Salons triennaux. Au surplus, les peintres qui les signent, les Stevens, les De Braekeleer, les Verwée, les Meunier, les De Knyff, les Terlinden, les Verhaeren, les Courtens, les Coosemans, les Wauters, les Asselberghs, les de Lalaing ont été étudiés longuement. Il ne reste donc plus qu'à flâner à travers le Salon, qu'à signaler les tableaux au hasard de

rencontres, avec le regret constant de ne point trouver à défendre et à louer des œuvres de combat, frissonnantes de jeunesse et d'audace.

Et tout d'abord voici les harengs séchés de M. Verlat. Dans un jour factice de rôtisserie, où l'on devine des cuissons étranges et des grillades féroces, M. Verlat accommode à sa sauce je ne sais quel art religieux. Il intitule ses harengs *Golgotha*. Les bistres, les rouges, les noirs, les couleurs les plus hurlantes font charivari sur sa toile. La composition entière semble avoir été passée au four. On n'ose la regarder, de peur d'avoir la vue brûlée. Heureusement qu'à portée de regard se trouve un *Combat d'aigles*, aigles nullement terribles, aigles domestiques, qui sans doute alimenteront la rôtisserie demain. Puis, un peu plus loin, les *Fleurs*, fleurs de table également destinées à quelque repas et complétant l'idée de mangeaille qu'éveillent les deux premiers tableaux. Et ainsi de suite. M. Verlat a la spécialité d'essayer de tout et de tout rater. C'est un Protée; il adopte toutes les manières, il aborde tous les sujets. Peintre religieux, peintre d'animaux, peintre de fleurs, peintre de genre, — pas peintre. C'est, à ma connaissance, le plus médiocre des parvenus d'académie. Il passe pour maître dans sa ville. Quelques-uns ne sont pas hostiles à lui conférer du génie. Il est en voie de devenir, à Anvers, ce que Benoit est en musique, ce que Conscience était en littérature, l'artiste populaire. Les commandes officielles volent vers lui; il les accueille sous son aile à dix ou vingt mille francs pièce. Chaque bourgeois amateur convoite un de ses tableaux pour l'accrocher au mur de son salon, ne se doutant pas que n'importe quelle rosace du papier ou n'importe quelle arabesque de la tapisserie valent mieux. Surfait, stupéfiamment surfait, raté, irrémédiablement raté, tel apparaît Charles Verlat, manière de Bouguereau provincial, faisant lui aussi des *saintes familles* aussi horriblement bleues et vertes et aussi peu saintes que les affiches et les pancartes du très officiel membre de l'Institut des Beaux-Arts de France.

Aussi bien se demande-t-on si c'est l'influence de cette médiocrité capitale qui fait germer, « dans la métropole des Arts », tant de neutres de moindre importance : les Ooms, les Verstraete, les Anthony.

Par bonheur, Henri de Braekeleer fait contrepoids. Oh! combien on le sent, lui, le grand peintre, à travers les œuvres des Mertens, des Marcette et des Brunin. Ces trois artistes, avec Joors et Jules Lambeaux, sont très remarquables. Le premier surtout dans l'*Imprimerie en taille douce*, le deuxième dans la *Montagne d'or*, le troisième dans le *Broyeur*. Certes, leur peinture n'est pas moderne au sens strict du mot, mais la couleur au moins est belle, agréable, appétissante. Ils intéressent par l'intimité qu'ils mettent dans le sujet, l'harmonie qu'ils réalisent dans les tons, la vie qu'ils expriment.

Joors étale à la rampe une très svelte amazone en babil avec ses chiens, Jules Lambeaux attire par le *Critique* et surprend par la *Veuve*. C'est lui, le plus audacieux des jeunes peintres anversois; seul, il soupçonne la vraie lumière d'appartement et ose l'étudier.

On connaît l'œuvre des Schaefels, des Van Luppen, des Bource, des De

Keyser, des Plumot, de toute l'antiquaillerie académique de là-bas. Pourtant il est, parmi eux, un peintre dont l'art, quoique démodé, sollicite par sa grande conscience : c'est Lamorinière. A voir son œuvre réunie — est-ce impression passagère et fortuite? — j'ai senti, malgré les défauts manifestes de cette peinture lisse, noire, mince, toute en détails, l'émotion éprouvée devant les œuvres des vrais paysagistes. Ces sapinières, ces sous-bois, ces mares, ces étangs portent en eux les mélancolies des sites et les tristesses grises des plaines flamandes. Ils sont éloquents, ils parlent au souvenir, ils sont évocatoires. Il m'est agréable de louer Lamorinière. Son art est tellement éloigné de celui que je défends et que j'aime, que cette impression ressentie m'a été comme une surprise et je suis heureux de l'avouer en toute sincérité.

J'ai hâte de parler de trois disparus : deux, dans la mort, le troisième, ailleurs.

Emile Sacré est parti, voici déjà deux ans. Ceux qui l'ont approché ont gardé en souvenir ce superbe jeune homme qui marchait, dans l'art, la tête hardie. Il avait un grand souci de réalité et de vigueur. Toutes ses toiles dénotent l'observation fixe. Il sortait de Courbet; il avait un idéal de solidité et de virilité. Il a laissé de remarquables portraits. On en compte deux à Anvers, celui de sa mère et celui du comte d'Aspremont-Lynden.

Le premier nous montre une dame âgée, dans une pose engoncée et sévère, surprenante d'individualité et de caractère. La tête est fière d'expression, elle commande. Toute une vie de femme est inscrite dans ces traits, vie de volonté et d'expérience.

Le second est d'une intimité entière. Il dit la bonté un peu rude et militaire du gentilhomme parfait que l'on connaît. L'allure est naturelle, aisée. Le modèle a l'air de ne point poser. Comme il est bien et commodément assis! Comme le geste immobilisé qu'il a fait est saisi dans son repos et son affaissement! C'est une œuvre de très grand mérite.

Après Sacré, Huberti. Petit talent fluet, dira-t-on. Petit ruisseau; pas même une rivière. Soit. Mais combien original et vif et frais se montre ce fluet talent-là.

Le *Temps gris à Wilryck* et le *Marais en Campine* sont deux toiles d'un art spécial, tout de légèreté et d'impression, où la nature est saisie par un poète de la même famille que Corot. Quoi de plus mouvementé et fuyant et voyageant que les ciels ennuagés d'Huberti? Quoi de plus attrapé que son air gris? Quoi de plus mouvant que ces feuillages d'arbres? Oh! ses arbres, ses arbres minuscules, avec leurs frondaisons en froufrous, comme il les fait frémir et murmurer au vent!

Et maintenant, voici Agneessens, — un maître. De tous les artistes de sa génération, il est, certes, le plus artiste. Nous ne savons pas en Belgique imposer nos peintres. Il nous manque je ne sais quelle chaleur d'apostolat, quel enthousiasme, quel orgueil. Un peintre, tel que lui, devrait être plus solennellement connu, plus fervemment aimé. Non pas que j'appelle autour de son nom le succes bourgeois et vulgaire; c'est aux dilettantes que j'en ai. Agneessens, s'il était Français, serait haussé au premier rang des portrai-

tistes; il aurait son auréole. A peine lui brûlons-nous une petite chandelle d'admiration, — une chandelle à deux sous. A Anvers, ce qui me sollicite et me hante, c'est son *Étude de nu*, cette belle chair d'éphèbe, si délicate, si étonnamment modelée. Cette chair est pâle, languissamment et aristocratiquement pâle; elle est idéale avant d'être vivante; elle dit la jeunesse triste et éteinte avant la chute des sens dans la matière. Cette chair, si étonnamment suggestive, ne sera jamais superbe et mâle, elle est dégoûtée de la femme sans s'y être collée, elle est égoïste.

M. Agneessens expose quatre portraits, tous puissants et intimes. D'autres ont plus de coloris que lui, mais personne ne sait dégager comme lui les mystères d'âme de ses modèles.

Artan voisine avec Agneessens. Il y a beau jour que le premier des marinistes belges n'a exposé. Les œuvres envoyées à l'Exposition universelle sont de date ancienne et, pourtant, combien volontiers on les signale et combien elles sont supérieures à toutes les autres. Qui donc a compris la mer plus dramatiquement et plus lumineusement que lui, qui sait donner plus d'électricité aux vagues, plus de tumulte aux flots, plus de profondeur aux ciels? Les teintes de l'Océan, il les a trouvées sur sa palette; et son œil subtil et sa main nerveuse ne se trompent jamais.

Il y a en Belgique une réputation outrageusement gonflée, c'est celle de Clays. Il est bon que, de temps à autre, Artan se montre.

EMILE VERHAEREN.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

TOQUES ET ROBES, par Arthur James. Dessins d'Amédée Lynen.

A ARTHUR JAMES, *avocat,*
en son Palais de Justice à Bruxelles.

MON CHER JAMES,

e souviens-tu de *la Jeune Revue*, ce petit canard jaune où nous déversâmes nos premières proses? Il dura un an, puis changea de jupon et devint *la Jeune Belgique*. Transformée, embellie, c'était toujours la maison hospitalière aux écrivuscules de notre genre et nous y déposâmes nos couvées mensuelles. Après nous être connus à l'Université dans le coude à coude des auditoires de philosophie, voilà que nous nous retrouvions séparés par quelques interlignes dans la solennité de la typographie.

Ton premier article s'intitulait : *Le premier client*, extrait du « *Roman*

d'un stagiaire », et pour que nul n'en ignorât, tu avais ajouté entre parenthèses : *inédit*. Cela se passait en mars 1881.

Un an après, *la Jeune Belgique* publia une nouvelle page : *Ab ovo*, extraite du *Roman d'un stagiaire* (inédit).

Une année plus tard, aucun fragment nouveau ne parut, mais le *Roman d'un stagiaire* restait dans le silence de tes tiroirs ; il y est toujours.

Je le regrette ; le premier manuscrit que l'on a perpétré, est généralement celui où l'on a mis le plus de soi-même, et celui-là devait redire, en un style inégal peut-être, tes premiers soucis, tes premières déceptions dans la carrière d'avocat qui n'est pas moins dure que celle d'écrivain.

Toi tu y gagnes d'avoir conservé pour toi-même les confidences du cœur qui sont nos seuls joyaux ; nous y avons perdu un livre, et dans un livre de jeune homme il y a toujours quelque chose de doux et de palpitant.

Depuis, le Droit t'a mangé le sang ; sous la férule du diable d'Edmond Picard qui, dit-on, mène ses stagiaires à la baguette et les force presque à devenir de bons avocats, tu as dû piocher, sarcler, ensemencer le champ de ton avenir, si bien, qu'un de ces jours, tu me sembleras tellement respectable que je m'oublierai à t'appeler Maître James, long comme le bras !

Et pourtant, camarade, tandis que tu défendais *pro deo* (cela se traduit : pour l'amour de Dieu) la veuve sans argent et l'orphelin sans gratitude, tu regardais sournoisement ton encrier littéraire qui te faisait risette, et tu lui disais, en anglais, pour que le patron ne comprît pas : « Attends, je viens ».

Et tu es venu.

Lorsqu'un président de cour interroge les accusés, tu écoutes, mais tu regardes aussi. En ta tête, tu fixes l'image de ces bonshommes en robe et de ces misérables en blouse ; tu ne vois pas seulement « des contrats et des droits », comme le jurisconsulte (mon oncle), tu vois encore « des couleurs, des lignes, leur pittoresque, leur harmonie », et pendant que le ministère public accumule sur le crâne de ton client un tas de crimes dont celui-ci se doute à peine, tu te venges de ce grand morceau de Palais de Justice auquel ta vie est accrochée, en le transformant en jolie et délicate littérature.

Résultat net, palpable et charmant : « *Toques et Robes* ».

*
* *

Les observateurs, en ce temps d'observation enragée, sont plus rares que l'on ne pense. On regarde beaucoup, mais on soulève peu, on gratte peu, on scrute peu. Les contours suffisent, on néglige les ombres.

Je viens de lire d'un seul trait ton livre, mon cher James, et j'y ai trouvé cette « psychologie en profondeur » que je cherchais. Les types que tu décris, on les voit, on les a vus cent fois, un peu plus on mettrait sur eux des noms, avec cette manie de reportage dont nous subissons le contrecoup.

Certains chapitres, comme *Divorce high life*, sont d'une adorable modernité, certains autres reflètent le côté grave du Palais, d'autres enfin ont une pénétrante mélancolie. Lorsque tu parles du *Juré*, il semble que, comme cet homme qui porte le poids de son jugement, ta plume tremble...

« Il condamnera. Trop nombreuses sont les malhonnêtes gens sur la terre. Il faut en finir. Et le bon bourgeois regagnera la rue de Flandre et racontera à sa famille extasiée qu'il a rempli un grand rôle ce matin, au Palais de Justice, là-bas, dans ce vaste monument qui a coûté si cher, et où il y a tant d'hommes en rouge et tant d'hommes en noir. »

D'autres fois, mon cher confrère, — car malgré tout et même notre aîné M. Picard, tu seras toujours plus écrivain fantaisiste que grave pandectophile, — d'autres fois ton émotion déborde en phrases tristes qui sont comme la plainte de l'âme altérée. Ce que je demandais à ton fameux *Roman d'un stagiaire*, je le retrouve dans ces *Toques et Robes* dont tu n'es pas si toqué que cela, mais que tu acceptes avec philosophie — sans Tiberghien! — parce qu'il faut bien, n'est-ce pas, accepter ce qui nous est tombé du ciel — un fameux fumiste en l'occurrence! — et dont nous ne serons jamais satisfaits.

Je ne veux pas divaguer plus longtemps.

Puisse ton livre être compris après avoir été lu, — car tant de gens graves prétendent comprendre sans découper les pages! — Puisse-t-il faire son chemin comme tu fais le tien, mon vieux camarade!

MAX WALLER.

MEMENTO

Le sixième volume des poésies de Catulle Mendès : *Intermède*, vient de paraître chez Ollendorff. Nous y trouvons réunis pour la première fois les *Rondels pour elle*, que *Gil Blas* donna naguère.

Citons-en deux :

POUR MADAME LA MARQUISE

Nous danserons une gavotte
Sur un très vieux air de Lulli :
A ce passé noble et joli
Votre jeune grâce est dévote.

Plus d'une âme aujourd'hui vivote
Dans un spleen affamé d'oubli,
Nous danserons une gavotte
Sur un très vieux air de Lulli.

Tandis que, sans nul patchouli
La virago que fut gavotte
Fait des lois, crie aux armes, vote
Pour que l'amour soit aboli,
Nous danserons une Gavotte !

PRINTEMPS TRISTE

La seule branche de lilas
Que nous ayons cueillie ensemble,
Se fane sur ma lèvre, et tremble,
Pareil à mon pauvre cœur las.

Elle ne refleurira pas.
Puisqu'à mon cœur elle ressemble,
La seule branche de lilas
Que nous ayons cueillie ensemble.

Pourtant, sous l'abri clair du tremble,
Quand s'ouvrent tant de fleurs là-bas,
Et tant d'autres lilas, hélas !
C'est toujours elle qui me semble
La seule branche de lilas !

***

Lire dans la *Revue contemporaine*, un très curieux article d'Edouard Rod sur Victor Hugo.

Ne pas confondre cette Revue avec le petit canard qu'impriment ici sous le même titre de jeunes éliacins en extase.

Voici le sommaire de la vraie *Revue contemporaine*, du 25 juin 1885 :

Victor Hugo, *étude critique*, Edouard Rod. — Pœuf, *nouvelle*, Léon Hennique. — Jeunesse, *poésie*, Gabriel Vicaire. — Agha Veli, *poésie*, Jean Moréas. — Les funérailles de Victor Hugo, un Hugolâtre. — De quelques déterminantes dans les styles décoratifs, Paul Rouaix. — Le naturalisme en Espagne, Albert Savine. — Les Russes et les Anglais en Asie, Edouard Nicolas. — Critique littéraire et artistique. — Bibliographie. — Musique et théâtres.

***

Théodora et *la Parisienne* sont les deux dernières pièces que nous ayons vues. Elles sont les deux antipodes du théâtre moderne, la première avec sa décoration mirifique cachant un drame inexistant, la seconde, humaine et forte dans sa simplicité.

Que deviendra le théâtre? Où court la destinée dramatique ? on se le demande, à voir ces œuvres, l'une d'un ancien, l'autre d'un jeune, tous deux forts et tous deux habiles.

Il faut bien le dire — et l'on ne s'en fait pas faute dans le public — les amours et les crimes de l'*Augusta* byzantine intéressent médiocrement. Que l'on prenne la pièce et qu'on la lise à tête reposée, pas ne minute on ne frissonnera, pas une seconde on n'éprouvera cette palpitation intérieure que donne l'œuvre vivante arrachée au cœur de l'humanité moderne.

Au théâtre de la Monnaie, nous avons assisté à un tableau vivant — rien de plus. L'art de la décadence romaine a été reporté par de merveilleux artistes, érudits et consciencieux, dans des décors et des costumes qui nous évoquent, avec une puissance étonnante, des temps abolis ; mais que reste-t-il de tout cela ? Moins que d'un vrai tableau de vieux maître dont la vie traverse les âges, dont on palpe la couleur lumineuse, et qui a, pour ainsi dire, le parfum des époques disparues.

J'aurais mieux aimé que les acteurs du drame ne parlassent point, que l'on n'assistât qu'à la scène muette, et, quel que soit le charme musical de Sarah Bernhardt, j'eusse préféré la *voir* seulement, avec le rythme de son geste fatigué, sa langueur de souveraine plus efféminée que

nature, et portant sur son front pâle la décoloration morbide des races qui s'en vont. Couchée sur son lit de parade, ayant pour sceptre le lys symbolique tel qu'en porte, dans sa danse silencieuse, la Salomé de Gustave Moreau, la comédienne incomparable n'avait pas à parler pour être superbe et reporter en arrière, vers l'époque du christianisme cruel, des vices raffinés, des tortures subtiles et lancinantes, l'esprit troublé du spectateur.

C'eût été beau de voir défiler sans paroles les somptuosités de *Théodora*, dans le décor que le génie du peintre a retrouvé en tendant la main par delà les siècles; la salle, plongée dans l'obscurité, comme au théâtre wagnérien, fût restée émerveillée et anéantie. Les tirades françaises, même prononcées par deux artistes hors ligne, détruisent notre illusion, et ce Justinien, qui n'a guère pour lui que son masque dur de médaille antique, nous ôte notre rêve par sa déclamation conventionnelle de conservatoire.

Théodora n'est pas du théâtre dramatique; c'est de l'archéologie qui bouge, de la féerie savante; les décorateurs et les costumiers en sont les seuls auteurs et ils ont assassiné M. Sardou.

La Parisienne de M. Becque est tout autre. Là il n'y avait pas de littérature; ici il n'y a que cela; le costume est quelconque, le décor, n'importe lequel. Pour le premier, le vêtement moderne; pour le second, quelques chaises, une table, une commode, un canapé, dans un salon.

Théodora éblouit, *la Parisienne* fait penser.

Théodora frappe les yeux, *la Parisienne* remue.

Pourquoi? Parce que la pièce de M. Sardou n'a pas d'âme, elle ne secoue, dans son boisseau d'or, de pierreries et de mosaïques, que des passions violentes exploitées depuis *Phèdre* et depuis *Athalie*. Ce sont toujours les « chiens dévorants » qui aboient à la mort depuis le roi Soleil, les « os et les chairs meurtris et traînés dans la fange » par Jean Racine.

Le drame de M. Becque ne hurle pas, ne tue pas, ne massacre pas; il étale de façon simple, sans la fumée bleue des encensoirs ni le bruit sonore des gongs, la vie humaine, la vie moderne, la vie éternelle de notre société. Elle déplie la page triste d'un coin du monde; elle n'a besoin ni de poignards ni de glaives pour ouvrir les plaies; d'un regard pénétrant elle sonde les blessures et les transmet à la pensée par le trajet des nerfs et des fibres.

Le bas-empire byzantin de M. Victorien Sardou ne me fait pas horreur — on n'est pas laid dans de si beaux costumes! —; le bas-empire parisien de M. Becque, drapé de couleurs sombres, m'entr'ouvre le crêpe de la nuit contemporaine. Il me dresse l'acte d'accusation d'une société; je le vois, il existe, je le sens — et la sensation, l'émotion, n'est-ce pas le but éternel de l'art?

***

Le nouveau livre de Gaston d'Hailly, *Monsieur Gendre*, — nous disons livre, car c'est bel et bien un livre d'histoire, — est un de ces *ouvrages à clé* dont on est si friand à l'heure actuelle. Seulement, ici la clé n'est pas une de ces clés à complications dont le maniement exige de patientes études, c'est un passe-partout.

Usant de la licence permise aux romanciers, l'auteur a condensé, dans une intrigue où l'on voit défiler nombre d'hommes aujourd'hui arrivés, l'histoire de la décomposition morale de notre époque.

On aimera à chercher le nom du président de la Chambre des députés recevant une dépêche de la dame... aimable, au milieu de cette journée fameuse de l'interpellation sur la police de Paris. — En trente lignes, la physionomie de la séance est enlevée avec une verve incroyable.

Hermann Simon et M. Starke sont des personnalités assez connues dans le monde industriel et financier pour que l'on mette leur vrai nom sous le masque qui les cache.

Voilà un livre à lire, et à lire surtout entre les lignes, c'est dire qu'il s'adresse aux gens d'esprit. (*Communiqué.*)

***

Dans la Bibliothèque Gilon : *Les Artevelde*, par Ch. Potvin.

***

Pour paraître prochainement : *Nouvelles comme ça*, par Max Waller.

***

Nous commencerons en septembre prochain la publication d'un travail de longue haleine intitulé : *Souvenirs de la vie d'étudiant*.

***

Reçu de M. Ernest d'Orllanges, le poète d'une très jolie plaquette : *Hélène*, un roman intitulé : *L'Homme à passion*, une des choses les plus mal écrites, les plus dégoûtantes et les plus ignobles que nous ayons jamais lues — ou plutôt feuilletées.

***

Reçu de M. Eugène Tavernier un recueil de vers : *Les Scintillements*.

Très inoffensif; M. Tavernier se fait-il des illusions?

***

Chez Lemerre, dans la « Petite bibliothèque littéraire », l'édition définitive de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*. Un chef-d'œuvre indiscutable comme *Ompdrailles* et comme *Le Bouscassié*.

***

La maison Schott, de Bruxelles, vient d'éditer, avec le plus grand luxe, trois morceaux de chant de Léon Jehin.

Ces mélodies, faites sur des poésies de Victor Hugo et d'André Van Hasselt, sont charmantes, empreintes de grâce et de sentiment, et écrites dans le style le plus correct.

Elles seront, pour le jeune compositeur, un succès moins bruyant, il est vrai, mais plus intime et aussi vif que celui de ses compositions orchestrales.

***

M. Charles Buet publie, à la Nouvelle librairie parisienne (E. Giraud et Cᵉ, 18, rue Drouot), deux volumes d'un genre bien différent.

Le premier, *Médaillons et Camées*, renferme une série d'études intéressantes et curieuses sur Barbey d'Aurevilly, François Coppée, Paul Féval, Mᵐᵉ Paul Féval, Louis Veuillot, Emile Zola, Alphonse Daudet, Léon Cladel, Rollinat, Léon Bloy. — Il y a même un chapitre consacré aux Bas-Bleus, et un autre à Sarah Bernhardt, celui qu'on ira plus haut. C'est là de l'histoire littéraire anecdotique et pittoresque, avec des aperçus absolument nouveaux, de fines remarques, d'une extrême originalité de forme. Ce livre fera du bruit, et mérite un succès que la critique ne lui marchandera pas.

Le second, *Contes moqueurs*, est d'une ironie spirituelle; ce sont des récits dramatiques, d'une fantaisie presque sérieuse, d'une variété infinie. Les passions les plus vives, les sensations les plus fugaces, les sentiments les plus subtils, l'amour et la peur, la jalousie et l'orgueil, dans leurs manifestations les moins ordinaires, y sont observés et analysés puissamment. Ce n'est point là un recueil de contes banals, simplement agréables à lire ; c'est un livre à garder parmi ceux qu'on relit. La *Chambre jaune*, la *Chaîne de corail*, la *Pipe de Zbarra*, le *Dompteur de chats*, les *IX*, sont véritablement des œuvres vigoureuses, et qui ajouteront encore à la réputation littéraire de M. Charles Buet, auteur de ce drame hardi, le *Prêtre*, qui eut naguère un si grand retentissement.

LYSIANE DE LYSIAS

I

A Joséphin Péladan.

« Assez, dit-elle, en se renversant avec lassitude dans le haut fauteuil ancien ; assez, ne me parlez plus de vos jeunes filles, de vos vierges, de vos niaises, de vos petites sottes, que vous épousez un beau soir, après vous être raffinés dans nos amours ; ne me parlez donc plus de tout cela, mon cher ! »

Et Lysiane se tut de nouveau, perdue dans ce rêve incessant qui rendait plus sombre encore son nocturne regard.

Dans la vaste salle tendue de Gobelins, où la lampe juive à sept branches coulait une lumière pensive, ces deux êtres silencieux complétaient merveilleusement le décor. Cette chambre vaste évoquait les tableaux de Rembrandt le Maître, et l'on eût dit que la pensée y devait être aussi déployée toute grande, comme les rideaux lourds et comme les fabuleuses scènes des tapisseries.

La comtesse Lysiane la tenait, cette demeure, de toute une lignée d'aïeux, et, dans le fauteuil de Cordoue, qu'elle occupait de préférence, elle savait que des ancêtres héroïques s'étaient, comme elle en ce moment, reposés, et que leur âme hautaine planait toujours dans l'air tiède du logis.

Veuve et trentenaire, la comtesse n'avait jamais songé à se remarier. Elle s'était, de jour en jour davantage, retirée du monde, et, cloîtrée dans ce château séculaire, s'y était fait une vie de méditation, d'étude et de volupté.

Elle eut des amants sans nombre, qu'elle rejeta tour à tour, ne les aimant que par le corps, mais gardant pour elle seule son âme enfermée.

Elle étudia le vice, en l'expérimentant, parvint, avec des délicatesses d'artiste rare, à lui faire donner tout ce qu'il possède, et ses intimes ne l'avaient jamais qu'à demi comprise, tant profonde était la mystérieuse évolution de ses sens.

L'homme qui, assis à ses pieds sur un tabouret, regardait cette femme étrange dont le visage s'éclairait et rougissait aux brusques flambées de l'âtre, était son dernier amant. Ensemble ils avaient parcouru le cycle des joies charnelles; ils s'étaient mutuellement initiés aux lancinantes douceurs, ensemble ils avaient dormi les longs sommeils où le songe s'illumine dans la fatigue ineffable de la matière.

Et maintenant que le terme était venu, que Lysiane, avec la surprenante clairvoyance de la femme, avait clos sa robe comme on ferme une prison, avant la venue du Dégoût suprême, il venait une dernière fois vers elle pour rompre les ultimes attaches, et qui sait? ressaisir dans un regard, dans une intonation les réalités intenses dont la volonté despotique de la comtesse l'avait à tout jamais sevré!

— Alors, dit-elle, vous songez sérieusement à vous marier, à épouser une fortune doublée d'une jeune fille?

— Vous faites erreur, dit Grégory d'une voie tremblée, j'épouse la femme et non la fortune dont je n'ai que faire, étant riche moi-même. J'ai bien raisonné ce que vous prenez pour une folie; je me marie parce que, après vous, je ne trouverai pas de maîtresse. Oh! ne souriez pas, ce n'est pas un compliment, et vous le savez bien! Après vous, les plaisirs n'existent plus, et deux mois de votre amour valent une vie.

— Et vous voulez en recommencer une autre, gourmand! répondit Lysiane avec un sourire.

— Non, je veux me tailler une tombe vivante qui ne me fasse pas mal!

— Le mariage?

— Pourquoi pas?

— Parce qu'on ne vous y laissera pas dormir?

— Qui?

— Celle que vous épouserez, d'abord, et qui vous révoltera de banale réalité, et...

— Et? et vous, n'est-ce pas, qui me tourmenterez de souvenir?

Lysiane ne répondit pas, mais une vague ironie plissa ses lèvres. En ce moment elle lui sembla, — dans son mutisme, immobile, les cheveux noirs relevés en une torsade japonaise piquée de deux longues aiguilles à boules de corail, les yeux sombres, la taille allongée comme une amphore, les bras nus sous les manches de velours frappé, — elle lui sembla une sorte de Pythie moderne, mystérieuse comme l'antique et, comme elle, clairvoyante.

— Mon brave Grégory, je ne puis pas vous empêcher d'aimer dans le passé; le souvenir est une fatalité qu'on n'évite point; tâchez seulement d'avoir la paix de la vie, à défaut de l'amour, et soyez grand, ne faites pas souffrir l'enfant qui sera votre compagne; je ne puis rien vous dire de plus.

La comtesse se leva, Grégory fit de même et prit la main de Lysiane pour la baiser.

— Non, répéta-t-elle, ayez la paix dans la vie, serrons-nous la main comme des amis; plus de baisers.

Il alla vers la porte, et, une dernière fois, regarda la comtesse Lysiane; puis il sortit avec la vision d'une femme sombre dressée comme un fantôme dans la lumière d'un lustre à sept branches.

Lorsque Grégory eut disparu, la Superbe se rassit lentement, et, de nouveau, devant le feu dont les bûches s'écroulèrent avec un jaillissement d'étincelles, dans la solitude immense de la nuit, elle fixa son regard et laissa son âme errer vaguement, pensivement...

Le duc Grégory s'en était allé sans révolte.

Depuis deux mois qu'il s'était jeté dans l'amour de Lysiane, il avait compris toute la volonté tenace de la comtesse et l'irrévocable de ses arrêts. Ne lui devait-il pas ce qu'il n'aurait jamais espéré? le suprême amour? et pouvait-il croire à l'éternité de cet amour, alors que déjà ces soixante jours avaient plié son corps et cassé ses nerfs?

Il s'en alla, résigné, vidé d'horizon, la tête tournante et perdue, avec, seulement, un large retour sur les premières et des dernières heures passées avec Elle. Elle, il redisait Elle, ne pensant pas qu'il y en eût Une Autre, l'appelant en lui-même La Femme, la Seule, en qui se concentrait toute la Femme, la Femme universelle. Comme une liqueur très violente dont une goutte eût suffi à parfumer un lac, Elle avait en quelques jours mis Son empreinte dans sa vie entière, en avait rempli tous les recoins.

« Qu'importe, se dit-il, en descendant le grand escalier de marbre, qu'im-

porte ce mariage? et pourquoi ne le consommerais-je point? J'aimerai comme tout le monde, et la nouvelle venue ignorera que l'on puisse aimer autrement. »

Et il haussa les épaules, raillant malgré lui, avec une joie égoïste, la future qui ne savait pas, qui ne pouvait pas savoir.

Au pied de l'escalier, que deux torchères niellées inondaient de lumière, un valet remit à Grégory sa pelisse et lui ouvrit la portière de sa voiture qui venait d'avancer dans le vestibule. Les deux larges battants de la porte s'ouvrirent et l'équipage s'enfonça dans la grand'route. A droite et à gauche, la forêt de Soignes s'étendait dans la nuit, et, seul, le roulement rapide du coupé résonna dans le silence de Rouge-Cloître.

Une heure après, le duc s'arrêtait à la sortie de l'Avenue du Bois de la Cambre et, après un ordre donné au chasseur, se dirigeait à pied vers la Place Royale. A ce moment, des flocons de neige se mirent à tomber avec lenteur; le duc hâta le pas; il descendit la Montagne de la Cour jusqu'à un petit bar anglais où, depuis toujours, ses amis se réunissaient chaque soir à la sortie du théâtre de la Monnaie. Il n'y avait personne dans la première pièce; derrière le comptoir encombré de flacons et de victuailles, le patron sommeillait, le coude appuyé sur le zinc, tandis que, renversé sur une chaise appuyée au mur et les cheveux frottant le plâtre, le garçon faisait de même. Tous deux se levèrent en sursaut lorsque Grégory fit son entrée.

— Monsieur le duc, firent-ils ensemble.

— Ces Messieurs sont-ils là?

— M. van Steen, M. d'Astor, M. Clergery, M. de Leuze, M. Pablo, M. Cuaras, et ces dames, débita vivement le garçon.

Grégory ouvrit, au fond du café, une porte barrée de cette inscription : SOCIÉTÉ PRIVÉE, et se trouva dans une chambre bleue de fumée, où, autour d'une table, un groupe de jeunes gens jouaient à l'écarté. Derrière deux d'entre eux, penchées sur leurs épaules, deux femmes suivaient le jeu, désignant parfois du doigt une carte, et s'impatientant.

Lorsque le duc entra, les cartes s'abattirent.

— Hallo! cria-t-on, Hamlet, Lazare! d'où sors-tu, prodigue?

— Moi, mais du haut de la ville!

— Un haut qui est perdu dans le bois, n'est-ce pas, veinard? On sait d'où vous venez...

— Eh bien alors?

— Alors nous voulons te faire avouer...

— Que je viens du château de Rouge-Cloître, de chez Mme de Lysias, que j'y ai été beaucoup pendant les derniers temps, mais oui, pourquoi pas?

Les deux jeunes femmes levèrent la tête, en souriant avec ironie.

— Vous autres, dit Grégory brutalement, bas les pattes et motus, n'est-ce pas?

Oui, continua-t-il, j'aime beaucoup Mme de Lysias et je passe souvent mes soirs auprès d'elle. Nous faisons de la musique et nous causons. Vous savez si sa conversation est charmante; elle est spirituelle, très instruite...

— Bas-bleu, fit Clergery.

— Savante, tout au plus...

— Et cela t'a pris comme cela, tout à coup, la musique et la causette?

— Ah ça! voyons! vous voulez me confesser avant Pâques? Vous riez, je pense! Frédéric! un grog au gin! Qui tient le louis? Non, pas vous, Monsieur Clergery, ajouta-t-il en regardant fixement celui qui tenait les cartes, pas vous.

Le cercle se composait de tous gens du *high-life* bruxellois, panaché de rastaquouères, les uns affinés superficiellement par la vie de salon dans les ambassades, les autres, au contraire, non encore dégrossis et gardant les façons rondes de l'étudiant. Cuaras, un fils de gros fermier de Buenos-Ayres, était arrivé à Bruxelles fourni d'argent, qu'un ami malin — Clergery, son *alter ego* — l'aidait à dépenser. Clergery était, au demeurant, le seul être officiellement taré du groupe, où il n'était entré qu'à force de courbettes et de petits services douteux qui l'avaient peu à peu rendu indispensable. Van Steen, descendant d'une des plus nobles familles de Flandre, de Leuze, un comte romain, et le duc Grégory de Perriane étaient les seuls Belges du cercle, qui ne comptait d'assidus que les sept jeunes gens que nous trouvons réunis au début de ce récit. D'Astor, parisien de race, avait émigré après la Commune, et Pablo de Drasz attendait, pour retourner en Roumanie, d'avoir son grade d'officier à l'école de cavalerie belge.

Grégory, sans en avoir le goût, s'était accoutumé aux veillées passées dans ce petit bar où les échos du grand monde arrivaient, portés on ne sait comment, par des indiscrétions d'amants éconduits ou de maîtresses déçues. Sa distinction s'était révoltée lorsque, au premier groupe où la sévérité de l'admission était excessive, s'était, par un relâchement qu'il déplorait, ajouté ce flot d'exotiques venus de si loin qu'on ne pouvait contrôler leur passé. « Ils viennent de pays avec lesquels nous n'avons pas de traité d'extradition », disait-il avec humeur.

Clergery surtout l'avait mis en défiance; il éprouvait une haine instinctive pour ce vieux jeune homme d'une naissance multiple, d'une éducation vulgaire, d'une position louche de petit journaliste mâtiné de souteneur, qui vivait d'expédients et de parasitisme. La conversation de mauvais goût,

pleine de mots crus et d'argot de coulisse, qu'affectait de prendre continuellement Clergery, créait entre ces deux hommes de natures si opposées une guerre sourde qui parfois éclatait en dédains superbes de la part du duc, en insinuations sifflantes de la part de Clergery. La présence inévitable de celui-ci avait surtout éloigné des réunions nocturnes le dernier descendant des Perriane. Parfois, écœuré, le duc s'en était allé, seul, dans la nuit froide, avec une lourde impression de fatigue, et le besoin d'autre chose qu'il ignorait; et tout à coup sa rencontre avec Mme de Lysias avait rompu ce commencement de spleen, donné le coup de fouet, rendu à l'âme errénée de Grégory sa fraîcheur et son intensité. Dans les longues soirées qu'il avait passées à ses pieds, dans la *contemplation* de sa parole, il s'était réveillé de la routine somnolente de sa vie. Lysiane lui avait révélé le bonheur de l'intelligence, en même temps que la joie de la chair, et lui, qui naguère ne trouvait dans ses « conquêtes » qu'un assouvissement physique, avait eu pendant deux mois entiers la révélation de l'être complet dont la partie spirituelle relève et sublimise la volupté des sens. Souventes fois, la nuit, dans la vaste chambre de la comtesse, où traînait continuellement un vague parfum d'ambre et de moskari, après quelques heures de sommeil, ils s'étaient levés tous deux, et, devant le feu qui, de même que la veilleuse, comme dans les temples, ne s'éteignait jamais, leurs paroles s'étaient répondues, ainsi que leurs pensées. Par une sorte d'émulation incessante, ils faisaient alors assaut, — non pas d'esprit, cette profanation de l'amour, — mais de profondeur sentimentale, et, comme le néophyte d'une religion mystérieuse, il avait pénétré par une série de troublantes initiations dans le temple fermé par mille portes d'or où Lysiane avait cloîtré le fin fond d'elle-même.

Aussi, lorsque Grégory, après son absence prolongée, se retrouva dans l'ancien cercle devenu banal, d'une banalité qu'il n'avait jamais qu'entrevue, éprouva-t-il un insurmontable haut-le-cœur. Ainsi que sur sa noblesse héréditaire, il eut la perception d'avoir en lui un blason moral, une dignité nouvelle écussonnée d'azur et d'argent, qui le mettait au dessus de toute cette société douteuse qu'il ne pouvait plus comprendre.

Ce soir-là surtout, il regretta d'avoir terni sa méditation souvenante au contact de ces messieurs. Il eut un remords de ne pas, venant de chez Lysiane, être rentré dans sa demeure pour y causer avec lui-même, le seul être dont, après la comtesse, il pût aimer la solitaire compagnie. Il lui semblait, qu'en un quart d'heure bête, il avait profané l'idole de son cœur, celle qu'il jurait de conserver dans une atmosphère occulte de vénération et d'amour.

Après avoir perdu quelques louis, le duc serra distraitement la main de de Leuze et de van Steen, puis, ayant lancé d'un geste à la ronde son bonsoir, sortit.

Les rues étaient désertes ; la neige maintenant tourbillonnait avec rage et Grégory dut se comparer à cette rafale soudaine.

N'avait-il pas aussi, lui, dans son cœur une tempête qui, apaisée, ne laisserait au fond de sa vie qu'un linceul blanc, qu'un froid suaire?

Au coin de la rue Villa-Hermosa, une femme grelottante l'arrêta, d'une voix craintive. Il la regarda, sans comprendre, et continua sa route avec lenteur; plus rien ne pouvait à présent le distraire de sa pensée tendue, exaspérée vers le bois de Rouge-Cloître, là-bas... La neige tombait, très lentement, par minutes, et comme désolée de quitter les nues....

Le duc hâta le pas pour s'arrêter devant la porte de son hôtel de la rue Montoyer où, depuis la mort de son père, il vivait dans la solitude de ses vingt-huit ans. Il entra. La large allée cochère lui sembla plus froide que jamais. Un lustre éclairait les murs de marbre rose. Le silence devint sonore.

Les pas de Grégory roulèrent dans la voûte. Il monta. Au premier étage, un laquais lui présenta les journaux, il les prit, puis entra dans son cabinet de travail et, les pieds au feu, encore enveloppé de sa pelisse, il regarda — très loin....

II

La jeune fille que l'on destinait au duc de Grégory était, elle aussi, de noble famille.

Christine de Silvère avait passé sa courte jeunesse — elle avait dix-neuf ans — sous les yeux de sa mère, qui ne voulait pas la commettre avec les petites bourgeoises des Sacré-Cœur. Jolie, avec sa chevelure cendrée dont les ondulations avaient des reflets de bronze, elle possédait la plus aristocratique éducation, n'ayant jamais été dans ce qu'on appelle le monde. La baronne de Silvère était trop délicate de goût pour ne pas comprendre qu'une tache de regard souille, dans les bals, les blanches épaules des vierges, et, malgré les coutumes reçues, s'opposa toujours, non seulement au décolletage, — ce commencement d'abandon — mais à la danse — ce commencement de possession.

Christine vécut donc dans un milieu choisi, n'entendant que ce qu'elle pouvait entendre de la conversation que l'on tenait tous les soirs dans le salon de sa mère. Cependant, malgré ses précautions puritaines, la baronne ne put empêcher la jeune fille de s'initier aux coquetteries, au flirtage, à

toute la jolie comédie de la société. Parmi les assidus de ses réceptions, le comte d'Astor et le duc de Perriane avaient longtemps rivalisé de galanterie avec la jeune baronne de Silvère. C'était, d'ailleurs, le seul salon où Grégory pût se plaire. A dix-neuf ans, pris de cette envie de tout voir et de tout entendre, que l'on éprouve au sortir du collège, il s'était fait aisément ouvrir toutes les portes, et, pendant deux ans, n'avait pas omis une seule soirée. Mais, de jour en jour, lui monta au cœur ce dégoût de la société mondaine où l'on ne voyait en lui qu'un incomparable « parti ».

A de rares intervalles, il rencontra des communautés de sentiment et d'aspirations, mais la plupart des gens qu'il coudoya ne lui découvrirent que l'affreux vernis à la mode, le chic, l'esprit de petite marque. Les jeunes filles surtout l'horripilèrent; les unes lui semblaient rouées, sans même être vicieuses, les autres innocentes sans chasteté. D'aucunes s'abandonnaient avec mollesse entre ses bras, dans le balancement de la valse, comme pour avoir l'avant-goût du lit conjugal, mais cette troublante et dangereuse naïveté se gâtait aussitôt par des paroles niaises, des réponses banales ou de sottes questions sur la danse et la musique. Parfois le duc, à les voir, s'était demandé comment un homme d'esprit élevé pouvait songer au mariage, et, sceptique par défiance, il ne comprenait pas. Aussi, lorsque dans ses rares tête-à-tête avec la mère de Christine, il avait abordé ce sujet, les discussions avaient-elles été très vives de part et d'autre.

— Ce qui fait la joie de l'homme dans le mariage, disait la fine baronne, c'est d'initier la jeune compagne qu'il prend à l'amour parfait. Tout en respectant sa pudeur, il la mène par la main dans des voies inconnues pour elle, il la surprend sans l'effrayer, la domine sans tyrannie, en fait non sa chose mais son soi-même, à tel point qu'un jour ils ont si bien échangé leurs âmes, que la volonté des deux devient une, quoique double, en une sorte de dualité mystérieuse.

— Vous êtes séduisante non seulement pour vous, baronne, mais pour les autres, avait répondu Grégory, mais l'homme n'arrive pas neuf dans le mariage, il sait, lui; apportera-t-il aussi ses vices qui ne sont que de... l'érudition, et fera-t-il de sa femme sa maîtresse?

— Assurément non.

— Alors, invinciblement, l'époux regrettera ce qu'il quitte et qu'il connaît, devant ce qu'on lui livre à l'aveuglette, et avec des restrictions à la clé.

— Mauvais sujet!

— Mais non! ma femme étant ma maîtresse, moi, son mari, je serai son amant. (Calino vous dirait cela). Dès lors, nous serons mauvais sujets de concert...

— Concert est joli !

— Vous ne répondez pas...

— Mais vous sapez le mariage !

— Une des plus sottes institutions qui soient — après la laideur ! riposta en riant le duc.

— Alors vous ne vous marierez pas !

— Un beau jour, peut-être.

— Quand vous serez perclus, c'est cela ; les maîtresses, c'est le gingembre, les femmes, oh ! les femmes, de l'eau de mélisse tout au plus, pour remettre l'estomac.

— C'est ainsi !

— Taisez-vous, voici Christine ; si elle vous entendait !

— Bonjour, monsieur, fit la jeune fille en tendant la main à Grégory ; venez-vous ce soir au Parc Léopold ; ce sera très joli, le *Sporting-Club* organise une fête, on patinera à la lumière électrique ; j'ai déjà un engagement pour un tour de lac avec M. d'Astor.

— Vous le savez, mademoiselle, d'Astor et moi sommes vos féaux ; vous me donnerez le second tour ?

— C'est cela, à ce soir ! et, légère, Christine disparut derrière une portière.

— Eh bien ! Grégory, vous ne croyez pas qu'on puisse être heureux avec une enfant pareille ? Je fais l'article, n'est-ce pas, comme ils disent ici, mais enfin ! mettons que vous ne me connaissiez pas.

— Oh ! baronne, c'est bien difficile à *mettre*, cela !

— Que voilà un compliment vraiment mondain ; deviendriez-vous sot ?

— Je me prépare au mariage ! dit le duc en baisant la main de Mme de Silvère

Et, de fait, depuis ce jour, il y avait songé, à ce mariage, à cette fin de jeunesse, effrayante en son mystère. Lysiane fut son dernier essai d'amour libre, épreuve trop pénétrante pour qu'il l'essayât encore avec une autre. Lentement, sans abdiquer ses idées aux pieds de la baronne, il l'amena à le désirer presque pour gendre, tant, à côté de ses révoltes, de ses haines, de la rareté sombre de ses sentiments, il avait de droiture et de gentilhommerie. Au moins, se dit la mère de Christine, l'enfant aura-t-elle un homme de grande race qui ne faillira point.

Et, peu à peu, elle s'accoutuma à cette idée, puisant des sécurités nouvelles à chacune des causeries qu'elle eut avec le duc. Grégory, de son côté, amenait doucement Christine à lui, avait pour elle des tendresses plus paternelles que passionnées, au point de lui parler de la vie, de la grande

bataille de l'heure, de choses graves et méditatives, au lieu de s'adoucir en paroles amoureuses, en baisers de voix, en sentimentalités d'idylle. Rarement seul avec elle, il lui parlait, en se tournant vers la baronne, qui trouvait adorable et d'un exquis dandysme, cette cour indirecte et comme tamisée par elle. La jeune fille écoutait les causeries, devenue plus sérieuse déjà, en écoutant ces deux êtres l'un mûri par l'âge, l'autre jeune et fort, mais mûri par la vie, quelque courte qu'elle eût été.

— Vous avez l'air si jeune, bel imberbe ! disait la baronne au duc.

— Ma moustache s'est trompée, répondit Grégory, elle pousse en dedans !

Peu à peu, il vint à s'intéresser au travail d'initiation qu'il avait entrepris avec la baronne. Un instant il crut que Lysiane avait disparu de sa pensée, tant son intérêt — qu'il était prêt à prendre pour un commencement de passion — se portait vers cette élève qu'il guidait en la route compliquée de ses propres sentiments.

Lysiane m'a parlé de la paix du cœur, ne l'ai-je point, se dit-il, et rasséréné, tranquillisé par une vision de conjugalité placide, où des préoccupations apaisées lui feraient les heures sans trouble, le duc apaisa ses craintes et doucement se fit à l'idée d'une union prochaine avec Christine de Silvère.

Le mariage eut lieu sans bruit. « Lorsqu'une baronne de Silvère épouse un duc de Perriane, avait dit la mère de Christine, il n'y a que les rois ou les artistes qui soient dignes d'assister à la cérémonie ; or, les rois ne sont pas assez artistes et les artistes ne sont pas assez rois ! »

Au moment où finissait le repas ordinaire — car rien n'avait été ajouté au dîner somptueux de chaque jour, — d'Astor qui, avec deux ou trois vieux amis de la maison, le comte de Landen, ancien ministre, le général retraité Carmot et le médecin de la famille, François X***, composaient la réunion, d'Astor s'approcha de Grégory, et, d'une voix qu'il essaya de faire très calme, lui dit :

— Tu sais, Grégory, que j'ai, comme toi, aimé Christine ; c'est toi qui triomphes et je n'ai rien à dire, tâche de la rendre heureuse.

Ils se regardèrent un instant, les yeux fixes comme s'ils eussent voulu voir au fond d'eux-mêmes, puis, froidement et en silence, ils se serrèrent les mains.

Jacques d'Astor, comme Grégory, de bonne famille, avait plus que lui aimé Christine, et plus simplement. Les tempêtes de la vie n'avaient pas ébranlé sa conscience, puisque, depuis deux ans seulement, il avait quitté le château qu'il habitait au cœur de la forêt des Ardennes, pour venir habiter Bruxelles et en voir le monde. Il fut donc, comme les gentilshommes cam-

pagnards, un simple du vice qu'il ne fit que coudoyer, et lorsqu'il songea à Christine, ce fut avec une presque candeur. Souvent il avait eu avec le duc de Perriane des discussions interminables à propos de cette candeur — le mot est-il juste? — qu'il gardait intacte en lui.

— Nous sommes en pleine décadence des races, disait Grégory.

— Parle pour toi, ripostait d'Astor, je n'admets pas cette prétendue décadence que vous nous jetez à la tête comme un défi. Les poires n'ont pas à se vanter d'être blettes.

— Non, mais le faisan peut se vanter du parfum de sa pourriture.

— Pourquoi parlez-vous de décadence, nous sommes des éteints et des désolés pour vous autres, et vous gobez avec une douce naïveté les fumisteries de votre littérature. On vous met en main et dans la tête des chosettes intitulées *A Rebours* ou autre chose, vite! vous criez par portes et fenêtres : Nous décadons, vous décadez, ils décadent! tiens, tu me fais suer! Mais je ne décade pas, moi; je suis très solide,moi, de corps et d'esprit, je fais bras de fer pour l'un et pour l'autre mon devoir, je n'ai pas de vices biscornus, j'ai des sens qui sont pleinement satisfaits par les assouvissements normaux, et quand vous venez me parler d'androgynes, de lesbisme, de sodomisme et d'un tas d'inventions byzantines ou autres, j'ai envie de vous dire : allez vous laver! ils peuvent aller à Jéricho, vos décadents! cela n'empêchera pas un tas de bonshommes comme moi d'en faire d'autres; votre décadence, c'est une excuse pour ne plus...

Ces discussions entre les deux hommes avaient naturellement servi à les réunir davantage. Brusques et de langage libre, entre eux, ils apportaient chez la baronne un raffinement contrastant de causerie élégante, et leur discrétion avait été jusqu'à ne faire leur cour à Christine que l'un devant l'autre, en sorte que, quoique adversaire de l'autre, chacun pût marquer les points.

Lorsque le mariage fut décidé, d'Astor admit sans révolte sa défaite, mais, avec une sorte de dévouement religieux, il voulut veiller de loin sur celle qu'il avait choisie et qu'un autre avait prise. Cette espèce de surveillance à distance lui fut d'autant plus aisée qu'il ne perdit pas un instant de vue les jeunes mariés. Ceux-ci, en effet, ne firent point de voyage de noce. Ainsi, d'accord avec Grégory, en avait décidé la baronne de Silvère : les voyages de noces, disait-elle, sont un peu comme ces vins qu'on vide avant qu'ils n'aient eu le temps de se parfumer; c'est la gloutonnerie de l'amour.

Cette gloutonnerie, le duc de Perriane ne l'eut pas. Avec une discrétion respectueuse il fit une femme de cette vierge qu'on avait livrée au gentilhomme plus qu'à l'époux, et dont on attendait plutôt une amitié amoureuse qu'une passion d'amant.

Christine ne fut point surprise. Ayant vécu, comme sa mère, dans l'apaisement de sa race, elle aima surtout en « son duc », comme elle l'appelait en riant, l'intelligence et la délicatesse puritaines. Au commencement de leur union, Grégory tint à partager avec Christine ses jouissances intellectuelles. Ensemble, ils pénétrèrent dans ce sanctuaire d'art où les profanes n'ont point accès, mais à peine Perriane eut-il commencé cette sorte de sacerdoce conjugal, qu'il rencontra une chasteté inexpugnable chez sa jeune compagne. Ce qu'il aimait, les choses modernes, elle ne put arriver à les comprendre. Il dut bien des fois même blesser sa femme par ses théories, si neuves pour elle. Ses lectures de jeune fille s'étaient bornées à quelques auteurs romantiques dont on avait cacheté les pages trop ardentes, et c'est une poésie douce et sans flamme qui avait coulé dans son esprit, comme un fluide de candeur et de placidité. Elle n'avait jamais songé aux morsures de l'amour, n'en imaginait que les baisers, le voyait vague, nuageux, auréolé de voiles diaphanes; tout en sachant les mystères de vie — ces mystères de Polichinelle — Christine n'avait pas eu la conception des brutalités humaines, et tout en elle se teintait de blandices, de candeurs, se bercait à l'idée d'embrassements presque angéliques. Un rêve lui avait montré tout cela dans la mousseline rose de sa jeune imagination, et voilà que maintenant, le duc, malgré ses subtiles délicatesses, lui faisait pressentir un monde de sensations qu'elle ne pouvait comprendre. Elle perçut qu'une science — celle des sens — lui manquait; une seule pièce de Baudelaire, un jour, soudainement, par quelques syllabes, par un seul mot mystérieux lui entr'ouvrit le lourd rideau des choses. Et elle eut peur de cette pureté qui l'enveloppait toute, et dont elle ne pouvait se dévêtir. Elle eût voulu trouver, et ne savait. Le duc la traitait en enfant presque, ne voyait pas le trouble de la jeune femme, ne songeait pas à ce travail intérieur qui la torturait.

Elle voulut lire à présent, et quoique Grégory la guidât, elle arriva à ne plus choisir, tant elle espérait que le hasard lui trancherait ce nœud gordien qui lui liait la gorge et l'étouffait davantage de minute en minute.

Grégory ne changea point de manière. Il aima Christine paternellement, l'entoura de soins et d'attentions, tout en gardant malgré lui cette raideur britannique qui l'avait fait surnommer « le lord » par ses amis. Mais jamais il n'eut plus que cette calme sollicitude, et, sans s'éloigner de Christine, inspira à celle-ci une sorte de respect craintif.

Elle se renferma dans sa cruelle ignorance d'amour, et ce fut d'une âme déchirée qu'elle relut ces vers :

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté!

Celui qui veut mêler par un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'Amour!

Christine eût voulu demander à Grégory le sens de ces strophes maladives, et n'osait. Il lui semblait avoir en elle une virginité qui s'accorderait mal avec ces questions voilées à son intellect, et que le duc l'estimerait moins.

Alors, elle se rapprocha de lui, passa de longues heures en face de cet homme au visage pâle, mais dont les yeux semblaient forcer la porte des pensées d'autrui. Elle l'aima, elle s'abandonna dans ses bras, elle se livra caressante et délicieuse, et Grégory dut retrouver avec elle les impressions de ses jeunes amours de seize ans. Ce continuel tête-à-tête avec l'époux, avec celui qui ne cessait jamais d'être causant, intuitif, plein de charme, calma la crise où Christine se sentait sombrer. Elle s'arrêta de vouloir connaître et sa sérénité revint peu à peu. Après l'orage qui avait en quelques mois bouleversé sa paix, elle se retrouva dans l'intégrité de la race des Silvère, les yeux apaisés comme s'ils s'étaient reposés sur des siècles, la bouche rafraîchie, la main calme. En elle toute une transformation s'était faite; la jeune fille, devenue femme dans le travail de l'initiation turbulente, puis rassérénée, avait fait de Christine une créature parfaite de formes. Avec ses grands yeux bruns, sa chevelure aux teintes changeantes qui s'ondulait en fuyantes vagues, sa taille souple qui semblait vouloir se renverser sous une invisible caresse, elle avait la grâce moderne mêlée à la beauté simple des vieilles souches nobles.

Des fois, sans le vouloir, Grégory la comparait à Lysiane, mais chez sa femme il ne trouvait pas, comme chez la châtelaine de Rouge-Cloître, cette âpreté presque farouche que son ancienne maîtresse tenait de ses aïeux d'Espagne, croisés de sang français.

Le baron de Silvère, père de Christine, était aussi de France, mais la baronne descendait d'une ancienne famille brugeoise, et dans leur fille la vivacité de l'un s'était fondue dans la placidité originelle de l'autre.

Jacques d'Astor visitait souvent l'hôtel de la rue Montoyer; il se trouvait heureux dans ce jeune ménage qui ne voulut point se faire une solitude égoïste, et qui chercha même à grouper autour de soi les rares amis dévoués qu'il comptait.

Bien des fois, Christine se trouvait seule avec Jacques dans le petit boudoir où elle se tenait d'habitude et que Grégory lui-même avait décoré, fouillé, chiffonné, orné de bibelots rares, aux teintes fondues par le brouillard endormeur du temps. La jeune duchesse recevait d'Astor simplement, sans trouble. Il s'asseyait à ses pieds, sur un tabouret, et le jour baissait parfois sans qu'ils pensassent à interrompre la causerie.

Parfois, à ces moments, un pas, assourdi par les portières, se faisait entendre.

— Voilà Grégory ! disait-elle.

Celui-ci entrait : Bonjour, ami ! Bonjour, toi ! As-tu vu les autres ?

— Qui, ceux du *Scotch?* oui, hier soir !

— Rien de nouveau ?

— Toujours aussi ennuyeux, sauf van Steen. Clergery va être poursuivi pour chantage, paraît-il ?

— Ah bah ! Allons tant mieux ; quelle ignominie nouvelle a-t-il faite ?

— On dit qu'il vient d'écrire un pamphlet contre des peintres de sa connaissance et qu'il a tenté de se faire graisser la patte pour se « faire taire ».

— Ils ont refusé au moins ?

— Naturellement ; alors, de complicité avec un bonhomme mi-proxénète, mi-éditeur, il aurait lancé une malpropre machine intitulée, intitulée, attends, pst, pst, *les Rapins*, c'est ça !

— Est-ce sûr ?

— Ah ! tu sais, je ne suis pas dans le mouvement, nous verrons demain ! En tous cas, si c'est vrai, ou bien on exécutera le Clergery ou j'abandonne le Cercle.

— Vous y tenez donc bien, à ce cercle, monsieur Jacques, fit Christine, en souriant.

— Mon Dieu ! madame, oui et non ! comme à toutes les vieilles habitudes. Après cinq actes d'*Hérodiade* ou d'autre chose, on éprouve le besoin de parler un peu, de se dégourdir.

— Et toi, mon ami, ajouta Christine en s'adressant au duc, tu aimes cela aussi, toi ?

— Tu sais, enfant, que je n'ai pas à me dégourdir et que le besoin de parler ne m'obsède pas, sauf avec toi.

— Oh ! des compliments, Grégory !

— Voyez-vous, madame, reprit d'Astor, ces habitudes-là, ça ne se perd pas si vite. C'est un peu comme ces vieilles robes de chambre qu'on met depuis toujours parce qu'il semble qu'on y ait laissé la moitié de sa chaleur. Elles sont trouées, tachées, fripées, on les porte quand même !

— Parce qu'on n'a pas une main qui veille à les faire remplacer avant qu'elles ne vous possèdent; savez-vous bien, monsieur Jacques, vous devriez vous marier!

— Mais il n'y a pas de femmes, dit naïvement d'Astor.

— Vous êtes encore aimable, dit-elle plus naïvement encore.

— Oh! vous!

Et, pour la première fois, ils rougirent en se regardant.

(A continuer) MAX WALLER.

J. BARBEY D'AUREVILLY

SES POÉSIES INÉDITES ET SES LIVRES PERDUS

Au moment ou M. d'Aurevilly publiait sa critique des *Misérables,* on écrivit sur les murs de Paris, *Jules Barbey d'Aurevilly idiot!* De la barrière de l'Étoile à la porte de Versailles; de la place du Trône à l'avenue d'Eylau; sur les murs, les portes, les parapets; à la sanguine, au fusain, à la craie, ces mots étaient écrits en ronde, en bâtarde, en coulée, et à peine effacés réapparaissaient: *J. Barbey d'Aurevilly idiot!*

L'auteur des *Diaboliques*, qui est lui-même diabolique d'esprit, appelait cette épigraphie singulière sa « couronne murale ». « Mirabeau était tout, excepté un sot, disait-il, je suis même cela, j'ai le pas sur lui. » Après les crayons, les plumes; après l'inscription, la lettre. M. d'Aurevilly recevait des avertissements de nihilistes à tsar : « Tu mourras assassiné, en sortant, à sept heures, signé : *Omnes*. » Ces épîtres étaient illustrées de vignettes où M. d'Aurevilly se balançait au bout d'une potence, comme dans une ballade de Villon, et en duc de Guise qu'il est, même en caricature, « il semblait encore plus grand mort que vivant. »

Toute cette ridicule équipée était l'ouvrage des *Hugolâtres*, rendus enragés par les sept répliques que le penseur des *Prophètes du passé* faisait aux *Misérables*, en même temps que les livraisons paraissaient.

Après la colère des Hugolâtres, il faut conserver à l'histoire littéraire celle des *Bas-bleus*. Le cinquième volume des *Œuvres et des Hommes*, où toutes les caillettes de lettres étaient troussées et fessées d'une main délicatement ironique et qui souleva d'indignation toutes les jupes tachées

d'encre, parut chez Victor Palmé. Une de ces Théroigne de Méricourt de la copie signifia à l'éditeur des Bollandistes qu'il eût à ôter l'ouvrage de son catalogue et de sa montre, sous peine de perdre la clientèle du faubourg Saint-Germain. La même sommation fut faite au cabinet de lecture Cardinal. Elles ne pouvaient rien de plus pour l'heure, ces faibles femmes! mais lorsque le *Prêtre marié* parut chez Palmé, la dame en question plus haut, alla littéralement le dire à Rome. Elle fatigua de sa rancune les congrégations du Saint-Office et de l'Index, sans rien obtenir. Enfin, elle obtint une lettre cardinalice qui se bornait à dire « qu'il serait mieux que la maison qui édite les *Acta Sanctorum* n'éditât pas de roman ». Cette décision ne touchait nullement le *Prêtre marié;* mais l'archevêque de Paris, au lieu de saluer cette première et magnifique assise du roman catholique à la Balzac, commit l'inqualifiable bévue d'ordonner à Victor Palmé de jeter l'édition au pilon. Il y aurait de curieuses révélations à faire sur les petites vengeances avortées des petites écriveuses ratées; mais il s'en faut qu'elles aient oublié la plaie faite à leur amour-propre, ces dames très chrétiennes ne se sont-elles pas démenées autour des *Diaboliques*, et pour les faire condamner ailleurs qu'à Rome! Toutefois, qu'on se rassure, l'auteur des *Vieilles Actrices* n'aura pas le sort d'Orphée. Les Ménades-bas-bleus seraient, au besoin, tenues en respect, par des Amazones-bas-roses, et s'il y avait bataille, ce serait, ma foi, un fort beau Thermodon!

Bien peu de lettrés se doutent, même parmi les admirateurs de M. d'Aurevilly, que ce terrible redresseur de torts, qui ne désarme pas même devant la femme, lorsqu'elle a abdiqué son sexe, est un poète tendre, passionné, original surtout. Je vais citer sans préambule la *Maîtresse Rousse*, afin que le lecteur ait le plaisir d'une impression personnelle non influencée, et que je prévois du reste d'après le grand goût que je lui suppose :

LA MAITRESSE ROUSSE

Je pris pour maître, un jour, une rude maîtresse,
Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion!
Je l'aimais ardemment — âprement — sans tendresse,
Avec possession plus qu'adoration!
C'était ma rage, à moi! la dernière folie
Qui saisit. — Quand, touché par l'âge et le malheur,
On sent, au fond de soi la jeunesse finie...
Car le soleil des jours monte encore dans la vie,
Qu'il s'en va, baissant dans le cœur.

Je l'aimais! et jamais je n'avais assez d'elle!
Je lui disais ; « Démon des dernières amours,

Salamandre d'enfer, à l'ivresse mortelle,
Quand les cœurs sont si froids, embrasse-moi toujours!
Verse-moi, dans tes feux, les feux que je regrette,
Ces beaux feux qu'autrefois j'allumais d'un regard!
Rajeunis le rêveur, réchauffe le poète;
Et puisqu'il faut mourir, que je meure, ô fillette!
Sous tes morsures de jaguar.

Alors je la prenais dans son corset de verre,
Et sur ma lèvre en feu, qu'elle enflammait encor,
J'aimais à la pencher, coupe ardente et légère,
Cette rousse beauté, ce poison dans de l'or!
Et c'étaient des baisers!... Jamais, jamais vampire
Ne suça d'une enfant le cou charmant et frais,
Comme moi, je suçais, ô ma Rousse hétaïre,
La lèvre de cristal où buvait mon délire,
Et sur laquelle tu brûlais!

Et je sentais alors ta foudroyante haleine
Qui passait dans la mienne, et tombant dans mon cœur
Y redoublait la vie, en effaçait la peine,
Et pour quelques instants en ravivait l'ardeur!
Alors, fille de feu, maîtresse sans rivale,
J'aimais à me sentir incendié par toi,
Et voulais m'endormir, l'air joyeux, le front pâle,
Sur un bûcher brillant, comme Sardanapale,
Et le bûcher était en moi!

Ah! du moins celle-là sait nous rester fidèle,
Me disais-je — et la main la retrouve toujours,
Toujours prête à qui l'aime et vit altéré d'elle,
Et veut, dans son amour, perdre tous ses amours!
Un jour elles s'en vont, nos plus chères maîtresses :
Par elles, de l'oubli nous buvons le poison,
Tandis que cette Rousse, indomptable aux caresses,
Peut nous tuer aussi, — mais à force d'ivresse,
Et non par la trahison,

Et je la préférais féroce, mais sincère
A ces douces beautés, au sourire trompeur,
Payant les cœurs loyaux d'un amour de faussaire!...
Je savais sur quel cœur je dormais sur mon cœur!
L'or qu'elle me versait et qui dorait ma vie,
Soleillant dans ma coupe, était un vrai trésor!
Aussi, ce n'était pas pour le temps d'une orgie,
Mais pour l'éternité que je l'avais choisie,
Ma compagne jusqu'à la mort!

Et toujours agrafée à moi comme une esclave,
Car le tyran se rive aux fers qu'il fait porter,
Je l'emportais partout dans son flacon de lave,
Ma topaze de feu, toujours près d'éclater!
Je ressentais pour elle un amour de corsaire,
Un amour de sauvage, effréné, fol, ardent!
Cet amour qu'Hégésippe avait dans sa misère,
Qui nous tient lieu de tout, quand la vie est amère,
Et qui fit mourir Sheridan.

Et c'était un amour toujours plus implacable,
Toujours plus dévorant, toujours plus insensé!
C'était comme la soif, la soif inexorable,
Qu'allumait autrefois le philtre de Circé!
Je te reconnaissais voluptueux supplice!
Quand l'homme cherche, hélas! dans ses maux oubliés,
De l'abrutissement le monstrueux délice...
Et n'est — Circé! — jamais assez à son caprice
La bête qui lèche tes pieds!

Pauvre amour — le dernier — que les heureux du monde
Dans leur dégoût hautain s'amusent à flétrir,
Mais que doit excuser toute âme un peu profonde,
Et qu'un Dieu de bonté ne voudra point punir!
Pour bien apprécier sa douceur mensongère
Il faudrait, quand tout brille au plafond du banquet,
Avoir caché ses yeux dans l'ombre de son verre,
Et pleuré dans cette ombre, — et bu la larme amère
Qui tombait et qui s'y fondait.

Un soir, je la buvais cette larme, en silence,
Et replongeant ma lèvre entre ses lèvres d'or,
Je venais de reprendre, ô ma sombre démence!
L'ironie et l'ivresse, et du courage encore!
L'esprit, — l'aigle vengeur qui plane sur la vie,
Revenait à ma lèvre, à son sanglant perchoir.
J'allais recommencer mes accès de folie,
Et rire de nouveau du rire qui défie...
Quand une femme, en corset noir...

Une femme... je crus que c'était une femme,
Mais depuis.... Ah! j'ai vu combien je me trompais!
Et que c'était un ange, et que c'était une âme
De rafraîchissement, de lumière et de paix.
Au milieu de nous tous, charmante solitaire,
Elle avait les yeux pleins de toutes les pitiés,
Elle prit ses gants blancs, et les mit dans mon verre
Et me dit, en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux plus que vous buviez! »

Et ce simple mot-là décida de ma vie,
Et fut le coup de Dieu, qui changea mon destin!
Et quand elle le dit, sûre d'être obéie,
Sa main vint chastement s'appuyer sur ma main!
Et depuis ce temps-là, j'allai chercher l'ivresse
Ailleurs que sous là coupe où bouillait ton poison,
Sorcière abandonnée! O ma Rousse Maîtresse!
Bel exemple de plus, que Dieu dans sa sagesse
Mit l'Ange au dessus du Démon!

Dans une lettre à son ami Trébutien, en lui envoyant cette poésie, M. d'Aurevilly écrivait ceci : « Il y a entre les pierres précieuses et les liqueurs une singulière intimité de rapports. Les liqueurs, selon la couleur qu'elles jettent, ressemblent à des dissolutions d'émeraudes, de rubis, de topazes. Je ne connais rien qui fascine davantage et fasse plus *longuement* rêver. Le mystère de la couleur y scintille, comme s'il allait s'y révéler et il ne s'y révèle pas. Pline disait que *c'était la majesté de la nature dans un petit espace :* Il avait raison, mais il eût pu ajouter encore que c'était aussi son secret! la majesté de sa discrétion ».

Ce qui éclate, dans ces vers, c'est la majesté de l'émotion qui s'y révèle par la discrétion de l'image et la sobriété du terme. Au contraire, de la plupart des écrivains qui réservent pour leurs poésies tout le flamboiement des métaphores et la saveur des riches vocables, M. d'Aurevilly, ce prosateur hindou dont la phrase a des frondaisons et des luxuriances de Ramayana, s'impose, dès qu'il chante, une mesure expressive si étroite, que l'effet ainsi concentré jaillit avec une incomparable intensité. Il semble, que dans les affres de la passion, le poète oublie son art et ne sait plus parler que le langage de tous; cet oubli de l'art, cette adoption involontaire des formes usuelles sont un des secrets de son charme. Toutefois, l'artiste, tout disparu qu'il est, se joue dans la *Maîtresse Rousse* de la difficulté excessive qu'il y a à trouver des images d'un dualisme exact pour exprimer en même temps une maîtresse et un verre d'alcool

Et je sentais alors sa foudroyante haleine
Qui passait dans la mienne et tombait dans mon cœur.

Il faut connaître personnellement M. d'Aurevilly pour comprendre l'étrange vérité de

L'Esprit, l'aigle vengeur qui plane sur la vie
Revenait à ma lèvre, à son sanglant perchoir.

Je ne sais rien de plus moderne et de plus touchant pour un moderne que

Elle prit ses gants blancs et les mit dans mon verre.

Le « je ne veux plus que vous buviez » restera souligné éternellement par l'indéfinissable émotion qu'il cause. La définition de Byron : la poésie c'est le cœur, me semble vraie et le Criterium qui donne sa place à M. d'Aurevilly, poète. Au temps où Fénimore Cooper et les qualificatifs mohicans étaient de mode, le sien eût été : « Cœur vibrant ». L'individualité est tout en littérature, et le pire pavé d'ours est cette phrase de tous les éloges maladroits : « M. un tel, c'est M. tel autre ». Dans la famille de lord Byron, son caractère, c'est la virilité conservée dans l'extrême passion, et le mot de Sainte-Beuve : « un Musset mâle », serait, à tout prendre, le plus juste. Si je puis me permettre une formule à mon tour : les vers de M. d'Aurevilly sont ceux que Balzac le Grand a rêvé et n'a pas su faire.

Je citerai *in extenso : Oh! pourquoi voyager*, que, dans la *Petite Revue* du samedi 23 décembre 1865, Sainte-Beuve appelait un morceau d'anthologie, qui peint admirablement la satiété de la passion et son insuffisance à remplir une grande âme :

I

« Oh! pourquoi voyager ? » as-tu dit. C'est que l'âme
Se prend de longs ennuis et partout et toujours ;
C'est qu'il est un désir, ardent comme une flamme,
Qui, nos amours éteintes, survit à nos amours !
C'est qu'on est mal ici, — comme les hirondelles,
Un vague instinct d'aller nous dévore à mourir ;
C'est qu'à nos cœurs, mon Dieu ! vous avez mis des ailes.
Voilà pourquoi je veux partir !

C'est que le cœur hennit, en pensant aux voyages,
Plus fort que le coursier qui sellé nous attend ;
C'est qu'il est dans le nom des plus lointoins rivages
Des charmes sans pareils à celui qui l'entend ;
Irrésistible appel, ranz des vaches pour l'âme
Qui cherche son pays perdu dans l'avenir.
C'est fier comme un clairon, doux comme un chant de femme,
Voilà pourquoi je veux partir !

C'est que toi, pauvre enfant, et si jeune et si belle,
Qui vivais près de nous et couchais sur nos cœurs,
Tu n'as pas su dompter cette force rebelle,
Qui nous jeta vers toi, pour nous pousser ailleurs !
Tu n'as plus de mystère, au fond de ton sourire,
Nous le connaissons trop pour jamais revenir ;
La chaîne des baisers se rompt — l'amour expire..
Voilà pourquoi je veux partir !

En vain, tout en pleurant, la femme qui nous aime
Viendrait à notre épaule agrafer nos manteaux,
Nous resterions glacés à cet instant suprême :
A trop couler pour nous, des pleurs ne sont plus beaux.
Nous n'entendrions plus cette voix qui répète :
« Oh! pourquoi voyager ? » dans un tendre soupir,
Et nous dirions adieu, sans retourner la tête,
Voilà pourquoi je veux partir !

Oh ! ne m'accuse pas, accuse la nature,
Accuse Dieu plutôt — mais ne m'accuse pas !
Est-ce ma faute, à moi, si dans la vie obscure
Mes yeux ont soif de jour, — mes pieds ont soif de pas ?
Si je n'ai pu rester à languir sur ta couche,
Si tes bras m'étouffaient sans me faire mourir,
S'il me fallait plus d'air qu'il n'en peut dans ta bouche..
Voilà pourquoi je veux partir !

Pourquoi ne pouvais-tu suffire à ma pensée,
Et tes yeux n'être plus que mes seuls horizons ?
Pourquoi ne pas cacher ma tête reposée
Sous les abris d'or pur de tes longs cheveux blonds ?
Comme la jeune épouse endormie à l'aurore,
La fleur d'amour, comme elle, au jour va se rouvrir...
Mais si l'amour n'est plus, pourquoi de l'âme encore,
Voilà pourquoi je veux partir !

Tu ne la connais pas cette vie ennuyée,
Lasse de pendre au mât, avide d'ouragan,
Toi, tu restes toujours sur ton coude appuyée,
A voir stagner la tienne, ainsi qu'un bel étang.
Restes-y — mon amour fut l'ombre d'un nuage
Sur l'étang ; le soleil y reviendra frémir...
Tu ne garderas pas trace de mon passage...
Voilà pourquoi je veux partir !

O coupe de vermeil ! où j'ai puisé la vie,
Je ne t'emporte pas dans mon sein tout glacé ;
Reste derrière moi, reste à demi remplie,
Offrande à l'avenir, et débris du passé,
Je peux boire à présent, sans que trop il m'en coûte,
Un breuvage moins doux et moins prompt à tarir,
Dans le creux de mes mains, aux fossés de la route...
Voilà pourquoi je veux partir !

Mais si c'est t'offenser que partir, oh ! pardonne ;
Quoique de ces douleurs dont tu n'eus point ta part,
Rien, hélas ! — (et pourtant autrefois tu fus bonne)

Ne saurait racheter le crime du départ.
Pourquoi t'associrais-je à mon triste voyage ?
Lorsque tu le pourrais, oserais-tu venir ?
Plus sombre que Lara, je n'aurai point de page...
Voilà, pourquoi je veux partir !

Et qu'importe un pardon ! innocent ou coupable,
On n'est jamais fidèle ou parjure à moitié;
Le cœur, sans être dur, demeure inébranlable,
Et l'oubli lui vaut mieux qu'une veine pitié,
Ah ! l'oubli ! quel repos quand notre âme est lassée !
Endors-toi dans ses bras, sans rêver, ni souffrir...
Je ne veux rien de toi... pas même une pensée...
Voilà pourquoi je veux partir !

Car il est, tu le sais, ô femme abandonnée,
Un voyageur plus vieux, plus sans pitié que moi,
Et ce n'est pas un jour, quelques mois, une année
Mais c'est tout, qu'il doit prendre aux autres comme à toi !
Tels que des épis d'or sciés d'un bras avide,
Il prend beauté, bonheur, et jusqu'au souvenir,
Fait sa gerbe et s'en va du champ qu'il laisse aride ;
Voilà pourquoi je veux partir !

Oui, partir avant lui, partir avant qu'il vienne !
Te laisser belle encor sous tes pleurs répandus,
Ne pas chercher ta main qui froidit dans la mienne,
Et sous ton front terni tes yeux, astres perdus !
N'eût-on que le respect de celle qui fut belle,
Il faudrait s'épargner de la voir se flétrir,
Puisque Dieu ne veut pas qu'elle soit immortelle,
Voilà pourquoi je veux partir !

Ce serait manquer de respect aux lecteurs que de mettre ici des points d'admiration obligatoires, je leur demanderai seulement, s'il en est un, parmi leurs poètes aimés et de chevet plus intense dans la passion et plus vrai dans l'expression. Sans faire aucune comparaison nominale, car il ne faut pas toucher aux couronnes, a dit Platon, où est présentement le poète plus Byronien, dans le beau sens du mot? Ceux qui ont lu les sonnets de Shakespeare reconnaîtront la parenté singulière de l'auteur d'*Hamlet* et de celui des *Diaboliques*. Baudelaire a été le premier à signaler cette filiation, qui est éclatante dans l'inspiration, car la donnée Shakespearienne, c'est le dernier hoquet de l'ivresse tournant en nausée. Foin de ceux qui sont dupes des choses humaines ; on n'est grand que si l'on perçoit le néant humain, on n'est très grand que si à la perception du néant humain, on ajoute

la conception de l'infini divin; ce qui est très grand est très rare; ce qui est seulement grand n'est point commun; M. d'Aurevilly n'est jamais dupe de la passion; il subit le charme du péché, mais il sait le vide du péché, et cela donne une singulière saveur à son lyrisme! L'*Echanson* est une étonnante peinture de cet effroyable ennui de l'amour qui a fait dire à Amédée Pommier que l'éternité du tête-à-tête ne pouvait manquer à l'Enfer : jamais on n'a mieux rendu le sentiment ou mieux le ressentiment de l'homme déçu par sa chimère.

L'ÉCHANSON

A Clary

Tu ne sais pas, Clary, quand, heureuse, ravie,
Tu me tends ton épaule et ton front tour à tour,
Que dans la double coupe où je puise la vie
Il est un autre goût que celui de l'amour...
O ma chère Clary ! tu ne sais pas sans doute
Qu'il est derrière nous un funèbre Échanson,
Dont la main doit verser d'abord, goutte par goutte,
Dans tout amour un froid poison.

Dès que nous nous aimons, cet Échanson terrible
Apparaît, — et grandit comme un spectre fatal.
Il ne nous quitte plus... présent, quoique invisible;
De l'amour partagé, mystérieux vassal.
Partout où nous allons, comme un sinistre Page,
Il s'attache à nos pas, il se tient à nos flancs,
Et l'horrible poison que d'abord il ménage,
Bientôt il le verse à torrents!

Il le verse et l'on boit... Dans les yeux qu'on adore;
Du poison répandu, naissent, hélas! des pleurs;
Ils coulent, on les boit; — mais lui, lui verse encore,
Et le poison cruel a filtré dans les cœurs!
Il verse — et le baiser se glace aux lèvres pures,
Il verse — et tout périt des plus fraîches amours!
Mais, comme indifférent à tant de flétrissures,
L'Empoisonneur verse toujours!...

Ne l'as-tu jamais vu, ce pâle et noir Génie
Qui naît avec l'amour pour le faire mourir?
N'as-tu jamais senti se glisser dans ta vie
Le poison qui, plus tard, doit si bien la flétrir?
N'as-tu jamais senti sur tes lèvres avides
De l'Echanson de mort le philtre affreux passer?
Car le jour n'est pas loin peut-être où, les mains vides,
Il n'aura plus rien à verser!

Et quand ce jour-là vient, tout est fini pour l'âme;
Tous les regrets sont vains, tous les pleurs superflus!
L'Amant n'est plus qu'un homme, et l'amante une femme :
Et ceux qui s'aimaient tant, hélas! ne s'aiment plus!
Une clarté jaillit, une clarté cruelle,
Qui montre les débris du cœur brisé, vaincu :
Ce n'est plus toi, dit-il : — ce n'est plus toi, dit-elle. —
Le masque tombe et l'on s'est vu.

O ma pauvre Clary, ma fidèle maîtresse,
Nous verrons-nous un jour ainsi (destin jaloux!)
Sous ce masque divin que nous met la jeunesse,
Masque d'illusions, cent fois plus beau que nous?
Verrons-nous, ma Clary, — grand Dieu! faut-il le croire? —
Le noir Empoisonneur entre nous quelque jour,
Tout prêt à nous verser, à nous tout prêts à boire
L'effroyable ennui de l'amour!

Hélas! c'est déjà fait... j'ai bu du froid breuvage
Que l'Echanson de mort verse, — et qu'il faut tarir :
Et j'ai senti, Clary, chaque jour davantage,
Que je l'épuiserais sans pouvoir en mourir!
S'il est doux de m'aimer, préserve ta tendresse,
Ne bois pas que bien tard, bien longtemps après moi!
Et rêve encor l'amour du cœur qui te délaisse...
Du triste cœur qui fut à toi.

Baudelaire, dans le plus remarquable de ses livres de critique, *l'Art romantique*, a écrit le meilleur paragraphe qui soit sur M. d'Aurevilly, et, quoiqu'il ne vise que le romancier, il y caractérise encore plus le poète : « M. d'Aurevilly avait violemment attiré les yeux par *Une Vieille Maîtresse* et par *l'Ensorcelée*. Ce culte de la vérité, exprimé avec une effroyable ardeur, ne pouvait que déplaire à la foule. D'Aurevilly, *vrai catholique* évoquant la passion pour la vaincre, chantant, pleurant et criant au milieu de l'orage, planté comme Ajax sur un rocher de désolation, et ayant toujours l'air de dire à son rival — homme, foudre, Dieu ou matière — « Enlève-moi ou je t'enlève! » ne pouvait pas non plus mordre sur une espèce assoupie dont les yeux sont fermés aux miracles de l'exception ».

Une pièce d'inspiration exceptionnelle est celle-ci, où la Bonté est exaltée au dessus de la Beauté.

LA BEAUTÉ

A Armance.

Eh quoi! vous vous plaignez, vous aussi, de la vie!
Vous avez des douleurs, des ennuis, des dégoûts!

Un dard sans force aux yeux, sur la lèvre une lie
Et du mépris au cœur; — Hélas! c'est comme nous!
Lie aux lèvres? — Poison, reste brûlant du verre;
Dard aux yeux? — Rapporté mi-brisé des combats;
Et dans le cœur, mépris? — Eternel Sagittaire
Dont le carquois ne tarit pas!

Vous avez tout cela — comme nous, ô madame!
En vain, Dieu répandit ses sourires sur vous
La Beauté n'est donc pas tout non plus pour la femme,
Comme en la maudissant, nous disions à genoux!
Et comme tant de fois, dans vos soirs de conquête,
Vous l'ont dit vos amants, en des transports perdus,
Et que, pâle d'ennui, vous détourniez la tête,
O Dieu, n'y pensant déjà plus.

Ah! non, tu n'es pas tout, Beauté, — même pour celle
Qui se mirait avec le plus d'orgueil en toi,
Et qui, ne cachant pas sa fierté d'être belle,
Plongeait les plus grands cœurs dans l'amour et l'effroi!
Ah! non, tu n'es pas tout! — C'est affreux, mais pardonne :
Si l'homme eût pu choisir, il n'eût rien pris après,
Car il a cru longtemps au bonheur que tu donnes,
Beauté, que tu lui suffirais!

Mais l'homme s'est trompé, je t'en atteste, Armance!
Qui t'enivrais de toi comme eût fait un amant,
Puisant à pleines mains dans ta propre existence,
Comme un homme qui boit l'eau d'un fleuve en plongeant.
Pour me convaincre, hélas! montre-toi tout entière,
Dis-moi ce que tu sais... l'amère vérité
Ce n'est pas un manteau qui cache ta misère,
C'est la splendeur de la Beauté!

Dis-moi ce que tu sais... de ta pâleur livide
Que des tempes jamais tes mains n'arracheront,
Et qui semble couler d'une coupe homicide.
Que le Destin railleur renversa sur ton front;
De ton sourcil froncé, de l'effort de ton rire,
De ta voix qui nous ment, de ton œil qui se tait.
De tout ce qui nous trompe, hélas! et qu'on admire,
Ah! fais-moi jaillir ton secret!

Dis tout ce que tu sais... Rêves, douleur et honte,
Désirs inassouvis par des baisers cuisants,
Nuits, combats, voluptés, souillures qu'on affronte
Dans l'infâme fureur des échevèlements,
Couche qui n'est pas vide et qu'on fuit — fatale heure

De la coupable nuit dont même on ne veut plus,
Et qu'on s'en va finir — au balcon — où l'on pleure,
Et qui transit les coudes nus !

Ah ! plutôt ne dis rien ! Car je sais tout, Madame :
Je sais que le Bonheur habite de beaux bras,
Mais il ne passe pas toujours des bras dans l'âme...
On donne le bonheur, on ne le reçoit pas !
La coupe où nous buvons n'éprouve pas l'ivresse
Qu'elle verse à nos cœurs, brûlante volupté.
Vous avez la Beauté, — mais un peu de tendresse,
Mais le Bonheur senti de la moindre caresse
Vaut encor mieux que la Beauté.

Toutes les poésies de M. d'Aurevilly peuvent être considérées comme inédites. Il en est paru deux plaquettes de quelques-unes, par les soins de Trébutien, chez Hardel, à Caen, à trente-six exemplaires. Poulet-Malassis a réédité en Belgique les deux plaquettes en très petit nombre, sur grand papier, en y ajoutant des commentaires pris dans les lettres de M. d'Aurevilly à Trébutien. Ces trois opuscules sont introuvables; ils ne forment qu'une part infime des œuvres complètes qui paraîtront, ultérieurement, chez A. Lemerre, sous le titre de *Poussière*. Ce volume aura une seconde partie, qui prépare bien des étonnements aux bibliographes romantiques, et s'intitule *Rythmes oubliés*. Ce sont des poèmes en prose, non point purement descriptifs et tableaux de genre, comme dans le fameux *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand, mais littéralement des odes en prose. C'est à M. d'Aurevilly que Baudelaire doit d'avoir fait passer ses premières traductions de Poé dans le *Pays*, mais il lui doit encore l'idée première de ses poèmes en prose, auxquels ceux de M. d'Aurevilly sont bien antérieurs. Il y en a d'admirables dans ces *Rythmes oubliés*, des pages d'une beauté singulièrement pénétrante et neuve : *Niobé*, où le poète s'accuse à Velleni d'amour pour cette splendide figure; et le *Laocoon*, où l'intensité du pathétique se déploie sous une ampleur de forme non pareille. Quelle mélancolique *Penserosa* que ce sonnet en prose dédié à son frère, l'abbé Léon d'Aurevilly, et dont voici la chute : « C'est le jour des masques pour moi, pour toi, le jour des quarante heures ». Je me propose un jour de consacrer une étude spéciale à ces poèmes en prose, et n'ayant pas le texte de ces modernités exquises, les *Trois Tasses de thé*, les *Deux Caméléons*, je citerai, pour compléter, l'aspect de M. d'Aurevilly poète.

LES NÉNUPHARS

« Vous ne mettrez jamais dans votre Flore amoureuse
le Nénuphar blanc qui s'appelle... »
(*Une première lettre*).

Nénuphars blancs, ô lys des eaux limpides!
Neige montant du fond de leur azur!
Qui sommeillant sur vos tiges humides,
Avez besoin, pour dormir, d'un lit pur;
Fleurs de pudeur, oui, vous êtes trop fières
Pour vous laisser cueillir... et vivre après.
Nénuphars blancs, dormez sur nos rivières.
Je ne vous cueillerai jamais.

Nénuphars blancs, ô fleurs des eaux rêveuses!
Si vous rêvez, à quoi donc rêvez-vous?
Car pour rêver, il faut être amoureuses,
Il faut avoir le cœur pris ou jaloux;
Mais vous, ô fleurs, que l'eau baigne et protège!
Pour vous rêver, c'est aspirer le frais...
Nénuphars blancs, dormez dans votre neige!
Je ne vous cueillerai jamais.

Nénuphars blancs, fleurs des eaux engourdies,
Dont la blancheur fait froid aux cœurs ardents,
Qui vous plongez dans vos eaux détiédies,
Quand le soleil y luit, Nénuphars blancs
Restez cachés aux anses des rivières,
Dans les brouillards, sous les saules épais...
Des fleurs de Dieu vous êtes les dernières
Je ne vous cueillerai jamais!

J'entends par *livres perdus*, deux ouvrages d'une extrême importance : les *Pensées de Balzac*, — *Eugénie et Maurice de Guérin*. — Dutacq, l'ami, l'associé de Balzac, l'original de son *Mercadet*, rêvait de faire un livre, qui serait comme le Testament et le Grimoire d'Honoré et de l'éditer merveilleusement en le gardant longtemps en composition et en donnant cinq francs à qui découvrait une faute typographique, comme faisaient les Alde, à Venise. Dans ce dessein, il dit à M. d'Aurevilly : « Voulez-vous faire ce travail? » et M. d'Aurevilly le voulut, car il se sentait Balzac II, et ne l'eût-il pas senti, son admiration pour le Géant de la *Comédie humaine*, qu'il appelle le Napoléon du roman, changeait cette obscure besogne en plaisir. Il lut tout Balzac, la plume à la main, et mit toutes ses pensées sur *cinq mille fiches*. Il les classa et les souda, sous un mot d'ajout, les unes aux autres, et la phrase devint page, et la page discours. Le résultat de cet

assemblage, que nul autre n'eût pu faire, causa un étonnement indescriptible quand M. d'Aurevilly publia une dizaine de chapitres dans le *Pays*. Le rédacteur en chef d'alors, qui ne mérite pas qu'on cite son nom, prétendit que M. d'Aurevilly a fait ce Balzac là, ce qui flatta beaucoup l'auteur des *Diaboliques*. Peu de temps après que M. d'Aurevilly eut remis les cinq mille fiches à Dutacq, celui-ci mourut; Mme Dutacq n'avait point de littérature, et on ne les a plus retrouvées : perte irréparable, car si l'on peut couper dans Balzac les pensées, quelle autre main que celle de M. d'Aurevilly pourrait les assembler et les classer.

Quant au volume sur les Guérin, qui eût été écrit du cœur, et partant adorable, l'éditeur Hetzel sait pourquoi il n'a pas été fait, et c'est à lui que la critique s'en prend et que la postérité s'en prendra, car il en est la seule cause.

J'ai dit, en commençant, les colères des Hugolâtres et des bas-bleus qui ont déferlé leurs flots ridicules contre l'auteur des *Diaboliques*. Parlerai-je de M. de Pontmartin, ce vieux polisson? Non. Ce contempteur est nécessaire au parallélisme, M. d'Aurevilly, ce Balzac II, a droit à un — Chaudes Aigues.

JOSÉPHIN PELADAN.

FLEMM-OSO

(Suite)

De jour en jour la politique se délabre et nous fait une situation inquiétante; ce sont les meilleurs citoyens qui la dédaignent et s'en écartent; les industriels importants, les penseurs, écrivains, économistes et historiens, les hommes d'affaires, les savants, les grands administrateurs se sont retirés en majeure partie, sauf quelques courageux qui veulent encore résister. Nos représentants ont perdu tout prestige parce que la politique est gâtée, et qu'il faut des ambitions peu dégoûtées pour s'en nourrir encore...

Bacon dit dans son *Novum Organum Scientiarum* que l'ambition des hommes qui veulent jouir d'une facile supériorité, est la plus vulgaire et la plus lâche, tandis que celle qui s'efforce d'agrandir la domination de l'homme sur la nature — si c'est là de l'ambition — est la plus saine et la plus auguste de toutes... Or, si, après avoir considéré dans son ensemble la force d'observation et la totalité de l'effort intelligent dont dispose une

grande nation, on suit dans leurs multiples directions les si nombreuses divisions de cette activité intellectuelle, on est navré de voir quelle faible fraction de cet effort va s'atteler aux fractions de réelle utilité, au travail salutaire d'où sortira le bien général, tandis qu'une immense force vive s'évapore en creuses discussions, en rivalités mesquines et se perd bêtement en glorioles dans les batailles de l'orgueil. Dans la somme d'utilité que développe l'instruction donnée à un peuple, on retrouve cette même loi de reproduction que Darwin reconnaît à la fécondité des êtres : la vie n'est donnée qu'à une très minime fraction des germes. Des poissons portent jusqu'à trois millions d'œufs, quelques-uns seulement éclosent, les autres se perdent : ces autres constituent cette grande poussée des esprits vers les questions faciles dont les bruyantes réclames et les dupantes sonorités attirent l'attention des foules. L'instruction, semée en abondance, ne développe qu'un insensible avancement des questions pratiques, et l'enseignement déposé dans tant de cerveaux, reste le plus souvent sans production réelle, à moins de circonstances heureuses, fortuites, comme pour ces orchidées fécondées uniquement par le papillon qui meut leur pollon par hasard — et, sous le souffle de démocratie qui gronde, l'avenir des États semble moins assuré que celui des fleurs dont les hommes politiques sont des papillons.

*
* *

Vous êtes planté au beau milieu d'un Salon de peinture : les cadres brillent et enchevêtrent leurs rectangles inégaux, l'air est lourd, la foule remue, le piétinement étourdit, le vernis monte, les paquets de couleurs, les tons vifs invitent l'œil tous à la fois, et votre volonté pivote... Par quel bout commencer à dévider l'enfilement des petits arbres dentelés sur ciel de soie bleue, des tableaux de modes à falbalas et des portraitures complaisantes? Tout le monde éprouve ce vertige de l'hésitation. Or, certains tableaux, très déterminés, ont, beaucoup plus que leurs camarades, le don d'appeler la masse, de la prendre et de réunir en tas des gens qui s'exclament tendrement : comme c'est sympathique ! — Ces œuvres-là sont odieuses, Travail sans fierté qui saute au cou de votre admiration, et, sans préambule, tout de suite, se fait familier, s'invite et prend place dans la mémoire ; c'est un art complaisant, sans caractère, sans rudesse, sans grandeur. Ces œuvres ont trop d'amis... Je préfère ces tableaux austères, honnêtes, froids, qui laissent même peu d'impression à première visite et attendent plus ample connaissance, comme s'ils se disaient que les niais ne reviendront pas. Mais un second examen laisse percevoir une telle révélation que plus

tard on est ramené uniquement pour contempler ces figures réservées; il faut être patient, s'arrêter longtemps, attendre, réfléchir, chercher et revenir encore — et le beau éclate superbe; seulement cette beauté ne parle pas à tous, elle choisit son homme et laisse le vulgaire ambiant se bousculer devant des enluminures fadasses, molles et blaireautées. Près de ces œuvres altières et abandonnées, on se trouve deux ou trois, silencieux et contemplatifs; étudiant, fouillant, on cherche toujours et on découvre toujours, et on se repète : c'est ça, c'est très ça. Et avoir dans la foule, en plein trimbalement du public, une satisfaction bien à soi, dédaignée des autres, c'est une large et reposante jouissance que ne doivent jamais entrevoir les bons garçons qui rient tous ensemble, en corps, dans un théâtre.

Pour les hommes, le cas est identique. Dans cette longue variété carnavalesque de têtes et de caractères que la vie remue autour de nous, il se trouve certaines natures vers lesquelles la masse affectueuse est conduite. Ceux qui m'attirent le moins ce sont ces complaisants bonasses dont tout le monde va répétant : c'est un garçon si sympathique, il charme vraiment à première vue. Un nombre considérable de braves gens s'enorgueillissent d'être les amis de ceux-là.., Pour avoir été votre voisin en chemin de fer ou vous avoir demandé du feu, ils vous secouent énergiquement les deux mains et vous appellent : mon vieux. Vous demeurez bien un peu interloqué devant ce vieil ami si peu connu, mais ils sont faits à ces légères résistances qu'ils brisent vite par un bavardage tout à trac de mots enfilés, une verbosité amadouante, menue monnaie de la conversation de tout le monde. Ils s'en vont en vous écrasant les doigts et n'ont pas vergogne de demander, au premier passant, s'il connaît « le nom de cet animal ? De semblables pantins on vante le caractère serviable et le naturel ouvert — ouverts, je crois bien : ils aiment le public, leur cœur donne dans la rue : entrez donc, messieurs! Cette affection anonyme a des amis qu'elle ne connaît pas, des inconnus intimes. Gautier assure que le père Dumas avait quarante mille amis intimes, sans compter les femmes et les petits enfants... Ce sont des places publiques.

Or, la grande loi, pour les arts comme pour les hommes, c'est que les sympathiques sont les faibles. L'art solide, celui pour lequel le temps aura des respects, ne groupe qu'une minorité, car le petit nombre est instruit et son goût plus exercé demande autre chose que la pâture jetée à la masse traînante qui se régale des compositions bénignes d'un art doux, apprivoisé. Dans la vie des peuples, c'est encore l'écrasement des éléments sympathiques : les élégances de l'antiquité étranglées par des invasions barbares, toutes les races civilisées culbutées par les violences des hordes

brutes ; actuellement la race latine, chevaleresque, spirituelle, amusante, sympathique enfin, se fait manger par le Teuton rouge et le Germain ruminant : c'est le fait de tous les temps, le Septentrional taciturne et brutal descend sur le Méridional aimable et élégant, comme si le froid, glaçant notre vieille terre, voulait peu à peu refouler le grouillement humain vers la zone de l'Equateur dont les terres vacantes, bourrées de richesses neuves, se rafraîchissent peu à peu pour se préparer à recevoir l'homme. C'est une loi saillante, les faibles ont certaines qualités extérieures qui les rendent avenants, et qui éveillent en nous la sympathie, cette pitié. Mais ces qualités, témoignages de faiblesses, sont donc des défauts ? Nous subissons cette confusion. C'est le triomphe de ceux qui vont les mains tendues. Les faibles, les incomplets, incapables d'un travail obstiné, se hissent au moyen de ces relations faciles, et ils tressent leurs amitiés pour en faire une ceinture de sauvetage autour de leur petite position. Voilà comment les affections éclatent soudaines, voilà comment les effusions sont instantanées dans ces amitiés vieilles de plusieurs minutes. Ces messieurs, dans l'immensité de leur tendresse, se composent des connaissances de luxe, des relations de salon, d'affaires, sentiments d'occasion qui se décollent comme des articles de bazar. Ils se traitent d'amis, comme les rois et les clowns s'appellent cousins ; sans déparler, ils accablent un n'importe qui de leurs cérémômeries d'affection ; ils griffonnent à la file cinquante lettres, banales comme un million de baisers, toutes commençant par : mon cher Machin ; ils jettent leur dévouement à toutes les têtes, comme des prospectus de tailleur, et se précipitent mal à propos dans des excès de zèle très superflus : ils se lanceraient à l'eau pour sauver un terre-neuve... s'il fallait sauver le propriétaire du chien, ce serait une autre affaire. En somme, ces colporteurs d'embrassades ne connaissent que amitié aussi fausse qu'un escalier fait de sable, ainsi qu'il est dit dans le *Marchand de Venise;* leur rire — grimace aimable — n'est qu'une façon polie de montrer les dents, et tous leurs sentiments sont flasques comme la colère des eunuques, ces Auvergnats de Turquie. Tandis que bien souvent pour des hommes d'une nature doucement tendre mais digne, on dit avec effarement : c'est un loup ! et c'est un gros mouton : un mouton noir, voilà tout, corbleu !

Le mauvais signe c'est que les haines diminuent ; pour ces haines sincères, profondes, lourdes à porter, il faut de vrais caractères. « On a tout à craindre d'un homme qui n'est ni bon ni méchant, » *dixit* Georges Sand, Pour m'apprendre la règle du participe présent ma grammaire me disait, comme exemple, que les personnes aimant tout le monde n'aiment ordinairement personne. Ainsi ces caracoleurs tuent l'affection par l'abus qu'ils

en font; s'ils ont réellement un ou deux vieux copains, très anciens et bons camarades, ont-ils le temps seulement de songer à eux dans cet amoncellement de relations quelconques? Nous ne pensons plus à nos amis qu'en les rencontrant : tiens ! tu vis encore! Au lieu de ces sourires toujours prêts et fadement mielleux, la sincérité doit mettre dans les mains comme dans le parler une franchise nette, une rudesse un peu butorde, comme pense naïvement Pierrot quand il demande à Charlotte qu'elle « li baille queuque taloche en passant; jarni ! v'là où l'on voit les gens qui aimont ». Les amis qui ne servent que dans les jours de joie ne valent pas cher; et ces connaissances au rabais constituent l'amitié moderne. L'amitié, en théorie, c'est une excellente mécanique à mettre en vers, un sujet parfait pour les concours de rhétorique; en pratique, c'est un escabeau sur lequel grimpent les imbéciles qui ne sont pas bêtes, c'est une habitude gênante qu'on prend en pension et qui permet à quantité de drôles d'emprunter des pièces de cent sous et de se faire payer à déjeuner. Un ami, c'est celui qui se permet à votre égard ce qu'un étranger n'oserait pas faire et se montre vis-à-vis de vous d'une susceptibilité aiguë, celui qui vous fait sortir quand vous avez envie de rester chez vous, celui qui vous emprunte votre parapluie quand il pleut, c'est-à-dire quand vous en avez besoin, celui qui blague le livre que vous lisez et rit de la qualité de vos cigares. L'amitié est une générosité à laquelle croient les collégiens qui jouent aux billes et le mari d'une jolie femme lequel a beaucoup d'amis dévoués qui soignent ses rhumes et lui apportent ses pantoufles; c'est, enfin, une illusionnante tradition, et s'il s'en rencontre encore un peu — on prétend bien qu'il existe encore deux bouteilles de vin de Madère — c'est une douceur plus rare qu'un mot aimable dans la bouche d'un directeur. On aura beau inventer des machines qui confectionnent des cartes de visite à la minute et qui fabriquent des rails avec des vieux journaux, on ne fera jamais de l'amitié avec des passants sympathiques... Et à présent j'ai fait suffisamment mon Alceste en disant comment, au milieu des maigreurs à la mode de la duchesse peinte en pommade, au milieu des prairies chevelues et peignées sous un ciel ouaté comme un corsage et des marines qui montrent des petits bateaux à vingt-cinq sous plantés dans un baquet de sirop, j'aime grandement ces toiles sombres, refrognées, ces œuvres profondes d'un modelé vigoureux. Ces tableaux graves me font penser à des éloignés que j'aimerais s'ils ne m'avaient pas oublié — parce que je ne suis secrétaire d'aucune association.

*
* *

Un cauchemar qui tenaille le cœur; un cauchemar qui, du sommeil,

donne peur comme d'un gouffre noir au fond duquel mille striges blotties guettent pour vous jeter leurs griffes à la gorge : j'ai cet effroi immense. En fermant les yeux, la vision fascinante réapparaît... Je me retrouve au chevet de cette jeune femme : de grands yeux bistrés de fatigue, des joues fanées, des lèvres picotées de sang, la respiration douloureusement lourde... c'est ma femme — et un enfant va naître. Je demeure affaissé auprès du grand lit blanc — notre lit — et, le front dans les dix doigts, je souffre, anxieux déjà pour nous trois... La pendule balance son tic-tac désespérément... Mon regard, attaché au lointain des ressouvenances, retrouve, en suivant les fleuraisons contournées du tapis, dix jolis mois capitonnés de bonheur... C'était la longue table et le vacarme de la noce, les corbeilles pillées, les bouquets et les souhaits, les vieux une larme à l'œil, les jeunes filles nerveuses et la grand'maman le bonnet sur l'oreille... Et puis, je me sentais léger, fier, tenant, bien serrée à mon bras, cette belle blonde dont les grands yeux gris étaient ardents d'une joie peureuse. Elle sautait, j'étais fou... je ne sais plus... Un lendemain matin paresseux et câlin, avec des frissons qui passent comme des souvenirs après des surprises candides de l'heure inoubliable. Engourdis d'un bonheur las, nous allions, traînants, au bon air, dans la tiédeur d'une matinée de printemps, elle bien à moi, moi bien à elle, et nous flânions au milieu des commères potinantes, dans les rues d'une petite ville, fond de province où nous avions porté nos premiers baisers. Nous suivions les boutiques aux vitrines si petites; je voulais acheter n'importe quoi, une grosse chose, souvenir de cette matinée, et nous cherchions. Elle s'arrête et désigne en souriant une brassière mignonne, très simple, étiquetée un franc soixante-quinze. Nous avons emporté cette brassière, soigneusement; elle est là, sur un fauteuil, depuis hier. Notre caressante intimité est devenue cette angoisse, et d'un moment à l'autre, la minute terrible tombera de ce balancier impassible qui, pendant des mois, a scandé notre dorlotant poème d'amour... Dans la chambre, une garde, vieille âme de gendarme, le nez piqué de vin et le menton poilu, rôde et fait des préparatifs avec l'indifférence du métier... Père! c'est singulier tout de même, au commencement... et dans quelques instants... Mes lèvres sont impatientes... Ah! c'est que j'aimerai le galopin, il peut s'y attendre. Mon enfant; mon enfant ! Il me semble le voir, le connaître déjà ce petit bonhomme pour lequel je saurai inventer des tendresses, je le sens. Il me reconnaîtra bien vite, le coquin. Et quand il trottinera de ma femme à moi, là, sur ce tapis — seulement il faudra bien des précautions, c'est si délicat ces petites existences... Mais il sera fort, bien bâti... Ma pensée va si vite que je le vois s'en allant, fier, le jour où, pour la première fois, il offrira le

bras à sa mère... Un cri ! On m'entraîne. Des lumières passent. Une grosse douleur me met des barres dans le sang; j'attends, je brûle... je suis père. Un garçon !

— Et l'enfant ?

La femme m'apporte l'idole blanche et rose tombée chez moi, mais je crains qu'un baiser fasse mal à sa fragilité et je laisse le gras de ses mollets minuscules dans ma grande main. Sacrebleu ! Vais-je en faire un homme, un gaillard ! Voici ma tâche maintenant. Et ce sera un beau garçon, cela doit se voir déjà, n'est-ce pas docteur ?

Le vieux médecin, riant, s'approche de la lampe, considère le bébé, et, douloureusement, désespérément s'écrie : Aveugle !... oui !

Mon fils aveugle ? Aveugle ! Il ne verra jamais ! jamais ! Il ne me connaîtra pas... Aveugle ! Mon enfant ne s'éveillera donc pas ? Dans les ténèbres de cette éternelle nuit il ne connaîtra jamais la lumière, et c'est irrémissible. Ne pouvant rien apprendre, dans l'inaction sans fin de ses mains et de sa pensée, il grandira chétif ne sachant pas ce que les enfants font avec les jouets, et il restera accroupi comme au fond d'un cachot sans jour... innocent que le sort a maudit ! c'est de la haine qu'il aura pour moi, pour moi, l'inconnu qui lui à donné les heures inertes et vides de cette vie noire... Manger, boire, aller, revenir, se laisser pousser, toujours dans l'ombre comme sous un voile lourd dans une affolante ignorance, ce n'est pas vivre. Ne rien connaître, se heurter à des étonnements ridicules, ignorer la cause des gaietés qui sonnent aux oreilles, retrouver ses parents à un son de voix et demander peureusement ; mais le ciel, et ce soleil dont vous parlez, qu'est-ce donc ?... Ah ! misérable créature, mais que viens-tu faire au milieu de nous ? Traînant la rage impuissante de tes désespoirs dans la monotonie d'un deuil sans fin, tu subiras l'immobilité, toujours, l'anéantissement de toi-même. Tu ne donneras que de la douleur et des charges à ceux qui te feront la charité d'un peu d'affection, tu devras finir par vivre à tâtons chez des étrangers dans cette existence dont tu entendras sans cesse autour de toi l'activité bruyante — et tu attendras ainsi, dans une servile passivité, la venue de ton seul bonheur : la mort. Oui, misérable, que viens-tu faire dans ce monde immense, puisque tes yeux restent fermés !... Rentre donc vite dans ce néant où l'on ne souffre pas, et n'augmente pas ton malheur de tout le nôtre...

(A suivre). JAMES VAN DRUNEN.

MEMENTO

Comme nous l'avons annoncé dernièrement, nous commencerons dans notre prochain numéro la publication — provisoirement anonyme — d'un important travail : *Souvenirs de la Vie d'étudiant*. Un journal, politique autant qu'éphémère, *Le Clairon*, avait commencé cette publication, qu'interrompit la chute du journal; nous la reprenons, elle nous plaît. On y trouvera l'histoire anecdotique de l'Université de Bruxelles depuis les années où l'on y vit les hommes actuellement en lumière dans la politique et la littérature, l'histoire de *l'Europe* et de *la Bohême;* enfin nous la complèterons par l'histoire des années d'Université de Louvain à l'époque où plusieurs des nôtres y faisaient leurs premières armes littéraires. Cette publication devait revenir à la *Jeune Belgique* dont elle indiquera les débuts et l'épanouissement. On nous accusera peut-être de faire prétentieusement notre histoire avant d'en avoir une... mais les jours de jeunesse mêmes ont leur intérêt et nous sommes convaincu d'un succès.

***

Lysiane de Lysias, dont nous commençons aujourd'hui la publication, devait s'intituler primitivement *Solange*. M. Delpit nous a soufflé notre titre en l'enjolivant de : *Croix Saint-Luc*, Nous le vouons à tous les diables, avec sérénité, et rendons la pareille à M. Villiers-de-l'Isle-Adam qui doit avoir écrit une nouvelle intitulée : *Lysiane d'Aubelleyne*. Nous lui laissons *d'Aubelleyne*, charitablement.

***

Une revue mensuelle le *Magasin littéraire*, orthodoxe et gantoise, nous prend à partie dans son dernier numéro, à propos de Victor Hugo et de l'hommage que nous lui rendons. Au nom des principes catholiques, elle nous reproche notre « adoration littéraire » comme une expression de paganisme et d'idolâtrie. A vrai dire, nous n'avons songé à blesser les principes ni les opinions de personne, et le critique du *Magasin littéraire* peut avoir l'âme en repos. Notre religion littéraire ne dépasse pas notre cœur et nous n'avons érigé aucun culte nouveau qui puisse ébranler la pierre sur laquelle est bâtie l'Eglise.

***

La Chronique des Beaux-Arts d'Anvers continue sa brillante carrière. Signalons, dans ses deux dernières livraisons, outre les excellentes nouvelles d'Iwan Gilkin (*L'ut dièze*), de Georges Eekhoud (*Hoppe-Bellen*), d'excellentes reproductions phototypiques des tableaux d'Alfred Stevens, de Roll, de Verwée, etc.

***

Nous lisons dans le *Figaro* :

HAPPE-CHAIR

Les amateurs pourront comparer bientôt *Happe-Chair* à *Germinal*, M. Camille Lemonnier à M. Zola, le maître français au maître belge qui a déjà écrit : le *Mâle*, les *Charniers*, le *Mort*, l'*Hystérique*. On voit, par ces titres significatifs, que de l'autre côté de la frontière, l'Ecole naturaliste a des représentants.

La *Revue Moderniste* nous annonce cet événement littéraire et, pour nous mettre en goût, détache de *Happe-Clair*, « étude âpre et violente du peuple et des usines du Hainaut », un morceau truculent, le tableau d'une noce, dont voici les principaux personnages :

« Le mariage à l'église se fit un mercredi matin à sept heures. La veille au soir, après la fermeture des grilles, on était allé à la mairie avec les témoins. Du côté de Huriaux, Simonard et la Philomène, sa femme, puis Carpitte ; et du côté de Clarinette, le Crompire et Zébédé, Zidore Piéfert, le marteleur, et son épouse Zoé Evangeline. »

Mais pour connaître tous les acteurs, il convient d'ajouter :

« Achille Gaudot, « le bio valet » un gaillard superbe, le regard fauve sous une

taroupe noire, Zénon Zinque, le borain, une pratique celui-là, soiffard et coqueplumet, jamais à court de blagues, et qui avait l'art de tirer les gens en bouteille. Leurquin, l'enfourneur de coke, un asthmatique tout desséché par le feu.

« Quand Jacques Huriaux vit Clarinette dans le battant neuf de ses atours, ses petits chiens frisottant sous les touffes fleuries du chapeau, la taille dessinée par la busquière du corset, il eut une émotion comme devant une personne toute neuve et qu'il n'avait pas encore connue. C'est du coup qu'elle dégottait toutes les mal peignées du village. Et lui, toujours assez froid, même en amour, s'alluma d'une telle chaleur au contact de cette jolie fille qui allait être sa femme, qu'il eût voulu l'embrasser à pleine bouche, devant tout le monde. Il s'était mis en frais aussi, d'ailleurs, s'était fendu d'une jaquette en drap noir, d'une cravate en soie zinzolin, et d'une casquette bombée qui avait la forme d'un dôme ; et rasé de frais, la peau luisante de savonnée, avec son col et ses poignets en toile très blancs, il tirait l'œil par sa bonne mine...

« A l'église, après la cérémonie, il fallut passer entre une double haie de guenuches et de maritornes, venues là dans le dépoitraillé du saut du lit, avec leur marmaille roupilleuse et mal ébrenée. Quelques-unes s'étant avancées pour l'accoler, elle se recula, prise de dégoût pour leurs fripes, avec la peur d'une souillure sur sa toilette de mariée. Et comme elle marchait la tête haute, se pavanant dans un dandinement des hanches, une vieille en scofion sale, qui vivait du rebut des ménages balayé à la rue, la hua, avec cette injure : sang de truie. Mais elle ne daigna pas seulement tourner la tête, se sentant au dessus de toute cette basse humanité et prenant au sérieux son rôle de future bourgeoise. »

Si l'imitation de la manière de M. Emile Zola est évidente chez M. Camille Lemonnier, il me semble qu'il possède en propre, une certaine bonne humeur, et, parfois même, la grasse gaîté des peintres flamands.

Le récit de la noce de Jacques Huriaux et de Clarinette est plaisant à lire. Tout ce petit monde grouille gentiment. Clarinette toutefois, me semble bien distinguée pour ce milieu. Peut-être sa tendance à s'élever est-elle dans le dessein de M. Camille Lemonnier. C'est ce que le roman apprendra.

Je ne sais si c'est réaction contre la marée des fades harangues déversées aux pieds des innombrables statues qui s'élèvent chaque jour, ou sympathie pour l'auteur de *Happe-Chair* que, du reste, je n'ai pas l'honneur de connaître, mais je ne résiste pas au plaisir de citer encore une page où il semble qu'éclate le gros rire rabelaisien.

Le repas de noces terminé, quelqu'un proposa d'aller achever la soirée dans les cafés.

« Les hommes enfilèrent leurs redingotes, les femmes se recoiffèrent de leurs chapeaux, et toute la noce gagna la rue derrière Huriaux et Clarinette redevenus graves.

« La chaleur de l'après-midi tombant alors sur les fermentations de la boisson, Zinque se déhancha en un pas de cancan, tout seul devant les couples qui se mirent à fringuer et gambiller, et les cavaliers se déguingandaient, la main sur le cœur, avec des grâces, tandis que les commères toupillaient, les jupes troussées jusqu'aux jarretières, dans l'ardeur des entrechats. Ils firent, en dansant, le tour de la place, puis, entrelacés et gigottant, se ruèrent à l'*Harmonie,* le principal café de Happe-Chair, sur les banquettes duquel, après quelques rigodons, la bande s'affala, rendue, les cheveux poissés par la sueur. »

AUGUSTE MARCADE.

Inutile d'ajouter, à cette page, d'ailleurs flatteuse, de M. Marcade, que nous ne partageons pas ses idées quant à la ressemblance de Camille Lemonnier à Emile Zola. *Happe-Chair*, comme *Un Mâle*, porte la griffe à laquelle on reconnaît l'art robuste et personnel d'un écrivain qui n'est ni naturaliste, ni moderniste, ni écoliste, mais tout simplement artiste.

***

Coups d'encensoir à Edmond Picard ! Une brochure. Paris. Grande imprimerie rue Cadet. Prix : fr. 0-25.

Nous ignorons l'auteur de ce petit pamphlet et ne tenons pas à le connaître. C'est l'œuvre d'un haineux sans esprit, qui n'abattra rien du tout avec sa sarbacane; les boulettes lui en retombent sur le nez, avec mélancolie.

***

Madame Mathurin, par J. Monti. Un volume. Paris. Serra. Prix : fr. 3-50.

Une étude de fille un peu plus mauvaise que toutes les études de filles et non moins banale. Une accumulation de crudités sans style, sans rime et sans raison. Un livre malpropre dans toute la force du terme. A ne pas lire.

***

Nous recevons de M. Raoul Russel, un volume de vers écrits dans une forme très moderne et intitulés : *Les Apaisements.*

Nous ne pouvons faire mieux, en l'honneur du poète que de citer les fragments qui suivent de son charmant volume :

PUBERTÉ

Après qu'elle a fermé, bien seule, la cabine,
Émue encor du bain et frisonnant un peu,
Elle ôte lentement son costume gros bleu
Dont le tissu répand l'âcre senteur marine.

Sa main blanche a glissé le long de sa poitrine...
Elle est là maintenant, toute nue, au milieu,
Sans un voile, sans rien qui dérobe l'aveu
De sa beauté charmante, aristocrate et fine.

Un instant, elle reste inquiète et debout
A sentir le frisson qui la prend tout à coup
Et fait battre son cœur si calme d'habitude.

Puis, baissant ses grands yeux, elle éteint lentement
Tous ces troubles en elle évoqués sourdement
Où la chair et l'amour mélangent leur prélude.

PRÉCOCITÉ

Il aime les longs soirs emplis de solitude
Et tout ce qui revêt de paisibles couleurs;
Il aime les parfums, les femmes et les fleurs,
Et semble préférer le *farniente* à l'étude.

Il parle lentement, comme avec lassitude,
Et ses traits amaigris et ses mornes pâleurs
Prédisent le secret de certaines douleurs
Que dément constamment son air de quiétude.

Sa mère, qui le voit tous les jours plus changé
Et lit dans son regard plus profond, plus âgé,
Très douloureusement s'inquiète et s'étonne;
Et, sans un mot jamais qui laisse deviner
Le mal dont chaque jour il se sent plus miné,
Le pauvre enfant se meurt sans rien dire à personne.

RETOUR

Donc, elle vint vers moi; je n'y pensais plus guère,
A vrai dire, et songeais, ce soir-là, simplement
Qu'elle m'avait aimé, par boutade, un moment,
Quitte à briser plus tard mon amour comme un verre.

Elle parla longtemps des choses de naguère,
Très longtemps tristement, mélancoliquement.
Oh! tout ce qu'elle dit ce soir-là fut charmant!
Ses mots étaient si doux, son accent si sincère

Que je crus, pauvre fou, tout ce qu'elle disait,
Tout ce que son regard limpide traduisait,
Et ce que son amour du mien semblait attendre.

Pourtant, quand je voulus, ému sur son chemin,
Lui prendre ses chers doigts, elle retint sa main,
Puis eut l'air simplement de ne pas me comprendre.

Ses chers doigts délicats sur les touches d'ivoire
Jetèrent à la nuit un air sentimental...
— Nocturne de Chopin, sanglot de Blumenthal
Qui restera toujours présent à ma mémoire! —

La musique en était comme la simple histoire
D'un adieu déchirant ou d'un amour fatal.
C'était comme un regret lointain du sol natal,
Vibrant dans je ne sais quelle plainte illusoire,

Ou le cri désolé d'une âme qui s'enfuit. —
...Elle jouait toujours plus pâle dans la nuit
Où s'envolait l'essaim des notes palpitantes.

...Son regard, un instant, eut un reflet des cieux,
Et sur le long clavier des touches sanglotantes
Tombèrent lentement des pleurs silencieux.

SI VOUS DEVIEZ

CHANSON

Si vous deviez un jour me dire :
« Fermez votre cœur à l'amour »,
Vous n'auriez pas dû me sourire
Le premier jour.

Si vous deviez fuir ma présence
Et craindre un jour de me nommer,
Pourquoi m'avoir permis l'offense
De vous aimer?

Si vous deviez clore vos lèvres
A mes désirs inapaisés,
Pourquoi m'avoir appris les fièvres
Des longs baisers?

Et si vous deviez sans tristesse
Me dire un jour : « Je ne veux pas »,
Pourquoi m'avoir appris l'ivresse
De vos deux bras?

***

Le suave Jules Blancard nous envoie une nouvelle carte de visite :

LA DÉSAFFECTATION DU PANTHÉON

A Monsieur le Ministre des Cultes et des Beaux-Arts.
A Monsieur le Cardinal-Archevêque de Paris.

MESSIEURS,

Dans votre différend touchant le Panthéon,
Ministre ou cardinal, nul de vous n'a raison ;
L'antique jugement de Salomon le Sage
Eut, des deux Immortels, permis le voisinage.

Que Victor ait des droits, personne ne dit non.
Mais l'auteur de Victor ! dans la même maison,
Eut certes d'autant mieux pu faire bon ménage
Que chacun, pour son culte, aurait eu son étage...

Mystique sanctuaire et crypte de géant !
Pour couronner le tout, le dôme est assez grand.
Or, Messieurs du Pouvoir, quelle erreur est la vôtre !

Oui, pour sauvegarder l'harmonie entre vous,
Il fallait transiger : *Dieu dessus, Dieu dessous !*
A mon très humble avis, l'un n'empêchait pas l'autre.

JULES BLANCARD.

Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), *le 8 juin 1885.*

***

Nous lisons dans l'*Union médicale,* l'intéressant feuilleton suivant. Que nos lectrices ne s'en effarouchent, nous sommes dans le domaine scientifique où l'on devrait parfois parler latin. Malheureusement le latin, ça ne se comprend plus !

CAUSERIE

La médecine dans les romans : *Maigrichonne,* par M. Paul Saunière. — *Jean Mornas,* par M. Jules Claretie.

Puisque les romanciers s'obstinent à prendre dans la médecine le sujet de leurs romans, on ne s'étonnera pas, je pense, que je m'obstine de mon côté à relever les invraisemblances médicales qu'ils y glissent, — invraisemblances, il faut bien le dire une fois de plus, qu'il leur serait facile d'éviter en consultant à cet égard les personnes compétentes.

Je me rappelle à ce propos une des plus spirituelles caricatures de Grévin, représentant une jolie belle petite — toute petite, comme il les fait d'habitude — horizontalement couchée dans un grand lit, et un grave docteur à côté du lit, lui tâtant le pouls (à la belle petite, pas au lit).

— Vous êtes donc sortie en voiture découverte par ce froid, pour avoir un rhume pareil ? — vient de demander le docteur.

— Mais oui, répond l'enfant.

— Ah ça, mais ! reprend notre confrère, vous n'avez donc personne pour vous f..... des gifles ?

Eh bien, cette caricature me revient en mémoire chaque fois que je vois une de ces invraisemblances servir de thème à une dissertation romantique. J'ai chaque fois envie d'écrire à l'auteur. Ah ça ! vous n'avez donc personne pour vous... je n'ose pas dire f..... des gifles — mais pour vous remettre dans le droit chemin ?

Vous n'avez donc pas de médecin parmi vos amis ?

Tenez, par exemple, je viens de lire ces jours-ci en omnibus un roman intitulé : « *Maigrichonne* », par M. Paul Saunière. Un des épisodes du roman est le suivant :

Une jeune fille de famille, ayant pour compagne une autre jeune fille de son âge, devient enceinte des œuvres d'un camarade d'enfance, et accouche clandestinement, grâce à la connivence de l'amie et du médecin de la famille. Mais il faut faire disparaître l'enfant. Alors la jeune amie se charge de le transporter dans un village, à quelques lieues de là, et de le confier à une brave paysanne, qui l'élèvera. Malheureusement, l'enfant meurt en route. On jase, on accuse la jeune fille d'être la mère et d'avoir tué l'enfant ; trente-six heures après elle est en prison. — La justice charge un médecin d'éclaircir l'affaire. — Le médecin trouve que l'enfant est mort de sa belle mort, — voilà un premier point éclairci. — Mais la jeune fille a déclaré n'être pas la mère de l'enfant. Comment s'y prendre pour savoir la vérité ? Vous et moi, ayant à rechercher si une jeune fille est accouchée il y a trente-six heures, nous nous serions empressés de regarder d'abord son linge, dont elle n'a pu changer depuis au moins vingt-quatre heures, puisqu'elle est en prison, et, lui trouvant du linge propre, sans trace de lochies, aurions déclaré qu'il n'y avait pas lieu de pousser plus loin nos investigations. Mais M. Paul Saunière est plein d'incrédulité à l'égard des jeunes filles, et fait tenir à son médecin d'étranges propos.

Le magistrat lui demandant si cette jeune fille peut être la mère de l'enfant :

« A première vue, répond notre confrère, je ne le crois pas probable. Elle ne porte sur le visage aucune des traces que laisse d'ordinaire un accouchement récent (Oh ! monsieur Saunière, si vous pouviez nous dire quelles sont ces traces laissées sur le visage, dans les cas où l'enfant ne vient pas par l'oreille, quel service vous nous rendriez !), et, comme l'enfant n'est guère âgé que de trente-six heures, il me paraît presque impossible que cette jeune femme en soit la mère.

— Est-ce chez vous une certitude ?

— Morale seulement, monsieur. La médecine a, même pour nous, de telles surprises, qu'en matière scientifique nous ne pouvons nous prononcer affirmativement qu'après un examen attentif et réfléchi. »

Que de précautions pour savoir si une jeune fille vient ou non d'accoucher !

Et surtout quelle inhumanité de la part de ce juge d'instruction ! Lui est convaincu qu'il tient la mère de l'enfant, et, sans réfléchir probablement qu'il n'est guère possible à cette malheureuse de faire une longue marche, il la fait conduire à pied, entre deux gendarmes à cheval, à la ville voisine, éloignée de plusieurs kilomètres ; arrivée là, sans s'inquiéter autrement de son état, on la jette en prison, on l'y laisse trois jours, et on charge alors un second médecin de se livrer à cet examen attentif et réfléchi que le premier déclarait nécessaire pour se prononcer. Et notre pauvre confrère, très embarrassé, d'après l'auteur, sans regarder seulement le linge ni sans vérifier l'odeur que devrait exhaler une accouchée de quatre jours que cette odieuse justice a privée des soins de propreté les plus élémentaires, — notre pauvre confrère, dis-je, ne trouve encore rien de mieux à faire que de constater *de visu* l'état des choses. Mais il fut bien puni de sa curiosité, car il se cassa le nez contre une porte fermée et dut déclarer dans son rapport : « Que non seulement Marceline ne pouvait pas être la mère de cet enfant, mais encore qu'elle était vierge et par conséquent à l'abri de tout soupçon ». Heureusement pour elle, la pauvre enfant, car que fût-elle devenue, si c'eût été une accouchée de quatre jours ?

***

Cette invraisemblance n'a d'égale que celle que M. Saunière a inaugurée à propos de l'amie de Marceline.

Marceline, jeune fille honnête, bien portante jusqu'au jour de son prétendu accouchement, est accusée d'être la mère de l'enfant, et tout le monde finit par le croire, malgré le certificat du médecin ; — son amie, au contraire, est malade pendant plusieurs mois, ne sort plus de sa chambre, accouche sans que son père ni ses nombreux domestiques se doutent de rien, bien que son amie fidèle soit en prison pendant ce temps et ne puisse l'aider à faire disparaître les traces sanglantes et odorantes de l'accouchement ! Et personne ne se doute de rien ! Le médecin a expliqué la grossesse en faisant appel à une maladie nouvelle, à la mode, l'anémie, et, alors que tout le monde aurait prescrit l'exercice au grand air contre cette terrible maladie, lui conseille la réclusion complète à la chambre, le repos sur une chaise longue. Et personne ne s'en étonne ! Puis, pour faire disparaître l'enfant de la maison maternelle, il simule une botte d'herbes médicinales qu'il est venu collectionner pendant trois jours dans les bois du voisinage, et l'enfant est ainsi emporté devant tout le monde, sans se plaindre par des vagissements bien naturels de cet enveloppement herboristique. Enfin, tout va bien et personne ne soupçonne la vérité. Et c'est bien heureux, car, sans cela, le roman n'aurait pas eu raison d'être, et ceux qu'il a intéressés ne regretteront pas ces incorrections, qu'ils n'ont probablement pas remarquées. Il faut une fâcheuse disposition d'esprit comme la mienne pour ne voir partout que le mauvais côté de toutes choses.

***

Ainsi, par exemple encore, voici M. Jules Claretie qui, dans *Jean Mornas*, introduit l'hypnotisme dans le roman, et un peu aussi le roman dans l'hypnotisme.

Jean Mornas est un ancien interne des hôpitaux très déclassé, qui, au lieu de chercher d'attirer la clientèle par une bonne tenue et des travaux sérieux, passe son temps à pérorer au café en attendant une occasion qui le tire enfin de son ornière.

Un beau jour, ou plûtot une vilaine nuit, il rencontre une jeune ouvrière qui peu à peu l'aime et se trouve être un sujet merveilleux pour la suggestion.

D'autre part, Jean Mornas connaît un vieux toqué de pseudo-savant qui demeure à Versailles et qui accumule des billets de banque entre les feuillets de ses livres.

Ceci donné, il suggère à la jeune fille d'aller de Montmartre où elle demeure, à la gare Saint-Lazare, de là à Versailles, de s'introduire chez le vieillard à l'aide d'une lettre que lui, Jean Mornas, lui a remise, de s'emparer des billets de banque, de revenir à Paris, sans oublier la lettre, et de lui apporter chez lui, rue Racine, les billets de banque ; enfin, de retourner chez elle et de ne souffler mot de son équipée à personne.

Tout s'accomplit à la lettre ; mais le vieillard, en voulant défendre ses billets de banque, est repoussé violemment par l'hypnotique, se casse la tête contre le lit et meurt. Cet incident qui n'était pas dans le programme, amène des complications une enquête a lieu, et on finit par découvrir la coupable. La médecine et la justice pataugent d'abord à qui mieux mieux dans les réponses que fait la jeune fille, jusqu'au jour où un des médecins songe à l'hypnotisme et suggère, en sens inverse, à la coupable, de lui raconter le crime. Elle raconte tout, peu à peu, sous l'impulsion de suggesteur, mais sauf le nom du vrai coupable, Jean Mornas, qui bientôt après, désespéré d'avoir perdu l'argent volé à Monaco, se fait sauter la cervelle.

***

Comme tout cela est tiré par les cheveux! Et comme j'aime mieux la jolie nouvelle *Boum-Boum,* imprimée à la fin du livre. Boum-Boum est un clown dont rêve un pauvre petit enfant maladif. L'enfant va mourir, lorsque le clown l'apprend, et tous les jours jusqu'à sa guérison, vient le distraire par ses grimaces. Pour toute récompense, il demande la permission de mettre sur sa carte de visite : « *Boum-Boum, docteur acrobate, médecin ordinaire du petit François.* »

Charmant, cela.

SIMPLISSIME.

GOYA

Après un long siècle de trouble et de néant, alors que l'art espagnol, vidé de tout son sang et de toute sa moelle, semblait irrémédiablement fini, tout à coup apparaît Goya [1]. C'est comme une lumière subite qui jaillit, éclairant les ténèbres, comme un suprême afflux sanguin versant un peu de vie encore dans la sénilité moribonde où l'Espagne se débat. L'entrée en scène de Goya est celle d'un effronté et turbulent jouvenceau qui se moque de tout ce qu'on a jusqu'alors adoré, tire la langue à l'Académie, renverse les dieux et les déesses de carton des olympes galantes, enlève irrespectueusement le bout de jupe que la « mère des Grâces » peut avoir conservée, donne un grand coup de poing dans les vieilles perruques enfarinées, fait le diable à quatre. Aventureux et remuant, toute discipline lui est à charge; il met l'atelier de son professeur, Lujan Martinez, à Saragosse, sens dessus dessous; il travaille quand il peut, bataille quand il veut, plus souvent la guitare au poing que la brosse à la main, a des fièvres de besogne, suivies d'escapades violentes, roule dans sa cervelle des idées folles de liberté, va, vient, fait l'amour, joue du couteau, échappe à l'Inquisition qui le cherche, s'enfuit à Madrid...

---

(1) Francisco-Jose Goya y Lucientes, né à Fuendetobos en 1746, mort à Bordeaux en 1828.

Tel est Goya à vingt ans; tel il restera pendant à peu près toute son existence.

De Madrid, il part pour l'Italie, où il ne change pas. Toujours l'amour. Il se bat, bat les autres, est battu lui-même; il s'amuse beaucoup, il étudie un peu; il regarde, admire, mais ne peint pas, et ne copie rien. La paresse est bonne à quelque chose : elle le sauve. Il n'a rien fait à Saragosse, il n'a rien fait en Italie... Il revient à Madrid avec, dans les yeux, l'éblouissement des chefs-d'œuvre entr'aperçus, qui se mêle aux visions de Velazquez, de Murillo, de tous ceux au milieu de qui il a grandi. Son ami Bayeu le présente à Mengs, qui le reçoit à bras ouverts : — « Ah! jeune homme, vous avez vu chez eux Raphaël, Titien, Corrège... Soyez le bienvenu! » Mais le bagage que rapporte Goya n'est pas lourd, et les glaces de Mengs ne le refroidissent pas. Il a près de trente ans, l'âge où l'on est assez fort pour être soi, et alors seulement il commence à produire. Jusqu'à présent, personne ne l'a soumis : personne ne le soumettra plus. Il ne sait pas grand'chose, c'est vrai; mais du moins, le peu qu'il sait, il le doit à lui-même. Il n'a pas eu le temps d'être gâté par ses modèles, auxquels il ne s'est, du reste, guère appliqué. Il a passé près d'eux sans s'y fixer; il les a aimés, il les aime, mais platoniquement, et n'a retenu d'eux que juste ce qu'il faut pour en garder le souvenir. Le péril que Velazquez avait su braver et vaincre par la seule fermeté de son caractère et la seule puissance de sa volonté, Goya l'a vaincu par inconstance et scepticisme; il s'est fait une force de son indiscipline.

L'explication vraie du talent de Goya est là tout entière, et elle nous donnera la clef de la plupart de ses qualités et de ses défauts. Singulier mélange de séductions et de faiblesses, de finesse et de brutalité, d'exquisités et d'ignorances, il n'est pas d'artiste qui ait jamais mérité tant de sympathie et tant de blâme; il n'en est pas chez qui l'abondance des dons naturels soit plus riche et plus mal équilibrée, le tempérament mieux trempé pour la lutte et, avec cela, plus irrésolu et plus facile à surprendre. Peut-être, si plus d'ordre et de mesure avaient existé en ce chaos de choses bonnes et mauvaises, celles-ci auraient-elles perdu de leur saveur; l'esprit, plus posé, mais n'ayant pas pour guides la volonté et la résistance inébranlables des génies, se serait laissé enchaîner, et alors tout ce qu'il y a en lui de spontané, de vif, d'original, tout ce qui fait son charme, on l'aurait vu s'éteindre doucement dans la paix somnolente de la médiocrité.

Laissons donc tout d'abord de côté ces inégalités choquantes pour ne considérer que la physionomie générale de l'artiste dans le milieu où on la voit surgir inopinément. Ce qui la rend par dessus tout intéressante, c'est

qu'elle est bien de son temps et bien de son pays. Goya est, des pieds à la tête, Espagnol, — enfin ! — et Espagnol de l'Espagne du dix-huitième siècle, vicieuse, corrompue, dégénérée à l'énervant contact des éléments divers, venus de toutes parts, qui s'y rencontrent. Il a, dans ses veines d'artiste, du sang de Velazquez et de Murillo mêlé à du sang français et à du sang anglais. Boucher et Reynolds ont passé par là. On sent en lui toutes les influences, sans qu'aucune d'elles l'absorbe complètement; il se les est appropriées, par un travail sans doute inconscient, et, de toutes ensemble, il s'est formé une personnalité, qui a son cachet très accusé et très réel. Voilà pour le peintre, tout au moins; l'aquafortiste, dons nous parlerons ensuite, est beaucoup plus personnel encore que le peintre, parce qu'il s'est senti plus à l'aise, dans un genre plus libre.

Oui, Goya est bien Espagnol, mais il l'est tout autrement que l'étaient, jadis, ceux auxquels il succède. En cent ans, les idées populaires ont subi une transformation radicale. La foi sombre et terrible s'en est allée des cœurs; l'Inquisition a perdu tout prestige ou du moins toute autorité; un vent de révolution agite les esprits, vaguement. Après Murillo, qui a rendu le catholicisme aimable, sont venus d'autres, qui l'ont rendu banal et l'ont traduit sans convictions, au moyen de formules. L'art espagnol, parvenu là, ne pouvait plus être l'art religieux d'auparavant. Un souffle capiteux de profanes délices a pénétré partout, jusque dans les cloîtres; les mythologies du dix-huitième siècle français ont jeté le désarroi dans le paradis chrétien, et la Vierge et les saints ont souffert de la compromettante concurrence que leur ont faite Vénus et Apollon. L'Espagne n'est plus la croyante d'autrefois; elle a cessé de trembler à la voix de ceux qui la menaçaient des peines éternelles et qui lui disaient de consacrer toutes ses actions à la gloire de Dieu. Peu à peu elle a échappé au joug; son cœur s'est endurci contre la peur; elle a pris goût au plaisir, à la frivolité; la corruption des grands s'est étendue aux petits; tout est devenu mondain, léger, superficiel; tout est à la grâce et au sourire. Les pastorales roses et bleu-tendres de Versailles et de Trianon ont envahi la cour d'Aranjuez, élu domicile à la Granja et au Pardo; il y a communication directe et suivie entre Paris et Madrid, pour les mœurs, pour les goûts, pour l'Art, et le même grondement sourd qui ébranle le trône de France, ébranlera bientôt aussi le trône d'Espagne.

Goya reflète tout cela dans son œuvre. Mais, comme les artistes supérieurs, il n'est pas seulement l'expression de son époque, il la devance aussi, et indique l'expression de l'époque qui suivra. Placé sur la limite de deux siècles et en quelque sorte de deux mondes, il a été pour ainsi dire le dernier des peintres anciens et le premier des modernes, — le premier des

modernistes, dans le sens même que nous attachons aujourd'hui à ce mot. Là est sa véritable gloire. Goya est coloriste, plus fin que Murillo, moins solide que Velazquez, dans la note claire des Français plutôt que dans la note sombre des Espagnols; il a de jolis tons ambrés, des légèretés de brosse, des hasards de palette qui ne sont parfois que d'heureuses maladresses. Et les maladresses sont partout, dans la facture, dans le dessin, mêlées à des recherches d'air, de lumière, de clair-obscur, puisées dans l'étude — toujours hâtive — des maîtres hollandais.

Ses tableaux d'église n'ont que ces qualités-là,—chaque fois du moins que le peintre a songé à les y mettre; la *Trahison de Judas* (le *Prendimiento*), de la cathédrale de Tolède, est une curieuse et énergique fantaisie rembranesque, très vulgaire. Goya était trop sceptique et trop philosophe pour avoir su mettre un sentiment religieux quelconque dans ses toiles religieuses, où manque la foi. Je n'en veux d'autre preuve que le *Christ en croix*, du Prado (n° 2165), provenant du couvent des Franciscains. Certains critiques trop bien disposés l'ont déclaré une œuvre divine; pour ma part, je ne connais rien d'aussi fade et d'aussi insignifiant que ce grand morceau de nu flasque et mou, qui essaie en vain de rappeler le *Christ* de Velazquez; c'est une mauvaise étude académique, où s'étale piteusement toute l'impuissance du dessinateur et du peintre. Quand Goya cherche à s'élever, il tombe. Quand il reste dans son rôle de peintre spirituel, charmant, à fleur de peau, il se soutient mieux, encore que son embarras soit mal dissimulé. Les fresques de la chapelle royale de *San Antonio de la Florida*, aux portes de Madrid, n'ont rien de religieux; mais ce sont d'amusants motifs de décoration, pleins de mouvement, de grâce et d'éclat, voire même d'humour et peut-être de moquerie. Il y a, dans les pendentifs des voûtes, des anges posés bien irrévérencieusement, les jambes en l'air et écartées, à la façon des anges du Tiepolo, — ce qui n'est guère de mise dans un endroit aussi sacré; les physionomies sont provocantes, les sourires engageants, et rien ne fait penser à l'enfer dans ce temple si coquettement paré. Le sujet principal, qui représente Saint-Antoine de Padoue ressuscitant un mort pour lui faire révéler le nom de son meurtrier, n'est vraiment qu'un hors-d'œuvre; il n'occupe qu'une toute petite place au milieu du grand motif qui se développe autour de la coupole, dans un merveilleux effet de perspective; le long d'un balcon, derrière lequel la scène se passe, sont accoudés des piquants minois d'Espagnoles, l'éventail aux doigts, l'œil chargé de promesses, très indifférentes au miracle qui s'accomplit à quelques pas; et c'est bien sur elles qu'est concentré tout l'intérêt. L'ensemble a du charme, toujours; l'aspect est séduisant; mais il ne faut rien analyser, sous peine de

découvrir le vide de l'exécution, qui sent le « chic » abominablement. Les personnages, assure-t-on, sont, du premier jusqu'au dernier, des portraits; c'est une tradition, qu'on a sans doute beaucoup exagérée. Cette tradition veut que Goya ait pris pour modèles les grandes dames de la cour de Charles IV. On a prétendu voir, notamment dans la figure d'un ange debout, les bras levés, à la droite du maître-autel, la fameuse duchesse d'Albe, célèbre par ses amours. Cela n'est rien moins que véridique. Seulement, il court à ce sujet des anecdotes; en voici une, que je crois inédite : La duchesse vint un jour trouver Goya, en train d'achever son travail et, avec une verdeur de langage que peut seule excuser la jalousie d'une jolie femme qui prétend n'avoir pas de rivale en beauté :

— Il paraît, s'écria-t-elle, Monsieur le peintre, que vous avez mis là toutes les p..... de Madrid?

— Certainement, Madame, répondit Goya avec empressement... Mais il y a encore une place : je vous l'ai réservée.

La duchesse d'Albe posa, dit-on, sur l'heure.

Goya est aussi inégal dans ses portraits que dans le reste. Il l'est surtout dans les portraits d'apparat qu'il a faits du roi Charles IV et de sa famille, que possède le Prado. En général, les têtes sont bien peintes; elles ont de la vie, de l'accent ; mais les corps flottent dans l'impalpable et dans le fluide; la composition est d'une naïveté souvent comique, et tous ces rois, ces reines et ces princes ont des airs bourgeois vraiment lamentables. Goya, qui a beaucoup pensé à Velazquez dans ses portraits, ne possède point, comme lui, le sens de ce quelque chose de conventionnel et d'en dehors qu'on appelle la majesté; ce n'est pas le peintre des hommes et des choses héroïques, ou simplement nobles; son art, très distingué pourtant, n'a rien de la distinction spéciale qui a cours dans les sphères officielles; il manque de sérieux. En présence de toutes ces chamarrures, on dirait qu'il a de la peine à ne pas rire et que cela le gêne de devoir peindre ces hauts personnages en des poses si calmes, et que volontiers il les ferait, comme aux anges de San Antonio, lever la jambe et sauter par dessus des balustrades. Et, en définitive, ses héros n'ont pas grande mine du tout. La reine Maria Luisa, à cheval, en uniforme de garde du corps (n° 732), est absolument grotesque; la tenue y prêtait bien d'ailleurs; et la *Famille de Charles IV* (n° 736) a de nombreux points de ressemblance avec n'importe quelle brave famille d'épiciers qui se serait fait portraicturer en un jour de fortune, raide et compassée, dans ses beaux habits des dimanches.

Ce que Goya réussit le mieux à donner à ses personnages, c'est leur caractère d'intimité simple et naïve. Quand il vient à rencontrer, chez l'un

d'entre eux, ce caractère-là, il triomphe, et il est bien près de faire un chef-d'œuvre; il trouve alors des tendresses de tons et de pinceau exquises; son incorrection disparaît; on le sent inspiré, charmé lui-même par le charme de son modèle. Il y a du Greuze dans quelques-unes de ses têtes de jeunes filles. Je ne connais rien d'aussi délicieux que l'*Infante Dona Maria-Josefa* (n° 739, au Prado) et *La reine Isabelle des Deux-Siciles*, à l'âge de douze ans, de la galerie San Telmo, à Séville, — deux choses absolument adorables, où toute l'ingénuité et la gracilité de la jeunesse en fleur, toute la poésie de la femme encore enfant ont pris forme et vie sous la caresse amoureuse d'une main d'artiste. Le sceptique Goya s'est arrêté, séduit; il s'est absorbé dans l'interprétation de la beauté fraîche qui se livrait à lui; il n'a écouté que lui-même, que son âme conquise, que sa volonté de fixer sur la toile ces rêves réels, de lutter avec ces larges yeux de velours, grands ouverts, avec ces lèvres roses de sang jeune, avec ce chaud duvet des carnations et la finesse élégante de ces frêles cous d'adolescentes s'attachant aux contours délicats et fermes des épaules. Ailleurs, dans ce double et singulier portrait de la *Maja* habillée et de la *Maja* nue, de l'Académie San Fernando, représentées dans la même pose et identiques l'une à l'autre — au costume près, — Goya a mis la même application et la même sensibilité. Ce n'est plus le peintre incomplet et lâché de certains portraits d'apparat, des tableaux religieux et des tableaux de genre, dont le laisser-aller sent presque partout l'improvisation ou l'ignorance; c'est un peintre attentif, attendri devant les lignes harmonieuses d'un radieux et désirable corps. La gaze diaphane qui couvre la *Maja* habillée laisse deviner tout ce qu'elle cache; dans l'autre, la nudité sans voiles chante la chanson de la chair: le dessin est précis; le modelé, serré, travaillé, d'une souplesse rare; les attaches sont fines; la tête vit, et les bras faits pour enlacer, la poitrine frémissante, le ventre où apparaît gaillardement l'ombre de la puberté, les jambes impatientes, tout enfin dans ce beau corps nerveux détachant sa blancheur ivoirine et nacrée sur la blancheur laiteuse d'une couche où niche l'amour, respire le plaisir et la volupté.

Là, Goya est tout à fait original, et ne doit rien aux autres; il s'est abandonné, sans préoccupation aucune, à ses propres impressions, ne retenant de ce qu'il a vu et appris que ce qu'il lui fallait pour les traduire; et il a enfanté des œuvres durables, palpitantes et émues, parce qu'il a eu, en face de la nature souverainement belle, la foi et l'émotion. Foi toute païenne, à cette heure, émotion toute moderne, bien nouvelles en un pays de vieille orthodoxie. De moins en moins pourrait-on y retrouver la trace de l'Es-

pagne d'autrefois, ou plutôt l'art d'autrefois : car l'Espagne même, son caractère, ses mœurs ne se sont pas, en aussi peu de temps, transformés à ce point; le fond est resté; la surface seule, sous l'empire des événements, a changé; le peuple a gardé ses superstitions, ses goûts de sauvagerie et de fierté; mais l'art ne s'adresse plus à lui comme jadis, — ou bien il n'y a plus d'étroite communauté entre lui et ceux auxquels il s'adresse maintenant; l'art est devenu l'unique miroir des mœurs de certaines classes; et ces classes-là, s'élevant, se corrompant, tandis que les autres étaient laissées dans l'ombre, ont ouvert leur âme à des sentiments nouveaux... Bientôt cette désunion cruelle amènera un cataclysme; mais de ce cataclysme naîtra un autre monde, plus fort.

Goya a été en quelque sorte le divinateur, l'initiateur de ce monde-là, et il en a noté d'avance l'expression artistique exacte. Il a eu le sens vrai et juste de la « modernité », non seulement dans l'accent, la tournure, les sujets, dans ce je ne sais quoi qui le rapproche de nous au point d'en faire un contemporain, mais aussi dans le côté plastique de son art, dans ces recherches de pittoresque, de couleur et de lumière dont on s'est si fort affriandé aujourd'hui. C'est sous ce rapport que sa modernité diffère de celle de la plupart des grands artistes de tous les temps. Eux aussi sont des « modernes », parce qu'ils ont quintessencié dans leurs œuvres l'esprit de leur époque : le nier serait absurde; le démontrer encore, après tant d'autres, serait banal. Mais il y a une nuance. La modernité de Goya, — la nôtre, — a poussé plus loin que la modernité des anciens; elle a touché à plus de sujets, et elle y a mis plus d'intimité, de pensée ou d'intentions ; elle a moins fait de l'art pour l'art; elle a eu l'ambition de dire plus et autre chose, soit dans le rire, soit dans les larmes, en étendant son domaine désormais sans limites, ou en le restreignant aux choses passagères. Elle est devenue le modernisme; elle s'est fait l'actualité.

Un autre que Goya, son ami Paret y Alcazar (1747-1799), avait eu déjà un instinct de résistance contre le courant de la mode française si charmante en France, mais si insupportable ailleurs, dans les mains d'imitateurs et de plagiaires, quand il peignait, entre deux bergères, ses scènes d'animation locale, son *Magasin d'étoffes à Madrid*, sa *Vue de la Puerta del Sol*, dans les petites dimensions de tableaux de chevalet. Mais Goya seul donna au genre le cachet et l'accent vraiment modernes. Il imagina de saisir, dans cette forme tumultueuse qui lui était bien propre, le côté pittoresque et caractéristique de la vie nationale, non seulement de la vie d'intérieur, mais aussi de la vie du dehors, prise sur le vif, fixée en traits rapides et fermes, avec toute la spontanéité d'esquisses faites d'après nature ou sous

l'impression immédiate des choses vues. Et alors, s'anima soudain, en des toiles fougueuses, sabrées de grands corps de brosse, le spectacle fou des fêtes de la rue et du cirque, — réjouissances publiques, processions, combats de taureaux, scènes religieuses, bandits, pestiférés, aliénés, batailles, galanteries, types populaires et fantaisistes; et ce qui en fit surtout la portée curieuse et originale, c'est que, à la justesse d'interprétation et d'annotation de ce monde conservé par lui dans sa physionomie et sa couleur, il ajouta quelque chose de son esprit d'artiste toujours en éveil : il en dégagea le ridicule, le grotesque ou l'odieux; il fit, sous prétexte de modernisme et d'actualité, de la véritable satire; et cette satire, politique, religieuse et sociale, sans déclamations, sans phrases creuses ni soulignements exagérés, dans son inaltérable bonne humeur, est d'une causticité et d'une éloquence sans pareilles.

Ah ! ne lui demandez pas la correction du dessin, l'impeccabilité de la forme ! Dans des tableaux de genre, moins qu'ailleurs, Goya se soumet à des contraintes qui éteindraient peut-être sa verve; il ne s'agit plus de caresser, en ses ondulations cadencées, le beau corps nu de la Maja : ce qu'il faut ici, c'est l'entrain, c'est le pinceau alerte, qui suive l'élan de la pensée; — et, comme la base d'instruction manque toujours chez lui de solidité, comme la main du peintre n'a point cette sûreté des forts qui « savent », trop souvent son laisser-aller trahit l'impuissance. Trop souvent aussi des admirations complaisantes ont loué ce qui ne méritait guère que l'indulgence; — telles, par exemple, les *Mañolas au balcon*, de la galerie Montpensier, à Séville, avec leurs têtes de bois mal peintes et mal découpées; tels également les cartons, conservés au Prado, des fameuses tapisseries de Santa-Barbara, — œuvre première de Goya, inaugurant, au milieu des fades décalques de Boucher et de Watteau, une manière nouvelle et hardie de noter décorativement les scènes populaires et nationales, et par cela même œuvre intéressante pour l'époque, mais bien grossière aussi. Pour créer des idylles, où la fantaisie se mêle au réel, dans des paysages imaginaires tout imprégnés encore des grâces factices de l'école française, Goya n'avait point la naïveté, la douceur, la coquetterie indispensables; sa grâce n'est point une grâce idyllique; elle est mal à l'aise sous ses déguisements mignards, trop étroits pour sa large carrure; à peine y devine-t-on le vrai Goya qu'il sera plus tard, en ses moments de saine et piquante inspiration. Deux ou trois minois éveillés de jeunes filles aux grands yeux noirs mouillés, ça et là de jolis détails, un groupe de deux individus portant un blessé, plein de caractère, ne rachètent pas le mauvais goût et la lourdeur de ces compositions, d'un coloris affreux. Que l'on se borne à montrer là des promesses,

de l'ingéniosité, l'imprévu et la hâte d'un projet exécuté de *chic*, destiné à passer dans les mains des tapissiers et à être détruit ensuite; mais qu'on n'accable pas le pauvre artiste sous le poids de louanges intempestives, pesantes comme des pavés d'ours.

D'ailleurs, ses tableaux de genre valent mieux; il est là sur son terrain le plus favorable et le plus significatif. Toutes ses incorrections, tous ses à peu près, s'évanouissent devant son mouvement endiablé, sa faconde prodigieuse, et la salacité de son étourdissante imagination. Quelques taches de couleur, quelques coups de brosse furieux, bien donnés, à la bonne place, et l'on voit aussitôt les cortèges s'ébranler, les troupes échevelées de masques étaler, comme dans cette étonnante esquisse de l'*Enterrement de la Sardine*, de l'Académie San Fernando, l'effréné délire de leurs danses, les picadors et les espados rougir le sable des arènes... Et sans cesse déborde la vie, — une vie fièvreuse et grimaçante, née du cerveau d'un songeur ou d'un fou, qui pousse l'observation jusqu'à la caricature et l'étrange jusqu'à l'absurde. On est tout à la fois séduit et choqué... Choqué, par la brutalité de cet art plein d'ignorances et de gaucheries dans ses moyens matériels, — séduit, par tant de franchise, d'humour et d'imprévu. On se révolte, on hausse les épaules; ce n'est pas un peintre, cela! C'est un improvisateur, un poète, que sais-je? Impossible de prendre au sérieux ces barbouillages d'écolier... Et, un instant après, on se surprend à considérer encore ces « barbouillages », qui vous retiennent, qui vous attachent; quelque chose de ce qu'y a mis l'auteur vous pénètre; vous entrez dans son esprit et dans sa vie; le tourbillon de sa fantaisie vous emporte... Le charme a opéré; Goya triomphe.

Mais pour l'exubérance d'une pareille imagination, le pinceau rebelle ne pouvait point suffire; il lui fallait un moyen plus expéditif et plus sûr, qui lui permît de tout dire. Et alors, Goya dessina ces innombrables eaux-fortes qui l'ont rendu célèbre bien avant que le peintre en lui fût connu : les *Caprices*, les *Malheurs de la guerre*, la *Tauromachie*, les *Prisonniers*, recueils étonnants d'œuvres singulières, extravagantes et admirables, où il versa ses mépris, ses haines, tout ce que son âme d'utopiste et de satirique avait amassé d'espérances déçues, d'indignations et de colères. Le despotisme, la superstition, l'intrigue, l'adultère, l'honneur qui se vend, la beauté qui s'achète, l'orgueil des grands, la vénalité des petits, rien n'échappa à son burin vengeur. Il fit de tous les vices et de tous les scandales de son temps une hécatombe formidable et enjouée, n'oubliant aucun trait de ceux qu'il clouait à son pilori, les faisant reconnaissables à tous, physiquement et moralement, soulignant chaque chose avec une insolente audace. Puis,

sur la vérité aussi brutalement mise à nu, il jetait le voile inutile de légendes banales, feignant de déguiser ses intentions évidentes de satire sous les apparences d'inoffensives fantaisies, mettant sa joie et sa malice à forcer ceux qu'il avait personnellement visés, blessés au cœur, à rire de la blessure en essayant de faire croire que ce n'étaient pas d'eux qu'il s'agissait. Charles IV, la cour, l'Inquisition, saignant sous la morsure, n'osaient se plaindre, se défendaient bien haut d'avoir été atteints; ou si, trop rudement frappé, l'un d'eux criait, appelant la vengeance, levant le bras pour frapper le coupable, l'autre intervenait pour le sauver. Charles IV arracha ainsi des griffes de l'Inquisition l'artiste menacé, protégeant celui-là même qui l'outrageait, fermant généreusement les yeux sur l'outrage. Telle est l'histoire des *Caprices*. Dans les *Malheurs de la guerre*, le satirique a ajouté à sa lyre d'airain une corde de fer; l'incendie, le pillage, la mort, toutes les misères et tous les deuils de l'épopée terrible qui inspira l'œuvre, pendant les années d'invasion française et de gloire napoléonienne, y pleurent lamentablement. Et là, et partout, la même rage contre la tyrannie, l'injustice sociale et la bêtise humaine, la même aspiration incrédule vers un idéal de liberté et de vérité vaguement entrevu, débordent comme d'un vase trop plein. Ce n'est point la féerie prodigieusement aimable et tarabiscotée de Callot; ce n'est point le pessimisme bourgeois de Hogarth. Le fantastique de Goya tient plus à la réalité que celui de Callot : son pessimisme n'a pas la mauvaise humeur tracassière de celui de Hogarth : il est plus impitoyable et plus mordant; et l'imagination de l'artiste, portée sur des ailes plus larges, a le vol plus haut. Il y a du cauchemar dans ses rêves; son rire est amer, sa colère bilieuse; c'est un révolté; il a la méchanceté éloquente, et ses chroniques scandaleuses ont le grandissement des épopées. Dans ce pays de la foi, il chante le néant; il nie tout, ne croit à rien, désespère de tout, même de la paix, qu'il semble tant désirer, et de la liberté, qu'il appelle de tous ses vœux.

Goya clôt, de cette manière inattendue, la série des maîtres qui ont illustré l'art espagnol et dont il est l'irrévérencieux descendant. Un long espace d'un siècle les sépare, et il en diffère sous les rapports multiples du caractère et du talent; rien d'eux ne se retrouve en lui, si ce n'est certaines ressemblances extérieures de coloris et de métier acquises dans leur intimité ou simplement innées. Goya constitue une individualité tranchée, marquante, dans la suite d'individualités qui composent ce qu'on appelle improprement « l'école espagnole ». Mais ce qu'il y a d'étonnant dans cette succession par lui recueillie, c'est l'usage qu'il en fait. Cet art de religion et de dogmes, il le transforme en un art de scepticisme profane, de doute et de

sarcasme. Ses œuvres de piété, tout accidentelles, n'inspirent aucune piété; et quant aux autres, elles sont pleines de défis et de raillerie pour ce qui, en d'autres temps, était vénéré comme la source de toute autorité et de toute puissance. Le Saint-Office, il le défie; les ordres monastiques, il les bafoue; il rit de la robe du prêtre enfermant une âme perfide et des foudres ecclésiastiques suspendues au dessus de sa tête. Sa verve s'attaque à tout ce que les maîtres s'étaient accoutumés à servir avec aveuglement; elle brave et menace à son tour; elle dénonce l'atrocité du sang répandu et des cris de douleur arrachés par les agents d'une institution redoutable, dont le règne expire; elle lui porte le coup de grâce, et lui arrache des mains le couteau levé sur ses dernières victimes. Et ainsi, grâce à lui, cet art, commencé par un acte de foi et de soumission, s'achève dans un cri de révolte et de délivrance.

LUCIEN SOLVAY.

LE REGRET DE L'ENFANCE

A IWAN GILKIN.

Rouges lèvres d'enfant, lèvres simples et fraîches,
Qui buvez la jeunesse ainsi qu'une liqueur,
Rouges lèvres d'enfant, lèvres simples et fraîches,
Rouges lèvres d'enfant, pareilles à des pêches
Qui fondraient lentement, doucement dans le cœur,

Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Qui regardez le jour d'un regard étonné,
Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Prunelles de vieil or et d'ambre où se reflète
La joie inconsciente et frêle d'être né,

Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure
Longtemps après sa mort dans le ciel mordoré,
Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure,
Cheveux blonds et cendrés que les regrets de l'heure
Caressent vaguement d'un amour ignoré,

Mains royales où dort le désir des étreintes,
Vous qui n'allumez pas la lampe de Psyché,

Mains royales où dort le désir des étreintes,
Mains jointes qui priez vers l'extase des saintes,
Qui ne connaissez pas les fièvres du péché,

Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Les splendeurs de la sève et les gloires du sang,
Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Chairs roses qui rêvez dans la beauté des choses
Et fleurissez les yeux éblouis du passant,

Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres,
A l'automne plaintif de ces cœurs épuisés,
Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres
Qui sentent se rouvrir leurs anciennes blessures
Et qui meurent tout bas du néant des baisers !

ALBERT GIRAUD.

LYSIANE DE LYSIAS

(Fin)

A JOSÉPHIN PÉLADAN.

III

Grégory souffre. Il pense. Il revoit. Grégory n'aime pas Christine. Il n'a pas cessé d'être à Lysiane. Il a bercé sa passion dans un rêve de deux cents jours, mais la passion sommeille, la passion ne dort point. Les souvenirs sont des cendres jamais éteintes. Grégory s'est distrait jusqu'à l'illusion de la tranquillité; Christine n'est pas son épouse selon la chair; elle n'est qu'une ombre blanche qu'emporteront les brises... Pourquoi les fatalités et pourquoi les souffrances? Notre nature est faite pour la joie et pour le bonheur; que le reste s'efface et disparaisse! Dans le luxe il ne doit point y avoir de trouble; soyons grands, faisons-nous grands et contemplons notre grandeur, trouvons-nous Beau, Supérieur, Divin, et vivons avec l'Idole : Nous! Mais l'idole d'en face est plus belle; là, dans l'ogive, elle regarde, encadrée d'ombre; elle est plus belle, là, dans l'ogive, elle sourit, elle n'est plus

jeune, mais son regard étourdit, sa taille monte en forme d'amphore, Elle dit : Je t'ai aimé. Ma main, ma bouche ont tordu ton corps, et lorsque tu songes, c'est à moi, que tu ne peux oublier, — car je suis la Seule!

Le château est drapé de deuil, les grands hêtres montent autour des pierres comme d'immenses cierges éteints; des sanglots roulent dans la forêt profonde.

L'idole est plus belle; là, dans l'ogive, elle regarde, encadrée d'ombre.

Le bois frissonne, des râles courent, des voix toussantes répondent, les branches sont crispées, la neige tombe. L'idole est encadrée de neige.

Au loin, au loin, des voix gémissent : Lysiane! Lysiane!

Et Lysiane répond à la neige : Neige trop froide!

Et Lysiane répond aux voix : Où est votre corps, votre corps?

La neige brûle, les bois sont ensanglantés de flamme et Lysiane dit à la neige : Je t'aime! Je t'aime! Oh! Je t'aime! . . . . . .

. . . . . .

— Pourquoi ne dors-tu pas, mon Grégory?

— J'ai froid, Christine.

IV

Lorsque Christine se sentit mère, son calme augmenta davantage encore; son être se fondit en une sorte de béatitude; un compagnon nouveau se faisait en elle, lentement, et, la nuit elle se parlait tout bas en se disant que ce compagnon comprendrait sa confidence. Sa tendresse pour Grégory dut se partager à ce moment, et celui-ci retourna, sans qu'elle y prit garde, aux habitudes anciennes. Il voulait oublier le fantôme, et parfois se demandait si c'était possible, si jamais il résisterait à cette envie folle de revoir Lysiane, de l'aspirer, de se pénétrer d'elle. Il était trop reposé aujourd'hui, trop calme, trop heureux de ce bonheur familial, et souvent il avait une grande frayeur de s'alourdir en ces délices tranquilles, de laisser échapper et se fondre cette vigueur d'acier que ni la vie brûlante, ni les orgies, ni les nuits blanches, n'avaient pu rompre. Christine s'alanguissait, n'aimait plus autant la causerie du soir que la fatigue interrompait trop vite, et ces veillées courtes rendaient plus monotone encore le coin du feu où Grégory restait, parfois seul, parfois en compagnie de Jacques d'Astor.

— Je m'ennuie, Jacques, disait-il en s'étirant.

— Mais tu n'as jamais fait que cela toute ta vie, mon pauvre ami.

— Autrement.

— Ecoute, vieux; s'ennuyer, vois-tu, c'est désirer; tu as tout ce qu'il

faut, non tout ce qu'il Te faut ; ta vie semble complète et parfaite — et tu n'es pas heureux.

— Oui, je désire..... Et il s'arrêtait ne voulant pas lâcher le secret du cœur qu'il gardait en lui. Je désire et rien ne me manque !

— Il y a des galériens qui regrettent leur boulet, lorsqu'on les a lâchés au monde.

— Tu dis vrai, Jacques, et je crois que c'est cela que je n'ai plus et que je voudrais ravoir ; j'ai honte d'être malheureux dans mon parfait bonheur et il me semble que je serais plus gai si je souffrais un peu. Tu ne dis rien.

— Je plains ta femme.

— Mais elle est heureuse.

— Pour combien de mois encore ?

Grégory ne répondit pas.

La causerie recommença quelques instant après.

— Distrais-toi, disait d'Astor, fais quelque chose, occupe-toi d'art ; tu es musicien, compose.

— Pour être médiocre, merci. Et puis la musique, fft ! c'est comme les robes, on en rit au bout de vingt ans. Les Italiens en ont fait comme leur macaroni : en pâte molle qui file ; les Français y mettent des calembours qui prétendent ; arrivent les Allemands, vive Wagner le Saint-Graal de la musique qu'on élève dans un soleil. Demain, on trouvera que Tchaïkowski vaut mieux, et l'on n'aura peut-être pas tort ; la musique est belle en raison inverse de la civilisation, — et bientôt il n'y aura plus de sauvages ! En littérature idem, Malherbe, un raseur, Corneille aux Invalides direction Perrin, Molière fait pleurer ; Hugo ! il y a si longtemps qu'il est mort ! Lamartine, de la pommade. On tombe dans Baudelaire superbe ! superbe ! tais-toi, il y a deux jours on m'apprend qu'il n'est plus rien à côté de Tolstoï et de Dostoïewski ! Vrai Dieu ! si l'on continue, l'humanité finira par avoir du bon sens !

— Ecris dans les journaux, reprit Jacques en riant.

— Jamais ! on me nommerait sénateur pour m'en empêcher !

— Fais un livre,

— Il est fait... par les autres.

— Eh ! va-t-en à tous les cent mille diables !

— J'y pensais !

— Bonsoir ! nous avons un peu ri, c'est déjà quelque chose !

— ... Qui se paie le lendemain ! comme les trop bons dîners. Bonsoir.

Ce soir-là Grégory passa par l'appartement de sa femme, et la baisa longuement sur le front, tandis qu'elle dormait.

V

Le lendemain, Grégory l'avait bien prévu, il eut la réaction de la gaîté de la veille, — et ce fut toujours ainsi. Fantasque, facile à distraire et distrait pour un rien, il retombait aussitôt dans le trouble de ses pensées sombres.

D'Astor venait à présent tous les jours à l'hôtel, s'informant de Christine dont la grossesse allait bientôt avoir son dénouement. Dolente, étendue sur une chaise longue, secouée de temps en temps par un spasme de douleur, elle tenait son mouchoir entre ses dents serrées d'angoisse, puis regardait Grégory qui la veillait ; elle parlait à de rares intervalles, d'une voix très douce et très mouillée, comme si déjà elle eût trouvé le rythme monotone avec lequel on berce les petits. Sa pensée ne s'étendait plus aux choses du dehors, mais se repliait en elle, vers ses flancs où l'être nouveau s'étirait; parfois Grégory prenait un livre et lisait à haute voix quelque passage simple où le poète chantait l'âge d'or, l'enfance, les fleurs; c'était comme un apaisement dans tous les cœurs, et un arrêt dans les secrètes tortures du duc. Toutes les sollicitudes et toutes les transes allaient à cette jeune femme dont le visage avait pris la pâleur maladive de l'ivoire, et qu'entouraient sans cesse la mère et l'époux.

La baronne de Silvère venait chaque jour passer quelques heures près de Christine; elle renouvelait les lilas épanouis autour de la chérie, entr'ouvrait les fenêtres pour mélanger de brise printanière le parfum printanier des fleurs, baissait à demi les rideaux roses dont le tissu laissait filtrer une lumière atténuée, puis s'asseyait devant la jeune femme et la veillait, lorsque, accablée, celle-ci abaissait un instant les paupières.

Le terme arriva, l'enfant mourut.

Soixante jours et soixante nuits, Christine de Perriane resta sur son lit, sans force, sans voix, sans regard. On eût dit que l'âme de l'être envolé eut remplacé son âme, tant elle sembla redevenue enfant par la douleur. Les yeux fermés, pareille à un cadavre, ses deux mains blanches allongées sur les draps, elle se laissa doucement soigner, sans rien dire, et gardant son attitude immobile, comme si elle eût voulu, à force de mutisme et de prostration, tromper la destinée, et se faire enlever aux sphères mystérieuses, ainsi qu'une morte.

Au bout de deux mois, elle sembla s'éveiller de sa longue léthargie; elle ouvrit les yeux et fixa un point vague, au pied de son lit; elle ne semblait

pas voir, mais dans son regard se lamentait une irrémissible désolation. Elle entr'ouvrit les lèvres et murmura : Grégory.

Celui-ci s'approcha de la sauvée, prit dans sa main brûlante la main de Christine et dit simplement : Je ne t'ai pas quittée.

Lorsqu'elle put se lever, la duchesse apparut comme neuve et inconnue. N'était la mélancolie qui l'imprégna toute, dans son geste las, dans sa parole alentie, elle sembla transformée. Peu à peu, de matin en matin, Christine rafferma. Pâle toujours, mais développée par la maternité, la femme du duc acquit des formes plus molles et plus sveltes; ses yeux cerclés de noir semblèrent plus profonds et, comme ses yeux, sa pensée s'était approfondie en un nimbe d'ombre. Elle parlait moins qu'autrefois, mais le timbre de sa voix était devenu plus sonore, avait pris des notes plus caressantes; à vingt ans, après une année de mariage, Christine était femme complète et parfaite, la taille de la jeune fille, mince, puis déformée par la grossesse, s'était harmonieusement moulée et gonflée aujourd'hui; ainsi les bras, les épaules, la main dont les doigts se potelaient sans perdre leur noblesse originelle.

Jusqu'au jour où elle revint à la vie, la duchesse de Perriane ne s'était guère révélée, et l'on eût difficilement pu juger ce qu'il y avait derrière ses grands yeux rêveurs. Entre sa mère, dont l'esprit absorbant ne laissait guère place à la riposte, et son mari dont la maturité intellectuelle l'avait toujours intimidée, Christine évita longtemps de se livrer. Elle sentit qu'un mot maladroit devrait blesser — pour longtemps peut-être — celui qui l'avait choisie, et sans timidité comme sans vasselage, elle écouta plus qu'elle ne dit. Sa lune de miel fut donc passée en véritable observation des autres. Elle ne fut qu'un stage d'avenir au bout duquel la femme de Grégory voulait conquérir par elle-même celui qu'elle ne possédait que par le mariage. Ce que le respect, l'admiration même avaient fait, la jalousie et enfin la passion, raisonnée, surchauffée le complétèrent. La jalousie, oui. Lorsque, encore affaiblie, elle s'était de longues heures reposée au soleil du parc, étendue sur une chaise longue, elle n'avait plus abandonné son âme à l'incessante tristesse, mais l'avait dirigée, clairvoyante et subtile vers son mari. Sensible par les sens, percevant exagérément, avec une hypéresthésie maladive, les moindres chocs extérieurs, la duchesse devait avoir la même sensibilité par l'esprit. Tout lui revint : l'indifférence froide de Grégory au début de leur union, ses amertumes soudaines exprimées par un rien de physionomie ou de parole, des bouts de conversation surpris entre le duc et Jacques d'Astor, un mystère enfin qu'elle sentait, effrayant comme un abîme, et que sa perspicacité inquiète devait découvrir pour arracher à

sa vie le bonheur qu'elle voulait impérieusement comme la compensation de ses déchirements.

Elle n'interrogea pas, se refusant d'accepter une confidence, mais sans rien dire, lentement, sûrement, elle dirigea son instruction comme un juge agit dans le secret pour ne pas effaroucher les coupables.

Et elle sut.

Les vers de Baudelaire, ces deux strophes mystérieuses lues naguère, elle se les rappela ; elle se souvint encore de ses premiers troubles tôt apaisés, et en elle se fit un éblouissement où toutes les choses mal comprises s'éclairèrent. Le nom de Lysiane, entendu dans un chuchotement, lorsqu'elle était encore jeune fille et songeait à peine à Grégory, lui revint, perfide en son harmonie, et cruel comme une prédiction de malheur. Ce nom, une nuit en songe, Grégory l'avait balbutié avec un accent qui ressemblait à un frisson.

Elle apprit ce qu'était Lysiane de Lysias, et eut presque peur. Les anciens amants de la Mystérieuse ne parlaient d'elle qu'avec un respect mêlé de crainte, et sans s'expliquer la fascination occulte qu'exerçait la comtesse de Rouge-Cloître, Christine comprit que c'était Elle, la Troubleuse d'âmes, Elle, l'Inoubliable, Elle, la Rivale.

VI

Pendant ce temps, alors que la jeune duchesse, sûre de la guérison, n'avait plus besoin que des soins délicats de la baronne de Sylvère, Grégory, de nouveau désœuvré, retourna peu à peu vers sa vie de garçon. Au bar anglais, il se retrouvait presque chaque soir avec d'Astor, van Steen et de Leuze, que doublaient parfois quelques femmes, la grande Lucy, et une petite maigrichonne mi-bas-bleu mi-cocotte dont le premier amant, un romancier parisien de second ordre, avait fait une grue spirituelle; on la nommait Panpan dans l'intimité et Mme de Prelle en public. Quant aux rastaquouères, le cercle s'en était purifié, et Clergery, condamné à six mois de prison pour écrits érotiques, purgeait sa peine en compagnie de son éditeur.

En ce moment, la grande Lucy était la maîtresse en titre de van Steen et Panpan celle de Leuze qui collaborait à son « futur roman » un roman qui n'en finissait pas d'être futur.

Grande et svelte, avec un nez aux narines dilatées, une grande bouche en coup de sabre, aux lèvres très rouges, simplement élégante comme une parisienne qu'elle était, Lucy Bijou avait la manie du théâtre. Elle avait débuté dans la troupe de Judic qu'elle suivit un peu partout dans le monde,

en Russie comme en Amérique, tournée dont elle était revenue en Belgique avec un opulent coffret de bijoux qu'elle « lavait » au besoin, lorsqu'elle se refaisait une virginité, caprice qui d'ailleurs lui prenait rarement. Elle fut engagée au théâtre de l'Alcazar, dans un rôle de féerie où elle fut remarquée par le baron van Steen. Celui-ci lui offrit des bouquets de roses rouges comme les lèvres de la charmante, de roses roses comme ses joues et des papillons de diamants comme son cœur.

De Leuze, qui se piquait de littérature et avait même écrit un petit acte que le théâtre du Parc avait joué avec succès, s'était attaché Mme de Prelle qui ressemblait à Sarah Bernhardt sauf par ses cheveux qui étaient noirs et sa taille qui était petite. Un paquet de nerfs, du bagout et une plume alerte.

Lucy Bijou potinait sur le dos des actrices, Pampan sur le dos des écrivains et de Leuze, van Steen s'unissaient à de Perriane pour démolir le grand monde.

— Vous savez, la marquise de X., filée hier avec un officier des guides.

— Caron a fait un couac.

— Le dernier roman de Daudet ne vaut pas le diable.

Avec ces trois phrases, dont les noms propres changeaient, les amis et amies se racontaient l'histoire contemporaine, « toutes vipères dehors. »

Grégory restait tard au *Scotch-Tavern*, écoutant avec un reste d'intérêt les discussions redites qu'on y dévidait. Vers une heure du matin il remontait chez lui d'un pas ferme, parfois ralenti les jours où, par un mot, par un geste, on lui avait rappelé le nom de Lysiane. Que devenait-elle? On la disait maîtresse d'un jeune peintre très en vogue, mais était-on jamais sûr? Pouvait-on savoir? La vie de la dame de Lysias était comme un puits insondable, dans lequel s'engloutissaient toutes les conjectures et tous les soupçons.

Puis Grégory frémissait au souvenir des heures noctures que les jours écoulés lui faisaient déjà plus capiteuses dans l'éloignement. Il la revoyait, avec des formes moins précises, plus fondues et plus pleines de voluptueux mystère. Le corps, qu'il avait détaillé, lui apparut encadré de lignes divinisées, toujours adorablement pures. Devant son regard défilaient toutes les stations d'amour où, comme devant un reposoir lumineux, il s'était prosterné devant l'*Augusta*, dans une adoration de lévite. Comme les esclaves devant la despotique Byzantine, il s'était agenouillé, et ses prières, transformées en baisers de feu, avaient monté des flancs ployés de l'impudique à sa bouche morsurante et fatale. Il se rappelait chaque pli de cette peau transparente qu'il enlaçait, chaque ondulation paresseuse de cette croupe

impeccable de forme, chaque éclair de ces yeux mystiques, tantôt clairs et purs comme ceux des madones, non moins chastes et candides, tantôt sombres, caves, pleins de désirs pervers et demandant de toute leur flamme des assouvissements éperdus.

Retrouver tout cela, arracher pour un instant à l'Impossible ces sensations étranges et délectables, se revoir dans les bras l'un de l'autre, tandis que la veilleuse aux fleurs de sang laisse couler sur la chambre, sur l'alcôve, sa lumière sacrée, broyer sous le pied rude de son vouloir les jours et les nuits qui ont tissé leurs mailles sur la vie, redevenir le jeune homme d'il y a quatorze mois!

Et cela ne se pouvait!

Un vendredi, l'aréopage du *Scotch-Tavern* décida d'organiser un pick-nick, à la campagne.

— Moi, dit Panpan, avec un geste chaste de pensionnaire, j'ai besoin d'air pur, de papillons et de fleurs des champs.

— Mon idole, mon scarabée d'or, fit de Leuze, tu me touches.

Il est jour, levons-nous, Philis,
Allons à notre jardinage
Voir s'il est comme ton visage
Semé de roses et de lys!

— Assez, hurla van Steen, si vous ne voulez pas que je vous dise du Corneille.

— Soyons graves, pour rire, dit la grande Lucy et organisons les choses avec génie. Toi Steenette, tu te charges des choses sérieuses : rôti froid, poulets, foie gras, petits pains, et cætera et le reste, le reste surtout; d'Astor a la partie fluviale : vins, Mumm et rincettes; de Leuze les exquisitos et les cigarettes; tu sais, pour moi il en faut de russes de chez le père Arangelovitch, avec embouchures; Perriane, en sa qualité d'homme grave, est responsable de la vaisselle et des argenteries; moi je regarde, Panpan m'aide. Et, à demain, « voici le couvre-feu messeigneurs. On vous attend à la deuxième tour du Louvre. Et nous, enfants, à la tour de Nesle! » viens-tu Albert?

Lorsque Grégory rentra chez lui, ce soir là, moins sombre que de coutume, il vit, éclairées, les fenêtres du boudoir de Christine, bien qu'il fût deux heures de la nuit. Il allait s'informer d'où venait l'étrange dérogation aux habitudes régulières de sa femme, lorsqu'un domestique vint le prévenir, en le recevant, que Madame la duchesse l'attendait.

Le boudoir de Christine était petit. Un large divan de satin vieil or sur lequel était jetée, à la moitié de la longueur, une épaisse peau d'ours noir dont la tête pendait à l'extrémité, en faisait, avec un secrétaire italien incrusté d'ivoire, deux poufs de satin vieil or, un guéridon-trépie en bronze de Gouttière, et deux Corot vaporeux suspendus aux murs tendus d'une étoffe sombre frappée de palmes vieil or, l'ornementation simple en même temps que sévère. La chambre était éclairée par deux girandoles en bronze noir dans lesquelles brûlaient des bougies. Une odeur vague de lavande parfumait discrètement ce boudoir où Christine passait la plupart de ses soirées, lorsqu'une représentation à l'Opéra ou quelque concert extraordinaire ne l'appelait pas dehors.

Ce soir, la jeune femme est en peignoir, une sorte de peplum en crèpe de Chine blanc rattaché à l'épaule par un camée rouge. Ses cheveux tordus sont piqués sur le haut de la tête par un peigne formé de gros grains de corail et, pour bracelet, elle porte au bras nu jusqu'à l'épaule un large ruban de velours rouge agrafé d'or.

CETTE TOILETTE EST EXACTEMENT PAREILLE A CELLE QUE PORTE LA COMTESSE LYSIANE DE LYSIAS dans le portrait qu'a fait d'elle, pour le dernier Salon, le peintre Clairin.

La porte s'ouvre. Un valet de pied annonce : Monseigneur.

Grégory s'arrête, étourdi. Christine s'est levée et va vers lui, puis, très simplement :

— Qu'avez-vous, Monsieur?

— Moi, rien, cette toilette, cette heure tardive...

— Me reprocherez-vous de vous avoir attendu, mon cher ami?

— M'en croyez-vous capable, Christine? surtout lorsque je vous vois si royalement belle.

— Voilà un compliment que je mets dans le coffret aux objets rares; mais, ma foi, je crois vraiment, ajouta-t-elle en riant, que nous marivaudons; puis, frappant le bouton d'un timbre, elle se rassit : Jean, dites qu'on m'apporte de quoi faire le thé, puis prévenez les gens qu'ils peuvent se retirer, je n'aurai plus besoin de personne.

Pendant ce temps, Grégory griffonna quelques mots pour avertir la bande joyeuse qu'on n'eût pas à compter sur lui pour le lendemain.

Lorsque le thé fut prêt, Christine indiqua du doigt un siège, plus bas que le sien, à son mari; puis, s'étant à demi couchée sur le divan, laissant voir son pied nu dans une mule faite de mailles d'or, elle regarda le duc.

Celui-ci la regarda de même, ébloui, stupéfait, presque timide devant cette femme qui était la sienne, et qu'il ne pouvait reconnaître. Il ne retrou-

vait plus la jeune fille restée jeune fille malgré le mariage; une autre lui apparaissait, transformée, superbe.

— Je vous écoute, Madame, prononça-t-il.

— Voici, mon cher maître, je voudrais simplement savoir si vous avez une ou des maîtresses. Oh! ne répondez pas non, par galanterie d'époux. Je vous assure qu'un oui n'ôtera rien de l'affection et du respect que j'ai pour vous. Vous êtes libre de chercher dehors ce que vous ne trouvez plus dedans; vous m'avez épousée sans amour et je me suis donnée sans foi ni conscience; vous êtes donc bien libre et Dieu me garde d'invoquer un titre d'épouse, qui n'est ratifié par aucune loi sérieuse, pour vous rendre la vie désagréable par des récriminations dignes des gens de peu. Les épouses délaissées ne sont acceptables que dans les tragédies, et cela ne se lit même plus. Vous avez donc des maîtresses; votre silence le dit; merci de votre franchise. Ces femmes, vous ne les affichez pas, et vous restez le vrai gentilhomme que m'a donné ma mère. Je ne vous blâme pas; seulement, si vous vous êtes fait libre, je veux faire de même.

— Qu'est-ce à dire, Madame? dit Grégory avec un mouvement de révolte.

— C'est à dire que si vous prenez à gauche, je désire prendre à droite, en sorte de ne pas nous heurter l'un à l'autre.

— Et peut-on vous demander ce que vous comptez faire... à droite?

— Non, dit-elle presque durement, je ne cesse pas de m'appeler la duchesse de Perriane, Monsieur, et cela doit vous suffire. Une femme trompée prête parfois à la pitié. Oh! je ne parle pas pour moi qui n'ai poussé de sanglots que sur une petite tombe. Un homme trompé prête au ridicule, et, je vous le répète, je porte votre nom.

— Continuez, Madame, je vous écoute toujours, dit Grégory d'une voix altérée, votre conclusion approche. Ce que vous voulez, c'est la séparation...

— De corps, en effet. Il ne faut pas qu'un caprice puisse vous ramener un beau jour à moi, et que j'aie le post-scriptum de vos amours joyeuses. Même un caprice serait chose flatteuse pour votre humble servante, Monseigneur, si celle-ci n'avait le malheur de n'être née ni servante ni humble. Voulez-vous me donner votre parole?

— Et si je refuse?

— Je vous retirerai ce qui vous reste de moi : mon amitié et mon estime.

— Et si je vous aime encore?

— Ce ne serait peut-être pas si bête, mon cher, mais ce serait un peu

tardif et, vous savez, lorsque l'on a attendu trop longtemps à un rendez-vous, on s'en va. Non, décidément, prenez à gauche, Monsieur le duc.

— Qu'il soit fait comme il vous plaira.

— Maintenant, voulez-vous une tasse de thé?

Christine prit le samovar et versa dans une coquille de Saxe, en laissant voir son bras nu, plus blanc que son peignoir, et sur lequel éclatait, pour le rendre plus albe encore, le velours pourpre de son bracelet. Sous l'étoffe, le duc la devina presque nue, et une bouffée de désir lui monta au visage.

— Vous êtes belle, murmura-t-il.

— Mais oui, mon frère, riposta-t-elle en souriant avec candeur. Ah! j'oubliais de vous dire, dans quelques jours je pars pour le château de *Marie-à-la-Bruyère* où ma mère a bien voulu tout ordonner pour mon arrivée. J'espère vous y voir à l'époque des traques; d'ailleurs, vous serez prévenu par une invitation, ainsi que nos amis. Nous nous reverrons avant mon départ, n'est-ce pas, Monsieur le duc?

— Je suis à vos ordres, Christine.

— Bonsoir alors.

Elle tendit sa main à baiser et, d'un pas lent, passa entre Grégory et la lumière qui, sous la finesse de son vêtement, laissa transparaître son corps de statue; puis elle sortit avec un sourire de sphinx.

Le duc resta seul, étourdi, médusé, ne sachant ce qui venait de se passer, cet éclair qui traversait sa vie et le frappait en pleine poitrine...; il était trois heures et demie du matin; le petit jour, traversant les rideaux, fit jaunir la lumière vacillante des bougies. Grégory éteignit les girandoles, fit glisser sur leurs tringles les rideaux des fenêtres, qu'il ouvrit toutes grandes. L'air frais de l'aube entra en flot dans la chambre et baigna le front de Grégory. Celui-ci s'accouda à la fenêtre et regarda. La rue était presque déserte; une charrette pleine de légumes passait avec un roulement lourd; dans le lointain brâma le sifflet d'une locomotive, puis tout retomba dans le silence.

VII

Cette soirée fut inoubliable pour le duc de Perriane. Sa femme lui échappait par sa seule volonté, lui rendant presque du dédain en échange de son indifférence rarement coupée de sollicitude. Elle se reprenait en froissant l'orgueil du duc par sa clairvoyance froide, et celle qu'il avait crue de pâte molle s'était faite de marbre par la pensée comme par le corps.

L'été passa. Seul, recevant de loin en loin de Christine une lettre aussi banale que courte, où elle mandait au duc ce qu'elle faisait au château de *Marie-à-la-Bruyère*, ainsi que l'état de sa santé, Grégory s'ennuya.

Avec d'Astor, il parcourut les plages, n'y rencontrant que l'éternel monde des salons, toujours factice et toujours insupportable, pour ne s'arrêter qu'à un petit port de mer quasi inconnu dont une seule auberge garnissait un semblant de digue. Là, dans la solitude, il se replongea plus avant au cœur de ses anciens spleens. La mer immense l'enveloppa de ses grandes tristesses. Le soir, souvent, elle brillait comme un désert de feu pâle, et, dans le sable mouillé, les pieds laissaient une trace lumineuse que lavait l'écume. L'horizon s'enfonce dans la nuit, et l'on n'entend qu'une grande plainte qui s'éloigne, approche, décroît encore, pour se changer en longs sanglots. La pointe brillante d'un phare apparaît au loin, mais les vagues submergent l'étoile et l'obscurité sans borne pleure, et pleure toujours. Sous ces eaux nocturnes roulent, parmi les débris de navires, les corps décomposés des matelots que la mort a cueillis dans les naufrages, et la vie des algues, et la vie des mystérieux polypes remue ces restes sans forme, s'incruste à leurs membres, couvre l'horreur funèbre d'une végétation qui s'agite doucement aux remous. L'Océan rêve le soir; plus une carène ne ride ses étendues et ne déchire ses lames; il rêve qu'il couvrira la terre, qu'un jour ses marées auront la force de s'étendre, qu'il ira plus loin, plus loin encore, pour augmenter sa nourriture d'hommes et de choses; immense, il rêve d'être seul immense.....

Devant la mer, Grégory songea; le passé, toujours le passé monta en lui comme montent les vagues aux piliers moussus des estacades.

L'image de Lysiane lui apparut de nouveau, mais fondue à présent à celle de Christine. Sur le même costume, il voyait tour à tour deux têtes, aux traits alternatifs, si bien que parfois elles n'en faisaient plus qu'une, sur laquelle il hésitait à mettre un nom. Tantôt c'était le regard étourdissant et noir de Lysiane, que rencontrait le regard de son rêve, tantôt l'œil limpide de la duchesse.

Lorsque les premières feuilles de l'automne commencèrent à tomber dans les bois, et que la mer prit les teintes vertes des premières tempêtes, Grégory reçut de *Marie-à-la-Bruyère* une lettre affectueuse lui disant que tout était prêt pour le recevoir et qu'on l'attendait s'il avait le désir de se mêler aux grandes chasses. Mal accoutumé à n'être plus, quoique d'après son acquiescement même, qu'un étranger que les questions d'intérêt seules liaient à sa femme, il eut un mouvement de colère en recevant cette sorte d'avis à venir ou à ne pas venir, auquel ne se joignait rien de plus que des

mots d'amitié respectueuse. Le désir de revoir Christine l'emporta. Il partit.

Lorsque l'on descend, à quelques minutes d'Anvers, à la petite gare d'Eeckeren, on a devant soi une longue route plantée de chênes d'Amérique, et bornée, à droite par une immense étendue de bruyère, à gauche par les champs. La drève est poussiéreuse; les charrettes et les batteries d'artillerie y ont creusé de larges sillons. Si l'on continue, on dépasse bientôt le village de Brasschaet, et, avant d'arriver aux campements militaires dont on entend résonner au loin les claironnades, on trouve à sa droite un village de quelques maisons; c'est *Maria-ter-Heyden* (*Marie-à-la-Bruyère*). Derrière les fermes qui le composent s'épaissit un vaste bois de sapins dont les odeurs balsamiques parfument l'air, et au delà, l'on tombe sur une allée semée de gravier qu'ouvre une haute grille en pur style Louis XIV. C'est l'entrée du château de Silvère.

Vaste et lourd, avec son principal corps de bâtiment terminé en dôme et ses deux ailes massives, la demeure baronale porte vigoureusement ses deux siècles. On y entre par une large porte à triple arcade, et l'on se trouve dans un vestibule de marbre blanc où des colonnes corynthiennes alternent avec des médaillons portant les douze signes du zodiaque copiés sur ceux qui ornèrent, sous le Roi-Soleil, le pavillon de Marly. S'ouvrent à droite et à gauche, à hauteur de quatre marches d'escaliers, par des petites portes, les salles de réception dont des cheminées énormes forment le principal motif décoratif. Au dessus des portes, des panneaux du temps, aux couleurs ambrées par la patine; ou bien encore des sculptures en bois représentant des attributs champêtres, gerbes, fléaux, guirlandes, harmonieusement groupés. Partout des armoiries où abondent les fleurs de lys du Roy. Des tableaux de Claude Lorrain, de Lesueur et de Poussin se mêlent, dans les galeries, aux œuvres modernes, deux Stevens, un Verwée, deux Ingres, des Corot, des Courbet, une reproduction en bronze du Milon de Crotone de Pierre Puget, un buste de Christine de Silvère à seize ans, par Carpeaux.

Lorsqu'il arriva au grand trot des chevaux que l'on avait envoyés, attelés au break, à sa rencontre, le duc qui voyait pour la première fois le domaine de sa femme, — ou plutôt celui de la baronne de Silvère, qui devait le laisser plus tard à Christine, — Grégory fut émerveillé.

Dans l'encadrement de la porte monumentale, la jeune duchesse attendait. Elle était vêtue d'une robe collante en velours noir frappé, sans aucune garniture; les bras nus portaient encore le bracelet rouge et les

cheveux relevés en une torsade japonaise piquée de longues aiguilles de corail; LA TOILETTE EXACTE QUE PORTAIT LA COMTESSE LYSIANE DE LYSIAS A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'*Hérodiade*.

Coïncidence bizarre et bizarre caprice, pensa Grégory, troublé par cette sorte d'avatar qui lui rendait Christine plus captivante encore que le jour où ils avaient rompu.

— Eh bien, duc mon époux, vous serez donc toujours ahuri en me voyant. Je ne vous connaissais pas si timide.

— Eh, madame, si l'admiration me retient le verbe! Savez-vous bien, ajouta-t-il plus bas, que je regrette ma parole.

— Tu ne mangeras pas le fruit de l'arbre de la science, et aussitôt le premier homme eut envie d'en manger...

— Envie oui, mais il en mangea...

— D'accord, mais il s'en repentit.

— En êtes-vous bien sûre, châtelaine, riposta le duc en riant.

— Certainement, dit-elle d'une voix grave.

Le premier repas au château de *Marie-à-la-Bruyère* fut absolument joyeux. Une dizaine de chasseurs, parmi lesquels les trois intimes de Grégory, quelques dames, et comme présidente la baronne de Silvère, ayant en face d'elle Christine, resplendissante et reine, en faisaient les convives. La jeune femme se livra ce soir-là tout entière à une adorable gaîté. Sans regarder le duc plus que tout autre invité, elle suivait dans son attitude la surprise des découvertes qu'il faisait de minute en minute. Car vraiment il la découvrait, comme certains Parisiens, après trente-huit années de boulevard, découvrent un beau matin le Louvre. Cette femme était la sienne — et il la voyait pour la première fois; elle lui appartenait — et il avait renoncé à elle; il allait l'aimer, il le sentait, — et ni sa richesse, ni sa beauté, ni sa force, ni son esprit ne pouvaient enlever cette forteresse défendue par la désillusion!

Jacques d'Astor aussi regardait avec attention Christine, mais, chez lui, c'était avec le regret de ne plus revoir la jeune fille qu'il avait espérée naguère et dont les traits virginaux s'étaient gravés en lui. On lui avait repris la petite fiancée de son rêve... Puis, intérieurement, il se fit un geste qui devait signifier : Après tout, tant mieux!

Lorsqu'on se leva de table pour passer dans le salon, Grégory offrit son bras à la baronne de Silvère, tandis que Jacques offrait le sien à la duchesse.

Celle-ci distribua elle-même les tasses de café, que lui présentait à mesure un laquais. Lorsqu'elle arriva au duc :

— Un, deux ou trois morceaux de sucre, dit-elle en souriant.

— Quatre, dit-il, cela vous prendra plus de temps! Je suis fier, ajouta-t-il à demi-voix, d'être le duc d'une duchesse comme vous.

— Le duc, non le dux.

— Vous parlez latin à présent?

— Pour vous je fais encore des sacrifices!

— Si aussi pour moi vous braviez l'honnêteté.

— Des cendres, des cendres, Monsieur de Perriane.

Et elle lui tourna le dos.

Lorsque l'on se sépara, Christine fit conduire les invités à leur appartement. Votre chambre est à gauche, on va vous y conduire, dit Christine à son mari.

— Et la vôtre, à droite, sans doute?

— Sans doute, répéta-t-elle froidement.

Un pas se fit entendre dans le grand escalier, c'était la baronne de Silvère qui remontait vers ses appartements. Elle se rencontra avec Christine, qui la suivit.

La châtelaine de *Marie-à-la-Bruyère* n'avait pas perdu de vue un seul instant la transformation double de sa fille. Femme, et de toute perspicacité, elle avait vu se consommer l'éloignement des deux époux et comprenait vaguement pourquoi Christine s'était ainsi faite libre. « Le duc a gagné la première manche, se dit-elle, et perdu la deuxième; c'est qu'il a mal joué; avec une femme, ou l'on ne joue pas mal, ou l'on ne prend pas les cartes.

« Tu as été charmante, ma chérie, dit-elle à sa fille, lorsque toutes deux furent entrées dans la chambre de la baronne, et ton mari a dû être fier.

— Tu crois? fit vivement Christine, tandis que sa mère souriait.

— Mais oui, je crois, il te lançait des regards! j'ai cru revoir le baron quand je lui disais des impertinences.

— Tiens, je n'ai pas vu!

— Que si! ton petit doigt te racontait tout cela! Tu organises ton tir de campagne, comme Messieurs les artilleurs du camp, et tu pointes tes batteries. Ecoute-moi et crois-moi, tire juste, mais tire vite, ou le but s'ennuiera de rester en place.

— Je ne te comprends pas.

— Cela ne fait rien, ton oreiller t'expliquera mon bavardage. Bonsoir, aimée.

Et la baronne eut un petit rire moqueur, en mettant la duchesse à la porte.

VIII

Pendant tout le séjour de Grégory au château de *Marie-à-la-Bruyère*, l'attitude de Christine ne se démentit pas. Sans qu'il pût s'en douter, elle surveilla le duc qui, de jour en jour, se courbait sous sa domination passionnée. Elle le traitait avec plus de sollicitude que ses autres invités, simplement par convenance, en lui faisant sentir discrètement que cette convenance était le seul mobile de ses attentions. Elle fut tellement habile que, pas une minute, il ne put se douter d'une stratégie de femme. Rentrée dans sa chambre, souvent Christine se jetait sur son lit, sanglotante, avec la crainte de se trahir et la douleur de ne pas *vouloir* se donner à cet homme qui revenait vers elle, brûlant, superbe dans sa passion d'amant, et dont l'œil fiévreux la poursuivait dans ses nuits énervantes.

Mais elle voulait écraser sous elle la Lysiane, et sa volonté lui rendait le matin ce visage indifférent et calme qui semblait ne la jamais quitter.

L'hiver approchait; l'air glacé passait librement à travers les branches dénudées des arbres et le vent soulevait le lit des feuilles jaunes qui déjà jonchaient le sol; un à un, les chasseurs déposèrent leurs fusils dans les rateliers et prirent congé de la châtelaine. En octobre, la duchesse de Perriane proposa au duc de rentrer en ville. Celui-ci ne demandait pas autre chose. Sur le terrain de la capitale, le sien, il lui sembla qu'il serait plus fort, que les grands feux d'hiver amolliraient et fondraient la glace amoncelée au cœur de Christine; mais, quelques heures après son arrivée, toutes ces espérances furent, une fois de plus, déçues. La jeune femme continua d'exiger qu'il annonçât ses visites et que celles-ci fussent aussi courtes que celles d'indifférents. Lorsqu'elles se prolongeaient, la duchesse rompait la conversation, d'un mot très froid, et se retirait en prétextant quelque course.

Sans paraître coquette, elle déploya toutes ses séductions; sa mise toujours étonnamment simple, répudiait les bijoux et les broderies; elle seule, sa beauté, voulait avoir tout le rayonnement, ne rien devoir aux artifices de la mode, cet opportunisme de l'étoffe, comme l'appelait d'Astor.

Le soir, à l'Opéra, elle recevait dans sa loge, comme dans son salon, les jeunes gens de l'aristocratie qu'avait attirés, comme les phalènes une lampe, son charme élégant. Pendant les entr'actes, des discussions artistiques, dans lesquelles jamais Christine n'eut le dessous, s'engageaient à propos de la musique exécutée, du dernier Salon, du livre paru.

Pas une solennité artistique n'eut lieu sans que la duchesse Christine s'y

trouvât, toujours simplement vêtue, mais révélant, par une allure inimitable, l'élégance originelle des Silvère.

Elle lisait beaucoup; en quelques mois, son éducation littéraire s'était faite. Après les grands romans et les « purs chefs-d'œuvre » classés parmi les choses problématiques qu'on « a lues », Christine avait suivi pas à pas la piste des tendances nouvelles. Des idylles romanesques du romantisme, de Mme de Staël, Chateaubriand et Georges Sand, elle tomba brusquement sur les « réalistes ». Quelques livres surnagèrent en elle de ce fleuve d'encre: *La Curée*, *Charles Demailly*, *Une vieille maîtresse*, *Ce qui ne meurt pas*, *Les Fleurs du mal*.....

Le mystère entra lentement en elle; comprendre, comprendre davantage encore, cueillir et disséquer ces fleurs morbides à la sève empoisonnée, analyser les venins de la vie pour les faire servir dans la composition du phyltre d'amour qu'elle devait joindre à sa royauté physique!

Aux ouvrages d'art maladif, succédèrent les livres interdits. Avec une patience interrompue de révoltes, Christine rechercha les œuvres érotiques publiées sous le manteau. Le marquis de Sade lui livra *Justine*, Alfred de Musset *Gamiani*, Henri Monnier *Tit Chat*. Plus d'une fois, elle se sentit mordue à la chair et le sang remué par les descriptions obscènes, mais toujours la race pure des Silvère dominait en elle, et si ses yeux étaient plus cerclés et plus phosphorescents, à l'évocation des anormes qu'étalaient ces auteurs, avec une complaisance raffinée, elle éprouvait aussitôt une réaction de volonté puissante et despotique. Lorsque, seule dans sa vaste chambre aux lourdes tentures, elle se dévêtait, ayant encore, imprégnée en l'imagination la dernière lecture interrompue, elle chassait d'un geste les scènes fatales, écartait l'excitation charnelle, et s'endormait n'ayant dans l'âme que la reconquête au prix de laquelle était cette lutte vaillamment engagée entre les sens frémissants et le cœur torturé.

Des nuits, Christine se réveillait brusquement, au moment de succomber aux baisers calcinants du rêve. Des couples enlacés avaient surgi, râlant et meurtris par les morsures, des orgies byzantines inventées par les auteurs démoniaques s'étaient élevées dans la volupté des nuages, des accouplements étranges où les membres en nœuds de serpents faisaient songer à quelque lutte inouïe s'étaient roulés dans son cauchemar...

Alors, dans la lueur tendre de la veilleuse, l'Initiée se levait, droite, les cheveux déroulés sur la blancheur du linge, et, les yeux fixes, largement ouverts, regardait devant elle, quelque point brillant qui l'hypnotisait. L'heure tintante la sortait de son immobilité! Elle baignait son front dans l'eau parfumée d'iris, allumait un candélabre et lisait pendant quelques

instants quelques versets printaniers de la Bible ou des fragments des Védas traduits en une langue naïve et apaisante.

Puis la duchesse Christine de Perriane s'endormait, calme et le sourire aux lèvres.

IX

Depuis six mois Grégory n'a revu sa femme que par hasard, à de longs intervalles, au théâtre ou aux moments où la duchesse allait sortir. Le découragement l'a pris devant l'impassibilité de Christine qu'il n'espère plus conquérir, et, ballotté entre ses deux passions, la volupté passée et toujours présente, et le désir exaspéré par la froideur, il tente d'oublier. Fréquentant les petits théâtres, les cafés, les recoins nocturnes où il est sûr de ne pas retrouver ses tortures, il en arrive à fuir jusqu'à ses amis.

Etre seul, lorsque le soir tombe. Etre seul, se regarder souffrir, être son propre miroir qui vous renvoie l'image des plaies qu'on sent toujours ouvertes, scruter le passé, en disant : je regrette, et ne pas oser voir le futur en murmurant : j'espère; se dire : demain je roulerai la même vie et la même brise fade m'emportera dans son voyage; j'ai la richesse, j'ai toutes les amours et ce que je veux, ce dont je souffre, c'est ce que je n'aurai point. L'irrémédiable se dresse entre l'heure qui vient de sonner et celle qui va suivre, et d'autres heures suivront et d'autres encore. Garçon, un rhum!

Que me reste-t-il? toujours le dégoût, la fatigue, la soif de quelque chose dont je ne serai jamais étanché, la faim d'une nourriture interdite et perdue. Ce mendiant, brute qui regarde par la porte entr'ouverte et fait semblant de souffrir, le pauvre, parce qu'il n'a pas mangé! Moi non plus je n'ai pas mangé... Versez encore, garçon. Il faut que je parte, mes jambes sont lourdes... un bain de pied, sacrebleu! C'est cela... combien?... Voilà... c'est bon...

Elle était belle en noir, elle était belle en blanc, c'est ma femme; drôle! oh! oui, pour drôle!... Et Lysiane drôle aussi... toutes les deux ensemble, ce serait cocasse... Eh! cocher! rue Montoyer, n° 23A. Ouf! je suis éreinté... déjà deux heures... qu'est-ce que ça me fait... Je dors... cré cheval!...

Ah! ah! bon nous... y... sommes... combien... tenez... bonsoir... Le trou, nom d'un... le trou... voilà... quel éreintement, mes frères! L'escalier se moque de moi... je t'aurai... je t'aurai... eh! la rampe...

Grégory, duc de Perriare est ivre-mort.

Etendu dans un fauteuil, il s'est endormi, la respiration sifflante, les

membres lourds, sans force. Le gilet ouvert, la tête renversée, il a une pâleur de cadavre, d'homme assassiné brusquement pendant une sieste. La lumière seule de la lune, à demi voilée par les rideaux, éclaire ce visage fatigué où la souffrance a mis un pli d'amertume. Tel, le duc est beau de toute la beauté que donne la vie brûlante aux tempéraments d'élite. Son origine a réagi contre toutes les tempêtes et sa vigueur surmonté toutes les batailles. En ce moment, les cheveux noirs rejetés en arrière laissent voir son large front coupé d'une ride profonde; les yeux clos et cernés, les mains aristocratiques, pendantes et allongées sur les bras du fauteuil, il conserve dans la léthargie de l'ivresse son grand air noble.

Une porte s'ouvre, un rais de lumière glisse, se déplie en nappe d'or, et, sur la pointe des pieds, Christine entre. Elle prend un tabouret, puis, assise, regarde longuement l'homme endormi. Une odeur d'alcool se dégage de la respiration haletante de Grégory. La jeune femme n'éprouve point de dégoût, aucun geste n'indique même qu'elle s'en aperçoive; après être restée longtemps devant son mari, elle prend une carafe, verse de l'eau dans un verre qu'elle dépose sur un guéridon, y ajoute quelques gouttes de vinaigre parfumé, puis elle sort comme elle est venue.

Lorsqu'il se réveilla, le lendemain très tard, sans que personne eût interrompu son pesant sommeil, Grégory se demanda où il se trouvait; peu à peu il reprit ses sens, se vit débraillé, sentit sa bouche pâteuse, aperçut le verre à portée de sa main et but avec avidité. Puis, il se souvint : la nuit passée à boire, le fiacre, la lassitude. Mais ce verre, qui l'avait déposé là? Le duc passa dans sa chambre, y fit sa toilette, et, appelant son valet de chambre :

— Dites-moi, la duchesse est-elle sortie?

— Oui, Monseigneur.

— Ah! est-ce vous qui avez déposé un verre d'eau aromatisée dans le petit salon?

— Non, Monseigneur!

— Personne n'est entré dans ce salon avant que vous n'alliez dormir?

— Je me suis couché le dernier comme toujours, Monseigneur, et j'ai fait la ronde des appartements; il n'y avait pas de verre d'eau dans le petit salon, je l'aurais remarqué.

— C'est bien, merci.

C'est elle, murmura-t-il. Elle m'a vu gris comme un laquais. Elle!

X

On est au grand complet, au *Scotch tavern*. De Perriane, de Leuze, van Steen, d'Astor, Panpan et la Grande Lucy. Celle-ci exulte; on l'a engagée pour doubler Nakahira, la charmeuse de serpents, dans le *Tour du Monde*, et, méditant son costume, qu'elle veut chic à tout rompre, parle peu. La soirée va finir.

— Quelqu'un sait-il ce qu'est devenue la mystérieuse dame de Rouge-Cloître? interroge Panpan.

— Grégory la regarde avec dureté.

— Allons, fait d'Astor, tu vas encore changer ce bonhomme-là en saule.

— Bah! tu l'aimes donc toujours, Grég?

— Fiche-moi la paix, la comtesse Lysiane n'est pas ma maîtresse, je pense!

— N'est plus...

— N'est pas, c'est dit; vous savez que j'ai horreur qu'on blague Mme de Lysias!

— Parfait, mon prince! à propos, les autres, avez-vous vu la toilette de Mme Courtray aux courses? Etonnante! Jaune, des bottines au chapeau, avec des bouquets de coquelicots partout; il ne manquait que le perchoir. Il paraît que son « passant » aime ça. Histoire de raser le mari! Les femmes du monde ne devraient jamais s'habiller sans nous avertir. Ce n'est que lorsqu'elles ont nos toilettes qu'on leur confierait son fils.

— Oh! vous pouviez bien parler de modes, fit de Leuze; à peine en avez-vous trouvé une qui n'est pas trop ridicule, que vite on vous la change. Il se fait deux camps : celui des femmes bien faites qui se déshabillent dans les fourreaux unis et celui des mal-fichues qui se barricadent derrière les poufs. Il n'y a encore qu'un genre de robes intelligent : celles qui s'enlèvent le plus vite.

— Oh! profane qui ne connais pas les finesses des préliminaires!

— Ta, je ne lis jamais les préfaces, et j'adore la table des matières.

— Rustaud!

— Byzantin!

— Eh bien! fit Grégory, va pour Byzantin. Je ne sais pas trop pourquoi on accable d'un beau mépris honnête les raffinements que nous mettons dans nos amours. C'est anormal, mais que diable est normal? En amour il n'y a qu'une chose sotte et anormale et contre nature si vous voulez, c'est de se dégoûter soi-même. Il est contre nature de manger trop et l'indigestion

vous l'affirme, de boire trop : on déborde, mais mon corps est à moi, mais le corps de la femme qui se donne est à moi, et j'en use comme il me plaît, sans consulter un code quelconque qui me prescrirait d'aimer... d'équerre.

— Voilà Grégory lancé.

— C'est vrai aussi, je me mets en fureur, quand j'entends de braves gens crier au bas-empire et à la débauche, lorsqu'on s'aime autrement que pour créer de petits misérables qui n'avaient rien fait pour ce piètre service. Un mauvais livre est un livre mal écrit. Le livre de l'amour, je puis l'écrire à l'envers, de la main gauche ou avec le gros orteil; le tout est de le bien écrire et il n'y a que deux juges à cela : moi... et elle.

— Bravo, Grég, cria Lucy en frappant des mains, nous essaierons, veux-tu ?

— Lucy, vous êtes inconvenante comme une jeune fille. Je me retire. Bonsoir, les amis.

— Bonsoir, Grég.

Le duc s'était résigné. La première fois qu'il avait revu Christine après la scène du verre d'eau, elle lui avait tendu la main avec plus de cordialité que de coutume, et cette nuance seule, qu'il prenait pour de la pitié, le fit rougir. Il évita de se rencontrer avec sa femme qui, chaque fois, le troublait et l'attirait davantage; la fascination de la duchesse, toujours plus forte, le jetait dans des spleens noirs qu'il passait plusieurs jours à secouer; pendant ces périodes, il ne voyait qu'elle, ne sentait qu'elle, sa main fine le frôlant, son parfum pénétrant qui le poursuivait; vis-à-vis d'elle, le côté stupide de sa situation l'exaspérait; il voulait alors s'étourdir, cherchant un dérivatif, et ne trouvant rien que les amours banales dont il avait pourtant l'irrémissible dégoût.

Lysiane, Lysiane seule eût ranimé sa vie, et cinglé de lanières ses lassitudes.

La revoir après deux ans, la revoir, seule, ressaisir dans une intonation, dans un geste, cette femme-énigme qui, en le rejetant, l'avait conduit à cet écœurement de toutes choses, qui lui faisait traîner sa vie comme une charrue trop lourde.

Bien des fois il avait songé à cette visite.

Il s'était dit : « J'irai et je lui parlerai, et je la reprendrai », et chaque fois une grande crainte l'avait saisi à la gorge de revenir de Rouge-Cloître plus dédaigné, plus amoindri, n'ayant même plus ce reste d'espoir, qui était sa dernière lueur !

L'obsession persista. De loin, une voix passionnée l'appelait avec des intonations étranges, irrésistibles. C'était comme un appel entendu dans la distance et qui, de proche en proche, décroissait en ineffable douceur. La voix sanglotait en roulant à travers les vents, par delà ce bois de Rouge-Cloître dont le nom seul évoquait la couleur du sang qui bouillonne et la volupté qui s'enferme.

— Vous ferez atteler le coupé, dit un soir Grégory à son valet de chambre, je vais à la campagne.

La décision était prise. Il serait mal reçu, découragé, raillé par Lysiane, mais il la reverrait, il puiserait dans sa seule vue un renouveau de souvenance, et après? après, au plus profond il tomberait, moins il y verrait clair!

Christine parut : Je ne vous savais pas là, Monsieur, dit-elle, je me retire.

— C'est moi qui me retire, Madame, on attelle, je vais à la campagne...

— A la campagne par ce froid de novembre!

— ...Et je ne rentrerai peut-être que demain. Vous n'avez rien de particulier à me dire?

— Absolument rien, répondit-elle.

XI

Il fait froid. Les feuilles sont tombées. Le bois est désert. Sur la route, la voiture roule avec un bruit dur. Il y a deux ans, presque jour pour jour, que Grégory a fait le même chemin pour la dernière fois. Comme aujourd'hui, la gelée avait crispé les branches des arbres, et la forêt, comme aujourd'hui, avait des crépitements de bois sec.

L'allée de Rouge-Cloître s'ouvre, avec sa double rangée de chênes, droits comme des colonnes. Au bout, l'on aperçoit le château couvert de la verdure sombre des vieux lierres; le duc regarde; un phénomène bizarre se passe en lui; tout lui paraît autre; plus il approche, moins il palpite; il lui semble que ce n'est plus la même route et que le château est plus petit.

La voiture s'arrête; il descend. On ouvre. Il gravit les marches de l'escalier dont les deux torchères niellées, sans flamme, ont perdu leur belle forme. Il entre; la chambre haute dans son demi-jour n'a plus son ancienne grandeur; le fauteuil de Cordoue est une contrefaçon, les Gobelins sont faux. Dans l'âtre brûle un monceau de bûches. Grégory s'assied, attend, contemple. Où est-il? Pourquoi vient-il ici? Tout est froid, tout est sombre en cette solitude, loin, très loin de ce qui vit, souffre et se lamente.

Au fond de la chambre, une lourde portière s'ouvre, une femme apparaît. Elle est vêtue d'un peignoir, une sorte de peplum en crêpe de Chine blanc rattaché à l'épaule par un camée rouge. Ses cheveux tordus sont piqués sur le haut de la tête par un peigne formé de gros grains de corail, et pour bracelet, elle porte au bras, nu jusqu'à l'épaule, un large ruban de velours rouge agrafé d'or.

— Salut à vous, duc de Perriane, dit Lysiane, avec un geste théâtral.

Ces seuls mots interdisent Grégory. La voix est presque inconnue ; la douceur en est envolée. On dirait entendre parler une statue.

— Bonjour, Madame. Il ne trouve rien à dire. La comtesse sourit, elle tient encore l'Homme.

— Vous revenez donc, comme les autres, pour voir, n'est-ce pas, continue-t-elle en s'asseyant; le mariage vous a traîné deux ans, oui... c'est cela... deux ans, c'est long. Êtes-vous heureux, Monseigneur?

— Oui.

— Vous prononcez mal...

— J'ai longtemps, toujours pensé à vous, Lysiane, ma vie est empoisonnée par votre souvenir, et je souffre, et j'ai voulu venir me donner du courage.

— Pauvre bête! dit Lysiane avec un vague sourire de triomphe; voilà où vous arrivez tous, vous cherchiez le sommeil et c'est le cauchemar qui vous est venu, le repos, et c'est la fièvre. Que voulez-vous que j'y fasse?

— Rien, dit-il, je vous vois, je suis sauvé.

— Bah!

— Je suis sauvé, et je vous remercie.

La comtesse se leva, sans comprendre. Pour la première fois, sa perspicacité resta muette. Elle était toujours belle, et plus troublante que jamais, son règne n'était point fini; comment cet homme lui parlait-il ainsi, glacé, l'œil calme, la main posée négligemment sur le bras de son siège, la regardant avec fixité, sans crainte, sans flamme?

— Adieu, fit-il, en se levant.

— Adieu.

Il se retira lentement, tandis que la comtesse restait debout, immobile, la gorge serrée, le corps froid.

Le duc rentra chez lui le soir même, brisé, décidé à en finir. La dernière illusion était écrasée, et avec elle sa vie s'évaporait en fumée sombre.

Lorsque la voiture s'arrêta devant l'hôtel, pendant qu'on ouvrait les deux battants de la porte cochère, un rideau bougea imperceptiblement à une fenêtre du premier étage. Le duc monta dans son cabinet, ouvrit les tiroirs

de son secrétaire, et classa des papiers d'affaires, puis il sonna un domestique :

— La duchesse est-elle là ?

— Oui Monseigneur.

— Demandez-lui si elle peut me recevoir.

XII

La chambre de Christine de Perriane est vaste ; un large lit très-bas sur lequel retombent des rideaux en velours sombre broché de bouquets de lys blancs et de coquelicots en occupe le fond. Les murs sont tendus de satin foncé dont les plis sont maintenus par des médaillons de David. Un divan jonché de coussins prend tout le panneau principal faisant face à une cheminée blanche unie, dans laquelle s'incruste un large cadran d'émail rose. Une lampe descend du plafond par une tige de bronze noir autour de laquelle s'enroule un serpent damasquiné de la gueule ouverte duquel s'épanouit une triple fleur de lys à langue de flamme. Sur un lutrin sculpté, une bible, et au pied, quelques volumes écroulés.

Christine est là, couchée sur le divan. Elle a vu revenir le duc, elle devine qu'il est retourné à Rouge-Cloître ; il est demeuré trois heures absent. L'Initiée triomphe.

Superbe, elle se dresse ; ses grands yeux rayonnent de joie infinie. Sa haute taille moulée dans une cuirasse de satin noir semble grandir encore, elle se regarde, elle est belle, reine, maîtresse.

On annonce : Monseigneur.

C'est la première fois que, depuis un an, la duchesse reçoit son mari chez elle.

Grégory frissonne en la voyant ; tout le passé revient, ses angoisses, ses colères — et toujours ce désir qui lui brûle le sang.

— Madame, je vous trouble dans votre repos, pardonnez-moi. Ce sera la dernière fois. Je viens prendre congé de vous ; je pars pour longtemps sans doute et je puis ne pas revenir ; il faut donc que nous réglions ensemble les questions d'intérêt. Je vous laisse toute...

— Pardon, Monsieur, vous irez loin ?

— Très loin.

— Et je ne puis savoir...

— Merci pour cet intérêt que vous me portez ; j'ignore moi-même où j'irai...

— Mais on ne voyage pas ainsi, dit Christine en souriant doucement,

voyons, puisque vous partez, donnez-moi la main, parlez-moi comme à une amie.

— Christine, murmura-t-il, je pars au pays où je ne vous trouverai pas, très loin, si loin que la fatigue me jetera brisé par terre — et que je m'endormirai !

— Grégory, vous souffrez, ami !

Elle dit cela d'une voix si basse que ce fut comme un souffle, tandis que lui, fou de désespoir, cachait sa tête dans ses mains, en sanglotant.

Christine disparut un instant derrière un rideau, et sous la lampe qui trempait la chambre d'une lueur vacillante il ne resta plus que cet homme abimé par la vie.

Lorsqu'il leva de nouveau les yeux, Christine était devant lui, immobile, les yeux grands, humides de bonheur. Puis elle s'avança lentement, très lentement vers Grégory, enveloppant l'éperdu de son regard lumineux et brûlant, dont l'éclat ressemblait à celui des étoiles d'automne; tout le triomphe et toute la joie rayonnaient au front de l'Initiée; au fond de la chambre, le lit semblait avoir entr'ouvert ses lourds rideaux, et, dans l'entrebaillement, un rayon de lumière glissa sur la blancheur du linge; Christine alla vers la porte, la ferma à double tour et jeta la clef dans la flamme d'or du foyer.

MAX WALLER.

ESPOIR DE RÉVEIL

Ma Jeunesse est pareille à la Princesse pâle
Dont les Contes d'azur racontent le sommeil,
Qui garde, encor vivants, ses cheveux de soleil,
Mais semble morte avec sa robe nuptiale.

Ses yeux, ses tendres yeux, se sont clos tristement,
Quand elle s'est piquée au rouet d'or des strophes,
Et son corps s'est roidi sous l'ampleur des étoffes,
Et dans l'ombre elle dort, la Belle au Bois dormant.

Et pour s'apparier avec sa léthargie,
La chambre est tout en deuil dans du crêpe aux plis lourds,

Les fleurs ont replié leurs ailes de velours
Et les claviers ont tû leurs rythmes d'élégie.

Mais le prince d'Amour, le prince en pourpoint vert,
Le beau prince d'Amour attendu tant d'années,
Va refleurir le rire à ses lèvres fanées
Et ramener sa cour dans son palais rouvert !

Lors elle descendra de son lit de dentelle,
Ses pieds mêlant leurs lis aux roses du tapis,
Et ses yeux lui riront, ses grands yeux assoupis,
Car, tout en semblant morte, elle reste immortelle !

GEORGES RODENBACH.

LES ÉTALONS

La voix sombre du cor sanglote par la plaine,
Et voilà que soufflant au loin leur rouge haleine,
Passent, bardés d'orgueil implacable et d'airain,
Sous la splendeur de cuivre et d'or d'un ciel serein,
Les nobles étalons échappés aux mêlées !
On entend palpiter leurs crinières mêlées
Au fougueux claquement des larges étendards ;
Ils passent, chevauchés de robustes soudards,
Dont les yeux allumés sous les visières noires
Par l'allégresse immense et folle des victoires,
Brayent de leurs éclairs la braise des couchants ;
Et voilà que leurs pas d'acier foulent les champs
Où le trépas a fait ses macabres semailles
De torses dégorgeant le flot de leurs entrailles,
De têtes, de caillots de sang, d'enfants ouverts,
De braves écrasés sous l'airain des hauberts,
Et les chevaux, grisés de triomphe et splendides,
Offrant leurs fronts de marbre et leurs poitrails rigides

Au grand baiser de feu du soleil qui se meurt,
Et perçant de leur voix terrible la clameur
Du vaste champ de mort plein d'épouvantes nues,
Hennissent en tendant leurs naseaux vers les nues !

FERNAND SÉVERIN.

P. P. C.

Dans un sachet plein de pralines
J'ai mis mon pauvre cœur d'amant,
Et je songe aux lèvres câlines
Qui le faisaient battre — ô maman !

Les yeux mouillés, je vous l'envoie
Avec un « Pour Prendre Congé ».
Ayez encore un brin de joie
A savoir le regret que j'ai.

Vous m'avez dit avec un reste
De pitié : « Soyons frère et sœur ».
Je m'imaginai la douceur
Inexprimable de l'inceste !

Mais c'était vraiment sérieux,
Vous n'aimiez plus votre fidèle.
O mon cœur! O mon pauvre vieux !
Saigne, saigne, et parle-moi d'Elle !

Les pralines teintes de sang
Paraîtront faites à la rose,
Mais je bénirai ma chlorose,
O mon inconstante, en pensant

Que rien ne bat dans ma poitrine,
Que tout y est mort désormais ;
Grignotte, toi que tant j'aimais,
Jusqu'à la dernière praline !

Et voilà le cadeau moqueur
Qui pose un lapin à l'idylle :
Des bonbons au sang de mon cœur
Et des larmes de crocodile.

SIEBEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE, par FRANCIS NAUTET. (Première série.) Un vol. Prix : fr. 3-50. — VINGT CONTES NOUVEAUX, par FRANÇOIS COPPÉE. 3e édition. Un vol. Paris, Lemerre. Prix : fr. 3-50. — N'A-QU'UN-ŒIL, par LÉON CLADEL. Nouvelle édition. Un vol. Paris, Charpentier. Prix : fr. 3-50.

I

A FRANCIS NAUTET.

J'ai allumé les plus beaux cierges de la petite chapelle et sorti de son écrin de satin blanc l'encensoir des grands jours, pour célébrer le Salut à ton œuvre, mon brave, gros, vieux camarade; que ceux qui ne sont pas contents lèvent le doigt, et s'en aillent, dans cette position bête.

Ton livre est excellent, voilà tout ce que j'ai à en dire pour compte-rendu. A présent, permets-moi de parler autour. D'ailleurs, tes *Notes* appartiennent désormais au public, et c'est tâche fort ingrate que critiquer de la critique. Je pourrais dire que je ne suis pas de ton avis sur bien des opinions littéraires que tu affirmes dans ton œuvre, mais cette divergence d'idées intéresserait très peu les lecteurs de notre mère *la Jeune Belgique*, et je les en délivre.

Pour eux, tu dois apparaître comme le monsieur grave de la bande. Tu sais que nous passons pour des pillards, des malfaiteurs et des iconoclastes. Une légende court sur « ces jeunes gens qui ne respectent rien », ces « gamins de lettres », ces « insulteurs à la ligne ». On ne t'englobe pas, toi, dans cette malédiction, tu passes pour le pondérateur, l'aîné qui dit : *ne faites pas cela*, lorsque l'envie nous prend d'arracher des enseignes. On se doute peu, à lire tes articles, où parfois tu pars des Romains et des Grecs pour expliquer Joséphin Péladan, on se doute peu que toi aussi tu es jeune, ardent, superbe, avec des enthousiasmes extraordinaires qui se traduisent par ce mot : exquis ! exquis ! dont tu as la bouche pleine, comme d'un bon fruit savoureux et mûr.

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais ». Nous aurions dû

prendre tous pour devise ce mauvais vers qui autorise à toutes les volte-face et à tous les caprices du goût.

Où est le temps où nous mettions Emile Zola sur le dôme de notre temple, en l'adorant comme un Brahma?

Où sont nos vieilles admirations, nos vieilles croyances, nos vieux canons?

Fffi! Pil ouitt! flûte! en l'air!

J'ai lu ton livre d'un bout à l'autre, comme autrefois j'ai lu *Monte-Christo* entre un discours latin et trois pensums, et je t'assure que je serais effrayé de ce qui s'en dégage à mes yeux, s'il n'y avait belle lurette que la frayeur de la décadence n'a déserté mon cerveau.

Tu ne sais pas où tu vas; tes idées, tu me sembles les affirmer timidement comme pour dire : « N'y croyez pas trop, n'est-ce pas, je pourrais vous démontrer le contraire! » Tu subis, en un mot, comme nous tous, le contre-coup de la transition littéraire de l'heure présente, et si tu vois bien derrière toi, avec une lucidité parfaite, le chemin parcouru, tu te demandes où ta marche va te mener dans l'avenir, et tu hésites.

Hésiter, c'est le mot de l'époque, nous ne savons pas où va la route de l'Art. C'est l'instant du vieux neuf qu'on rabiboche en attendant le Messie, et ce Messie qui doit venir, n'est-ce pas, il doit venir? eh bien! nous n'y croyons pas! nous faisons semblant de l'attendre, pour pouvoir nous croiser les bras et vivre de nos restes, comme ces tapissiers qui arrivent de leur atelier pour clouer vos tentures et qui régulièrement ont oublié leurs clous. Nous aussi nous mettons un compte d'une demi-journée sur la note et nous allons nous promener pour chercher des clous.

Tu appelles ton livre : *Notes sur la littérature moderne*; titre absurde.

Notes, tu mets cela prétentieusement, par modestie.

Pour *littérature...*, eh bien! non! C'est un sujet trop pénible!

Et *moderne*, mon pauvre ami, où as-tu pêché ce mot-là? Mais cela n'existe pas! Il n'y a rien de moderne, ni toi, ni moi, ni rien, ni personne. Nous nous disons modernes pour nous dire quelque chose. Nous mettons cela à côté de notre nom en manière de particule. Moderne! tu te vantes! Moderne! j'ai connu un bossu très malin qui disait : Ça m'est venu à force de hausser les épaules!

Faisons de même; quand nous avons une joie sincère donnée par l'œuvre d'art, lâchons-la comme une fusée; il fera un peu plus noir après, qu'importe! Nous sommes une patrouille qui marche dans la nuit — et veux-tu que je te dise le mot de passe :

C'est ZUT.

II

Une nouvelle édition des *Contes* du Royal-Gaga, qui a nom Coppée, nous fournit l'occasion de décharger notre conscience d'une admiration qui nous a trop longtemps habité. Il faut bien le dire, cet académicien d'hier, qui de nature a toujours été académicien, à l'égal d'Ernest Legouvé, ce monsieur dont le père avait si peu de talent, de Manuel, l'Eugène des

classes ouvrières, de Déroulède, cette ficelle avec un clairon au bout. Ce François n'a jamais cessé d'être le petit épicier de Montrouge, dont la mélancolie est à la hauteur des pains de sucre. *Le Passant* est passé; il sert encore dans les conservatoires comme morceau de concours; *Les Intimités* sont les oignons des pensionnaires de province, et ce qui nous reste de ce monsieur qui aime les bonnes d'enfants sans même avoir l'excuse de l'uniforme, c'est le supplice qu'il a jeté dans les familles, de complicité avec l'aîné, de la Comédie Française, inventeur de Paul Delair.

L'habit noir n'était pas beau; compliqué de *La Grève des forgerons*, il est devenu hideux. *La Veillée* et *La Bénédiction* se sont glissées dans les plis vierges des cravates blanches, et le microbe-monologue a sévi. Oh! j'en étais, de ces adolescents en délire qui se campent devant une chaise, arrondissent le geste, prennent une pose grave, et disent que leur « histoire sera brève » bien qu'elle ne soit que rasante, cela en échange d'une tasse de thé qui m'empêchait de dormir et de jeunes filles qui faisaient le contraire; vingt, trente fois j'ai crié : *Merci!* dans le cas où l'on m'aurait envoyé à l'échafaud que je ne méritais que trop; avec obstination j'ai dit :

« *Garçon, un second grog et parlons d'autre chose* »,

alors qu'on m'aurait donné dix grogs pour me faire taire. Deux hivers durant, j'ai déballé mon répertoire avec cruauté, avec raffinement, avec barbarie; que ceux qui m'ont entendu me pardonnent, *je ne le ferai plus!*

C'est à Coppée que je dois cela; je me venge.

Petit homme, tout petit, l'académicien frais éclos a donné le coup de pied de l'âne à la poésie bourgeoise; toutes les niaiseries, il les a mises en vers; son horizon s'est composé d'un mur auquel étaient suspendus une bataille de Waterloo, d'Epinal, et un bouquet de fleurs d'oranger sous globe. Son culte artistique se borne au mot de la fin, et il le trouve toujours radieux de banalité. C'est, ou bien :

« *Et je n'ai trouvé cela si ridicule* »

ou :

« *Et tu ne peux savoir à quel point c'est exquis* »

ou encore :

« *Et la gendarmerie est en pantalons blancs* ».

S'il avait, comme Barthélemy et Méry, pris la rédaction d'un journal rimé, il aurait réussi..... dans les chiens écrasés.

Ses vers, il les a traduits en prose, une prose à l'eau de son dans laquelle on a envie de se mettre les pieds; à les lire on croit retrouver Droz en bonnet de coton, avec de la flanelle; art de foyer non pas, art de poêle qui fume, dans une loge; art de ficelles non, tout au plus de cordon; on flaire la soupe là-dedans, jamais le potage, le Lubin que les cuisinières mettent dans leur mouchoir de toile écrue, jamais la violette ou le moskari qu'on devine sans les sentir dans la discrétion de la batiste armoriée.

Parnassien, François Coppée aura l'honneur d'avoir été le tourlourou du Parnasse, point le soldat. Est-il de la Légion d'honneur, on s'est trompé, il

a une poitrine à mérite agricole. On a supprimé les pompiers de Nanterre, je parie qu'il a pleuré! Qu'on supprime encore les rosières et son fauteuil sera vacant à l'Académie. Au reste, son épitaphe est écrite par lui-même et on la gravera en lettres d'*or* sur marbre *blanc :*

« *C'était un tout petit épicier de Montrouge.* »

Bourgeois, jamais; épicier, toujours; poète, jamais; Coppée, toujours; Coppée, jamais; fauteuil, toujours!

Alors je m'assieds dessus!

III

Léon Cladel vient de rééditer en un volume le *N'a-qu'un-œil* que nous connaissions pour en avoir lu les épisodes dans la grande édition d'Oriol, éditeur qui mérite des éloges pour avoir tenté l'aventure, croyant retrouver sans doute une œuvre de celles que nous admirons dans le *Bouscassié*, l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs* et surtout *Ompdrailles* qui ne le cède en rien à celles-là, mais qui heureusement n'ont pas, comme *N'a-qu'un-œil*, des tendances démocratiques que l'on ne saurait assez louer au point de vue politique, mais qui, littérairement, nous embêtent avec éloquence et nous font trouver un rare délice à lire autre chose que ce roman, par cette excellente raison que, depuis environ cinquante ans, aucun écrivain, fût-il Chateaubriand, Corinne de Staël, George Sand, Sarcey-garde barrière, Balzac, de Bernard, Dumas, Hugo-le-Grand, Banville, Gozlan, Mérimée, Feuillet-tu-ne-le-sauras-pas, About, Méry, Goncourt, Zola, Fabre, Malot, Flaubert, Loti, Daudet, Mendès, Theuriet, Maupassant, Tourgueneff, Droz, Maizeroy, Silvestre, Vast-Ricouard, Huysmans, Baudelaire, Lermina-qu'un-œil, Nerval, Gautier-Porte-Glaive, Uchard, Houssaye, Ulbach, Alexis, Barbey d'Aurevilly-le-Tombeau-des-Lutteurs, Lemonnier, Hennique, Sandeau, Musset, aucun romancier, disions-nous plus haut — à une hauteur qui, pour être vertigineuse, n'en est pas moins indiscutable, — n'a eu le toupet de choisir ce vieux sujet renouvelé du déluge et qui fait ressusciter sans rire le droit de jambage, le viol des filles de serfs, la taille et les manants, sans compter un tas de calembredaines du même acabit que Ponson du Terrail pouvait juger bonnes, mais qu'un artiste devrait envoyer au *Petit Journal*, au lieu de s'en servir pour lui-même qui se galvaude en un métier de flueur d'encre dont ses premiers chefs-d'œuvre — immortels assurément — auraient dû le garantir à tout jamais; s'il n'avait depuis quelques livres la marotte biscornue de frotter la manche à l'art social et de vouloir prouver, par des *Kerkadec* ou autres *Pierre Patient*, que le prix des chemins de fer est trop élevé pour la bourse de l'ouvrier, ce qui m'importerait peut-être — et encore! — dans un journal quotidien chargé de ces questions-là, mais me laisse à la température de la mer polaire dans un roman artiste où je me fiche carrément, et avec la même désinvolture que met Léon Cladel à publier six volumes par an, des questions sociales qui n'ont pas plus à y faire que moi dans les bonnes grâces de M. Potvin; en outre, je ne prierais pas un avocat belge de me

faire une étude préliminaire à un volume dont cette étude oublie de parler, ce qui rend perplexe quant à l'opportunité de cette adjonction aussi étonnante que bizarre et extraordinaire, adjonction — ou étude comme on voudra — dans laquelle il est question non seulement de ce que mange et boit M. Cladel, mais encore de ce qu'il démange et de ce qu'il déboit, ce qui est pire, car le détail, pour en être long, n'en est pas moins ennuyeux, étant donnée cette maxime qu'il n'y a pas de roi pour son valet de chambre et que cette maxime a été violée par le préfacier que nous ne nommons pas, d'abord parce que nous ne voulons pas blaguer un homme dont nous admirons le talent malgré son désagréable caractère, ensuite parce qu'il est atteint de la monomanie du droit de réponse qui ennuie toujours fortement les directeurs de revue qui, comme celui de la *Jeune Belgique*, n'ont pas de place à perdre, même lorsque, pareillement à M. Léon-Alpinien Cladel, de Toulouse en Provence, ils étirent des phrases semblables à de la gutta-percha en fusion, ou encore à ce célèbre macaroni qui, si l'on en croit les personnes qui ont été en Italie — il y en a, — se confectionne avec du parmesan, et peut se manger — téléphoniquement parlant — par deux personnes, dont l'une tient un bout à Bruxelles en Brabant et l'autre un bout à Naples, dont on dit : « la voir et puis mourir. »

MAX WALLER.

MEMENTO

M. Vittorio Pica, un écrivain italien qui défend avec vaillance et talent, dans la *Gazetta Litteraria* de Turin, les principes modernes et jeunes de l'art, nous annonce une série d'études sur Goncourt, Poictevin, Huysmans, Verlaine, Mallarmé, Péladan, Bourget, Hannon, Loti, Rollinat, Villiers de L'Isle-Adam, Corbière, Rimbaud, Moréas, etc.

Ces études seront réunies ensuite en un volume qui ne pourra manquer d'être d'un très grand intérêt.

***

Voici les titres des chapitres qui composent le volume de M. Francis Nautet : *Notes sur la littérature moderne :*

I. Le Nihilisme littéraire. — II. M. Catulle Mendès. — III. Le Mouvement naturaliste. — IV. M. Alphonse Daudet. — V. L'Education sentimentale. — VI. Choses du temps. — VII. Psychologie de décadents. — VIII. Un Romancier catholique. — IX. Lettres au roi sur les Jeune-Belgique.

***

Le Tour du Monde vient de publier trois nouvelles livraisons (1273, 1274, 1275) de la *Belgique* de notre Camille Lemonnier. Le pittoresque excursionniste y parcourt cette fois la province de Namur en partant de Chimay, pour suivre l'Entre-Sambre et Meuse vers l'Ardenne. Nous aurons bientôt l'occasion de parler plus longuement de ce merveilleux travail qui va vers sa fin, toujours intéressant et suprêmement artistique.

***

Vient de paraître un nouveau journal balnéaire *L'Estacade*, directeur Max Hilaire — rien de notre directeur — rédacteur en chef : Luc Malper, tous deux clercs de *la Basoche*, notre sœur cadette.

***

L'Atoll, par Abel Combes. Un vol. Verviers. Bibl. Gilon, fr. 0-60.

Très instructive étude, à la portée des jeunes gens, sur les îles madréporiques, leur formation et leurs habitants.

***

Monstres parisiens (2e série), par Catulle Mendès. Un vol. Paris. Marpon et Flammarion, fr. 5-00.

Mendès excelle à tirer de ce qu'il écrit tout ce que peut donner le commerce littéraire. *Gil Blas* a la primeur de ses *Monstres*, un éditeur les transforme en petites plaquettes minces comme des pastilles, puis leur refait une virginité sous forme de beaux volumes qui se vendent encore et toujours, les monstres !

Et ils le méritent. Quelle que soit la fragilité de cette littérature, elle est si bien de son temps, si parisienne, si ingénûment malpropre, que l'on se laisse prendre de la première page à la dernière.

C'est peut-être ce qui restera de Catulle Mendès, lorsqu'il aura lui-même disparu. Avec *les Boudoirs de verre* et *Pour lire au Bain, les Monstres parisiens* ont une originalité complète et parfaite ; cela ne ressemble ni aux pétarades rabelaisiennes de Silvestre, ni aux contes poudrederizés de Droz, c'est du Mendès, reconnaissable au bout d'une ligne de lecture.

***

A la suite de l'article sur le *Plagiat*, publié par M. Georges Rodenbach dans le numéro de l'*Art moderne* du 26 juillet, la *Chronique* fit paraître le lendemain un articulet anonyme.

M. Georges Rodenbach adressa la lettre suivante :

A LA DIRECTION DE *la Chronique*,

J'ai qualifié, dans l'*Art moderne*, en signant, les procédés de polémique auxquels la *Chronique* cherche à nous habituer.

En réponse, un de ceux que j'ai appelés « les trottins du journalisme » m'injurie

sous le manteau et me menace. Qu'il y vienne!

Pour le moment, je le somme, l'auteur du dit articulet, de se nommer dans votre journal, comme je me suis nommé.

Je ne veux pas qu'il puisse frapper par derrière, comme il écrit, anonymement.

Vous publierez ceci dans votre prochain numéro.

GEORGES RODENBACH.

La lettre ne fut pas insérée. M. Georges Rodenbach pria deux amis, M. Edmond Picard, avocat à la Cour de cassation, et M. Ed. Jacquet, lieutenant aux grenadiers, d'aller demander le nom de l'auteur de l'article. Aux bureaux de la *Chronique*, on leur désigna M. Coveliers.

Le soir même, M. Georges Rodenbach lui adressa la communication ci-dessous :

MONSIEUR,

J'apprends que vous êtes l'auteur de l'articulet anonyme paru dans la *Chronique* et qui me nomme. Je me tiens pour outragé par cette publication. MM. Edmond Picard et Jacquet ont bien voulu se charger de mes intérêts.

Je vous prie, si vous le jugez bon, de désigner les personnes qui doivent vous représenter, ainsi que l'heure et le lieu où ils peuvent se rencontrer *demain*.

GEORGES RODENBACH.

M. Coveliers désigna M. Paul Janson, avocat à la Cour d'appel, et M. Dusart, major du génie en retraite.

Les témoins de M. Georges Rodenbach demandèrent que M. Coveliers retirât son article ou qu'une réparation fut accordée par les armes. Mais après deux conférences, leur mission ne put aboutir.

Voici la lettre adressée à M. Georges Rodenbach pour lui communiquer ce résultat négatif :

Cher ami, nous avions accepté de demander réparation en votre nom d'un article anonyme paru dans la *Chronique* où vous étiez nominativement désigné. Au bureau du journal on nous a renseigné que l'auteur était M. Coveliers. Vous avez immédiatement écrit à ce dernier pour lui demander de désigner ses témoins. M. Coveliers nous a mis en rapport avec M. le major Dusart et M. Paul Janson.

Après deux conférences tenues aujourd'hui, notre mission n'a pas abouti. Nous vous en transmettons ci-joint le procès-verbal.

Recevez, cher ami, l'expression de nos sentiments dévoués.

JACQUET. EDMOND PICARD.

Bruxelles, le 29 juillet 1885.

Voici maintenant le procès-verbal :

MM. Picard et Jacquet, au nom de M. Georges Rodenbach, ont demandé que M. Coveliers retirât purement et simplement l'article publié par lui dans la *Chronique*, ajoutant qu'en cas de refus M. Rodenbach réclamerait une réparation par les armes.

MM. Edouard Dusart et Paul Janson, considérant que l'article de la *Chronique* n'est qu'une riposte écrite sur le ton et dans le style de celui de M. Rodenbach; qu'il s'agit donc d'une querelle d'ordre purement littéraire et qu'il ne peut appartenir à M. Rodenbach, qui a pris l'initiative de l'attaque, de donner au débat un autre caractère, d'autant moins que ce débat a surgi à l'occasion d'un incident auquel il est personnellement étranger, estiment qu'il n'y a lieu dans l'occurence ni au retrait de l'article ni à une réparation par les armes.

MM. Picard et Jacquet ont fait observer que l'article de M. Rodenbach visait en général ce qu'il nommait *la petite presse*, tandis que celui de M. Coveliers s'attaque directement et nominativement à M. Rodenbach; que c'est là une différence essentielle qui enlève à la publication de M. Coveliers le caractère de pure querelle de plume qu'il prétend lui attribuer; qu'au surplus, quand M. Rodenbach a envoyé une réponse à la *Chronique*, on a refusé de la faire paraître; qu'il y aurait lieu de s'étonner que M. Coveliers, après avoir annoncé qu'on bâtonnerait M. Rodenbach, se refuserait à se battre ; qu'ils insistent de nouveau et formellement pour que l'article

soit retiré ou que raison soit rendue par les armes à M. Rodenbach.

MM. Dusart et Paul Janson déclarent qu'ils diffèrent complètement d'appréciation sur le caractère de l'attaque publiée par M. Coveliers; disent, au surplus, que la non publication de la réponse n'est pas le fait de M. Coveliers et persistent dans leur manière de voir.

Bruxelles, le 29 juillet 1885.

EDOUARD JACQUET,
lieut. aux grenadiers.

EDMOND PICARD,
avoc. à la Cour de cassation.

EDOUARD DUSART.
major du génie en retraite.

PAUL JANSON,
avoc. à la Cour d'appel.

***

Le *Guide musical* a publié dans ses derniers numéros une *lettre sur la situation musicale en Belgique*, signée J. d'A...

Nous y applaudissons de toutes nos forces et particulièrement à ce passage où l'auteur dénonce comme une éternelle pierre d'achoppement au mouvement, ceux-là mêmes qui devraient et pourraient le plus puissamment y contribuer : il s'agit de la Société privée de la rue de la Régence, de ce cabinet particulier de la musique où se conservent réciproquement dans de la mélodie de Glück quelques messieurs et leurs concierges garantis par le gouvernement.

***

THÉATRE DE LA MONNAIE. — M. Verdhurt vient de faire publier le tableau de son personnel pour la prochaine campagne théâtrale.

Parmi les améliorations apportées à l'organisation du théâtre, on remarquera la création d'un *service d'inspection de la salle et de la scène*, emploi dont M. Potel est le titulaire. L'inspecteur des services de la salle et de la scène est spécialement chargé de recueillir les réclamations qui pourraient se produire de la part du public à l'égard de la location des places, à veiller à ce que le contrôle soit fait d'une manière irréprochable. C'est un intermédiaire utile et obligeant, toujours présent pendant les représentations, et qui rend au public des services fréquents. Cette innovation sera, croyons-nous, très bien accueillie du public.

Tous les services sont d'ailleurs distincts. Ils ont chacun leurs titulaires, et tout empiètement d'un service sur l'autre est impossible.

Pour la partie administrative figurent MM. Waechter, administrateur, Copette, secrétaire de la direction, et Bullens, chef de la comptabilité. Le service de la scène est ainsi distribué : MM. Lapissida, régisseur général; Flon, chef des chœurs; Herbaut, régisseur des chœurs; Perrot, régisseur-avertisseur; Lombaerts, machiniste en chef; peintres-décorateurs, MM. Lynen et Devis.

M. Flon est élevé aux fonctions de troisième chef d'orchestre. Les deux premiers sont, comme précédemment, MM. Joseph Dupont et Léon Jehin.

MM. Flon et Léon Dubois, pianistes accompagnateurs, sont chargés de diriger la musique de scène.

Quant au tableau de la troupe, le voici :

Artistes du chant.

TÉNORS : MM. Dereims, Furst, Gallois, Nolly, Idrac, Franz Stappen, Nerval et Seuille.

BARYTONS : MM. Bérardi, Frédéric Boyer et Renaud.

BASSES : MM. Dubulle, Herman Devries, Séguier, Chappuis, Vérin et Frankin.

SOPRANOS DRAMATIQUES : Mmes Montalba, Clario et Fierens.

CHANTEUSES LÉGÈRES : Mmes Cécile Mézeray, Thuringer, Gaultier, Wolf et Barria.

CONTRALTOS : Mmes Jane Huré, Passama et Caroline Barbot.

CORYPHÉES : Mmes Hertz, Vleminckx et Defoer, MM. Vanderelst, Fleurix, Krier, Vandenbossche, Vanderlinden, Blondeau, Pennequin et Simonis. — 80 choristes.

Artistes de la danse.

MM. J. Hansen, maître de ballet, F. Duchamps, régisseur.

Sujets : Mmes Adelina Rossi, Gabrielle Esselin, Teresa Magliani et Angiolina Bertoglio, MM. Saracco, F. Duchamps, Ph. Hansen et De Ridder.

Coryphées : Mmes Van Lancker, Tribout, Desmet, Thompson, Baronet, J Matthys, Schacht, Van Goethem et M. Matthys. — 38 danseuses, 12 danseurs.

(Art moderne).

***

La plupart des journaux ont parlé du poème que Mathieu vient d'écrire pour son opéra : *Richilde*.

Le mérite de ce poème, est de ne point se perdre dans la fantaisie banale des livrets d'opéra. C'est une œuvre sincère, presque une œuvre d'histoire où l'auteur a serré de très près, la réalité ou du moins la tradition.

Sa mise en scène par le costume et le décor ressuscitant une époque, constituera à elle seule un travail d'artiste si on veut l'exécuter scrupuleusement sans concession aucune aux clichés de théâtre.

Nous comptons sur M. Verdhurdt pour cela.

***

Une gazette hebdomadaire nous apprend qu'à l'occasion de la distribution des prix aux élèves du Conservatoire, le président, M. Kaempfen, a pris dans son discours la défense de cette institution contre les attaques de la critique.

« Ah! c'est une mauvaise et pernicieuse école que le Conservatoire! a-t-il dit.

« Comment se fait-il, je vous prie, que ces compositeurs, ces virtuoses, ces chanteurs, ces comédiens partout admirés, partout acclamés, en soient sortis pour la plupart, et que leurs noms se retrouvent dans le livre d'or de ses lauréats? Ils sont incomparables, et ils n'ont reçu que de détestables leçons!

« Inexplicable mystère! Mal enseignés, les Hérold, les Halévy, les Adam, les Berlioz, les Massé, les Bizet, les Ambroise Thomas, les Gounod, les Guiraud, les Massenet, les Frederick-Lemaître, les Got, les Maubant, les Rachel, les Sarah-Bernhardt. »

Ça y est! Sarah-Bernhardt enseignée! M. Kaempfen lui aura sans doute donné des leçons. — Non, Monsieur Kaempfen, ne vous fâchez pas, Sarah n'est pas une victime et le Conservatoire est bon, le Conservatoire est excellent, et savez-vous pourquoi Monsieur Kaempfen? Nous allons vous le dire : Un Conservatoire est un frein, un mors, une laisse. C'est le grand bac à noyer les jeunes chats non viables. C'est le tord-boyaux des racleurs ratés. Un Conservatoire est une éprouvette. Ceux qui en sortent intacts avaient les reins solides, mais ce n'est certes pas la faute des commissionnaires en art, grands faiseurs de règlements et de discours académiques, qui président à la manière d'éteignoirs aux destinées de ces *institutions*.

***

Vient de paraître chez Ferd. Larcier, tiré seulement à 55 exemplaires dont 3 sur japon, 26 sur hollande Van Gelder et 26 sur velin chamois, *La Veillée de l'Huissier*, par Edmond Picard.

Les lecteurs de *la Jeune Belgique* ont eu la primeur de cette originale fantaisie de Noël, d'un si excellent américanisme, et nous n'avons pas à en faire l'éloge.

Chose curieuse et que M. Picard ignore sans doute, en donnant à son héros principal le nom John Tolmache Itchkoc, il a pris le nom de *M. Itchkoc*, un dentiste américain qui fut très connu à Bruxelles naguère — il était le beau-frère de la cantatrice Mlle Durand — et à qui succéda un autre dentiste américain qui se nomme précisément *Tolmache John*.

***

Nous rappelons à nos lecteurs que le concours littéraire de poésie et de prose françaises (nouvelles, contes, légendes, romans, chansons, comédies et drames), ouvert par l'*Œuvre des Soirées Populaires* de Verviers, sera clos le 30 septembre prochain.

Pour en obtenir le programme détaillé, s'adresser à M. Léon Lobet, président de l'*Œuvre des Soirées Populaires*, rue du Collège, 76, à Verviers, auquel les concur-

rents doivent également adresser leurs œuvres *avant* le 1er octobre.

***

Sommaire du 25 août 1885, de la *Revue contemporaine*.— Paris, 2, rue de Tournon.

Une Esthétique scientifique, Charles Henry. — Krotkaïa. *Récit fantastique* (1re partie), traduit par M. E. Halpérine, Th. Dostoïewski. — Lettres inédites à Sainte-Beuve, avec introduction de M. Eugène Forgues, Lamennais. — Cantilènes. *Poésies*, traduites par Gabriel Sarrazin, Shelley. — Le Mauvais Chuchoteur. *Poésie*, Maurice Rollinat. — Abdication. *Nouvelle*, Paul Margueritte. — Ernest Hello. *Notes*, Charles Buet. — La République parlementaire en France, De Sygna. — Critique littéraire et artistique. — Bibliographie.

Un numéro franco contre 2 francs en timbres-poste. Abonnements : Paris, 20 francs. Départements et étranger, 22 francs.

NOCTURNES

A Georges Destrée.

I

DÉSIR

Mes regards las, sans voir l'or en fleur des jasmins,
Rêvent de cheveux d'or dont la tendresse étonne,
Et, dédaignant des lys la blancheur monotone,
Pleurent la liliale ardeur des jeunes mains.

O toi qui dois venir, viens! mon cœur te réclame,
Mes yeux, tristes d'amour, attendent tes chers yeux.
Car la terre est si vide, et si vides les cieux!
Et rien n'offre un baiser aux lèvres de mon âme.

Toi que j'aimerai, toi qui me tortureras
Sans assouvir jamais tes douloureux caprices,
Viens! je t'offre à genoux les mortels sacrifices
Où mon sang résigné coulera dans tes bras.

II

LITANIES

Surnaturelle, calme et puissante Beauté,
Fontaine de santé, Miroir d'étrangeté,
Écoutez-moi!

Phare spirituel allumé sur les roches,
Beffroi des jours défunts, où sanglotent les cloches,
Appelez-moi.

Hâvre où les blancs voiliers et les fumeux steamers
Chargés de cœurs vaillants, viennent du bout des mers,
Accueillez-moi.

Soleil vertigineux, vous qui dans les yeux faites
Fleurir des visions de splendeurs et de fêtes,
Aveuglez-moi!

Jardinier qui semez dans la nuit des cerveaux
Les songes imprévus et les verbes nouveaux,
Fécondez-moi.

Fleuve majestueux, où sur l'eau lente éclate
La gloire des lotus d'azur et d'écarlate,
Submergez-moi.

Tour d'ivoire, château que les tentations
Entourent vainement de leurs obsessions,
Abritez-moi.

Forêt crépusculaire, où les oiseaux nocturnes
Ouvrent leurs clairs yeux d'or et leurs vols taciturnes,
Apaisez-moi.

Porte du Paradis, par l'absurde habité,
Hatschisch libérateur de la réalité,
Délivrez-moi.

Tapis de velours blanc, où marchent cadencées
D'amples processions d'orgueilleuses pensées,
Exaltez-moi.

Flacon, où tournent dans un cerveau de cristal
Les vertiges du musc, de l'ambre et du santal,
Parfumez-moi.

Orgue religieux dont les vastes musiques
Bâtissent dans les cœurs des églises mystiques,
Élevez-moi.

Maison d'or et d'albâtre, où les vins généreux
Versent aux vagabonds les espoirs vigoureux,
Hébergez-moi.

Liqueur soyeuse, crême où les fruits et les baumes
Fondent leur bienfaisance et leurs subtils arômes,
Enivrez-moi.

Manne d'amour, agneau pascal, pain sans levain,
Festin miraculeux où l'eau se change en vin,
Nourrissez-moi.

Hamac, qu'une exotique et moelleuse indolence
A l'ombre des palmiers rafraîchissants balance,
Endormez-moi.

Jardin officinal aux douces floraisons,
Où croît parmi les lys l'herbe des guérisons,
Guérissez-moi.

Aérostat vainqueur des sublimes nuages,
Nostalgique wagon, berceur des longs voyages,
Emportez-moi.

Livre mystérieux des Sibylles, coffret
Où dort, loin des savants, maint austère secret,
Instruisez-moi.

Lourde mante opulente où les fauves soieries
Étoilent leurs prés d'or de fleurs de pierreries,
Revêtez-moi.

Turquoise de douceur, Rubis de cruauté,
Topaze où la lumière endort la volupté,
Adornez-moi.

Lupanar éhonté, plein d'immondes ivresses,
Mêlant tous les baisers et toutes les tristesses,
Epuisez-moi !

Hypocrite vivier, où des poulpes gluants
Traînent leurs suçoirs mous sur les cailloux puants,
Dévorez-moi !

Lazaret des lépreux, hôpital des poètes,
Ténébreux cabanon, pourrissoir des prophètes,
Etouffez-moi !

Torche Néronienne, ô monstrueuse croix,
Où flambent des martyrs oints de graisse et de poix,
Consumez-moi !

PRIÈRE

O Vous, femme adorable entre toutes les femmes,
Épouse des cœurs morts et sœur des jeunes âmes,
Reine des jours anciens, Reine des jours nouveaux,
Vous qui penchez un front empourpré de pavots,
Maîtresse du sommeil, Souveraine des veilles,
O Vous qui dans Saba régniez sur les merveilles,
Vous qui fûtes au temps d'Assuérus Esther,
Baignant votre enfantine et précieuse chair
Six mois d'huile de myrrhe et six mois d'aromates ;
Vous qui domptiez le Nil sous vos galères plates,
Mangeuse de héros, buveuse de bijoux,
Cléopâtre ! — ô princesse aux puissants cheveux roux,
Qui traîniez vos amants tout meurtris de luxure
Des carrefours de Rome aux jardins de Suburre,
Farouche Messaline, — ô large et sombre cœur,
Qui des taureaux crétois eut lassé la vigueur ;
Vous, l'éternel amour, Vous, la femme éternelle,
Dévoratrice absurde, ignoble et solennelle,
Qui sucez notre vie et videz nos cerveaux,
Rallumez, rallumez, sous vos longs cils dévots,
Dans leur cristallin blanc comme un fluide ivoire,
Vos yeux de cendre où couve une âpre flamme noire ;

Et, pour mieux m'enlacer du désir de vos bras,
Tressez, tressez vos doigts parfumés d'ananas,
Comme l'osier vivant d'une ardente corbeille,
Que ma chair baignera de sa liqueur vermeille ;
Et de vos dents de lys, ivres de cruauté,
Où la lune affligée a figé sa clarté,
Et de vos ongles fous, fleuris de jeunes roses,
Déchirez savamment, avec d'exquises pauses
Pleines de doux regrets, pleines de chers baisers,
Mes muscles et mes nerfs toujours inapaisés
Jusqu'au jour, ô Madone, où vos lèvres trop gaies
Presseront vainement les lèvres de mes plaies.

III

SYMBOLE

Voici qu'à l'horizon coule un fleuve de sang.
De sa pourpre lugubre et splendide il inonde,
Sous les cieux consternés, l'orbe muet du monde
Où l'horreur d'un grand meurtre invisible descend.

Ainsi qu'au lendemain des épiques désastres
Pour les princes vaincus on drape l'échafaud,
La Nuit, sur le zénith, debout comme un héraut,
Etend l'obscurité de son deuil larmé d'astres.

Exsangue et phosphoreuse, ô tête dont la chair
A gardé la pâleur et le froid de l'épée, —
Lumineusement roule une lune coupée
Dans le silence noir et la terreur de l'air.

Rien ne s'anéantit. Tout ce qui fut, persiste.
Les crimes d'ici-bas se refont dans les cieux.
Ce soir, dans le palais aérien des dieux,
Hérodiade a fait décoller Jean-Baptiste.

IWAN GILKIN.

SOUVENIRS DE LA VIE D'ÉTUDIANT

A tous ceux qui se rappellent avec plaisir les années joyeuses passées autour de l'Université de Bruxelles,

A tous les bons camarades d'antan,

A tous nos ancêtres académiques devenus respectables, ventrus, propriétaires ou pères de famille,

Aux fils de ces derniers polissonnant aujourd'hui sous la casquette universitaire, pour qu'ils suivent l'exemple paternel et connaissent les hauts faits de leurs auteurs,

Je dédie ces souvenirs
rassemblés avec le concours amical de gens graves, dont un pharmacien décoré du Nicham, et transcrits à la bonne franquette.

I

AU RIDEAU

C'était en l'an 1884. Comme la Bourgogne, aux temps romantiques de la *Tour de Nesles*, l'Université était heureuse, car Ralph I, l'unique Ralph, venait, pour fêter le cinquantenaire de l'établissement de la rue de l'Impératrice, de faire exécuter, devant un millier d'escholiers de tous pays, la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, « mystère dramatique renouvelé du moyen-âge avec soliloque lumineux d'un ramolli ».

Au sortir de cette solennité académique, je me remémorais les soirées brillantes de *Rome vaincue*, « tragédie anacréontique en cinq actes et en vers extraordinaires », d'*Avant*, *Pendant*, *Après*, « pantomime macabre avec *delirium tremens* apothéotique et couronnement du buste de cet infortuné Louis XVI », et surtout de *Télémaque, fils d'Ulysse, ou le Tramway de zinc*, « trilogie naturaliste, avec prologue shakespearien », — soirées folles où la jeunesse universitaire des deux sexes s'en donnait à cœur joie et s'esclaffait bruyamment.

Et je me reportais avec un plaisir non pareil à ces années joyeuses, trop tôt disparues, lorsqu'au détour du chemin, un homme qui n'avait ni sombrero, ni manteau couleur de muraille, mais qu'à son élégance native je reconnus pour être l'interminable Albert Colin, m'aborda et, sans autre préambule, me porta ce coup droit :

— Grande nouvelle! j'ai une idée....

— Chouette!

— Je fonde un journal....

— ?????

— Et j'ai trouvé de l'argent. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

*
* *

Lorsque je revins à moi, cet homme étonnant clama dans la nuit sombre :

— Le temps des défaillances est passé, il faut agir, et ferme; nous sommes jeunes, l'avenir est à nous; l'art est dans le marasme et toi aussi; moi, ça m'embête de n'être pas directeur de quelque chose; *ergo* : je fais un journal satirique, politique, littéraire, illustré et spirituel; comme appointements, c'est à l'œil : je t'engage; nous terrassons l'hydre de la réaction, nous relevons l'art, nous faisons une guerre implacable aux abus, aux préjugés, aux vices, aux ridicules....

— Programme tout neuf; n'oublie pas la devise de rigueur : *Castigat rigolando....*

— ....Tout ça avec de la verve, du talent, de l'entrain, de l'humour et du poil aux dents, et nous emportons la place d'assaut.

— Mais que vais-je faire là-dedans?

— Commence par tes blagues d'étudiant ou par une étude sur la phosphorescence du maquereau, cela m'est égal, et en avant le génie! Notre premier numéro sera un succès — ??? — Oh! tu verras, — on s'arrachera le deuxième; au troisième, l'affaire sera lancée; nous faisons des bénéfices et des économies; avant un an, nous serons confortablement installés, nous transformerons le canard en quotidien, et alors, vogue la galère. Tu te maries, c'est ta toquade, moi je serai parrain, et nous n'avons plus que la peine de nous laisser vivre dans l'opulence et la béatitude.

— Mais, l'argent? hasardai-je avec la timidité qui m'est propre.

Il sursauta.

— L'argent??? le voilà, l'argent!

Et triomphant, rayonnant et superbe, il me montra, et je pus les toucher — du doigt, — cinq cents francs en coupures de vingt.

Ruy-Blas, lorsque la reine d'Espagne lui mit sur le front un long baiser, ne fut pas plus ébloui que je ne le fus à la vue des billets magiques.

Certes, ce n'était pas le Pérou, mais nous nous rappellions avec complaisance qu'en leur temps Victor Hallaux, puis Renson-Petrus et Georges Vautier, avaient, avec beaucoup moins, fondé l'un la *Chronique*, les autres la *Gazette*, qui depuis....

Et d'ailleurs, nous avions la foi.

Bref, le 22 novembre 1884, un samedi, par un froid, gris et triste après-midi, le *Clairon* sonna sa première charge.

Les étudiants faisaient en ce moment un tel tapage que sa fanfare ne fut que peu entendue, bien qu'on y sonnât pas mal en leur honneur.

Il sonna deux fois encore, et l'on commençait à l'écouter, lorsqu'à la troisième sonnerie, ayant besoin d'un timbre de cinq sous, je m'adressai au directeur-fondateur-rédacteur en chef, qui s'était encore attribué, — le goinfre, — les fonctions de caissier.

La figure de mon Girardin se rembrunit aussitôt et, d'une voix qui me rappelait la grotte de Han, tant elle était caverneuse, il me dit en ouvrant sa caisse, représentée par un portefeuille bourré de factures à acquitter :

— Mets un crêpe à ton cylindre, inscris le *Clairon* sur la liste de tes défunts, déjà nombreux, trouve une phrase lapidaire pour l'épitaphe, car nous rentrons dans le Grand-Tout — *Pan*, en grec.

— Et en français aussi, malheureusement. En attendant, donne-moi mon timbre.

— Tu peux te fouiller.

Sur cette réponse cornélienne, nous nous séparâmes, lui navré, moi fort embêté, et pensant au pot au lait de Perrette, tandis que d'affreux gamins m'offraient, d'un air qui me parut narquois, la *Chronique* et la *Gazette*.

*
* *

Et la morale de cette nécrologie?

Voici :

L'autre jour, en province, nous nous sommes retrouvés quelques-uns du bon jeune temps autour d'une table amie; il y avait là, outre nos charmants hôtes, trois avocats, un médecin, un juge de paix, un futur notaire, un commissaire d'arrondissement, un secrétaire de légation (c'est pas moi) et un repris de justice.

En rappelant nos joyeuses fredaines d'autrefois, l'un de nous parla du *Clairon* et des « Souvenirs de la vie d'étudiant », publiés par le pauvre défunt.

Leur vieille amitié leur fit trouver ces notes intéressantes, ils me poussèrent à en continuer la publication et le lendemain même, l'ami Max Waller, ce scandaleux expulsé de l'Université de Louvain, rencontré — voyez le hasard — à la Correctionnelle, me demanda ces « Souvenirs » pour la *Jeune Belgique*.

— Moi dans ton antre?!?! J'y ferai une drôle de tête et tes lecteurs *idem*.

— Dis donc, pas de débinage, hein. Quant à toi, donne la copie, et puis fais la tête que tu veux.

***

Et voilà comment et pourquoi j'ai remis une nouvelle corde à ma vieille guitare.

Sommes-nous d'accord ?

Une.... deusse.... trois....

Allons-y !

II

LES CROÇODILES

Une des sociétés d'étudiants dont le souvenir est resté le plus vivant à Bruxelles, fut la fameuse société des *Crocodiles*.

Pourquoi cette dénomination bizarre ?

Amour, Sardanapale et mystère !

Ces *Crocodiles* se réunirent pour la première fois, il y a trentre-trois ans, dans un petit cabaret de la rue des Sols : *A la Vue de l'Université*, que les hôtes de l'endroit débaptisèrent pour l'appeler *le Trou*, nom qui lui est resté.

Cabaret célèbre, aux murailles couvertes de fresques par Félicien Rops, Napoléon Hiel et Louis Stache, que fréquentait assidûment, il y a quelques années encore, un groupe de joyeux escholiers, sans pouvoir lui rendre cependant sa splendeur ancienne.

Tous les samedis soirs on fricotait chez le père Clodomir, l'Orsini de cette taverne du diable, et, autour de sa table primitive et peu chère, se réunissaient Alphonse Noiset, dit Brididi, aujourd'hui directeur d'un grand charbonnage ; Victor Hallaux, tout frais débarqué de la Hesbaye, dit Coco ; Vanderstraeten, dit Bibi, passé avocat, comme Charles Duvivier, dit Loupin, devenu conseiller de la ville de Bruxelles et professeur à l'Université ; Léon Marcq, étudiant remarquable, mort à trente-trois ans, lauréat de l'Académie de Médecine de Belgique et de la Faculté de Paris, chevalier de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'Honneur ; Théodore Prangey, dit Théobule, le boute-en-train de la bande, plus tard avocat de grand talent, mort échevin de la ville de Namur, Vénérable de la Loge et président de l'Association libérale de cette ville ; Gosselin, médecin, dit Dr Mensbroeck ; Alphonse De Poorter, autre avocat, dit Rigolo, mort aussi ; Félicien Rops, dit le

Jeune Membre, devenu depuis l'admirable artiste que l'on sait; Edouard Rousseau, dit Saint-Potoff, aujourd'hui juge de paix à Dinant, et quelques autres francs lurons dont je n'ai plus retrouvé les noms au Temple de Mémoire.

Dans ce cercle joyeux, où l'esprit était Roi et la dèche Souveraine, chacun avait son sobriquet, et, tous, membres, invités, habitués, étaient tenus de s'appeler « frères »; c'est ainsi qu'un grave avocat-général, eut alors pour « frère », Félix, domestique par état, poète par vocation, schnickeur par tempérament et grande vadrouille devant l'Eternel, qui, depuis, a dû refuser à son âme l'accès des régions paradisiaques.

Les *Crocodiles*, dont la réputation ne tarda pas à sortir du *Trou*, formaient la plus superbe académie de fumistes dont les siècles passés nous aient relaté les hauts faits.

L'on était au lendemain du coup d'État et de nombreux réfugiés français, attirés par la verve de cette jeunesse ardente, tinrent à honneur d'être nommés Crocodiles honoraires de la susdite Académie, dont le bureau, aux grands jours, était le comptoir où d'habitude trônait la mère Clodomir dans toute sa grâce mastodontesque.

Ces exilés donnèrent au club une sorte de caractère politique qui n'existait pas en réalité, mais qui, plus d'une fois, attira l'attention des « autorités. »

Comme bien l'on pense, Badinguet était la tête de turc sur laquelle chacun frappait à tour de bras et l'on ne se contentait pas de l'appeler infâme au *Trou* seulement, on lui faisait encore la guerre dans des affiches stupéfiantes qui conviaient « les Peuples de l'Univers et les Tambours de la Garde civique » à assister aux bals donnés dans la salle du *Kiosque*, au Sablon, dont « la direction de l'orchestre était confiée pour cette fois seulement à Musard par indisposition de M. Grétry (André-Ernest-Modeste). »

Ces bals, célèbres comme le furent plus tard les réunions chorégraphiques des Camaraux, mettaient sans dessus dessous la jeunesse universitaire et les nymphes de la couture.

C'étaient des noces où la plus bruyante gaîté, le plus fol entrain, le faro, les œufs durs et les mastelles remplaçaient le décorum, le Champagne, les truffes et le foie gras; on y chahutait ferme et l'on s'y aimait beaucoup.

Comme le *Trou*, les bals du *Kiosque* eurent leur célébrité; aussi se succédèrent-ils nombreux, avec une vogue toujours croissante.

Un jour, l'imprimeur, le père Parys, porta, suivant la règle, un exemplaire de la nouvelle affiche à l'Hôtel-de-Ville; tout en annonçant le bal prochain, elle traitait de verte façon l'empereur de contrebande installé aux Tuileries.

Le bourgmestre de Bruxelles, Charles de Brouckère, qui avait déjà reçu au sujet de ces affiches des observations du ministre de France, défendit l'affichage de ce libelle séditieux.

Parys s'en fut au *Trou* raconter sa mésaventure et, sur-le-champ, on décida de faire distribuer l'affiche en ville, sous forme de journal.

Sitôt dit sitôt fait, et le lendemain mardi, 1er février 1853, premier jour de la septième olympiade crocodilienne, on s'arrachait dans les rues la nouvelle feuille, *le Crocodile*, qui donnait à sa quatrième page le texte complet de l'annonce interdite et malmenait rudement Badinguet, la Montijo, le bourgmestre et le diplomate français.

A l'intention d'Eugénie, on rééditait ce quatrain galant, qui courut dans Paris le lendemain du mariage impérial :

Montijo plus belle que sage
De l'empereur combla les vœux
Mais s'il lui prit son....
C'est que la belle en avait deux.

Et l'on donnait cette anecdote :

Pendant l'élection présidentielle de 1848, l'Andalouse aux seins brunis se trouvait à Bordeaux. L'élection terminée, elle revint à Paris et se rendit à l'Elysée chez son futur époux ; celui-ci lui adressa cette question :

— Eh bien, pour qui *votait-on?*

— Pour vous, prince, répondit-elle, en rougissant avec pudeur.

Dans la *Petite Correspondance* on lisait : « M. Barthélémy, marchand de vers, à Paris : Nous remercions le chantre de la syphilis de la cantate sur le mariage de M. Bonaparte qu'il vient de nous envoyer » et l'on dédiait à Napoléon III le quatrain que voici :

Si Badinguet faisait un pet
Véron dirait qu'il sent la rose
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose.

Et cent autres du même genre. De Brouckère en fit une maladie.

Le succès de ce numéro fut si considérable, que de nombreuses demandes d'abonnement parvinrent en quelques jours à l'éditeur.

Parys en fut pour le moins aussi stupéfié que les rédacteurs improvisés de cette feuille, qui, désormais, parut toutes les semaines pendant plusieurs années, avec un succès non pareil.

Rigolo en fut le rédacteur principal, Coco, chroniqueur brillant, le collaborateur le plus assidu avec Brididi, chargé spécialement des fumisteries de fortes dimensions.

Félicien Rops devint, peu après, l'illustrateur en titre de ce journal fantaisiste auquel collaborèrent plusieurs proscrits français, parmi lesquels Pierre La Chambaudie, qui donna plusieurs fables nouvelles.

Et Pierre Van Humbeeck préluda à ses travaux d'homme d'Etat en y publiant l'*Hymne des Étudiants*, chanson d'intentions grivoises et de rimes bien méchantes où le futur premier ministre de l'Instruction publique blaguait les jurys sévères et changeants comme les flots, « célébrait le sexe enchanteur dont nous aimons les jeux », et déclarait que « la bamboche révélait assez de travaux amusants à sa philosophie pour ne pas s'attarder aux discours ennuyeux de professeurs pédants ».

Journal de toutes les folies et de toutes les extravagances, comme le cercle qui le dirigeait, disant son fait à chacun, appelant un chat un chat, Napoléon III un bandit de grand chemin, de Brouckère un muffle, et Rodin un fripon, allant bravement devant lui, renversant tous les obstacles qui se trouvaient sur sa route et s'imposant au public par son entrain de vingt ans, son esprit gouailleur et sa verve exubérante, *le Crocodile* vécut jusqu'en 1858. Mais, depuis deux ou trois ans, ses rédacteurs, s'étant casés, avaient abandonné la libre feuille l'un après l'autre. Coco y collabora le dernier, puis le journal passa aux mains de Philistins.

Le club, dissous naturellement peu après, fit place au *Cercle des Ketafloches*.

Moins tapageurs, moins remuants, moins agressifs, moins fumistes que les *Crocodiles*, les *Ketafloches* vécurent peu, puis, pendant quelque temps on se contenta à l'Université de raconter *inter pocula* les frasques des Anciens, sans songer à rééditer leurs abracadabrantes folies et leurs superbes extravagances.

III

LÉZARDS — QUÉTARDS — ROSSARDS

Enfin Martha vint.

Nourri de l'épopée crocodilienne, il entra à l'Université, décidé à lui rendre sa splendeur disparue.

Homme d'action, ayant horreur du temps perdu en rêvasseries inutiles, Martha, avec cette intrépidité, cette spontanéité, cette hauteur de vues qui sont le propre des grands caractères, comprit que sonnait l'heure du réveil et que, sans plus tarder, il fallait frapper un grand coup.

Le soir même de la rentrée de 1855, il organisait au *Kiosque* une fête orientale dont le retentissement fut énorme et à la fin de laquelle fut décrétée

solennellement, et d'utilité publique, la fondation d'un club universitaire.

Ainsi naquirent les *Lézards*.

Martha fut l'âme de ce groupe turbulent qui, pendant trois mois consécutifs, révolutionna les masses en continuant les traditions des *Crocodiles*.

Les professeurs s'en émurent, le conseil académique se réunit et, à l'unanimité de ses membres, résolut de prendre des mesures énergiques pour faire rentrer les chefs du mouvement dans l'ombre, le silence et le mystère.

Le Cercle fut bruyamment dissous, mais les *Lézards* défunts se transformèrent aussitôt en *Quétards* et allèrent établir leur quartier-général rue Bodenbroeck, au *Palais-Royal*, que dirigeait Tutur Quitelier.

Là, se voyaient chaque jour, Urbain, dit le Borain, Bernus, Pousset, Maton, dit Patapon, Thiriard, Gaspard, Martha, Burton, Zéphyre Grégoire, Rorcourt, dit Fonfonse, Bouton, les deux Guillaume, Moreau, Charles Duvivier, Jacminot, Ernest Vermeulen, Lefebvre, Emmanuel Dieu, Philippe Harmignies, Jules Bourgeois, etc., etc.

Pour faire partie des *Quétards*, il fallait, au préalable, subir une foule d'épreuves, dont le frère Brosse et le frère Horrible étaient les sacrés ordonnateurs.

Après l'initiation et le baptême, le nouveau était introduit dans la *Grande Crocodilie des Quétards*, et avait le devoir d'offrir tournées sur tournées aux frères aînés.

Bon nombre se rappelleront encore la fameuse initiation du frère Tyran, aujourd'hui grave notaire à Marchienne-au-Pont, qui se termina par une guindaille monstre que le Borain commanda, monté sur les épaules de la statue du général Belliard.

Les guindailles des *Quétards* étaient réputées par leur originalité. Martha les commandait à pied, Fonfonse les ordonnait à cheval. Alors, au cri de : « Les guindailleurs à cheval ! », la bande démoniaque s'emparait des chaises du cabaret et manœuvrait dans l'établissement jusqu'à extinction de forces ou bris complet du matériel.

Au Palais-Royal les *Quétards* se rencontraient avec l'avocat Molitor, l'avocat Picard, père d'Edmond, le docteur Dupont et le gros Borsary de la Monnaie, qui, plus d'une fois entraînés par leurs jeunes camarades, couraient dans le cabaret à cheval ! à cheval ! ! à cheval ! ! !

Et gare au baes grincheux ! On allait chercher des pintes de faro dans un établissement voisin, pour aller les vider chez le chicaneur. Le baes faisait un nez hyacinthesque, mais profitait de la leçon.

*
* *

A côté de ce cercle il y avait encore l'*Union des Étudiants;* président, Jules Bara; vice-président, Adolphe Canler; Vermeulen, Brouwet, Vandamme, devenus tous trois notaires; Delapierre, devenu dentiste, en étaient membres.

Local : le *Cornet*, Marché-aux-Fromages.

C'est là qu'il y eut un jour un banquet fameux, dont le menu était exclusivement composé de requin, festin de Lapon, dont plus d'un estomac fut longtemps incommodé. La carcasse du squale se trouve aujourd'hui dans les collections de l'Université.

Deux ans plus tard, la Société dans laquelle nous rencontrons Jules Franqui et Fritz Jottrand, transporta ses pénates *au Renard*, Grand'Place.

Ce fut son dernier déménagement, la dêche l'ayant tuée.

*
* *

Au commencement de l'année scolaire 1861-62, les étudiants qui, à la dernière grande fête de Liège, y avaient vu fonctionner la Société présidée par Victor Arnould, éprouvèrent de nouveau le besoin de reconstituer un cercle. Il fut fondé derechef sous le nom de l'*Union des Étudiants*, par Alphonse Rousselle et Alfred Martha, qui en devinrent président et vice-président.

L'*Union* s'établit impasse du Doyen, à la Cantersteen.

Ce fut, avant tout, une remarquable collection de « zwanzeurs », dont plus d'un des boutiquiers des environs a dû garder un horrible souvenir.

Martha, chef suprême des guindailles, le gros Duvivier, qui buvait cinquante verres de faro et dont le poing pouvait assommer un bœuf; Van Havre, dit le Baron, ripailleur rabelaisien, qui arrivait à l'Université en équipage à deux chevaux avec laquais galonnés et gentes damoiselles ; Magnette, dit le frère Triangle, parce qu'il passa une année de sa belle jeunesse à faire la navette entre le *Trou*, l'*Aigle impérial* et le local de la Société, triangle dont pendant un an il ne sortit pas, se contentant de voir l'Université du *Trou*; le frère Cheval; le frère Chariot; le frère Automédon ; Mackintosh, mort médecin dans un village namurois; Lejeune, dit frère Nasal, pour lequel l'on avait composé des cantates exécutées dans les grandes circonstances et qui toutes étaient de ce goût-ci :

Vous avez, Riflandouille, une chose nasale
D'un dessin fort correct, sonore et musicale.
Cet appendice étrange, auprès de la beauté
Vous est, n'en doutons pas, de quelque utilité.
Pourtant, si l'on vous dit que c'est beau, l'on vous trompe,
C'est trop long pour un nez, trop court pour une trompe.

Léon Dommartin, qui pour annoncer aux populations la buse dont l'avait gratifié le jury, digne récompense de ses veilles dans les cabarets et de ses études comparées sur les liquides, s'accrocha, le diable sait comme, aux conduites d'eau, aux fenêtres du local et parvint ainsi jusque sur le toit d'où il débita aux camarades rassemblés un discours funambulesque; Georges Neyt, aujourd'hui ministre de Belgique au Japon; Drion; Megnars, dit le Cousse; Dansaert, qui débitait des chansonnettes au poivre de Cayenne; Fonfonse Rorcourt, étudiant perpétuel; tous ces types, surnommés les *Rossards*, étaient à la tête de la Société et conduisaient la ronde folle à laquelle, bon gré mal gré, participèrent plus d'une fois les *bloqueurs* tels que Buls, Charles Tardieu, Féron, Robert, Van Goidsnoven, Jottrand, Hauman, Lucien Jamar, Faider, De Gand, De Frise, Lezaack, de Brouckère, Arthur de Franquen, Madier de Montjau, Hippolyte Delecosse, Lepoutre, Pierre Splingard, Georges Janson, César De Paepe, Graux, Pierard, le notaire disparu à Gênes, Charbonnier, Vanderkindere, Alphonse Willems, Hector Denis, Dedeyn, Bidart, De Saint-Moulin, Albert Dubois, Guillaume De Greef, Giroul, Dolez, etc., etc.

*
* *

Un des personnages les plus importants des *Rossards* fut Rachel, un superbe boule-terrier, appartenant à Martha, qui fut élevé à la dignité de chien d'honneur du groupe.

Rachel, — terreur des chats du quartier, noceuse intrépide, roulure de premier ordre, buvant du faro comme Duvivier, se pochardant comme le frère Triangle et professant pour la police une haine aussi corse que légitime — avait sa place dans chacune des réunions des *Rossards*. Elle était chargée notamment, au moment où s'ouvrait la séance, d'aller quérir les frères absents dans les bouchons voisins.

C'était un type connu de toute l'Université, et qui jamais ne toléra la caresse d'un Philistin.

L'attachement des *Rossards* pour leur membre d'honneur était proverbial et ils en donnèrent un jour une preuve éclatante.

L'horrible dêche s'était implacablement abattue sur le groupe; gargottiers et cabaretiers refusaient tout crédit, le clou avait donné l'hospitalité à la dernière épingle de cravate et l'on ne savait plus de quoi faire monnaie, lorsqu'un Anglais offrit d'acheter Rachel deux cents francs.

Fortune inespérée! Le marché fut conclu immédiatement, car l'on savait bien que Rachel reviendrait au gîte, plantant là son Anglais, lorsque celui-ci qui avait déjà mis deux beaux billets de banque sur la table, annonça son

départ le soir même pour Anvers, d'où il devait s'embarquer pour l'Angleterre.

Rachel au pays du gin ! Ne plus jamais guindailler avec elle. Ah ! non, mille fois non !

Les *Rossards*, secoués d'un frisson d'horreur, se levèrent comme un seul homme et rendirent les deux cents francs à l'Anglais tout interdit, qui fut, incontinent, flanqué à la porte.

Peu maintenant importait la dêche, puisque c'était pour Rachel qu'allaient souffrir les *Rossards*.

Vint un temps où cette camarade des bons et mauvais jours se rangea, elle eut une vieillesse heureuse, mourut entourée de soins et d'honneurs, et, depuis, Martha — pardon, monsieur le Député Permanent, — donna le nom de Rachel aux successeurs de la défunte afin de perpétuer le souvenir aimé de l'ancienne étudiante.

(*A continuer.*) F. R.

AIRS DE FLUTE

I

LAVAGE

A Celle du 21 septembre.

C'est déjà fini, chère belle,
Rien qu'une fois.... C'était si bon !
Je n'aurai goûté qu'un bonbon
De la bonbonnière en dentelle.

Mais j'ai conservé son parfum
Dans un mouchoir donné par elle ;
C'est doux comme une tourterelle,
Mais c'est triste, l'amour défunt !

La fine senteur s'évapore
Tout doucement, tout tendrement,
Ainsi qu'un sourire d'amant
Que le mot d'adieu décolore.

Il ne restera rien demain
De l'odeur lente et paresseuse
Qu'un dernier bouquet dans la main
Profane de la blanchisseuse.

Ainsi se fondent nos amours
Aux flots bleus de l'eau savonnée
Pareilles à la loque à jours
Que la charmante m'a donnée !

II

COMPLAINTE POUR MARGOT

A Antoine Clesse.

Elle partit par les faubourgs
Mélancoliques, l'Adorable !
Lors je me mis devant ma table
En méditant des calembourgs.

Je rejetai cet exercice
Supérieur à celui d'aimer.
Je ne puis pas mieux exprimer
L'horreur de mon défunt caprice.

Aimer ! Aimer ! Être refait !
Souffrir de l'épine dorsale...
Oh ! la sottise colossale
Que nous commettons, en effet.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . (1)

Je vais mourir, le médecin
M'a dit que le ciel me réclame,

(1) Strophe révoltante. N. D. L. R.

O ma chérie, à toi cette âme
Dont tu fus le sombre vaccin.

Ne pleure pas trop sur ma tombe,
Cela te ferait mal aux yeux;
Fais-moi simplement tes adieux
Avant qu'en poussière je tombe.

Je pars triste, vieux, morne, seul,
Rejoindre le grand Malfilâtre;
Le feu va s'éteindre dans l'âtre,
Viens me coudre dans mon linceul.

Sais-tu coudre? Alors, viens, mignonne;
Entre en assourdissant tes pas,
Au Ciel la porte d'or rayonne;
Prends garde, ne me pique pas!

Ferme-moi les yeux, je regarde
Dans l'éternité désormais.
Margot! Margot que tant j'aimais,
Du paradis bleu je te garde.

Va, retourne par les faubourgs,
Où des yeux luisent dans les caves;
Les trottoirs te font des bonjours
Et les passants des offres graves.

III

VERS

POUR CELUI QUI ME RASE.

Fidèle en allée infidèle,
Chère au sourire exquis et doux,
Mon âme, comme une hirondelle,
Voltige, voltige vers vous.

Jolie en allée en jolie,
Cydalise que j'adorais,

Vers vous, ma folie en folie
S'en va sans cesse, et je voudrais,

Perfide en allée en perfide,
Me classer dans les faits-divers
Comme un monsieur qui fait des vers,
Au fond de l'eau calme et limpide.

∴

Je ris, mais quand je ris je pleure,
Je fais se tordre mes sanglots,
Et je vais confier aux flots
Mon triste secret tout à l'heure.

Tout à l'heure, j'irai voir si
Les poissons nagent avec grâce,
Et je nagerai sur leur trace,
Car je sais bien nager aussi.

Je leur chanterai des ballades
A la mode des décadents,
Mais les poissons sont si prudents,
Ils auront peur d'être malades!

Ils fuiront me laissant seulet,
Dans la vaste demeure humide,
Avec quelque nymphe timide,
Qui pleurera dans mon gilet.

SIEBEL.

MALDOROR [1]

Une famille entoure une lampe posée sur la table :

— Mon fils, donne-moi les ciseaux qui sont placés sur cette chaise.

— Ils n'y sont pas, mère.

— Va les chercher alors dans l'autre chambre. Te rappelles-tu cette époque, mon doux maître, où nous faisions des vœux, pour avoir un enfant, dans lequel nous renaîtrions une seconde fois, et qui serait le soutien de notre vieillesse?

— Je me la rappelle, et Dieu nous a exaucés. Nous n'avons pas à nous plaindre de notre lot sur cette terre. Chaque jour nous bénissons la Providence de ses bienfaits. Notre Édouard possède toutes les grâces de sa mère.

— Et les mâles qualités de son père.

— Voici les ciseaux, mère; je les ai enfin trouvés.

Il reprend son travail... Mais, quelqu'un s'est présenté à la porte d'entrée, et contemple, pendant quelques instants, le tableau qui s'offre à ses yeux :

— Que signifie ce spectacle! Il y a beaucoup de gens qui sont moins heureux que ceux-là. Quel est le raisonnement qu'ils se font pour aimer l'existence? Eloigne-toi, Maldoror, de ce foyer paisible; ta place n'est pas ici.

Il s'est retiré!

— Je ne sais comment cela se fait; mais, je sens les facultés humaines qui se livrent des combats dans mon cœur. Mon âme est inquiète, et sans savoir pourquoi; l'atmosphère est lourde.

— Femme, je ressens les mêmes impressions que toi; je tremble qu'il ne nous arrive quelque malheur. Ayons confiance en Dieu; en lui est le suprême espoir.

— Mère, je respire à peine; j'ai mal à la tête.

— Toi aussi, mon fils! Je vais te mouiller le front et les tempes avec du vinaigre.

— Non, bonne mère...

---

(1) Nous donnerons prochainement une étude sur le vicomte de Lautréamont.

Voyez, il appuie son corps sur le revers de la chaise, fatigué.

— Quelque chose se retourne en moi, que je ne saurais expliquer. Maintenant, le moindre objet me contrarie.

— Comme tu es pâle! La fin de cette veillée ne se passera pas sans que quelque événement funeste nous plonge tous les trois dans le lac du désespoir!

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Mon fils!

— Ah! mère!... j'ai peur!

— Dis-moi vite si tu souffres.

— Mère, je ne souffre pas... Je ne dis pas la vérité.

Le père ne revient pas de son étonnement :

— Voilà des cris que l'on entend quelquefois, dans le silence des nuits sans étoiles. Quoique nous entendions ces cris, néanmoins, celui qui les pousse n'est pas près d'ici; car, on peut entendre ces gémissements à trois lieues de distance, transportés par le vent d'une cité à une autre. On m'avait souvent parlé de ce phénomène; mais, je n'avais jamais eu l'occasion de juger par moi-même de sa véracité. Femme, tu me parlais de malheur; si malheur plus réel exista dans la longue spirale du temps, c'est le malheur de celui qui trouble maintenant le sommeil de ses semblables...

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Plût au ciel que sa naissance ne soit pas une calamité pour son pays, qui l'a repoussé de son sein. Il va de contrée en contrée, abhorré partout. Les uns disent qu'il est accablé d'une espèce de folie originelle, depuis son enfance. D'autres croient savoir qu'il est d'une cruauté extrême et instinctive, dont il a honte lui-même, et que ses parents en sont morts de douleur. Il y en a qui prétendent qu'on l'a flétri d'un surnom dans sa jeunesse; qu'il en est resté inconsolable le reste de son existence, parce que sa dignité blessée voyait là une preuve flagrante de la méchanceté des hommes, qui se montre aux premières années, pour augmenter ensuite. Ce surnom était *le vampire!...*

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Ils ajoutent que, les jours, les nuits, sans trève ni repos, des cauchemars horribles lui font le saigner le sang par la bouche et les oreilles; et que des spectres s'asseoient au chevet de son lit, et lui jettent à la face, poussés malgré eux par une force inconnue, tantôt d'une voix douce, tantôt d'une

voix pareille aux rugissements des combats, avec une persistance implacable, ce surnom toujours vivace, toujours hideux, et qui ne périra qu'avec l'univers. Quelques-uns même ont affirmé que l'amour l'a réduit dans cet état; ou que ces cris témoignent du repentir de quelque crime enseveli dans la nuit de son passé mystérieux. Mais le plus grand nombre pense qu'un incommensurable orgueil le torture, comme jadis Satan, et qu'il voudrait égaler Dieu...

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Mon fils, ce sont là des confidences exceptionnelles; je plains ton âge de les avoir entendues, et j'espère que tu n'imiteras jamais cet homme.

Parle, ô mon Edouard; réponds que tu n'imiteras jamais cet homme.

— O mère, bien-aimée, à qui je dois le jour, je te promets, si la sainte promesse d'un enfant a quelque valeur, de ne jamais imiter cet homme.

— C'est parfait, mon fils; il faut obéir à sa mère, en quoi que ce soit.

On n'entend plus les gémissements.

— Femme, as-tu fini ton travail?

— Il me manque quelques points à cette chemise, quoique nous ayons prolongé la veillée bien tard.

— Moi, aussi, je n'ai pas fini un chapitre commencé. Profitons des dernières lueurs de la lampe; car, il n'y a presque plus d'huile, et achevons chacun notre travail...

L'enfant s'est écrié :

— Si Dieu nous laisse vivre!

— Ange radieux, viens à moi; tu te promèneras dans la prairie, du matin jusqu'au soir; tu ne travailleras point. Mon palais magnifique est construit avec des murailles d'argent, des colonnes d'or et des portes de diamants. Tu te coucheras quand tu voudras, au son d'une musique céleste, sans faire ta prière. Quand, au matin, le soleil montrera ses rayons resplendissants et que l'alouette joyeuse emportera, avec elle, son cri, à perte de vue, dans les airs, tu pourras rester encore au lit, jusqu'à ce que cela te fatigue. Tu marcheras sur les tapis les plus précieux; tu seras constamment enveloppé dans une atmosphère composée des essences parfumées des fleurs les plus odorantes.

— Il est temps de reposer le corps et l'esprit. Lève-toi, mère de famille, sur tes chevilles musculeuses. Il est juste que tes doigts raidis abandonnent l'aiguille du travail exagéré. Les extrêmes n'ont rien de bon.

— Oh! que ton existence sera suave! Je te donnerai une bague enchantée; quand tu en retourneras le rubis, tu seras invisible, comme les princes, dans les contes de fées.

— Remets tes armes quotidiennes dans l'armoire protectrice, pendant que, de mon côté, j'arrange mes affaires.

— Quand tu le replaceras dans sa position ordinaire, tu reparaîtras tel que la nature t'a formé, ô jeune magicien. Cela, parce que je t'aime et que j'aspire à faire ton bonheur.

— Va-t'en, qui que tu sois ; ne me prends pas par les épaules.

— Mon fils, ne t'endors point, bercé par les rêves de l'enfance : la prière en commun n'est pas commencée et tes habits ne sont pas encore soigneusement placés sur une chaise... A genoux ! *Eternel créateur de l'univers, tu montres ta bonté inépuisable jusque dans les plus petites choses.*

— Tu n'aimes donc pas les ruisseaux limpides, où glissent des milliers de petits poissons, rouges, bleus et argentés ? Tu les prendras avec un filet si beau, qu'il les attirera de lui-même, jusqu'à ce qu'il soit rempli. De la surface, tu verras des cailloux luisants, plus polis que le marbre.

— Mère, vois ces griffes ; je me méfie de lui ; mais ma conscience est calme, car je n'ai rien à me reprocher.

— *Tu nous vois, prosternés à tes pieds, accablés du sentiment de ta grandeur. Si quelque pensée orgueilleuse s'insinue dans notre imagination, nous la rejetons aussitôt avec la salive du dédain et nous t'en faisons le sacrifice irrémissible.*

— Tu t'y baigneras avec de petites filles, qui t'enlaceront de leurs bras. Une fois sortis du bain, elles te tresseront des couronnes de roses et d'œillets. Elles auront des ailes transparentes de papillon et des cheveux d'une longueur ondulée, qui flottent autour de la gentillesse de leur front.

— Quand même ton palais serait plus beau que le cristal, je ne sortirais pas de cette maison pour te suivre. Je crois que tu n'es qu'un imposteur, puisque tu me parles si doucement, de crainte de te faire entendre. Abandonner ses parents est une mauvaise action. Ce n'est pas moi qui serais fils ingrat. Quant à tes petites filles, elles ne sont pas si belles que les yeux de ma mère.

— *Toute notre vie s'est épuisée dans les cantiques de ta gloire. Tels nous avons été jusqu'ici, tels nous serons, jusqu'au moment où nous recevrons de toi l'ordre de quitter cette terre.*

— Elles t'obéiront à ton moindre signe et ne songeront qu'à te plaire. Si tu désires l'oiseau qui ne se repose jamais, elles te l'apporteront. Si tu désires la voiture de neige, qui transporte au soleil en un clin d'œil, elles te l'apporteront. Que ne t'apporteraient-elles pas ! Elles t'apporteraient même le cerf-volant, grand comme une tour, qu'on a caché dans la lune, et à la queue duquel sont suspendus, par des liens de soie, des oiseaux de toute espèce. Fais attention à toi... écoute mes conseils.

— Fais ce que tu voudras ; je ne veux pas interrompre la prière, pour appeler au secours. Quoique ton corps s'évapore, quand je veux l'écarter, sache que je ne te crains pas.

— *Devant toi, rien n'est grand, si ce n'est la flamme exhalée d'un cœur pur.*

— Réfléchis à ce que je t'ai dit, si tu ne veux pas t'en repentir.

— *Père céleste, conjure, conjure les malheurs qui peuvent fondre sur notre famille.*

— Tu ne veux donc pas te retirer, mauvais esprit ?

— *Conserve cette épouse chérie, qui m'a consolé dans mes découragements...*

— Puisque tu me refuses, je te ferai pleurer et grincer des dents comme un pendu.

— *Et ce fils aimant, dont les chastes lèvres s'entr'ouvrent à peine aux baisers de l'aurore de vie.*

— Mère, il m'étrangle... Père, secourez-moi... Je ne puis plus respirer... Votre bénédiction !

Un cri d'ironie immense s'est élevé dans les airs. Voyez comme les aigles, étourdis, tombent du haut des nuages, en roulant sur eux-mêmes, littéralement foudroyés par la colonne d'air.

— Son cœur ne bat plus... Et celle-ci est morte, en même temps que le fruit de ses entrailles, fruit que je ne reconnais plus, tant il est défiguré... Mon épouse !... Mon fils !... Je me rappelle un temps lointain où je fus époux et père.

Il s'était dit, devant le tableau qui s'offrit à ses yeux, qu'il ne supporterait pas cette injustice. S'il est efficace, le pouvoir que lui ont accordé les esprits infernaux, ou plutôt qu'il tire de lui-même, cet enfant, avant que la nuit s'écoule, ne devait plus être.

Vicomte DE LAUTRÉAMONT.

SONNET A LA NUIT

A G. EEKHOUD ET A. GIRAUD.

Rafraîchis de ton ombre, ô Nuit, mon cœur qui brûle ;
Descends, Nuit pacifique, en mon cœur anxieux :
Mets sur mon front, comme un baiser, ton crépuscule
Et fais tomber en moi le silence des cieux.

O Nuit, vivante Nuit, je te sens pleine d'âmes :
Ton soupir n'est-il pas une voix d'au delà?
L'astre, nous regardant de ses pensives flammes,
N'est-il pas un œil cher que la mort nous voila ?

Sois-moi, Nuit endormeuse, oubli, repos de vivre!
Comme le souvenir, ta tristesse m'enivre
D'un bonheur qui me fait suavement souffrir ;

Et mon cœur te salue, en ton faste mystique,
Quand là-bas je vois choir le soleil despotique
Et sur l'argent des eaux l'or du couchant mourir.

EMILE VAN ARENBERGH.

PLUS DE MÉDAILLES

Plus de médailles, plus de jurys, plus de récompenses officielles; l'Art libre, hors de l'Etat, voilà le cri poussé de toutes parts depuis l'apparition de la burlesque liste des récompenses accordées aux exposants du Salon d'Anvers.

Assimiler l'artiste à ce bœuf gras que l'on promène par les rues chargé de reliques régionales, au gamin qui sera sans encombre arrivé au faîte du mât de cocagne savonné, au cheval perfectionné qui dans une course aura dépassé les autres d'une encolure, c'est diminuer, amoindrir et méconnaître son rôle.

La sanction d'un jury n'a pas de valeur; elle est nulle devant l'opinion publique, qui seule est juge. Où recrute-t-on les hommes qui sont appelés à faire cette distribution de prix? Qui les nomme? Un ministre des Beaux-Arts aidé du directeur du bureau et de quelques scribes; on dresse la liste en choisissant, pour faire majorité, des peintres estampillés et garantis par le gouvernement, qu'on les nomme, De Vriendt, Ducaju, Verlat ou Slingeneyer.

Pour céder en apparence aux prostestations prévues, MM. les ronds de cuir panachent la liste de noms sérieux reconnus par le public, puis leur rôle cesse, ils n'ont plus qu'à ôter leurs manches de lustrine et à se reposer.

Le jour solennel arrive; le jury se réunit et opère; on médaille à mort,

mais c'est la majorité qui médaille et les prix vont aux diplomates qui ont des protections, aux jeunes recrues de l'art officiel ou aux jurés eux-mêmes! Quelqu'un de la minorité élève la voix, proteste, s'indigne. Parfaitement, on va le satisfaire. En échange de Bouguereau, de Van der Ouderaa (du jury), de Moreau de Tours, de Makoffski, nous vous accordons Jef Lambeaux; si vous ne hurlez pas contre Nono, Kemer, Verstraete, Cordonnier, Norman, si vous êtes bien sage et que vous vous taisez, on vous concèdera Stobbaerts... Echange, en un mot, mais échange de dupe où ce qui est juste est honteusement berné.

Quelqu'un a lancé cet original paradoxe :

« Vous voulez supprimer les médailles. Prenez garde. Vous allez supprimer l'injustice, c'est-à-dire une des conditions de la gloire. De combien de maîtres l'injustice des jurys d'admission comme de récompense, n'a-t-elle pas servi la renommée? Rousseau, Millet, Courbet, Manet lui-même. Que serait Manet sans la persécution? Plus de médaille, plus d'injustice. Plus de persécution, plus de réclame. Les adversaires des médailles en devraient souhaiter le maintien, afin de se réserver les joies et les bénéfices de la protestation. »

C'est un peu comme si l'on voulait retablir l'Inquisition sous prétexte qu'elle a fait des martyrs. Ce n'est pas l'injustice qui a fait la renommée des grands maîtres, c'est leur œuvre. Il se peut que l'artiste soit méconnu du public même et plus tard couronné de gloire; c'est, alors, qu'il a devancé son époque, mis le pied dans les formules chères à la foule et travaillé comme sentent les autres. C'est là, aujourd'hui surtout, une exception. La critique, qui n'est qu'un écho, a marché comme toutes choses, et la race des incompris se perd; mais fût-elle innombrable encore, ce n'est pas l'institution des jurys qui la ferait disparaître.

Les Dubois et les Agneessens n'ont pas eu a porter à l'épaule le stigmate officiel; ils n'en sont pas moins entrés tout vivants dans la gloire. Les Slingeneyer et les De Vriendt sont chargés de reliques; en sont-ils moins des ânes?

Plus de médailles qui ne prouvent rien, plus de jurys qui ne jugent rien, plus de récompenses qui se trompent de porte et frappent aux maisons vides.

Les artistes belges ont droit à la liberté sans laquelle ils étouffent ; pour l'obtenir, ils ont à renier l'Etat en constituant une corporation, un syndicat où tous aient accès.

Ils n'auront pas à se juger, mais à se soutenir. De même que les sociétés ouvrières défendent l'intérêt de tous et de chacun, comme une grande

famille dont tous les membres sont solidaires, ainsi les artistes se tiendraient les coudes, stimulés non par les ronds de vermeil à quelque effigie solennelle, mais par le besoin de faire mieux toujours. Nous avons vu mourir misérablement des peintres de haut talent comme Fontaine et comme Pantazis ; s'il y avait eu la caisse de secours alimentée par tout ce qui en Belgique tient la brosse ou l'ébauchoir, peut-être ces hommes de la grande école ne seraient-ils pas tombés raides au bord de leur route.

Plus d'académies où l'on tombe de Verlat en Siret et de Fraikin en de Keyser, où l'on mange en dissertations oiseuses, en décisions folâtres, des sommes fabuleuses.

Plus de prix de Rome qui obligent l'artiste à émigrer sous un ciel, admirable il est vrai, mais qui fait dévier sa vision de son but et de son origine, pour la forcer à « s'exotiquer » sans profit.

Qu'il s'établisse de vastes expositions permanentes où l'artiste soit maître de sa place et puisse y aller enfoncer son clou et pendre sa toile.

Si l'Etat, pour décorer ses musées et ses monuments, a besoin des artistes, il s'adressera à la corporation qui décidera lesquels sont les plus aptes au travail que l'on réclame, et à quel prix ils peuvent évaluer leurs services.

Et si, comme dans certaines sociétés, il y a des sarrasins, les syndicats et la presse s'uniront pour les enterrer dans le mépris et dans le silence.

Et aussi longtemps que cela ne sera pas fait, qu'une violente réaction n'aura pas émietté le régime de protectionnisme et d'iniquité dont on vient encore de voir les déplorables et humiliantes conséquences, les artistes continueront à souffrir dans leur vie matérielle comme dans leur légitime orgueil.

M. W.

DEMI-DEUIL

A Guesviller.

La nuit voluptueuse et triste, par degrés,
Descend les escaliers du ciel. Le jour se sauve,
Posant son pied furtif sur les toits mordorés.

Des nuages lilas fleurissent dans l'air mauve
Qui palpite au dessus des côteaux violets,
Et le vent recueilli prend des senteurs d'alcôve.

La glycine en festons grimpe autour des volets;
Les saules, prosternés dans leurs branches pieuses,
Sont des bouquets vivants de cris et de sifflets,

La jacinthe, l'iris, les pâles scabieuses
Mêlent leurs tons mêlés de joie et de chagrin;
Les cyprès sont des nids pleins de chansons rieuses.

Et svelte, toute droite, au bord du boulingrin,
Regardant d'un œil doux les lilas et les chênes
Bleuir et rougeoyer dans un brouillard serein,

La veuve en demi-deuil rêve aux amours prochaines.

EDMOND HARAUCOURT.

NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE [1]

VI

LA GRAND' ROUTE

La grand'route appartient aux « trimardeurs; elle est le trait d'union tracé entre les grands centres de misère.

Avant les mois troubles, à l'époque où commence à chômer le travail; où s'ouvrent les bals et se ferment les ateliers, la grande ville s'endort et la grand'route se peuple. L'automne est la saison des routiers. Après trois mois de repos aux rayons de soleil, le rôdeur

Ayant loupé
Tout l'été

songe qu'il va falloir reprendre la besace. Les dernières flambes d'août ont jauni les blés qui bientôt vont tomber sous la faucille du moissonneur; septembre approche, et avec lui commencent les vendanges. Alors, le routier prend le chemin du Midi, après avoir coupé dans la haie encore verte,

---

(1) Nous continuons aujourd'hui, pour ne plus l'interrompre, la publication des *Nouvelles de la grand'route*, dont nous possédons le manuscrit complet. Nos lecteurs se souviennent des cinq premières de ces nouvelles, qu'ils retrouveront dans la collection de la *Jeune Belgique* : I. *La Rousse* (tome I). — II. *Le Saltimbanque*. — III. *La Saint Lundi* (tome II). — IV. *L'Automne*. — V. *Rabelais* (tome III).

le bâton noueux qui doit soutenir sur son épaule le mince bagage du voyageur piéton. Il part, joyeux, voyant au loin de larges côteaux en pente douce où les ceps, serrés autour des échalas pourris, courbent leurs branches feuillues sous le poids des grappes blondes et noires ; il part, ayant la perspective de champs immenses, couverts d'épis brûlés que les âpres souffles du vent ont courbés et ondulés comme les flots d'une mer.

Les villages passent ; puis les villes. Le routier a fixé son trajet : dix lieues par jour. A midi, il dîne de quelques pommes, cueillies en fraude sur la lisière d'un verger ; le soir, il couche sous une meule, s'il n'a pas de papiers en règle ; s'il en a, au violon de la gendarmerie.

A l'intersection des grandes voies, les routiers se joignent et vont par bandes : le nombre enhardit. On se communique ses intentions et ses espérances.

Celui-ci va en Sologne, chez le fermier pour lequel il a moissonné l'an passé ; celui-là gagne le Beaujolais pour faire la vendage ; il tâchera ensuite de s'embaucher dans une fabrique, à Lyon, pour y passer l'hiver ; un troisième veut aller dans la Suisse française, où l'on est toujours bien vu, assure-t-il ; un autre retourne au pays, dans le Forez ; il a encore de la famille là-bas, « des culs-terreux qui ont du foin dans leurs bottes. »

Et la troupe avance. Un matin, aux pâles rayons d'un soleil malade, des passants suivis d'une charrette se dirigent, instruments aratoires sous le bras, du côté des vignobles. Alors le chef de la bande se détache, et va demander si l'on a besoin du monde pour la vendange. Car la bande a ordinairement un chef ; celui-ci ne s'est point nommé lui-même ; mais on l'a reconnu d'un accord tacite. C'est un petit vieux, à barbe grise, à peau crasseuse, comme on en rencontre parfois en correctionnelle ; ce vieux, souvent aux prises avec la police, est un honnête homme ; jamais il n'a volé autre chose que des fruits pour se nourrir ; jamais il n'a assassiné que des chats, pour la même raison ; pourtant, il a sur son compte une vingtaine d'années de prison pour mendicité et vagabondage. Il connaît toutes les histoires du dépôt de la préfecture ; il sait des chansons obscènes qu'il a apprises ici et là ; il a *trimardé* sur tous les chemins et par tous les temps ; il connaît des châteaux dont les propriétaires donnent dix sous aux voyageurs, et les fermiers qui logent les trimardeurs dans leurs granges ; il sait combien il faut de jours pour aller d'Orléans à Perpignan ; et reconnaît à trois cents mètres, en temps de brume, la coiffure bizarre d'un gendarme. C'est un véritable routier.

Cependant, à certaine époque, les voyageurs se sont séparés ; les collines et les plaines se sont couvertes de travailleurs et de bruits. Moissons et vendanges ont rendue déserte la grand'route.

*
* *

Au printemps la bohême artiste et banquiste occupe seule les chemins. Les foires sur les places publiques, les bals champêtres, les concerts en plein vent, se multiplient aux champs et dans les petites villes; c'est la grande saison des bateleurs et des artistes populaires. Les lourds véhicules badigeonnés d'ocre roulent sur le gravier des routes, chargés de tréteaux, de toiles peintes et d'objets de formes étranges. Les musiciens ambulants, instruments sous le bras, chaussures vagues aux pieds, et chapeau problématique sur la tête, gravissent les côtes ardues et descendent les pentes à pic, ventres légers de nourriture et cœurs lourds d'espérances, humant à droite et à gauche un bon vent de recette douteuse. Souvent, isolée et pénible à voir, une famille de saltimbanques chargée à dos de la tente et des pieux indispensables, marche seule par étapes, chétive et défaite, les yeux écarquillés à découvrir au loin le but du voyage. La somnambule, le géant, le bâtoniste, et l'enfant à deux têtes se montrent aux regards ébahis du villageois, porteurs de leur futur logis de chanvre barbouillé. Souvent aussi, quelque pauvre hère de chanteur nomade s'arrête un instant au seuil d'une masure, et demande d'un air timide, le chemin pour se rendre à la ville prochaine.

Comme pour les francs-routiers, l'hiver sera pour tous ces gens le signal du retour. Heureux ceux qui s'en reviendront contents de leur voyage : leur nombre en sera bien petit, hélas!

*
* *

A la mi-novembre, quand le ciel est bien gris et la terre bien blanche, reviennent bateleurs et trimardeurs.

C'est alors qu'il faut y jeter un coup-d'œil sur cette grand'route désolée; c'est alors qu'il faut gratter de l'ongle, sur les carreaux, le givre qui s'y est figé, et regarder, de l'aube à la nuit close, du soir au matin, le spectacle doublement terrible de l'hiver et de la misère.

Pieds nus et corps engourdis, faces hâves et costumes équivoques, les routiers marchent, tête basse, unis entre eux par un trémolo d'ensemble qui effraie ou apitoie. Moissonneurs et vendangeurs des mois passés, ils n'ont plus maintenant l'espoir et le soleil qui les accompagnaient à leur départ; tristes, taciturnes, ils reviennent à présent, n'osant donner un regret à leur voyage infructueux et à leurs illusions perdues; ils sont las de leur course, et ne recommenceront plus, — jusqu'à l'an prochain, — s'ils ne roulent en route, exténués et transis, dans l'une des ornières du chemin.

On se souvient alors des conseils que donnait en allant le vieux trimardeur ; les fermes ruissellent de feux et de lumières : on y va mendier une nuit d'hospitalité, sur les bottes de foin dont les granges sont pleines. Les habitations bourgeoises laissent fuir des tressauts de musiques : on y va tendre la main.

Et dans cette sombre débâcle la gendarmerie fait son œuvre. A l'ombre les banquistes et les rôdeurs, les moissonneurs et les artistes populaires ! à l'ombre les mendiants et les vagabonds !

Et tandis que les prisons se gavent, la grand'route se dépeuple.

De même chaque année.

*
* *

Oh ! si la route est la patrie du rôdeur, combien en avons-nous connus de ces rôdeurs d'un jour, ouvriers hier, demain vagabonds, qu'une fatalité entraînait sur cette grand'route féconde en drames ignorés ! Combien d'artistes et de poètes ont arpenté ces côtes et ces versants interminables, allant chercher dans un éloignement brumeux la poésie et le pain comme Homère, ou bien le pays et l'amour, comme Moreau !

MARIUS RÉTY.

LE MIROIR

A CATULLE MENDÈS.

Bercée au sanglot vague et rythmique des eaux
Pleurant dans les bassins du cou svelte des cygnes,
Tandis que s'alanguit le chant d'or des oiseaux,

L'Adorable sourit en ses blancheurs insignes. —
Sont tirés les verrous sous les grands rideaux lourds
Et la chambre commise aux sévères consignes.

Par l'azur du plafond voltigent des amours.
Des faunes sont mêlés aux nymphes des tentures ;
Le divan, le tapis sont de rouge velours.

En face, ménagé sous l'or plein des sculptures,
Un grand miroir concave imprime dans son tain
La multiplicité perverse des postures.

L'eau perle et lustre encor ses hanches de satin.
L'incarnat de sa chair sous les flammes s'irise.
Elle cambre sa croupe, et ses yeux au lointain

S'enivrent du tableau qui l'obsède et la grise.
Les oiseaux ont cessé leur chant d'or. Les bassins
Endorment leur sanglot. — Mais quel rêve l'a prise?

Quel désir a scandé le rythme de ses seins? —
Devant le grand miroir hanté de rondeurs roses
L'Adorable s'étend au milieu des coussins...

Et reprend le chœur d'or des oiseaux amoroses.

RAOUL RUSSEL

ESSAIS DE PATHOSJOLI CONTEMPORAIN [1]

LES ESTHÊTARDS

PREMIER ARTICLE

Il y avait une fois un mystificateur de beaucoup d'esprit, qui s'appelait Henry Beauclerc.

DEUXIÈME ARTICLE

Et un autre mystificateur, Gabriel Vicaire, qui avait aussi beaucoup d'esprit.

TROISIÈME ARTICLE

Si bien que l'on pouvait dire de chacun d'eux qu'il avait plus d'esprit que l'autre.

QUATRIÈME ARTICLE

Ils firent une excursion à Suresnes, où ils procréèrent artificiellement, d'après les règles nouvelles, le poète Adoré Floupette,

CINQUIÈME ARTICLE

Sous le nom duquel ils publièrent une série de parodies de Stéphane Mallarmé et de Paul Verlaine : *les Déliquescences*.

---

(1) Voir les numéros de l'*Art moderne* du 19 et du 26 juillet, du 2, du 9, du 16, du 23 et du 30 août, du 6 et du 13 septembre 1885.

SIXIÈME ARTICLE

Paris s'amusa du livricule pendant vingt-quatre heures, Stéphane Mallarmé pendant quarante-huit.

SEPTIÈME ARTICLE

Et Paul Verlaine ne le lut pas, parce qu'il était trop occupé.

HUITIÈME ARTICLE

Personne d'ailleurs ne prit *les Déliquescences* au sérieux, et Paris se les rappelle à peu près autant que les Capitulaires de Charlemagne.

NEUVIÈME ARTICLE

Personne ne les prit au sérieux, sauf mon oncle le jurisconsulte,

DIXIÈME ARTICLE

Qui avait été piqué par la mouche du coche,

ONZIÈME ARTICLE

Et qui, furieux de voir qu'on ne dirige pas la *Jeune Belgique* comme un cabinet de chicaneau,

DOUZIÈME ARTICLE

Voulut profiter des *Déliquescences* pour faire d'une très petite pierre une douzaine d'incontestables pavés d'ours.

TREIZIÈME ARTICLE

C'est ainsi que mon oncle le jurisconsulte entreprit, dans l'*Art moderne* resté sans défense depuis la retraite de MM. Robert et Arnould, des *Essais de Pathologie contemporaine.*

QUATORZIÈME ARTICLE

Le premier essai était consacré aux Déliquescents. Il se composait de citations d'Adoré Floupette et de Marius Tapora. Il était assez amusant. On reconnaissait d'ailleurs mon oncle le jurisconsulte à sa manière d'agencer les citations.

QUINZIÈME ARTICLE

Le deuxième essai émanait presque tout entier de mon oncle le jurisconsulte. Il y était proclamé qu'il existe deux sortes de Décadents, les bons Décadents, et les mauvais Décadents. Le troisième essai ne disait rien, et le quatrième récapitulait ce qui avait été dit dans le troisième. Le cinquième essai s'occupait des Incohérents. Après avoir cité, avec antiphémie, des strophes de Verlaine et un sonnet de Mallarmé, ainsi qu'une pièce de Georges Khnopff, mon oncle le jurisconsulte concluait ainsi : il y a de bons Incohérents, mais il y en a aussi de mauvais. Le sixième essai ne disait rien, et le septième expliquait laborieusement le sixième.

SEIZIÈME ARTICLE

Entretemps, on riait beaucoup à Bruxelles. Mon oncle le jurisconsulte se trompa sur la signification de cette hilarité, et continua.

DIX-SEPTIÈME ARTICLE

Le huitième essai complimentait Georges Khnopff, non pas d'avoir écrit de beaux vers, mais d'avoir inventé une prosodie nouvelle en rimant des pièces en vers féminins. Ronsard et les poètes de la Pléïade, étourdis par cette science imposante, négligèrent d'envoyer un droit de réponse à l'*Art moderne*. Le neuvième essai, intitulé les *Verbolâtres*, citait une belle page de Taine. Le dixième remarquait qu'il y a de bons Verbolâtres et de mauvais Verbolâtres.

DIX-HUITIÈME ARTICLE

Le onzième essai avouait « que les jeunes artistes belges seraient loués davantage pour leur art s'ils pouvaient l'être davantage pour leur caractère ». Le douzième s'intéressait quelque peu aux Symbolistes. Mon oncle le jurisconsulte, — celui-là même qui nous conjurait naguère d'abandonner tout symbolisme pour observer la réalité immédiate — y démontrait que le symbolisme est le principe de tout art vraiment supérieur. Et il partait de là pour prétendre qu'il y a de bons Symbolistes, mais qu'il y en a aussi de mauvais.

DIX-NEUVIÈME ARTICLE

Dire de toutes les théories d'art qu'elles sont à la fois bonnes et mauvaises est une méthode qui, à force d'être appliquée, finit par dégager une puissante unité d'ensemble.

VINGTIÈME ARTICLE

La roue d'une voiture lancée à fond de train tourne si vite qu'elle semble immobile. Mon oncle le jurisconsulte est une jolie roue de voiture. La cinquième.

VINGT-ET-UNIÈME ARTICLE

Dans son treizième essai, mon oncle le jurisconsulte expliquait les *Tœnias* de Floupette. On n'a jamais su ce que Henry Beauclerc et Gabriel Vicaire ont pensé des explications de ce critique. Dans son quatorzième essai, et dans les suivants, dont il serait téméraire de vouloir déterminer le nombre, mon oncle le jurisconsulte se lamentait solennellement devant la plaisante *Oraison du soir*, d'Arthur Rimbaud, et devant une fantaisie ironique de Verlaine, tirée des *Vers à la manière de plusieurs*. Il finissait par se consoler en pensant qu'il y a des gens qui se portent mal et d'autres qui se portent bien. Dans son quinzième essai, après avoir rangé Mallarmé et Verlaine dans la catégorie des malades, mon oncle le jurisconsulte finissait par s'apercevoir que ces poètes sont aussi des bien portants. Et enfin, bouquet de ce feu d'artifice antiphémique, il reconnaissait, dans une note

déposée au pied d'une lettre de Georges Khnopff, que le sonnet de Mallarmé : *A celle qui est tranquille* est fort beau, mais qu'on n'en pourrait dire autant « des autres pièces du recueil *Jadis et Naguère*, dont il est extrait ». Extraire un sonnet de Mallarmé de *Jadis et Naguère*, un livre de Paul Verlaine, voilà une opération césarienne que seul furoncle le jurisconsulte pouvait réussir !

VINGT-DEUXIÈME ARTICLE

Et cependant, mon oncle le jurisconsulte n'était pas heureux. Un des nôtres, — cet âge est sans pitié ! — avait eu l'audace de le traiter successivement de garde civique et d'amateur.

VINGT-TROISIÈME ARTICLE

Sa digestion devenait pénible. Les tœnias qu'il avait niés venaient traîtreusement le persécuter. Et, dans la pénombre, sa clameur sombre faisait fleurir des chardons pleins de symbolisme ésotérique. Son âme était effroyablement verte, et c'était lui qui était le solitaire. Alors, mon oncle le jurisconsulte résolut de frapper un grand coup. Il invita un menuisier, et se mit à écrire des vers. Par un caprice, ou par toute autre raison de la même espèce, il appela ses sonnets *Czardas rimées*. Il en fit un gros paquet et le porta nuitamment à M. Charles-Henry de Tombeur, rédacteur en chef de la *Basoche*, — en se cachant sous le pseudonyme symbolique de Georges Bébiesko.

VINGT-QUATRIÈME ARTICLE

Nous n'avons pas la photographie de la rédaction de la *Basoche* à ce moment-là.

VINGT-CINQUIÈME ARTICLE

A peu près à la même époque, mon oncle le jurisconsulte publia dans son *Art moderne* un article très dangereux pour les rates sensibles. Il y affirmait que les vrais artistes sont ceux qui, étant avocats, médecins, notaires, officiers, négociants, pédicures, allumeurs de réverbères ou rois constitutionnels, écrivent des livres pendant leurs vacances, à leurs décades perdues, sans s'occuper des détails de forme et d'exécution. Il suffit d'avoir jeté un coup d'œil sur les nombreuses revues de jeunes pour connaître à fond le maniement du vers et de la rime. Les amateurs sont les vrais artistes. Mais comme le mot *amateur* a été exploité par nous, mon oncle le jurisconsulte proposait de le remplacer par le mot : *Esthète*. Il y a donc les trois échelons de l'échelle mystique : l'échelon de l'amateur, occupé naguère par feu le docteur Emile Valentin, l'échelon de l'artiste sans profession, que mon oncle le jurisconsulte consentirait à laisser à Barbey d'Aurevilly, à Cladel ou à Camille Lemonnier, puis, plus haut, beaucoup plus haut l'échelon de l'Esthète, que mon oncle le jurisconsulte se réserve pour son usage particulier.

VINGT-SIXIÈME ARTICLE

Va pour le vocable *Esthète!*

VINGT-SEPTIÈME ARTICLE

Ce qui nous amène à essayer une étude de pathosjoli sous ce titre général : *Les Esthêtards.*

VINGT-HUITIÈME ARTICLE

Prenons pour type de l'Esthêtard, ou si l'on veut, de l'Esthète, le poète madgyartmoderniste Georges Bébiesko. Cet esthète (de linotte), qui prêche aux autres l'art national, va généralement chercher ses inspirations hors de son terroir. Il fait de la critique... en Espagne, et des sonnets en Hongrie. Son style est étonnamment Kossuth. En sa qualité d'Esthète (ni queue), il augmente encore, comme en se jouant, les difficultés du sonnet. Il bâtit ses deux tercets, non pas sur trois rimes, comme dans le sonnet régulier, mais sur deux rimes bizarrement entrelacées :

Alors des sons de joie et des sons d'épouvante,
Des airs tantôt criards et tantôt adoucis
Entremêlent dans l'air leurs magiques lacis.

Puis soudain reprenant son allure rêvante,
Se laissant emporter au fil des noirs soucis,
S'achève en gémissant la Csarda dissolvante.

L'esthète (ânos), ou esthêtard, présente cette ressemblance avec Achille — la seule! — c'est qu'il est vulnérable à la cheville. Il rime à la sueur de son front des vers comme ceux-ci :

Sur le mode mineur un chant, d'abord furtif,
Puis farouche et strident, passe ainsi qu'une vague;
L'archet monte et descend, frappe, enveloppe. ÉLAGUE!...

Il est joli, même pour un esthète (de Flandre), cet archet qui élague! Et quand on pense que si le vers précédent n'avait point fini sur une *vague,* nous ne connaîtrions pas cet archet-là! Celui qui a dit du mal de la rime, périra par elle!

L'esthète (de pipe), préoccupé de quintessencier son vers le plus possible, y ajoute parfois quelques syllabes supplémentaires. Exemples :

....*Ce rôle* passionné, *d'une voix si brûlante....* (13 syllabes)
....*M'enveloppe en* bruissant *de son vol circulaire....* (13 syllabes).

Ces alexandrins magnifiques, où feue la reine Berthe a mis son pied, vont évidemment donner le signal d'une révolution prosodique. Avec cette poésie-là et le *Volapük*, le vingtième siècle peut dormir tranquille : il aura un art digne de lui!

L'esthète (de Turc) pratique aussi l'inversion :

....De tomber *épuisé je ne veux pas* l'affront!....
....*Quand* d'un être *que j'aime* un mot *jette la sonde....*

Allez au conseil de revision contempler les miliciens dont les doigts de

pied sont atteints de chevauchement, ils vous rappelleront les vers de Bébiesko !

Le rimeur madgyartmoderniste tombe parfois dans une espèce de naturalisme difficile à caractériser au moyen d'un seul adjectif. Il est anacréontique avec lourdeur : tel un iguanodon évoluant avec simplicité au milieu d'un service de Sèvres :

. . . . . *Et cet âcre* levain
Que distillent tes yeux, qui parfume ta hanche,
M'a brûlé comme un suc corrosif qui s'épanche !

C'est tout à fait galant, Rambouillet, Gentil-Bernard ! C'est même un peu Régence, mais Régence... de Tripoli ! On ne dit pas plus adorablement à une princesse, Cassandre, Hélène ou Marie, qu'elle a des yeux chassieux et des dessous.... de hercheuse ! Bien rimé, Esthète !

Ce n'est pas tout. Georges Bébiesko est un de ces poètes qui ont compris que le pléonasme est une force. Voici comment l'Esthète (de clou) exprime la crainte de voir s'expatrier sa dame :

....Le sort, te soumettant à ses règles barbares,
Sans moi peut t'exiler captive à l'étranger !....

T'exiler à l'étranger ! Voilà un petit pléonasme de derrière les fagots ! Malheureusement, il n'est pas de Georges Bébiesko, pas même ! Il y a belle lurette que M. Scribe a écrit, dans *la Reine de Chypre*, ce vers presque identique :

Triste exilé sur la terre étrangère !

Il est vrai que dans la pensée de M. Scribe ce vers était destiné à être chanté. N'importe. Georges Bébiesko donne l'hospitalité au monstre du librettiste. Ainsi le grand Shakespeare empruntait, pour les magnifier, des vers de Marlowe et de Ben Johnson.

L'esthète (en bois) est aussi l'inventeur d'un système d'évaporisation des limons sur lequel nous appelons la sollicitude des sphères gouvernementales :

Les limons *dans lesquels la volupté s'enlise,*
Dispersés en vapeurs, *se perdent dans les airs,*
Et tu n'es plus qu'une âme où je m'idéalise.

L'esthète (de lampe) joue, en maître, de l'image rare. Il métaphorise avec audace des quatrains qui pourraient bien inspirer une nouvelle exposition des arts incohérents. Bébiesko est à l'Opéra, seul, dans sa loge. Il regarde la cantatrice....

Etrange vision ! Dans un tourbillon noir
Les décors s'affaissaient, la salle était croulante,
Et ton cœur, s'élançant de ta gorge tremblante,
Vers moi se balançait comme un rouge encensoir.

C'est du Floupette, moins spirituel.

L'esthêtard est aussi critique littéraire. Dogmatique comme s'il avait avalé un pape, il épluche les strophes des poètes qui ne sont pas des

Esthètes avec la grâce et le discernement d'un âne qui se mettrait à brouter des roses. Il y a longtemps que le charme est rompu, et que Titania — lisez la *Jeune Belgique* — n'est plus amoureuse de ce Bottom. Ç'a été, non pas le songe, mais le cauchemar d'une nuit d'été!

Quand on a écrit — d'une oreille trempée dans l'encre — que Leconte de Lisle n'a point de personnalité, et que Baudelaire est un chanteur de barcarolles, quand on a objurgué tour à tour la poésie d'être sociale, nationale, personnelle, symboliste, impersonnelle, quand on a écrit trois cents pages sur Adoré Floupette, quand on a commis des sonnets pareils à ceux que nous venons de citer, on est jugé.

L'esthète se fâchera, probablement. Il sera alors un esthète (près du bonnet). Tant pis pour lui. Il y avait une fois un amateur de musique dont le rêve était de diriger un orchestre. Il convoquait des musiciens habiles, rompus à toutes les difficultés du métier. Hissé sur un très haut pupitre, en évidence aux yeux de la foule, il traçait avec son bâton directorial des signes quelconques et arbitraires, sur la tête des musiciens qui ne le regardaient pas, mais qui suivaient du coin de l'œil l'un des premiers violons, caché aux curiosités populaires, et conduisant imperceptiblement la symphonie du petit bout de son archet. Cela dura jusqu'au jour où, pris de vertige, l'amateur ne voulut plus diriger platoniquement. Il se brouilla avec les premiers violons, accusa d'ignorance les violoncelles, et eut des mots aigres avec les ophicléides. Il mena un tel tapage que les musiciens se levèrent, et, lui brûlant la politesse, s'en allèrent jouer ailleurs. Son archet fut « élagué », et l'amateur récalcitrant ne dirigea plus jamais d'orchestre.

PIERROT LUNAIRE.

SONNET PANTHÉISTE

Toi qui voudrais unir Idéal et Réel,
C'est assez de langueurs, assez de larmes vaines,
Poète, suis l'exemple admirable des chênes,
Vis tranquille et serein sous l'espace du ciel.

Ecoute la nature et son mystique appel,
Les heures de repos et d'amour sont prochaines ;
La pourpre violette éparse dans tes veines,
Ira bientôt grossir le flot universel.

Demain l'apaisement peut embaumer ton être,
Et, tandis que la chair, d'où le printemps va naître,
Se transforme au cercueil, sous l'herbe de velours,

L'esprit vers l'Infini prendra sa libre course,
Et l'âme s'enfuira, glorieuse à toujours,
Fleurir sur les rosiers et chanter dans la source.

ADOLPHE RIBAUX.

MEMENTO

L'*Art moderne* publie, dans son avant-dernier numéro la lettre, suivante. Elle est trop dans les idées de la *Jeune Belgique* et trop peu dans celles de l'*Art moderne* pour que nous hésitions à la reproduire :

« Les *Déliquescences*, un misérable essai de parodie publié récemment par Gabriel Vicaire, l'auteur médiocre des *Emaux Bressans*, et Henri Beauclair, aligneur, sur les pages d'un terne libercule, de nuls triolets ; l'*Eternelle Chanson*, essayistes masqués du bien-trouvé pseudonyme Adoré Floupette, vous amusèrent longtemps, Monsieur le Directeur, trop longtemps pour la clairvoyante dignité de la sérieuse critique.

Le jeu n'est-il point encore fini?

Nous disons que les *Déliquescences* ne sont qu'un essai de parodie.

La signature-pseudonyme est, seule, trouvaille ; le livre lui-même, ostensiblement dirigé contre l'art de deux grands poètes, MM. Mallarmé et Verlaine, ne parodie rien : leur concentration parfois excessive et, ci et là, de rocailleuses duretés parmi le bleu de ciel fluide de leurs harmonies, on ne les vit point chez Floupette. Des alignements de mots quelconques, sans souci de nulle synthétique résonance, des enfantillages pour le badaud.

Du moins, si le but, facile à toucher certes, n'est pas atteint, il est avéré que, une fois de plus (et que cela est de mince critique !), des médiocres ont voulu ridiculiser ces très fiers et vierges, superbement, d'humiliante popularité.

Ils eussent dû sentir, vous aussi, que, les seuls forts, on les parodie.

Déliquescents, Incohérents, Verbolâtres, Symbolistes (bien innocent, celui-ci), *Symbolistes ésotériques* (un peu plus aiguillon), combien de mots en subtiles nuances ! Attention ! voici que vous glissez dans la *Verbolâtrie*.

Le qualificatif était simple : *Floupettants*, *Floupettantisme ; Floupettard*, *Floupettardisme*.

Au fait, *Incohérents*, *Verbolâtres*, *Floupettards*, qu'importe ! Et pourquoi vous défendre ; vous craignez d'être soupçonné de badaudante moquerie : « Oh non ! notre critique n'a qu'un but, le désir de mettre en garde contre l'étrangeté maladive et la dévote admiration ».

Pourquoi ?

Et pourquoi ces omissions : Tristan Corbière, l'auteur des *Amours jaunes*, Charles Vignier, Morice, le Benjamin de Verlaine, celui à qui il dédia son subtil et dédaigneux *Art poétique :*

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la couleur, rien que la Nuance !
Oh ! la Nuance seule fiance,
Le rêve au rêve et la flûte au cor !
. . . . . .
De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours ;

Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature !...

— Ecoutez bien, « Et tout le reste est littérature ! » — Jean Moréas, l'auteur des *Syrtes*, René Ghil, dans les *Légendes d'âmes et de sang*, ébaucheur encore apprenti, mais futur maître ; et pourquoi y échappai-je moi-même à l'éreintement, moi qui, seul parmi les poètes de la *Jeune Belgique*, me laisse aller au *Rêve déliquescent*, à tel point que je fus en butte aux attaques journalistiques dont vous avez parlé (*), à d'autres aussi des faux amis, à qui je pardonne, comme le Christ « parce qu'il ne savent pas ce qu'ils font », et parlé élogieusement, car, quoi ? aux doux concerts des instruments, j'apparus en galant Watteau sur la mélancolique pelouse de l'*Ile enchantée ?*

Il est bien visible, hélas ! qu'à propos d'une œuvre de mesquine envie, vous bafouez sans réflexion des novateurs en musicale langue française.

(*) Ça c'est pour moi. Max W.

Telle évolution des principes littéraires entraîne une correspondante évolution dans la langue.

Ces novissimes harmonistes, les traiter de funambules, parce que, après le métallisme de Baudelaire et les japonaiseries des de Goncourt, ils essaient d'une concentration en harmonies et d'une musicale intensité; quelle courte vue dans la clairvoyance et quel irrespect littéraire !

Vous avouez, dans le second article consacré aux *Verbolâtres* — et le plus sensé, véritablement — qu'à l'origine tels novateurs, aujourd'hui enrôlés dans les troupes fluides de Floupette, n'eurent pour principe que l'évolution obligée de la forme littéraire, mais que peu à peu, pris d'une admiration cabalistique, ce fut une dégénérescence excentrique, une macabre frénésie, où les mots, affublés d'oripeaux jovialement funèbres, démoniaquement ballèrent.

Eh bien ! de même que sensés, vous fûtes, ici, maladroits.

Car la seule question discutée est celle d'un renouveau de forme littéraire ; le reste n'est que détail d'échappatoires.

Maladie, obscurité, bizarrerie, sont les seules politesses que l'on incline devant les transformateurs : il en fut, il en sera toujours ainsi ; vous l'avez rappelé en parlant de tant d'artistes, peintres, surtout, musiciens, parfois ; pourquoi, dans l'évolution littéraire stationner, partant retarder ?

Il est de telle facilité de jouer au Diafoirus et de brandir vos seringues de critique! On ausculte en malades et en fous les gens qu'on ne comprend pas. Vous devriez savoir que le critique, n'étant point créateur, ne peut se hausser jusqu'au front de l'artiste. Et si le texte est obscur, il faut avec un religieux agenouillement confesser son inférieure incompréhension : voilà la seule forme du respect qui est dû à toute œuvre d'art.

Je dirais « les poèmes que vous bafouez d'incompréhensibles, je les comprends, non pas toujours à première lecture comme une œuvre banale, mais après une pieuse application et le désir sincère de m'élever jusqu'à l'œuvre que je veux comprendre », à quoi bon ?

Vous m'accuseriez d'exaspérante prétention, il y aurait un bafoué de plus... Et le résultat critique ?

Mais vous êtes donc aveugle et sourd ? Vous vous vantez souvent — et c'est justice — d'être, en Belgique, l'un des plus anciens admirateurs de Wagner. Mais souvenez-vous donc : de quelles outrageantes insanités fut souillé le nom de ce pur génie ; et les criticulets appliquant leurs loupioles sur les ténèbres de Victor Hugo ; et les derniers quatuors de Beethoven, ridiculisés et incompris aujourd'hui encore : pourquoi ne pas vous souvenir de tout cela ?

Et en opposition à ces incompréhensibles malades, vous citez comme sains esprits, qui cela ? Victor Hugo, dans le cerveau duquel il y eut déséquilibre évident. Son œuvre populaire n'est-elle point *le lieu commun grandiose* et son symbolisme, réservé à d'autres qu'aux Bouvard et Pécuchet qui souillèrent ses funérailles, n'est-ce point l'*Enigmatique Sacré*. Déséquilibre aussi dans les *Niebelungen* et les *Maîtres-Chanteurs* de R. Wagner. Et quelle crispation maladive dans ce prodigieux chef-d'œuvre *Tristan et Isolde*, colombes exaltées, si douces vers le bleu du ciel triste et, soudain, en des croupissements d'eau morte leurs saignantes trépidations ! Et *Parsifal*, tes plaintives blancheurs et ta douloureuse bonté ! Vous citez aussi Rubens ; laissons-le, ce grand décorateur et déjà le redondant superficiel de la *Renaissance*, une vraie décadence, celle-ci : le plus petit maître gothique, oh ! combien plus pieusement à genoux devant son art.

Dans tout grand artiste, il y a déséquilibre, voyez-le bien, et l'homme sain de corps et d'esprit, au sens vrai des mots, n'est le créateur que d'œuvres ternes et sans vie future.

Vous eussiez dû cependant, par respect pour de vrais artistes, parler, non de poèmes plus faibles que d'autres, comme ils se traînent chez tous, honorer et faire honorer des œuvres si purement belles et sereines.

De Verlaine, les stances désolées de *Therc* eussent été bien vite oubliées à la lecture de *Sagesse*, ce doux chef-d'œuvre de candide contrition, et voici, pour réparer, publié à côté de ce petit pantoum dont vous vous moquez, *Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux,* si délicieux dans sa tendresse de ronde vieillotte, un des plus admirables sonnets qui aient été écrits :

Trois petits pâtés, ma chemise brûle.
Monsieur le curé n'aime pas les os.
Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,
Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux.

Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule.
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux.
Vivent le muguet et la campanule!
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.

Que n'émigrons nous vers les Palaiseaux.
Trois petits pâtés, un point et virgule;
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux,
Vivent le muguet et la campanule.

Trois petits pâtés, un point et virgule;
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.
La libellule crie emmi les roseaux,
Monsieur le curé, ma chemise brûle.

Il me rappelle :

Uni, unel, ma tant' Michel,
N'entrerez point dans not' jardin :
Ne cueill'rez pas du romarin,
Fric, frac, ma savat',
Fric, frac, mon sabot

et tout l'enfantillage des jardinets bordés de gazon d'Espagne avec, au milieu, l'esseulement d'effrités cadrans solaires...

LANGUEUR

Je suis l'empire à la fin de la Décadence,
Qui regarde passer les grands barbares blancs
En composant des accrostiches indolents,
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants
O n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents
O n'y vouloir fleurir un peu cette existence!
O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu!

Ah! tout est bu! Bathylle, as-tu fini de rire?
Ah! tout est bu! tout est mangé! Plus rien à dire
Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
Seul, un ennui d'où ne sait quoi qui vous afflige!

N'est-ce point merveilleux d'alourdie indolence?

Et encore le *Kaleïdoscope,* où cette strophe finale avec des obsessions de ronronnantes abeilles :

Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille!
Et que l'on se rendort et que l'on rêve encor
De la même féerie et du même décor
L'été, dans l'herbe, au bruit moiré d'un vol d'abeille.

Je vous abandonne l'*Oraison du soir* d'Arthur Rimbaud; ce n'est qu'une goguenarde fantaisie de pince-sans rire. Mais, du même poète, pourquoi ne citez-vous pas les *Assis*, le *Bateau ivre :*

Je sais les cieux cuvant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants, je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

Les Chercheuses de Poux, cette lumineuse exaspération?

Les vers de Stéphane Mallarmé, disciple de Baudelaire assurément (mais Wagner ne procède-t-il point de Beethoven et de Bach; Victor Hugo, avec les transformatrices évolutions de langue, ne doit-il point saluer Agrippa d'Aubigné?) sont plus connus, peut-être : publiés dans le premier volume du Parnasse, ils sont faciles à découvrir et faciles, certes, à lire, avec un peu de cette attention de moines et de poètes.... Et quel désir d'admirer le *Placet*, l'*Apparition,* le *Don du Poème*, *Hérodiade* avec ses lueurs fauves d'antiques pierreries.

HÉRODIADE

. . . . . .
Oui, c'est pour moi, pour moi que je fleuris, déserte!
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
Ors ignorés, gardant votre antique lumière
Sous le sombre sommeil d'une terre première,
Vous pierres, où mes yeux comme de purs bijoux
Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous
Métaux, qui donnez à ma jeune chevelure
Une splendeur fatale en sa massive allure!.....

HÉRODIADE

....Tu m'as vue, ô nourrice d'hiver,
Sous la lourde prison de pierres et de fer,
Où de mes vieux lions traînent les siècles fauves,
Entrer, et je marchais, fatale, les mains sauves,
Dans le parfum désert de ces anciens rois,
Mais encore as-tu vu quels furent mes effrois?
Je m'arrête, rêvant aux exils, et j'effeuille,
Comme près d'un bassin où le jet d'eau m'accueille,
Les pâles lys qui sont en moi, tandis qu'éptis
De suivre du regard les languides débris,
Descendre à travers ma rêverie en silence,
Les bêtes de ma robe écartent l'indolence
Et regardent mes pieds qui calmeraient la mer.
. . . . . .

Les *Fenêtres*, l'*Azur*, le *Sonneur*, l'*Epi-*

logue, la *Brise marine*, qui débute par ce prodigieux accablement :

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres!

Et ce sonnet que je veux citer entier :

A CELLE QUI EST TRANQUILLE

Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, ô bête
En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser
Dans tes cheveux impurs une triste tempête
Sous l'incurable ennui que verse mon baiser.

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes
Planant sous les rideaux inconnus du remords
Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges,
Toi qui sur le néant en sais plus que les morts!

Car le vice, rongeant ma native noblesse,
M'a comme toi marqué de sa stérilité,
Mais tandis que ton sein de pierre est habité

Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse,
Je fuis, pâle, défait, hanté par mon linceul,
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.

. . . . . .

Au surplus, à quoi bon ces citations?

Pour le *vulgum pecus*, et vous vous honorez d'en être?

Ne nous humilions point.

Faire sentir qu'il n'y a chez ces novateurs, bafoués comme il sied par la badauderie du journal et hélas, par l'égarement de la critique, ni pastiche, ni excentricité, mais simplement évolution nécessaire, c'était mon but. Et aussi de l'orgueil, certes, désir de recevoir sur les épaules un peu du fouet qui les cingle

Pour *Eux*, elle est inexistante la rumeur de ces moucheronnes, bêtes d'encre. Se souiller de popularité! L'on risque d'être conduit au Panthéon par toute la politicaillerie de France — les poètes pleurent religieusement loin de tous — et la bedonnante bureaucratie et toutes les sociétés de fanfares de Paris et des départements.

GEORGES KHNOPFF.

***

Dans son avant-dernier numéro, l'*Art moderne* publie une lettre de M. Edmond Picard dans laquelle celui-ci affirme : « L'on avait tout dit de moi excepté que j'étais un imbécile ». C'est à *la Jeune Belgique* de combler cette lacune. Après la série d'articles folâtres de l'*Art moderne*, on peut affirmer sans scrupule que M. Edmond Picard est complet.

***

M. Ferdinand Loise publie, chez Castaigne, un travail sur *Lamartine et Hugo*. Ce travail est injuste et inexact. M. Loise a connu Lamartine et se plaît à rappeler cette illustre relation. Son homme, c'est Lamartine; ils ont dîné ensemble. Cela mène M. Loise à n'admettre pas qu'il y ait meilleur poète que le « Chantre d'Elvire », et c'est Victor Hugo qu'il sacrifie sur l'autel de Lamartine.

Outre que les deux poètes ne sont pas à comparer, mettre au dessus du plus immense cerveau que la littérature française ait possédé, de l'homme qui a touché toutes choses d'une griffe puissante et maîtresse, un barde qui ne fut jamais qu'un barde, virtuose adorable dont l'instrument eut toutes les douceurs et toutes les harmonies, c'est dire que le rossignol des bois est plus beau que l'aigle des montagnes.

***

A travers les théâtres — A la Monnaie, mois de débuts tâtonnants avec *l'Africaine, Roméo et Juliette, Rigoletto, Si j'étais roi, le Trouvère, Le Pré aux Clercs* et *les Huguenots*.

Sont appréciés et calés définitivement : MMes Mézeray, Wolff ainsi que MM. Bérardi, Furst, Boyer, Dubulle et Renaud.

— Au Parc, Céline Chaumont dans *la Petite Marquise, les Sonnettes, Une femme qui se jette par la fenêtre* et *la Cigale*.

Un bon début femme, celui de Mlle Schaeffer dans *le Train de minuit* et *la Petite Marquise;* un bon début homme, celui de M. Jourdain dans *Une femme qui*.... Rentrée de M. Monroy.

— L'Alcazar, nouvelle direction, s'est rouvert et ne désemplit pas. *L'Etudiant pauvre*, de Milloecker, vogue vers la centième avec une parfaite sérénité. Bien interprété par MMes Hervey, Fernet et Durocher, ainsi que par MM. Lary, Carpentier et Falchieri, bien mis en scène dans des décors frais et pimpants, bien accompagné par l'excellent orchestre de M. Lagye, l'opéra comique dans le petit théâtre que la folichonne directrice Olga Léaut avait

outrageusement galvaudé, mais qui renaît à la vie, trouvera le succès, nous n'en doutons pas, — et nous le souhaitons.

— Réouverture du Vaudeville avec *Ma femme manqué de chic* et une adorable artiste de Paris, Mlle Depoix.

— Aux Galeries, *Mam'zelle Nitouche.*

***

Nécrologie du mois : Mort de Joseph Servais et de Jules de Zarembski.

***

Viennent de paraître chez l'éditeur Monnyer, en une édition délicieuse, *les Petits Cahiers,* de Léon Cladel, qui furent primitivement édités par Kistemaeckers.

Le livre, encore de la belle manière du maître, est un des plus emportés et des plus brûlants que nous connaissions. On y lira, violemment ému, les superbes pages d'*Un Revenant*, *Au point du jour, Trois fois maudite,* qui nous dédommagent du jargon désagréable et mal-français des *Kerkadec* trop nombreux que M. Cladel a eu la faiblesse de livrer à ses libraires. Autant nous avons été hostile à ces choses, autant nous applaudissons à l'œuvre empoignante que nous venons de recevoir, et qui se place glorieusement à côté du chef-d'œuvre *Ompdrailles*. Il est orné de fines et troublantes illustrations de Gambard.

Une erreur de notre chronique récente : M. Léon Cladel est, non de Toulouse, mais de la Lande en Quercy (Basse-Provence). Est-ce ça, mon maître?

***

Dernières publications de l'éditeur Lemerre. — Aux De Vigny déjà parus dans sa belle collection blanche, l'éditeur Lemerre en vient d'ajouter un, tout nouveau, inconnu, composé avec les morceaux de ce noble esprit et de ce cœur fier, que M. L. Ratisbonne, celui des grandes personnes et non le puéril Ratisbonne des fabulettes, et peut-être l'un et l'autre, exhuma des portefeuilles et des cahiers au jour le jour du rimeur d'*Eloa. Journal d'un poète*, telle est l'enseigne : l'artiste y pense tout haut sa vie et son œuvre dans des notes fugitives, hâtivement épinglées et souvent saisissantes. Il s'y explique, s'y commente, s'y cherche et quelquefois y trouve son prochain, qu'il caresse parfois d'une main de velours, cette belle main d'abbé grasse et douillette qu'on admirait quand il l'agitait pour scander sa parole, — et qu'il égratigne aussi d'une griffe d'or, lui qui maniait comme pas un l'ironie du gentilhomme et qui l'était doublement, gentilhomme et par le nom et par la plume. Aux notules, aux idées, aux papillons bleus et noirs — rappelez-vous les *blew devoils* — s'ajoutent en ce memento, agenda où sont consignées les échéances de la pensée, des bouts de proses, point de poèmes, et tout de même des morceaux achevés, au chiffre du lettré et de belle marque. Il y a encore des vers, pièces quelconques, sonnets, stances, criblure tombée du van poétique et dispersée par les feuilles du temps, où M. Ratisbonne a bien fait de les recueillir. Tout le recueil est un peu comme le miroir où se regardait Vigny, moins pour s'admirer que pour s'y étudier, et cependant un miroir où nous, nous le voyons en beau, lui qui d'ailleurs fut réellement beau, et d'un beau qui ne s'arrêtait pas au galbe du visage.

Vient de paraître aussi dans la même collection : le *Candidat*, le *Château des cœurs*, tout le théâtre de Gustave Flaubert, un grand écrivain du livre qui ne fut qu'un médiocre écrivain du théâtre. Même la forme, cette orfèvrerie sans surcharge et frappée en plein or, qui lui vaudra la gloire du plus parfait prosateur de toute la littérature, la forme, sa passion, y est laminée, froide, banale, d'alliage douteux. Et, quant au reste, qui en somme ici est tout, puisque ce reste est le théâtre, Augier, Sardou, Dumas, tous les petits grands hommes de la scène contemporaine, machinistes et charpentiers plus qu'auteurs dramatiques au sens Shakespearien et Molièresque du mot, lui en remontreraient et de haut. Avec les dessins de Vierge, jadis à la *Vie moderne* où parut le *Château des cœurs*, cette fantasmagorie, lue par petites tranches, aidait aux douces somnolences ; mais absorbée d'une goulée, c'est effrayant de som-

meil lourd. Et pour le *Candidat*, il y a dans la fabrication du père Augier une horlogerie qui, dans ses petits ressorts, ressemble diablement à ce mécanisme-là (*le fils de Giboyer*).

Flaubert dépassait le théâtre : ses épaules y craquaient sans le faire craquer. A ce suprême artiste, le livre seul convenait, le livre qu'on moule sur soi alors qu'au théâtre c'est son âme qu'il faut mouler sur les autres. Heureusement Lemerre nous rend du même coup *Bouvard et Pécuchet*, l'encyclopédie de la folie humaine, le dictionnaire des dictionnaires de la prud'homie éternelle, ce bêtisier extraordinaire où le grand esprit aristophanesque de Flaubert collectionnait, avec des rires qui, à force de rire allaient jusqu'aux larmes, les fleurs de sottises de ce siècle et des autres. Il rêvait d'en faire un Himalaya : l'autre à côté eut paru moins haut, celui-là étant bâti de matériaux indestructibles, puisqu'ils sont faits avec l'homme même ! Mais la dernière pierre manqua et manquera toujours, la mort l'ayant prise aux mains du bâtisseur pour le coucher dessous.

Toujours dans la même collection ; l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs*, débaptisé en cette variante, *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, d'aucuns disent le chef-d'œuvre du puissant et sanguin et très personnel artiste Léon Cladel, qui a rêvé, s'il n'y parvint pas constamment, de faire de chacune de ses œuvres, sinon un chef-d'œuvre, du moins un morceau parfait, classique par l'achèvement et digne de demeurer acquis à la langue. Rude bonhomme, celui-là, et tout d'une venue, sans rapiéçage, coulé d'un jet dans un moule de bronze et d'or !

Alphonse Daudet, le féminin, ou si vous aimez mieux, l'homme et la femme, exemple joli d'hermaphroditisme littéraire, tempère dans la collection le férin hirsute qui clame et meugle et se déchaîne en Cladel. Voici, en un même tome, les *Femmes d'artistes*, croquillons parisiens sur le vif, — *Robert Helmont*, une belle page de silence et de tristesse, toute emplie des poésies des solitudes — et les *Études et paysages*, çà et là un morceau exquis le *Wood stoon !*

Et encore dans la collection blanche, les premières *Poésies* de Paul Bourget (de 1872 à 1876), un autre délicat celui-là (non point déliquescent), inquiet seulement, nostalgique, replié sur lui-même et qui se pince les fibres douloureuses pour en tirer un cri souffrant, mélodiquement modulé.

Alphonse Lemerre, d'ailleurs, ne laisse pas chômer la collection de romans. Les *Tubeuf*, mœurs provinciales et roman naturalisant, ont mis en lumière, chez M. Jacques Le Ronce, des qualités de style et d'observation à travers un abus du détail inutile et des empâtements dans la touche. Il y a là un coin curieux de petite ville moisie avec une hystérique démoniaque, qu'un empirique exorcise.

C. L.

***

Du *Chat noir*, ce conte oriental : Un sage disait un jour à un homme marié : « Celui qui caresse sa femme, le soir, en se couchant, a autant de mérite que s'il sacrifiait un mouton. Celui qui la possède à minuit, que s'il sacrifiait un bœuf. Celui qui la possède le matin, que s'il affranchissait un esclave ».

L'homme, rentré en sa demeure, rapporta le précepte à sa femme et ils se mirent au lit.

— Mon ami, demanda aussitôt l'épouse, ne trouvez-vous pas qu'il serait bon de sacrifier le mouton ?

Et ils sacrifièrent le mouton.

Vers minuit, Elle murmura :

— Ne sacrifierons-nous pas le bœuf, mon seigneur ?

Et ils sacrifièrent aussi le bœuf.

Quand monta le matin, Elle implora :

— Et l'esclave... mon amour ?

— Ah ! répondit l'époux un peu las. Je suis votre esclave, mon cher cœur. Affranchissez-moi !

LES SOIRS

I

LES ARBRES

Quand les terreaux, déjà roussis et purpurins,
Flamboient sous les couchants mortuaires d'automne,
On voit, d'un carrefour livide et monotone,
Partir pour l'infini les arbres pèlerins;

Les pèlerins s'en vont, grands de mélancolie,
Pensifs, pieux et lents, par les routes du soir,
Les pèlerins géants et lourds et laissant choir
Leur feuillage de pleurs, de tristesse et de lie;

Les pèlerins, qui vont mystérieusement,
Toujours sur double rang, depuis combien d'années?
Toujours vers l'horizon et ses gloires fanées,
Et son insurmontable et despotique aimant;

Les pèlerins, dont les manteaux tout en lumière,
Mordus par le soleil vespéral qui s'endort,
Apparaissent ainsi que des vêtements d'or,
Traînés dans un chemin d'encens et de poussière;

Les pèlerins, aux vieux sommets houleux et fous,
Que regardent passer le long de leurs voyages,
De mystiques hameaux et de fervents villages,
Courbés dans la prière et jetés à genoux.

II

LE CRI

Sur un étang désert où stagne une eau brunie,
Un rai du soir s'accroche au sommet d'un roseau,
Un cri s'écoute, un cri désespéré d'oiseau,
Un cri grêle, qui pleure au loin une agonie.

Comme il est faible, et mince, et timide, et fluet!
Et comme avec tristesse il se traîne et s'écoute,
Et comme il se prolonge, et comme, avec la route,
Il s'enfonce et se perd dans l'horizon muet!

Et comme il scande l'heure au rythme de son râle,
Et comme en son accent minable et souffreteux,
Et comme en son écho languissant et boîteux,
Se plaint peureusement la douleur vespérale!

Il est si lent parfois qu'on ne le saisit pas,
Et néanmoins, toujours, et sans fatigue, il tinte
L'obscur et frêle adieu de quelque vie éteinte;
Il dit les pauvres morts et les pauvres trépas :

La mort des fleurs, la mort des insectes, la douce
Mort des ailes et des tiges et des parfums;
Il dit les vols lointains et clairs, qui sont défunts
Et reposent cassés dans l'herbe et dans la mousse.

III

LA PLAINE

Depuis que dans la plaine immense il s'est fait soir,
Avec de lourds marteaux et des blocs taciturnes,
L'ombre bâtit ses murs et ses donjons nocturnes
Comme un Escurial revêtu d'argent noir.

Le ciel prodigieux domine, embrasé d'astres,
— Voûte d'ébène et d'or où fourmillent des yeux —
Et s'érigent, d'un jet vers ce plafond de feux,
Les chênes et les pins, pareils à des pilastres.

Comme de blancs linceuls éclairés de flambeaux,
Les lacs brillent, frappés de lumières stellaires,
Les champs, ils sont coupés par clos quadrangulaires,
Et miroitent, ainsi que d'énormes tombeaux.

Et telle, avec ses coins et ses salles funèbres,
Tout entière bâtie en mystère, en terreur,
La nuit paraît le noir palais d'un empereur
Accoudé quelque part, au loin, dans les ténèbres.

IV

LE MOULIN

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne, et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste, et faible, et lente, et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Les champs sont détrempés. De lourds nuages tors
Éclaboussent les loins de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis, qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers les horizons morts.

Sous un ourlet de sol, deux cassines de hêtre
Très misérablement sont assises en rond;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur,
Elles fixent — les très souffreteuses bicoques —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tombe et meurt.

EMILE VERHAEREN.

SOUVENIRS DE LA VIE D'ETUDIANT

IV

LES SAUVAGES

Au grand mouvement des *Rossards* succéda une période de calme absolu. Il se forma bien par-ci par-là quelques petits cercles, mais chacun mourut de sa belle mort après quelques mois d'une vie placide : on allait du *Ballon* au cours tranquillement, on se cuitait bourgeoisement, on dansait le lundi plus ou moins correctement, vers juin on travaillait avec acharnement, les professeurs étaient dans l'étonnement et les parents dans le ravissement.

L'âge d'or.

Cela dura jusqu'en 1866, époque à laquelle cinq étudiants des écoles spéciales fondèrent le *Club des Sauvages :* club tout intime, mais dont on parla beaucoup au dehors.

Comme tant d'autres, il n'avait d'autre but que de réunir quelques amis dans un local déterminé où leurs noces ne devaient avoir d'autres témoins qu'eux-mêmes.

Les cinq membres primitifs prirent naturellement des noms sauvages. Ce furent : le Bison Courageux, le Bélier Sanglant, Chingackook, le Grand Aigle blanc et le Camembert Puant; ce dernier nom n'était emprunté ni à Gustave Aymard ni à Fenimore Cooper, mais son titulaire y tenait d'une façon spéciale.

Le règlement, d'une simplicité primitive, était conçu comme suit :

Art. 1er. — L'égalité la plus complète doit régner au sein du club.

Art. 2. — Tout philistin qui s'introduirait au local d'une façon subreptice aura son chapeau dévoré.

Ce règlement, malgré sa simplicité, donna lieu aux discussions les plus insensées pendant les séances.

Les jours de gala, c'est-à-dire lorsqu'on admettait des civilisés aux *Sauvages*, les séances étaient présidées par un cérémonial de grande allure.

Le Sauvage le plus rapproché de l'armoire aux archives ouvrait icelle avec gravité et en tirait le grand calumet de paix, qui consistait en une queue de billard perforée de bout en bout, et insérée dans un mortier rempli de tabac. Le Sauvage allumait ce monument, dont le gros bout devait être fourré dans l'orifice buccal, aspirait quelques bouffées de fumée et poussait un hurlement terrible.

La pipe faisait le tour des fondateurs, chaque aspiration était accompagnée d'un cri farouche et un dernier hurlement énorme, tonitruant et poussé avec ensemble, annonçait que la séance était ouverte.

Quand les séances étaient tempêtueuses — et la non application rigoureusement sévère de l'art. 1er du règlement en était cause, — on réintégrait dans son armoire le calumet de paix et l'on déterrait la hache de guerre. Cet instrument de torture rétablissait l'ordre malgré le mauvais caractère du Camembert Puant.

Ces discussions énormes, que Salomon eût enviées, faisaient la joie des cabarets universitaires.

Un jour, et ce fut la seule fois, l'art. 2 faillit être appliqué :

Un individu de Nivelles, de joyeuse humeur, s'était fait condamner en Correctionnelle à un mois de prison pour s'être, en temps de carnaval, déguisé en sauvage, déguisement qu'il avait réalisé par une absence complète de costume.

On lui fit immédiatement envoi, aux Petits-Carmes, où il résidait, d'une lettre de félicitations avec le texte du règlement et d'un diplôme de membre d'honneur, dans lequel on lui décernait le titre de Sachem Grand-Nu.

Un soir, à l'inexprimable horreur des *Sauvages*, un philistin avait, avant leur entrée, pris possession de la hutte sociale et, profanation insigne, tenait entre ses lèvres le grand calumet sacré.

Ils se précipitèrent sur son chapeau, mais il les arrêta d'un geste et tira de sa poche le diplôme qui lui avait été envoyé. C'était le Grand-Nu qui, dans un discours fort galamment tourné et du Fenimore Cooper le plus pur, les assurait de sa considération la plus distinguée.

Ce jour-là, la hache de guerre ne fut pas déterrée. Au bout d'une heure, l'égalité la plus complète régnait dans le cercle, et les *Sauvages*, qui avaient fait moult libations sacrées, dansaient un pas apache dans le costume adopté par le Grand-Nu à Nivelles.

Ce fut la dernière cérémonie des *Sauvages;* le baes du caboulot les flanqua à la porte.

Aujourd'hui, le Bison Courageux, le Bélier Sanglant, Chingachook, le Grand Aigle Blanc et le Camembert Puant sont établis, mariés et ont beaucoup d'enfants.

Le Grand Esprit les garde !

V

CANARDS, WALLONS ET AGATHES

En l'an de grâce 1868, le jour de la rentrée des cours, se rencontrèrent *A l'Impératrice*, petit cabaret situé en face de l'Université, quelques nouveaux qui, pour faire connaissance, s'offrirent mutuellement une tournée de mêlé-raspail, liqueur baptisée par le mastroquet du nom de Canard.

Les susdits nouveaux prirent goût à la chose et, tous les matins, se retrouvèrent devant le comptoir, faisant honneur à l'impérial élixir.

C'était une bande de joyeux lurons, bien faits pour s'entendre ; aussi adoptèrent-ils avec enthousiasme la proposition de se constituer en cercle.

Le *Club des Canards* fut fondé séance tenante et, avec le produit d'une collecte, l'Archi-Palmipède envoya une dépêche à Pie IX lui demandant de bénir le sacré club.

Les *Canards*, barbotant dans des océans de joie, ne sortirent que le lendemain de *l'Impératrice*, dans un état voisin de la plus extrême Pologne.

Il ne fallut pas longtemps aux gais copains pour se trouver à la tête du mouvement universitaire et révolutionner les masses par leurs excentricités et leurs fumisteries de haut goût.

Continuant la tradition des *Quétards*, ils prirent l'habitude de se réunir chaque soir au *Palais Royal* de la rue Bodenbroeck, d'où ils allaient vers deux heures du matin achever la soirée, chez De Geneffe, baes d'un cabaret-musée dont les « peintures » tintamaresques, brossées par Edmond Guillaume, le crocodile, ahurissaient les rares bourgeois égarés dans cet antre bizarre.

Et souvent, l'aurore aux doigts de rose avait depuis longtemps tiré le cordon de l'Orient vermeil, qu'on pouvait encore y rencontrer, discutant *de omnire scibili et quibusdam aliis :* De Neubourg, dit Sancho (Benja, pour les dames) ; Prosper Van Cappellen, dit Polycarpe ; Coenraets, dit Méphisto ; Lavergne, dit Léonidas ; Léopold Fagnard, Van Caubergh, Landrien, Hallet, De Lancey, Vandenbroeck, Charlier, Franqui, Kelecom, Storms, et leurs douces compagnes, le tout présidé par Charlotte, un

laideron qui abusait despotiquement de sa situation de sultane en commandite des présidents des sociétés universitaires.

Depuis, Sancho, Polycarpe, Léonidas et Méphisto, Fagnard, Landrien et Van Caubergh, sont devenus avocats, à cette qualité, Méphisto a même jugé bon de joindre celle d'échevin à Molenbeek; Storms est banquier, Hallet, commissaire d'arrondissement; De Laney, parti pour l'Amérique, et Vandenbroeck ont passé la sombre rive en compagnie de Charlier et du pauvre Franqui dont chaque apparition était saluée de ce cantique solennel :

V'la Franqui le bancal
Cal qui s'avance!
Cal qui s'avance!

Quant à Kelecom, étudiant en sciences, qui, un jour d'hiver, se jeta tout habillé dans le canal pour sauver un affreux toutou, il est également parti pour l'Amérique, où il exerça successivement les fonctions de photographe, d'astronome, de médecin et de vétérinaire. Il a maintenant du foin dans les bottes.

Les *Canards* officiels ne pouvaient, de par la convention, être que douze, et quoiqu'on tentât, le nombre ne fût pas dépassé la première année, — Van Caubergh et Hallet n'étant que *Canards* honoraires.

Mais l'année suivante, les demandes d'admission furent si nombreuses et si pressantes, que les fondateurs résolurent d'organiser la société sur des bases sérieuses et d'admettre vingt membres effectifs et onze honoraires, on rédigea un règlement et, moyennant 5 francs par mois, on loua, comme local provisoire, une chambre d'un cabaret de la rue des Bouchers, à la *Croix de fer*. Cette salle étant bientôt devenue trop petite et les ressources de la société ayant considérablement accru, les *Canards* s'installèrent avec solennité dans un cabaret de la rue de Ligne, au prix fastueux de 10 francs par mois.

C'est là que, le 4 décembre 1869, eut lieu la première grande fête des *Canards*: un concert « avec le concours de Mlle Isabelle, du Casino » et un bal où l'on distribua aux danseuses les « Commandements de l'étudiante », que voici :

Un seul étudiant choisiras
Et l'aimeras fidèlement.

A tous ses rendez-vous viendras
Et l'attendras patiemment.

Sa pipe tu respecteras
Et garderas précieusement.

Sa bourse tu ménageras
Et ses forces pareillement.

A tous les bals cancaneras
Et ne danseras autrement.

Les bocks point ne mépriseras
Et les pomperas décemment.

Des cigares ne fumeras,
Le cigarette seulement.

A la fin du mois jeûneras
Sans protester aucunement.

Des moutards jamais tu n'auras
Ni d'autres choses mêmement.

Ces commandements tu sauras
Et réciteras fréquemment.

Cette fête pour laquelle on avait royalement ouvert au trésorier du cercle un crédit de soixante francs — y compris le coût du bouquet de Mlle Isabelle — bouleversa Bruxelles.

Alors se groupèrent autour des *Canards*, tout ce que l'Université comptait d'êtres bizarres, tels que Tafque Limbourg, qui, en sortant la nuit de chez De Geneffe, avait la manie d'étudier sa botanique sous une lanterne, ce qui lui permit, après de longues années de rigolade, de passer son examen de pharmacien; Richard Vanderschueren, étudiant en médecine, qui formait avec Tafque un groupe sympathique, connu sous le nom des *DeuxEponges*, et cet autre noceur, depuis professeur dans un collège du Hainaut, qui, n'ayant pas de domicile, se baladait tout le temps avec sa valise et couchait plus souvent sur un banc que dans son lit; Auguste Bull, de Chièvres, ex-séminariste qui avait jeté le froc aux orties, à qui l'on fit la mauvaise farce, un jour qu'il était malade et sans le sou, d'envoyer en même temps le notaire Le Roy d'Ixelles, pour rédiger son testament, le loueur de voitures de deuil, le fabricant de cercueils, le sonneur de cloches, un pasteur protestant et autres accessoires funèbres qui, se voyant victimes d'une fumisterie se prirent aux cheveux, tandis que Bull riait aux éclats; le joyeux Camille Laduron, élève en sciences, un des types les plus connus de l'Université, dont les examens furent célèbres par leur drôlerie et qui avait la manie de se promener toujours avec un traité de chimie qu'il avait mis en vers; et puis la bande wallonne comprenant Marissens; Bouvier, bourgmestre d'Hensies; Saunier, médecin à Anvers; Batkin, pharmacien à Bruxelles; André, mort médecin à Charleroi;

Raymaeckers; le grand et le petit Steppe, rouleurs attitrés et soiffeurs émérites; Erculisse, docteur à Belœil, et son frère, surnommé Sanchez — bande folle, habitant le « Quartier Latin », c'est-à-dire, la maison située à l'angle de la rue de la Violette et de l'impasse des Veaux, et menant là dedans, avec le singe de la maison, un sabbat infernal.

Un jour Erculisse reçut de chez lui un panier de vingt bouteilles de vin, et, comme il en parlait avec mystère, les copains résolurent de lui jouer un tour. Ils allèrent chez lui en son absence, lampèrent le tout, puis, avant de déguerpir, pavoisèrent la façade de la maison avec tout le linge sale qu'on put trouver.

La population se rassembla et quand Erculisse s'en retourna chez lui, tout heureux à l'idée de déguster le bourgogne paternel, il trouva le propriétaire furieux qui lui signifia illico son congé.

Le soir, la bande revint et, en grand cortège, opéra le déménagement non sans avoir administré une jolie dose de jalap au sapajou du Quartier Latin.

*
* *

Canards et *Wallons* fraternisaient le plus gaiement du monde et s'invitaient réciproquement dans leurs « bocaux » respectifs, pour de là se rendre en groupe soit au concert du *Lièvre Lancé*, rue de l'Homme-Chrétien, soit au concert de Jean-Louis La Meert, rue des Alexiens, soit au concert de la petite rue Sainte-Anne, où les étudiants flanquaient la troupe à la porte, après l'avoir indemnisée, et faisaient seuls les frais du programme devant un public composé exclusivement d'étudiants et d'étudiantes.

C'est là que Sancho déclamait, aux applaudissements de l'assemblée, les fables wallonnes de Bernus, le poète crocodilien. Un de ses plus grands succès fut :

LES BIESSES MALADES DU COLORA-MORBUS!

In mau qui fout l'vesse à lés Geins !
Qué l'Bon Diœu dain in moé momint.
Invinta pou puni tous nôs p'tits coups d'Jônnesse !
Ell' Colora-Môrbus !! mot qui vo fai frumi,
Pa qui s'qué l'cimintierre, aurêt sti rade rimpli,
Estét chêu sû les Paufes é Biesses !
I n'crévint né t'tertous, mai tertous bin Jôndus
Il avint l'aire si bin pierdus,
Qui n'cachint né seûlemin à s'soulagi n'miette,
Et il estint tertous à l'diette !
Les R'naus n'montint pu leû plâns,
Pou d'esplômer lés crasses é pouyes !
Les Arondes foutint leû camp,
T'aussi péneuses qué dés Guernouyes !

— Ell Lion bat l'rappel ! i dit : « Choutèt vî Stos,
« L'Bon Diœu fai chaire su nô dos,
« Pou nô puni, enne moèche histoère !
« Qué l'pu Arsouye dé tout l'payi,
« Aye ess'rinde au Bon Diœu, pou fai s'capper l'ʒamis,
« Et p'tette qué nô s'ront d'ja, tout rapopiis au Soère !
« Et m'pa Françoet m'a dit : qué dain les pû durs tins,
« C'est s'tainsi qu'on flét l'pû Souvint.
« Ainsi n'couyonnons né ! et d'sons comme à confesse,
« Les péchés q'nô ʒ'avons dain l'tiesse ;
« Pour mi, pou rapôgi dé tins-ʒin-tins m'foim d'sot,
« J'ai strannét copu d'cint Bédots !
« Quoé s'qui m'avint fai ? né l'moinde poène !
« Quéquefoés, jé n'mé su né même ginnét pou mingi
« Ell Biergi !!
« Jé su contint d'môri, si i faut, mai i m'chenne,
« Qué comme mi, I faurét q'tout l'monde fuche intindu,
« Pasqué vo sintét bin, q'pou iesse Jusse i fau pinde :
« Ell pu Grand Vaurin d'toute ell'Binde ! »
— Lé Rnau respond : « Vô stét in Roé comme i n'dia pu !
« On coéret q'vô woétét tout ça pou n'saquoé d'rare,
« Et bin winget Bédot, pourchat, ou bin canare,
« Fû mau pou ça ? Non fai, i doève nu iésse Contints,
« Dé s'sinti machi pa vô dints !
« Et pou l'Biergi i m'chenne, à m'noye :
« Q'vô ʒ'avét bin fai d'l'amanchi,
« Pasqué c'estét co inn, qui n'savét s'impéchi
« D'fai brére lés paufes é Biesses in leu foutant dés douyes ! »
— La d'sû tout l'monde s'adaye, à fel clachi des moins !
On n'ousét ni woéti brammin,
Lés fârces du Tique et d'l'Ourse, eiét des autes é Biesses,
Qu'on n'sintét ne volti leû gesses !
Les sins qu'avint dés Broques, eiét même tous lés chins,
Passint co pou iesses bin sâches, quoé q'cestét dés Vaurins !
Arrife in Vî Baudet, qui v'nét d'Monseûrmarciennes,
Il estét copu Vi q'les chimoins !
Il avét travayi, quinʒe ans, Kerchint d'espennes,
Il estét boigne, eiét sain dints :
« — Jé m'souvins bin, disti, qu'in r'vénant dé l'ducasse,
« Paû pachi du Mayeure Tâhon,
« Je crévét d'foim et d'soef, eiét j'estét silasse,
« Et p'tette du Diâle ell'tintâtion,
« J'ai coudu deux toés ʒieppes, mai né pu d'enne pougnie,
« Pou ça j'aurét pu iesse, rmoinnét à Châleroét ! »
— La d'sû lés Biesses crie nu : Qu'on apougne ell'Baudét !
Et mouton Cigognî, l'pufin dé l'compagnie,
Qu'estét r'vénu d'Bouflou, ousqu'il avét studii,
A pârlet copu roét q'l'avocat Toéscoupri.
a sti r'quai d'ʒartiques, pou miœu moustrer q'l'affaire
« Estét brammin pu moéche, qu'on avét l'aire dél'coère !
Qu'on d'vét absolumint sacrifti l'vî Baudet !

« S'cé n'estét qu'in pouyieux, pou qui s'qué l'monde crevét ! »
— On l'l'a rade condannét a avoé s'tiesse coupée !
« Mingi l'ieppe du Mayeure ! qué crime ! enne do Nénée ? »
On l'l'a guiyiotinét, ell l'ed'moin au matin,
Dain l'cour Bobo Lionard ! eiét d'vant n'masse dé Geins.
C'esti méme Pierre Chiau qu'a sti sachi l'ficelle,
Pou sés poènes il a ieu enne belle paire dé burtelles !

MORALE

C'est pou vô dire Françoét : qué quand on ç'est n'saquoé,
On pou fai tout s'qu'on vout, on n'est né rade pincét !
Mai, quand on ç'est sain liards, et r'vingi par personne,
On a toudi pierdu, quand l'affaire srét co bonne.

C'est encore dans ce musico de la rue Sainte-Anne que le même Sancho, dansant un jour la gigue, fit céder sous son poids le plancher de la scène et dégringola dans la cave, à cheval sur un tonneau de lambic.

Et puis, les ripailles du commencement du mois et les repas philosophiques de la fin, tels que ce banquet fait dans un petit cabaret situé près de l'abattoir de Molenbeek, où l'on ne mangea que du rat, vrai banquet d'assiégés, qui se termina par une noce polonaise, payée à l'aide de la dernière montre des *Canards*, noce dont Bull, le chien du groupe et un danois appartenant à Vyon, étudiant français, prirent une si large part, que trois jours après ils n'étaient pas encore dégrisés ; et les bals du *Navalorama*, et les excursions champêtres, et les kermesses des environs, dont les *Canards* étaient la terreur !

Bref, ils en firent tant et tant, qu'Altmeyer se résolut à y mettre le holà.

Il fit comparoir chacun des *Canards* en son cabinet, les tança vertement, et leur fit solennellement promettre de dissoudre le club.

Les *Canards* tinrent parole, mais suivant l'exemple des aînés, constituèrent immédiatement le *Cercle des Agathes* dont le nombre des membres était illimité.

C'est alors que le *Navalorama* et le *Casino* d'Ixelles, eurent leur plus grande vogue.

Ce fut une série de bals absolument fous, où Van Caubergh excitait l'admiration publique par sa façon remarquable d'exécuter « l'aile de pigeon ».

Les *Agathes* recommencèrent la vie fantastique des *Canards*, et Bruxelles se souvient encore de l'effet prodigieux qu'ils firent au bal du Cirque, aujourd'hui l'Alhambra (Tunnel national), lorsqu'ils y apparurent costumés en *Gilles* virginalement blancs, le chef coiffé du colback des grenadiers.

En ce même carnaval ils firent beaucoup parler d'eux ; je citerai notamment l'épisode que voici :

On se préoccupait beaucoup alors du crime de la rue de Brabant. Il était de mode de « chercher l'assassin » que l'on ne parvenait pas à trouver, comme plus tard on cherchait « le chat » ou « le sultan ».

Les *Agathes* crurent de leur devoir de mettre fin à cette sinistre scie, et, le jour du cours, louèrent une charrette de déménagement sur les côtés de laquelle était accrochée une longue bande de toile portant : « Ils sont trouvés ! »

La voiture fit le cours, et, au fur et à mesure que les gens de l'escorte rencontraient des camarades, ils les fourraient dans la charrette pour figurer les assassins.

Derrière marchaient Sancho en gendarme, Méphisto en agent de police, Léonidas en garde-champêtre, Tafque Limbourg en juge et Kelecom en geôlier.

Le char eut un succès d'autant plus retentissant, que sur la plate-forme de ce nouveau panier à salade gesticulait un étudiant déguisé en singe dont les gambades insensées et les discours extravagants faisaient la joie du public.

Ce singe, orateur attitré des *Agathes*, était Camille Laduron, le meilleur des copains, le plus fumiste des étudiants, l'auteur du poème épique : le *Cabriolet dégraissé* ou l'*Éléphant sans le savoir*, mort l'an dernier à Virton, professeur au collège de cette ville et docteur en sciences physiques et mathématiques.

Ce fut le chagrin d'avoir dû quitter Bruxelles qui lentement a tué ce chimiste poète dont le souvenir s'est transmis parmi les étudiants de Bruxelles de génération en génération.

(A continuer). FRITZ ROTIERS.

SONNETS

I

LA MORT DE LA JEUNESSE

Chacun voit arriver des jours de deuil profond
Où sa jeunesse blanche est à jamais finie,
Et chuchote, en pleurant, des adieux d'agonie,
Avec le geste doux des aimés qui s'en vont.

Des fermoirs d'éternel silence ont clos sa bouche,
Mais tandis qu'on l'a mise en terre, tristement,
Dans la maison de l'âme — après l'enterrement —
Comme on se trouve seul, douloureux et farouche !

On sent qu'on a perdu tout le meilleur de soi !
C'est elle, la jeunesse aux yeux noyés d'extases,
Qui mettait des bouquets de lis dans tous les vases.

Voici les passions qui vont faire la loi,
Servantes à la voix impérieuse et forte
Qui grognent en usant les robes de la morte !

II

LA PASSION

Je dis comme le Christ au Jardin des Olives :
« O Seigneur, mon âme est triste jusqu'à la mort ! »
Ayant beaucoup souffert, je n'ai pas de remord
Quand je trouve, le soir, que mes mains sont fautives.

Parfums de Madeleine, où vous répandez-vous ?
Il est enfui le temps où ma belle jeunesse
Passait, comme Jésus monté sur une ânesse
Et sentant des rameaux caresser ses genoux !

Seigneur ! j'entends hurler une foule barbare !
Déjà plus d'un Judas m'a baisé sur le front
Et je sens dans mon cœur que ma croix se prépare.

Mais pour souffrir la haine et supporter l'affront,
Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre
Dans la mélancolique éternité du Livre !

GEORGES RODENBACH.

LE BEUGLANT

ÉTUDE NATURALISTE

Louis Veuillot se donna le plaisir, un jour, de baptiser Thérésa *la Patti* de la chope. Le mot, fort joli, fit fortune. Je ne sais quel immoraliste a dit que le café-concert est l'opéra du peuple. Ceci est moins vrai, partant, plaît moins. Rien n'est plus absurde qu'une comparaison. Aujourd'hui le concert veut être une école : on y chante les gloires de la République. C'est toujours pour la République autant de gagné.

Il y a dans Paris trente cavernes où l'on crie. Ce serait la caverne d'Ali-Baba, s'ils n'étaient là plus de quarante.

Les auteurs y gagnent de l'argent, les artistes y boivent le peu qu'ils gagnent, le patron se fait des rentes ; il est électeur, éligible, professe l'opinion du centre gauche et prétend que la République protège les arts libéraux. Pour un peu, il mettrait sur sa porte : *Succursale de l'Académie nationale de musique*.

Il ne lui manquerait que le groupe des demoiselles Carpeaux, mais elles sont chez lui, en chair et en os, en os surtout, ou bien trop dodues. Elles dansent sur ses planches, et quelques-unes même donnent de la voix.

Elles ont leurs coulisses, leur foyer, leur habilleuse, leurs adorateurs : on leur jette des bouquets à peine fanés, elles se prélassent en robes de satin tailladées à la mode, et celui qui paie la couturière vient là aussi, ganté, pimpant, souriant, tout aussi aisé que s'il « affichait » une *marcheuse* de l'Opéra.

Rien ne fault à la gloire du café-concert. Il y a le grandiose Alcazar « délice des Rois maures ! » et l'Eldorado — qui n'est pas le Pérou. — La mère y mène sa fille. Ce n'est pas là que nous irons, mais dans une « gaîté » quelconque de la barrière, où nous pourrons nous esbaudir aux joies du peuple souverain, qui est bien là chez lui, — et en goguette.

La gaîté est un peu partout : il y a la Gaîté-Rochechouart et la Gaîté-Montparnasse. Il y en a une au moins dans chaque quartier de Paris. On s'y amuse beaucoup pour peu qu'on ait la foi. Dans l'une de ces Gaîtés, il y a des « artistes » aussi « distingués » que ceux de la Comédie-Française, au dire d'un de mes amis. Si vous y allez, je vous recommande surtout l'ingénue.

On disait de Bassompierre et de Roquelaure : « Qui toque l'un, toque l'autre ». Des Gaîtés on peut dire : : « Qui voit l'une voit l'autre. C'est lamentable. Il faut être bien hypocondre, pour y chercher le plaisir, et bien ennuyé de notre ennui bête et plat pour s'y égayer.

C'est toujours la même salle, sempiternellement rouge, d'un rouge qui n'est ni le pourpre, ni l'écarlate, ni le nacarat, ni l'incarnadin, ni le cramoisi, ni le grenat, mais rappelle les tons de brique du champ des fresques pompéiennes.

Ces *pseudo*-magnificences, *ces fioritures qui s'écaillent*, éblouissent l'apprenti menuisier et la petite brocheuse : les dorures sont ternies, les attributs de Melpomène, de Terpsichore, de Thalie et de la demi-douzaine de muses qui complète ce groupe pendent tristement, verdâtres et souillées, sur le rouge cru qui badigeonne les murailles.

Ce ne sont qu'astragales et rosaces ! Du plâtre et du carton, des arabesques étranges, des velours éraillés, des boiseries crasseuses. Mais le faux luxe de ce clinquant réjouit les habitants des mansardes voisines, qui n'y regrettent point leurs murs et leur carrelage saccagé.

La scène est coquette. L'ouvrier parisien aime le paysage. On lui offre un parterre de roses embaumant un quinconce de lilas. Des fleurs à foison, et le feuillage *vert-pré*, léger, ouvré de dentelles sur azur, qu'on rêve en pataugeant sur l'asphalte boueux.

Ce cadre est charmant, gai, joli, éclairé par le gaz vacillant et empuanté de cette salle qu'empoisonnent les émanations de la multitude.

L'atmosphère est fétide, lourde. La lumière aveugle, jaillissant en reflets ardents sur l'écarlate qui saigne des balcons à panse rebondie. Un nuage de fumée bleue, zébrée de spirales grises, ondoie en tournoyant sous la voûte, peinte des éternelles rosaces d'or sur un champ de pourpre assombrie.

Le spectacle est curieux : c'est le *caboulot* fastueux, mélange d'oripeaux criards, de tentures flétries, d'ornements de pacotille, où tout est *camelotte*, le public, les acteurs, la salle, — sauf la riche fortune du patron, créancier de l'Etat.

A la voûte, peinte et dorée, pendent des lustres sans cristaux, étoiles à six becs de gaz, répandant une lumière ardente, jaune et crue.

Les sièges sont des bancs de bois, huilés de crasse, vernis de sueur. En bas, on a des chaises, et juste assez de place pour ne pas être écrasé entre ses voisins. Et du monde !... A rendre jaloux Messieurs des théâtres subventionnés.

Ces maisons-là donnent cent francs par jour à l'assistance publique et trois cents francs par mois à l'Agence des auteurs. Mais comme on crie sur le droit des pauvres ! et quelle capilotade des auteurs trop rapaces !

Les directeurs de ces boîtes à musique n'en gagnent pas moins plus d'argent que n'en gagna feu Harel à la Porte-Saint-Martin. Signe des temps que ces fortunes singulières! Nos mœurs se démocratisent : la foule va où l'on fume en buvant, où l'on boit en fumant, où l'on garde son chapeau sur la tête, où nos dames les ouvreuses n'exercent pas leur tyrannie. *Panem et circences.* On a le pain sous forme de « consommations » et le cirque, où les bêtes sont des bipèdes, sans plumes. Il manque encore des gladiateurs.

Donc, la vaste salle or et rouge flamboie. Le rouge est plâtré, l'or est douteux. Mais c'est plus beau que le mur décrépit de la mansarde : on peut bien se payer pour douze sous d'illusions, après une semaine laborieuse. Le rideau n'est pas levé. Un rideau à temples grecs, sous le ciel opalisé d'Athènes, œuvre de Robecchi, Poisson ou Chéret, en leurs jeunes années, car les plus beaux talents « ont battu la dèche ».

Le public envahit peu à peu la salle, déjà surchauffée. Les musiciens gagnent leurs pupitres. Le premier violon commente un article de *la France*, le chef d'orchestre discute, la contrebasse gémit, le piston est opportuniste, la clarinette collectiviste, la petite flûte se souvient des splendeurs d'antan, et tient pour le NEVEU de L'AUTRE. Toute la soirée, la discussion durera, abandonnée, reprise, lachée, et quelqu'un, de colère, en cassera son archet.

Quelle rage ont-ils de causer politique ? N'est-ce pas assez de la musique pour jeter la discorde parmi les musiciens?

Cet indulgent public, qui a dîné frugalement, mais de bon appétit, attend avec patience. Il se renouvelle tous les jours.

Le lundi, c'est l'ouvrier qui n'a pas chômé la veille, et se dispose à se reposer le lendemain.

Le mardi, jour d'abonnement, comme aux Français, la haute bourgeoisie du quartier se prélasse aux bonnes places : tout le monde se connaît. On ne fait pas de visites faute d'espace, mais on s'interpelle d'un rang à l'autre, on échange force poignées de mains, on s'excuse d'être là : « C'est dans le quartier ; — il y a des artistes amusants, spirituels, aimables, au cachet, presque célèbres ; — il pleut ; — tous les omnibus sont complets ; courir Paris : c'est si loin ! »

Mercredi, on pourrait conter la parabole des vierges folles, en donnant raison à celles-ci, car elles y sont toutes, et celles-là n'y sont pas. Jour de congé dont on profite gaiement. Le docteur a renouvelé la patente.

La recette est en baisse le jeudi ; ce ne sont que collégiens et écoliers, la cigarette au bec, très pâles d'oser une escapade et naïvement heureux de

l'avoir osée. La salle pue la pommade. On pourrait éteindre le gaz, il y a assez de flamme dans les yeux.

Le vendredi est aux familles juives. Des gens riches, qui seront israélites dès qu'ils atteindront le million. Car on est juif au dessous du million et israélite au dessus. Un monde à part. Des beautés de la Bible, çà et là égarées au milieu d'horribles mégères

Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne !

Des visages aquilins, des nez busqués, des barbiches rousses, des chevelures violacées, des teints couleur d'orange, d'olive ou de safran.

Un baragouin mirifique : hébreu mâtiné d'allemand, de polonais et peut-être d'arabe. Des robes sordides et des diamants superbes; des habits sales doublés de billets de banque. Il se débite, ce soir-là, des quantités de bière, de kummel, de kirsch et de Kouètch, — une abominable eau-de-vie de prunelle, qui vient des bords du Rhin.

Samedi, jour des commis, des apprentis, des artistes, des bohêmes, qui auront la grasse matinée du lendemain pour dormir.

Toute cette jeunesse rit volontiers.

D'autant que c'est jour de première : le baryton change sa ritournelle, et les dames lancent des romances à la mode de la semaine.

Quelques-unes risquent des toilettes inédites, et ce cri court de bouche en bouche : « Mince de chic ! » Les meilleurs philologues ajoutent : « Elle est rien bath ! »

Enfin, le dimanche est le jour du monarque, c'est-à-dire de tout le monde. Tous les rangs sont confondus, et la blanchisseuse ne dédaigne pas s'asseoir à côté de la marchande des quatre saisons.

On vient alors en famille ; le père, la mère, les enfants. Les tout petits rient sans comprendre, et les grands parce qu'ils comprennent trop. Ce n'est pas à ceux-là qu'il faut reprocher un plaisir qui n'est pas fait pour eux et qu'ils prennent en contrebande.

Ils s'amuseraient mieux ailleurs, si ailleurs il y avait.

Tel est le calendrier hebdomadaire du café-concert, où chaque jour offre un aspect différent, ce qui trahit le respect inné et inconscient des hiérarchies.

La foule parisienne n'est pas bruyante là plus qu'ailleurs. Sauf quelque loustic vociférant un *bis* d'une voix tonitruante, sauf les éclats de rire trop bruyants des nouveaux initiés, les commentaires administratifs des rares gobeurs, les rires perlés des fillettes, on n'entend qu'un murmure discret. Il se fait plus de tapage à *la Fenice* et à *la Pergola*. Ici on cause, là-bas on

crie. Ce peuple se divertit tranquillement. Un étranger voyant cela, disait : « Qu'il faut être inhabile pour ne pas gouverner les Français ! »

Cette foule, ce peuple, c'est l'ouvrier qui travaille, et *l'ouverrier* qui ne travaille pas. Compagnons charpentiers, zingueurs, plombiers, artisans de tous métiers, en cotte bleue, en blouse, en bourgeron, ou avec la redingote ample, à larges plis dans le dos, et la casquette à visière, ou le chapeau mou plus ou moins flambard.

Un jour, Frédérick Lemaître avait joué le rôle d'un prolétaire de ce galbe, en présence de Sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre.

— Quoi ! dit Victoria au superbe comédien quand elle se le fit présenter, après la pièce ; quoi ! vous avez en France des hommes ainsi vêtus, hâves, déguenillés et pauvres... Ce sont là vos ouvriers ?...

— Non, Madame, répondit-il, avec son accent inimitable et roulant des yeux féroces. Ceux-là, c'est nos Irlandais !

Bourgeois, travailleurs, petites brocheuses en rupture d'assemblage, tailleuses à la journée, blanchisseuses de fin, un tas de fillettes blondasses, prétentieuses, coquettes, attifées d'un ruban rose sur une robe sale, accostant les gosses dont elles sont les « connaissances », regardent tout d'un œil vicieux, rient effrontément, le nez en l'air, la mine impertinente...

Là les gamins, gavroches, gosses, groussepains et mômes, de diverses encolures traînent sur les bancs poisseux leurs culottes effrangées par le bas, n'ayant à douze ans plus d'âge, et sachant applaudir aux bons endroits, car ils sont la claque et ils ont élu des étoiles.

Tout ce monde fume, qui la vieille bouffarde noire, à court tuyau, qui, la pipe élégante, ou le cigare d'un sou, âcre et nauséabond, ou l'aristocratique cigarette, roulée d'un coup de pouce, de ce pouce ambré par le tabac, et poli par le contact de l'outil.

Tout ce monde boit : bière, café, liqueurs, bavaroises, choses innomées, qui seraient innommables, car, sauf la couleur, tout se ressemble par le goût. Poison patenté dont le contrôleur défalque la valeur réelle du total du *droit des pauvres*. Car, l'autre paie son impôt à la mendicité, — et cet argent-là n'est vraiment pas digne d'être l'argent de la charité.

C'est donc ici une école : on y vient apprendre à vénérer les institutions que l'Europe nous envie. On y célèbre la République et la Patrie, on y chante les grands hommes de tous les temps, Béranger est un dieu de ce temple, et vous verrez tout à l'heure la grosse femme qui gigotte sur les tréteaux apparaître habillée du drapeau tricolore, — singulière façon d'honorer l'étendard national !

Les prêtresses du sanctuaire et les corybantes qui les complètent, défilent

deux par deux sur la scène, les unes en atours magnifiques, les autres déguisées en *monsieur en habit noir* ou en paysan d'opérette.

L'ouvrier est flatté quand on se moque du paysan, et tout rural pour lui est Janot ou Gribouille.

Cette littérature a son académie. On s'enrichit plus à rimer *Ipsiboé* qu'à écrire un bon livre, et *l'Amant d'Amanda* a mis vingt mille livres, se dit-on, dans la poche de son auteur. Passons.

Le spectacle que l'on sert au public de toutes les gaîtés est à peu près partout le même : une douzaine de chanteurs, ou plutôt de chansons, plus un vaudeville en un acte, parfois en deux, joué par ces mêmes chanteurs déguisés en comédiens.

Le répertoire du « beuglant » est invariable. Grivoiseries équivoques à double entente, avec un refrain bien lancé, des onomatopées caressantes, des gestes à l'avenant. Romances d'un sentimentalisme ridicule, qui font pleurer les bichettes que leurs *jolis jeunes gens* contemplent avec tendresse. Chants patriotiques, débités avec emphase, solennellement, par des benêts qui pontifient et qu'une triple salve d'applaudissements interrompt dès que le mot *République* sort de leur bouche ouverte en gueule de four. Plaisanteries risquées, douceâtres bergeries, hymnes populaciers découlent du même tonneau. C'est faux, discordant, âpre, mauvais, malpropre et, par dessus tout, c'est bête. On applaudit.

La censure a des indulgences à revendre pour toutes ces rhapsodies, destinées à faire l'éducation du peuple. Ces chansons ont un parfum *d'officiel* : on dirait de la prose, rimée, de ministère.

Il n'est pas sûr que l'un des chansonniers ne soit pas décoré, et quelque jour on décorera les divas de la chope...

Tout cela serait grotesque, si l'on n'y sentait le système.

Évidemment le pouvoir accorde une paternelle bienveillance au *beuglant* et à ce qu'on y *beugle*. On se rappelle la Convention faisant du théâtre une « école » pour les vrais républicains : on sent que les descendants de 92 — si descendus — aspirent aux lauriers de Rousselin, censeur de l'esprit public.

Il ne faut pas oublier la chansonnette, ancien jeu, retour de province, peu goûtée; la scie des assonances, *le Camélia qu'Amélie a*, *l'Amant d'Amanda*, ou *Gugusse et Titine*, en train de passer à la postérité; la paysannerie qui ravit l'ouvrier, assez et même toujours antipathique au rural, ainsi que nous l'avons dit plus haut; la grivoiserie où se pâment les très vieux et les très jeunes, et que les *demoiselles* se font expliquer par leurs « connaissances ».

Vient aussi la chanson patriotique, une chose fort bonne en soi, mais qui n'a que faire entre deux couplets, flagellant les épouses infidèles, raillant les maris... battus et contents, fustigeant les belles-mères acariâtres. La chanson patriotique est réservée au baryton, ordinairement doué d'une voix puissante, d'un ventre pyriforme et d'une tête léonine couronnée d'une chevelure mérovingienne. Cet honnête homme, qui méprise Faure et Maurel, brise les vitres quand il peut et nettoie le tympan de ses auditeurs. Mais son habit a essuyé bien des revers, et sa chaîne de montre égale en grosseur l'aussière d'un vaisseau de haut rang.

*
* *

Le concert est fini. On joue la « Revue ». Il se donne là une *Revue*, avec compère, commère et le reste. La troupe y figure. Le ténor est un comique, et la contralto glousse, et la soprano se trémousse.

Un peu partout en ce temps-ci on permet la plus immonde exhibition : la scène du jésuite expulsé.

Voici le jésuite. Un pauvre hère, mal à l'aise sous le chapeau de Basile; il parodie grotesquement le signe de la croix. Il grimace tandis qu'on expulse ses élèves : une collection de cages, sur la scène, représente une collection de serins. On chante une petite vilenie de Béranger. Puis on emporte Basile, qui se débat et se démène. On le jette à la porte, il rentre par la fenêtre. Il se met à genoux. On le chasse. Il va, vient, se désespère. Cela dure longtemps.

Vous croyez qu'on applaudit? Point. Quelques *voyous* font du tapage. Le plus grand nombre des spectateurs est gêné. Il y a des enfants, des jeunes filles. On les envoyait le matin au catéchisme. Ils refuseront d'y retourner demain. Et quand la mère, emportée par l'habitude, ou battue par son mari, ou sanglotant près d'un berceau vide, murmurera une prière, la petite brocheuse, sa fille, glapira.

— Des bêtises! Mince de patenôtres? As-tu fini de faire ta béguine? Des jésuites, on les a f...us la gueule dans le fossé!

Revenons à notre énumération, au personnel du sexe faible, à ces Juanitas, ces Claudines, ces Rosas. Ainsi qu'on le remarque, toutes ont de jolis noms, grâce au martyrologe, et de jolis visages, grâce à la chimie des modernes parfumeurs. Quelques-unes ont vraiment l'air de figurines en porcelaine. Elles en ont la fragilité.

Leur ramage ressemble à leur plumage, ce qui ne les rend pas moins les phénix des hôtes de ces lieux. Phénix qui brûlent sans trève et ne se consument point. Ce ne sont que langoureuses rhapsodies, valses énervantes, airs

bachiques, ou bêtises d'opérettes, serinés tant (que) bien que mal : des perruches élevées par un savant oiselier.

D'où viennent-elles? Celle-ci cuisinait les ragoûts d'un bourgeois, hier, et celle-là ravaudait les bas de la bourgeoise. Il en est une qui m'a rappelé la *Consuelo*, de Georges Sand : laide, bohême, vagabonde, mais vraiment artiste et musicienne; elle est marquise, marquise à vieux parchemins amplement blasonnés ; elle garde la particule. Où donc ai-je vu naguère ces yeux de braise éclairant cette peau tannée? La pauvre fille a dérogé, tant pis pour... lui.

Une autre est une brave mère de famille, dont la méchante robe d'étamine à lambeaux de dentelles trahit l'indigence. Son fils aîné, un bambin de dix ans, vient l'entendre tous les soirs. A cause de lui, elle n'est jamais décolletée. Ils s'en vont de compagnie : elle a gagné de quoi payer le collège ; elle vit de pain et de lait. Mais la clef de son logis reste dans sa poche depuis qu'elle est veuve.

En voici une qui fut mère... très peu. Elle garrottait son enfant dans son berceau, pour qu'il ne tombât point, et le laissait tout seul à la maison de sept heures à minuit, le biberon aux lèvres. Un jour elle le trouva, cet innocent, endormi de l'éternel sommeil... La Providence lui avait fait grâce des jours qu'il devait couler...

Elle pleura tout juste assez pour ne pas ternir ses paupières.

Le lendemain, on menait l'enfant au cimetière, et la mère venait jouer un vaudeville fort gai, de crainte que son rôlet ne fût donné à sa rivale.

Bref, il y en a de toutes sortes.

Des blondes et des brunes,
Et des châtain's aussi !

Toutes, au surplus, richement nippées. Satin, moire, velours, falbalas et fanfreluches, plumes et fleurs, de quoi payer cinq cents francs les cent écus qu'elles gagnent. Elles ne vénèrent pas plus sainte Mousseline qu'elles ne coiffent sainte Catherine.

Et, quand le bas comique, en haillons, a fini de *strider* sa complainte de pochard, elles viennent bravement, toutes voiles au vent, roucouler les strophes sentimentales où rossignol *rime* avec *violette*.

Et si *messire* public se tord aux joyeusetés de *Séraphin* ou de Poivrol, il pleure de longues larmes aux élégies de ces demoiselles, car, il faut enfin le dire, le peuple ne s'amuse que quand il pleure beaucoup : il veut le drame, il adore le pathétique, et les cœurs sensibles sont à la mode comme avant thermidor.

Ce tirelaine qui vous demandera la bourse ou la vie, s'il vous rencontre

dans une ruelle obscure, s'attendrit aux soupirs de l'ingénue, et la grosse commère qui bat son mari, son gosse et son chien, l'un après l'autre ou tous ensemble, gémit volontiers sur la rupture de Célinette avec son amoureux. Ces âmes tendres aiment ces bluettes platoniques où Roméo en détresse clame après sa Juliette inconsolable. C'est une façon de sortir de la vie réelle et de vivre un moment l'enivrante vie factice du rêve. On est poète comme on peut.

On peut bien l'être pour le café-concert! car tout un Parnasse vit de ces couplets chantés là. On se rappelle Rubempré, écrivant une gaillarde chanson à boire, près du cadavre de Coralie.

Que de perles éparpillées aux quatre vents de la misère!

Avoir rêvé la gloire de Lamartine ou de Musset, et rimer des versiculets pour Anastasie! La vie est décidément une ironie amère!

CHARLES BUET.

Septembre 1885.

LOHENGRIN

A HECTOR CHAINAYE.

O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,
Chante dans la lumière autour de mon chevet!
Ton rire, comme un vol soyeux de tourterelles,
Laisse neiger en moi son tiède et blanc duvet.
O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,
Chante dans la lumière autour de mon chevet!

Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,
Semblables à des lacs sous des cieux violets,
Égayez lentement de votre azur timide
La candeur du matin qui bleuit mes volets,
Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,
Semblables à des lacs sous des cieux violets!

Rafraîchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses
Qui parfumez le cœur en fleurissant les yeux!
Éclairez-moi du jour de vos chairs paresseuses!
J'ai trop pensé, la nuit, et je me sens très vieux.

Rafraîchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses
Qui parfumez le cœur en fleurissant les yeux!

Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants,
Je t'appelle du fond de ma joie éphémère,
Tête royale et pâle aux longs cheveux tombants,
Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants!

C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.
Bannissant à jamais les souvenirs indignes
Des cœurs tumultueux que la vie épuisa,
C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.

Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,
Ouvre-moi le berceau de ta blancheur divine,
Enfant miraculeux, cher enfant maternel,
Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,

Répands sur l'incrédule et sur le misérable
Les pardons ignorants qui tombent de tes mains!
J'écoute la chanson de ta bouche adorable
Comme si j'entendais d'invisibles jasmins.
Répands sur l'incrédule et sur le misérable
Les pardons ignorants qui tombent de tes mains!

ALBERT GIRAUD.

VERS

I

A MON BIEN CHER AMI J. MASSENET.

L'encens diaphanise et raffine ta main,
O prieuse attendrie à la flamme des cierges,
O vierge la plus douce entre toutes les vierges,
Archange dont les yeux n'ont plus de rêve humain!

Laisse l'amour, ô vierge, à ces belles rieuses
En cette allée, au loin, lasse de blanc soleil,
Des papillons vibrants sur leur calme sommeil
Où des paresses d'eau songent, mystérieuses :

L'enfance se souvient que sa candeur apprit
A murmurer des mots d'azur et de lumière,
Des mots que la souffrance angélise en prière,
Dans le temple où s'éteint la lampe de l'Esprit!

II

Je ne veux rien de toi que t'entendre pleurer
Quand ton cœur souffrira de peines anciennes,
Car toutes tes douleurs, mon âme les fait siennes :
Je suis la harpe d'or que tes doigts font vibrer.

Dans le calme du ciel, musicale, se lève
La lune, en longs accords fluides et soyeux.
Ne sont-ce point tes pleurs, ô Phyllis, et son rêve
Tous les rêves éteints dans le bleu de mes yeux?

III

Son svelte éventail agite en cadence
Ses blancs agnelets, son matin si pur,
Et le tourbillon neigeux de la danse
Envolée au fond d'un parc bleu d'azur;

Et pour affiner cette triste joie,
Le peintre effleura sur de calmes eaux,
Atténuant l'or pâle de la soie,
Deux hérons lointains parmi les roseaux.

IV

Les rosiers qui rampaient tout le long des allées
Sont brûlés par le gel, Marquise ! les rosiers
D'amour ! Et les oiseaux chanteurs extasiés
Célèbrent tristement les roses en allées.

O marquise ! jadis, languissantes, les roses
Écoutaient nos baisers qui parfumaient le vent
Sonore, traverser leur feuillage mouvant
Et monter au ciel d'or près des nuages roses.

Sur le sentier poudré, les branches frémissantes
Balancent leur grésil vers les roses, absentes
Hélas ! au clair de lune amoureusement beau,

Et, tandis qu'un oiseau perle sa vocalise,
Eros, casqué de givre, a senti son flambeau
S'éteindre sous la neige, ô belle Cydalise !

V

Dans les profondeurs vaporeuses
Des jardins bleu de ciel, le soir
Poudré d'étoiles vient s'asseoir,
Triste, sous les branches pleureuses.

Pierrot, Suzette et Mezzetin,
Blêmes sous le blanc de la soie,
Appellent des yeux le matin
Qui parfume leur triste joie.

Mais dans le grand songe des cieux,
La lune d'or émerge, lente ;

La lune, prunelle sanglante
D'un visage silencieux.

VI

Dans le bleu de ciel angélique
De ce triste parc de Watteau,
Où se vaporise un jet d'eau
En poussière mélancolique,

Madrigalisants, joliets,
Sous les arabesques des grilles
Passent Mores et Mascarilles,
Petits abbés et cavaliers;

Et les rires des clavecins
Aigrelets aux blondes marquises
Chuchotent des faveurs exquises
Sur la morbidesse des seins.

Princes Charmants et Cendrillons
Sur leurs chars de lune trottinent :
Le jour s'effeuille; au loin tintinnent,
Tintinnent les grinçants grillons,

Et sous la ramure épuisée
De calme soleil et d'ennui,
Les doux oiselets dans la nuit
Vocalisent de la rosée.

VII

Pomponnés de rubans et caressés de fards,
Poupins, mignards, soyeux d'élégance fleurie,
Mezzetins amoureux, frêles Pierrots blafards,
Amynthes souriant avec affèterie
A leurs bonbons, à leur miroir, à leur carmin,
Aux ramiers bleu de ciel qui becquètent leur main,

A rien, pour le sourire et pour frôler la joue
D'une fossette rose où le baiser se joue
En souriant, rêveurs frivoles et galants,
Battant l'air épuisé de gestes indolents,
Ils passèrent, joyeux ou tristes, par milliers
Dans le calme plaintif de ces blancs escaliers.
Un peu de leur sourire, un peu de leurs pensées,
Parfume le secret des chambres délaissées.
Oh! si la nostalgie aux jardins éplorés
Te ramène, pensif, lorsque les paons givrés
De lune, en piaulant, hument le bleu du soir,
Entends autour de toi le silence s'asseoir,
Poète : dans le deuil des anciens salons
Les heures lentement sonnent des jours plus longs,
Écoute !.... Et c'est le soir où le triste Watteau
Auréolait d'azur les plis de son manteau,
C'est le soir bourdonnant de libellules roses,
O marquise! le soir, où, l'amour triomphant,
Aux captifs alanguis sous leurs chaînes de roses,
Les heures pardonnaient comme des pleurs d'enfant!

GEORGES KHNOPFF.

AIRS DE FLUTE

IV

BABOLAIN

AU PROFESSEUR WAGENER.

Dans le boudoir où rien ne bouge
Il fait d'un doux à défaillir;
Elle me dit : Il va venir!
Qui? — « Babolain, le diable rouge!

« J'ai fait mettre au lit parfumé
Des draps couleur moisson prochaine,
Les coquelicots, mon aimé,
Vont tomber toute une semaine.

« Sur la neige il pleuvra du sang,
Du sang comme en une bataille ;
Non, ne me prends pas par la taille,
Dit-elle encore — en rougissant.

« Va-t-en, rentre chez toi, sois sage,
Tu reviendras dans quelques jours
Voir si le diable est là toujours,
Et tu déferas mon corsage.

« Et ce sera si bon d'avoir
Rassemblé des économies,
Mais n'en souffle rien aux amies,
Je pourrais m'en apercevoir. . »

Dans le boudoir où rien ne bouge
Qu'un tic-tac très clair et très gai,
Je suis revenu fatigué
Du passage de la Mer Rouge.

V

DIURNES LITANIES

A LA MÉMOIRE D'ÉMILE VALENTIN.

Vous qui m'aimez autant que j'aime, moi, l'absinthe,
Femme vierge, femme stérile, femme enceinte,
Écoutez-moi !

Vous qui n'avez pas mis de jupon de dessous
Et dont le bas de laine est rempli de gros sous,
Gilkinez-moi !

Vous dont l'âme s'arrête avec indifférence,
Sur le poète doux dans son incohérence,
Khnopffisez-moi !

Caractère léger comme une bulle d'air,
Qui n'avez jamais mis les pieds dans le Polder ?
Eekhoudez-moi !

Vous, l'Ignorante de tout ordre alphabétique,
Lisez, lisez encor les Notes *d'un critique*
Nautêtez-moi !

Fleur du Rhin, pleurs de sucre et zutisme éhonté,
Ne posez pas ainsi pour la postérité !
Wallèrez-moi !

Poudre de riz, gant long, très long, infinissable
Long de Gand-l'Ouvrière à l'Ostende de sable,
Bellacquez-moi !

Vous qui contre la Presse aviez mis à la voile,
Et qui depuis deux mois écrivez à L'Étoile,
Giraudez-moi !

. . . . . (1)
. . . . . .
. . . . . .

Révélateur cruel des anciennes fredaines,
Des petits ventres devenus grosses bedaines,
Rotiersez-moi !

Bec de gaz des ketjes et bâton des farceurs,
Vous qui séduisez les cocottes — et leurs sœurs,
Hannonez-moi !

PRIÈRE

Être indéfinissable et fou, jeune Belgique,
Chantant des airs de flûte en un « buccin tragique »,

Girhoud, Eekhaud, Gilket, Nautin, Rodenmaus, rois
Martyrs qui faites des calembours sur la croix,
Siebel vous salue au nom des Lettres saintes,
Absinthes ! Absinthes ! Absinthes !

(1) Strophe en flamand pour Verhaeren.

VI

BERCEUSE

POUR HÉLÈNE.

Je suis triste, ma reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je suis triste, ma reine,
D'être si loin de vous.

Je vous ai vue à peine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je vous ai vue à peine
Près du Fossé-aux-Loups.

Mon âme est pleine, pleine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Mon âme est pleine, pleine
De vers aux rimes d'or.

Je veille, Hélène, Hélène
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je veille, Hélène, Hélène,
C'est le lecteur qui dort.

La chose est souveraine
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
La chose est souveraine
Et ça ne coûte rien.

Dors tranquille et sereine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Dors tranquille et sereine.
Dors, mon enfant, c'est pour ton bien.

SIEBEL.

INCERTITUDE

Parmi les myrthes et les roses,
Sous le lierre aux frêles sarments,
Seule, triste, les yeux dormants,
Elle rêve, les lèvres closes.

Elle médite les serments
Et toutes les visions roses
Parmi les myrthes et les roses
Sous le lierre aux frêles sarments.

Et les mystérieux tourments
Aux soudaines métamorphoses,
Sombres, dessinent par moments
Le rêve douloureux des choses
Parmi les myrthes et les roses.

FRANTZ VAN PETEGHEM.

CHRONIQUE THÉATRALE

I

LA MONNAIE

Quoi qu'il advienne ou qu'il arrive, comme on dit dans *les Huguenots*, il faut avoir le caractère fait à rebrousse-poil pour ne pas défendre *mordicus*, envers et contre tous les abonnés jeunes et vieux, gommeux et cacochymes, elkans chagrins et crombez grincheux, le martyr qui a nom Verdhurt.

Sa chasse au ténor prend des proportions héroïques; Dereims s'en va, voici Gallois; Gallois renonce, voilà Devilliers; Devilliers échoue, on nous donne un Villaret, ténor de vieille race, comédien hors ligne ayant des restes puissants, parfois admirables, d'une voix qui a eu tous les triomphes, et à côté de laquelle la voix de M. Jourdain et celle de M. Verhees ne sont que fifres et faussets.

Bérardi laisse loin derrière lui Seguin; Soulacroix n'est plus rien à côté

de Boyer, et Mme Vaillant-Couturier, si charmante à ses heures, est oubliée depuis le jour où, pour la première fois, dans *Roméo et Juliette*, Cécile Mézeray a fait frissonner de jalousie les tourterelles et les rossignols.

M. Verdhurt commence l'année, comme il est d'usage, par le répertoire connu : A *l'Africaine* succèdent *Rigoletto*, *les Huguenots*, *le Trouvère*, *la Juive*; se passent tour à tour l'affiche : *Si j'étais roi! le Pré-aux-Clercs*, *Roméo et Juliette*, *le Châlet*, *la Fille du Régiment*, *la Traviata*, *Joconde*, exécutés avec la plus parfaite troupe que la Monnaie aie vue depuis des années, et dont la perfection même réhabilite l'opéra-comique de nos pères.

Assurément, nous ne raffolons de rien de tout cela ; les vieilles formules n'ont plus le don de nous charmer et nous n'avons plus pour elles que le respect dû aux aïeules dont la beauté s'est envolée, mais puisqu'il est convenu qu'il faut contenter les anciens avant les jeunes, nous comprenons les concessions que M. Verdhurt fait assurément à contre-cœur. Au reste, il nous promet des compensations. A entendre les indiscrétions des interprètes, le *Saint-Mégrin*, des frères Hillemacher, qui a été lu le 29 octobre, est une œuvre moderne dans les données wagnériennes et appelée à renouveler les batailles des *Maîtres-Chanteurs*. *Les Templiers*, de Litolff, sont pleins de pages superbes, et la *Gwendoline*, de Chabrier, s'annonce comme œuvre de maître.

Aurons-nous *Tristan* et *Isolde*, *Lohengrin* ou *Tannhäuser?* Au moins un de ces chefs-d'œuvre, le premier probablement, où Mme Montalba s'est fait tant acclamer à Paris, lorsqu'elle le chanta avec le ténor anversois Ernest Van Dyck.

M. Verdhurt remontera encore *Aïda*, *Manon*, *Hérodiade*, sans compter les œuvres de répertoire courant telles que *Carmen*, *Mireille* et *le Timbre d'argent*. Le *Mefistofele*, de Boïto, peut se fouiller le haut-de-chausse.

Le nouveau directeur tâtonnera encore avant de trouver tous les oiseaux rares qu'il cherche; dès aujourd'hui, si l'on oublie Mme Caron, sa troupe est absolument supérieure à celle que firent supporter MM. Stoumon et Calabrési. Que l'on en place vis-à-vis l'un de l'autre les deux tableaux, on pourra, si l'on a suivi les représentations ou la critique quotidienne, s'en convaincre :

1884-85.	1885-86.
TÉNORS :	TÉNORS :
Jourdain, Rodier.	Villaret, Furst.
BARYTONS :	BARYTONS :
Seguin, Soulacroix, Renaud.	Bérardi, Boyer, Renaud.
BASSES :	BASSES :
Gresse, Durat, Schmidt.	Dubulle, Devriès, Séguier.
CANTATRICES :	CANTATRICES :
Rose Caron, Hamann, Blanche Deschamps, Vaillant-Couturier, Angèle Legault.	Silvia Montalba, Thuringer, Jeanne Huré, Cécile Mézeray, Wolf.

Ajoutons que les danseuses nouvelles, surtout Mme Adelina Rossi, font oublier et Mme Brambilla et Mme Ricci Poigny.

II

LE PARC

Après *la Petite Marquise, le Train de Minuit, la Cigale*, après *Clara Soleil, Une Femme qui se jette par la fenêtre, les Sonnettes*, et surtout *les Faux bonshommes*, le théâtre du Parc a risqué la fortune d'une première : *La duchesse Lyly*, de Ch.-M. Flor O'Squarr, un écrivain nouveau pour le théâtre, mais connu cependant. Il a écrit un roman : *Chrétienne*, dont nous apprécions peu la valeur, et un recueil de nouvelles, *les Fantômes*, études cruelles, où l'écrivain a mis une ironie froide à la Villiers-de-l'Isle-Adam, et dans lesquelles maintes pages sont d'un artiste de premier ordre.

— On se rappelle encore l'affaire de Chaulnes dont les péripéties se déroulèrent à Paris en 1882. Quelques lignes suffiront pour la remettre en mémoire.

La duchesse de Chevreuse — un des plus grands noms de France — avait marié son fils, le duc de Chaulnes, être malingre et souffreteux, aux seize ans épanouis de la princesse Galitzin.

A peine les noces furent-elles terminées, que la vieille duchesse s'installa près du nouveau ménage, accablant sa belle-fille de mépris et de soupçons. Les nouveaux mariés s'enfuient en Belgique; elle les suit, elle circonvient son fils, martyrise la jeune femme, la livre aux avanies des laquais, l'accuse d'adultère, la force à s'accuser elle-même. Cela dure des années; la jeune duchesse a deux enfants qu'elle adore; un soir, les enfants disparaissent; c'est la duchesse de Chevreuse qui les a enlevés à leur mère. Celle-ci se révolte alors, réclame le bien chéri qu'on lui dérobe : rien n'y fait, ni la justice, ni les supplications; aujourd'hui la duchesse de Chaulnes est morte.

— L'affaire de Chaulnes était un drame comme jamais écrivain n'en pouvait rêver. Il s'en trouva plusieurs pour y puiser des éléments : M. Pierre Barbier, avec une comédie : *Indigne;* M. Clovis Hugues, avec un poème; M. Alexis Bouvier, avec un mauvais roman, et M. Albert Delpit, avec la médiocre *Solange de Croix-Saint-Luc*, qui sera bientôt convertie en pièce pour le Gymnase.

Voici M. Ch.-M. Flor O'Squarr qui l'accommode à sa manière dans *la Duchesse Lyly;* hâtons-nous de le dire, il n'en a pas pris à la lettre toutes les situations, et si nous avons tenu à résumer en quelques lignes le procès de 1882, c'est précisément pour faire toucher du doigt la part d'originalité qui revient à l'écrivain. Quelque grande que soit cette part, il faut bien reconnaître que *la Duchesse Lyly* n'est pas une pièce; l'auteur a-t-il voulu, comme Goncourt dans *Henriette Maréchal* ou Becque dans *les Corbeaux*, sortir des formules connues du drame et camper seulement en quatre actes la réalité brutale, toujours est-il que son œuvre est un simple procès-verbal

de Cours et Tribunaux, avec des points intéressants et des longueurs inévitables. Le premier acte est une exposition bien faite, d'un sujet que l'on espérait plus palpitant ; il est même une page littéraire pleine de choses délicates, que le docteur Planobat débite avec une poétique bonhomie. Mais le deuxième, mais le troisième continuent à être l'exposition d'un drame qui ne vient pas, qu'on attend, et le rideau se baisse sans que l'on songe à s'en aller.

Au résumé, pas assez d'intérêt et trop souvent la note sensiblâtre exprimée dans ce mot : *mes enfants!* que la duchesse de Plèves répète avec une obstination désespérante.

On applaudit ces situations faites et refaites, mais on ne peut les approuver littérairement.

Le dernier acte a été vu quelque part ; il y a là un peu de *Dame aux Camélias*, un brin de *Froufrou*, qui ont fait dire à quelqu'un le mot du jour : « Je m'emmaître de forges! »

Enfin, certains mots, d'une banalité inutile, déflorent des situations intéressantes ; tel ce mot du docteur : « Vous êtes fiévreuse, fébrile ; l'air de la campagne vous guérira ». Telle encore une phrase dont nous n'avons pas retenu le texte, où le même docteur explique physiologiquement à la vieille duchesse pourquoi son fils est un crétin : « la duchesse meurt de se sentir si vieille en ce château si vieux ».

En réalité, l'insuccès de *la Duchesse Lyly* est simplement attribuable aux longueurs, aux thèses qui s'y dévident avec uniformité ; de bonnes coupures, quelques mots piqués çà et là eussent changé complètement la pièce et lui eussent donné le mouvement qui lui manquait.

Le drame a été bien joué ; les rôles, sauf ceux du comte Camerati et d'Albert de Verrion, étaient tenus avec autorité. Mme Devoyod, qui a joué plus de quatre cents fois la duchesse du *Monde où l'on s'ennuie*, a le physique et la tenue qui conviennent au rôle à la fois cruel et maternel de Madame de Chevennes ; c'est à elle et à Mme Sarah Rambert surtout que la pièce aura dû de ne pas être tombée plus violemment. Nous avons vu cette dernière, il n'y a pas bien longtemps, dans le rôle de Claire du *Maître de forges*, où elle ne fut dépassée que par la créatrice, Jane Hading. Elle fait une jeune mère touchante, et sauve, par beaucoup de talent, les faiblesses du rôle.

M. Charles Pascal se montre pour la première fois dans un rôle important, difficile, et cela de maîtresse façon ; M. Durand est, de même, excellent. Pour M. Esquier, il lui suffirait d'un peu de talent pour donner du caractère à un rôle qui n'en a pas beaucoup ; il le joue avec une allure de vidé qui se replierait avant de passer son pardessus, et se mettrait lui-même sous son bras. M. Esquier peut difficilement être plus détestable. Nous n'en dirons pas moins à M. Luguet qui, lui, n'est pas déliquescent, oh! non! mais, au contraire, semble articulé comme un pantin-ficelle. Ses entrées et ses sorties du deuxième acte, entrées maladroitement exécutées, sorties mal comprises, ont fait un doux effet de joie sur le public.

∴

Avant *la Duchesse Lily*, on jouait *le Dépit amoureux* pour les débuts de M. Chomé. Ce n'est pas toujours amusant, Molière, même lorsque de cinq actes on a fait un Liebig classique de deux tableaux, mais joué au Parc, cela tourne au chloral de Follet. Malgré M. Huguenet, qui joue bien Gros-René, ces vers déroulés comme une pièce de madapolam donnent des impressions plus que rêveuses — mettons endormantes.

M. Camis, qui ne manque pas de talent, rappelle par une stature malheureuse les géants de la cavalcade bruxelloise bien connue; M. Paul Léon nettoie le plancher avec une humilité consternante; enfin, Mlle Dangeville, fagotée comme on ne l'est pas, et qui, jouant un rôle d'ingénue, s'afflige d'une traîne de duègne, finit par horripiler étrangement. Elle a ou se donne un air de perruche en colère qui modifie beaucoup le caractère d'un dépit qu'elle change en piaillement d'oiseau sinistre.

Du haut des nues où sont les vieilles lunes et les vieux classiques, ce bon Molière a dû être content du jeune Chomé. Il a de bonnes traditions, étant non seulement premier prix du Conservatoire de Bruxelles, mais encore un des élèves préférés de Delaunay; il joue le rôle transi d'Eraste avec sobriété et talent.

W.

MEMENTO

Une nouvelle consœur nous est née sous le titre de *Matinées littéraires*, revue mensuelle.

Qu'elle soit bienvenue, qu'elle grandisse en force et en sagesse.

***

M. Albert Savine, un artiste et un érudit, qui a déjà à son actif des livres remarquables dont nous avons eu l'occasion de parler déjà, ses traductions de *l'Atlantide* de Verdaguer, du *Commandeur Mendoza* de Juan Valera, ses études de littérature étrangère réunies dans *les Etapes d'un Naturaliste*, nous adresse un nouvel ouvrage sur le *Naturalisme en Espagne*, un naturalisme qui grandira.

Nous y trouvons l'histoire d'une littérature contemporaine peu connue et qui mérite de l'être. Œuvre excellente et artiste.

***

Travaux de la classe des lettres à l'Académie royale de Belgique, en sa dernière séance : I. Note sur M. Colinet et La théodicée de la Bhagavadgitâ étudiée en elle-même et dans ses origines, lue par M. Le Roy.

II. Programme du concours pour 1887 :

Première question.

Quelle fut l'attitude des souverains des Pays-Bas à l'égard du pays de Liège au XVIe siècle?

Deuxième question.

Quelle a été, en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée?

Troisième question.

Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830.

(Les concurrents consulteront utilement la bibliothèque léguée à l'Académie par le baron de Stassart.)

Quatrième question.

On demande sur Jean Van Boendale un travail analogue à celui du docteur J. Te Winkel sur Maerlant (*Maerlant's werken*, enz.).

Cinquième question.

Quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits taxés? En d'autres termes, dans quelle mesure cet impôt pèse-t-il sur le consommateur?

Exposer et discuter, à l'aide de documents statistiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard dans les divers pays et plus spécialement en Belgique.

III. Rapport de M. Wagener (pas Félxi ; celui de Gand, le muffle) sur : Une inscription latine où il est question d'un magistrat romain de la Gaule Belgique.

Et il y a des gens qui trouvent que les Lettres sont dans le marasme. Ohé! les genoux!

***

Le *Journal des Gens de lettres belges* n'a pas survécu à son directeur. Il vient de pousser son dernier numéro, après avoir, depuis cinq ans, lutté, timidement il est vrai, pour la littérature. Rendons-lui cette justice qu'il était, en 1880, avec *l'Artiste*, un des premiers journaux de la génération nouvelle, ayant des idées jeunes. Lorsque nous parûmes, il ne tarda pas à s'effaroucher de nos allures combattantes et finit par tomber dans une note incolore qui l'a perdu. Il avait pris dans son comité MM. Clesse et Benoît Quinet qui achevèrent sa phtisie. Ne pleurons pas sur sa tombe et, pour ne pas lui donner le coup de pied de l'âne, envoyons-lui le pavé de l'ours.

***

Vient de paraître le volume de *l'Union littéraire* (1884-85) contenant le rapport de M. Edmond Picard sur le concours de poésie, des fragments de *La jeunesse blanche*, de M. Georges Rodenbach ; le rapport de Mlle Van de Wiele sur le concours de prose, *Les confessions d'un assassin*, de M. Eugè-

ne Hins. Un volume élégant imprimé avec luxe par P. Weissenbruch.

***

Les poésies de Catulle Mendès, augmentées de soixante-douze poèmes inédits, paraissent chez l'éditeur Ollendorf.

Elles forment sept volumes : I. *Philoméla.* — II. *Pantéleïa, Sérénades, Pagode.* — III. *Soirs moroses.* — IV. *Intermède.*— V. *Hespérus.* VI. *Contes épiques.* — VII. *Le soleil de minuit.*

La nouvelle édition des poésies de Catulle Mendès est aujourd'hui complétée par la publication de *Philoméla* et de *Pantéleïa, Sérénades, Pagode.*

Prix de chaque volume : 1 franc.

***

Nous remercions nos confrères de la presse et particulièrement *L'Etudiant, La Fédération artistique* et son cordial et confraternel rédacteur Victor Reding, *La Chronique, Le Journal de Bruxelles, Le National* et *La Nation,* de l'aimable accueil qu'ils ont fait à nos *Souvenirs de la Vie d'étudiant*, en leur accordant quelques mots de sympathie.

Quant au *Patriote*, qui n'en est pas à ses premières aménités à notre égard, nous le remercions cependant aussi de la publicité qu'il nous a faite, en publiant sous ce titre : *Détails indiscrets*, un article de mauvaise foi et de mauvaise guerre Le monsieur PAUL WAUWERMANS, avocat, qui l'a signé Ric-Rac, est trop inexistant comme écrivain, il est trop raté de Lettres, trop abcès froid, pour que nous ramassions ses injures. Il envoyait naguère à notre revue de mauvaise copie qui fut régulièrement refusée malgré les recommandations dont M. PAUL WAUWERMANS, dit Paul de Fontanar, s'entoura pour prendre pied chez nous. Son échec plusieurs fois répété l'a aigri, ce jeune cancre. Aujourd'hui son fiel s'échappe. M. PAUL WAUWERMANS qualifie *La Jeune Belgique* de revue « archilibérale », alors que JAMAIS UN DRAPEAU POLITIQUE N'A ÉTÉ LEVÉ CHEZ NOUS. IL MENT, donc, et il le sait. **QU'IL REÇOIVE**, avec tous les honneurs dus à son rang de Sganarelle, **UN COUP DE PIED AU DERRIÈRE** de la part de son tout dévoué

MAX WALLER.

***

Pour paraître prochainement : *Les Milices de Saint-François*, par Georges Eekhoud ; *Les Concubins*, par Camille Lemonnier ; *Hors du siècle*, par Albert Giraud ; *La Jeunesse blanche*, par Georges Rodenbach ; *Les Moines*, par Emile Verhaeren et, *Lysiane de Lysias*, par Max Waller.

***

Précis de l'Histoire des Beaux-Arts, traduit de l'allemand du docteur Lübke, par M. Molle. Volume in-8° de 300 pages. Merzbach, éditeur.

L'ouvrage rendra de grands services au point de vue purement historique. C'est un exposé sommaire dont les appréciations, inutiles d'ailleurs, sont fort discutables, mais où l'on trouvera des dates et des faits qu'il était bon de dresser de façon succincte. L'architecture, la sculpture, la peinture et la musique y déroulent leurs fastes depuis les temps antiques jusqu'à nos jours ; les renseignements sont exacts et l'ouvrage en acquiert une haute valeur d'utilité.

Pour la critique, en voici un échantillon ; il est question de Chopin : « Il réunit à une grande délicatesse de sentiment et beaucoup de finesse d'expression, une véritable originalité ». Rien de plus ; c'est peu pour l'admirable artiste de *La Marche funèbre*, sans compter l'incorrection de la phrase. Cet exemple de français malmené n'est pas unique dans le livre. En voici un autre, il s'agit de Benoît. M. Molle perpètre ceci : « Cet artiste s'est fait connaître par plusieurs oratorios *distingués*, et surtout par une œuvre *magistrale* d'une *certaine grandeur : Lucifer !*

J'ai rarement ouï parler d'œuvres magistrales qui n'eussent pas au moins une certaine grandeur.

Ce n'est donc pas le français de l'Hôtel de Rambouillet qu'il faut chercher dans le *Précis* de M. Lübke, mais simplement le document historique.

Nous recommandons à nos lecteurs une revue nouvelle et jeune : *La Suisse romande,* pleine de prose et de vers remarquables.

En voici des specimens :

I

PRINTEMPS CLASSIQUE

Debout contre un cippe, au pied d'un portique,
Dont un lierre étreint l'épais marbre roux,
Ses doigts caressant sa flûte à sept trous,
Un beau pâtre nu siffle un air antique.

Il siffle et les dieux, le ciel de l'Attique,
Et la mer Egée aux flots lents et doux,
Et la terre Hellas, dont il est l'époux,
Vivent dans son rêve et son chant rustique.

Il chante et là-bas sur les promontoires,
Dans leurs temples d'or, assis dans leurs gloires,
Les dieux t'ont souri, Grec au front pensif,

Et font sur la roche, où ta main les cueille,
Pour ta chèvre grasse et ton bouc lascif
Fleurir le cythise et le chèvrefeuille.

II

PRINTEMPS MYSTIQUE

Sous la lune bleue aux caresses molles,
Par le clair obscur des bois épineux,
Le printemps s'avance aux sons lumineux
Des flûtes mêlés aux voix des citholes.

Entre des fronts blancs nimbés d'auréoles
Et des yeux rieurs d'enfants curieux,
Il passe à pas lents et mystérieux
Et sur ses pieds nus pleuvent des corolles.

Cressons argentés, violettes fines,
Primevères d'or, pâles aubépines,
Tombent sur ses pas en clairs encensoirs,

Et par les ravins l'odorante neige
Des pommiers, fumant dans l'ombre des soirs,
Illumine Avril et son doux cortège.

III

L'ÉTANG MORT

Comme un lointain étang baigné de clair de lune,
Le passé m'apparaît dans l'ombre de l'oubli.
Mon âme, entre les joncs cadavre enseveli,
S'y corrompt lentement dans l'eau saumâtre et [brune.
Les croyances d'antan s'effritent une à une,
Tandis qu'à l'horizon, suavement pâli,
Un vague appel de cor, un murmure affaibli
Fait vibrer le silence endormi sur la dune.

O blême vision, étang crépusculaire,
Songe en paix !
Pleure en vain, olifant légendaire,
O nostalgique écho des étés révolus !
Un trou saignant au front, les espérances fées,
De longs glaïeuls flétris et de lys morts coiffées,
Au son charmeur du cor ne s'éveilleront plus.

JEAN LORRAIN.

***

La disparition de l'*Echo du Parlement* a donné naissance à un nouveau journal quotidien, *la Nation*, auquel notre absence de Bruxelles nous a empêchés d'adresser les vœux d'usage. Réparons donc cette omission, et souhaitons longue vie à notre nouveau confrère. Le nom de M. Lucien Solvay, qui figure en qualité de rédacteur en chef dans la rédaction, nous donne l'assurance qu'une large part sera faite à la discussion des intérêts artistiques. Nul doute que ce soit dans le sens des idées que nous défendons opiniâtrement nous-mêmes.

***

Encore une nouvelle revue : *La Revue de Genève*, avec une rédaction peu connue, mais qui, si l'on en juge par le premier numéro, renferme des éléments de premier ordre. Voici le sommaire de ce numéro :

La psychologie de M. Edouard Rod, *Etude critique*, Alexandre Médine. — Les baisers d'or, *Conte,* Louis Tognetti. — Une extase de Socrate, *Essai antique*, Adrien Wagnon. — Ballade musicale, *Poésie*, Louis Duchosal. — Un naturaliste au fond de la mer, *Essai scientifique,* Emille Yung. — Le Salon suisse : la peinture, L. D.; Arts décoratifs, C. B. — Chronique parisienne, Mathias Morhardt. — Chronique romande : Genève, Emile Delphin. — Revue politique, Daniel d'Arthez. — Bibliographie : Les livres ; Revue des Revues.

***

La *Revue moderniste*, qui vient de se fonder à Paris remplace avec avantage *La Libre Revue* et *La Revue indépendante* défuntes. Nous y trouvons les curieuses notes suivantes sous ce titre : *Esquisse d'un personnage de comédie :*

Dans une visite que nous avons faite à M. Henry Becque, l'auteur de la *Parisienne* a bien voulu nous montrer quelques notes, quelques pensées plutôt, qu'il a rassemblées et qui doivent lui servir pour la composi-

tion d'un personnage paradoxal, d'un nouveau Desgenais, plus étendu et plus complet que l'autre. Nous insérons quelques-unes de ces pensées avec le consentement de leur auteur.

1

Il est bien difficile de dire si l'homme naît méchant ou s'il le devient tout de suite.

2

Quand tu ouvres ta porte, c'est un ennemi qui entre.

3

Le juge n'a bien souvent à se prononcer qu'entre deux intérêts également délictueux.

4

Toutes les idées sont justes, toutes les bouches sont fausses.

5

L'homme simple, franc, ouvert, sera toujours écouté avec attention; on le met dedans.

6

Les grandes fortunes sont faites d'infamies; les petites, de saletés.

7

Vivent les honnêtes gens! Ils sont encore moins canailles que les autres.

8

Seule, une femme est une femme; avec d'autres femmes, ce sont toutes des coquines.

9

Le meilleur souvenir que garde une femme d'une liaison c'est l'infidélité qu'elle lui a faite.

10

On manque une femme aussi facilement qu'on l'obtient.

11

Les femmes rentrent volontiers dans leur ménage aux approches de la quarantaine; c'est l'âge où les hommes en sortent. Nous ne parlons que des mariages heureux.

12

L'homme vraiment bien élevé vit chez sa maîtresse et meurt chez sa femme.

13

La femme et l'homme vont ensemble comme la chaîne et le boulet.

14

L'homme cherche son esclave.

15

En vieillissant, nous perdons nos qualités : nons n'en gardons que l'habitude.

16

Il y a deux époques dans la vie d'un écrivain : la première où l'on parle de lui, la seconde où il en parle lui-même.

17

Les commerçants font leurs affaires avec ceux qui les paient et leur fortune avec ceux qui ne les paient pas.

18

Il faut peut-être entendre par démocratie les vices de quelques-uns à la portée du plus grand nombre.

19

Si vous vivez dans la retraite, vous aurez tout le monde contre vous. Les hommes exigent qu'on participe à leurs faiblesses et les femmes ne pardonnent pas qu'on échappe à leur domination.

HENRY BECQUE.

***

Le viol, par Emile Bergerat. — Un vol. Paris, Havard, fr. 3-50.

La carcasse d'un drame robuste, saisissant dans sa nouveauté dédaigneuse de ficelles, serré, concis, développé par un artiste épris de son art, — médiocrement accommodée à une sauce de roman quelconque, poignant quand même dans sa marmelade de phrases hâtivement fabriquées, tel est le livre, j'hésite à dire roman — que M. Bergerat nous envoie. L'auteur aurait gagné, je crois, et l'œuvre aussi à ce que la forme primitive fût conservée. Puisque aucun directeur n'avait osé porter à la scène la scientifique brutalité du drame, on eût aimé à le lire ce drame tel qu'il a été écrit, tel qu'il est sorti de la tête du créateur,

tel que l'ont refusé les entrepreneurs timorés de spectacles. M. Bergerat a voulu lâcher sur sa donnée quelques centaines de pages de prose quelconque et n'a abouti qu'à décapiter son œuvre, qu'à l'affaiblir dans cet entassement de chapitres. Je soupçonne fort Ollendorf d'être pour quelque chose dans cette détermination. Une pièce imprimée quand elle n'a pas été consacrée par un succès au théâtre ne se vend pas ou se vend mal et Paul est prudent.

Si j'étais des amis de Bergerat je lui conseillerais d'imprimer sa pièce.

M. Bergerat est un chroniqueur. Caliban est l'homme spirituel par excellence, au style bariolé, cherché quelquefois, trouvé toujours; il trousse dans le *Figaro* des potineries parisiennes qui sont des chefs-d'œuvre de grâce moqueuse et boulevardière. M. Bergerat est un homme d'esprit. M. Bergerat était discuté comme homme de théâtre : à vrai dire son unique pièce— *Le nom* — vivement retiré de l'affiche après de rares représentations, tout en indiquant un tempérament robuste, particulièrement organisé, ne faisait pressentir en somme que de futures qualités; avec *Le viol* mes doutes se dissipent. M. Bergerat est un dramaturge. Il s'est cassé le nez au roman, M. Bergerat, il a fait un mauvais livre où se trouve une pièce de premier ordre. C'est sa faute aussi; on est quelquefois homme de théâtre ou romancier, on est rarement les deux. Son analyse n'a pas cette profondeur large, subtile, juste qu'exige le roman; il lui manque cette justesse, cette précision de physiologue et de psychologue nécessaire au romancier, tranché par l'optique grandissante du théâtre où le portent ses tendances; il se contente d'à peu près, brutalise la phrase, ampoule sa pensée et, habitué à compter par la portée, l'expression que donne l'acteur à sa prose, prend peu soin de la polir, la jette à la diable de l'inspiration. Faute, mais faute prévue par tous. Telle tirade, telle réflexion qui, lancée par une voix savante dans une salle de théâtre recueillie, produit un effet immense, se perd dans le tas de phrases d'un livre de trois cents pages et ne produit que peu d'impression.

L'ouvrage de M. Bergerat est plein de jolies choses mais ses fins de conversation, ses fins de chapitre, toute l'œuvre même donne l'idée intense d'une pièce de théâtre racontée par un barnum à la langue bien fendue.

N'importe, *Le viol* est un drame remarquable et c'est tout ce que veut M. Bergerat.

Le reste regarde son éditeur.

René d'.....y.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

Beauduin (Jean).

La jeune Belgique, frontispice.

Buet (Charles).

Quand même 373
Le Beuglant 534

Destrée (Jules).

Lettres à Jeanne : *Soleil couchant* 7
La mort de l'Art. 319

Eekhoud (Georges).

La fin de Bats 19
La Lupa 189
Comment écrire un Article-Blackwood 349

Fontainas (André).

Jalousie 7

Gilkin (Iwan).

Le Vice suprême 149
Nuit au jardin 154
Nocturnes :
I. *Désir* 477
II. *Litanies* 477
III. *Symbole* 481

Giraud (Albert).

Vers d'Automne :
I. *Soirs d'automne* . . 10
II. *Les yeux*. 11
III. *L'aveugle* 21
IV. *Le Dauphin*. . . . 14
V. *Soir de province* . . 14
VI. *Le charme de la mer*. 15
VII. *Cuirs de Cordoue*. . 18
Hors du Siècle :
Les fauteuils 273
La voix chère 273
Le Dauphin 275
La malédiction du poète . 277
A Victor Hugo 312
Le regret de l'enfance . . . 439
Lohengrin. 342
Chronique littéraire :
A l'Art Moderne. . . . 137
La seconde à l'Art moderne 178
L'Hystérique 217
Les hérésies artistiques. . 249

Gourdon (Georges).

En Flandre 216

Haraucourt (Edmond).

Le vaisseau 27

Demi-deuil 503

James (Arthur).

Toques et Robes : Esquisses judiciaires :
Les dieux 155
Le client vampire . . . 156
Messieurs les Gardiens. . 158

Jeune Belgique (La).

Chroniques :
Lettre à Monsieur Gustave Frédérix 131

Khnopff (Georges).

Les rêveurs 29
Vers :
Plaines éteintes 204
Matin angélique 205
Soir angélique. 206
Martyre 209
Une petite morte. . . . 208
Pastel 207
Pantomime. 209
Bénédiction 304
Mysticisme 321
Vers. 544

L. (C).

Memento 515

Lamber (Paul).

Fête-Dieu 28

Lautréamont (Vicomte de)

Maldoror 496

Lemonnier (Camille).

Le thé de ma tante Michel . 30

Levis (Eddy).

Rimes pour les amantes :
A Mariette. 40
A Elise 42
A Marguerite. 42
Le bonheur. 44
L'infini 45
Ballade des grands yeux religieux. 257
La pelote 258
A Sarah 259
A Mariette. 260
Grand matin 260
A deux inconnues . . . 261
Sonnet 261
A Jeanne 262
Chute 262

Maubel (Henry).

Chronique musicale :
Gustave Huberti 141
Chronique musicale. . . . 220
Croquis bruxellois :
I. *La presse* 46
II. *Les petits mendiants* 47
III. *Au poste* 48
IV. *Après la classe* . . 49
V. *Les stagiaires*. . . 50
VI. *Un coin d'émeute*. . 51
VII. *Presque rien* . . . 51
VIII *Un meeting* . . . 52
Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg 268
Emile Mathieu 322

Maus (Octave).

Contes pour les enfants : *Mon premier lièvre* 57

Memento.

187, 230, 269, 306, 345, 386, 472

Nautet (Francis).

Choses du Temps 63

Nemo.

Memento 144

Péladan (Joséphin)

Les maîtres contemporains :
Félicien Rops 72-170
Chronique littéraire :
Les œuvres et les hommes . 326
Jules Barbey d'Aurevilly. Ses poésies inédites et ses livres perdus 403

Picard (Edmond).

La Veillée de l'huissier : *Conte de Noël* 83

Pierrot Lunaire.

Essai de Pathosjoli contemporain :
Les Esthêtards 508

Rapière (Gustave).

Païen 324

Rety (Marius)

Nouvelles de la Grand'route :
VI. *La grand'route* . . . 504

Ribaux (Adolphe).

Sonnet panthéiste 514

Rodenbach (Georges).

Les jours mauvais :
Les solitaires 53
Rendez-vous tristes . . . 56
La Jeunesse blanche :
Soirs de province. . . .
Seul 233
Les orgues 234
Béguinage flamand . . . 234
Vieux quais 236
La pluie 238
Dimanches 238
Brouillard. 240
Dans les banlieues . . . 241
Les cloches. 243
Processions. 244
L'eau qui parle 246
Veillée de Gloire. . . . 248
La maison paternelle . . 371
Espoir de réveil 464
Sonnets :
I. *La mort de la Jeunesse* 532
II. *La passion* 533

Rotiers (Fritz).

Souvenirs de la vie d'Étudiant :
I. *Au rideau* 482
II. *Les Crocodiles* . . . 485
III. *Lézards, Quétards, Rossards* 488
IV. *Les Sauvages* . . . 524
V. *Canards, Wallons et Agathes* 526

Russel (Raoul).

Le Miroir 507

Séverin (Fernand).

Les étalons 465

Siebel.

P. P. C. 466
Airs de flûte :
I. *Lavage*. 492
II. *Complainte pour Margot* 493
III. *Vers*. 494
IV *Babolain* 547
V. *Diurnes Litanies*. . 548
VI. *Berceuse* 550

Simplissime.

Memento 423

Solvay (Lucien).

Murillo. 194
Goya 430

Sulzberger (Maurice).

Mademoiselle Rampillon . . 105

Tête-de-Mort.

Guirlande à Gustave :
I. *Chanson pour gens émus* 134
II. *Le Harem* 135
III. *Veau de ville* 135
IV. *Frédérick et Frédérix* 136
V. *L'orchestre romantique* 136
III. *A Azed, de l'Indépendance* 137
R. I. P. 186

Van Arenberg (Emile).

La sève. 63
Souvenir 193

Van Drunen (James).

Flemm-Oso. . . 1-160-211-287-335-416

Van Hasselt (André).

A Victor Hugo 315
A M. Victor Hugo partant pour l'île de Jersey . . . 316

Van Peteghem (Frantz).

Incertitude 551

Vaucaire (Maurice).

Vœux de Noël 160

Verhaeren (Émile).

Fêtes monacales 99
Sur la côte. 286
Les Soirs :
I. *Les arbres* 521
II. *Le cri*. 522
III. *La plaine*. 522
IV. *Le moulin* 523
Chronique artistique :
L'exposition de l'Essor . . 184
L'Adoration littéraire . . . 313
Chronique artistique :
Exposition des Beaux-Arts à Anvers. 331-380

Vierset (Auguste).

Nina 122

Waller (Max).

Contes fous :
La femme 125
Chroniques :
La fête commémorative d'André Van Hasselt . 129
Chronique littéraire :
Mon oncle le Jurisconsulte 181
Petite histoire des grands peintres. 183
Chronique artistique :
L'exposition des XX. . . 222
Fantaisies :
I. *Lamento* 280
II. *Ballades nostalgiques* 281
III. *Piété mondaine*. . . 284
Victor Hugo 311
Schmitt 367
Chronique littéraire : *Toques et robes* 383
Notes sur la littérature moderne. 467
Vingt contes nouveaux. . 468
N'a-qu'un-œil. 471
Lysiane de Lysias . . . 389-440
Plus de médailles. 501

W.

Chronique théâtrale :
I. *La Monnaie* 551
II. *Le Parc* 553

Y (René d').

Memento 556

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

CANCELLED

28 '69 H